



HAL
open science

**Laboratoires d'architectures écotopiques. Des
communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui.
(Etats-Unis-Europe, 1965-2015)**

Sylvia Amar

► **To cite this version:**

Sylvia Amar. Laboratoires d'architectures écotopiques. Des communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui. (Etats-Unis-Europe, 1965-2015). Architecture, aménagement de l'espace. Aix-Marseille Université, 2020. Français. NNT: . tel-03653428

HAL Id: tel-03653428

<https://hal.science/tel-03653428>

Submitted on 27 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LABORATOIRES D'ARCHITECTURES ECOTOPIQUES

**DES COMMUNAUTÉS D'HIER AUX ECOVILLAGES D'AUJOURD'HUI
(ÉTATS-UNIS, EUROPE 1965-2015).
VOLUME 1 : DÉMONSTRATION**

LABORATOIRES D'ARCHITECTURES ECOTOPIQUES

**DES COMMUNAUTÉS D'HIER AUX ECOVILLAGES D'AUJOURD'HUI
(ÉTATS-UNIS, EUROPE 1965-2015).**

VOLUME 1 : DÉMONSTRATION

**THÈSE DE DOCTORAT EN HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE
PRÉSENTÉE PAR SYLVIA AMAR**

Soutenance le 3 juillet 2020

Dirigée par **Jean-Lucien Bonillo**, professeur HDR d'Histoire et culture architecturale et urbaine, émérite, chercheur au Laboratoire INAMA, membre du jury

Co-dirigée par **Antoine Picon**, professeur HDR, directeur de recherches à l'Ecole des Ponts Paris-tech et professeur à la Graduate School of Design de l'Université d'Harvard, membre du jury

Autres membres du jury

Catherine Maumi, professeur d'Histoire et cultures architecturales à l'ENSA-Paris La Villette, rapporteur

Michel Rautenberg, professeur de sociologie à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne, chercheur au Centre Max Weber, rapporteur

Nathalie Bertrand, maître de conférences en Histoire de l'art contemporain, de l'architecture et de l'urbanisme des XIX^e et XX^e siècles, à Aix-Marseille Université, examinateur



*À ma grande et belle famille, à mes amis, proches et collègues,
et à tous ceux qui m'ont apporté leur soutien dans ce projet.*

À toutes les initiatives engagées qui ont inspiré et nourri ce travail.

À tous ceux qui pourraient en faire usage.

REMERCIEMENTS

Mes remerciements, enthousiastes et reconnaissants, vont à mes directeurs de recherche :

Jean-Lucien Bonillo — professeur HDR d'Histoire et culture architecturale et urbaine, émérite, chercheur au laboratoire INAMA — il a bien voulu considérer ma proposition de recherche et l'encadrer au long de ces quatre années. Il a su m'insuffler la méthode nécessaire et me pousser à un travail de réflexion approfondi, tout m'aidant à trouver et à garder la bonne distance avec mon sujet. Je n'aurai pu mener ce travail à bien sans sa capacité à reformuler scientifiquement des propos intuitifs, sans sa disponibilité permanente et ses nombreux encouragements,

et

Antoine Picon — directeur de recherches à l'École des Ponts ParisTech et professeur à la Graduate School of Design de l'Université Harvard — malgré ses multiples obligations, il a accepté de suivre un travail balbutiant. Dès le début, il m'a apporté des éclairages fondamentaux sur des orientations à prendre et des références incontournables. Son regard distancié et bienveillant a largement contribué à la structuration du travail dans son ensemble, comme à l'exploration de pistes inédites.

Je remercie sincèrement les personnes qui me font l'honneur d'être membres du jury. Tout spécialement, les deux rapporteurs, Catherine Maumi — professeur d'histoire et de cultures architecturales à l'ENSA Paris la Villette - HESAM Université — et Michel Rautenberg — professeur de sociologie à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne. Outre le temps de lecture qu'ils y ont consacré, je les remercie pour leurs remarques et conseils. Ainsi que Nathalie Bertrand — maître de conférence à Aix-Marseille Université — elle a suivi de près mes travaux, depuis un master préalable jusqu'à ce jour.

Je voudrai également remercier les personnes qui ont constitué mon comité de suivi de thèse, m'apportant ainsi conseils et recommandations utiles en cours de route : Xavier Daumalin, historien, professeur d'histoire contemporaine à Aix-Marseille Université et directeur de l'UMR TELEMME,

Angelo Bertoni, architecte et historien, maître de conférences en urbanisme à Aix-Marseille Université, et à nouveau Nathalie Bertrand, citée précédemment.

Je tiens également à remercier tout particulièrement les membres de l'administration de l'ENSA-Marseille. Tous sans exception, ont toujours répondu avec bienveillance à mes demandes et m'ont apporté leur aide dans diverses procédures alors que je n'étais pas une étudiante très présente sur le campus du fait de mes obligations professionnelles.

Une grande pensée amicale va également à mes collègues docteurs et doctorants, ainsi que plusieurs enseignants, avec lesquels les échanges ont toujours été riches et cordiaux.

Enfin, au moment de boucler ces pages, j'éprouve une grande reconnaissance envers l'ensemble des personnes qui ont bien voulu m'accueillir chez eux, dans leur communauté, pour échanger et témoigner de leur expérience avec conviction et émotion. Ce sont des moments forts qui restent des marqueurs importants du travail accompli.

A toutes ces personnes viennent aussi s'ajouter les nombreux auteurs et chercheurs, qui m'ont accompagnée durant ce processus, me confirmant à maintes reprises qu'on n'est jamais seul quand on (re)cherche, mais bien au cœur d'un espace de rencontre, de valorisation des savoirs et de production de connaissances.

PLAN GENERAL DE LA RECHERCHE

RÉSUMÉ/ABSTRACT	p. 10
INTRODUCTION GÉNÉRALE	
Des communautés d’hier aux écovillages d’aujourd’hui	p. 13
PREMIERE PARTIE : PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE	p.21
Introduction : Retracer l’histoire des communautés des années 1960 à l’écovillage des années 2000	
CHAPITRE 1 : ACQUIS HISTORIOGRAPHIQUES ET POSITIONNEMENT DE LA RECHERCHE	
A – ETAT DES SAVOIRS, ÉTAT DE L’ART	p.27
1 - Communautés et contre-culture	
2 - Sur le « laboratoire » d’architecture	
3 - Une histoire absente de la chronologie officielle de l’architecture	
4 - Des points de connexion existent avec la « grande histoire » de l’architecture	
5 - Construire <i>Simple, cheap, safe</i> ! Echelles villageoises et architecture vernaculaire	
6 - Des lieux d’utopie et de contre-culture, innovants et connectés	
7 - Les utopies sociopolitiques, un glissement majeur de l’u-topos au topos, du rêve éveillé au projet de société réalisable	
8 - L’écologie au cœur des préoccupations	
9- <i>Deep ecology</i> et éthique de la terre	
10 - Les lacunes repérées	
B - DÉFINITIONS PRÉALABLES	p.61
C - MÉTHODOLOGIE AU POINT DE RENCONTRE D’UNE HISTOIRE CROISÉE	
UTOPIE-ÉCOLOGIE	p.65
1 - Une approche pluridisciplinaire	
2 - Une séquence, deux sous-séquences et un double périmètre géographique	
3 - Un échantillon représentatif d’une tendance minoritaire	
4 - Références bibliographiques structurantes pour un plan en deux parties	
CHAPITRE 2 : DES COMMUNAUTES AUX ECOVILLAGES UN NOUVEAU REGARD	
HISTORIOGRAPHIQUE	p.103
A. A LA CROISÉE DES UTOPIES ET DE L’ÉCOLOGIE [OU UNE HISTOIRE QUI RÉUNIT UTOPIE ET ÉCOLOGIE], UNE HISTOIRE MANQUANTE ET UNE ACTUALITÉ MÉCONNUE	p.107

- 1 - Un mouvement très ancien associé à des utopies architecturales (XVI^e-1850)
- 2 - Genèse : de More à Fourier, et aux communautés religieuses qui ouvrent la voie
- 3 - Les premières communautés libertaires aux Etats-Unis (1800-1860) : convergence des utopies sociales et naturalistes
- 4 - Les deuxième (1856-1914) et troisième vague libertaires (1925-1960)
- 5 - Figures, institutions et prémices des laboratoires d'écotopies architecturales
- 6 - Le rêve intemporel de la maison individuelle, un point commun avec le *mainstream*

B. LES COMMUNAUTÉS DES ANNÉES 1960-90 : DES ESPACES DE COMBAT POLITIQUE p.146

1. Entre suprématie américaine, désenchantement et avancées écologiques
- 2 - Défiance envers les communautés et activation des laboratoires de la praxis
- 3 - L'histoire croisée se complexifie, produit un hybride : le techno-vernaculaire
- 4 - *Prefab house* - maison autonome, sœurs ennemies ?
- 5 - De la maison autonome à la maison écologique
- 6 - Les années 1980-90 : des années de transition

C. ECOVILLAGES OU UTOPIES CONCRÈTES À L'ŒUVRE p.196

- 1 - Utopie-écologie : d'une histoire croisée à une histoire fusionnée
- 2 - Histoire de la fondation des écovillages
 - a - Utopie-écologie : croisement ou fusion ? Les années de gestation du GEN 1987-1995
 - b - Quel rôle pour l'architecture ? Un mode d'expression uniformisant qui accompagne les années de formation du GEN (1995-2001)
 - c - Quel type de mission via l'architecture ? Education, écologie, modélisation : un soutien aux années de transition du GEN (2001-2015)
 - d - 2001-2015, et au-delà : années de consolidation du GEN dans un contexte mondial vacillant

3 - De la communauté à l'écovillage, début de synthèse comparative.

Synthèse de la première partie

p.227

DEUXIEME PARTIE : LA COMMUNAUTE, LIEU D'EXPERIMENTATION

Introduction : Terrains et analyse comparative

p. 235

CHAPITRE 1 : LE LABORATOIRE SOCIO-SPATIAL ET SA PORTEE ECOLOGIQUE (THÉMATIQUE 1)

p. 237

A. UTOPIES POLITIQUES ET SOCIALES (1965-1995) : DES « ARCHITECTURES-SIGNAL » POUR LA MISE EN FORME ET EN ESPACE DU PROJET SOCIAL

p. 243

- 1 - Marquer le territoire et l'espace communautaire
- 2 - Mobilité : la voiture, un impossible abandon
- 3 - Stratégies d'accès, seuils : des communautés cachées-révélees-signalées
- 4 - Bâtiments et formes d'aménagements.
 - a - Lama Foundation, l'essence du projet communautaire en un bâtiment

- b - Arcosanti, convoquer l'architecture savante — arches, absides, cyprès
- c - Earthship, donner forme au recyclage et à l'autonomie
- d - La Cité écologique Ham Nord, polyvalence des espaces et esthétisation du retour à la terre.

5 - De l'hétérogénéité locale vers l'uniformisation mondiale

B. UTOPIES CONCRÈTES ET ÉCOLOGIQUES (1995-2019) : LE VILLAGE COMME SCHÉMA DIRECTEUR

p. 281

- 1 - Intégrer l'espace communautaire au territoire
- 2 - Mobilité : la voiture, mutualisée, mais toujours là
- 3 - Stratégies d'accès des écovillages
- 4 - Bâtiments et formes d'aménagements
 - a - Torri Superiore et Halligelille, permanence plus ou moins forte des signaux architecturaux
 - b - The Ecological City et le Hameau des Buis, mêmes fondements, différentes réalisations
- 5 - Des formes toujours hétérogènes, mais plus uniformisées

C. ECONOMIES FAIBLES, ÉCHELLES ET RÉSEAUX

p. 303

- 1 - Des économies nécessairement (douces ou) faibles
 - a - Des activités économiques adaptées à des échelles réduites
 - b - Gouvernance, simplicité volontaire et décroissance
- 2 - Du village local au réseau mondial
 - a - Comment se manifestent ces réseaux ?
 - b - Y-a-t-il une corrélation entre l'émergence d'internet et l'avènement des écovillages ?
 - c - Systémique et/ou écologique ?

CHAPITRE 2 : LES METHODOLOGIES DE MISE EN ŒUVRE ET LEUR PORTEE EDUCATIVE (1965-2019) (THÉMATIQUE 2)

A. LA PLACE ET LE RÔLE DE L'ARCHITECTE

p. 345

- 1 - 1965-1995 : présence forte d'architectes, ingénieurs, artistes
- 2 - 1995-2015 : architectes effacés (oubliés ?) ou absents
- 3 - 1965-2015 : des signaux forts aux signaux faibles

B. LE *WORKSHOP*, OUTIL DE LA CONSTRUCTION COMMUNAUTAIRE

p. 367

- 1 - En quoi le *workshop* est-il un outil de la construction communautaire ?
- 2 - Le *workshop* permet aux communautés de produire. Mais inventer ?
- 3 - La communauté à l'aune du laboratoire d'architecture (tableau et analyse comparative)

Synthèse de la deuxième partie

p. 397

CONCLUSION p. 403

BIBLIOGRAPHIE p. 415

ANNEXES (VOLUME II)

Première partie : monographies des terrains étudiés

Deuxième partie : outils méthodologiques

ILLUSTRATIONS

©SA (photographies de l'auteur)

©DR (droits réservés)

Sources (mention des collectes sur site internet, captures d'écran, ou bibliographie)

RÉSUMÉ

Depuis le XVII^e siècle, les initiatives communautaires déploient leur quête utopique d'un monde meilleur, intégrant dans ce projet une dimension écologique et éducative fondamentale. Une historiographie croisée de l'évolution des utopies architecturales et de l'émergence de la pensée écologique permet de tracer une continuité de ces préoccupations qui sont toujours plus présentes, dans les communautés des années 1960-1970 comme dans les écovillages d'aujourd'hui. Une analyse comparative d'un échantillon de huit terrains, situés aux Etats-Unis et en Europe, complète l'établissement de cette filiation.

Ces deux approches mettent en évidence qu'au-delà des intentions, des modes opératoires, et des préoccupations anciennes pour l'écologie, certaines initiatives communautaires ont en commun de s'appuyer sur l'architecture en tant que médium d'expression et de mise en forme leur projet socio-spatial. Sur l'ensemble de la période historique étudiée (1965-2015), cette dynamique permet de les qualifier de laboratoires d'architectures écotopiques, mettant en évidence un intérêt pour l'innovation, les savoir-faire anciens et le *work in progress*, ainsi qu'un glissement du rôle de l'architecte.

Les communautés et écovillages peuvent-ils — même à leur très petite échelle décentrée et rurale — contribuer à définir des modèles de société permettant de mieux « habiter la Terre » ? La recherche propose d'explorer cette problématique à travers deux hypothèses. D'une part, les productions architecturales des communautés et des écovillages relèveraient d'une préhension de l'espace combinant étroitement idéologie et territoire d'implantation, créant ainsi un courant alternatif, guidé par une volonté de construire de façon écologique. D'autre part, cet héritage architectural serait pris en tension entre rupture et tradition, et s'incarnerait dans des réalisations hybrides. Le concept de laboratoire d'architecture est avancé à la fois comme une grille de lecture théorique capable d'unifier ces expériences hétérogènes, et comme un dispositif méthodologique à même d'activer le potentiel d'une utopie réalisable, vers sa réalisation effective et perfectible.

ABSTRACT

Since the seventeenth century, communitarian initiatives have been deploying their utopian quest for a better world, integrating a fundamental ecological and educational dimension into this project. A cross-historiography of architectural utopias evolution and the emergence of environmental thinking makes possible to trace a continuity of these concerns which are increasingly present, in the communities of the 1960s and 1970s as well as in today's ecovillages. A comparative analysis of a sample of eight sites, located in the United States and Europe, completes the establishment of this filiation.

These two approaches show that beyond the intentions, operating methods, and ancient concerns for ecology, certain communitarian initiatives have in common to rely on architecture as a medium for expressing and shaping their socio-spatial project. Over the entire historical period studied (1965-2015), this dynamic allows us to qualify them as laboratories of ecotopic architectures, highlighting an interest in innovation, ancient know-how and work in progress, as well as a shift in the role of the architect.

Could communities and ecovillages — even on their very small, decentralized and rural scale — contribute to defining models of society that allow for a better "living the Earth"? The research proposes to explore this issue through two hypotheses. On the one hand, the architectural productions of communities and ecovillages would be based on a spatial approach that closely combines ideology and territory, creating an alternative trend, guided by a desire to build in an ecological way. On the other hand, this architectural heritage would be caught in a tension between rupture and tradition, and would be embodied in hybrid achievements. The concept of laboratory of architecture is put forward both as a theoretical reading-grid unifying these heterogeneous experiences, and as a methodological device activating the potential of a realizable utopia, towards its effective and perfectible realization.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le sujet était plutôt tâtonnant à ses débuts. Il s'est d'abord agité de *Laboratoires utopiques du bonheur*, un premier titre qui n'a pas résisté à l'épreuve de l'écriture et à la nécessité de proposer une entrée plus proche de la démonstration en cours de construction.

Laboratoires d'architectures écotopiques, des communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui (Etats-Unis/Europe 1965-2015) : comment en suis-je arrivée à une formulation ouvrant sur le terme laboratoire pour désigner des lieux de vie, fusionnant également les notions d'écologie et d'utopie ?

Et au fond, pourquoi aller vers l'étrange nébuleuse communautaire et ses productions architecturales ? Il y a tant de sujets pertinents et passionnants pour la recherche en histoire de l'architecture. Les problématiques actuelles — « importantes, urgentes, concrètes » — ne concernent-elles pas les villes et leurs articulations avec la redécouverte de leurs territoires ? La métropolisation, l'habitat intermédiaire, la densification des banlieues et des centres urbains, la ville intelligente, résiliente... ?

La question s'est posée maintes fois, et au moment d'exposer des éléments de réponse, j'en reviens à la simple nécessité personnelle de prendre le contre-pied du raisonnement par le plus grand nombre : si tout le monde regarde dans une direction, n'est-ce pas qu'il se passe « quelque chose » ailleurs ? Ce « quelque chose », je l'ai constaté à maintes reprises au cours d'expériences professionnelles, est souvent moins visible, moins conforme, plus difficilement définissable. Cela veut-il dire plus intrigant, plus décalé, plus complexe ? Sans doute en partie, et s'il faut trouver un avantage à ce réflexe d'aller fouiller à l'opposé des évidences, disons qu'il force le décentrement, la critique de ce qui semble acquis et cherche à faire émerger l'inattendu.

Mon regard s'est ainsi orienté vers certaines marges de la production architecturale avec une fascination non dissimulée pour leur côté performatif. J'avais l'intuition qu'il pourrait s'y jouer une histoire transversale, peut-être même une histoire critique, des grands courants de l'architecture, et notamment du Mouvement moderne que j'admire infiniment par ailleurs. Mais justement, que se passe-t-il en dehors de ces grandes catégories reconnues ?

Pour être clair sur le périmètre évoqué, il ne s'agit pas ici de marges économiques et sociales, mais bien d'espaces à la fois en rupture et en construction, volontairement projetés et réalisés hors des cadres proposés par la « société traditionnelle ».

Dans ces lieux créés de toutes pièces — parfois réinvestis selon les localisations géographiques — les communautés d'hier et les écovillages d'aujourd'hui s'épanouissent depuis plusieurs

siècles. Leur nombre, les populations concernées, ainsi que leurs échelles d'action sont infimes. Il y a des réussites (quelques-unes), des échecs (nombreux). Alors en quoi sont-elles dignes d'attention ? Pourquoi se mobilisent-elles à travers les siècles ? Que construisent-elles ?

Historiquement, leurs enjeux se rattachent aux utopies égalitaires des XVIII^e et XIX^e, puis aux mouvements contre-culturels du XX^e siècle. Il est moins évident de découvrir qu'elles sont aussi constamment traversées par les luttes pour l'écologie et les approches éducatives alternatives, que ce XXI^e siècle remet avec force sur le devant de la scène. En tant que microcosmes, les communautés semblent dessiner une image grossièrement inversée de l'ensemble des choix de société — économiques et sociaux, culturels et esthétiques, politiques et éthiques — qui ont été fait au cours des trois derniers siècles et qui caractérisent la plupart des pays démocratiques actuels. Cette image inversée n'a fait qu'attiser ma curiosité.

Au fil de l'exploration, j'ai aussi découvert qu'être « contre » ou en rupture avec le *mainstream* est davantage un levier de la dynamique communautaire qu'une fin en soit. Une fois qu'elles se sont « extraites du monde », les communautés sont en réalité essentiellement « pour » : pour inventer, adapter, décliner des visions du monde en phase avec divers courants philosophiques qui vont de l'économie sociale à l'éthique environnementale. Et cela m'a rassurée sur la matière qu'il y aurait à discuter à propos de leurs productions.

Autre constat passionnant, les résultats auxquels elles aboutissent sont hétérogènes. Cependant, elles peuvent se vivre comme des prototypes, tout en cherchant parfois « à faire exemple ». Cela nous renvoie aux multiples paradoxes qu'elles tentent de résoudre en articulant, chacune à sa manière, individuel-collectif, rêve éveillé-réalité responsable, vision d'avenir-réalisation au présent. De fait, le véritable challenge qui les anime réside dans la mise en œuvre d'un *work in progress* ambitieux. Que cherchent-elles ? Rien moins que de réaliser le *morphing* parfait d'un projet de vie économique et écologique (« éco-logique ») avec une architecture capable de le signifier et de l'accueillir simultanément. Ce croisement est venu confirmer que les questions de socio-spatialité seraient au cœur de la discussion.

Une fois ces pistes de réflexion ancrées dans un certain nombre de références bibliographiques, l'idée initiale d'introduire un rapprochement comparatif avec le concept de laboratoire d'architecture a trouvé naturellement sa place. Les communautés d'intention me sont apparues comme les « parfaites » incarnations d'espaces propices à l'expérimentation, susceptibles de produire des architectures « imparfaites », hybrides ou tout simplement banales, mais cohérentes avec leurs désirs. Comme pour beaucoup de chercheurs, clarifier une intuition n'a pas été toujours évident. Elle a été remise en question plusieurs fois, pour finalement résister aux différents filtres de l'analyse comparative des terrains. De même, la notion d'écotopie s'est imposée à mi-chemin du processus de recherche. Ce qualificatif était nécessaire pour synthétiser les influences utopiques et écologiques, dont les réalisations communautaires se font l'écho.

Mais comment positionner la restitution de l'ensemble des informations compilées, analysées, comparées ? A force de côtoyer le monde communautaire directement (sur le terrain) ou indirectement (dans les textes), j'ai quelques fois perdu de vue que sa faible représentativité ne pourrait peut-être pas permettre de tirer de grands enseignements de ses démarches. Je dois avouer avoir été embarquée par moments dans une certaine sympathie à leur égard, d'une part pour leur capacité à transformer un rêve utopique en construction tangible, d'autre part pour la combinaison de croyance, d'énergie et de temps, qu'il mobilise invariablement.

Mes directeurs de recherche ont su m'alerter quant à ce glissement vers un discours partisan. Revenir à l'histoire, réintroduire de la distance et proposer une lecture critique de leurs expériences, était la seule voie possible pour achever ce travail avec intégrité et rigueur. J'espère que cette préoccupation sera perceptible.

Et pour apporter un complément sur le positionnement de cette recherche, il me semble également nécessaire de préciser que mon intention a bien été de produire un travail d'interprétation des architectures communautaires, plus que de répondre à la question opérationnelle et quantitative de leurs expériences en matière de construction écologique. Il aurait fallu pour cela recueillir des données techniques et les observer d'une tout autre manière que j'ai choisi de le faire.

A travers la formulation de la problématique générale, je m'efforce également d'assumer le caractère minoritaire et décalé du sujet : les communautés d'hier et écovillages d'aujourd'hui peuvent-ils à leur micro-échelle, décentrée et rurale, contribuer à définir des architectures permettant de mieux « habiter la Terre » ?

La question est posée avec précaution : le défi semble important pour de si petites structures, mais il est simplement à l'image des paradoxes sur lesquels elles se construisent. Plus que des réponses, les hypothèses visent à introduire une forme de discussion interne à la démonstration, prenant le risque de considérer que la dimension qualitative des expériences communautaires est plus pertinente que leur dimension quantitative.

Ma première hypothèse interroge la continuité historique du phénomène communautaire à travers l'existence d'un courant architectural qui lierait les communautés anciennes aux écovillages actuels. Ma supposition est que si ce courant existe, il est alternatif du fait d'être principalement guidé par une volonté de bâtir de façon écologique, en intégrant une dimension éducative dans les modes de construction et dans les usages. L'historiographie croisée utopie-écologie proposée en première partie permet de tracer la piste de ce courant peu visible a priori.

Ma deuxième hypothèse s'attarde sur les réalisations architecturales qui émergent de ce courant. Leurs formes hybrides contiennent de curieux mélanges de bricolage, de pratiques savantes ou encore de références vernaculaires. J'ai ainsi supposé que dans la mutation de la communauté en écovillage qui s'opère au milieu des années 1990, ce répertoire de formes constituait un héritage complexe, tendu entre rupture et tradition. L'analyse comparative des terrains m'a permis de faire émerger ces caractéristiques.

Enfin, l'intuition première du laboratoire d'architectures écotopiques s'est imposée comme la

thématique à même de rendre lisible les modes d'appréhension et d'organisation de l'espace communautaire, comme les méthodologies à l'œuvre.

Au moment d'inviter le lecteur à entrer pleinement dans le cheminement de près de quatre années de recherche, j'espère que ces quelques clés de lecture préalables lui seront utiles pour suivre la démonstration. J'espère également avoir attisé sa curiosité en transmettant, à travers ces premières lignes, une petite part de l'immense intérêt que j'ai eu à mener ce travail.



1



2



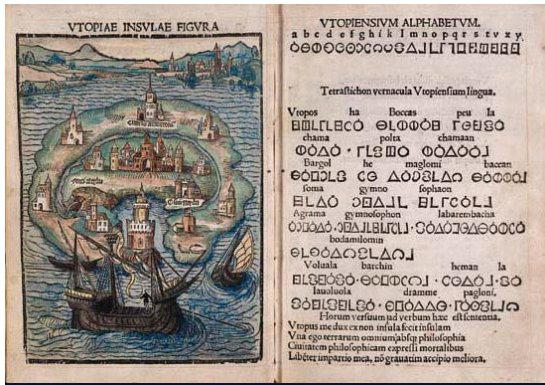
3

1 - Drop City (CO), 1965-1971, domes et zones construits à partir de carcasses de voitures. Source : <http://www.mariewiart.fr/construire-ensemble>. © DR

2 - Taylor Camp (HI), 1969-1973, communauté hippie établie dans des cabanes sur pilotis sur l'île de Kauai. Source :

<https://ameriscape.wordpress.com/2014/06/18/taylor-camp-la-maison-du-paradis>. © John Wehrheim

3 - Dancing Rabbit ecovillage (MO), depuis 1993, habitat et vie écologiques. Source : <https://www.facebook.com/DancingRabbitEcovillage>. © DR



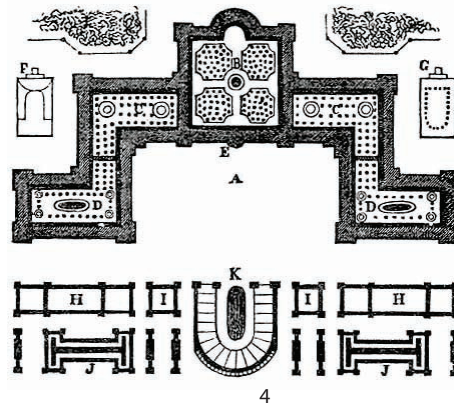
1



2



3



4

1 - Première édition de l'*Utopia* de Thomas More, Thierry Martin, Louvain, 1516 (New York, NYPL, 17,8 X 13,3 cm). More confia la publication de son travail à son ami le philosophe Érasme, lui adressant le texte et les pages liminaires en septembre 1516. *Utopia* reçut un si bon accueil que trois mois seulement après le premier tirage, Érasme encouragea More à le rééditer. Entre 1516 et 1689, on compte ainsi vingt-quatre éditions latines de l'ouvrage. Aux XVI^e et XVII^e siècles, il fut aussi largement traduit : en allemand (1524), en italien (1548), en français (1550), en anglais (1551), en

hollandais (1553) et en espagnol (1637). Source : BnF

2 - Des jeunes olim d'Allemagne dansent la hora au kibboutz Ein Harod, en 1936. © Zoltan/GPO.

3 - *Ecotopia*, carte des états ayant fait sécession avec les Etats-Unis, d'après l'ouvrage de E. Callenbach (1975). Source : jipylon.blogspot.com. © DR

4 - Plan d'un Phalanstère ou Palais habité par une phalange industrielle (1829), source : *Le Nouveau Monde industriel*, pp.122-123)

PREMIERE PARTIE

PROBLÉMATIQUE ET MÉTHOLOGIE



1



2



3



4



5



6

1 - Lama Foundation (NM), bâtiment en forme de zome abritant la première cuisine communautaire, avril 2017 ©SA
 2 - Lama Foundation (NM), zome abritant la première cuisine communautaire, au moment de sa construction (1967-1969).
 Source : www.uncubemagazine.com. ©DR
 3 - Arcosanti (AZ), abside abritant la fonderie de cloches, avril 2017 ©SA

4 - Arcosanti (AZ), double arche dessinant un espace public de rencontre, avril 2017 ©SA
 5 - The Greater World Earthship Community (NM), avril 2017 ©SA
 6 - La Cité écologique Ham-Nord (QC), octobre 2017 ©SA

INTRODUCTION À LA PREMIÈRE PARTIE

Par cette introduction à la première partie de la recherche, nous souhaitons poser les intentions des deux chapitres qui la composent. Le premier chapitre est consacré à un état des savoirs et de l'art, ainsi qu'aux partis-pris méthodologiques. Il constitue un préambule nécessaire pour restituer le processus sans lequel nous n'aurions pu aborder, ni même voir émerger aux cours de nos investigations, l'historiographie croisée « utopie-écologie » qui constitue le deuxième chapitre.

Dans un premier temps, un état de l'art thématique permet de mettre en évidence les savoirs existants, autant que les lacunes qui traversent notre sujet. Un deuxième sous-chapitre consacré à la définition de termes récurrents précise davantage notre périmètre de recherche. Pour plus de fluidité dans la lecture, il renvoie à un glossaire détaillé en annexe.

Par ailleurs, la méthodologie utilisée et les outils développés sont présentés. Ils familiarisent le lecteur avec trois propositions simultanées : une approche historique ouverte sur d'autres disciplines (histoire des idées, sociologie, philosophie), une séquence temporelle structurée en deux sous-périodes (1965-1995 et 1995-2015) et deux localisations (Etats-Unis-Europe), ainsi que les critères de constitution de notre échantillon de huit terrains communautaires.

Nous expliquons également comment la rédaction de ce mémoire de recherche s'appuie sur des outils de compilation d'information et d'analyse créés. Pour la première partie de la recherche, nous avons essentiellement utilisé une time-line centrée sur des événements et évolutions de la sphère utopie-écologie qui nous intéresse, en la resituant autant que possible dans le contexte historique Etats-Unis-Europe du XVII^e à nos jours. Certains concepts structurants pour notre démonstration — empruntés à Dolores Hayden (*patent-office model*), Patrick Geddes (*Place Work Folks*), Bechara Héral (laboratoire d'architecture), ainsi que Serge Audier (société écologique) — sont rappelés. Et enfin, une exploration de la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui*, de 1950 à 2019, fait l'objet d'une analyse thématique et aborde la réception des expériences architecturales alternatives par la mouvance Moderne (et majoritaire) de la profession.

Le deuxième chapitre de cette première partie est une historiographie croisée utopie-écologie. Elle s'attache aux communautés intentionnelles nées dans les années 1960, jusqu'aux écovillages des années 2000. Les apports des utopies sociales et architecturales sont mis en relation avec la constitution de la pensée et de l'action écologiques. Nous ancrons leurs évolutions dans les contextes idéologiques qui accompagnent leurs vagues d'apparition

successives, et plus spécifiquement durant la période étudiée qui s'étend de 1965 à 2015. En parallèle de ce récit, nous tentons de mettre en évidence comment les expériences socio-spatiales communautaires entretiennent des points de connexion ou de divergence avec le *mainstream*, et comment l'architecture constitue un mode d'expression tangible de leurs aspirations.

CHAPITRE 1

ACQUIS HISTORIOGRAPHIQUES ET POSITIONNEMENT DE LA RECHERCHE

A - ETAT DES SAVOIRS, ÉTAT DE L'ART : DES COMMUNAUTÉS INTENTIONNELLES AUX LABORATOIRES D'ARCHITECTURE

Même si notre discipline de référence reste l'histoire, notre sujet nécessite de mobiliser l'apport d'autres champs disciplinaires (sociologie, écologie, philosophie). Dans l'état de l'art, comme au fil de la recherche, nous tentons de mettre en évidence les convergences ou les parallèles entre les écrits puisés dans ces différents champs, d'en faire la synthèse et de proposer une analyse destinée à étayer nos hypothèses de travail. Concernant, le domaine de l'écologie, l'actualité de plus en plus dense autour de ces enjeux devenus très actuels a nécessité de rester en alerte tout au long de cette étude. Ainsi, l'état de l'art a été clos le plus tard possible, afin d'intégrer des ouvrages parus entre le dernier trimestre 2019 et le premier trimestre 2020, tels *Un désir d'égalité – Vivre et travailler dans les communautés utopiques* de Michel Lallement, ainsi que la traduction française de *L'art d'habiter la terre* de Kirkpatrick Sale, peu diffusé en Europe dans sa version originale (*Dwellers in the Land*, 2000). Cependant, malgré notre vigilance et notre volonté d'alimenter largement nos interrogations, cet état de l'art n'est pas à l'abri de n'avoir pu intégrer une dernière publication d'importance ou d'avoir omis une référence.

1 - COMMUNAUTÉS ET CONTRE-CULTURE

Un apport important de la sociologie historicisée

La plupart des textes ou des sources qui documentent les communautés mettent essentiellement en avant leur filiation avec les utopies sociales¹. Ainsi, l'état de l'art confirme que les communautés intentionnelles sont un phénomène historique ancien², qu'elles sont des lieux où s'expriment diverses utopies libertaires héritières pour la plupart du fouriérisme européen³, que beaucoup d'initiatives émergent encore aujourd'hui et que seulement 10% d'entre elles

1 Monde (Paris), *L'atlas des utopies: 200 cartes, 25 siècles d'histoire*, Paris, 2014. ; M. Riot-Sarcey, T. Bouchet et A. Picon, *Dictionnaire des utopies*, Paris, France, 2007. ; collectif(s) des utopies concrètes, « Manifeste(s) des utopies concrètes », [s.d.]. URL : <http://utopies-concretes.org>. Consulté le 1 juillet 2018. ; M. Rouffet et M. Foissac, « Les utopies sont-elles encore d'actualité? » ; Thierry Paquot, *Utopies et utopistes*, 2007.

2 P. Lagayette, *Les grandes dates de l'histoire américaine*, Paris, 2015. ; « BnF - Utopie, la quête de la société idéale en Occident », [s.d.]. URL : <http://expositions.bnf.fr/utopie/index.htm>. Consulté le 4 novembre 2018. ; Utopie. La quête de la société idéale en Occident - Lyman Tower, Collectif, Roland Schaer, [s.d.]. URL : <https://www.decitre.fr/livres/utopie-9782213606279.html>. Consulté le 14 octobre 2018.

3 R. Creagh, *Utopies américaines : expériences libertaires du XVII^e siècle à nos jours*, Marseille, France, 2009.

perdurent au-delà de quelques années⁴.

Alliant histoire et sociologie, l'ouvrage de Ronald Creagh, *Utopies américaines : expériences libertaires du XVII^e siècle à nos jours*⁵ est indispensable pour retracer les différentes vagues d'émergence des mouvements communautaires aux Etats-Unis. De nombreux exemples y sont relatés à travers des biographies synthétiques des communautés et les figures de leaders qui les ont initiées. Ils apportent une vue d'ensemble permettant de mesurer la diversité, l'ampleur des mouvements communautaires, ainsi que les origines de motivations anciennes (liberté, égalité, autonomie) toujours présentes dans les terrains que nous étudions. Ronald Creagh privilégie une lecture mettant en avant la familiarité que les courants de pensée libertaire et anarchiste entretiennent avec la création de communautés intentionnelles. Son approche idéologique concerne largement le mouvement communautaire jusque dans les années 1980-1990. Une tendance qui, comme nous l'abordons, s'infléchit vers davantage de pragmatisme avec l'arrivée des écovillages et leur mise en avant de thèmes plus anciens tels l'écologie et l'éducation.

Parmi les travaux les plus récents, ceux de Michel Lallement nous intéressent particulièrement à plusieurs titres. « *Avec les outils de la sociologie* », écrit-il en introduction de son ouvrage *Un désir d'égalité – Vivre et travailler dans des communautés utopiques* paru en octobre 2019, « *il va s'agir d'inscrire ces expérimentations sur une trame historique, de définir les contours de l'espace social qu'elles dessinent, de mettre en évidence la logique et le sens des trajectoires des acteurs qui les animent et, last but not least, d'observer ce que, de nos jours, vivre et travailler dans une communauté utopique signifie concrètement* ».⁶

En premier lieu, il est important pour notre recherche de noter que dix ans après Ronald Creagh, Michel Lallement ouvre un autre regard sur les communautés intentionnelles. En sociologue du travail, il démonte rapidement le lieu commun des « communautés, lieux d'oisiveté et d'errance », pour mettre en évidence leur ancrage dans le monde réel, et leur capacité à durer grâce à un « *bricolage organisationnel* ». Il oriente son analyse sur les capacités productives des communautés, d'une part donnant à comprendre l'éventail complexe de la notion de travail dans un contexte de projet social égalitaire en quête de perfectibilité, d'autre part soulignant leur défi quotidien de faire se rejoindre aspirations idéologiques et nécessités économiques, pour construire une vie communautaire cohérente et stable.

En deuxième lieu, la recherche de Michel Lallement croise la même séquence historique et la même localisation géographique que la notre. En effet, ses principaux terrains étudiés — Acorn et Twin Oaks, deux communautés nées dans les années 1960 et 1970 aux Etats-Unis — lui permettent, comme nous le faisons, de remonter les filiations anciennes du mouvement communautaire depuis l'*Utopia* de Thomas More jusqu'à l'évocation des écovillages contem-

4 D.L. Christian et P. Adams, *Creating a life together: practical tools to grow ecovillages and intentional communities*, Gabriola Island, 2015. L'ouvrage est un véritable guide pratique à l'usage des futurs « communitariens ». L'auteur y relate les expériences de plusieurs initiatives communautaires, mettant en évidence les raisons de leur échec ou de leur pérennité. S'il n'y a pas de recette miracle, on en retient les précautions à prendre avant de se lancer dans l'aventure communautaire, notamment en ce qui concerne le foncier, la composition des groupes et le mode de gouvernance adopté.

5 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit.

6 M. Lallement, *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, France, 2019, p.11

porains, s'appuyant également sur les cycles historiques d'émergence des communautés aux Etats-Unis définis par Creagh.

Dans un troisième temps, par son approche socio-historique, la thèse de Michel Lallement nourrit tout un pan de notre argumentation. Comme lui nous faisons le constat que le scepticisme des années 1960 et 1970 à l'égard des expériences communautaires intentionnelles tombe de lui-même dès lors qu'on les observe dans la durée. Même si elles sont peu nombreuses à compter cinquante années d'existence, les initiatives qui durent n'ont rien de lieux isolés. L'ont-elles d'ailleurs jamais été ? Michel Lallement démontre clairement qu'une communauté fonctionne à long terme lorsqu'elle s'autorise à « marchander » avec l'extérieur. Sa capacité à créer des liens pourvoit en retour aux conditions de sa pérennité. Même si notre périmètre de recherche porte sur la nature des productions architecturales communautaires, leur rapport au travail et à la production de ressources, sont centraux pour notre problématique, et nous les abordons indirectement à travers le descriptif des économies volontairement « faibles » de notre échantillon.

Enfin, tirant un fil qui rejoint nos hypothèses de travail, Lallement souligne une grande capacité d'innovation sociale et d'adaptation aux évolutions du monde qui touche toutes les échelles de vie et de production des communautés. Nous sortons progressivement d'une grande période de désintérêt et de dénigrement à leur égard qui s'étend globalement des années 1980 au début des années 2000. Les valeurs historiquement latentes d'écologie et de projet éducatif que notre recherche met en avant comme un socle commun, entrent en cohérence avec l'idée de Michel Lallement que le travail, sous toutes ses formes — voire comme méthode « d'édification de potentialités » à travers des modes participatifs et éducatifs, tels les *workshops* — est structurant d'une activité communautaire. Tout simplement parce que les communautés et écovillages qui mettent en application des « alter-économies » sont susceptibles de produire des « alter-architectures ». En ce sens, ne sont-ils pas des laboratoires d'utopies concrètes, en construction d'espaces et de territoires à habiter ?

Contre-cultures

La séquence historique de notre recherche débute dans les années 1960. Pour cerner le climat contre-culturel de cette époque et comprendre ses éventuels impacts jusqu'à nos jours, les ouvrages *La contre-culture américaine, années 60, révoltes et utopies*⁷ et *Contre-Cultures*⁸ permettent de montrer que les contre-cultures ne relèvent pas des avant-gardes et qu'elles n'ont pas de cohérence programmée. Le propre d'une contre-culture étant d'être en partie récupérée, pour être intégrée au *mainstream*. A ce propos, les différents auteurs évoqués abordent les mutations de ces mouvements de contestation, montrant les glissements de valeurs qui animent les communautés, avec toutefois l'idée que transformation personnelle et transformation du monde sont liées, comme on le retrouve dans les motivations de nombreuses communautés intentionnelles.

7 M. Plassart, *La contre-culture américaine: années 1960, révoltes et utopies*, Neuilly, France, 2011.

8 *Contre-cultures!*, C. Bourseiller, O. Penot-Lacassagne (éd.), Paris, CNRS, 2013.

Se penchant principalement sur ces années 1960 et 1970, *Go West*⁹ de Caroline Maniaque permet de découvrir que la contre-culture américaine s'exprime de façon alerte dans les communautés fraîchement créées. L'auto-construction, qui surprend les Européens, s'y épanouit comme un mode d'expression dominant. La diffusion de leurs expériences crée ou emprunte la voie de publications alternatives qui font date¹⁰. Les apports en retour pour la France et l'Europe montrent des adaptations nécessaires de ce foisonnement d'idées alternatives qui prend déjà en compte dans les constructions la crise énergétique et le recyclage des déchets. La démonstration d'une véritable dynamique dans la circulation des idées entre l'Europe et les Etats-Unis converge également avec le constat de Serge Audier que ce phénomène d'échanges réciproques est présent dès le XVIII^e siècle¹¹, et qu'il constitue une récurrence structurante. Le travail de ce dernier, particulièrement documenté sur les aspects idéologiques, fournit une base solide et riche à notre réflexion sur l'époque contemporaine.

Toujours sur les mêmes années 1960-70 et jusqu'à nos jours, *Outlaw territories: environments of insecurity/architectures of counterinsurgency*¹² de Felicity Scott va plus loin dans l'analyse de la radicalité en architecture chez certaines expériences communautaires. L'auteur développe une théorie politique de l'architecture, notamment à travers certaines communautés parmi les plus engagées (Ant Farm, Morning Star, Wheeler's Ranch)¹³. Au cours de leurs expériences souvent éphémères et houleuses¹⁴, l'architecture y émerge comme un mode d'expression total, capable d'englober protestation et proposition, zone de combat et de reconstruction, pour réarticuler la société avec une prise de conscience des mécanismes de pouvoir. Certains de nos terrains — tels Lama Foundation ou Arcosanti — sont traversés par ces mouvements d'idées, mais leur pérennité montre qu'ils s'en sont éloignés ou qu'ils ont trouvé des voies de développement plus modérées.

Faisant le lien entre une quête contre-culturelle ancienne pour les énergies alternatives et la recherche d'une autonomie domestique, l'ouvrage de Fanny Lopez *Le Rêve d'une déconnexion, de la maison autonome à la cité auto-énergétique*¹⁵, alimente notre réflexion sur les espaces communautaires comme laboratoires de diverses tentatives architecturales tangibles, depuis les années 1960 jusqu'à nos jours. L'auteur nous apporte une synthèse et une analyse brillante de l'histoire de la maison autonome, au regard des choix technologiques effectués, surtout dans la majorité des pays occidentaux, depuis la fin du XIX^e siècle. Elle s'attache à retracer les pérégrinations d'un courant en faveur de l'autonomie énergétique et des énergies renouvelables qui suscite l'enthousiasme, la recherche, l'adhésion ; un courant qui déploie des pro-

9 C. Maniaque-Benton, *Go West : des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, France, 2014.

10 Notamment les magazines *Whole Earth Catalog* et *Shelter*.

11 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis : pour une histoire alternative de l'émancipation*, 2017.

12 F.D.E. Scott, *Outlaw territories: environments of insecurity/architectures of counterinsurgency*, 2016.

13 F.D.E. Scott, *Ant Farm: Allegorical time warp, the media fallout of July 21, 1969 : Plus the complete Ant Farm timeline*, Barcelona, Espagne, 2008. ; *West Of Eden: communes and Utopia in Northern California*, Oakland, Calif., PM, 2012.

14 *West Of Eden*, op. cit., l'ouvrage raconte différents démêlés avec la police, notamment à Wheeler's Ranch.

15 F. Lopez, *Le rêve d'une déconnexion: de la maison autonome à la cité auto-énergétique*, Paris, France, 2014.



1



2



3

1 - Robert Owen, *Le comté de Posey, Indiana, USA*. 1825, gravure de F. Bat, 1838, source : Bnf

2 - The Farm Hippy Commune, Summerville, Tennessee, fin des années 1960. Source : <https://hippycommune.wordpress.com>. © DR

3 - Dancing Rabbit ecovillage, cours de *permaculture design* dispensé de nos jours. Source : <https://www.dancingrabbit.org/permaculture/> © DR

messes technologiques crédibles, et qui pourtant reste minoritaire et controversé. Centrée sur le projet méconnu *Autonomous House Project* (1971-1979) d'Alexander Pike (1924-1979), architecte et ingénieur, la recherche de Fanny Lopez met en évidence combien la question de la déconnexion, chère aux initiatives communautaires des années 1960 et 1970, est bien plus politique qu'elle n'en a l'air. Les résistances aux modèles proposés s'expliquent par la crainte d'un bouleversement profond des structures socio-économiques établies. Ainsi Fanny Lopez écrit :

« L'autonomie énergétique est (...) une utopie technologique qui nourrit le projet architectural et urbain depuis déjà plus d'un siècle. Bien au-delà des expérimentations de la contre-culture, dont elle apparaît généralement comme un épiphénomène, elle trouve des antécédents conceptuels et expérimentaux dès la fin du XIX^e siècle. (...) Dès que la question de la distribution et de la connexion à grande échelle s'est posée, le projet de la déconnexion est apparu. (...) Mû par les avancées technologiques et le contexte de crise sociale de la fin des années 1960, le mouvement de l'autonomie énergétique arrive à une maturité internationale au lendemain du choc pétrolier de 1973. Fortement impulsée par la contre-culture américaine, l'autonomie quittera cet espace-temps pour se propager géographiquement, remontant les filières les plus institutionnelles. La maison autonome d'Alexander Pike ou la cité auto-énergétique de Georges Alexandroff attestent de la puissance du concept, qui conjugue virtuosité technique et projet économique, politique, social et environnemental, dans un renversement critique de l'ordre technologique hérité. L'autonomie énergétique a fonctionné comme une fabrique d'idéalité rurale et urbaine : retour à une nature nourricière, autogarantie des nécessités vitales, économie de la quotidienneté, relocalisation des ressources et cogestion. »

Les maisons autonomes et *off-grid* sont loin d'être la norme dans les communautés que nous étudions. Leurs tentatives s'inscrivent dans cette histoire contre-culturelle et minoritaire de la relation à l'énergie, à l'exploitation de la nature et aux impacts écologiques, l'ouvrage de Fanny Lopez nous apporte des points de repère fondamentaux pour mesurer le degré de compromis, tout comme le niveau de difficulté — voire d'impossibilité — à vivre « déconnecté » des grands réseaux de distribution.

2 - SUR LE « LABORATOIRE » D'ARCHITECTURE

Quand il est question des architectures produites par les communautés, les écrits se font plus rares et ce sont des périodes précises qui sont traitées, avec une dominante pour le XVII^e siècle et les deux décennies 1960-1970¹⁶.

Riche des expériences les plus significatives depuis le XVII^e, le territoire des Etats-Unis y est à l'honneur. *Seven American Utopias*¹⁷ de l'historienne Dolores Hayden apporte un soutien pré-

16 L'abondance de sources conforte que la fin du XVIII^e et le XIX^e siècles, ainsi que les années 1960-1970, sont les périodes historiques les plus riches autant au niveau des idéologies que de la création et l'implantation d'utopies sociales et implantations aux Etats-Unis comme en Europe.

17 D. Hayden, *Seven American Utopias: the architecture of communitarian socialism, 1790-1975*, Cambridge, Royaume-Uni de



1



2



3



4

1 - Drop City (CO), 1965-1971

2 - Drop City (CO), four solaire bricolé avec des rétroviseurs, 1965-1971

3 - Drop City (CO), vue depuis l'intérieur d'un dôme, 1965-1971.

Source images 1 à 3 : <https://www2.ljworld.com/news/2012/oct/07/documentary-chronicles-hippie-commune/>. © DR

4 - photos du reportage dans *L'Architecture d'Aujourd'hui* n°141, déc 1968-jan 1969, pp.82-84. © SA

cieux tout au long de notre démonstration. Etablissant un focus sur un échantillon de sept communautés créées au milieu du XVIII^e siècle aux Etats-Unis, l'auteur établit un lien avec les préoccupations architecturales de ces nouvelles colonies, dont certaines sont encore en activité au moment de l'édition de son ouvrage en 1976, soit dix ans après l'importante vague communautaire des années 1960 aux Etats-Unis. Dolores Hayden — dont nous citons et utilisons largement les analyses et conclusions au cours de ce travail — évoque d'ailleurs ce rapprochement pour mettre en perspective son sujet : son incursion dans le passé, à travers la vie quotidienne et les ambitions des colons, soulève de nombreux points communs avec les aspirations, les refus et les moyens mis en œuvre, de ceux qui les ont précédés et de ceux qui suivront. Elle comporte également des points de convergence avec notre recherche. Une grille d'analyse prend en compte les différentes échelles architecturales— de l'habitat à l'aménagement d'un territoire — et met en évidence les éléments symboliques qui constituent la communauté idéale (*machine, home, garden*) dans une tentative de synthèse du rêve pastoral américain. La communauté est appréhendée comme le laboratoire et le résultat d'une expérience sociale et idéologique à même de façonner un espace, *a patent-office model*, soit un bureau des brevets.

Ainsi, la notion de laboratoire d'architecture, que nous avons adoptée en thématique sous-jacente de nos hypothèses, apparaît dès les origines du mouvement communautaire. Pour poursuivre de la mise en perspective historique de Hayden, la recherche en histoire et philosophie intitulée *Les laboratoires de l'architecture : enquête épistémologique sur un paradigme historique*¹⁸, de Bechara Helal sert également nos hypothèses de travail. Helal donne une définition actualisée du laboratoire d'architecture¹⁹ qui, telle qu'il la circonscrit, relève d'une posture d'expérimentation. Cohérente avec le *work in progress* communautaire que nous tentons de mettre en évidence, l'approche d'Helal nous rappelle l'importance des méthodes et des outils nécessaires à l'expérimentation, la nécessité de cerner leur récurrence, dans le temps et à travers différentes typologies de terrains. Notre analyse comparative s'inspire de ses recommandations qui permettent de discerner des points communs entre nos terrains, malgré l'hétérogénéité de notre échantillon et de l'univers communautaire en général.

Les chercheurs et historiens cités jusqu'ici positionnent l'architecture comme un moyen d'action engagé et expérimental. Cette énergie à vouloir transformer son cadre de vie au sens large nous semble accompagner la démarche des communautés à travers le temps, avec des niveaux de radicalité variables. Il s'agit d'un comportement contestataire et agis-

Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1976.

18 B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture : enquête épistémologique sur un paradigme historique » (juillet 2017). URL : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19061>.. Consulté le 29 mars 2018.

19 Ibid., p.308 : « Le laboratoire architectural est un dispositif de recherche hybride situé à la croisée d'enjeux disciplinaires et professionnels dont l'émergence fait écho à la fois aux transformations de la théorie et de la pratique (qu'il s'agisse de changements de paradigmes ou de crises). Simultanément lieu physique délimité par des murs et ensemble d'activités transcendant ces murs, il s'organise autour des trois grandes composantes que sont 1. le recours à une instrumentation répondant à des questionnements architecturaux, 2. la recherche de méthodes appropriées aux connaissances architecturales et 3. des structures sociales de collaboration renvoyant à la complexité du projet d'architecture. Cette organisation tripartite encadre et rend possible des activités croisées de recherche expérimentale aboutissant à la production hybride d'œuvres expérimentales uniques et de connaissances scientifiques transmissibles, faisant du laboratoire architectural un dispositif d'édification de potentialités. »

sant qui nous interpelle tout au long de la recherche. Moins radical en apparence dans ses formes d'expressions contemporaines, nous tentons cependant de montrer comment cette constante se manifeste aujourd'hui encore.

3 - UNE HISTOIRE EN MARGE DE LA CHRONOLOGIE OFFICIELLE DE L'ARCHITECTURE

Mais mis à part les remarquables travaux cités, les productions architecturales des communautés sont plutôt en marge des récits consacrés à la « grande histoire » de l'architecture. Lorsqu'elles apparaissent, c'est pour alimenter une forme de dérision envers la culture hippie ou le retour à la terre fréquemment moqué²⁰. Cabanes, constructions atypiques ou d'inspiration vernaculaire, autant de tentatives hybrides et bricolées qui sont généralement présentées comme des épiphénomènes. Photographiées en noir et blanc dans le cadre de revues professionnelles²¹, elles sont esthétisées avec une pointe d'ambivalence. On y décèle à la fois l'admiration et le rejet, comme si le style de vie inhérent à ces habitations suscitait autant le désir d'une utopie spontanée que la crainte d'être aspiré par une perte de l'ensemble des repères de l'époque²².

Caroline Maniaque, dont la bibliographie de thèse sur la place des démarches alternatives et leur représentation dans les revues professionnelles est particulièrement vaste²³, confirme cette lacune au sein de l'histoire internationale de l'architecture :

« Les expressions architecturales de la contre-culture ont moins retenu l'attention des historiens, même si elles ont fasciné une bonne partie de la jeunesse européenne et nord-américaine dans la période 1960-1975. Parmi les historiens ayant publié des histoires générales de l'architecture moderne, rares sont ceux qui ont évoqué l'épisode de la contre-culture architecturale. Ni Manfredo Tafuri et Francesco Dal Co, ni Leonardo Benevolo, ni William Curtis, ni Kenneth Frampton n'ont traité cette production singulière dans leurs ouvrages généraux traitant de l'histoire de l'architecture. Par contre elle est prise en compte dans les ouvrages où la dimension sociale et anthropologique du phénomène bâti est envisagée. Ainsi Paul Oliver donne-t-il la plume à Bill Voyd en 1969, dans Shelter and Society, pour narrer son expérience de constructeur et d'habitant de dômes de la communauté de Drop City. Dolores Hayden évoque elle aussi Drop City et l'insère dans la longue durée de la continuité de structures communautaires comme mode d'habiter au XVII^e et XX^e siècles dans son ouvrage Seven American Utopias: The Architecture of Communitarian

20 La publicité notamment s'est emparée des ambiguïtés et échecs des hippies, reconnaissant d'une part les influences de leur univers sur la musique, la mode, les arts visuels, d'autre part mettant en exergue la très courte durée du mouvement qui décline dès 1967 (après le *Summer of Love*), et le concert de Woodstock (1969), marqué par les décès de personnages emblématiques, comme les musiciens abusant des drogues. Enfin, le mouvement se voit également reproché d'avoir « vendu son âme » en explosant et renonçant à sa recherche d'authenticité.

21 Quelques numéros de *L'Architecture d'aujourd'hui* se situent dans cette veine : le n°141 (déc 1968-janvier 1969) à propos de Drop City, et le n° 179 mai juin 1975 à propos de Lama Foundation.

22 C. Maniaque passe en revue la façon dont la presse architecture évoque ces sujets. Comme Drop City (J. Grossman et Kanopy (Firm), Drop City, 2015.), Taylor Camp (J. Wehrheim, Taylor Camp, Chicago, 2009.) font partie des expériences qui ont fini en faits divers, et se sont retrouvées esthétisées dans les publications et les films, contemporains ou ultérieurs, qui leur sont consacrés.

23 C. Maniaque-Benton, « Les architectes français et la contre-culture nord-américaine : 1960-1975 · Bibliothèque numérique Paris 8 », 2006. URL : <http://octaviana.fr/document/168100886#c=0&m=0&s=0&cv=0..> Consulté le 22 octobre 2018.

Socialism 1790-1975. »²⁴

Et elle n'est pas la seule à faire cette remarque qui émaille autant les démarches d'architectes français, tels Gilles Perraudin²⁵, que les textes de chercheurs et enseignants américains et australiens²⁶ travaillant sur les apports en architecture du mouvement hippie, les productions alternatives ou contre-culturelles des années 1960-1970²⁷ et leurs liens avec les problématiques écologiques. De même, il semble que le récit de ces expériences produise un effet similaire sur les historiens et les architectes que *l'Architecture without architects*²⁸ de Bernard Rudofski, lors de l'exposition de 1964 au Moma. L'exposition ne fait alors que révéler un travail ancien de l'historien de mise en valeur de l'esthétique et d'attention portée à l'ingénuité des constructions vernaculaires. Tout comme les alternatives spontanées des autoconstructeurs, l'approche culturelle et anthropologique de Rudofski est elle aussi peu écoutée. Serait-elle appréhendée comme une forme de « retour en arrière », sur une scène majoritairement préoccupée de « modernité » ?

Nous rejoignons les chercheurs sur ce point, et comme eux nous nous interrogeons au fil de la recherche : n'est-ce pas avant tout la non-intégration des expériences alternatives dans les chronologies des ouvrages sur la « grande histoire de l'architecture » qui produirait un récit alternatif ? Quelle en est la raison ? Il y en a probablement plusieurs cumulées. Nous ne saurions les passer toutes en revue, mais concernant notre champ de recherche, certaines se lisent en filigrane. En effet, **les pratiques hybrides et diverses auxquelles nous faisons référence interrogent des concepts forts en architecture (la notion de modernité, de technologie, de progrès, de style)**. Elles se désolidarisent d'une certaine idéologie de l'espace — analysée et controversée notamment par Henri Lefebvre (1901-1991)²⁹, et sur laquelle nous nous appuyons à plusieurs reprises — dont le milieu de l'architecture savante est responsable en partie. Elles remettent en question ces pratiques dites savantes, tout comme le rôle et la place de l'architecte dans l'espace social, au profit d'une autonomisation des personnes quant à leurs modes de construire et d'habiter. Et surgit ici une autre problématique, plus contemporaine, sur la participation des habitants. Si l'on se réfère aux multiples sujets abordés par une revue comme *L'Architecture d'Aujourd'hui* au cours des soixante-dix dernières années, cet aspect n'est pas ou très peu pris en compte dans sa dimension historique. A peine est-il abordé dans des numéros récents à travers les initiatives des collectifs d'architectes ayant émergé dans les années 2000. Citons ici pour seul exemple à notre connaissance, le numéro intitulé *Jeunes Générations* (juin 2014). Le constat d'une évolution de la profession vers un mode de projet amenant les jeunes architectes vers des micro-interventions (chantiers participatifs, jardins

24 Ibid. p.18

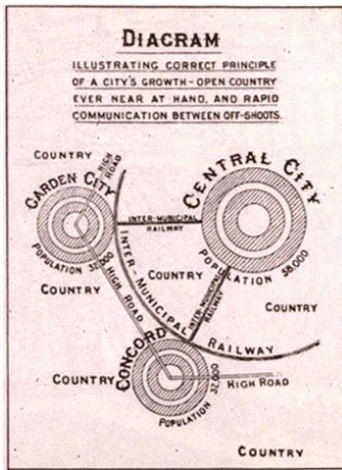
25 « Construire en pierre : Gilles Perraudin, architecte, Lyon », Cité de l'architecture & du patrimoine, [s.d.]. URL : <http://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/construire-en-pierre-gilles-perraudin-architecte-lyon..> Conférence prononcée le 7 janvier 2013.

26 A.É. scientifique Blauvelt, G. Castillo, E. Choi et al., *Hippie modernism: the struggle for utopia*, Walker Art Center, Cranbrook art museum, Berkeley art museum and Pacific film archive (éd.), Minneapolis, Etats-Unis d'Amérique, 2015.

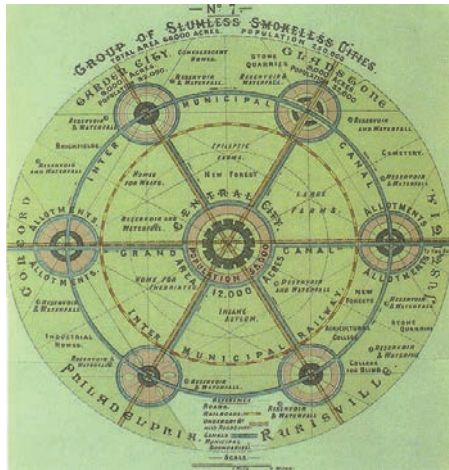
27 « Q&A with Lee Stickells: Environmental Influences in Counterculture Architecture », Sydney Environment Institute, 28 juin 2016. URL : [http://sydney.edu.au/environment-institute/blog/qa-with-lee-stickells-environmental-influences-in-counterculture-architecture/..](http://sydney.edu.au/environment-institute/blog/qa-with-lee-stickells-environmental-influences-in-counterculture-architecture/) Consulté le 26 juillet 2018.

28 B. Rudofsky, *Architecture without architects: a short introduction to non-pedigreed architecture*, New York, 1964.

29 H. Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, France, 1974.



1



2



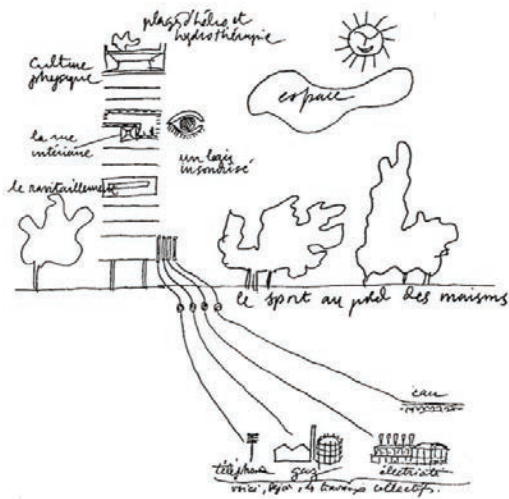
3



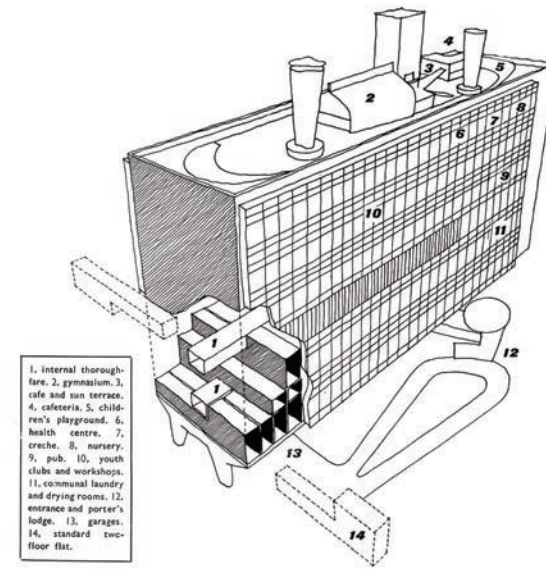
4



5



6



7

CULTURALISME (1840-1880)

1 - Ebenezer Howard, Diagramme de croissance d'une ville, 1902, © domaine public -

2 - Ebenezer Howard, concept de cité-jardin détaillé, publié dans *Garden Cities of Tomorrow* en 1902, © domaine public

NATURALISME (1910-1950)

3 et 4 - Frank Lloyd Wright posant avec ses élèves et la maquette de Broadacre Farms, au début des années 1930,

et à Taliesin. Sources : utopicus2013.blogspot.com ; <https://franklloydwright.org/frank-lloyd-wright/>. ©DR

PROGRESSISME (1910-1960)

6 et 7- Le Corbusier, croquis pour une Unité d'habitation, source : d'après des dessins de Le Corbusier. Source : Illustration de couverture de *La Gran Maquina*. Montey, Xavier, 1996. ©DR

partagés, aires de jeux...) semble y être posé comme une voie secondaire face au champ complexe des concours, davantage taillés pour les « grosses agences ».

Ainsi, à l'instar des auteurs cités précédemment, notre position est que cette histoire mérite d'être valorisée et intégrée dans la « grande chronologie de l'architecture ». Mais au-delà de rejoindre ou non une histoire commune, nous constatons que les problématiques dénoncées dès les années 1970 — logements non-adaptés aux mutations énergétiques, émissions de déchets et consommation d'énergie du secteur du bâtiment³⁰ — sont aujourd'hui les mêmes en plus aiguës. Les apports des communautés intentionnelles pour agir face à ce constat, au moins depuis les années 1960, offrent l'opportunité de considérer l'impact d'expériences alternatives soucieuses d'écologie, et de mettre en avant la ressource potentielle qu'elles représentent.

4 - DES POINTS DE CONNEXION EXISTENT AVEC LA « GRANDE HISTOIRE » DE L'ARCHITECTURE

Après avoir constaté une forme de marginalisation des pratiques architecturales qui sortent du champ de la grande tendance moderniste, il nous faut équilibrer cette approche en notant les points de connexion que nous avons pu relever.

C'est volontairement, par souci de définir un périmètre clair et exploitable, que notre propos ne porte pas sur les utopies architecturales urbaines. Cependant l'étude comparative proposée par Fishman³¹ des projets d'Ebenzer Howard (Cité jardin - 1898), de Franck Lloyd Wright (Broadacre City - 1935) et de Le Corbusier (l'Unité d'habitation de La Ville Radieuse - 1947) nous semble intéressante à aborder d'une part pour la complexité des relations qu'elle met en évidence entre les utopies savantes et les utopies communautaires, d'autre part pour le renvoi effectué aux grandes tendances théoriques de l'architecture définies par Françoise Choay³².

Il est entendu que les modèles économiques et sociaux envisagés pour ces trois projets ne se projettent pas dans les mêmes ambitions, ni les mêmes échelles que les expériences communautaires. La Ville Radieuse de Le Corbusier en est même le plus éloigné. Pourtant, en révélant certains traits communs à ces « architectures du bonheur » — tels **la recherche d'une harmonie sociale, un intérêt pour les savoir-faire et les matériaux, une attention au design des bâtiments, ainsi qu'une croyance dans la pertinence des équipements collectifs** — Fishman nous permet d'établir des points de connexion entre notre sujet et la « grande histoire de l'architecture ».³³ Les quêtes des architectes-urbanistes modernes seraient-elles finalement si différentes de celles des autoconstructeurs en milieu communautaire ?

Coopérative et participative, la Cité-jardin d'Howard reste dans ses dimensions le projet le

30 SBCI-building-and-climate-change.pdf, [s.d.]. URL : <http://eco-logis.org/wp-content/uploads/2015/07/SBCI-building-and-climate-change.pdf>. Consulté le 23 mars 2019.

31 R. Fishman, *L'utopie urbaine au XXe siècle : Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier*, traduit par Paulette Guillitte, Bruxelles, Belgique, 1979.

32 F.Choay, *L'urbanisme : utopies et réalités, une anthologie*, Paris, France, 1965

33 L'étude comparative de Fishman permet de mettre en évidence les caractéristiques des œuvres de Howard, Wright, Le Corbusier à travers plusieurs critères (proposition principale, valeurs intrinsèque, valeurs de référence, organisation sociale, organisation économique, organisation spatiale, mode de vie, habitat, style architectural, bâtiments officiels/commons, circulations), et ainsi les points communs et les points de divergence. Il apparaît qu'Howard, de Wright dans une moindre mesure, sont les projets savants qui entretiennent le plus d'affinités avec les initiatives communautaires. Les ambitions de Le Corbusier s'expriment essentiellement dans le champ de l'urbanisme et de l'architecture fonctionnelle, qu'elle soit collective ou individuelle.



1



2



3



4



5

1 - The "Ark," workshop de Sim Van der Ryn structure construite à Marin County par les étudiants en architecture de UC Berkeley © Jim Campe

2 - Sim Van der Ryn plantant des légumes dans des jardinières devant l'Energy Pavilion à UC Berkeley, vers 1972. © Jim Campe, source : Places magazine

3 - *Architecture without architects*, couverture du catalogue de l'exposition au MoMA, 1964

4 - Vues de l'exposition au MoMA, source : MoMa archives

5 - Vues de l'exposition au MoMA, source : MoMa archives

plus proche des communautés intentionnelles avec son modèle agraire, la recherche d'une autosuffisance alimentaire et l'inscription dans un réseau de Cités similaires. S'appuyant sur des valeurs plus individualistes, mais toujours articulée autour d'une maison unifamiliale et une vie rurale, Broadacre City semble pour Wright une façon de chercher des prolongements à Taliesin en s'essayant à concevoir un projet urbain qui dépasse la dimension de sa communauté d'étudiants. Quant à l'Unité d'habitation de Le Corbusier, si elle s'inscrit dans un véritable projet de ville « technique » son ambition reste de créer une sorte de communauté verticale, en recherche d'harmonie avec son site.

Enfin, à travers le rapport que ces projets établissent entre le cadre bâti, le projet de vie socio-économique et l'intégration dans le paysage et/ou le territoire, on retrouve une inspiration qui croise les préconisations les plus actuelles en matière d'habitat écologique développées dans les écovillages actuels (maison individuelle intégrée à la géographie du site, orientation des logements en fonction du climat et des saisons, et pour certains gestion de terres agricoles attenantes).

Fishman pointe une autre convergence qui va dans ce sens quand il souligne que « *La maison unifamiliale était aussi centrale dans la conception de Wright d'une cité idéale, que la gestion coopérative l'avait été pour Howard, et que l'Unité d'habitation le serait pour Le Corbusier.* »³⁴ Si Le Corbusier part sur la voie de la planification, pour Howard et Wright, ce sont bien ces valeurs dominantes de coopération et d'individualisme qui animent respectivement leurs œuvres. Et bien qu'elles semblent en opposition, elles restent l'un des paradoxes de fond que les expériences communautaires tentent de résoudre au quotidien.

5 - CONSTRUIRE SIMPLE, CHEAP, SAFE! ECHELLES VILLAGEOISES ET ARCHITECTURE VERNACULAIRE.

Le schéma spatial commun développé dans les communautés est souvent la somme d'habitations individuelles (ou de logements collectifs pour quelques familles) et d'une maison collective qui en incarne le centre actif. La conception et la mise en œuvre des maisons individuelles (de la maison passive à la maison écologique), comme des espaces communautaires, jouent un rôle prépondérant dans l'expérience communautaire elle-même. On verra que la plupart des communautés construisent, plus encore aujourd'hui que dans les années 1960-70, des villages de type rural, et qu'il s'agit bien de la permanence d'une échelle spatiale qui va de pair avec une idéologie contribuant à façonner le territoire, comme le démontre Dolores Hayden³⁵. Mais l'architecture produite par les initiatives communautaires durant la période étudiée est-elle bien, comme on le suppose, l'une des expressions de l'histoire croisée « utopie-écologie » que l'on tente de reconstituer ? Pour creuser cette hypothèse, nous sommes revenus au début des années 1960, pour rappeler l'émergence de la réflexion sur l'architecture vernaculaire et la valorisation de l'autoconstruction, deux aspects fondamentaux des productions architecturales communautaires.

34 Ibid., p.87

35 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1 à 9 - *Architectures marginales aux U.S.A.* - Exposition au Centre américain de Paris (18 novembre 1975 - 12 janvier 1976). Panneaux documentaires de l'exposition. Source : Fonds Bibliothèque Kandinsky. Vues de salles. Photographes non identifiés.

En effet, bien qu'il ait des origines anciennes, qu'il recouvre des désignations différentes selon les pays et qu'il reste marginal, l'intérêt des historiens et des architectes pour le courant vernaculaire est présent, autant aux Etats-Unis qu'en Europe, dès la fin du XVI^e siècle. L'une de ses particularités est de développer un discours critique qui interroge le projet social issu du système économique capitaliste à travers l'architecture³⁶. Cet intérêt perdure au XX^e siècle, et s'amplifie à partir des années 1950³⁷.

Notre propos n'est pas d'entrer dans la complexité étymologique et référentielle largement abordée par les recherches citées, mais bien de mettre en évidence les points de connexion avec notre sujet, comme le recentrement sur le local (contexte culturel générant une économie de sens et de valeurs incarnées par une esthétique propre), le rejet du consumérisme, la relation à la Nature.

Plusieurs architectes, contribuent par leurs réalisations à éclairer ce mouvement mineur, à contre-courant de l'engouement pour le mouvement moderne et ses propositions urbaines³⁸. Lorsque *Architecture without architects*, l'ouvrage et l'exposition sont présentés en 1964 au MoMA (New York) par Bernard Rudofsky³⁹, c'est l'aboutissement d'un travail de longue haleine, qui est repris pendant onze ans dans plus de 80 musées du Monde, dont le Musée des Arts décoratifs de Paris en 1969. A cette époque, la « communauté d'experts » a du mal à accepter son analyse anthropologique mettant en évidence l'existence de savoir-faire techniques collectifs, déterminants dans l'édification architecturale et territoriale. C'est une mise en défaut

36 M.-F. Bisson, « Vernaculaire moderne? : vers une compréhension de la notion d'architecture vernaculaire et de ses liens avec la modernité architecturale », 2007. URL : <https://archipel.uqam.ca/849/>. p. 48 « Isham et Brown [architectes-historiens] par leurs recherches marquent un lien entre l'architecture vernaculaire et l'architecture contemporaine d'une manière similaire à celle de Petit qui a recommandé l'étude d'une architecture domestique vernaculaire afin de créer une architecture contemporaine. L'architecture coloniale devient pour Jsham et Brown une source d'inspiration puisqu'elle est à la base d'une tradition américaine. Au contraire, Fiske Kimball [architecte-historien également] marque près de trente années plus tard le clivage qui perdure entre l'architecture et le vernaculaire qu'il comprend comme une tradition archaïque » ; p. 50 « De l'avis de Kimball, l'architecture américaine passe au XVIII^e siècle d'une élaboration artisanale, répondant à un usage, à une conception savante, mue par une recherche esthétique: 'It involved a transference of the emphasis from functional considerations to those of pure form.' »

37 E. Hallauer, « Du vernaculaire à la déprise d'oeuvre: Urbanisme, architecture, design » (2017). p.22 « L'axiome le plus fréquent de l'histoire est que chaque génération se révolte contre ses pères et défend ses grands-pères. », disait Lewis Mumford (1895-1990) à propos des « Brown Decades », ces décennies sombres suivant la guerre de Sécession en Amérique, dans lesquelles il pressent un infléchissement des comportements et des arts de faire. En entremêlant histoire de la philosophie, de l'écologie et des arts, cet historien «préréionaliste» critiquant dès la fin du XVII^e siècle l'uniformisation des modes de vie et la dégradation progressive des écosystèmes au nom du productivisme, aujourd'hui lu comme un précurseur de la décroissance, tente de retrouver chez ses « grands-parents » — Henry David Thoreau, Ralph Waldo Emerson, ou Emily Dickinson — les jalons d'un « amour du sol » ouvrant la voie à une pensée écologique. S'élevant contre l'appropriation individuelle de biens communs – énergie hydraulique, location de la terre – ou les monopoles des inventions sous forme de brevets, ces penseurs critiques préfiguraient ce qui occupe aujourd'hui les unes de certains journaux nationaux. »

38 On pense aux projets d'Hassan Fathy (1900-1989) en Egypte, notamment à Gourni dès 1968, L. el-Wakil, « Hassan Fathy et les projets de villages touristiques dans l'Égypte des années 1960 et 1970 », ABE Journal. Architecture beyond Europe, no 1 (mai 2012). URL : <http://journals.openedition.org/abe/622..> Consulté le 30 mars 2019. « ENSAG : Roland Simounet (1927-1996) », [s.d.]. URL : <http://www.grenoble.archi.fr/ecole/bio-simounet.php..> Consulté le 30 mars 2019. ; à Roland Simounet (1927-1996) qui, bien que membre du CIAM construit de 1956 à 1958, « (...) la cité de Djenan-el-Hasan, projet qui combine l'architecture vernaculaire à un vocabulaire moderne de tendance corbuséenne tout en étant une démonstration exceptionnelle de l'adaptation d'un programme à un site. » ; à Michel Ecochard (1905-1985), également membre actif du CIAM, qui dans ses réalisations d'habitat collectif à Casablanca des années 1940-1950, introduit une réflexion relative « (...) aux apports idéologiques exogènes [qui] s'enchevêtrent, souvent de manière complexe et équivoque, des conceptions endogènes, parfois théorisées, élaborées à partir d'observations très précises de l'habitat marocain perçu comme « traditionnel ».B. Florin, « Expériences urbaines et architecturales et discours afférents dans le domaine de l'habitat social au Maroc sous le Protectorat (1912-1956) », Les Cahiers d'EMAM. Études sur le Monde Arabe et la Méditerranée, no 20 (juillet 2010).

39 B. Rudofsky, *Architecture without architects: a short introduction to non-pedigreed architecture*, New York, 1964.

indirecte de la culture savante de l'architecte⁴⁰.

Cette lame de fond est-elle inspirante pour les communautés ? Aucune source à notre connaissance ne relate ce débat hors du champ de l'architecture savante ou une connaissance du travail de Rudofsky par les initiateurs de communautés. Il nous semble cependant intéressant de faire un bond dans le temps et de rapprocher cette exposition d'une autre, bien plus médiatisée dix ans plus tard : *Architectures Marginales aux Etats-Unis* (1975).

Initialement présentée au Centre Culturel Américain de Paris, elle subit la censure de l'Ambassadeur des Etats-Unis, mais elle est déplacée au Musée des Arts décoratifs, avant d'itinérer et de connaître un très large succès en Europe⁴¹. Un reportage photographique⁴² donne accès à la multitude de pratiques architecturales non-conventionnelles mises en œuvre en grande partie dans les communautés intentionnelles de l'époque : les dômes de Drop City et de Lama Foundation, les *houses-boat* de Sausalito, les premières constructions à base de cannettes recyclées de Mikael Reynolds, les maisons traditionnelles en rondins de bois, les cabanes dans les arbres, la vie *off-grid*, reconnectée à la nature, la quête d'énergies douces

L'exposition fait le constat d'un *melting-pot* formel, révélateur d'une émancipation des codes architecturaux savants et d'une intégration du vocabulaire vernaculaire laissant émerger des « hybrides ». Davantage même, elle semble proposer une sortie de crise enthousiaste et pragmatique, une rupture avec la philosophie matérialiste, en phase avec les AT (*Appropriate Technologies*) de Schumacher (1911-1977)⁴³.

« L'économie du durable implique une réorientation profonde de la science et de la technologie, qui doivent s'ouvrir à la sagesse et même intégrer la sagesse à leur propre structure. Des « solutions » scientifiques ou technologiques qui empoisonnent l'environnement, ou dégradent la structure sociale et l'homme lui-même, ne sont d'aucun profit, indépendamment de leur conception brillante ou de leur grand attrait superficiel. (...) Qu'attendons-nous réellement des savants et des techniciens ? Je répondrais volontiers que nous avons besoin de méthodes et d'équipements qui soient : assez bon marché pour être accessibles à presque tout le monde, susceptibles d'une application sur une échelle réduite, compatibles avec le besoin de créativité de l'homme. De ces trois caractéristiques sont nées la non-violence et une relation de l'homme à la nature qui garantit la pérennité. Si l'on néglige une seule de ces trois conditions, les choses sont sur la mauvaise pente. »⁴⁴

40 « L'architecture est un jeu Bernard Rudofsky » (avril 2008). URL : <https://www.lemoniteur.fr/article/l-architecture-est-un-jeu-bernard-rudofsky.821039>. Consulté le 10 décembre 2018.

41 Caroline Maniaque développe cet événement en détails dans sa thèse. En résumé, de 1976 à 1979 : énorme succès en Europe de l'exposition *Architectures Marginales aux Etats-Unis* initialement au centre culturel américain de Paris, déplacée aux Arts décoratifs. Itinérance à Rennes, Porto, Belfort, Créteil, Nancy, Vancouver, Auxerre, Marseille, Istres, Metz, Belfort, Toulouse, Poitiers... Grenoble, Aubenas (!) en 1977). Puis, Cologne, Bruxelles, Berlin, Eindhoven, Copenhague (77 000 visiteurs au Louisiana!), Stockholm, Helsinki, Liège, Barcelone, Bilbao ...). Vente de 30 à 50 catalogues à chaque étape. L'itinérance s'arrête en 1979 pour cause d'usure.

42 « Bibliothèque Kandinsky— Expositions du Centre Pompidou : reportages en argentine (1953-2003). URL : <http://archive-setdocumentation.centrepompidou.fr/> Consulté le 10 décembre 2018.

43 E.F. Schumacher, *Small is beautiful: economics as if people mattered*, 1973.

44 La traduction est extraite de l'édition française, p.19 : E.F. Schumacher, *Small is beautiful: une société à la mesure de l'homme*, traduit par Danielle Day, William Day et Marie-Claude Florentin, Contretemps : Le Seuil, Paris, France, 1979.

La technologie oui, mais simple, appropriable, en cohérence avec son contexte et avec l'environnement. Soit *simple, cheap, (ecologically) safe* pour reprendre la terminologie du *Whole Earth Catalog*. Plus récemment, des ouvrages comme *Apprendre à éco habiter*⁴⁵, relatent des expériences concrètes d'éco-construction en lien avec un projet social. Après le constat d'une situation de rupture avec les équilibres naturels, l'ouvrage propose d'aborder l'habitat écologique comme une approche globale, notamment en reconsidérant les logiques de construction bioclimatiques anciennes, en terme de localisation, de formes et de matériaux. Les maisons « classiques » édifiées en matériaux naturels (paille, bois, cellulose, liège ...) s'y retrouvent aux côtés des « constructions atypiques » (yourtes, kerterre, zome, domespace), deux tendances représentatives, parfois simultanément, des expériences communautaires. Comment et pourquoi vit-on dans ce type d'espace qui émerge essentiellement en zone rurale ? Des résidents témoignent de modes de vie directement liés aux modes de conception et de construction de l'habitat, dans le but d'être en adéquation avec des valeurs personnelles et collectives. Parmi les écovillages explorés, deux font partie de notre échantillon, Torri Superiore et le Hameau des Buis.

6 - DES LIEUX D'UTOPIE ET DE CONTRE-CULTURE, INNOVANTS ET CONNECTÉS

L'histoire qui s'écrit des années 1960 à nos jours montre également que la quête communautaire, dans sa grande diversité, ne se résume pas à une vie rurale et un habitat écologique.

Dans ces espaces d'expérimentation que sont les communautés, utopie et innovations techniques semblent aller de pair⁴⁶. Aux Etats-Unis, la figure et les inventions de Richard Buckminster Fuller⁴⁷, ainsi que l'emblématique *Whole Earth Catalog*⁴⁸ sont au centre d'une dynamique écologique et politique alliant invention débridée, savoir-faire et bricolage, dans un désir d'émancipation totale⁴⁹. Cette dynamique infuse progressivement en Europe à partir des années 1960, en partie grâce aux voyages des architectes aux Etats-Unis⁵⁰ et aux mouvements contre-culturels sur les deux continents⁵¹.

Les travaux d'Antoine Picon sur les utopies sont essentiels, surtout pour la synthèse qu'il propose des problématiques liant architecture, utopie et technologie, dans une perspective historique embrassant jusqu'à la période actuelle⁵². Son article « Learning From Utopia, Contemporary architecture and the quest for political and social relevance »⁵³ montre à quel

45 C. Marchand, *Apprendre à éco-habiter*, Paris, 2010.

46 « Invention, imaginaire et utopie par Antoine Picon | Les rendez-vous de l'histoire », [s.d.]. URL : /edition-2017-eureka-inventer-decouvrir-innover/invention-imaginaire-et-utopie-par-antoine-picon.. Consulté le 31 mars 2018.

47 M. Wigley, *Buckminster Fuller Inc.: architecture in the age of radio*, 2015. ; P. Anker, « Buckminster Fuller as Captain of Spaceship Earth », *Minerva*, vol. 45, no 4 (décembre 2007). ; Buckminster Fuller, *Intellectual Outlaw The New Yorker.pdf*, [s.d.]. ; A. Picon, « Buckminster Fuller. Une utopie américaine », *Les Cahiers de la recherche architecturale / Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 40 (1997).

48 *The Last whole earth catalog: access to tools*, S. Brand (éd.), Menlo Park, Calif., Etats-Unis d'Amérique, 1971.

49 A.G. Kirk, *Counterculture green: the whole earth catalog and american environmentalism.*, Lawrence, 2011.

50 C. Maniaque-Benton, *Go West*, op. cit.

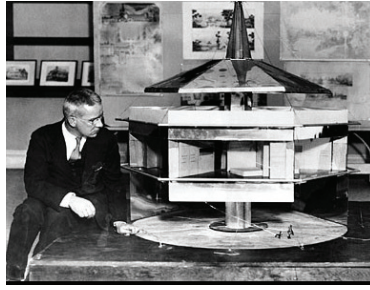
51 M. Plassart, *La contre-culture américaine*, op. cit. ; *Contre-cultures!*, op. cit.

52 A. Picon, *Les Saint-Simoniens: raison, imaginaire et utopie*, Paris, 2002. ; A. Picon, *Expositions universelles, doctrines sociales et utopies*, 2012. URL : <https://hal-enpc.archives-ouvertes.fr/hal-00793832..> Consulté le 31 mars 2018. ; A. Picon, « Notes sur l'utopie, la ville et l'architecture », dans *Cahiers Charles Fourier*, Dijon, 2013. URL : <http://www.lespressesdureel.com/ouvrage.php?id=3141&menu=..> Consulté le 29 mars 2018.

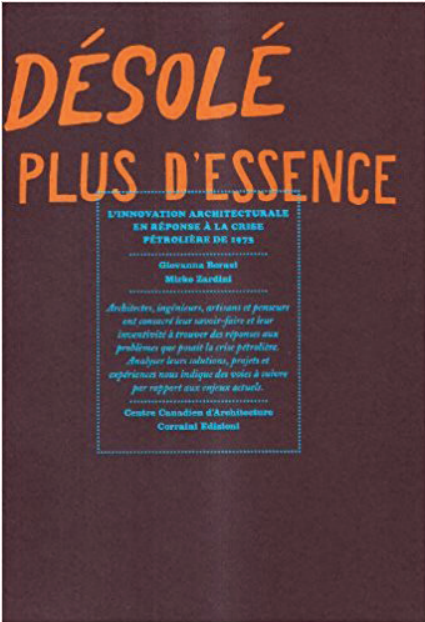
53 A. Picon, « Learning From Utopia », *Journal of Architectural Education*, vol. 67, n° 1 (mars 2013).



1



2



3



4

1 - R. Buckminster Fuller lors de ses *summer courses* au Black Mountain College en 1948 et 1949. Source : www.blackmountaincollegeproject.org/

2 - Maquette de la Dymaxion-house de R. Buckminster Fuller, vers 1920, source : Bucky and the Dymaxion. © Bettmann/Corbis via britannica.com/com/401528/ad-classics-the-

3 - Couverture du catalogue de l'exposition *Désolé plus d'essence*, CCA de Montréal, 1973. ©SA

4 - Vues de l'exposition au CCA de Montréal, 1973, © CCA L'exposition relate entre autres les expériences du New Alchemy Institute, du Ecol Operation Centre for Alternative technology (CAT), du Ouroboros project et du Farallones Institute.

point architecture, innovations techniques, utopies et expériences communautaires sont historiquement liées. Et sa lecture de l'œuvre de Richard Buckminster Fuller, personnage central et d'une influence sans précédent sur les créations architecturales des communautés américaines dans les années 1960, éclaire notre recherche. De ce visionnaire qui cherche à concilier toutes les lois connues de la technologie, de la physique, de l'univers pour définir les sociétés humaines⁵⁴, Antoine Picon met en évidence une œuvre à la fois utopiste et pragmatique, relevant d'une démarche que l'on retrouve trait pour trait dans les communautés intentionnelles. Très important également, l'intérêt de Picon pour les technologies intelligentes développé, entre autres, dans *Smart Cities – Théorie et critique d'un idéal auto-réalisateur*⁵⁵, et *La Ville territoire des cyborgs*⁵⁶. Cette partie de son œuvre peut sembler plus éloignée de notre sujet. Nous la pensons au contraire très pertinente car ces ouvrages nous ont permis d'éviter toute tentation de vision passéiste, et pointent au moins deux défis majeurs des communautés intentionnelles dès les années 1960. D'une part, leur rapport aux évolutions techniques et à la notion de progrès également soulignée par Dolores Hayden, d'autre part leur rapport contradictoire aux *grid* (réseaux).

Pour les plus contre-culturelles d'entre elles, la volonté affichée de se situer *off-grid* afin de développer une autonomie énergétique représente dans les années 1960 un marqueur symbolique du niveau de rupture avec le modèle de société dominant. On constate pourtant qu'aujourd'hui, même les communautés situées dans des lieux isolés sont, pour la plupart connectées aux réseaux de distribution officiels : le « rêve d'une déconnexion » énergétique n'a pu aboutir comme le montre la recherche de Fanny Lopez et les témoignages que nous avons recueillis.

Cependant, si les fluides indispensables à leur fonctionnement, tels l'eau et l'électricité, sont rarement et/ou seulement en partie auto-produits, la connexion stratégique, depuis les années 1990 et l'apparition des écovillages, est toute autre. **Avec l'Internet, cette connexion ne concerne plus la survie, mais conditionne l'existence du monde communautaire sur la carte du monde.** Cette « toile » virtuelle, les déçus d'un autre rêve (le « rêve communautaire hippie ») ont largement contribué à la concevoir. Comme nous le voyons dans la deuxième partie de la recherche, elle redéfinit la notion de connexion dans une perspective qui dépasse la question de la dépendance vis-à-vis du monde extérieur. Avec *a minima* un site web et une activité importante sur les réseaux sociaux, les expériences communautaires ont su spontanément s'emparer des outils numériques. Ces derniers leur apportent désormais la possibilité de développer une visibilité et des modes d'actions inédits, voire d'inverser le rapport au monde extérieur en l'attirant vers elles avec une multitude de propositions éducatives et écologiques « exemplaires ».

Les différentes crises — énergétiques, sociales, culturelles, économiques — sont un autre élé-

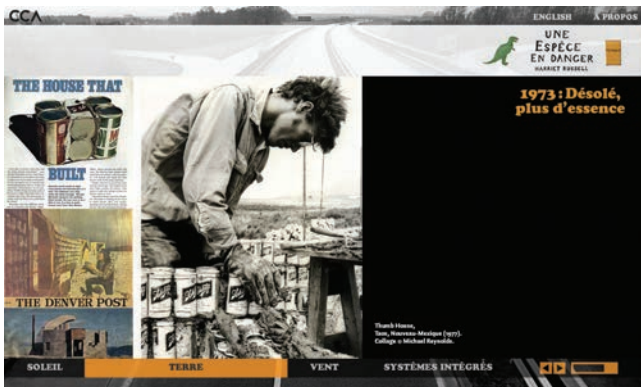
54 A. Picon, « Buckminster Fuller. Une utopie américaine », op. cit.

55 A. Picon, *Smart cities. Théories et critique d'un idéal auto-réalisateur*, Paris, 2013.

56 A. Picon, *La ville territoire des cyborgs*, Besançon, 1998.



1



2



3



4

1 à 4 - L'exposition *Désolé plus d'essence* du CCA de Montréal est organisée en 4 parties : soleil, terre, vent, systèmes intégrés. Le propos est repris et synthétisé dans un diaporama en ligne, source : <https://www.cca.qc.ca/2-desoleplusdessence/>

Les images 2,3 et 4 montrent le système d'un Earthship par Michael Reynolds, soit l'intégration dans la conception d'un habitat, un mode de construction peu coûteux, une production d'énergie et de nourriture autonomes, inspirés d'un écosystème naturel.

ment de lecture primordial de la période que nous étudions. *Désolé plus d'essence*⁵⁷, le livre manifeste d'une exposition réalisée au CCA de Montréal en 2007 apporte une mise en perspective précieuse pour notre sujet. Quand, avec près de trente années de recul, les concepteurs de l'exposition et de la publication reviennent sur les conséquences de la crise pétrolière sans précédent de 1973, c'est pour en montrer les conséquences les plus positives à travers les innovations architecturales qu'elle a engendré. Leur constat est que « *les groupes qui ont proposé des modèles sociaux et des modes de vie alternatifs sont encore particulièrement pertinents aujourd'hui. Ils ont développé des projets d'aménagement de bâtiments et de communautés en milieu urbain et ont pris en considération les enjeux énergétiques à l'intérieur de systèmes intégrés, de la production alimentaire au recyclage des déchets.* »⁵⁸ Ces groupes ne sont autres que certaines communautés — tel le New Alchemy Institute — qui ont mis au point des systèmes simples permettant d'exploiter les énergies solaires ou éoliennes, ou encore expérimenté les premières serres en aquaponie.

Ces innovations architecturales, rapidement mises de côté malgré leur efficacité démontrée — certaines, comme celle de Michael Reynolds développée à travers The Greater World Earthship Community retenu en étude de terrain — aident à voir que les communautés actuelles, non-urbaines, tirent parti de cet héritage alternatif.

7 - LES UTOPIES SOCIOPOLITIQUES, UN GLISSEMENT MAJEUR DE L'U-TOPOS AU TOPOS, DU RÊVE ÉVEILLÉ AU PROJET DE SOCIÉTÉ RÉALISABLE

Que se passe-t-il sur le terrain des utopies littéraires face à ces bouleversements sociétaux et questionnements idéologiques ? Il est indispensable d'évoquer sur ce point deux ouvrages majeurs sur la notion d'utopie — *Le Principe Espérance*⁵⁹ et *Le Principe Responsabilité*⁶⁰ — qui se répondent à vingt ans d'intervalle, et qu'on ne peut aujourd'hui évoquer l'un sans l'autre. La lecture comparée qu'en fait Michael Löwy⁶¹ nous intéresse particulièrement, parce qu'elle s'attache moins aux divergences qu'aux points de connexion entre les pensées de Bloch et de Jonas, mettant en évidence une sensibilité écologique commune.

« Le Principe Espérance d'Ernst Bloch fut publié en 1959 et le Principe Responsabilité de Hans Jonas en 1979. Depuis, la crise écologique – qui est une profonde crise de civilisation – s'est infiniment aggravée, et la menace d'une catastrophe environnementale aux proportions imprévisibles se profile à l'horizon des prochaines décades.

C'est toute la civilisation capitaliste/industrielle - et sa copie bureaucratique naufragée en 1989 – avec son productivisme forcené qui apparaît comme responsable, non seulement de la croissance exponentielle de la pollution de l'air, de la terre et de l'eau, mais aussi d'atteintes, peut-

57 *Désolé, plus d'essence: l'innovation architecturale en réponse à la crise pétrolière* de 1973, M. Zardini, G. Borasi (éd.), Montréal, Canada, Centre canadien d'architecture, 2007.

58 « Exposition du CCA - 1973 : Désolé, plus d'essence », [s.d.]. URL : [https://www.cca.qc.ca/desoleplusdessence/..](https://www.cca.qc.ca/desoleplusdessence/) Consulté le 29 mars 2018.

59 E. Bloch, *Le principe espérance Ernst Bloch* ; traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart, Paris, 1976.

60 H. Jonas, *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*, traduit par Jean Greisch, Paris, France, 1992.

61 M. Löwy, « Le Principe Espérance d'Ernst Bloch ». <https://sophiapol.hypotheses.org/?s=Löwy>

être irréversibles, au système écologique de la planète. »⁶²

Le nécessaire « rêve éveillé de l'utopie » de Bloch emprunte aux idéaux révolutionnaires du « courant chaud du marxisme », ainsi qu'au romantisme allemand qui place l'homme au centre de ses relations à la nature, pour créer la notion d'utopie concrète et agissante⁶³. Jonas, quant à lui, ramène la question de la liberté au présent ce qui implique une responsabilité à l'égard du vivant et en particulier des générations futures. Mais il reste un « *philosophe de l'humanité et non pas de la nature* »⁶⁴. Avec une pensée qui explore le champ de la bioéthique, Jonas réfute la vision anthropocentrique de la nature de Bloch, mais comme le souligne Löwy :

« Contrairement à ce que semble suggérer Hans Jonas, il n'y a pas nécessairement de contradiction entre le "Principe Espérance", tel que Bloch le formule, et le "Principe Responsabilité", dans le sens d'une préservation de l'environnement pour les générations de l'avenir. Si l'on excepte une vision bien naïve des possibilités de l'énergie nucléaire civile, Bloch est, comme nous avons vu, assez critique de la civilisation technologique/industrielle moderne. Son utopie sociale est inséparable du rêve d'un autre rapport, coopératif et non-destructeur, des humains avec la nature. »

Il serait hors de propos d'entrer davantage dans les détails de cet affrontement intellectuel qui semble opposer deux grandes visions philosophiques : une Espérance inaliénable, propre à l'homme pour se projeter dans un futur meilleur *versus* une prise de Responsabilité consciente par l'homme de son pouvoir à produire et gérer un présent plus éthique, pour préserver la possibilité d'un avenir de l'humanité.

La pensée de Jonas est-elle moins utopiste que celle de Bloch ? Ne propose-t-elle pas de ramener le futur du « rêve éveillé » dans un « ici et maintenant » agissant, finalement assez proche des *Utopies réalisables* que Yona Friedman propose quelques années plus tard (et que nous abordons plus loin) ? Rapprochées des expériences communautaires qui nous intéressent, ces deux visions du rôle et de la place de l'homme dans son environnement paraissent complémentaires. Elles soulignent **les tensions inhérentes entre un projet social construit dans/avec le temps et la nécessité de le traduire de façon cohérente dans/avec l'espace**. Cette « mise en cohérence » intègre « profondément » une dimension écologique permettant une interaction, *a minima* non-destructrice, entre les activités humaines et la nature. Soulignons enfin que pour Bloch, Jonas et Friedman, la mise en œuvre de tels comportements ne peut reposer sur les individus seuls, appelant les états à rejoindre une nécessité de changement global par l'action publique

Ainsi, dans un registre plus politique, deux publications, l'une en France l'autre aux Etats-Unis,

62 Ibid.

63 F. Thoreau, « Arno Münster, Principe responsabilité ou principe espérance ? », Lectures (août 2011). URL : <http://journals.openedition.org/lectures/6086>. Consulté le 24 décembre 2018.

64 D.J.A. Bazin, *Une introduction au Principe Responsabilité de Hans Jonas*, 2007. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00727582>. Consulté le 6 mai 2018.

ont attiré notre attention pour ce qu'elles révèlent du climat politique et des attentes sociales qui émergent au début de notre séquence historique.

La première reste marginale, mais le titre est suffisamment éloquent pour qu'on s'y attarde quelques lignes. Il s'agit de *L'Utopie ou la mort* (1973)⁶⁵ de René Dumont (1904-2001). Premier candidat écologiste à l'élection présidentielle française de 1974, sa pensée s'applique déjà à une échelle globale. Agronome de terrain, il mène une lutte infatigable sur les problématiques agraires, la réhabilitation de la paysannerie et la responsabilité des pays occidentaux dans le développement économique des pays du Tiers-Monde. Ses écrits sont nourris d'une expérience internationale qui lui permet de décrire avec une grande lucidité les principaux enjeux mondiaux, notamment à travers des faits concrets, des statistiques et une analyse des rapports nord-sud très présente dans les politiques de développement de l'époque. Puisant dans les nouvelles images du monde venues des Etats-Unis, sa proposition est que seules les utopies révolutionnaires à vocation écologique peuvent sauver notre « *vaisseau spatial [Terre] livré à lui-même au sein de l'univers* ».⁶⁶ Malgré son parcours de scientifique de terrain et d'universitaire, René Dumont n'est pas pris au sérieux. Est-ce parce que son programme reste « maigre » en solutions pratiques ? Il n'est certes pas élu en 1974 face à Valéry Giscard d'Estaing, mais se souvient-on même de sa candidature et du fameux verre d'eau qu'il boit en direct à la télévision lors d'une profession de foi pour annoncer que cette ressource naturelle viendrait rapidement à manquer si nous ne changeons pas rapidement nos modes de vie ?⁶⁷ Peu de candidats écologistes après lui auront un discours aussi symbolique.

Evoquer ce moment interroge : malgré une montée chaotique mais progressive des différents partis « verts » au cours des décennies suivantes, n'y a-t-il pas finalement une absence d'alerte écologique d'une quarantaine d'années dans la vie politique française, et cela jusqu'au 28 août 2018 ? Davantage chargé émotionnellement que les discours de René Dumont, l'interview de Nicolas Hulot, annonçant sa démission du poste de Ministre de la Transition écologique et solidaire, reprend près de cinquante ans plus tard, quasiment mot pour mot, une inquiétude similaire — sur les thèmes de l'agriculture, de l'eau, des inégalités économiques, auxquelles s'ajoutent celle du réchauffement planétaire —, avec cette même demande d'être « pris au sérieux »⁶⁸.

Si les communautés et écovillages intègrent le Principe Responsabilité à l'échelle de leur projet social comme nous tentons de le montrer à travers les études de terrain, l'actualité nous offre un dernier rapprochement troublant. A quarante années d'écart, l'injonction d'Hans Jonas — « *Agis de façon à ce que les effets de ton action soient compatibles avec la Permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre* », publiée en 1979 — ne résonne-t-elle pas étrangement avec l'appel des générations futures à la responsabilité écologique des états à travers le

65 R. Dumont, *L'Utopie ou la mort !*, Paris, France, 1973.

66 Traduction de l'expression Spaceship Earth empruntée à R. Buckminster Fuller.

67 Ina Politique, René Dumont - Campagne présidentielle 1974 | Archive INA, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=nMRFKNu0f30..> Consulté le 23 décembre 2018.

68 « Vidéo. Nicolas Hulot démissionne : retrouvez l'intégralité de l'entretien », Franceinfo, 28 août 2018. URL : https://www.francetvinfo.fr/politique/nicolas-hulot/video-nicolas-hulot-demissionne-retrouvez-l-integralite-de-l-entretien_2914421.html.. Consulté le 26 décembre 2018.

« *Comment osez-vous ?* » de Greta Thunberg prononcé à l'ONU le 23 septembre 2019 ?

La deuxième publication que nous souhaitons évoquer ici éclaire la dimension « écotopique » des espaces communautaires, dimension croisée qui a largement guidé notre recherche. *Ecotopia, The Notebooks and Reports of William Weston* (1975)⁶⁹ d'Ernest Callenbach (1929-2012) est un succès populaire vendu à plus d'un million d'exemplaires à travers le monde. *Ecotopia* se situe dans la lignée des grands récits utopistes qui, comme l'*Utopia* de More, décrivent une société idéale sous la forme d'un roman de science-fiction. Sa particularité est d'introduire le scénario d'une société écologique basée sur les énergies renouvelables et des idées progressistes (éducation, féminisme, réduction des inégalités, décroissance et simplicité volontaire cohabitant avec un haut niveau de technologie ...). Outre le rapprochement utopie-écologie dont nous dressons une historiographie croisée dans la première partie de la recherche, il nous est apparu que la véritable nouveauté d'*Ecotopia* est que cette société n'est pas située dans un *u-topos* lointain et brumeux : elle est localisée aux Etats-Unis mêmes, alors que certains états de l'ouest ont fait sécession avec le reste du pays.

De toute évidence, *Ecotopia* n'est pas encore advenue et reste un ouvrage qui continue d'être cité comme un « livre culte » à l'occasion de récentes traductions. Cependant, l'avènement d'une société idéale y est rendu « plus que possible » : il est localisable « ici et maintenant ». Ce glissement majeur de la notion initiale d'utopie ne nous ramène-t-il pas à la vision d'Hans Jonas, tout en la rendant plausible pour le plus grand nombre ? Nous avons intégré cette terminologie d'« écotopie » qui s'est révélée de plus en plus pertinente au fil de notre recherche. D'une part, elle renvoie aux « utopies concrètes » ou incarnées que sont les expériences communautaires étudiées ici. D'autre part, la carte imaginée par Callenbach en appui de son ouvrage définit un « territoire occupé » par un projet social divergent du modèle dominant. Cette représentation trouve un écho dans les cartes du monde dressées aujourd'hui par les réseaux des écovillages.

Enfin, si **Ecotopia fait bouger la ligne des utopies en les rendant plausibles dans une géographie bien réelle**, il est intéressant de constater que dans la mouvance des premières utopies spatialisées (More, Fourier) et de la pensée urbanistique des années 1970, l'ouvrage reste conventionnel quand il suggère que pour un changement de société, il faut changer l'espace dans sa dimension idéologique⁷⁰. Avec *La production de l'espace* (1974), le philo-sociologue Henri Lefebvre (1901-1991) nous invite à une critique radicale qui vise à inverser ce rapport de causalité communément admis. Pour **la grande majorité des projets communautaires, le projet social précède le projet spatial, ou est conçu simultanément**. En ce sens, la pensée d'Henri Lefebvre rejoint leur pragmatisme souvent très intuitif.

« *S'il y a connexion entre les rapports sociaux et l'espace, entre les lieux et les groupes humains,*

69 E. Callenbach, *Ecotopia the notebooks and reports of William Weston*, Berkeley, Calif., 1975.

70 G. Busquet, « L'espace politique chez Henri Lefebvre : l'idéologie et l'utopie », *justice spatiale - spatial justice*, vol. 5 (décembre 2012). p.7 : « L'utopie, depuis Thomas More jusqu'à Charles Fourier, a toujours été marquée par cet esprit « spatialiste » : changer l'espace pour changer la société, créer un autre espace pour une autre société... »

il faudrait, pour établir une cohésion, modifier radicalement les structures de l'espace [...] Ce rôle de démiurge de l'architecte fait partie de la mythologie et/ou de l'idéologie urbaines, difficiles à départager. [...] Renverser cette situation ? Voilà le possible aujourd'hui impossible, lié à des actions transformatrices de la société. Ce n'est pas à l'architecte de "définir une nouvelle conception de la vie", de permettre à l'individu de se développer sur un plan supérieur en le déchargeant du poids de la quotidienneté, comme le croyait Gropius. C'est à une nouvelle conception de la vie de permettre l'œuvre de l'architecte, qui servira ici encore de "condensateur social" non plus des rapports sociaux capitalistes et de la commande qui les "reflète", mais de rapports en mouvements et de nouveaux rapports en voie de constitution. (Lefebvre, 1970a : 124-134) »⁷¹

Et davantage encore lorsqu'il insiste de façon critique sur le rôle de l'architecte :

« Puisque la société ne fonctionne pas d'une manière satisfaisante, n'y aurait-il pas une pathologie de l'espace? Dans cette perspective, on ne conçoit pas la priorité presque officiellement reconnue de l'espace sur le temps comme indice de pathologie sociale : comme symptôme parmi d'autres d'une réalité qui engendre des maladies sociales. On se représente au contraire des espaces malsains et des espaces sains. L'urbaniste saurait discerner les espaces malades des espaces liés à la santé mentale et sociale, générateurs de cette santé. Médecin de l'espace, il aurait la capacité de concevoir un espace social harmonieux, normal et normalisant. Sa fonction serait dès lors d'accorder à cet espace (qui se trouve comme par hasard identique à l'espace des géomètres, celui des topologies abstraites) les réalités sociales préexistantes. » (Lefebvre, 1974 [1968] : 51) »⁷²

Ainsi, pour changer la société et, de fait, changer la qualité idéologique de l'espace, il conviendrait également de remettre en question la position verticale de l'architecte-urbaniste. Cet aspect très particulier de la pensée de Lefebvre est moins commenté que la dimension anthropologique qu'il introduit dans sa conception de l'espace. Mais il nous intéresse tout autant pour les similitudes que l'on peut trouver avec le positionnement effacé des architectes impliqués dans les projets communautaires. Nous l'abordons dans la partie concernant les études de terrain.

On peut résumer ainsi qu'à l'orée des années 1980, les utopies littéraires proposent des scénarios de plus en plus plausibles, situés dans leur propre actualité : elles s'entendent désormais comme propres à l'homme, agissantes et responsables (Bloch, Jonas), écologiques et localisables (Dumont, Callenbach), nécessairement socio-spatialisées (Lefebvre). Yona Friedman, rapidement évoqué plus haut, est incontournable pour compléter ce tableau. Il apporte encore une pierre à cet édifice en évolution.

Les Utopies réalisables (1976)⁷³ sont un véritable guide pratique pour qui souhaite mettre en

71 Ibid., p.5

72 Ibid., p.6

73 Y. Friedman, *Utopies réalisables*, Paris, France, 2015. Yona Friedman écrit ce livre en 1972.

œuvre un « changement social, spatial, écologique, dans un présent immédiat, se projetant dans le futur et intégrant des technologies simples de construction » (pouvant être maîtrisées par les habitants, soit un concept très proche des *Appropriate Technologies* de Schumacher⁷⁴). En lien direct avec notre sujet, Friedman constate qu'il n'existe pas d'utopie universaliste. **Le « localisable » renvoie ici à la notion de local et l'organisation socio-spatiale s'appuie sur un « groupe critique »** car « *Seules les petites communautés peuvent résoudre leurs problèmes de survie et le rôle des gouvernements et des médias devrait être d'encourager cette attitude.* »⁷⁵ Même si Friedman induit encore une présence de l'Etat providence toujours difficile à concilier avec la prise de responsabilité individuelle et collective des citoyens, la première « mission » qui incombe à ces petites communautés est d'auto-planifier leur cadre de vie à une échelle spatiale auto-gérable. Dans ce contexte, l'architecte traduit les besoins exprimés des habitants, leur donne une dimension esthétique, et plus important encore pour Friedman, il garantit un principe d'écologie sociale. Un rôle non-autoritaire qui converge avec celui imaginé par Lefebvre, qui nous renvoie encore à des positionnements d'écoute, de traduction et d'accompagnement rencontrés dans certaines communautés intentionnelles.

8 - L'ÉCOLOGIE AU CŒUR DES PRÉOCCUPATIONS

Parmi les remises en questions culturelles fortes qui émergent durant la période étudiée, n'oublions pas de citer *Les racines historiques de notre crise écologique* (1967) de l'historien Lynn White (1907-1987). Il s'agit probablement du premier texte évoquant la Genèse comme vision anthropocentrique du monde à l'origine des désastres écologiques.

« *Especially in its Western form, Christianity is the most anthropocentric religion the world has seen. (...) Christianity, in absolute contrast to ancient paganism and Asia's religions (except, perhaps, Zoroastrianism), not only established a dualism of man and nature but also insisted that it is God's will that man exploit nature for his proper ends. (...) By destroying pagan animism, Christianity made it possible to exploit nature in a mood of indifference to the feelings of natural objects. (...) Man's effective monopoly on spirit in this world was confirmed, and the old inhibitions to the exploitation of nature crumbled.* »⁷⁶

White ouvre ici une critique qui va au-delà de l'idéologie consumériste de l'*american way of life*. Il constate que les circonstances historiques, imprégnées d'une relation despotique à la Nature héritée de l'ancien testament, ont permis à l'humanité de fusionner des connaissances technologiques et scientifiques devenues des pouvoirs incontrôlables au vu de leurs effets sur l'environnement. Il note que « *Les beatniks, qui sont les révolutionnaires de base de notre époque, montrent un instinct solide dans leur affinité avec le bouddhisme zen qui conçoit la relation homme-nature comme à peu près le reflet de la vision chrétienne* », mais ajoute que la pensée

74 E.F. Schumacher, *Small is beautiful*, op. cit.

75 Y. Friedman, *Utopies réalisables*, op. cit. p.11

76 L.T. White, « The historical roots of our ecological crisis », A survey of ecological economics / edited by Rajaram Krishnan, Jonathan M. Harris, and Neva R. Goodwin (1995). URL : http://www.siena.edu/ellard/historical_roots_of_ou_r_ecologic.htm.

asiatique produit elle-aussi des formatages. L'homme étant irréversiblement conditionné par ses croyances et ses valeurs, White suggère un changement de religion ou de repenser les anciennes, sans pour autant apporter de suggestion concrète pour le faire.

Dans son sillage, une interprétation plus optimiste de la Bible émerge, le *stewardship*⁷⁷ largement pratiqué par les premières communautés religieuses de colons, rappelant que :

« (...) le statut singulier des êtres humains, entre toutes les créatures de Dieu, leur confère des responsabilités singulières. L'une est de prendre soin du reste de la création et de le transmettre aux générations futures dans le même état, voire en meilleur état qu'ils ne l'ont reçu. Nous sommes les « intendants » de Dieu sur la création - nous sommes chargés d'en prendre soin - et non ses nouveaux propriétaires. »⁷⁸

Ce débat interroge profondément les croyances occidentales et divise les partisans de l'écologie. Les communautés intentionnelles nourrissent leurs actions de cette histoire ancienne, autant que de la précocité et la similitude avec les problématiques environnementales posées aujourd'hui, comme le rappelle Serge Audier⁷⁹ dont l'ouvrage *La Société Ecologique et ses ennemis* apporte une pièce essentielle à notre sujet.

Ainsi, à travers une histoire des idées qui suit le fil de l'élaboration de la pensée pré-écologique, des Lumières à nos jours, Audier donne un éclairage inédit, pertinent et complet sur les expériences communautaires. Les différents courants et les échanges intellectuels entre une Europe déjà en crise et les Etats-Unis naissants, montrent que **les expériences communautaires du XIX^e siècle** — largement inspirées de Joseph Fourier, de Robert Owen et de leurs disciples, ainsi que de leur rencontre avec le transcendantalisme d'Emerson et de Thoreau — **sont parmi les premiers réceptacles et moyens d'action d'une prise de conscience du péril écologique et de la nécessité de changer globalement le rapport de l'homme à son environnement.** Son ouvrage constitue une somme d'informations sans précédent sur le sujet, en même temps qu'il met en évidence les enjeux politiques concrets de la période contemporaine. Son concept de « société écologique »⁸⁰ propose une véritable balance entre utopie et pragmatisme, faisant écho aux *Utopies réalisables*⁸¹. Il pourrait être lu comme une feuille de route idéologique pour

77 «Stewardship in Christianity follows from the belief that human beings are created by the same God who created the entire universe and everything in it. To look after the Earth, and thus God's dominion, is the responsibility of the Christian steward.» [https://en.wikipedia.org/wiki/Stewardship_\(theology\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Stewardship_(theology))

D. Perugino, « L'intendance de la création - L'identité humaine au coeur de la crise écologique », Arboplus, 16 mars 2015. URL : <http://www.arboplus.ca/blog/philosophie/lintendance-de-la-creation.html>. Consulté le 29 décembre 2018. « Cette idée a beaucoup été développée par le théologien Douglas John Hall. Selon lui, la crise écologique a commencé lorsque l'être humain a cessé de comprendre son rôle dans le monde comme celui de l'intendant de la création. Intendance, « stewardship » en anglais, c'est-à-dire que l'homme a reçu la tâche de gérer les ressources de la planète comme le ferait un gestionnaire avisé. (...) Affirmer que la crise écologique est une crise de l'intendance est de remettre l'homme au centre de celle-ci. »

78 « 1991 Genèse (la Bible et l'écologie) de John Baird CALLICOTT », [s.d.]. URL : <http://biosphere.ouvaton.org/de-1182-a-1999/129-1991-genese-la-bible-et-lecologie-de-john-baird-calicott-..> Consulté le 28 décembre 2018.

79 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit. L'ouvrage éclaire de façon inédite les différents courants et les échanges intellectuels entre une Europe déjà en crise au XVIII^e siècle et les Etats-Unis naissants.

80 Ibid. : « (...) la société écologique serait une société qui intègre le plus possible, dans l'ensemble de son fonctionnement, l'impeccable d'un respect de la nature et de la biodiversité sur le très long terme au nombre de ses objectifs et de ses valeurs cardinales, en plus de la liberté, de l'égalité et de la solidarité sociale ».

81 Y. Friedman, *Utopies réalisables*, op. cit.

Be the first to clip this slide

A **bioregion** is defined in terms of the unique overall pattern of natural characteristics that are found in a specific place. The main features are generally found throughout a continuous geographic terrain and include a particular **climate**, local aspects of seasons, **landforms, watersheds, soils, and native plants and animals**. **People** are also counted as an integral aspect of a place's life, as can be seen in the ecologically adaptive **cultures** of early inhabitants, and in the activities of present day re-inhabitants who attempt to harmonize in a sustainable way with the place where they live.

Peter Berg, 'Bioregionalism An Introduction' (2002)

What is a Bioregion?

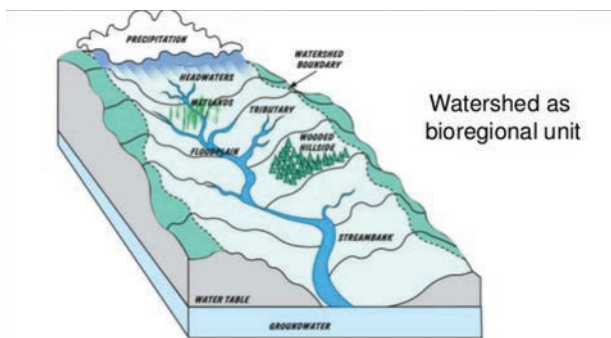
A **bioregion** can be determined initially by use of **climatology, physiography, animal and plant geography, natural history** and other descriptive natural sciences. The final boundaries of a bioregion, however, are best described by the **people** who have lived within it, through human recognition of the realities of living-in-place.

Peter Berg & Raymond Dasmann, 'Re-inhabiting California', *The Ecologist* (1977)

1



2



3



4



5

1 et 3 - Définition et illustration du concept de *bioregionalism* américain, source : <https://www.slideshare.net/yourmindfire/bioregionalism-in-these-islands>

3 - Illustration du concept de biorégion urbaine par le réseau européen Les Territorialistes, source : <https://www.reseau-territorialistes.fr/369-2/>

4 - Carte des implantations communautaires disponible sur le site de la Fondation for Intentional Communities (FIC - capture d'écran par SA - 2019)

5 - Carte des implantations communautaires disponible du Global Ecovillage Network (GEN - capture d'écran par SA - 2019)

les communautés intentionnelles, à défaut de pouvoir être mis en œuvre à une échelle plus importante.

Rappelons également que dès les années 1960, surtout aux Etats-Unis, la préoccupation des communautés intentionnelles pour l'écologie est à la croisée de leur héritage et de leur actualité. Cet héritage doit aussi composer avec le mythe fondateur qu'une société idéale est une société rurale⁸², que l'industrialisation est venue perturber cet idéal en profondeur⁸³ et qu'une reconnexion avec les lois simples de la Nature est la planche de salut⁸⁴. Au cours de cette période, les travaux scientifiques des premiers « lanceurs d'alerte » écologique alimentent le socle des mouvements de contestation sociale aux Etats-Unis et en Europe. Parmi eux Rachel Carson, biologiste — sans doute parmi les premiers, avec *Printemps Silencieux* paru en 1962⁸⁵ —, démontre scientifiquement les désastres de l'action humaine sur l'environnement, les cultures, les espèces, concluant qu'un mécanisme de destruction irréversible est amorcé. Un point de vue qui sera complété en 1968 par *The Population Bomb*⁸⁶, et en 1972 par le rapport *The Limits to Growth*⁸⁷.

Et face aux constats, on cherche des remèdes. Aux Etats-Unis, le mouvement du *Bioregionalism* apparaît dans les milieux contre-culturels américains des années 1960⁸⁸. Sa pertinence s'affirme aujourd'hui encore au travers des expériences communautaires les plus récentes. Il s'attache à faire évoluer les visions et les comportements. **Croisant une approche simultanément scientifique et culturelle — ancrées respectivement dans la biogéographie et l'écologie sociale, le *bioregionalism* propose de revenir à des concepts de base tels « The world is made of places » (Gary Snyder) ou « Think little » (Wendell Berry)⁸⁹.** Il se développe de façon expérimentale et concrète dans certaines communautés des années 1970 comme le New Alchemy Institute cité précédemment⁹⁰, laboratoire communautaire très actif dans la construction de dômes géodésiques et de structures bioclimatiques accueillant leurs recherches sur les énergies renouvelables, la permaculture et l'aquaponie. En Europe, c'est le mouvement des Territorialistes qui incarne aujourd'hui l'incitation du *bioregionalism* à revenir au territoire pour problématiser l'aménagement spatial dans une dimension écologique globale. *La Biorégion urbaine* d'Alberto Magnaghi⁹¹ est à la fois une approche délibérément politique et un manifeste documenté. Il remet à l'honneur « le projet local »

82 C. Ghorra-Gobin, « La ville américaine. De l'idéal pastoral à l'artificialisation de l'espace naturel », *Les Annales de la recherche urbaine*, vol. 74, no 1 (1997).

83 L. Marx, *The machine in the garden: technology and the pastoral idea in America*, New York, 1964.

84 H.D. Thoreau et R.W. Emerson, *Walden: ou La vie dans les bois*, traduit par Jacques Mailhos, Paris, France, 2017.

85 R.L. Carson, *Silent Spring*, Greenwich (Conn), Etats-Unis d'Amérique, 1962.

86 P.R. Ehrlich, *The population bomb*, New York, Etats-Unis d'Amérique, 1971.

87 D.H. Meadows, *The limits to growth: a report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, 1972.

88 Ce courant se situe lui-même dans la continuité des apports d'Henri Thoreau, John Muir et Aldo Leopold. Il est principalement représenté par Peter Berg, Raymond Dasmann, Gary Snyder, Kirkpatrick Sale.

89 *Abstract Bioregionalism.pdf*, [s.d.].

90 *Environmental anthropology engaging ecotopia: bioregionalism, permaculture, and ecovillages*, J. Lockyer, J.R. Veteto (éd.), New York, Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2013. p.xii « Suffice it to say that bioregionalism and permaculture since the 1970s have been critical in a broad rethinking of agriculture around the world. They have grown and spread widely, in spite of competition from industrial agriculture. Bioregionalism has much wider implications, having the goal and real potential to reform urban planning, education, water management, and indeed all aspects of human communal existence. It rather plays against the current tendency toward "globalization," but its time will come. »

91 A. Magnaghi et E. Bonneau, *La biorégion urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, 2014.

comme levier primordial pour envisager la mise en œuvre d'un changement radical de nos modes de vie sous la forme d'une prise en charge pluri-scalaire du territoire. Sous-titré *Petit traité sur le territoire bien commun*, cet ouvrage apporte des préconisations pour « une globalisation par le bas », incluant des postures très similaires à celles déjà adoptées par les communautés intentionnelles.

Croisés avec *La Société écologique* de Serge Audier, les écrits issus des *Bioregionalism* et Territorialisme, permettent d'établir une mise en perspective idéologique, théorique et pratique des finalités communautaires.

9 - DEEP ECOLOGY ET ÉTHIQUE DE LA TERRE

Dans le prolongement des approches de Bloch, de White et de Jonas, c'est à partir des années 1980, que le philosophe norvégien Arne Naess avance le concept de *Deep Ecology* (écologie profonde) qui désigne un courant de l'écologisme rompant totalement avec une vision anthropocentrique — qu'il différencie de la *Shallow Ecology* (écologie superficielle) — selon une plateforme en huit points⁹². Naess signe avec *Écologie, Communautés et Styles de vie*⁹³ ainsi que *La Réalisation de Soi*⁹⁴, une réflexion d'une ampleur inédite sur les véritables enjeux et sens du mot « écologie ». Repartant d'un travail nécessaire de l'individu sur lui-même, pour développer une vie communautaire en harmonie avec les autres, et l'environnement, il démontre qu'il est indispensable de lier toutes les formes de vie entre elles pour surmonter autant nos impasses intérieures que celles produites par les modes de fonctionnement de nos sociétés.

Plus récemment, John Baird Callicott — philosophe d'une éthique environnementale actualise la pensée de l'écrivain écologue Aldo Leopold (1887-1948). Il aborde lui-aussi les récits bibliques qui ont conduit l'homme sur la voie d'une relation dominatrice à son environnement⁹⁵. S'il milite pour une sortie nécessaire de l'anthropocène, modèle dont les limites sont désormais connues et mesurées, c'est en ayant conscience qu'un changement de paradigme est à l'œuvre et qu'il lui faudra au moins 150 ans pour s'accomplir⁹⁶.

Partant de champs de pensée différents (pluridisciplinarité et philosophie), *Bioregionalism* et *Deep Ecology* se rejoignent de façon cohérente sur le fond des actions à mener pour repenser l'intégration des activités humaines. L'un comme l'autre développent **une logique de décentrement de l'humain et d'écoute de la globalité des systèmes écologiques**, depuis leurs couches géologiques profondes jusqu'à l'organisation complexe des sociétés vivantes. Il semble ainsi que la brèche ouverte vingt ans plus tôt par Aldo Leopold⁹⁷ dans « la pensée anthropocentrique occidentale » soit davantage creusée, renforcée idéologiquement. Ces

92 A. Naess, C.T. Ruelle et H.-S. Afeissa, *Écologie, communauté et style de vie*, Paris, France, 2013. ; A. Naess, « The shallow and the deep, long-range ecology movement. A summary », *Inquiry*, vol. 16, no 1-4 (janvier 1973).

93 A. Naess et al., *Écologie, communauté et style de vie*, op. cit.

94 A. Naess et S. Dunand, *La réalisation de soi*, traduit par Pierre Madelin, Marseille, France, 2017.

95 J.B. Callicott et C. Larrère, *Genèse*, traduit par Dominique Bellec, Marseille, France, 2009.

96 J.B. Callicott et al., *Éthique de la terre*, op. cit.

97 A. Leopold, J.-C. Génot et D. Vallauri, *La conscience écologique*, traduit par Pierre Madelin, Marseille, France, 2013.

deux voies philosophiques se rejoignent dans leur proposition d'intégrer la présence humaine à une vision écologique globale.

10 - LES LACUNES REPÉRÉES

Fourni sur les aspects historiques, sociaux et philosophiques, l'état de l'art reste cependant partiel sur notre problématique centrale qui consiste à interroger la capacité du mouvement communautaire à définir des architectures contribuant à « mieux » habiter la terre.

Dans un premier temps, **la continuité historique que nous supposons entre les communautés des années 1960 et les écovillages actuels n'est pas traitée**, alors que nous y décelons une évolution conceptuelle importante au milieu des années 1990 qui se traduit concrètement par une mutation des approches socio-spatiales. Existe-il un courant architectural ancien et alternatif liant les communautés anciennes aux écovillages actuels ? Si oui, comment ce courant se manifeste-il ? A ces questionnements qui nous encouragent à percevoir les expériences communautaires comme autant de laboratoires d'architectures « écotopiques » dotés de leurs propres modes d'expressions (de l'architecture-signal au schéma traditionnel de hameau villa-geois) et de leurs propres méthodologies (évolution la figure de l'architecte, permanence des *workshops*), nous trouvons des pistes de réflexion sur lesquelles nous appuyer, mais pas de recherche précisément aboutie.

Dans un deuxième temps, l'héritage en tension entre rupture et tradition, que nous percevons dans les réalisations architecturales issues du processus communautaire, n'est pas documenté de façon spécifique. D'une part, l'espace communautaire nous apparaît comme un creuset expérimental, situé au croisement de l'histoire des utopies architecturales et de la pensée écologique. Nous y voyons une volonté historique d'innovation socio-spatiale, certes pétrie de contradictions, qui pourrait se résumer ainsi : rompre avec le mainstream tout en pratiquant une économie volontaire de moyens, et retrouver un ancrage local tout en restant connecté au monde et en initiant des réseaux. Ces deux enjeux majeurs ont finalement peu varié depuis les utopies spatialisées du XIX^e siècle et résonnent tout particulièrement dans l'actualité, mais ils restent peu abordés dans la littérature explorée.

D'autre part, alors qu'on assiste à l'émergence de **constructions « hybrides », mêlant architecture savante, bricolages artistiques et emprunts traditionnels, ces productions ne sont pas valorisées en tant que telles** alors qu'elles mettent à l'honneur la citation et l'autoconstruction autant que les courants vernaculaires⁹⁸ et qu'elles semblent très inspirantes dans une perspective d'éco-construction⁹⁹ à plus grande échelle.

Enfin, les apports du monde communautaire à une histoire « mineure » de l'architecture, ainsi que les ressources alternatives locales tangibles qu'elles pourraient représenter pour l'avenir ne sont pas, à notre connaissance en passe d'être pris en compte.

98 B. Rudofsky, *Architecture without architects*, op. cit. ; E. Mercer et Grande-Bretagne. *Royal commission on historical monuments, English vernacular houses: a study of traditional farmhouses and cottages*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1975.

99 C. Marchand, *Apprendre à éco-habiter*, op. cit.

En complément de l'état de l'art réalisé, cette recherche tente d'éclairer les conditions d'émergence, d'expliquer la nature « écotopique » et de cerner les apports potentiels de productions architecturales historiquement marginales. Certes de très petite échelle et de type rural (nous allons le rappeler souvent), les entités communautaires se réfèrent désormais profondément aux territoires pour tenter d'en retrouver la logique, avec un atout majeur : la faiblesse volontaire de leurs économies et leurs échelles réduites leur ouvrent un droit précieux à l'expérimentation. Au-delà de poser les expériences communautaires comme une piste qu'il faut peut-être « prendre au sérieux », les différents champs de référence passés en revue incitent directement à penser qu'aller vers une société plus soutenable ne se pose plus en terme de choix, comme cela pouvait encore l'être dans les années 1960-70, mais de nécessité.

B - DÉFINITIONS PRÉALABLES

Plusieurs termes reviennent et occupent un rôle central dans la restitution de la recherche. Il convient d'en donner une définition et d'argumenter notre choix. Nous les abordons ici de façon synthétique et nous proposons au lecteur un glossaire détaillé dans le volume des annexes.

Pour définir la **communauté intentionnelle**, nous retenons la dimension de « *lieux de vie* » pluriels — à caractère politique, économique, contre-culturel, international, expérimental et utopiste — que leur attribue Ronald Creagh¹⁰⁰.

Le passage de la communauté à l'**écovillage** est significatif par le périmètre que le Global Ecovillage Network, initiateur du concept, trace de façon large autour de ces entités hétérogènes. Pour le GEN, un écovillage est une « *intentional, traditional or urban community that is consciously designed through locally owned participatory processes in all four dimensions of sustainability (social, culture, ecology and economy) to regenerate social and natural environments.* »

La notion d'**utopie** ayant évolué depuis la création par Thomas More du nom propre *Utopia*, plusieurs définitions issues de champs disciplinaires différents ont dû être mobilisées pour notre recherche. Une approche historique révèle un élargissement du champ recouvert par le terme utopie, de la fiction à la science-fiction, jusqu'aux croyances religieuses et contre-culturelles. A cœur de cet agrégat, progrès et utopie s'attirent, et vont souvent de pair, avec l'ambition d'apporter du sens à la destinée humaine. De plus, l'attrait des projets utopistes pour le progrès correspond au « *patent-office model* » de Dolores Hayden, ainsi qu'à la thématique du laboratoire d'architecture, que nous faisons converger au cours de la recherche.

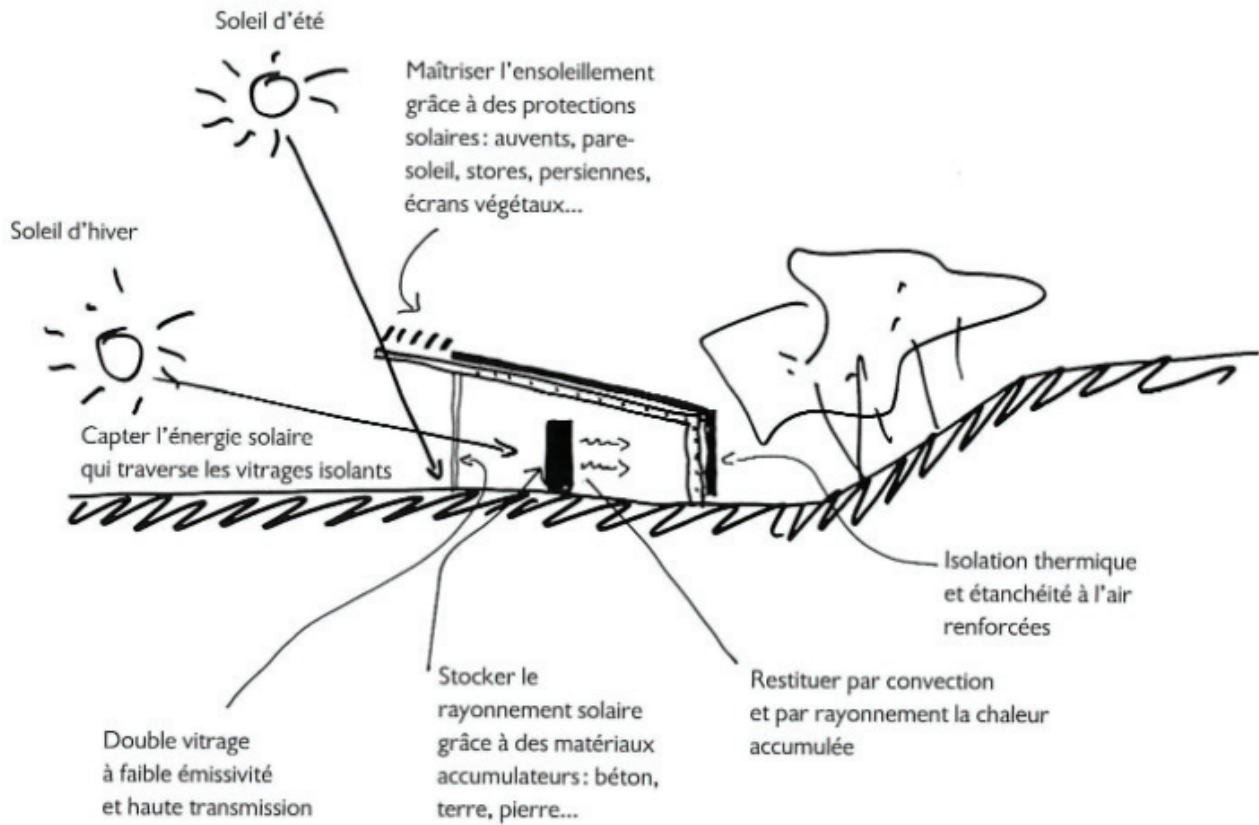
Les utopies littéraires ayant laissé la place à partir du XIX^e siècle aux utopies sociales transformatrices, puis aux utopies concrètes ou réalisables du XX^e siècle, nous complétons la dimension historique par une approche socio-spatiale. Nous nous appuyons pour cela sur les travaux d'Henri Lefebvre et de Yona Friedman qui prennent en compte l'utopie dans son rapport au réel, comme idéal de référence pour une société égalitaire et participative.

Habiter et espace, ces deux notions se réfèrent également à la pensée d'Henri Lefebvre. Elles nous permettent d'intégrer l'idée d'un processus à l'œuvre (incluant une dimension utopique) et la nécessité d'en faire l'expérimentation pour lui donner consistance tangible.

Les termes **vernaculaire et bioclimatique** ont été rapprochés. Ils recouvrent des réalités historiques différentes qui cependant se recoupent dans le cadre de notre sujet. Le concept d'architecture vernaculaire s'appuie sur les *Architectures sans architectes*¹⁰¹ révélées par Bernard Rudofski. Ces références historiques permettent de reconnaître une catégorie rassemblant les diverses pratiques d'autoconstruction, très courantes dans le monde communautaire. La pos-

100 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit.

101 B. Rudofsky, *Architecture without architects*, op. cit.



L'ARCHITECTURE ECOLOGIQUE - Les principes bioclimatiques. (dessin de Jean-Yves Barrier)

1



2

1 - L'architecture écologique - Les principes bioclimatiques, ©Jean-Yves Barrier, source : <http://www.anheol.com/eco.php>

2 - Alexander Pike et la maquette de la maison autonome, 1973. source : *Le rêve d'une déconnexion*, Fanny Lopez, 2014

térité de cette approche permet de constater que la notion d'architecture vernaculaire s'est enrichie depuis pour prendre en compte les techniques de construction bioclimatiques au sein d'une autre catégorie plus large encore, qualifiée d'architecture écologique ou architecture durable.

Maison passive, maison autonome, maison écologique, ces trois notions sont importantes à définir parce qu'elles peuvent s'entendre séparément, autant qu'elles peuvent se combiner. De la maison passive à la maison écologique, une gradation technique s'opère, du plus bas vers le plus haut niveau d'habitat écologique. Nous nous référons à des définitions récentes tenant compte des évolutions technologiques des quarante dernières années. Par ailleurs, le débat sur la déconnexion énergétique, réouvert dans les années 1970 par le projet *Autonomous Housing Project* (1971-1979)¹⁰² d'Alexander Pike (1924-1979), parallèlement aux initiatives alternatives que nous relatons, montre que le sujet croise largement notre problématique, et qu'il n'a pas attendu l'actualité récente pour susciter l'intérêt.

Définir une **contre-culture** est complexe, comme l'évoquent les différents auteurs consultés¹⁰³ (notamment Roszak, Bennett, Plassard). Comme le concept d'utopie son champ sémantique a évolué. Historiquement, la contre-culture émerge dans les prolongements expérimentaux et alternatifs de la *Beat Generation*. Elle apparaît comme un phénomène mondial caractérisé par son ancrage dans la musique rock et pop des années 1960. La consommation de drogues est revendiquée pour ouvrir de nouveaux horizons de conscience, pour se défaire du *mainstream* et de son obsession du progrès, moteur d'un modèle unique basé sur la croissance. Parmi ses particularités, la contre-culture se développe au sein d'une jeunesse qui cherche à s'affranchir de la *parent culture*¹⁰⁴.

Cette contestation émanant de l'intérieur de la bourgeoisie, non seulement pour un mode de vie plus libre, mais aussi contre l'establishment technocratique conduirait également à un rejet des valeurs et du système capitaliste.

Intervient ici une autre nuance à noter entre contre-culture et subculture¹⁰⁵. Les deux concepts renverraient à une lutte commune contre l'hégémonie de la bourgeoisie blanche, à la différence que la contre-culture agirait en interne par la jeunesse bourgeoise elle-même, et que la subculture serait incarnée par la jeunesse ouvrière luttant depuis l'extérieur de la sphère dominante.

L'approche d'Alain Touraine¹⁰⁶ nous intéresse pour le lien établi entre contre-culture et utopie,

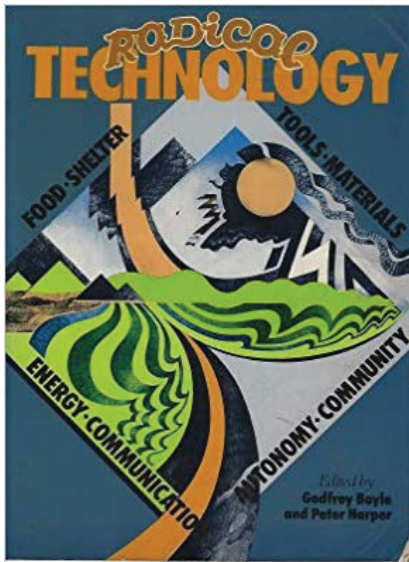
102 F. Lopez, *Le rêve d'une déconnexion, de la maison autonome à la cité auto-énergétique*, éditions La Villette, 2014.

103 T. Roszak, *The Making of a counter culture: reflections on the technocratic society and its youthful opposition*, Garden City (N.Y.), Etats-Unis d'Amérique, 1969 ; A. Bennett, « Pour une réévaluation du concept de contre-culture », Volume I. La revue des musiques populaires, 9 : 1 (septembre 2012) ; M. Plassard, *La contre-culture américaine*, op. cit., L'auteur y cite les ouvrages suivants : Talcott Parsons, *The social system* (1951), Milton Yinger, *Contraculture and subculture* (1960) ; *Contre-cultures!*, C. Bourseiller, O. Penot-Lacassagne, op.cit. ; C. Reich, *The Greening of America*, Lane : Penguin Press, London, 1971.

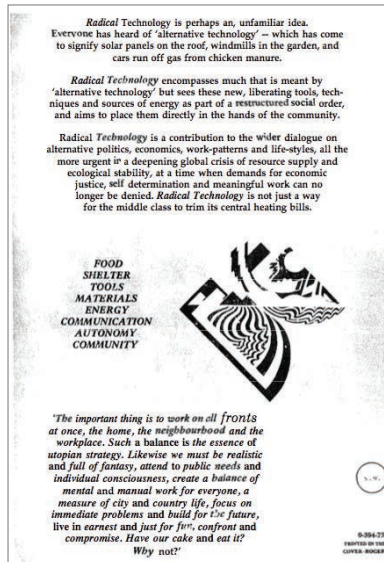
104 A. Bennett, *Pour une réévaluation du concept de contre-culture*, op.cit.

105 Le terme de subculture est souvent employé par Caroline Maniaque dans ses travaux auxquels nous faisons référence dans cette étude. C. Maniaque-Benton, « Les architectes français et la contre-culture nord-américaine : 1960-1975 · Bibliothèque numérique Paris 8 », op. cit.

106 E. Universalis, « Contre-culture », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/contre->



1



2



3

1, 2 - Première et quatrième de couverture de *Radical Technology*, Peter Harper et Godfrey Boyle, Wildwood House, London, 1976.

3 - Page intérieure de *Radical Technology*.

Source images 1 à 3 : <https://www.radicaltechnology.org/event-1-forty-years-of-time-travel/>

le refus d'un système étant corrélé pour l'auteur à la création de communautés et la recherche de nouveaux modèles sociaux. Enfin, Bourseiller et Penot-Lacassagne¹⁰⁷, prennent en compte la dimension historique et contemporaine du phénomène, autant que ses aspects expérimentaux et écologiques, laissant entendre que les contre-cultures font partiellement l'objet d'une récupération, quelquefois pour le meilleur.

Bioregionalism, territorialisme et société écologique, ont été regroupés.

Les deux premiers termes s'ancrent dans les recherches du premier écologue et théoricien du paysage Patrick Geddes (1854-1932), notamment à son concept de *Place Work Folk* qui peut être rapproché des préceptes du *bioregionalism* et du territorialisme. Le *bioregionalism* renvoie à un ensemble de caractéristiques naturelles — *a site specific* dans toutes ses dimensions — dont il convient de tenir compte pour l'implantation harmonieuse de toute activité humaine. Cette définition pluridisciplinaire et pluriscale se traduit chez les territorialistes par une projection nécessaire de la réalité¹⁰⁸ aux fins de construire un présent « soutenable », prenant en compte la capacité des échelles locales.

Le troisième concept de « *société écologique* » initié par l'historien des idées Serge Audier¹⁰⁹, apporte une dimension englobante. Sa connotation idéologique reprend les valeurs démocratiques faisant référence aux aspirations utopistes et écologistes, tout en proposant une approche sociale prospective contemporaine.

Enfin, la définition du **laboratoire d'architecture** choisie est directement issue du récent travail de Bechara Helal¹¹⁰, chercheur au LEAP de l'UDEM (Laboratoire d'Architecture Potentielle de l'Université De Montréal). Sa proposition nous permet, d'une part d'établir un périmètre théorique de référence, d'autre part de confronter l'expérience des communautés et écovillages à une dimension historique spécifique — les laboratoires d'architecture au sein des universités —, ainsi qu'à trois critères qui servent notre analyse comparative (une instrumentation répondant à des questionnements architecturaux, la recherche de méthodes appropriées aux connaissances architecturales, des structures sociales de collaboration renvoyant à la complexité du projet architectural).

C - MÉTHODOLOGIE AU POINT DE RENCONTRE D'UNE HISTOIRE CROISÉE UTOPIE-ÉCOLOGIE

1 - UNE APPROCHE PLURIDISCIPLINAIRE

Au cours de la recherche, il nous est apparu que pour être intelligible, la reconstitution d'une histoire des communautés et des écovillages prenant en compte leurs productions architecturales devait dépasser une simple approche formelle, technique ou esthétique. Plusieurs dis-

culture/.. Consulté le 4 décembre 2018.

107 *Contre-cultures!*, op. cit., p. 135 et 237

108 Ibid. p.6 : « Reprenant à son compte l'« utopie concrète » du philosophe marxiste allemand Ernst Bloch, Alberto Magnaghi propose une réorganisation des sociétés à l'échelle locale, étape nécessaire pour une renaissance des territoires. L'enjeu de cette utopie se situe dans la participation des communautés locales aux décisions politiques, aux échanges économiques et à l'aménagement du territoire. »

109 S. Audier, *La Société écologique et ses ennemis*, op. cit.

110 B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture », op. cit., p.308

<p>Environnement</p> <p>PLACE Geography</p> <p>Geology</p>	<p>Short-term reform movement</p> <p>PLACE Work geographical economy</p> <p>restoration ecology, use natural resources as sustainably as possible</p>	<p>Includes native flora and fauna and a sense of intimacy with them as fellow members of a community</p> <p>PLACE Folk geographical anthropology</p> <p>Includes the feeling of the place + includes sense of deep time</p>
<p>What can and should we do now to live more bioregionally?</p> <p>WORK Place Economical geography</p> <p>Buying local & knowing who sells what Economy : What social, political, and economic structures should we develop to be in harmony with this bioregion?</p>	<p>Fonction : Community dimension</p> <p>WORK Economy</p> <p><i>Building real neighborhoods,</i> Forming land trusts Long-term, radical, "utopian" movement. What is the ideal way of living here with nature and with other people?</p>	<p>Personal dimension. How should we as individuals live in this bioregion?</p> <p>WORK Folk Anthropological economy</p> <p>Forming alternative social/economic structures: co-ops, CSA's, etc. What will make my life more bioregional? What is required?</p>
<p>Aesthetic sense of the special beauty of this region</p> <p>FOLK Place Anthropological geography</p> <p>Support radical politics that are in line with bioregionalism, form alternative communities. Our use of water, electricity, garbage, etc</p>	<p>Ethical sense of responsibility as a "plain citizen of the land community."</p> <p>FOLK Work Anthropological economy</p> <p>Activism in local politics, Utopian bioregionalism, Learn about alternative social and political systems, especially anarchistic and communalistic, Learn radical political and social philosophy Culture and use of land, current society and politics</p>	<p>Organism individuals + communities Spiritual sense of identification with the land.</p> <p>FOLK /Human ecology</p> <p>Anthropology Indigenous peoples + Euro-American history</p>

SCHÉMA DE PATRICK GEDDES ADAPTÉ AUX PRÉCEPTES DU BIOREGIONALISM (US)

Rapprochement du schéma simplifié de Patrick Geddes des sciences humaines (en noir, S. Kraus) et des préceptes du biorégionalisme (en vert, S. Amar)

Dans sa thèse, *L'utilisation du milieu géographique pour l'éducation*, Mabel Barker écrit : « Le professeur Geddes, reconnaissant le caractère fondamental des trois facteurs de Le Play, « Lieu-Travail- Famille », montre qu'ils deviennent les équivalents sociaux de « Milieu-Fonction-Être », qu'il avait connus en tant qu'étudiant de biologie, comme l'accord triple de la vie. » Reprenant la terminologie de la biologie, il associe le « Lieu » de Le Play à « L'environnement », le « Travail » à la « Fonction » et la « Famille » aux « Organismes ». Ces trois termes deviennent dans une appellation plus générale « Place-Work-Folk » (Lieu-Travail-Habitants). Puis, élargissant ces correspondances aux sciences, apparaissent les termes de « Géographie, Économie, Anthropologie »: ci-dessus le diagramme synthétique de Geddes commenté.

ciplines — sociologie, économie, histoire des idées et philosophie — sont par moments nécessaires pour étayer les observations et les analyser. Outre l'importance de ces apports ponctuels, un cheminement à travers une histoire croisée des utopies architecturales et de l'élaboration de la pensée écologique permet de mieux les appréhender. Lorsque ces deux approches sont superposées, elles offrent une lecture mettant en évidence l'éventuelle pertinence, réelle ou potentielle, des productions architecturales des communautés et des écovillages.

2 - UNE SÉQUENCE, DEUX SOUS-SÉQUENCES ET UN DOUBLE PÉRIMÈTRE GÉOGRAPHIQUE

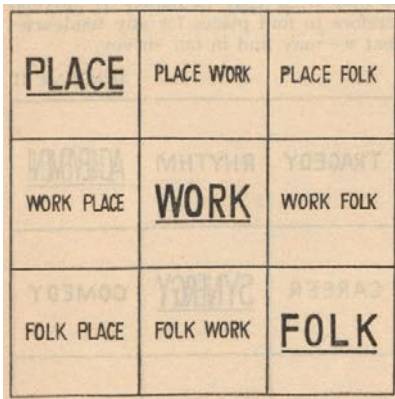
La séquence historique — 1965-2015 — a été déterminée par la volonté de mettre en perspective la période contemporaine. Les cinquante dernières années offrent une distance suffisante pour l'analyse, elles sont surtout très denses et déterminantes pour comprendre le phénomène communautaire dans ses dimensions actuelles. Les quatre siècles précédents sont tout aussi intéressants, mais auraient nécessité un développement plus approfondi que celui que nous pouvons proposer dans ce cadre. De plus, les références sur ces périodes ne manquent pas¹¹¹, alors que celle choisie permet encore des explorations.

Quant au périmètre géographique de la recherche, il a évolué au cours des phases de prospection car lié à ce séquençage historique. Nous souhaitons au départ nous en tenir aux Etats-Unis. Il s'est avéré que ce territoire, toujours très prolifique en expériences communautaires, connaît une apogée inventive dans les années 1960 à 1980. Poursuivant nos investigations, nous avons découvert que l'Europe prend en quelque sorte le relais de cette richesse à la fin des années 1990, en initiant le concept d'écovillage. Des terrains européens devenaient dès lors incontournables à explorer. Dans un même temps, deux sous-séquences historiques se sont imposées — 1965-1995 pour les terrains situés aux Etats-Unis et au Canada, 1995-2015 pour ceux situés en Europe (Italie, Danemark, France). L'année 1995 marque effectivement un moment charnière dans l'histoire communautaire avec l'émergence du concept d'écovillage, « fabriqué » grâce aux études et aux financements d'une fondation danoise, le Gaia Trust Foundation. Nous évoquons les circonstances de cette émergence en première partie de la recherche car elles sont indispensables pour cerner le contexte actuel.

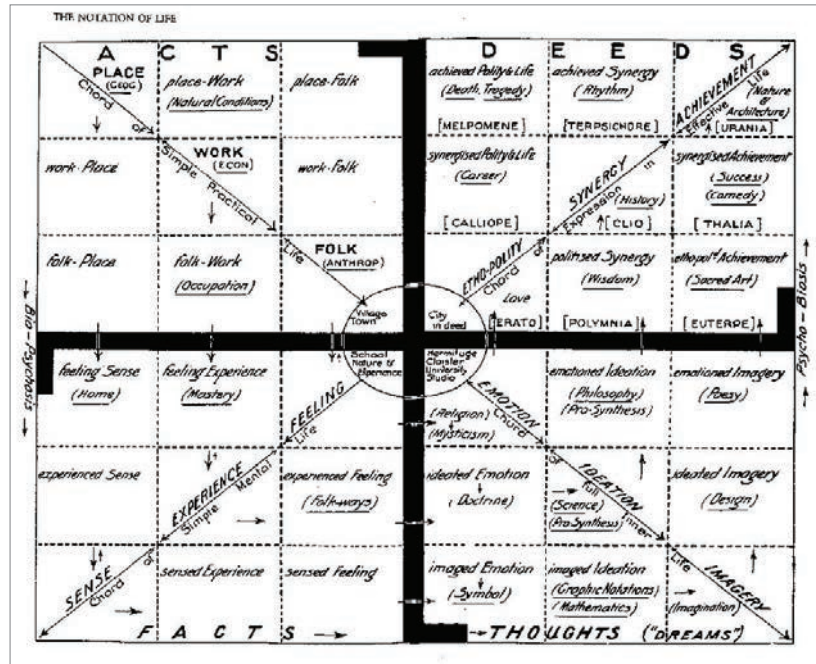
3 - UN ÉCHANTILLON REPRÉSENTATIF D'UNE TENDANCE MINORITAIRE

La construction de l'échantillon des terrains s'est faite en plusieurs étapes. Pour leur identification, notre approche a consisté à repérer des communautés en activité. Ce point était prioritaire pour

111 P. Broda, « Un siècle de kibboutz : un regard institutionnaliste sur une institution atypique », *Économie et institutions*, no 17 (janvier 2013). URL : <http://journals.openedition.org/ei/470>. Consulté le 24 août 2018 ; C.J. Guarneri, *The utopian alternative: Fourierism in nineteenth-century America*, Ithaca (N. Y.), Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1991. ; C. Fourier et S. Debout-Oleszkiewicz, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales ; [suivi de] Le nouveau monde amoureux*, Dijon, 1998. ; R.S. Fogarty, « The Quest For Utopia in Twentieth Century America: Volume 1:1900–1960. By Timothy Miller. Syracuse, N.Y.: Syracuse University Press, 1998. *Church History*, vol. 69, no 3 (septembre 2000). ; « America and the Utopian Dream | Utopian Communities », [s.d.]. URL : <http://brbl-archive.library.yale.edu/exhibitions/utopia/utopcom.html>. Consulté le 7 juillet 2018. ; O. Siméon, « Entre utopie et père du socialisme : réceptions de Robert Owen en Grande-Bretagne », *Lien social et Politiques*, no 72 (2014). ; J. Séguéy, « La Protestation implicite. Groupes et communautés charismatiques », *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 48, no 2 (1979). ; S. Sadler, « Drop City Revisited », *Journal of Architectural Education*, vol. 59, no 3 (février 2006).

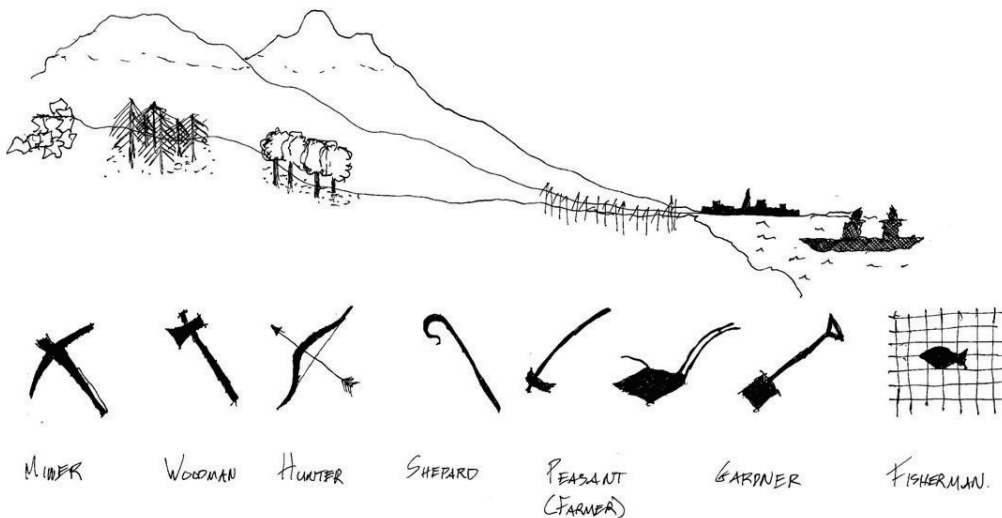


1



2

GEDDES' VALLEY SECTION



3

- 1 - Schéma simplifié Place Work Folk de Patrick Geddes
- 2 - Schéma développé Place Work Folk de Patrick Geddes
- 3 - Geddes a publié son idée de valley section en 1909, pour illustrer son idée de region-city. Geddes pensait : "It takes a whole region to make the city". Le valley section est un modèle complexe qui combine des conditions géographiques,

géologiques et géomorphologiques avec leurs biotopes associés, tels la chasse, l'élevage ou la pêche, avec les installations humaines qui les accompagnent. Source : <https://fr.slideshare.net/macshivalkar/patrick-geddes-theory>

notre intérêt à observer des expériences *in progress*. Leur capacité à accueillir une personne venue de l'extérieur, comme celle des résidents à témoigner volontiers de leur projet, était un deuxième préalable indispensable. Nous souhaitions éviter les lieux fermés sur eux-mêmes, par respect de leur choix. Également et surtout, par souci d'apporter de la matière à notre problématique interrogeant la continuité historique entre communautés et écovillages, ainsi que leur potentielle capacité à développer des modes d'habiter relevant d'expérimentations « écotopiques ».

Un autre critère nous a guidé dans la sélection des terrains. Nous souhaitions développer une double analyse comparative (entre les expériences, et entre les deux sous-périodes historiques) pour tenter de faire émerger les dynamiques à l'œuvre dans l'évolution du mouvement communautaire mondial. Il était nécessaire pour cela, d'une part de relater des expériences uniques en leur genre en matière de production architecturale, d'autre part que ces mêmes expériences soient des témoins de leur trajectoire, et de leur contexte historique. Les informations foisonnantes sur internet ont permis d'effectuer des repérages visuels qui ont été systématiquement approfondis par des recherches bibliographiques sur chaque cas et sur les circonstances historiques de leur émergence.

Au cours de ces repérages, pour servir l'analyse comparative, nous cherchions également un engagement architectural, accompagné de points communs formels entre les productions architecturales des différentes communautés. Nous avons noté deux formes récurrentes sur l'ensemble de la période arrêtée : le dôme géodésique, et la configuration de hameau villageois adossée à un territoire agricole. C'est en recoupant ces critères que nous avons établi une liste de lieux susceptibles de nous accueillir.

Après une première année d'enquête, huit lieux correspondaient à nos différents critères de recherche et de faisabilité : *Lama Foundation* (1967 – Nouveau Mexique), *Arcosanti* (1970 – Arizona), *Earthship* (1994 – Nouveau Mexique), *La Cité écologique* (1993- Québec) pour la première sous-période, et de *Torri Superiore* (1997-Italie), *Ecological City* (2003- New Hampshire), *Halinguelille* (2005- Danemark) et le *Hameau des Buis* (2011 – Ardèche) pour la deuxième sous-période. Ils ont été visités entre avril 2017 et juin 2018.

Les enquêtes, lectures préalables et images diffusées sur les sites internet et réseaux sociaux de communautés se sont révélées particulièrement utiles à l'épreuve de la réalité. Nous craignons un décalage important entre les « edens » annoncés et la réalité des lieux. Il serait faux de prétendre qu'il n'y en a pas eu, mais ils sont restés mineurs ou liés à une prise de vue photographique particulièrement avantageuse. Ainsi, nous n'avons pas constaté d'embellissement particulier par rapport aux images récoltées en amont, plutôt de très belles surprises face au caractère grandiose des sites américains et canadiens, ou encore face à l'occupation harmonieuse et travaillée des espaces européens. **L'adéquation entre les projets communautaires et leurs sites d'installation nous a semblé, singulière dans chaque cas, révélatrice d'une certaine « conscience du lieu » au sens territorialiste du terme¹¹².**

112 A. Magnaghi, *La conscience du lieu*, traduit par Pierre Larochelle, traduit par Sophie Larochelle et traduit par Emmanuelle

Préalablement aux visites de terrains, un contact par e-mail, puis par téléphone ou par skype a été effectué pour exposer le sujet de la recherche, obtenir la possibilité d'entretiens et de prises de vues photographiques. Egalement en amont des visites, un questionnaire¹¹³ a été élaboré pour une conduite d'entretiens ouverts. L'objectif était de laisser les récits individuels émerger pour compléter les informations généralistes collectées et sortir d'un discours communautaire « officiel ». Les résultats sont conformes à cette intention qui ne souhaitait pas aboutir à une exploitation statistique.

Au cours des visites, les sites ont été photographiés, des documents nous ont été transmis, et les informations recueillies sont essentiellement verbales. Durant nos séjours (de 1 à 3 jours selon les lieux), on s'est efforcé de vérifier que le projet de la communauté sollicitée pouvait alimenter notre recherche, que des critères d'analyse pouvaient être établis, tout en préservant la diversité des expériences et des localisations. Le questionnaire guidant les entretiens a dû être adapté à chaque situation de visite. Selon la disponibilité de l'interlocuteur, il est arrivé de devoir mener l'entretien en extérieur (Ecological City, Lama Foundation), d'être guidé pour la visite de la communauté ou laissé libre (Hameau des Buis, Earthship, Halinguelille, Tori Superiore). Nous avons parfois rencontré des responsables de la communauté (Cité écologique, Earthship), parfois seulement des résidents (Arcosanti).

A la suite des visites, deux cas (sélectionnés en plus des huit autres pour palier à une défection) n'ont pas été conservés pour l'étude. Il s'agit d'une part du Cal-Earth Institute (près de Los Angeles – Californie) qui s'est révélé être un lieu de *workshops*, sans projet de vie communautaire réel, d'autre part de la Sausalito House-Boat Community (près de San Francisco – Californie) qui a évolué de la communauté libertaire-artiste vers la *gated community*, posant des problématiques qui dépassaient notre cadre de recherche.

La représentativité de **cet échantillon** reste relative. Il **respecte une diversité d'expériences, mais qui n'est pas statistique**. Les données chiffrées sur les communautés sont d'ailleurs toujours partielles et difficilement vérifiables du fait d'une apparition-disparition rapide de nombreux projets, dont les décomptes sont impossibles à tenir même à des échelles locales. Nous évoquons à plusieurs reprises cette difficulté à établir un comptage précis et ce que cela souligne de la nature du phénomène communautaire.

Par ailleurs, nous avançons que l'architecture apparaît comme le mode d'expression privilégié du projet des communautés alternatives. Nous avons cependant conscience que celles qui expriment leur projet social à travers une approche spatiale « remarquable » sont assez rares. Les différentes références bibliographiques et sources croisées nous incitent à penser qu'elles représentent probablement moins d'une sur dix. Nous supposons néanmoins que leurs apports, même peu visibles, méritent d'être examinés.

Bonneau, Paris, France, 2017.

113 Les données sont constituées de témoignages recueillis à partir d'un questionnaire, reproduit dans le volume 2, composé d'une base adaptée en fonction des spécificités de chaque communauté et des personnes rencontrées, et d'une documentation photographique.

Nous développons ce constat à travers les cas identifiés pour notre séquence historique. En effet, si la moitié des cas (Lama Foundation, Arcosanti, Earthship, Torri Superiore) développe une esthétique architecturale singulière, l'autre moitié oscille entre références à la contre-culture (Hallinguelille avec ses dômes géodésiques) et habitat traditionnel (La Cité écologique, Ecological City, Hameau des Buis). Ces deux axes caractérisent chaque sous-période. Ils mettent en évidence **une évolution de signaux architecturaux « forts » vers des signaux « faibles », développée dans l'analyse comparative.**

4 – LES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES STRUCTURANTES POUR UN PLAN EN DEUX PARTIES

Concernant la préparation de la partie rédactionnelle, des grilles d'analyse et de synthèse des informations ont été progressivement construites à partir des informations récoltées sur sites internet, bibliothèques et vérifiées sur site réel.

Nous avons construit dès le début de la recherche une *time-line* historique (XVI^e-XXI^e siècles) mettant en évidence les différents événements marquants dans plusieurs champs disciplinaires (histoire socio-politique, histoire des communautés intentionnelles, histoire de l'architecture et des utopies architecturales, histoire de l'écologie, histoire des progrès techniques...). Ces différentes couches de lecture ont permis d'effectuer un « carottage » temporel faisant apparaître des concordances historiques fortes, notamment entre les champs de l'utopie et de l'écologie. Nous en proposons une lecture croisée qui permet de mieux cerner les caractéristiques des expériences communautaires au regard de notre problématique.

Par ailleurs, des écrits scientifiques et littéraires épars ont été rassemblés, étudiés, rapprochés pour soutenir, à partir d'un regard au présent, l'analyse historique et prospective proposée. Parmi les textes retenus, certains sont cités dans l'état de l'art, notamment pour nous avoir éclairé par des concepts structurants. Des travaux de l'historienne américaine **Dolores Hayden**¹¹⁴, nous retenons une vision de la communauté intentionnelle comme **a patent-office model** articulant les « trois piliers » de la vie en communauté que sont les « *garden-home-machine* ». Du premier écologue **Patrick Geddes, c'est la grille « Place Work Folk »**¹¹⁵ — ainsi que ses différentes combinaisons en résonance avec les travaux plus contemporains du *Bioregionalism* et des Territorialistes — qui soutient notre façon d'appréhender l'intérêt des communautés pour leurs choix d'aménagement et d'intégration profonde à leurs territoires d'implantation.

Pour le concept de « laboratoire d'architecture » en tant que « **dispositif d'édification de potentialités** », nous faisons directement référence aux travaux récents de **Bechara Helal** qui, à l'instar de Hayden, articulent également trois piliers « *instrumentation, recherche de méthodes liées aux savoirs, structures sociales de collaboration* ». Enfin, on s'appuie sur le concept de « **société écologique** » **proposé par Serge Audier**¹¹⁶, pour sa capacité à combiner une dimension historique et idéologique démontrée sur le temps long (XVI^e-XXI^e siècles), avec une approche

114 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit.

115 Concept élaboré par Patrick Geddes, vers 1920, D.C. Wahl, « Design and Planning for People in Place: Sir Patrick Geddes (1854 », 1932) and the Emergence of... », 8 mars 2017. URL : <https://medium.com/@designforsustainability/design-and-planning-for-people-in-place-sir-patrick-geddes-1854-1932-and-the-emergence-of-2efa4886317e..> Consulté le 1 août 2018. Ibid.

116 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit.



1



2



3



4



5



6



7



8

1 - Lama Fondation, avril 2017, vue sur la vallée depuis un pavillon individuel de retraite, ©SA

2 - Arrosanti, avril 2017, vue sur le paysage depuis le café, ©SA

3 - The Greater World Earthship Community, avril 2017, vue sur le site d'implantation depuis un Earthship, ©SA

4 - La Cité écologique Ham-Nord, octobre 2017, vue sur le paysage depuis l'aire de reproduction des graines, ©SA

5 - Tori Superiore, avril 2018, vue sur la rivière et les cultures en terrasse depuis la sortie du hameau, ©SA

6 - Ecological City Colebrook, octobre 2017, vue sur la ferme et les habitations depuis la maison commune, ©SA

7 - Hallingelille, juin 2018, vue sur le lac depuis la maison commune, ©SA

8 - Hameau des Buis, septembre 2017, vue depuis la maison commune, ©SA



1



2



3



4



5



6



7



8

1 - Lama Foundation, motif du plafond du dome central, avril 2017, ©SA

2 - The Greater Earthship Community, Earthship Lemuria de profil, avril 2017, ©SA

3 - Arcosanti, double voûte, avril 2017, ©SA

4 - Torri Superiore, vue des différents niveaux du village, avril 2018, ©SA

5 - Hallingelille, maison zome, juin 2018, ©SA

6 - La Cité écologique Ham-Nord, immeubles d'habitation collectifs, octobre 2017, ©SA

7 - The Ecological City Colebrook, maison communautaire, octobre 2017, ©SA

8 - Hameau des Buis, habitat bioclimatique, septembre 2017, ©SA

prospective proche d'une formulation à la fois utopiste et pragmatique.

La réception des expériences alternatives par le milieu des architectes

Pour compléter l'état de l'art et disposer d'un contre-point aux analyses scientifiques, nous avons également procédé à une exploration de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* afin de repérer comment les démarches alternatives que nous étudions, notamment les plus anciennes, sont y relatées et perçues par la profession. Le choix de *L'Architecture d'aujourd'hui* s'explique par la longévité de publication. Ainsi, la continuité de cette revue professionnelle nous permet de couvrir de façon exhaustive la période 1950-2019. Ces bornes temporelles sont volontairement plus large que le cadre retenu pour la recherche (1965-2015), l'objectif étant d'identifier les éventuels prémices d'un intérêt pour les problématiques traversées par notre sujet comme leurs développements les plus actuels — tels les architectures utopiques ou alternatives, les préoccupations écologiques dans la construction et les matériaux, mais également le discours et les prises de position, ainsi que les réflexions sur la place de l'architecte face aux enjeux émergents d'architecture durable.

Comment, des années 1950 à nos jours, le monde de l'architecture perçoit-il les propositions alternatives qui nous intéressent ?

Au fil des numéros, les articles sont en très grande majorité le reflet du champ de « l'architecture savante », mais il faut reconnaître la capacité de la revue à accueillir des points de vue engagés, et à témoigner des tendances minoritaires ou marginales, à travers des dossiers ou des numéros thématiques entiers. Dans ce chapitre consacré à l'état de l'art, nous souhaitons évoquer comment l'incursion dans près de soixante-dix ans de *L'Architecture d'aujourd'hui* donne à percevoir les initiatives architecturales alternatives, au sein de l'actualité des tendances majoritaires. Procéder par décennies donne un fil directeur pour aborder cette enquête en passant en revue les différents sujets directement en liens ou connexes à notre propos. Certains numéros spéciaux, dossiers ou articles ponctuels font effectivement date pour notre recherche. Nous les citons également dans le corps de texte de la recherche lorsqu'ils apportent un éclairage supplémentaire.

Fondation et parti-pris

Fondée en 1930 par André Bloc et Marcel Eugène Cahen, soutenue par des personnalités telles qu'Auguste Perret et Robert Mallet-Steven, la revue inscrit ses premiers pas dans ceux du Mouvement Moderne qui incarne la révolution formelle et théorique de son temps. Encore aujourd'hui, les deux mêmes lignes éditoriales s'en dégagent : d'une part, donner une priorité à la création architecturale contemporaine internationale ; d'autre part, se positionner comme une tribune de défense, d'illustration et d'expression des différentes tendances modernes, notamment des relations innovantes entre le design et l'ingénierie.

On doit au profil d'André Bloch une autre particularité sous-jacente, plus ou moins affirmée selon les périodes. Architecte, peintre, sculpteur, il imprime sa marque par une ouverture aux pratiques expérimentales, au moins jusqu'en 1966, année de sa mort et de son remplacement par Marc Emery. Bien qu'elle soit traversée par plusieurs comités de rédaction, dont une der-

nière restructuration en 2008, *L'Architecture d'aujourd'hui* reste effectivement cohérente avec ses engagements éditoriaux sur la période explorée. La majorité des textes sont écrits par des professionnels français qui voyagent et relatent leurs découvertes. Il n'est pas rare également d'y trouver des articles traduits d'auteurs anglo-saxons ou italiens. Les quatre parutions annuelles sont très souvent alertes sur la scène internationale, et représentent une source d'information fournie, autant théorique que technique, surtout jusque dans les années 1990. On note cependant que les numéros parus au cours des dix dernières années se rapprochent davantage d'une presse magazine cherchant une ouverture grand public à travers la mise en avant d'architectes renommés, le plus souvent lauréats de grands concours et concepteurs de bâtiments publics prestigieux.

Une revue en prise avec l'actualité

Années 1950. Sans grande surprise, les questions urbaines sont largement au centre des opérations de reconstruction et d'équipements à grande échelle (logements, infrastructures grand travaux et industries, marchés édifices culturels, culturel, ponts barrages, usines, hôpitaux, immeubles de bureau, universités...). Lorsque la maison individuelle et sa construction sont abordées, c'est en majorité à travers les matériaux modernes "nobles" (béton, verre, acier). Et quand le recours aux matériaux naturels (bois, pierre) et techniques anciennes est évoqué, c'est à propos de maisons de vacances d'architectes, généralement localisées pour la plupart, dans des pays étrangers (Finlande, Japon, Australie). Ces derniers apparaissent détenteurs d'un style de vie légèrement suranné, ainsi que d'une esthétique « arts&crafts », en lien étroit avec des constructions et des savoir-faire traditionnels revisités. Le mélange de matériaux modernes et traditionnels n'exclut cependant pas la recherche d'un design contemporain.

Cette tendance à évoquer les maisons d'architectes situées dans des cadres naturels idylliques devient elle-aussi récurrente dans la revue au cours des décennies qui suivent. Le numéro 124 (1966), est même consacré au *Présent et avenir de l'habitat individuel*, abordant tous les scénarios possibles, de la maison en plastique préfabriquée de Dieter Schmid, à la maison extensible et démontable de Hakon Mjelva, contrastant avec la maison en bois, au bord d'un fjord de Paul Cappelen.

Ainsi, dans les années 1960, « AA est à l'image de son temps, hétéroclite et multidisciplinaire », donnant une large audience à la recherche architecturale — de la fonction oblique de Claude Parent aux *arcologies* de Paolo Soleri, en passant par les architectures gonflables et l'autoconstruction. L'intérêt pour ces pratiques minoritaires reste cependant très ponctuel. Les voiles de béton dominant et l'emploi des matériaux naturels reste associé aux maisons de vacances des architectes établies dans des lieux retirés des villes.

Ces années amorcent une réflexion active sur l'habitat individuel, ses implantations, sa pertinence par rapport au développement urbain. L'engouement pour les maisons préfabriquées monte lentement au fil de la décennie, témoignant des différentes tentatives — des propositions de Jean Prouvé, aux constructions plus standardisées en béton post-contraint. L'esthétique et l'esprit fonctionnalistes sont bien présents, mais contrebalancés par une diversité de positions qui s'expriment régulièrement dans la revue. D'ailleurs, plus on avance dans la

décennie, plus la critique du fonctionnalisme se fait présente, en même temps que des articles sur la nécessité d'une prise conscience écologique dans l'architecture.

En 1962, le numéro 99 intitulé « Architectures fantastiques » comprend deux thèmes. Le premier relate l'exposition « Architectures Visionnaires » qui s'est tenue au Moma (sept-déc 1960), le deuxième aborde les structures polyèdres et le principe de tensegrité de R. Buckminster Fuller. On trouve également dans cette édition tous les courants parallèles au mouvement moderne à travers un mélange de projets réalisés, non réalisés, de maquettes. Citons les propositions de Frank Lloyd Wright, Yona Friedman, Gaudi, mais aussi « les demeures inspirées » du Facteur Cheval, les chef-d'œuvre des Compagnons du Devoir, les tours Watts de Sam Godillo à Los Angeles, l'architecture organique d'André Bloc, les pavillons soucoupes volantes de Pascal Bauserman, ou encore la Villa Rajada, cet hybride de granit et de béton (Robert Frei, Christian Bunziker). Paolo Soleri bénéficie en plus d'un dossier en pages intérieures sur sa Mesa City. L'article annonce que cet architecte prometteur influencera certainement l'architecture contemporaine.

Au tournant de 1968, la revue tient ses lignes éditoriales

André Bloch disparaît brutalement en 1966. Les lignes éditoriales se maintiennent, la revue est foisonnante. En 1968, le numéro 139 marque l'ouverture à la philosophie et la sociologie en publiant des textes de Roland Barthes et Guy Debord. Ce numéro est particulièrement dense en approches théoriques et historiques : la crise de l'architecture moderne (*Mausolées contre computers* par Guido Canella), le contexte d'incertitude dans lequel se situe l'architecture (*Les Origines et tendances de l'architecture contemporaine*, par Gilbert Cordier). On y note également des pages sur les visions critiques du collectif Archigram, sur les divers projets utopiques de Guy Rottier (Cité autobus, Maison enterrée, Maison volante, Cité sur fil, Maison pour un peintre), ainsi que celui qu'il développe avec Yona Friedman pour l'urbanisation de Nice avec la création de deux quartiers (Venise et Ariel). Enfin, Paolo Soleri est de nouveau présent avec un dossier complet sur sa théorie urbaine (miniaturisation et complexification nécessaire des établissements humains) et les débuts de la construction de son atelier-fondation Cosanti à Scottsdale (Arizona).

Encore en 1968, le numéro 140 est dédié au Tiers-Monde. Il soulève les problèmes d'habitation des pays pauvres, posant sur eux un regard très occidental, que l'on comprend motivé par les débats sur le développement et la croissance. L'intérêt pour des modes de construction « différents » est quand même présent. Cette édition propose une *Introduction à l'architecture solaire* (de Buchere et Alexandroff), relate les constructions d'Hassan Fathy en Egypte (village de Gournah) contrastant avec l'implantation d'écoles rurales de facture fonctionnaliste en Grande Kabylie.

Au tournant 1968-1969, le numéro 141 est pour le moins contrasté. Consacré aux *Structures* (Calcott Dome, structures réticulées), chef-d'œuvres de calculs et de technologie, ce numéro comprend également les fameuses pages sur Drop City, un reportage photo noir et blanc centré sur les « *coupoles géodésiques pour l'habitat hippie* ».

Enfin pour clore cette décennie, le numéro 143 dédié à *L'enseignement de l'architecture*, com-

prend quelques pages sur Patrick Geddes et son schéma *Place Work Folks*, une présence qu'il faut relever tant les travaux de Geddes sont peu documentés par ailleurs, encore aujourd'hui. Enfin, le numéro 145 de l'été 1969 s'intitule *Nouvel environnement*. On y trouve un dossier sur le collectif Archizoom, un reportage photo *Equiper un paysage* portant sur les nouvelles formes de la vie urbaine (usines, grands ensembles, villes nouvelles, banlieues, supermarchés...). Un long article d'Yves Betolaud, *Urbanisation et nature*, doit être mentionné. Il entre en rupture avec les visions théoriques et urbaines du moment. Par sa description des impacts de la construction et de l'urbanisation moderne sur l'environnement, ainsi que les désastres connus sur les biotopes, le texte semble avoir été rédigé de nos jours.

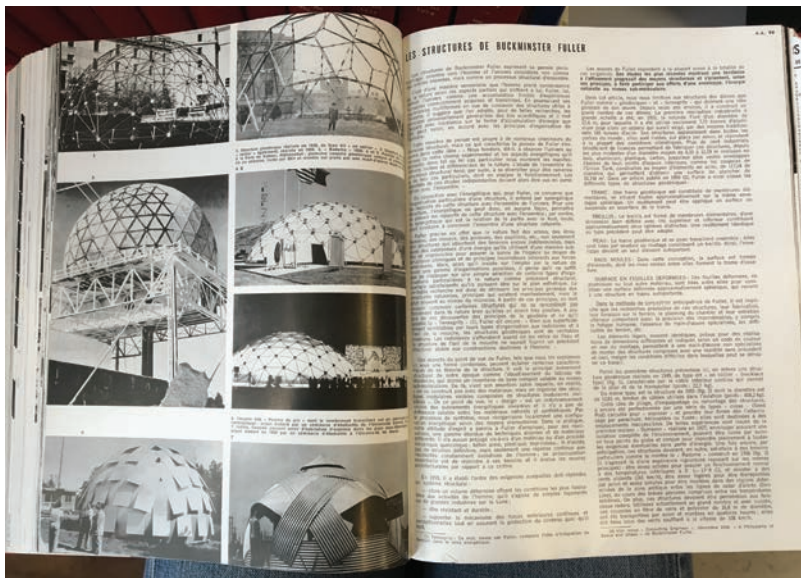
L'intérêt de la revue pour les pratiques expérimentales est encore présent dans les années 1970. Le numéro 157 d'avril-mai 1971, spécial US, propose de découvrir le travail de Steve Baer, inventeur du zome. Plusieurs pages sont consacrées à l'urbanisation américaine, plus loin un splendide port-folio intitulé *IN/OUT*, met en évidence les contrastes architecturaux de l'Amérique de l'époque : les gratte-ciel font face aux pratiques vernaculaires ou alternatives, l'univers urbain à celui du *Dome cookbook*. Le même numéro aborde la crise du bâtiment aux Etats-Unis, ainsi que le travail du collectif *Community design associate* dont on se demande s'il n'a pas été une source d'inspiration pour les collectifs d'architectes actuels qui œuvrent à une réappropriation des espaces urbains par le projet collaboratif.

En 1972, le numéro 167 s'intitule *Architectures de Soleil*, mais aborde surtout les pratiques des pays en voie de développement, notamment à travers l'article *Réadapter l'autoconstruction, tentative cambodgienne* (1963), questionnant leur efficacité au regard des besoins des habitants.

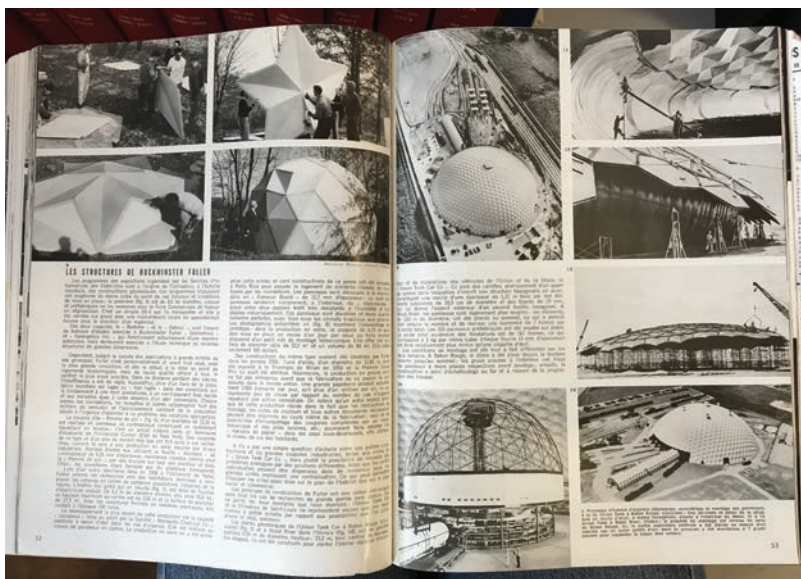
En 1974, le numéro 174, *Habiter la mer* est significatif d'une conscience de la dégradation des milieux marins, des enjeux liés à la préservation des parcs aquatiques, de leur potentiel en nourriture et en énergie, ainsi qu'une étude des formes d'exploitation anciennes des littoraux. La thématique donne l'occasion de montrer certains projets utopiques dont celui de F.L.Wright pour New York (1959) et Novanoah de Paolo Soleri.

En 1975, le numéro 179, intitulé **L'Architecture douce, est sans doute le numéro plus emblématique et synthétique de l'ensemble des problématiques qui traversent notre recherche**. Une longue introduction, dont nous donnons seulement un extrait ici, donne une définition de ce que la revue entend par architecture douce :

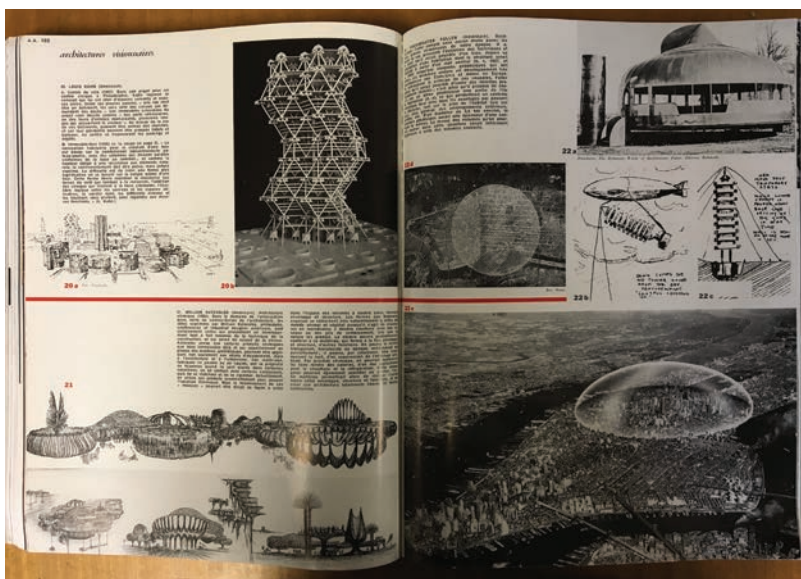
« Elle recouvre suivant les cas, l'Architecture sauvage, l'Architecture spontanée, l'autoconstruction, ou l'Assistance architecturale (*Advocacy planning*). (...) Il ne faut pas confondre l'architecture populaire ou l'architecture vernaculaire avec les nombreuses manifestations de l'Architecture douce. L'une se situe entièrement dans un mode de production précapitaliste et préindustrielle où la division du travail n'a pas transformé le secteur de la construction, notamment en milieu rural. L'autre est essentiellement un avatar des sociétés industrielles (...). L'architecture douce pratiquée par les marginaux et qui s'est développée surtout aux Etats-Unis, est un épiphénomène ambigu dans la mesure où, s'opposant à la forme la plus avancée du capitalisme industriel, elle renoue avec les origines idéologiques qui donnèrent naissance à ce capitalisme (...), c'est une résurgence



1



2



3

images 1 à 11 : images extraites du numéro 99 de *L'Architecture d'Aujourd'hui* (1962), comprend le dossier sur les "Architectures fantastiques" où diverses pratiques et

univers formels cohabitent, du courant organique au futuriste, mettant au même niveau constructions spontanées, chef-d'œuvres d'artisans et visions futuristes. ©SA

de l'idéologie anti-urbaine traditionnelle chez les intellectuels américains (cf. Thoreau) un retour à l'état de nature, une exaltation de la mystique communautaire, panthéiste ou messianique, mythe du pionnier, de l'homme seul, confiant dans sa propre capacité de généraliste. (...) »

L'auteur défend le parti-pris de la qualité intrinsèque des projets présentés, la volonté de comprendre cette architecture et de la replacer dans une perspective historique au delà du malaise qu'elle exprime dans la société américaine (*township*, gratte-ciel, pauvreté, gaspillage), car écrit-il « *La détérioration du cadre de vie engendre une escapade dans la marge qui a souvent pris l'allure d'une escapade architecturale.* »

Ainsi, dans ce numéro tout à fait exceptionnel, de nombreux exemples de pratiques d'autoconstructeurs américains et européens côtoient un focus sur Lama Foundation, ainsi qu'un texte — *L'avènement du design naturel* — de Syn Van der Ryn, l'architecte ayant initié les *workshops* alternatifs à Berkeley durant les années 1970. On peut y lire qu'« *En ce siècle, la principale fonction de l'architecture a été de fournir à la culture industrielle moderne un décor et un cadre à ses fantasmagories technologiques (...) ce que nous appelons progrès est payé avec les richesses fournies par la terre...* ». Van der Ryn conclut par une définition du *Natural design* que nous détaillons plus loin dans la recherche.

En 1977, *Quelle architecture solaire ?* C'est la question posée par le numéro 192. On voit revenir des réalisations et figures américaines déjà évoquées précédemment. Le Ranch Kittle réalisé par Steve Baer, avec une double page donnant à voir le plan d'assemblage des zones constituant le bâtiment. Paolo Soleri est encore une fois présent, avec un état d'avancement de la construction d'Arcosanti et des photographies des maquettes des phases en cours, notamment sur ses premières projections des *Two Suns Arcology*.

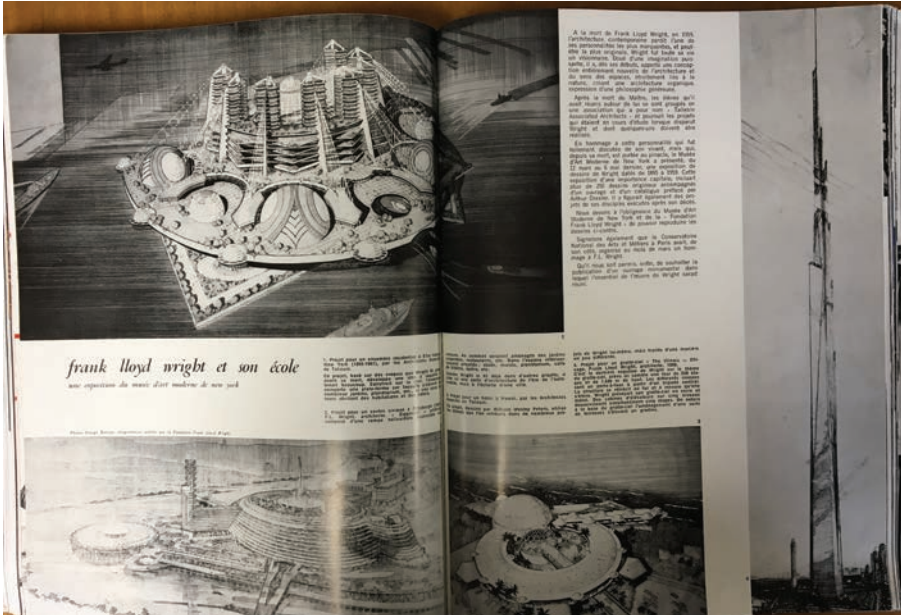
Le numéro 195 datant de février 1978, est à signaler pour le très bel hommage, riche en illustrations en couleur, rendu au travail d'Hassan Fathy. L'article *Architectures et matériaux plastiques : de la désillusion à l'espoir* » constate l'échec des maisons préfabriquées en plastique.

L'architecture mainstream reprend le devant de la scène

La période 1960-1980 de *L'Architecture d'Aujourd'hui* s'est révélée être la plus riche pour notre recherche. Concrètement, on note, au fil des numéros évoqués jusqu'ici, qu'à l'heure de la construction des grands ensembles, puis des villes nouvelles, **les images d'architectures utopiques, alternatives, critiques et vernaculaires (en moindre représentation) circulent de façon fluide entre l'Europe et les Etats-Unis.** Les architectes voyagent entre les deux continents, les regards sont ouverts, curieux, et la revue s'en fait l'écho avec une certaine bienveillance.

Mais à l'image du repli économique et culturel général, **les années 1980 marquent le déclin d'un intérêt pour les pratiques et techniques alternatives et écologiques.**

Solaire passif ou actif ? Ce numéro 209 (juin 1980) se veut cependant technique et engagé lorsqu'il dresse un large panorama d'expériences positives, de maisons individuelles qui ont opté pour le solaire avec des adaptations diverses. Pourtant, il reste isolé et les centres d'intérêt de la revue changent progressivement, mais sûrement. Les éditions se succèdent avec des interro-



frank lloyd wright et son école
une opération de vingt-cinq années de vie

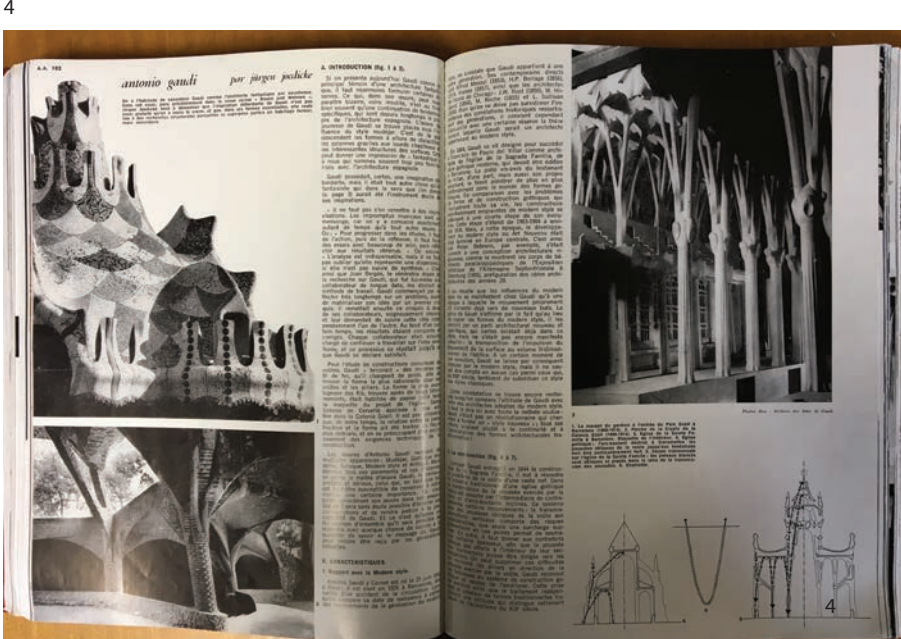
Frank Lloyd Wright, né le 8 janvier 1867 à Richland Center, Wisconsin, est un architecte américain. Il est considéré comme l'un des fondateurs de l'architecture organique, qui vise à intégrer l'édifice à son environnement naturel.

Il a été influencé par le mouvement Arts and Crafts et par les idées de Louis Sullivan. Wright a développé une approche unique de l'architecture, caractérisée par des lignes horizontales et une utilisation audacieuse de la pierre et du béton.

Il a travaillé pour des clients prestigieux, dont le Rockefeller Center à New York et le Guggenheim Museum de Bilbao. Wright a également écrit plusieurs livres et a été un orateur éloquent sur ses idées architecturales.

Il a écrit de Frank Lloyd Wright, en 1914, l'architecte contemporain par excellence de son époque, et de son école, le mouvement organique. Wright fut l'un des premiers à concevoir des bâtiments qui ne se contentent pas de s'adapter à leur environnement, mais qui s'intègrent à lui. C'est ainsi qu'il a conçu des maisons qui se fondent dans la nature, comme Fallingwater, ou des bâtiments qui s'inspirent des formes naturelles, comme le Guggenheim Museum de Bilbao.

Le mouvement organique a été défini par Wright comme une architecture qui s'inspire de la nature et qui s'intègre à son environnement. Il a été influencé par les idées de Louis Sullivan et par le mouvement Arts and Crafts. Wright a développé une approche unique de l'architecture, caractérisée par des lignes horizontales et une utilisation audacieuse de la pierre et du béton.



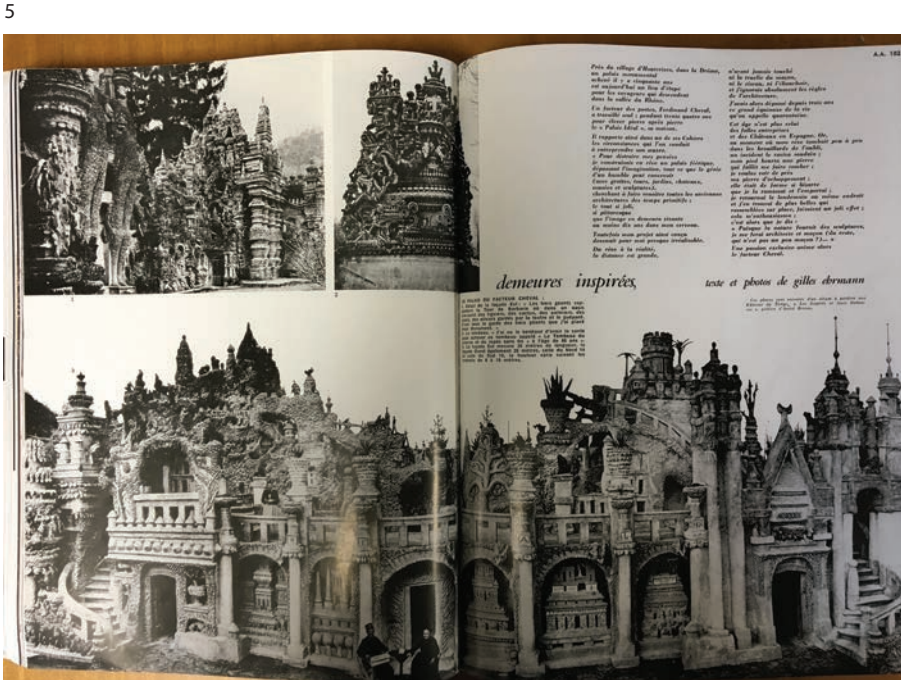
antoni gaudí per joan pedre

Antoni Gaudí, né le 25 juin 1868 à Reus, Catalogne, est un architecte espagnol. Il est connu pour ses œuvres d'architecture moderniste catalane, caractérisées par des formes organiques et une utilisation audacieuse de la pierre et du béton.

Il a travaillé pour des clients prestigieux, dont le Sagrada Família à Barcelone et le Parc Güell. Gaudí a également écrit plusieurs livres et a été un orateur éloquent sur ses idées architecturales.

Il a écrit de Antoni Gaudí, en 1914, l'architecte contemporain par excellence de son époque, et de son école, le mouvement organique. Gaudí fut l'un des premiers à concevoir des bâtiments qui ne se contentent pas de s'adapter à leur environnement, mais qui s'intègrent à lui. C'est ainsi qu'il a conçu des maisons qui se fondent dans la nature, comme la Casa Batlló, ou des bâtiments qui s'inspirent des formes naturelles, comme le Sagrada Família.

Le mouvement organique a été défini par Gaudí comme une architecture qui s'inspire de la nature et qui s'intègre à son environnement. Il a été influencé par les idées de Louis Sullivan et par le mouvement Arts and Crafts. Gaudí a développé une approche unique de l'architecture, caractérisée par des formes organiques et une utilisation audacieuse de la pierre et du béton.

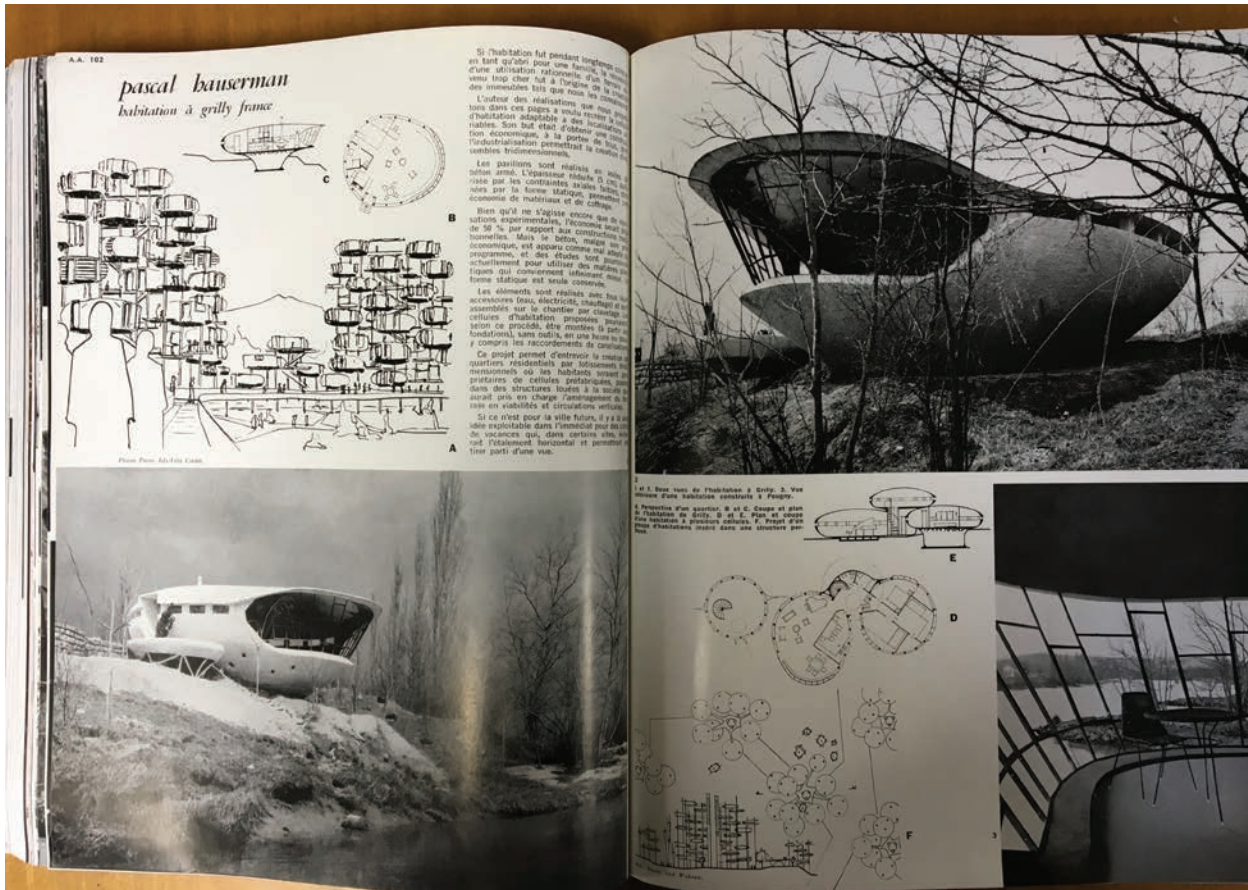


demeures inspirées *texte et photos de gilles hermann*

Gert et Hildebrandt, né le 15 janvier 1914 à Berlin, est un architecte allemand. Il est connu pour ses œuvres d'architecture organique, caractérisées par des formes complexes et une utilisation audacieuse de la pierre et du béton.

Il a travaillé pour des clients prestigieux, dont le Reichstag à Berlin et le Guggenheim Museum de Bilbao. Gert et Hildebrandt ont également écrit plusieurs livres et ont été des orateurs éloquents sur leurs idées architecturales.

Il a écrit de Gert et Hildebrandt, en 1914, l'architecte contemporain par excellence de son époque, et de son école, le mouvement organique. Gert et Hildebrandt furent l'un des premiers à concevoir des bâtiments qui ne se contentent pas de s'adapter à leur environnement, mais qui s'intègrent à lui. C'est ainsi qu'il a conçu des maisons qui se fondent dans la nature, comme le Reichstag, ou des bâtiments qui s'inspirent des formes naturelles, comme le Guggenheim Museum de Bilbao.



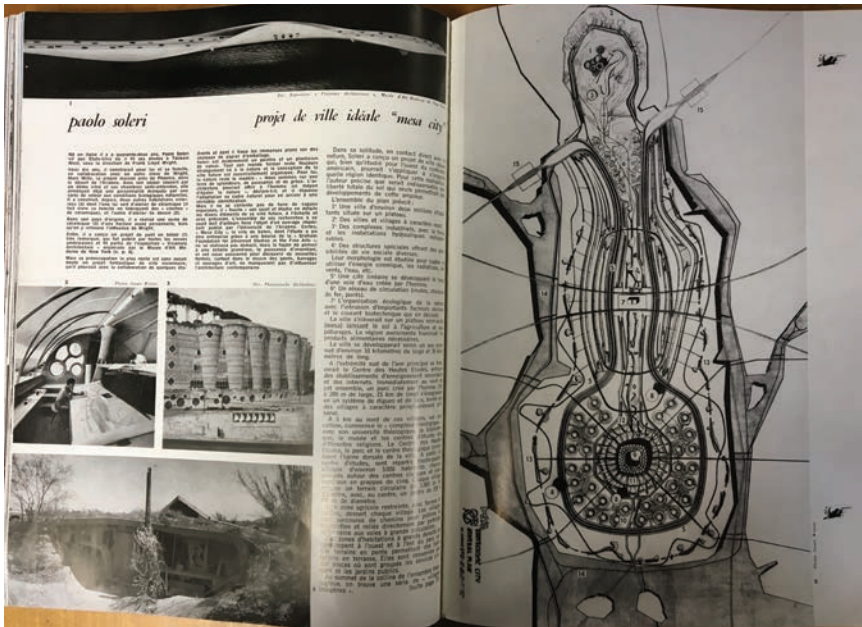
7



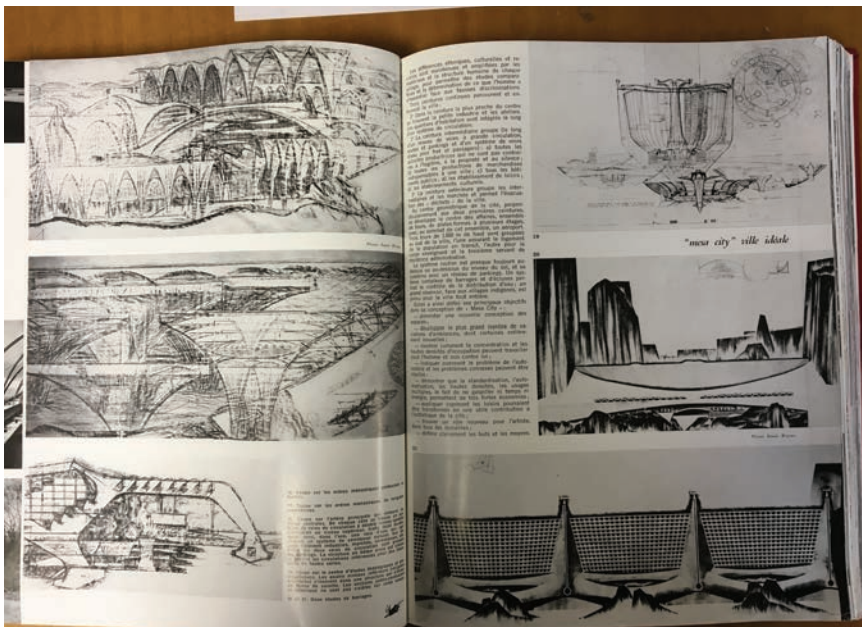
AA n°99 (1962), numéro consacré aux Architectures Fantastiques (citation extraite de la page d'introduction du dossier)

« C'est sous le titre « architecture visionnaire » que s'est tenue du 29 septembre au 4 décembre 1960, au Musée d'Art Moderne de New York, une importante exposition de projets architecturaux du XX^e siècle, considérés comme révolutionnaires. Une telle initiative ne pouvait manquer de retenir l'attention, car il est indiscutable que certains projets, bien qu'ils n'aient jamais été construits, ont influencé de façon décisive l'évolution de l'architecture.

Pour l'architecte, ces projets sont l'unique occasion de reconstruire le monde conformément à sa propre vision, en dehors des limitations imposées par le client, la société, l'avancement des techniques au moment où il travaille. Ce dernier point paraît d'ailleurs dépassé, et on peut dire qu'actuellement, rien de ce que peut rêver un architecte n'est techniquement impossible à réaliser. Mais pour être visionnaire, il ne suffit pas qu'un projet reste irréalisé ; certains projets idéaux ne nous séduisent que parce qu'ils sont superficiels, comme les fameuses colonnades sans fin dessinées par Piranèse. De nos jours, Franck Lloyd Wright, qui oscillait sans cesse entre la vision et la réalité, a souvent dessiné des œuvres imaginatives sans but précis, mais séduisantes. Les dessins imaginatifs d'Eric Mendelsohn, comme ceux de Wright, eurent quelquefois l'occasion de se transformer en réalité, et un projet qui semble visionnaire peut annoncer des développements déjà sous-jacents, comme en 1919 l'étude de Mies van Der Rohe pour un gratte-ciel en verre ».



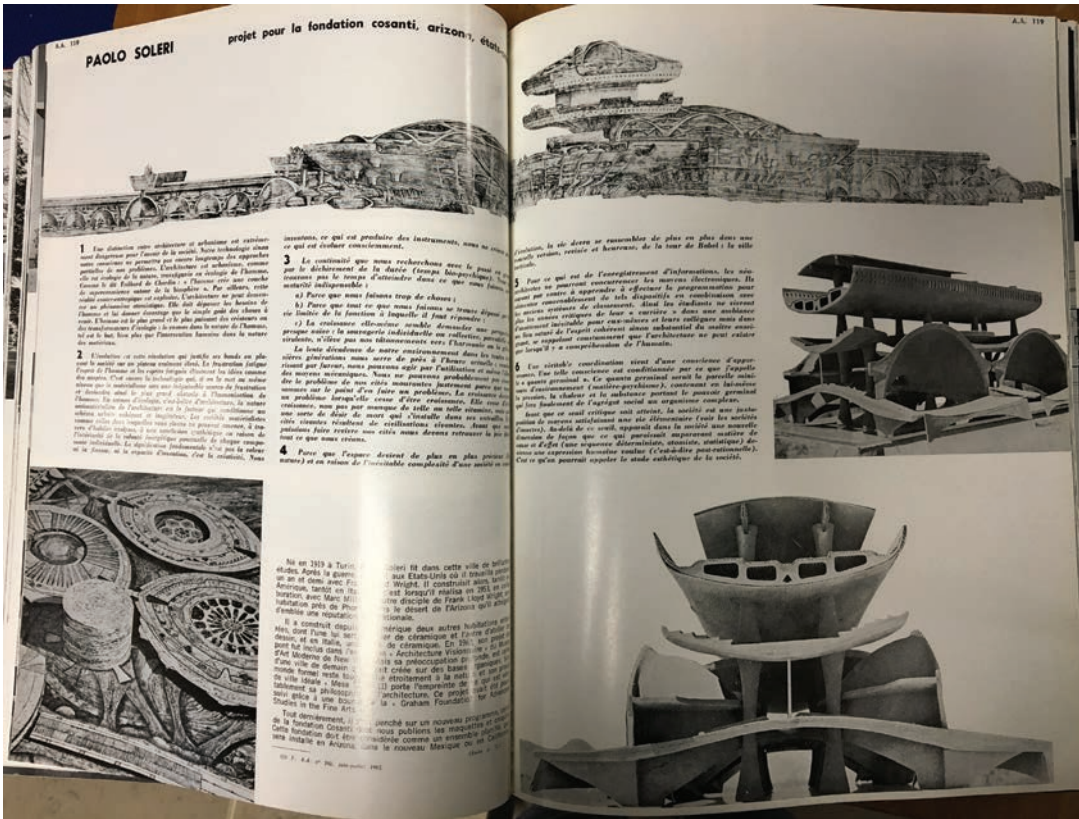
1



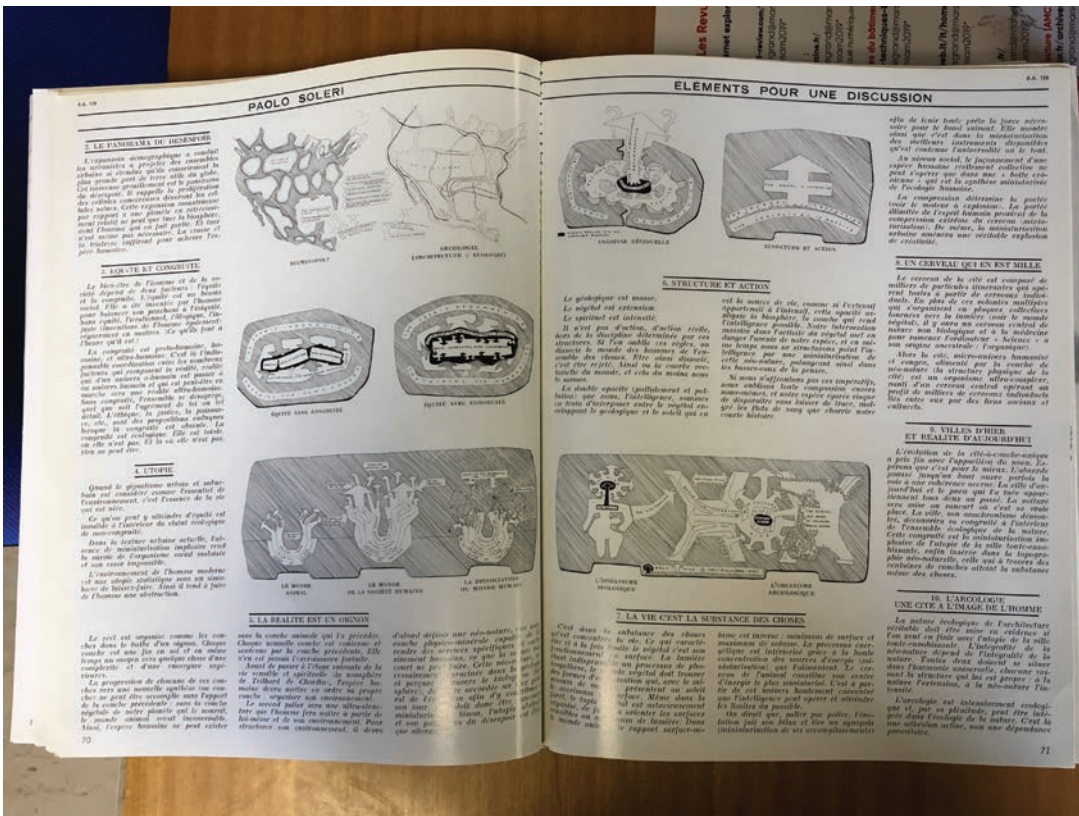
2



3



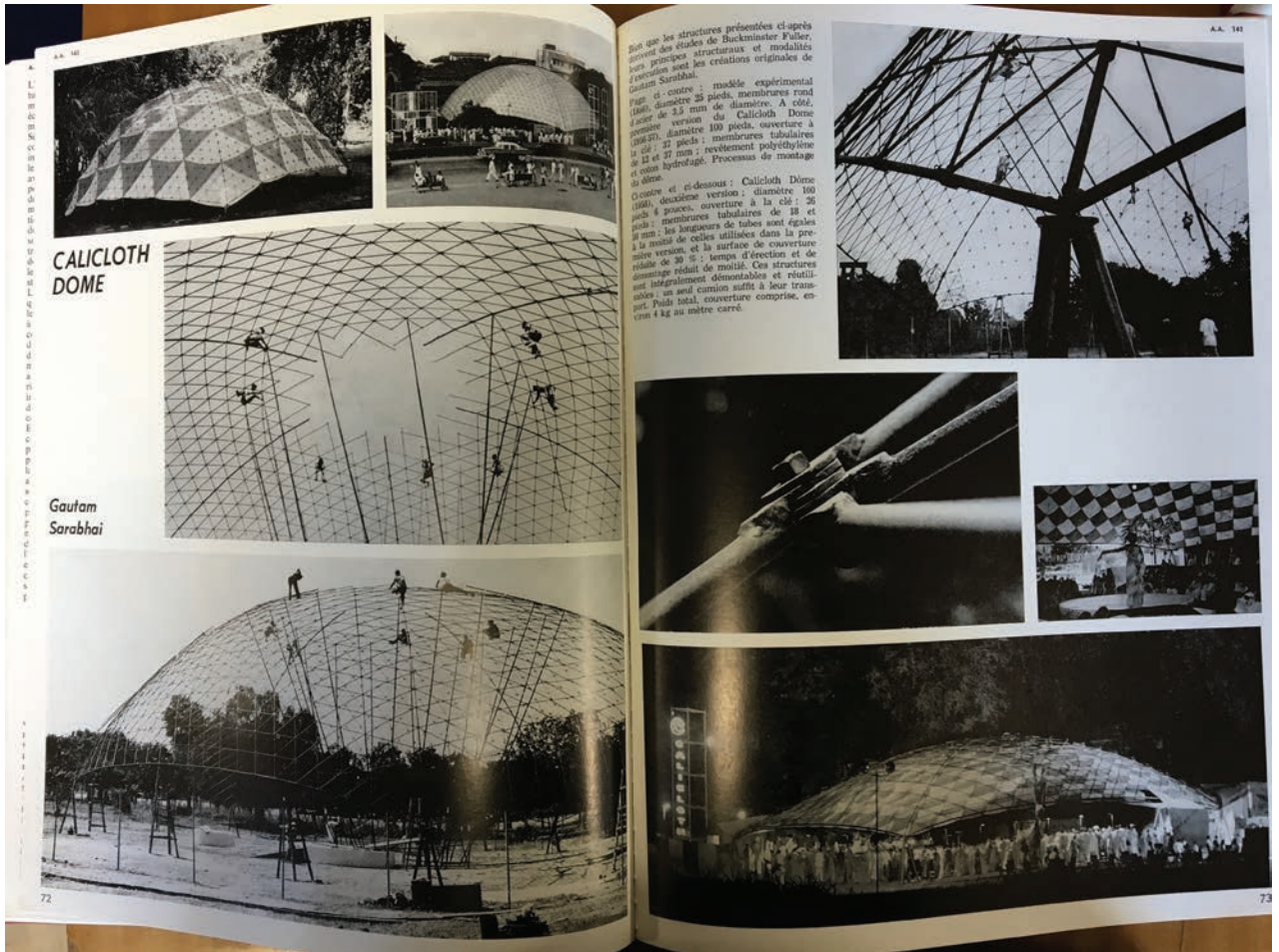
4



5

images 1 à 9 : L'architecture d'Aujourd'hui, n°139, 1968, Les Origines et tendances de l'architectures contemporaine. ©SA

1 à 5 : projets de ville et de la fondation Cosanti de Paolo Soleri. ©SA



9

6 - présentation de groupe Archigram. ©SA

7 - projet de Yona Friedman et Guy Rottier pour Nice. ©SA

8 : Yona Friedman, La théorie des systèmes compréhensibles.
 ©SA.

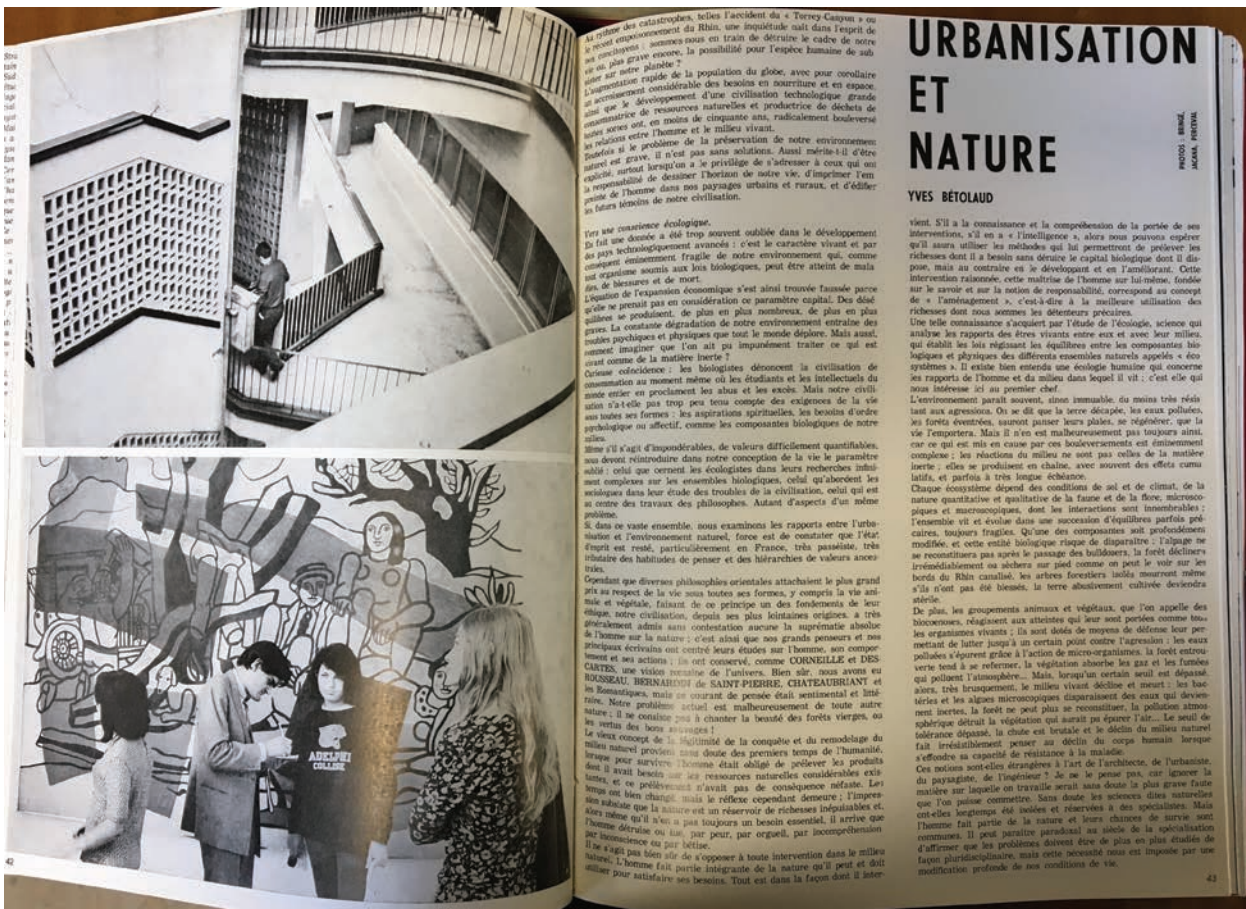
9 - Calicloth Dome de Gautam Sarabhai, inspirées de la
 technique de Buckminster Fuller. ©SA



1



2



3

1 - dossier Drop City (AA, n°141, déc 1968-janvier 1969). © SA

2 - présentation d'Archizoom (AA n°145, été 1969) © SA

3 - article « Urbanisation et nature », Yves Bétolaud (AA n°145, été 1969). © SA

gations sur la modernité et sur le patrimoine légué. Et pour ce qui est de l'actualité, l'attention retourne vers les architectes émergents (Foster, Rossi, Nouvel, Ciriani, Koolhaas, Portzamparc, Piano, Gehry, Ando, Hadid, Perrault,...), les concours, l'urbanisme et les grands projets de bâtiments comme de villes.

Il y a peu à dire de fondamentalement différent sur les années 1990 en ce qui concerne notre sujet. Elles se situent globalement dans la mouvance précédente, attentives aux architectures spectaculaires et aux performances techniques. On sent toutefois la persistance d'une ouverture vers la scène internationale par des dossiers plus nombreux sur des pays et des villes emblématiques, au point que le numéro 285 (1993) consacre un dossier à l'Australie pour la première fois en cinquante ans. Vers 1995, la revue devient très pointue, très « savante », très axée sur l'actualité et les jeunes architectes.

Continuité mainstream et épisodes alternatifs

Les années 2000 sont marquées par la restructuration administrative, financière et éditoriale de la revue en 2008. Cependant, la première décennie ne propose pas de thèmes nouveaux, simplement une continuité ou une reprise de dossiers sur des grandes capitales du monde déjà visitées. L'intérêt pour les pratiques alternatives prend du temps à refaire surface.

Signalons toutefois le numéro 328 (juin 2000) sur les *Micro architectures*, avec l'article *Ma cabane au Canada et ailleurs* de Marc Augé qui réintroduit une poétique de l'autoconstruction. Il faut attendre 2007, pour voir se manifester un intérêt pour les initiatives collaboratives, avec *Participer : pratiques alternatives* (numéro 368), dans lequel on voit apparaître les collectifs d'architectes et d'artistes, tel *Le Bruit du frigo* ; et *Recycler* (numéro 372) avec un article de Yona Friedman intitulé *Du déchet fait art*. Signalons en 2012, *Visions hors-cadre* (numéro 388), un article sur l'exposition des photographies de Joel Steinberg portant sur « *certaines de ces utopies sociales qui ont fleuri aux Etats-Unis (...) entre 1810 et aujourd'hui* », dans lequel Soleri réapparaît, posté au cœur d'Arosanti.

En 2014, la revue renoue avec la parution plus régulière de hors-série thématiques. Le premier du genre — *AA Events – Holcim Award 2014*, prix dédié aux projets d'architectures expérimentales de jeunes professionnels — propose une sélection de projets de constructions durables. Ils sont présentés avec prudence comme des « *propositions [qui] oscillent souvent entre techniques irréalistes et timides utopies* ».

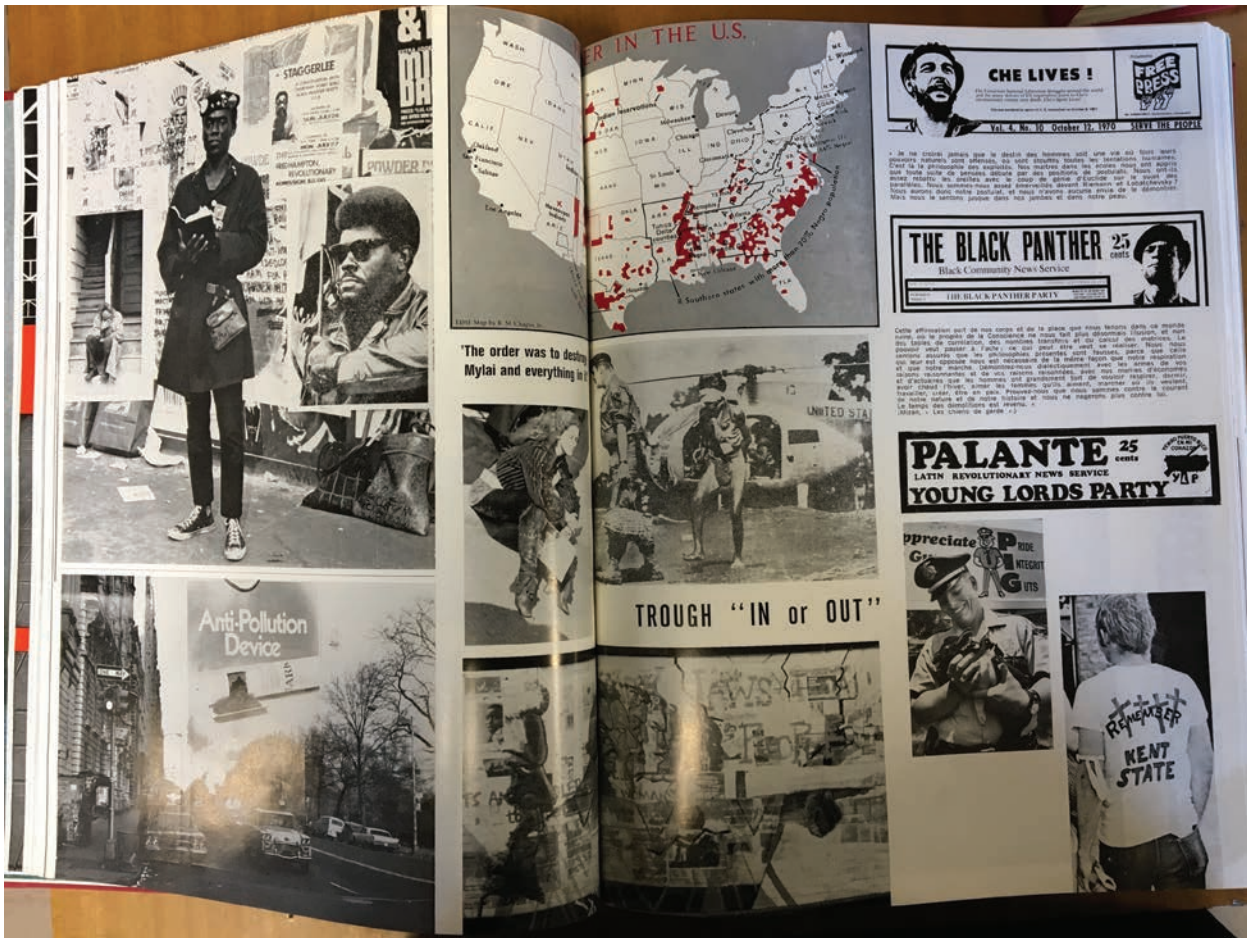
Jusqu'en 2019, dernière année de notre exploration, l'intérêt pour les approches expérimentales ou alternatives, reste épisodique. Lorsqu'elles apparaissent, c'est dans une perspective historique qui rappelle la mobilisation et les apports des années 1960-1970. Dans le numéro 411 (2016), l'article de Léa Mosconi, *Architecture et climat : au-delà de la crise vers un récit collectif* » s'appuie sur l'expérience de Drop City pour évoquer les débuts de l'architecture solaire et bioclimatique, faisant référence aux années 1960-70 comme les décennies ayant expérimenté ces questions, et les années 2000 comme celles soucieuses de les normaliser. Sa conviction que « *les architectes prennent conscience que le monde est au-delà de la crise : il est embarqué dans un nouveau régime climatique* » est sans doute réelle, mais nous constatons qu'un organe de diffu-



1



2



3

1 à 4 - AA n° 157 d'avril-mai 1971, ce numéro spécial US propose de découvrir le travail de Steve Baer, inventeur du zome [1]. Plusieurs pages sont consacrées à l'urbanisation

américaine, plus loin un splendide port-foilo intitulé *IN/OUT* [2,3,4], met en évidence les contrastes architecturaux de l'Amérique de l'époque.. © SA

IN the



OUT the urban life ?



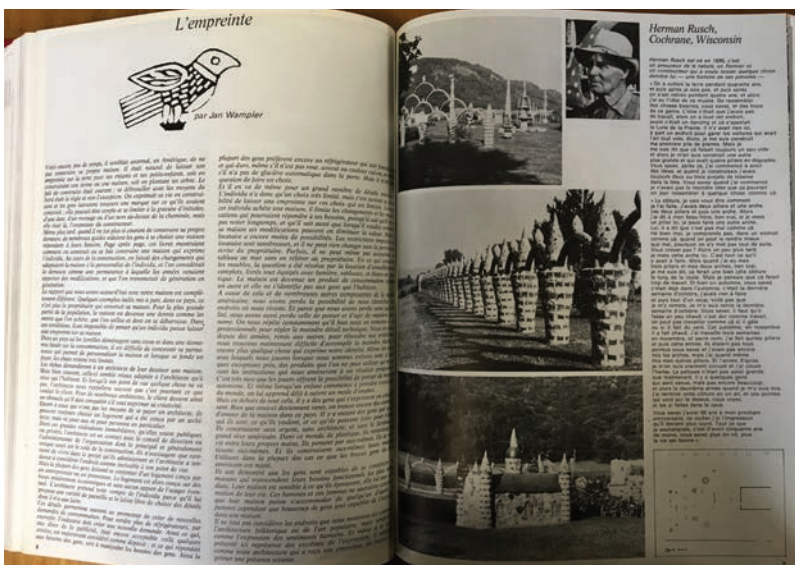


1

2



3



4

sion professionnel tel *L'Architecture d'Aujourd'hui* a du mal à s'en faire l'écho de façon régulière, voire plus engagée. Et comme pour répondre à son article, dans le même numéro, le texte de Catherine Sabbah, intitulé *Les farces de l'architecture durable*, dénonce les écarts entre normes, labels et usages dans la réalité de la construction « durable ».

Par ailleurs, les pages consacrées à la transmission, aux évolutions de la profession et aux nouvelles pratiques apparaissent. Sur ce thème, nous notons l'article d'Olivier Namias dans le numéro 412 (2016) consacré au *Construire local en France*, permettant à Bernard Quirot d'y défendre une architecture hors des grandes tendances et des concours. L'architecte interroge également son métier dans un sens qui nous semble rejoindre le relationnel pratiqué par les écovillages étudiés : « *L'idée est de démystifier l'architecte, dans la mesure où on veut bien considérer qu'il n'est pas un créateur au-dessus de la mêlée, mais un maître d'œuvre au sens ancien du terme. Il est alors comme un boulanger, un épicier, un médecin, celui qui est là pour réaliser une tâche au sein de la collectivité* ». Une position pourtant peu en phase avec la ligne de la revue qui va plutôt vers la mise en valeur de personnalité phares de l'architecture en leur confiant ponctuellement le rôle de rédacteur en chef.

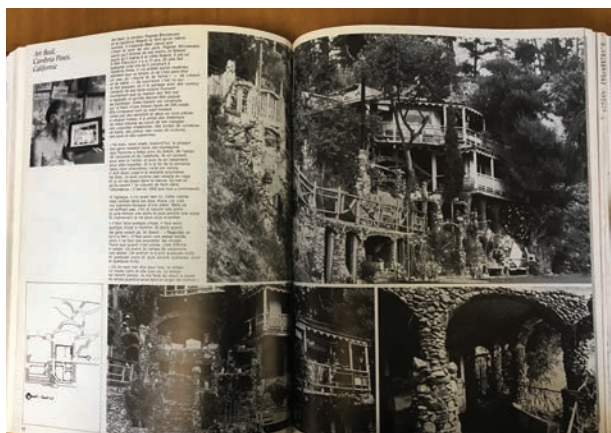
Enfin, en 2017, les *Nouveaux enjeux de la profession* sont abordés dans le numéro 422. Le texte *Vers une industrie du réemploi*, présente les démarches de collectifs d'artistes-architectes comme Bellastock en France. Il dresse un état du secteur qui tendrait à montrer d'une part que « *l'exercice du réemploi [se révèle] pertinent économiquement, riche intellectuellement* », d'autre part que l'industrie s'empare du marché du réemploi et que « *D'une pratique quasi-artisanale relevant autant du bon sens que de la débrouille, le réemploi s'institutionnalise et promet — ironie de l'histoire — de s'industrialiser* ».

Cette approche chronologique des soixante-dix dernières années de *L'Architecture d'Aujourd'hui* nous a permis d'entrer dans le détail de quelques numéros et de citer les plus significatifs pour notre recherche. Nous en avons relevé une trentaine sur les 350 explorés. Cette évaluation nous semble assez significative de **la proportion accordée au fil des années à la réception des initiatives alternatives** par une revue prenant ses ancrages dans le Mouvement moderne et ses évolutions successives, soit **un petit dixième de sa surface éditoriale**.

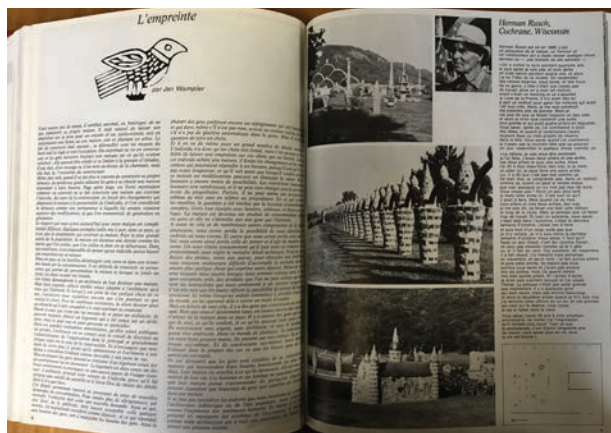
Cette structuration n'est pas linéaire, et nous avons d'ailleurs noté que les années 1960 et 1970 restent les deux décennies les plus attentives à ces démarches atypiques. Le « pic d'attention » semble davantage lié aux bouleversements idéologiques et aux crises économiques de l'époque, et il reste cohérent avec l'intérêt que la revue a toujours porté à l'actualité et à la scène internationale. D'ailleurs, son ancrage dans la mouvance moderne continue de se décliner à travers les enjeux d'urbanisme, les concours, les grandes figures de l'architecture, les évolutions techniques, et cela principalement en visitant les grandes capitales du monde. **La prise en compte des pratiques alternatives peut s'expliquer par le croisement d'une actualité forte avec une curiosité teintée du goût pour le voyage** : les communautés américaines des années 1960 étaient suffisamment tapageuses pour attirer l'attention des architectes et intellectuels français qui s'y rendaient régulièrement à l'époque. Mais que se passe-t-il en terme d'architecture dans les communautés françaises ou européennes des années



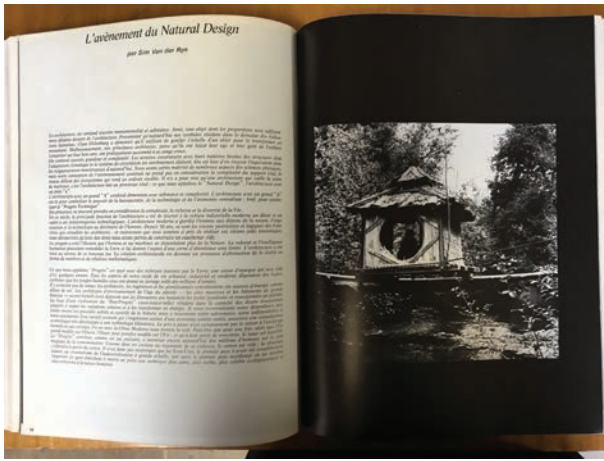
5 6



7



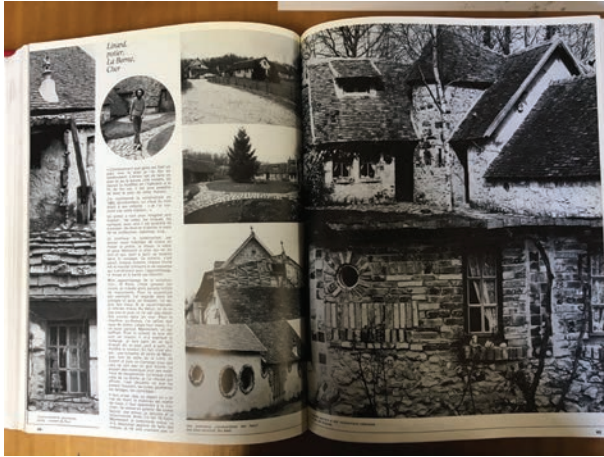
8



9



10



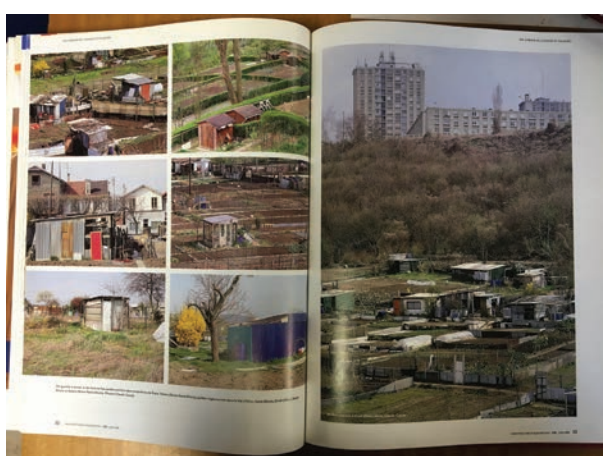
11



12

Les images 1 à 12 sont extraites de *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n°179, 1975, intitulé L'Architecture douce. ©SA
Sont rangées dans cette catégorie "douce" des pratiques diverses, de l'autoconstruction à l'architecture traditionnelle

et vernaculaire, faisant à nouveau allusion aux "architectures fantastiques", œuvres totalement atypiques et spontanées de non-professionnels.



1 à 3 - AA n°328 (juin 2000), consacré aux micro architectures, revient sur l'idée mythique de la cabane, des constructions bricolées, dans une forme de résistance aux espaces urbains. ©SA

1960-1970 ? L'Architecture d'Aujourd'hui ne se positionne pas sur ce terrain : nous n'avons trouvé aucun numéro qui relate la moindre expérience de réappropriation de hameaux ou d'anciennes exploitations rurales, notamment en Ardèche qui regorde d'initiatives à l'époque. Aujourd'hui encore, **les écovillages n'y sont pas évoqués, ni les constructions écologiques ou bioclimatiques, encore moins les maisons autonomes**, même si l'intérêt pour l'énergie solaire apparaît parfois au cours de la séquence. Les thèmes de la participation, des collectifs ou de l'architecte s'intéressant à des programmes d'habitat intermédiaire ou rural sont également très peu représentés.

En tant que revue spécialisée, *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n'apporte donc pas une audience significative aux expériences qui nous intéressent. Nous n'avons cependant pas effectué une exploration similaire dans d'autres revues qui aurait peut-être permis de balancer ou confirmer ce constat de sous-représentativité et de réception des expériences communautaires. Mais il convient pour finir de rappeler que ces dernières sont bien évidemment très présentes dans les revues alternatives, comme le montre de façon très détaillée l'ouvrage de Caroline Maniaque¹¹⁷.

AVANT D'ABORDER L'HISTORIOGRAPHIE

Rappelons que le cheminement de recherche exposé ci-dessus, associé aux visites de terrains, a permis l'élaboration d'un plan en deux parties. La première partie propose un nouveau regard sur l'évolution du phénomène communautaire à travers une historiographie croisée utopie-écologie. La deuxième partie met en œuvre une analyse comparative des études de terrain, parfois de façon spécifique, parfois en les replaçant dans des perspectives historiques peu traitées d'un point de vue architectural jusqu'à présent.

L'historiographie comme l'analyse comparative ont pour objet d'apporter un regard critique visant à discuter la problématique posée en amont : les communautés et écovillages peuvent-ils contribuer — même à leur très petite échelle et avec une localisation rurale — à définir un modèle permettant de mieux habiter la Terre ?

117 C. Maniaque-Benton, *Go West : des architectes au pays de la contre-culture*, op.cit.



3

images 1 à 5 - AA n°372 (sept-oct 2007), Recycler. ©SA



1



2



3

1 et 2 - AA n°388 (mars-avril 2012), Visions hors cadres (Soleri, Drop City). ©SA

de la crise vers un récit collectif » propose une lecture des enjeux de Drop City aux jeunes architectes contemporains.

3 - AA n°411 (2016), Hommage à Claude Parent. ©SA
L'article de Léa Mosconi « Architecture et climat : au-delà

CHAPITRE 2

DES COMMUNAUTÉS AUX ECOVILLAGES, UN NOUVEAU REGARD HISTORIOGRAPHIQUE

L'histoire des communautés intentionnelles traverse les quatre siècles derniers en Occident. Du XVII^e au début du XXI^e siècle, elle rebondit en vagues successives¹ pour être particulièrement dynamique à l'heure actuelle, notamment avec l'émergence des écovillages. Aux Etats-Unis, puis en Europe, les communautés ont d'abord été des refuges (XVII^e-XVIII^e), pour rapidement devenir des espaces d'expérimentation de l'habiter, tel que nous l'évoquons dans nos définitions. Lieux d'expression des utopies sociales (XVIII^e-XIX^e jusqu'aux années 1950), puis de la contestation de la société de consommation (années 1960-1970), leur nombre est mouvant, difficile à évaluer².

Elles se consacrent aujourd'hui à la construction de systèmes ruraux résilients de petite échelle (années 1995-2015), nommés « écovillages » de part le monde. Même si on trouve aujourd'hui des expériences communautaires dans les contextes urbains³, leur développement croissant en milieu rural depuis une vingtaine d'années, nous paraît davantage signifiant d'une histoire ancienne. En effet, ce phénomène reste ancré dans la filiation des projets utopiques, dont l'une des raisons d'être est de fuir la vie urbaine à grande échelle et ses effets négatifs. C'est donc sur ce développement que se concentre notre approche de la période 1965-2015, traitée par cette étude.

Au cours de nos recherches, nous avons pu constater que les communautés et écovillages partagent un même univers de référence alternatif (intellectuel, idéologique, esthétique). Cet univers inclut des méthodes et des modes d'action, anciens comme nouveaux, très présents dans leurs productions architecturales. Au cœur de cet univers, nous avons constaté que l'écologie et l'éducation sont deux valeurs fondamentales et invariantes avec le temps⁴. Socle

1 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., pp.37-40 : le premier cycle de création de communautés est situé avant la Guerre de Sécession (1800-1860), le second cycle correspond à la conquête de l'Ouest (1856-1914), le troisième cycle développe les expériences affichées anarchistes (1925-1960) (environ), le quatrième cycle commence avec le mouvement hippy et se prolonge jusque vers la fin du XX^e siècle.

2 Les chiffres collectés sur les différents sites fédérateurs des initiatives communautaires montrent qu'il existe environ 2000 communautés auto-déclarées à travers le monde.

3 M. Regas et C. Paureilhe, « Ecotopies - Inventer l'éco-quartier », ARTE, 2016. URL : <https://www.arte.tv/fr/videos/072763-001-A/ecotopies-inventer-l-eco-quartier/>. Consulté le 4 octobre 2019. ; zibeline, « Eco-quartier Vauban à Freiburg (Fribourg), Allemagne », Bâtir des alternatives, 3 novembre 2015. URL : <https://batirdesalternatives.wordpress.com/2015/11/03/eco-quartier-vauban-a-freiburg-fribourg-allemande/>. Consulté le 4 octobre 2019.

4 Cette déduction est établie à partir des enquêtes de terrain menées pour cette recherche. Elle est développée dans l'analyse

commun à la très grande majorité des communautés étudiées pour cette recherche, ces deux valeurs renvoient à l'histoire des utopies architecturales alternatives aux contextes urbains⁵ et à l'histoire de l'élaboration de la pensée écologique, elle-même nourrie de courants de pensée marginaux⁶.

Considéré depuis ce point de rencontre, le langage spatial des communautés nous semble davantage perceptible dans sa longue durée. Son intérêt est même renforcé sous l'effet d'une actualité française révélant qu'une expérience comme la ZAD de Notre Dame des Landes s'étale sur une cinquantaine d'années⁷, et renvoie à la lutte similaire menée sur le Plateau du Larzac (1970-1981) quarante ans plus tôt. De même, Le Hameau des Buis, communauté en activité depuis 2011 en Ardèche, connue grâce sa proximité avec Pierre Rabhi (1938)⁸ et le Réseau des Colibris⁹, rappelle des mouvements coopératifs plus anciens comme Longo Maï (créé en 1973) qui connaît à présent des développements dans plusieurs pays d'Europe¹⁰.

Toutes ces initiatives s'inscrivent dans des filiations et des durées habituellement peu connues du fait d'une faible médiatisation et d'une faible représentativité propres à nos terrains. Jusqu'au jour où leur projet entre en opposition avec les prérogatives du système dominant, comme c'est récemment le cas pour la ZAD Notre Dame des Landes. Ces initiatives interrogent par leur marginalité, leur économie à contre-courant et leur capacité à résister à ce système par des actions « utopistes » *a priori*. Plus encore, elles revendiquent une légitimité à (ré)investir l'espace, la plupart du temps selon des valeurs rattachées à des courants philosophiques et idéologiques qui se sont également développés au cours des quarante dernières années, tels la *deep ecology* et le *bioregionalism*¹¹. De fait, même si les échelles de territoires et le nombre de personnes concernées sont infimes, elles tentent de produire des espaces adaptés à des projets sociaux écologiques, en lien avec des géographies, des cultures et des agricultures locales.

L'objectif de cette première partie est de relire l'histoire des communautés intentionnelles et de leurs productions spatiales à travers un prisme croisant l'histoire de l'utopie et de l'écologie.

comparative menée en deuxième partie de la recherche.

5 R. Fishman, *L'utopie urbaine au XX^e siècle*, op. cit., même s'il existe des parentés, nous faisons ici allusion davantage aux Phalanstère, Familistère, Cités jardins qu'aux modèles savants élaborés par Bouleé, Garnier, Le Corbusier

6 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit.

7 Le projet d'implantation de l'aéroport du Grand Ouest commence dans les années 1960. Il est repoussé à cause du choc pétrolier des années 1970. Le dossier est rouvert sous le gouvernement de Lionel Jospin dans les années 2000.

8 « Autour de Pierre Rabhi | Autour de Pierre Rabhi », [s.d.]. URL : <https://www.pierrerabhi.org/>. Consulté le 9 octobre 2019. « Paysan, écrivain et penseur français d'origine algérienne, Pierre Rabhi est l'un des pionniers de l'agriculture écologique en France. Il défend un mode de société plus respectueux des hommes et de la terre et soutient le développement de pratiques agricoles accessibles à tous et notamment aux plus démunis, tout en préservant les patrimoines nourriciers. (...) Pierre Rabhi a été à l'origine de nombreuses structures, nées de sa propre initiative ou de ses idées : ainsi l'association Terre & Humanisme (d'abord appelée "Les Amis de Pierre Rabhi"), le Mouvement des Oasis en Tous Lieux, le centre agroécologique Les Amanins, la Ferme des enfants-Hameau des Buis et plus récemment le Mouvement Colibris. »

9 « Mouvement Colibris | Faire sa part », [s.d.]. URL : <https://www.colibris-lemouvement.org/>. Consulté le 31 mars 2018., « Les Colibris, ce sont tous ces individus qui inventent, expérimentent et coopèrent concrètement, pour bâtir des modèles de vie en commun, respectueux de la nature et de l'être humain. »

10 « Un autre chemin », prolongomaï, [s.d.]. URL : <http://www.prolongomaif.ch/>. Consulté le 3 août 2018.

11 La définition du bioregionalism est abordée dans le chapitre précédent. On peut toutefois signaler un ouvrage qui examine ce concept très large au-delà des caractéristiques physiques des lieux, soit d'un point de vue politique, culturel, économique. Michael Vincent McGinnis, *Bioregionalism*, 1998. URL : http://www.123library.org/book_details/?id=87359. Consulté le 9 octobre 2019.

La période la plus ancienne (XVII^e-1960) est abordée assez rapidement à travers des moments clés de cette histoire croisée. Le cœur de notre sujet reste la période contemporaine (1965-2015), caractérisée par des évolutions formelles significatives analysées plus en détails en deuxième partie.

Simultanément, lorsque cela se présente, c'est une histoire manquante au sein de la « grande histoire de l'architecture », ainsi qu'une actualité méconnue, qui sont convoquées à travers différents points d'entrée. La sphère communautaire est replacée, autant que possible, dans un déroulé plus large, comprenant autant une sélection d'événements historiques et politiques que les évolutions idéologiques et technologiques qui nous semblent avoir fait date pour elle.

Nous partons du constat que les initiatives communautaires sont aujourd'hui toutes différentes et, au premier abord, peu soucieuses de faire modèle¹². Cependant, lorsqu'on les observe dans une perspective historique liée aux enjeux écologiques contemporains, les questionnements émergent : n'est-il pas plus adapté de les considérer davantage comme un phénomène international global que comme des expériences isolées ? Quels sont les impacts potentiels de leurs actions et peut-on considérer qu'ils mettent en lumière une convergence de plus en plus dynamique entre deux courants de pensée — utopie et écologie — encore considérés comme marginaux aujourd'hui¹³ ? C'est ce que nous allons tenter d'explorer au cours de cette première partie.

12 Cela n'a pas toujours été le cas, notamment au XIX^e siècle. Certaines parmi les plus connues initiées par Owen, Cabet, Warren recherchaient la publicité et pensaient essaimer. De même, au tournant des XIX^e-XX^e, le mouvement des kibboutzim (P. Broda, « Un siècle de kibboutz », op. cit.) cherche à faire modèle. Actuellement, la notion de modèle semble refaire surface à travers des projets d'écovillages soutenus par le GEN ou encore l'appellation « Oasis » dont Hameau des Buis est présenté comme exemplaire.

13 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit.

A. A LA CROISÉE DES UTOPIES ET DE L'ÉCOLOGIE [OU UNE HISTOIRE QUI RÉUNIT UTOPIE ET ÉCOLOGIE], UNE HISTOIRE MANQUANTE ET UNE ACTUALITÉ MÉCONNUE

1- UN MOUVEMENT TRÈS ANCIEN ASSOCIÉ À DES UTOPIES ARCHITECTURALES (XVI^e-1850)

Du XVII^e au XVIII^e siècle, quand l'Europe des Lumières théorise les utopies sociales, les Etats-Unis naissants accueillent des vagues de colons qui, après les premières implantations de minorités religieuses, mettent en pratique des projets inspirés des utopies anarchistes, libertaires et coopératives¹⁴. Au milieu du XX^e siècle, le mouvement s'inverse (1960-1980).

A la fin des années 1960, fortes d'apports philosophiques spécifiques¹⁵, les expériences américaines arrivent en Europe et fascinent¹⁶, notamment par la capacité de la jeunesse à multiplier les initiatives communautaires et secouer les conventions jusqu'à la révolte contre les ordres établis. L'année 1968 marque le point d'orgue de ce mouvement de révolte mondial¹⁷. Et alors même que les années 1990-2015 redonnent la main à l'Europe pour l'invention du concept d'écovillage, on constate que les périodes d'infusion des idées et de leur mise en œuvre sont de plus en plus courtes. La récente constitution de réseaux communautaires internationaux très actifs, la rapidité et la multiplication de leurs échanges internes/externes, doivent beaucoup à l'internet dont le rôle désormais incontournable est abordé ici, ainsi qu'en deuxième partie de la recherche à l'occasion d'un point de comparaison historique sur le rôle et les relations que les communautés entretiennent avec ce nouvel outil.

Notre intention est ici de mettre en évidence les racines des imbrications que nous supposons entre l'évolution du mouvement communautaire et l'élaboration des pensées utopiste et écologique.

La première période, un temps long, recouvre quatre siècles d'histoire, du XVII^e au milieu du XX^e. Même si nous l'abordons brièvement dans ses grandes lignes, un découpage est nécessaire pour en saisir quelques nuances. Nous avons choisi de nous référer à celui proposé par Ronald Creagh¹⁸ qui identifie cinq cycles de création des communautés libertaires aux Etats-Unis, de 1800 à nos jours. Toutefois, les XVII^e et XVIII^e siècles qui concernent davantage les communautés d'inspiration religieuse sont absents de ce découpage chez Creagh, alors qu'ils s'inspirent des utopies littéraires et introduisent le débat clivant entre nature scientifique et nature romantique. Nous pensons indispensable de les aborder avant de suivre la grille de Creagh.

14 On pense ici aux expériences inspirées des idées de Fourier et Owen. R. Creagh, *Laboratoires de l'utopie: les communautés libertaires aux États-Unis*, Paris, France, 1983., J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, Paris, France, 2011.

15 Nous faisons référence ici au transcendantalisme dans lequel les mouvements contre-culturels des années 1960 vont puiser leur inspiration. T. Roszak, *The Making of a counter culture*, op. cit..

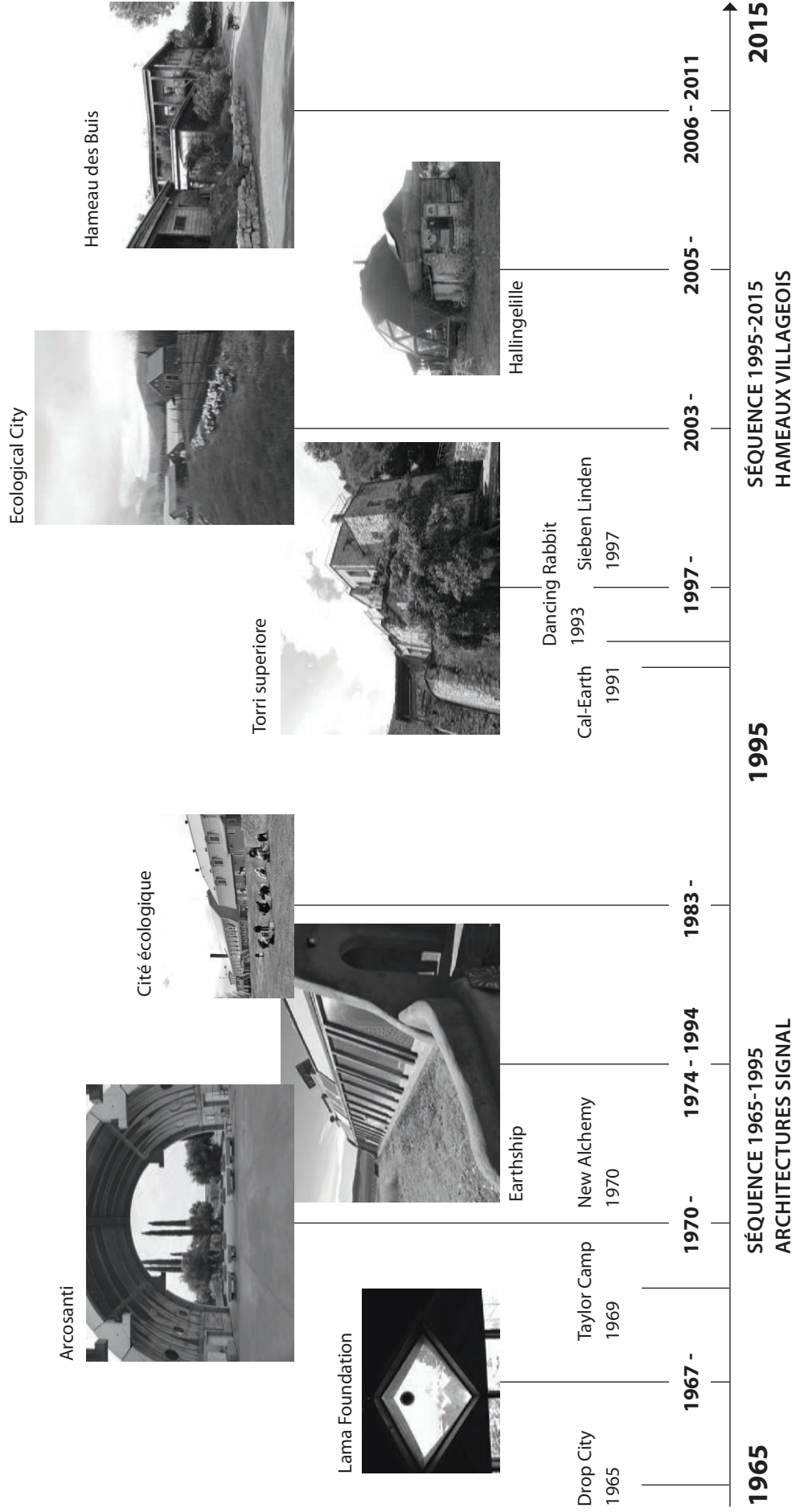
16 C. Maniaque-Benton, « Les architectes français et la contre-culture nord-américaine : 1960-1975 · Bibliothèque numérique Paris 8 », op. cit.

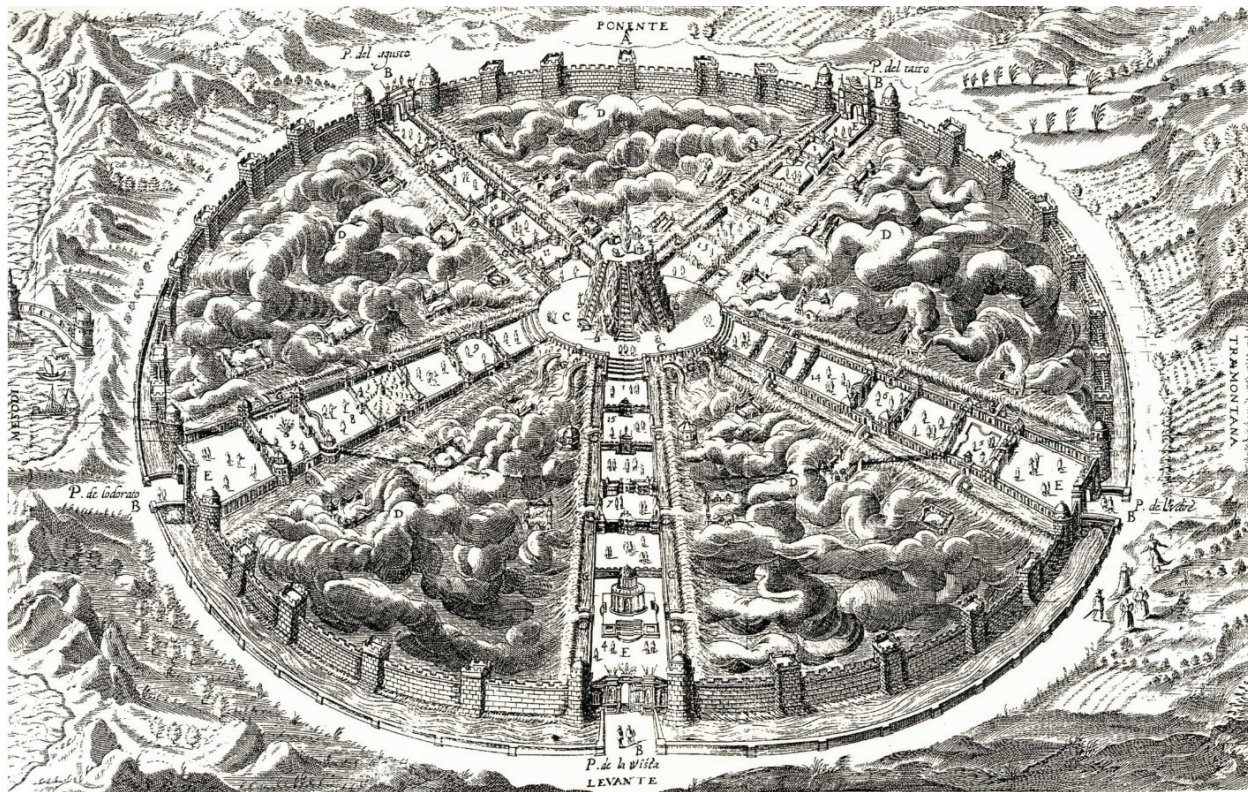
17 « La Vie/Le Monde HS N°25 L'histoire des révolutions - juillet 2018 - POLLEN DIFPOP », [s.d.]. URL : <http://www.pollen-difpop.com/A-80996-la-vie-le-monde-hs-n-25-l-histoire-des-revolutions-juillet-2018.aspx>. Consulté le 19 septembre 2018.

18 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit.

DÉCOUPAGE HISTORIQUE DE RONALD CREAGH		COMPLEMENT APPORTÉ PAR LA THÈSE	
		1600 Communautés littéraires <i>Utopia, La Cité du Soleil, La Nouvelle Atlantide</i> 1620 Début de l'installation des premières communautés d'inspiration religieuse (Pilgrims, Shakers) 1750 <i>Discours sur l'Inégalité</i> (Rousseau) 1776 <i>Common Sens</i> (Thomas Paine) 1800 Convergence des utopies sociales et naturalistes	
1 ^{er} cycle : Fuir l'Europe Communautés influencées de Fourier et Owen	1800 1850		New Larnark, New Harmony (Owen) Phalanstère de Condé-sur-Vesgre (Fourier) La Réunion (Considérant, Godin) North American Phalanx, Icarie (Brisbane)
2 ^e cycle : Conquête de l'ouest Communautés socialistes utopistes	1856 1925		<i>Désobéissance civile, Walden</i> (Thoreau) Urbanisme et urbanisation, mouvement majoritaire Projets d'utopies urbaines : Hygéa (Richardson), La Cité industrielle (Tony Garnier), le plan de Barcelone (Cerdà)
3 ^e cycle : Socialisme utopiste Communautés anarchistes	1925 1960		Cité Jardin (Howard), mouvement minoritaire Structuration de l'éthique environnementale (Muir, Leopold) <i>Beat Generation</i> (début de la contestation)
4 ^e cycle : Mouvements de contestation et contre-cultures Communautés hippies, puis New Age	1960 1985	1965 Premières alertes sur les problématiques écologiques (<i>Silent Spring</i> , Carson) 1970 Communautés contre-culturelles (architectures signal) : Lama Foundation, Arcosanti, Earthship, La Cité écologique Alertes sur le modèle économique dominant (<i>Limits to Growth</i> , Meadows ; <i>Population Bomb</i> , Ehrlich)	
5 ^e cycle : Récession mondiale repli communautaire, émergence d'expériences urbaines, attentats du 11 septembre (« crépuscule du monde occidental »)	1990 2001	1995 Création du réseau européen des écovillages (GEN) : Torri Superiore, The Ecological City, Hallingelille, Hameau des Buis 2001 Reconnaissance du GEN par l'ONU 2015 Mouvements de Frugalité heureuse en architecture	

SÉQUENCE 1965-2015 DE LA COMMUNAUTÉ À L'ÉCOVILLAGE COMMUNAUTAIRE





1

1 - La Cité du Soleil de Campanella (1602), image extraite de la première publication. Source : <http://theleme-o-merle.org/blog/utopie/tommaso-campanella-1568-1639-et-sa-cite-du-soleil/>

« Au milieu de la vaste plaine, dont je t'ai parlé, s'élève une immense colline sur laquelle s'échelonne la plus grande partie de la ville qui s'étend bien au-delà du pied de la montagne, car elle a un diamètre de plus de deux milles et un circuit de sept. (...) »

« L'architecture de la Cité du Soleil en est le premier signe visible. Elle est la représentation concrète de l'idéologie des Solariens et implicitement de l'idéal philosophique de Campanella. Quatre portes situées aux quatre points cardinaux donnent accès à la ville formée de sept murailles concentriques qui entourent une colline. Au centre géométrique des enceintes, est érigé un somptueux temple également circulaire qui surplombe majestueusement le

territoire. Il abrite le foyer spirituel de la cité. (...) La présence des représentations terrestres et célestes ainsi que l'édifice religieux dirigé vers le ciel montrent d'emblée la volonté des Solariens de s'élever vers Dieu et de ne faire plus qu'un avec le Créateur en reproduisant sur terre l'image de la perfection du cosmos. Ces grands ensembles architecturaux confèrent immédiatement au visiteur une impression de rythme scandée par la répétition des cercles. (...) Cette parfaite harmonie terrestre entend en refléter une autre : celle de l'univers formé lui aussi de sept planètes. Dans cette architecture chargée de sens, Campanella nous présente dès les premières pages de l'œuvre une société ultra-rationnelle fondée sur des principes naturalistes et qui imite, dans son aménagement urbain, l'image de l'univers. »

Citation extraite de Campanella, *La Cité du soleil*; suivi de *Poésies et des lettres*, Coeuvres- & -Valsery, France, 1998

La deuxième période (1960-2015) correspond à la séquence historique de notre recherche, ainsi qu'aux deux derniers cycles de Creagh. Elle voit la naissance des communautés choisies pour illustrer cette étude, enfin elle introduit leur restitution dans la deuxième partie de la recherche. Cependant, Creagh n'aborde pas l'émergence des écovillages comme une nouvelle vague en soi, ce que nous proposons comme une continuité de sa réflexion.

2 - GENÈSE : DE MORE À FOURIER, ET AUX COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES QUI OUVERT LA VOIE

Il est difficile d'évoquer l'histoire des utopies architecturales sans citer les textes fondateurs les plus connus — *Utopia* (More, 1516)¹⁹, *La Cité du Soleil* (Campanella, 1602)²⁰. Constituant d'abord un genre littéraire critique axé sur le présent, c'est seulement au tournant du XVIII^e siècle qu'elles évoluent vers des propositions tournées vers l'avenir, pour construire des sociétés humaines plus démocratiques et égalitaires. Déjà, l'architecture soutient ces projections sociales idéalisées. Imaginaires, hors des cartes, ces potentialités sont rendues crédibles par les descriptions détaillées et les représentations dessinées particulièrement détaillées.

« Rendons-nous sur l'île d'Utopia, qui ne figure sur aucune carte. Elle possède cinquante-quatre villes édifiées sur le même plan, chaque cité est peuplée par six mille familles et chaque famille comprend au moins seize adultes, un jeu de transfert de population permettant, à peu près, cet équilibre démographique. (...) Tous les dix ans, la famille déménage de son logement afin de ne pas s'y attacher – du reste, les portes sont dépourvues de serrure ou de cadenas. L'utopien travaille six heures par jour (mais si la récolte est bonne, le temps de travail diminue), généralement aux champs, le reste de son temps "libre" sert à accroître ses connaissances ou à se perfectionner dans telle ou telle pratique artistique. Les femmes comme les hommes exercent un métier selon leur choix (seul le travail agricole est commun à tous, au moins au sortir de l'école). (...) Une rotation régulière s'effectue entre ruraux et citadins, de même que les cités riches subventionnent les cités moins fortunées. »²¹

La Nouvelle Atlantide de Bacon (1623) met en récit un voyage scientifique initiatique plus qu'une proposition architecturale. L'intérêt de cette fiction pour notre propos est qu'elle ouvre une voie inédite en prônant l'observation scientifique comme une condition indispensable à la connaissance de la nature, dans un but de domestication plus que de cohabitation²². Cette vision est partagée par Descartes (1596-1650) lorsqu'il évoque la possibilité d'utiliser les lois

19 Thomas More, *L'utopie: discours du très excellent homme Raphael Hythloday sur la meilleure constitution d'une république*, M. Bottigelli (éd.), traduit par Victor Stouvenel, Paris, France, 1976.

20 T. Campanella, *La cité du soleil ; suivi de Poésies et des lettres*, Coeuvres- & -Valsery, France, 1998.

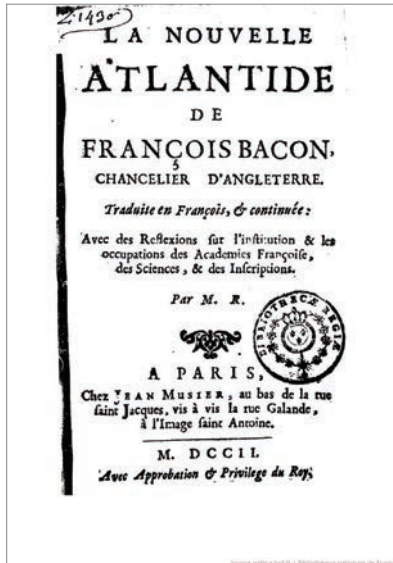
21 T. Paquot, « Utopie : uniformité sociale ou hétérogénéité », *Informations sociales*, n° 125 (2005).

C. Mercadante, « Le temps du rituel dans *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella », *Cahiers d'études romanes. Revue du CAER*, no 18 (janvier 2008).

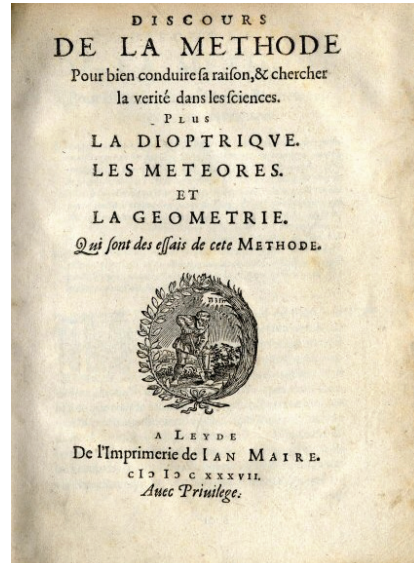
22 M. Popelard, « Voyages et utopie scientifique dans *La Nouvelle Atlantide* de Bacon », *Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVI^e – XVIII^e siècles)*, no 10 (octobre 2006). URL : <http://journals.openedition.org/episteme/951..> Consulté le 27 octobre 2018. : « (...) les Bensalémmites illustrent le troisième type d'ambition, et cherchent à étendre le pouvoir du genre humain sur la nature. (...) Bensalémmites construisent leur expérience au moyen d'expérimentations qui forcent la nature à prendre tous les visages dont elle est capable. (...) »



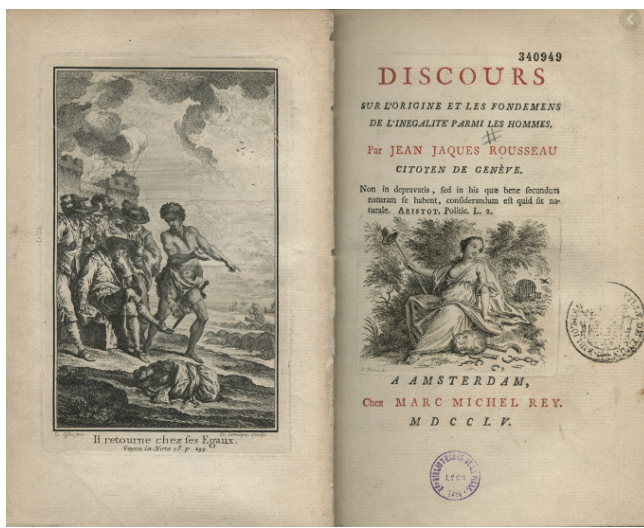
1



2



3



4

- 1 - Première édition de l'*Utopia* de Thomas More, Thierry Martin, Louvain, 1516. Source : gallica.bnf.fr
- 2 - *La Nouvelle atlantide*, Francis Bacon, 1623. Source : gallica.bnf.fr
- 3 - *Discours de la Méthode*, René Descartes, 1637. Descartes parle de la maîtrise de la Nature dans la dernière partie, c'est-à-dire une fois que le cogito, l'existence de Dieu, les idées innées et la méthode pour découvrir les vérités sont établies.

- Le thème de la maîtrise est la rencontre d'une nature créée par Dieu, mais désordonnée, et de l'homme, ce sujet puissant, qui est seul capable d'organiser et de connaître cette nature. Source : <https://la-philosophie.com/descartes-maitres-possesseurs-nature> -
- 4 - *Le Discours sur l'inégalité*, Rousseau, 1750. Source : museejjrousseau.montmorency.fr/fr/collections/

de la physique pour « *nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature* »²³. Bacon, comme Descartes, font partie de ces penseurs antinaturalistes au sein des Lumières, un courant aujourd'hui rappelé comme l'une des origines de l'Anthropocène. Mais quelques décennies plus tard, Rousseau (1712-1778) prend le contrepied de cette posture rationaliste et pose les premiers jalons d'un rapprochement homme-nature plus fusionnel et interagissant.

« *Et certainement Rousseau s'inscrit-il à sa façon dans le grand courant de la pensée critique des Lumières par son contractualisme, son individualisme, son combat pour l'émancipation et sa lutte contre l'arbitraire intellectuel, moral et politique.* »²⁴

Avec *Le Discours sur l'inégalité* (1750), Rousseau s'élève contre le progrès des sciences, l'accumulation des richesses et les injustices nées de la propriété privée, pour vanter l'homme « naturellement bon ». C'est la naissance d'une sensibilité romantique vis-à-vis de la nature, et le début de « *la complexe synthèse qui s'est effectuée tout au long du XVII^e siècle entre critique romantique de la modernité et mouvement démocratique d'émancipation* »²⁵.

En à peine un siècle, les imaginaires utopistes et naturalistes émergent en Europe. On y trouve d'une part, des récits situés dans des architectures utopiques pour bâtir une société meilleure, d'autre part la recherche d'une relation avec la nature, scientifique ou romantique. Chacune à sa façon révèle une volonté d'émancipation ou d'intégration de l'homme à son milieu. Cette recherche commence à concurrencer les visions bibliques de l'Age d'or et du Paradis perdu²⁶ qui constituent l'imaginaire dominant de l'époque. Nous tentons d'explorer comment le phénomène communautaire trace son chemin face à cette problématique d'émancipation sociale mise à jour par les utopies littéraires et les premiers débats sur les relations homme-nature.

En 1620, le *Mayflower* accoste près de Plymouth Rock avec à son bord les *Pilgrims*, fondateurs de la première colonie sur le sol américain. Précurseurs, ils subissent les épidémies et la famine, mais la seconde vague de ces anti-confirmistes puritains dispose de capitaux qui leur permettent de s'installer de façon plus aisée. Puis, la première communauté de *Quakers* s'installe en Pennsylvannie en 1682, et l'année 1693 voit l'arrivée de la première communauté *Amish* dans la même région. Cinquante ans plus tard (1747), les premiers *Shakers* s'installent dans l'Etat de New York.

Le tournant des utopies littéraires vers les utopies égalitaires est amorcé par ces communautés religieuses qui ouvrent la voie aux volontés de transformation sociale. La plupart d'entre elles fuient les persécutions dont elles sont l'objet en Europe. Leur migration vers le Nouveau Monde est forcée, motivée par la nécessité de trouver un refuge pour vivre selon leurs convictions.

23 R. Descartes, *Discours de la méthode*: texte intégral. Conforme à l'édition de 1637, F. Guery (éd.), Paris, France, 1997. ; « Philo52 - La maîtrise de la nature par la technique », [s.d.]. URL : <https://www.philo52.com/articles.php?lng=fr&pg=308>.. Consulté le 5 novembre 2018.

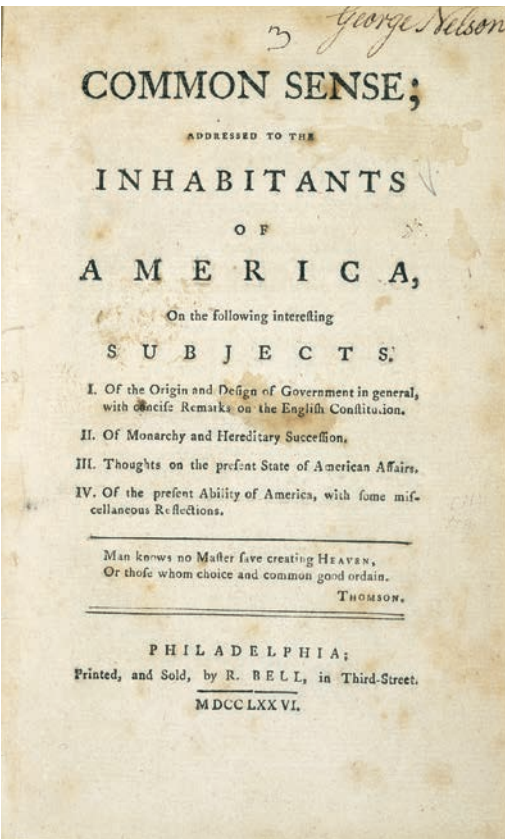
24 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., p.65

25 Ibid., p.63

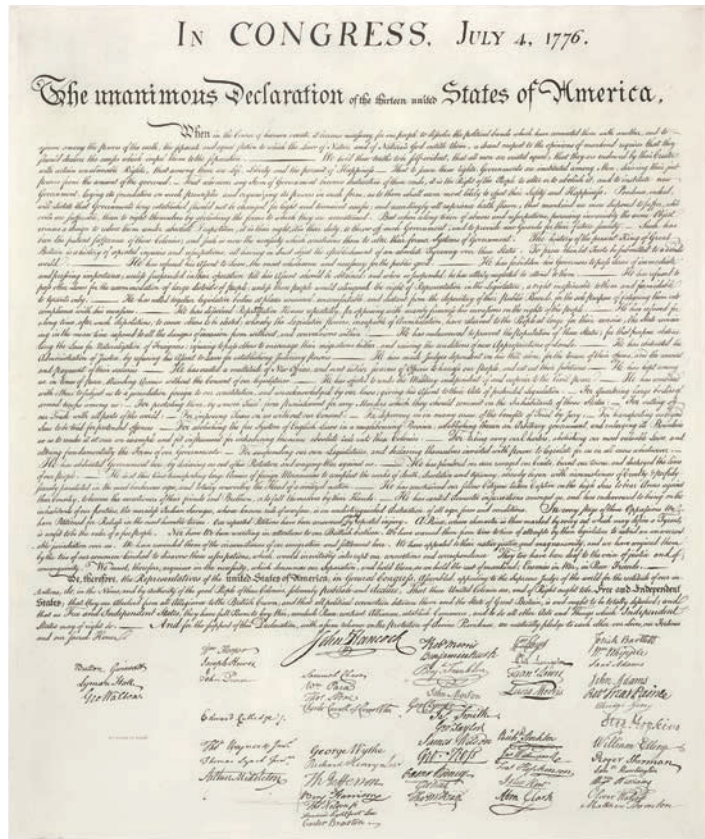
26 « BnF - Utopie, la quête de la société idéale en Occident », op. cit.



1



2



3

1 - Landing of the Puritans, gravure sur bois, Cosson & Smeeton d'après le tableau d'Antonio Gisbert (1835-1901) montré à Madrid en 1864. source : BnF ©AKG-Images
 2 - Common sens, Thomas Paine, 1776, © IanDagnall Computing / Alamy Banque D'Images

3 - Déclaration d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, 1787. Version du facsimilé de William Stone de 1823. © domaine public

Malgré des orientations chrétiennes divergentes²⁷, ces communautés partagent une même vision biblique de leur construction sociale et de leur rapport à la nature. Elles ont une haute opinion de leur mission, de la supériorité morale de leur style de vie et du caractère reproductible de leur expérience. Forts de leur mission d'intendants de la terre²⁸, elles contribuent à forger l'idéal pastoral américain longtemps présent dans les communautés d'inspiration rurale.

3 - LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS LIBERTAIRES AUX ETATS-UNIS (1800-1860) : CONVERGENCE DES UTOPIES SOCIALES ET NATURALISTES

Un siècle plus tard, les populations qui débarquent aux Etats-Unis arrivent avec des motivations nouvelles et dans un contexte politique différent²⁹.

L'Europe — notamment la France et l'Angleterre — entretient des liens coloniaux avec le territoire américain. Au-delà des échanges commerciaux, les idées politiques qui animent le Nouveau Monde traversent les mers et ébranlent les empires constitués. Le *Common Sense* de Thomas Paine³⁰ préfigure la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, suivie dix ans plus tard de la Constitution des Etats-Unis d'Amérique (1787).

En retour :

« L'idée d'Europe, ancienne, « grecque », « romaine », « chrétienne », « carolingienne », « humaniste », « réformée », « bourbonnienne », « des Lumières » se rejoue entre 1780 et 1820, lorsque le vent des Révolutions, poussant le courant des bateaux portés par le Gulf Stream, apporte le souffle des contestations, de la rébellion, des constitutions, et de la républicanisation des vieux royaumes. Une autre conception du rapport politique se pense et se réalise, faisant exploser les cadres anciens de la diplomatie des rois, remettant en cause les conceptions des frontières admises jusque-là, sous la forme de tractations secrètes. »³¹

L'Europe des idées poursuit ainsi les remises en questions ouvertes par les Lumières. Le courant du socialisme utopique émerge vers 1820³². Situées dans cette veine, les influences de Robert Owen (1771-1858) et de Charles Fourier (1772-1837), favorisent l'installation des premières communautés libertaires, la plupart vers New York ou la Nouvelle Angleterre.

L'expérience d'Owen vaut la peine d'être soulignée pour sa double implantation et les simili-

27 Pilgrims, séparatistes de l'Eglise d'Angleterre ; Quakers : pas de sacrements, croyance dans la Lumière divine et dans une inspiration directe avec le divin ; Amish : vie à l'écart du monde, refus de la modernité ; Shakers : comme les quakers dont ils se sont séparés, rejettent le service militaire, refusent les sacrements et croient en une inspiration directe du Saint-Esprit.

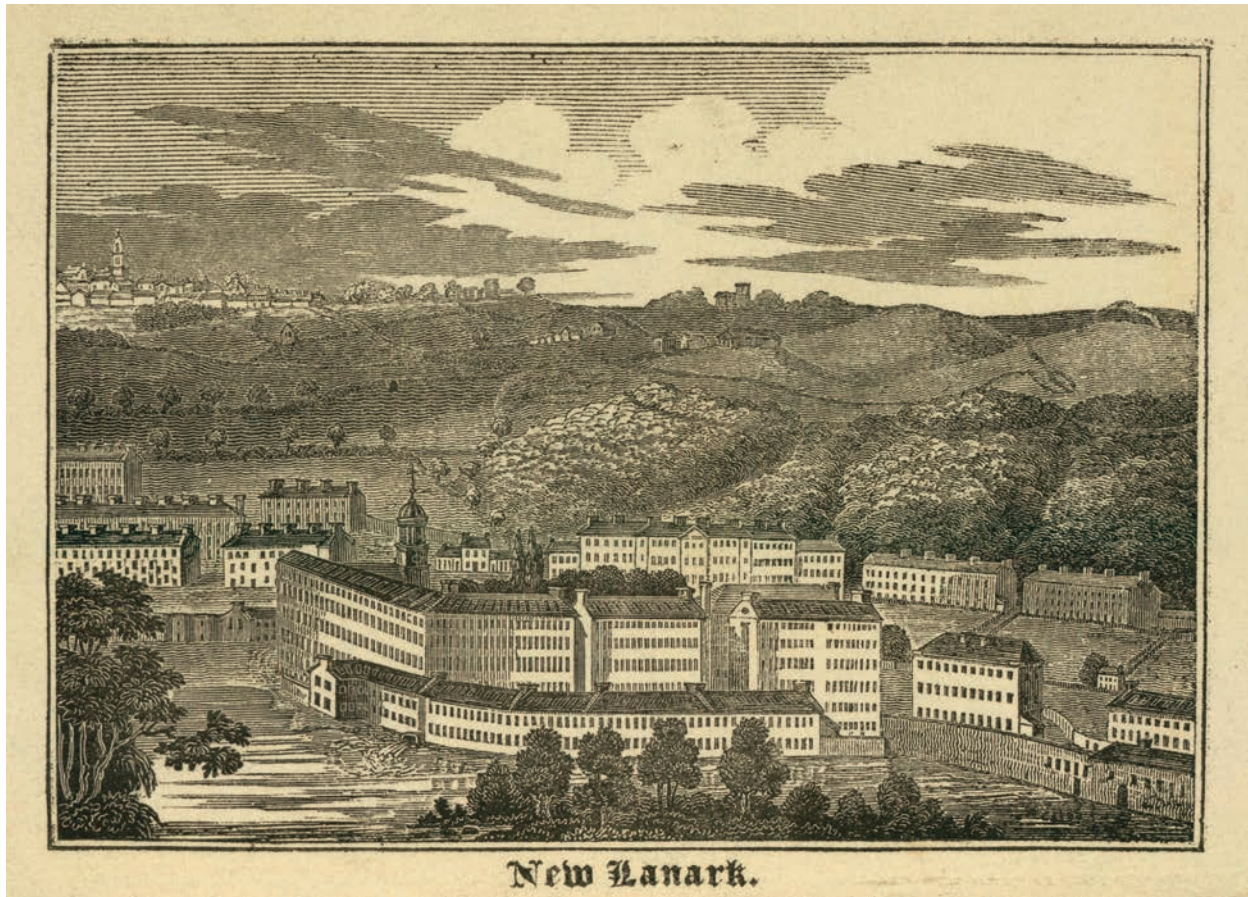
28 J.B. Callicott et C. Larrère, *Genèse*, op. cit. ; C. Ghorra-Gobin, « La ville américaine. De l'idéal pastoral à l'artificialisation de l'espace naturel », op. cit.

29 Ils arrivent après la révolution et la déclaration d'indépendance (1776), ainsi que constitution des Etats-Unis d'Amérique (1787).

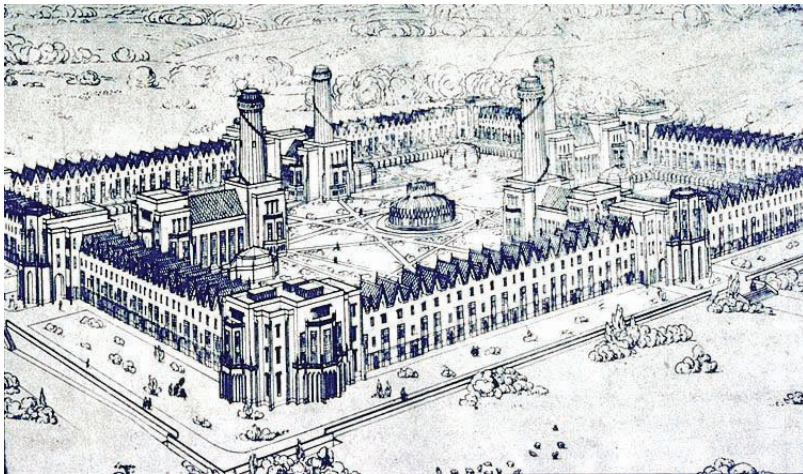
30 T. Paine, *Common sense*, Philadelphia; Norwalk, CT, 1776.

31 P. Serna, « Introduction - L'Europe une idée nouvelle à la fin du XVIII^e siècle ?... ou quelques pistes de réflexion pour résister à une histoire mondialisante de la Révolution tout en pensant une histoire politique de la confédération des républiques en Europe et au delà... », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française* (juin 2011). URL : <http://journals.openedition.org/Irf/252..> Consulté le 7 novembre 2018.

32 Le socialisme utopique se positionne comme une critique du capitalisme pour ses conséquences néfastes sur le développement de l'homme. Ce courant idéologique propose un idéal de modification sociale à grande échelle par diffusion des communautés et des fédérations à un niveau mondial.



1



2

1 - Gravure extraite de *History of Lanark, and guide to the scenery, etc.*, publiée en 1828, Lanark, Scotland, source : W Davidson - livre illustré British Library, © domaine public

2 - New Harmony, selon la vision de Robert Owen, © domaine public

tudes que l'on retrouve avec les écovillages actuels en Europe. Elle commence en Ecosse où ce jeune industriel reprend de 1800 à 1825 la gestion de *New Lanark* fondé par son beau-père David Dale en 1785. Cette usine modèle dotée d'un village ouvrier traditionnel fonctionnera jusqu'au XX^e siècle³³.

« La vie de l'usine étant intrinsèquement liée à celle du village et vice versa, la création d'un réseau d'institutions de proximité n'est pas une simple coquetterie de la part des industriels philanthropes. Il s'agit avant tout d'établir un sentiment de communauté nécessaire pour assurer la viabilité du village ouvrier. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que, sous l'impulsion de son fondateur, l'organisation interne de New Lanark se soit largement inspirée des structures traditionnelles du village écossais des Lowlands, et notamment de ses institutions emblématiques : la Kirk Session et l'école paroissiale. Même si l'autorité du chef d'entreprise est indéniable, la présence d'un réseau d'institutions et de modes de sociabilité à l'origine extérieurs au monde de l'entreprise montre que le village ouvrier ne fonctionne pas en complète autarcie. »³⁴

Socialiste avant l'heure à travers *New Lanark*, Owen veut aller plus loin et développe aussi l'idée d'une utopie coopérative qui le pousse à imaginer le schéma d'une société parfaite. Une fois de plus le Nouveau Monde semble l'implantation toute désignée : *New Harmony* (1824-1829) éclot dans l'Indiana. En 1825, bien qu'elle compte plus de 900 membres, elle échoue pour des problèmes de gouvernance, mais non sans avoir essaimé dans de nouvelles initiatives³⁵, qui seront pour la plupart aussi de courte durée.

Fourier est moins aventureux qu'Owen, mais ses idées font autant d'émules, sinon plus. Il y eut bien une brève tentative de réalisation de son Phalanstère (1829)³⁶ en France de son vivant entre 1831 et 1834 :

« Le député Baudet-Dulay offrit 500 hectares couverts de bruyères, de broussailles et d'herbes sauvages à Condé-sur-Vesgre, en lisière de la forêt de Rambouillet. Des équipes de volontaires vinrent sur place et, sous la direction de Victor Considérant, entamèrent la construction de plusieurs bâtiments de ferme et d'une briqueterie. Les dépenses furent considérables et encore plus le gâchis. En quelques mois, le projet se réduisit comme une peau de chagrin : d'un phalanstère de onze cents personnes, on était passé à un essai sociétaire de six cents puis à une 'phalange miniature' pour deux cents enfants. Au début de 1834, une bonne partie des travailleurs venus construire des bâtiments et aménager le terrain se dispersèrent après avoir passé l'hiver dans d'insalubres baraques ».³⁷

33 *New Lanark* est aujourd'hui un site touristique inscrit sur la liste des sites du patrimoine mondial {Citation}« *New Lanark World Heritage Site* », [s.d.]. URL : [http://www.newlanark.org/francais/..](http://www.newlanark.org/francais/) Consulté le 7 novembre 2018.

34 O. Siméon, « *New Lanark* ou les origines écossaises d'un village industriel « modèle » », *Études écossaises*, n°15 (avril 2012).

35 « Robert Owen Biography | », *Biography Online*, [s.d.]. URL : <https://www.biographyonline.net/business/robert-owen.html..> Consulté le 31 mars 2018.

36 Charles Fourier élabore le concept du Phalanstère, dans la *Théorie de l'unité universelle* (1822) et ensuite dans *Le Nouveau monde industriel* (1829).

37 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, op. cit., p.54



1



2



3



4



5



6

1 - Affichette pour le lancement du Phalanstère de Condé-sur-Vesgre, vers 1832, source : lacolonie.org
 2 - Le premier phalanstère (le 2^e étage, ainsi que les tourelles ont été ajoutées vers la fin du XIX^e siècle. Ce bâtiment a été détruit vers 1970), source : lacolonie.org
 3 - « L'expérience est alors tentée par un riche médecin, adepte de Fourier. Mais le phalanstère de 400 hectares fait faillite en

1836. En 1860, il renaît, sur à peine un dixième de sa surface initiale ». source : Le phalanstère « La Colonie », à Condé-sur-Vesgre, dans les Yvelines. / © France 3 Paris
 4 à 6 - La Réunion (1855-1860) fondée près de Dallas, première colonne fouriériste (français, belges, suisses) par Victor Considérant. source : <http://freepages.rootsweb.com/~jwheat/history/reunionart.html>

Si ce dernier est resté à l'état de projet en France, de nombreuses tentatives sont initiées aux États-Unis. La force du concept de Fourier est d'aller au-delà de préceptes de vie régulant ses treize passions humaines aux allures performatives. Il fournit également un projet architectural qui, même s'il n'est pas détaillé comme le remarque justement Antoine Picon, incite à la mise en œuvre.

« A la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, l'utopie change profondément de nature. Alors qu'il s'agissait d'un genre littéraire à vocation fondamentalement critique qu'avaient illustré Thomas More, Tommaso Campanella ou encore Francis Bacon, l'utopie se transforme en une espérance sociale bientôt relayée par des mouvements comptant parfois plusieurs milliers d'adhérents ainsi que des sympathisants dans presque toutes les couches de la société. Forts de leur nombre, les disciples de Robert Owen en Angleterre, Claude-Henri de Rouvroy Saint-Simon, Charles Fourier et Etienne Cabet en France, n'entendent plus seulement critiquer la société existante. Ils cherchent à la remplacer par un monde meilleur, et cela bien au-delà des rivages d'une île lointaine située probablement nulle part. »³⁸

Au XIX^e siècle, les disciples de Fourier (Victor Considérant et Jean-Baptiste Godin) fondent aux États-Unis une quarantaine de colonies inspirées du Phalanstère. Et alors que Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) publie à partir de 1840 des essais retentissants sur l'idée que « La propriété, c'est le vol »³⁹, l'appel à la *Désobéissance civile* (1846-1849)⁴⁰ de Thoreau y fait écho. Dans la foulée, c'est le transcendantalisme (dès 1848) qui commence à émerger aux États-Unis.

« Très tôt, c'est donc dans les arts et la littérature, davantage sans doute que dans les sciences et la philosophie, que l'inquiétude environnementale s'exprime et se diffuse auprès du public cultivé en Amérique. Certains artistes combinent d'ailleurs poésie et observations naturalistes, contribuant à la naissance d'une conscience écologique, à la fois scientifique, philosophique, morale et esthétique. Presque aussi importante que les apports plus philosophiques d'écrivains comme Emerson ou Thoreau (...). »⁴¹

Le courant est porté par les philosophes Ralph Waldo Emerson (1803-1882), Henry David Thoreau (1817-1862), Margaret Fuller (1810-1850), Orestes Brownson (1803-1876), Bronson Alcott (1799-1888) et Theodore Parker (1810-1860), ainsi que le poète Walt Whitman (1819-1892). Le transcendantalisme peut être considéré comme une forme de syncrétisme entre l'idée d'une relation à Dieu à travers la Nature (expression de la beauté divine) et les philosophies orientales, — ou encore comme une synthèse idéaliste et romantique centrée sur la Nature. Ce sont ces mêmes croyances reliant nature, pacifisme et végétarisme, qui influencent la *Beat Generation* dans les années 1950, puis les *hippies* dans les années 1960.

38 A. Picon, « Notes sur l'utopie, la ville et l'architecture », op. cit.

39 E. Universalis, « Pierre Joseph Proudhon », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/pierre-joseph-proudhon/>. Consulté le 31 mars 2018.

40 Thoreau est emprisonné en 1846 pour avoir refusé de payer l'impôt finançant la Guerre contre le Mexique. Son ouvrage, initialement intitulé *Resistance to the civil government*, est finalement publié en 1849 sous le titre *Civil disobedience*.

41 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., p.147



1



2



3

1 - Vue du principal bâtiment de logements de la North American Phalanx, Colts Neck Township, Monmouth County, New Jersey, USA, 1972. source : US National Parks Service Historic American Buildings Survey (HABS/HAER/HALS).

2 - Panneau historique à l'entrée de la première North

American Phalanx. © domaine public

3 - Temple Square en 1899. Source : Prints and Photographs division of la Bibliothèque du Congrès des États-Unis. ©William Henry Jackson.

La dynamique du transcendantalisme accueille très favorablement les initiatives communautaires fouriéristes qui suivent les préconisations d'une implantation directe dans la nature, lieu idéal pour vivre et s'épanouir selon les treize passions. A l'appui de ce rapprochement entre fouriérisme et transcendantalisme, Serge Audier cite les expériences de la communauté Brook Farm Association for Industry and Education (1841-1847), ainsi que celle de Fruitlands (1843-1844).

« Tous ces essais de vie communautaire dans la nature marquèrent cette nébuleuse, même s'ils ne suscitèrent jamais une adhésion entière dans ce groupe transcendantaliste partagé entre aspirations communautaires et tendances plus individualistes. »⁴²

Parmi les expériences communautaires les plus marquantes, Ronald Creagh cite encore la création de la North American Phalanx (1843-1857) par le fouriériste Albert Brisbane ; Icarie Texas (1848), Icarie Nauvoo Illinois (1849) et Icarie de Corning Iowa (1852-1898) fondées par Etienne Cabet⁴³. Enfin, La Réunion (1855-1860) est installée au Texas près de l'actuelle Houston par Victor Considérant.

Rappelons cependant que les communautés religieuses pionnières sont encore en développement. La première communauté de Mormons s'installe en 1830 dans l'État de New York. Connues pour leurs constructions de temples, notamment le Temple Square à Salt Lake City (construit entre 1853 et 1893)⁴⁴, les communautés de Mormons sont intéressantes à citer comme un miroir inversé des communautés que nous étudions, dans le sens où elles vont plutôt s'intégrer aux espaces urbains et adopter le langage de l'architecture savante et monumentale, de type néo-gothique dans le cas du *Salt Lake Temple*.

En 1854, la publication de *Walden*⁴⁵ par Henry David Thoreau, concorde en France avec la création de la Société Impériale Zoologique d'Acclimatation devenue l'actuelle Société Nationale de Protection de la Nature. Après son appel à la *Désobéissance civile* (1846), Thoreau y raconte sa vie — pendant deux ans, deux mois et deux jours — seul dans une cabane, dans les bois. L'ouvrage met en évidence le pragmatisme de la pensée écologique transcendantaliste et ses liens avec l'individualisme anarchiste. Ce mythe de la cabane dans les bois, dans les arbres, sur des îles est largement repris par certaines communautés radicales des années 1960-70⁴⁶. Quant à la Société Impériale Zoologique d'Acclimatation française, dans la tradition des socié-

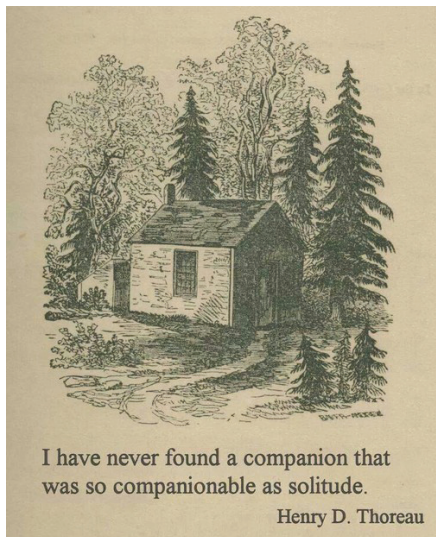
42 *Ibid.*, p.151

43 Il est intéressant de noter ici qu'Etienne Cabet avait fait paraître en 1840 *Voyage et Aventures de Lord William Carisdall en Icarie*, sous le pseudonyme de Francis Adams. « L'Icarie est un des programmes utopiques où l'organisation de l'éducation est la plus précise, à l'image d'une cité idéale où tous les aspects sont réglementés dans les moindres détails. » « Voyage et Aventures de lord William Carisdall en Icarie, d'Etienne Cabet - Expérimenter · Sociétés réelles, sociétés rêvées : une histoire de l'utopie », [s.d.]. URL : <http://une-histoire-de-lutopie.edel.univ-poitiers.fr/exhibits/show/experimenter/pedagogie/voyage-et-aventures-de-lord-wi..> Consulté le 9 novembre 2018.

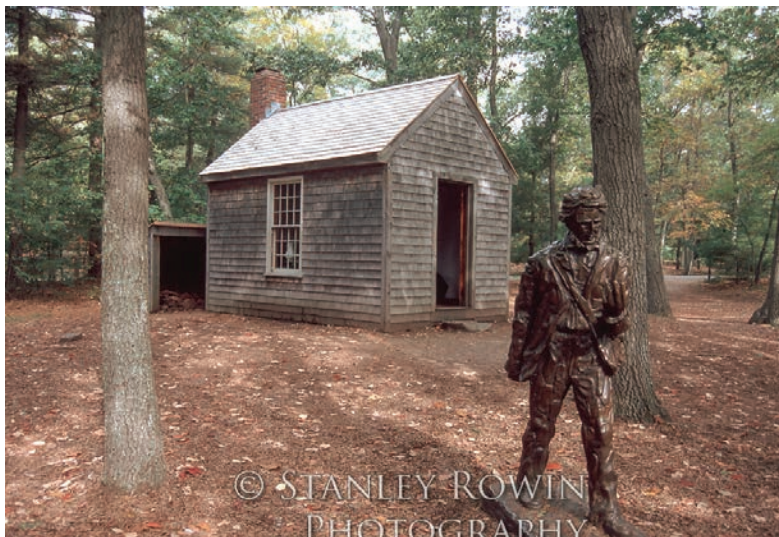
44 « Temple Square », dans Wikipédia, 12 septembre 2018. URL : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Temple_Square&oldid=152143003.. Consulté le 15 novembre 2018.

45 H.D. Thoreau, J. Harrison, B. Matthieussent et al., *Walden*, 2017.

46 *MORNING STAR AND WHEELER'S OPEN LAND COMMUNES: a brief run-through of their.*, S.I., CALM UNITY PRESS, 2016.; J. Wehrheim, *Taylor Camp*, op. cit.



1



2



3



5



4



7



6

1 - Thoreau's Cabin at Walden Pond - dessin réalisé par Sophia, sœur de Thoreau, pour l'édition originale en 1854.
Source : www.artfixdaily.com/artwire/

2 et 4 - Reconstitution de la cabane de David Thoreau à Walden Pond, Concord MA, © Stanley Rowin

3 et 6 - Cabanes de la communauté Wheeler's Ranch, vers 1969-1970. © DR

5 - Jeu vidéo Walden : « In Walden the Video Game, you the player are Henry David Thoreau » Le jeu est proposé comme un refuge et possibilité de se couper d'un monde qui va trop vite, et de reconnecter avec la nature, la lecture, la marche.
© Game Innovation Lab, University of Southern California

7 - Cabane de la communauté Taylor Camp, vers 1970. © John Wehrheim

tés savantes, elle est préoccupée de poser des cadres de réflexion et de publier. Ses premières actions de protection en faveur de l'environnement sont répertoriées à partir de 1927, date à laquelle est créée la réserve zoologique et botanique de Camargue sur des terres louées⁴⁷.

Ainsi, à la moitié du XIX^e siècle, les utopies sociales ont rencontré les luttes émancipatrices. Les nouvelles spiritualités, loin d'entrer en contradiction avec les héritages antiques et judéo-chrétiens, nourrissent la naissance des mouvements de protection de la nature et sont annonciatrices des luttes écologiques à venir pour des milieux fragiles⁴⁸. En Europe comme aux Etats-Unis, les intellectuels (philosophes, poètes, écrivains, journalistes) s'engagent. Les scientifiques créent des cadres institutionnels pouvant favoriser la recherche, mais aussi la sensibilisation du grand public et les avancées législatives.

A la convergence de ces influences croisées, les expériences communautaires sont marginales, mais ne jouent-elles pas déjà le rôle d'espaces de synthèse ? A la fin de cette première vague (1800-1860), même tiraillées entre tendances coopératives (Owen) et tendances individualistes (Josiah Warren), il semble qu'elles soient objectivement des lieux où les utopies littéraires trouvent un mode d'expression pragmatique.

Mettant en avant « *the community as a machine* », Hayden rappelle qu'Owen et Brisbane comparent l'invention des communautés à une innovation technologique, qui peut être reproduite, sans en avoir les effets négatifs. **Ainsi le modèle communautaire serait une invention sociale. La colonie serait à la fois le prototype et le laboratoire (a patent-office model)** ⁴⁹. La mise en pratique des théories serait génératrice de solutions pour des échelles plus grandes.

4 - LES DEUXIÈME (1856-1914) ET TROISIÈME VAGUES LIBERTAIRES (1925-1960)

Après avoir été des espaces de convergence idéologiques de la fin du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle, que deviennent les initiatives communautaire dans la période que l'on aborde ici ?

Historiquement, la séquence est foisonnante, et les croisements s'intensifient. De façon générale, les idées écologiques mûrissent, les utopies communautaires se multiplient et les implantations se font plus nombreuses. Plusieurs innovations techniques (télégraphe, téléphone, chemin de fer...) commencent à changer le monde, et ouvrent de formidables opportunités aux colons. Il semble que ce soit le moment où **les communautés commencent à expérimenter l'articulation d'un appareil théorique hybride (utopie-écologie) avec des moyens d'action**. Même si ces derniers sont limités (économie pauvre des populations de colons⁵⁰), ce mode de fonctionnement va perdurer. **L'architecture joue un rôle de plus en plus central**

47 « Société nationale de protection de la nature », dans Wikipédia, 21 octobre 2018. URL : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Soci%C3%A9t%C3%A9_nationale_de_protection_de_la_nature&oldid=153252583. Consulté le 9 novembre 2018.

48 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., p.436-444 : l'auteur interroge l'expérience de Fontainebleau comme première lutte écologiste. Pour les administrateurs forestiers, il y a quelque chose d'insupportable à reconnaître qu'une forêt « se conserve toute seule ». Déjà la culture de l'ordonnement s'oppose à l'idée de wilderness naissante.

49 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit., pp.20-21

50 V. Mendès, « Voyage en Icarie. Jeunesse et conflits de générations, 1848-1898 », *Siècles. Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »*, no 28 (décembre 2008). La plupart des colons vendent tout pour pouvoir partir, ils étaient en majorité des exclus, des marginaux ou des hors-la-loi. Etienne Cabet leur faisait payer un droit d'entrée dans Icarie équivalent à une année de salaire pour certains.

dans le projet communautaire : après avoir été le support de fictions littéraires, elle offre aux entrepreneurs de communautés un outil de modification et d'expression de la réalité sociale.

On note deux principales évolutions par rapport à la période précédente. D'une part, l'augmentation du nombre de communautés constitue une masse critique d'expériences développées — même si beaucoup échouent ; d'autre part, la nature des populations change : les familles religieuses avaient formé « *le contingent le plus important au sein des communautés intentionnelles, et de loin* »⁵¹, désormais les populations laïques sont plus nombreuses à se lancer sous les influences d'Owen et de Fourier. D'ailleurs, qu'elles soient d'inspiration owénienne ou fouriériste, communiste ou socialiste, ou encore anarchiste, de 1825 à 1914, sur 139 communautés différentes recensées à travers le monde (dont la liste est annoncée comme non exhaustive), plus de 60% d'entre elles sont situées aux Etats-Unis⁵². Beaucoup sont éphémères, sans que le mouvement ne s'épuise jamais, ce qui devient aussi l'une de ses principales caractéristiques.

En cette fin de XIX^e siècle, l'idée de trouver une terre préservée des maux que l'on fuit (la ville industrielle, ses effets néfastes sur la santé, le manque de justice sociale) fait partie intégrante du challenge. Ainsi, même sur le territoire américain, la localisation géographique des communautés évolue. Elles se déplacent laissant derrière elles la côte Est en pleine urbanisation avec les premiers gratte-ciels⁵³, pour embrasser la conquête de l'Ouest, supposé vierge.

De nouveaux équipements accélèrent ce mouvement. En une vingtaine d'années, *The Pacific Railroad* (1869-89) permet de traverser le pays. Le mythe du *Great American Desert* est transgressé, la Frontière vers l'Ouest est franchie⁵⁴. D'autres innovations révolutionnent les modes de vie et de communication : le téléphone (1876), la lampe à incandescence (1879), l'une des premières caméras (1891) et l'invention du cinéma (vers 1895). Enfin, la voiture doit son développement de masse aux nouveaux modes de production introduits par les pionniers de l'industrie automobile (Ransom E. Olds -1864-1950 ; Henry Ford -1863-1947).

Si les projets communautaires rejettent l'industrialisation pour ses effets polluants et s'implantent hors des villes en développant des activités agricoles, c'est toutefois dans ce contexte mondial d'évolution sociale et technologique qu'ils se structurent et se positionnent. **Ce comportement traduit une ruralité choisie contre une urbanité délaissée, par le retour à une vie plus archaïque, sans toutefois renoncer aux technologies de leur temps.** Il devient une caractéristique du mouvement. On voit en effet plus tard que la masse de jeunes Américains partis vivre dans le millier de communautés recensées dans les années 1960 se dépouille, en

51 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit. p.46

52 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, op. cit., p.11

53 Avec la construction du New York Tribune building (1875) à New York, et du Home Insurance Building (1885) à Chicago, c'est le début d'une course à l'architecture moderne et technique.

54 C'est la naissance du « roman national américain » autour du concept de Frontière sans cesse repoussée. En 1920, publication de *The significance of the Frontier in American History*, une compilation de discours de Frederic Jackson Turner (1893-1898): « En 1934, Henry A. Wallace propose des «new frontiers» économiques. En 1961, pour John Kennedy, la nouvelle frontière c'est l'espace. En 2008, Barak Obama reprend le discours de Kennedy et en développe les idées de dépassement des frontières mentales (sociales, raciales).

sortant du rang, d'un certain nombre d'attributs de la société de consommation, mais qu'elle reste informée et alerte sur les technologies (premières chaînes hifi, premiers *personal computers*...) ⁵⁵. Les déçus iront même constituer les populations historiques de la Silicon Valley.

La densité de cette période nécessite qu'on la subdivise en deux temps.

a - Dans un premier temps (1856-1914)

Durant ces années, la mobilisation est importante autour des questions liées à l'habitat ouvrier et aux conditions de vie dans les villes en général (pénurie de logement, insalubrité, absence d'espaces naturels). Les utopies architecturales savantes côtoient, puis prennent le dessus sur celles qui s'inscriront davantage dans l'alternative. Mais la réalité n'est pas si binaire et des propositions intermédiaires apparaissent.

Le développement urbain commence à devenir un courant majoritaire, grâce à une discipline naissante en pleine structuration. Le visage des villes du XX^e siècle s'élabore à travers cet urbanisme vertical et densificateur — le même qui fait fuir les fondateurs des communautés vers l'Ouest. Ainsi les vingt dernières années au tournant des XIX^e et XX^e siècles, voient l'apparition des premiers gratte-ciel à New York et Chicago. Ce bouleversement s'accompagne de prouesses techniques poussant à imaginer des constructions toujours plus hautes, jusqu'à l'utopie plus tardive, mais encore jamais égalée du Mile-High Illinois (1956) de Frank Lloyd Wright. Face à ce projet de 1608 mètres de haut, la Jeddah Tower (Arabie Saoudite) — le gratte-ciel actuel le plus ambitieux, prévu pour être achevé en 2020 — ne dépasse toujours pas les 1000 mètres de haut, et son design ressemble étrangement à celui conçu par Wright.

Au cours de cette période riche en productions architecturales innovantes, **les projets de ville proposent des projections à grande échelle, dont certains entretiennent des liens de parenté avec les aspirations communautaires.** L'une d'elles est la *Cité Hygée* (1876). Traduisant le rêve de santé « totale » du médecin anglais Benjamin Ward Richardson (1828-1896), c'est « une ville utopique, ayant pour objectif premier de garantir l'hygiène, où les espaces verts et les hôpitaux tiennent une place privilégiée, où les maisons, parfaitement aérées, disposent de terrasses sur les toits, d'une cuisine d'une propreté méticuleuse et d'une salle de bain avec eau chaude et froide. » ⁵⁶

Les problèmes générés par l'industrialisation touchent l'ensemble des pays. La recherche de l'ordre et de l'hygiène établit des relations avec les problématiques écologiques et sociales émergentes. Ainsi, l'ingénieur Idelfonso Cerda (1815-1876) est à la fois préoccupé du bien-être de la classe ouvrière et d'hygiénisme qu'il met en application lorsque le gouvernement espagnol lui confie la conception du plan d'urbanisme de Barcelone en 1859 ⁵⁷. L'architecte

55 Conférence de Caroline Maniaque, Friche Belle de mai 26 mai 2016.

56 « Benjamin Ward Richardson », source : https://data.bnf.fr/fr/12911138/benjamin_ward_richardson/

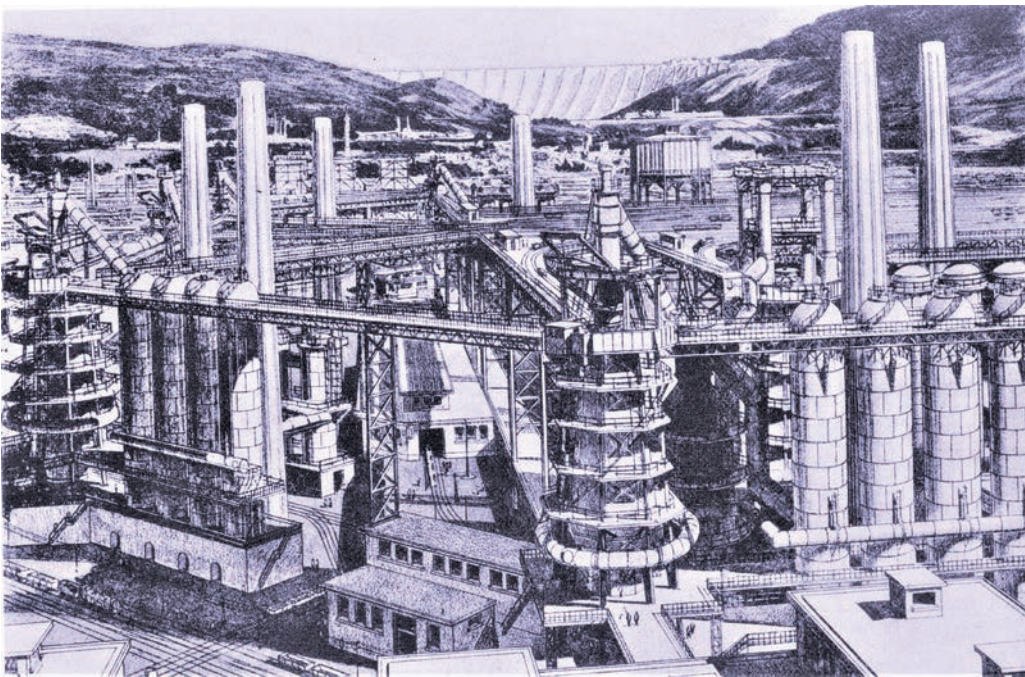
57 L. Coudroy de Lille, « Idelfonso Cerda : Connaissance et reconnaissance d'un urbaniste », *Histoire urbaine*, vol. 1, n° 1 (2000).



1



2



3



4

1 - One mile high building, Frank Lloyd Wright, projet publié en 1956. source : <https://franklloydwright.org>

2 - Jeddah Tower, en cours de construction en Arabie Saoudite, Adrian Smith et Gordon Gill architectes. Source : http://smithgill.com/work/jeddah_tower/

3 - Les hauts fourneaux de La Cité Industrielle (1901-1904) par Tony Garnier, © domaine public

4 - Publicité pour Welwyn Garden City (vers 1920). Source : docpix.fr

urbaniste Ebenezer Howard (1850-1928) tient compte lui-aussi de ce besoin de salubrité des logements pour établir sa théorie de la Cité-Jardin (1898)⁵⁸ qui ressemble fort à une communauté semi-rurale, sur laquelle on revient plus bas.

On peut ajouter à ce constat que la volonté d'ordre englobe une meilleure gestion des ressources et une chasse au gaspillage, que l'on peut qualifier de « pré-écologique ». Une préoccupation que l'on retrouve également chez les architectes du mouvement moderne, notamment dans la *Cité Industrielle* (1917) de Tony Garnier (1869-1948).

« Comparée à une cité du travail, la « Cité Industrielle » de Tony Garnier reflète les idées fouriéristes. (...) Allant à l'encontre des conceptions urbaines de son époque, l'architecte développe le concept du zonage en séparant dans sa ville les grandes fonctions : travail, habitat, santé, loisirs. (...) Quatre grands principes se dégagent : fonctionnalisme, espace, verdure, ensoleillement. »⁵⁹

Constater que l'influence de Fourier et la structuration de la pensée pré-écologique rejoignent, au-delà des mouvements communautaires, des visions urbaines, montre que **ces mondes ne sont pas cloisonnés, et que l'un constitue le contexte de l'autre**. Les différences essentielles à l'époque se manifestent en terme d'échelle, mais aussi de méthodologie de mise en œuvre. L'approche de l'architecte-urbaniste procède « par le haut », celle des communautés « par le bas », et les deux sont toujours d'actualité. Elles arrivent parfois à se raccrocher l'une à l'autre dans certains projets communautaires menés par des architectes ou faisant appel à eux. C'est ce que nous explorons au fil de l'analyse comparative menée en seconde partie sur la base de nos huit terrains communautaires.

Mais il faut s'attarder quelques lignes sur *La Cité Industrielle* de Tony Garnier qui représente parfaitement la confiance dans le progrès comme marqueur important de l'architecture et de l'urbanisme dès cette époque. Si nous insistons sur cette utopie progressiste, c'est qu'elle comprend une dimension socio-spatiale empreinte d'une préoccupation « naturaliste ». Car les écarts idéologiques, entre les utopies urbaines et les utopies communautaires que nous étudions, se trouvent là dans un moment de transition. Et ils sont loin d'être aussi profonds que ceux portés plus tard par le courant fonctionnaliste⁶⁰. Ainsi, transgressant quelque peu les usages de la profession⁶¹, Tony Garnier profite de son séjour à la Villa

58 La cité-jardin, concept théorisé par l'urbaniste britannique Ebenezer Howard en 1898, dans son livre *To-morrow : A peaceful path to real reform*, mis en application par Raymond Unwin dans la réalisation des villes de Letchworth Garden City et de Welwyn Garden City, Hampstead Garden Suburb.

59 « -- [Musée Urbain Tony Garnier] -- », [s.d.]. URL : http://www.museeurbaintonygarnier.com/2_1.html. Consulté le 29 mars 2018.

60 Parmi les éléments constitutifs du courant fonctionnaliste, on pense au moto « *form follows function* » de Louis Sullivan (même si ses réalisations se trouvent parfois en contradiction avec cette idée), à l'ouvrage *Ornement et Crime* (1908) d'Adolf Loos qui cherche la rupture avec l'académisme du XIX^e. Puis, aux interprétations et développements apportés par Walter Gropius, Mies van der Rohe et Le Corbusier, notamment sur la simplification des structures et la présence de matériaux bruts (béton, acier, verre), porteurs d'une idéologie destinée à cadrer les usages, et à insuffler des modes de vie parfaitement régulés.

61 « -- [Musée Urbain Tony Garnier] -- », op. cit. « Tony Garnier élabore les plans d'une cité idéale, appelée « Une Cité Industrielle », pendant son séjour à la Villa Médicis (1899-1904). Publiée en 1917, elle constitue une référence majeure dans l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme du XX^e siècle. Tony Garnier sera réprimandé à maintes reprises par l'Académie pour ne pas se consacrer entièrement à son sujet de recherche « Tusculum » : reconstitution d'une cité romaine. Il se consacre à des idées

Médecins de Rome pour élaborer les plans de sa « cité idéale » :

« Publié en 1917, mais connu dès 1904, l'ouvrage de Tony Garnier présente, dans son introduction, une utopie urbaine et architecturale qui trace la voie au futur « style international (...). [il s'agit de] l'organisation d'une cité-type, idéale et auto-suffisante, d'après les préceptes hérités de l'hygiénisme, des premiers débats sur le fonctionnalisme et des utopies socialistes (...). L'architecte fait de l'industrialisation un facteur indissociable de la fondation de villes nouvelles (...). Son modernisme (...) est aussi porteur d'un certain nombre d'innovations techniques, comme le chauffage collectif électrique. **Attentif aux dispositifs d'évacuation des eaux usées, de ventilation, de nettoyage par le vide etc., il fait enfin jouer aux espaces verts le rôle de cloisons isolantes, entre les différentes unités de sa Cité comme entre les habitations du quartier résidentiel.**

Mais La Cité Industrielle, composée à Rome, est une projection théorique (...). Par plusieurs de ses propositions, Tony Garnier se range catégoriquement du côté de l'urbanisme progressiste. A l'instar de Walter Gropius, il organise sa Cité à partir de la fonction de chaque bâtiment. (...) A cette spécialisation fonctionnelle s'ajoute une standardisation des édifices. **En préférant l'individuel au collectif, en voulant débarrasser la ville de ses constructions hautes, Garnier s'éloigne quelque peu du progressisme fouriériste et des préceptes de Gropius.** Mais il retrouve ce dernier dans la recherche de l'essence des bâtiments. (...) Les formes sont pures et la structure prime sur le décor. **S'il convoque les « lignes de la nature » pour définir par analogie le calme et l'équilibre de ses constructions, Garnier prend le contre-pied des entrelacements végétaux de l'Art Nouveau.** (...) Contre les fantaisies du culturalisme, il convoque les préceptes de la standardisation industrielle et les transpose dans une pensée architecturale où la géométrie devient le point de rencontre entre le beau et le vrai. (...) [Son architecture] est un mode de vie, une ontologie propre au modernisme, qui se décline en trois termes : Travail, Beauté, Bienveillance. (...) ».⁶²

Les passages surlignés dans cette citation montrent clairement l'originalité du projet de Garnier, fonctionnaliste certes, mais teinté de préoccupations pour les problématiques pré-écologiques soulevées par les utopies sociales dès le XVIII^e siècle.

Puis, le revers de l'urbanisation renforce, dès le XIX^e, le sentiment des hygiénistes⁶³ d'une déconnexion avec la nature qui suscite des contre-propositions de leur part. C'est dans ce courant minoritaire, mais plus « vert », puisant son inspiration dans la mouvance artistique *Arts&Crafts*, que s'inscrit La Cité Jardin d'Ebenezzer Howard. Après un voyage aux Etats-Unis et notamment à Chicago, Howard théorise son concept de Cité-Jardin⁶⁴, à travers lequel il tente de concilier les avantages d'une vie urbaine avec la nécessité d'un contact avec la nature. Son

avant-gardistes en travaillant sur le projet de sa ville moderne, conçue pour environ 35.000 habitants. »

62 « L'Atelier numérique de l'Histoire | Episodes », [s.d.]. URL : <http://atelier-histoire.ens-lyon.fr/AtelierHistoire/episodes/view/16..> Consulté le 25 octobre 2019.

63 « Benjamin Ward Richardson », op. cit.

64 E. Howard, *To-morrow: a Peaceful Path to Real Reform*, Cambridge, 1898. URL : <https://doi.org/10.1017/CBO9780511706257..> Consulté le 24 octobre 2019.

idée principale est que la création d'une ceinture verte autour des aménagements urbains permet de les contenir, tout en assurant cette connexion, ainsi qu'une partie de l'alimentation des habitants dont le mode de vie est basé sur la mutualisation d'équipements, de dépenses et de ressources. Il millite intensément pour rassembler les fonds nécessaires à son projet, qui ne sera que très partiellement réalisé. En 1910, son « utopie urbaine communautaire » se résume à Letchworth Garden City. Les tentatives qui suivront (Welwyn Garden City, Hampstead Garden Suburb) étant moins intéressantes sur le plan architectural comme le souligne Fishman⁶⁵. Pourtant, alors qu'il propose une réponse socio-économique adaptée aux problèmes du moment, ainsi qu'une innovation architecturale (ouverture du design intérieur des maisons, ceinture verte, services communs, etc.), l'idée de Cité-Jardin ne suscite pas l'émergence du courant intermédiaire entre « vie en ville » ou « vie en communauté » dont elle est potentiellement porteuse. Letchworth Garden City devient une référence isolée, ayant cependant poursuivi son développement pour être aujourd'hui une petite ville de 35 000 habitants environ, dans la grande banlieue de Londres.

Si Howard recherche un compromis avec la ville industrielle, cette option ne semble pas effleurer Fourier, dont le Phalanstère (1822-1829) a été évoqué plus haut. A partir de 1846, son concept se précise par un encouragement à passer à la pratique. L'expérience de Condé-sur-Vesgre (1858) n'aboutit pas, et Fourier, même accompagné par ses émules, reste un théoricien lyrique, pas un constructeur. Il faut attendre Jean-Baptiste Godin pour que son son élan soit repris, et mené à terme par la construction du Familistère de Guise (1858-1883), sur les plans de l'architecte fouriériste Victor Calland. Là encore, le projet reste unique et une référence limitée ne pouvant absorber que 72 logements (1748 personnes au plus haut de son occupation).

Alors, ceux qui ne se reconnaissent ni dans les promesses de cités progressistes, ni dans celles des Cités-Jardin — ceux qui ont choisi de quitter toutes les formes de villes pour un autre idéal social émancipateur, s'engagent comme le souligne Creagh, dans des communautés socialistes, discontinues, hétérogènes, en particulier sur le territoire américain. Le sociologue qualifie ce moment d'apogée du mouvement communautariste, faisant remarquer la coïncidence avec le triomphe du grand capitalisme aux Etats-Unis⁶⁶ (entre 1880 et 1914) et l'invention de la société de consommation. Géographiquement, les Vallées de Napa et Sonoma au Nord, et la région de Los Angeles – San Diego au Sud deviennent des territoires d'accueil privilégiés, et la Californie un décor (déjà) pour commencer une nouvelle vie.

Deux communautés sont intéressantes à signaler pour la filiation fouriériste dans laquelle elles se situent, ainsi que leur préfiguration de diverses formes d'ésotérisme qui réapparaissent dans les années 1980 avec le mouvement *New Age*. Il s'agit de Fountain Grove (1875-1892) installée à Santa Rosa (Californie), fondée par Thomas Lake Harris, leader du Brotherhood of New Life, ainsi que Point Loma près de San Diego (1897), un avatar californien de la Société théoso-

65 R. Fishman, *L'utopie urbaine au XX^e siècle*, op. cit., p.66

66 1890 : *The Sherman antitrust act*, censé arrêter les trust, a des effets pervers : il permet l'invention de la holding (prendre des parts chez ses concurrents à plus de 50% et ainsi d'en prendre le contrôle). C'est l'invention de la société de consommation.



1

1 - Thomas Lake Harris fonde Fountain Grove en 1875, près de Santa Rosa en California, sur 700 acres de terre. La communauté d'inspiration socialiste-utopiste se dénommait elle-même "l'eden de l'ouest" et enseignait le concept de respiration divine. Thomas Lake Harris est un leader

controversé. La communauté développe un commerce de vin prospère, mais les comportements d'Harris sont connus et entraînent la fin du projet. source: <http://brbl-archive.library.yale.edu/exhibitions/utopia/uc12f.html>

phique américaine, fondée en 1875 à New York par « Madame » Helena Blavatsky. Signalons également, Icaria Speranza (1881-1886) située à Cloverdale, inspirée des idées utopistes de Cabet⁶⁷, mais créée par Armand Dehay un ancien icarien influencé également par Fourier et Saint-Simon.

Ce mélange d'influences libertaires et progressistes montre qu'il ne s'agit pas pour les créateurs de communautés d'appliquer des théories ou des préceptes idéologiques à la lettre, mais plutôt de réussir leur implantation en y puisant selon leurs besoins. En effet, on trouve dans ce pragmatisme avant l'heure, **la recherche d'une émancipation sociale présente dans les préceptes de Fourier comme dans ceux de Saint-Simon**. Tous deux incitent les individus à prendre en main leur destin et à s'associer pour construire une société plus égalitaire. Le premier exalte les bienfaits de communautés de vie favorisant l'épanouissement des passions individuelles. Le second incite à faire communauté par le travail, et par l'association fraternelle de compétences pour transformer une société de rentiers en une société d'industriels.

Alors, comment faire se rejoindre ces deux approches ? L'échec de nombreuses initiatives communautaires met en évidence la difficulté à concilier deux dynamiques qui se jouent sur des échelles différentes, d'une part des phalanges plutôt ancrées dans le monde rural, d'autre part des communautés de valeurs et de métiers plus aptes à s'épanouir en ville. Si la complémentarité potentielle ne suffit pas à stabiliser les initiatives, elle suscite des rebonds qui mettent en évidence qu'une quête plus grande est à l'œuvre. A peine une communauté disparaît, qu'une autre se crée déjà. Cette dynamique organique alimente une volonté de perfectionner dans la réalité des sociétés idéales sur le papier.

Puis, interviennent les ruptures avec les pères — à penser comme à faire, tel Cabet. Elles arrivent par la deuxième génération. Les enfants de colons parlent la langue du pays, veulent en finir avec des figures autoritaires, leurs croyances glissent d'un héritage chrétien vers les élans plus politiques de l'anarchisme. Le récit des différentes scissions et conflits internes d'Icarie apporte une réflexion particulièrement utile pour appréhender l'héritage idéologique des vagues communautaires suivantes, notamment sur celle des années *hippie* (1960-70) :

« La scission intergénérationnelle a sans doute accéléré la fin d'Icarie, mais a promu une culture alternative. Les jeunes ont impulsé la contre-culture américaine. Ils côtoyaient les Indiens Pomos et voulaient faire éclater les carcans sociaux. »⁶⁸

b - Dans un deuxième temps (1925-1960)

L'impression de vastitude et de liberté physique suscitée par le *Far West* se prolonge en un

67 É. (1788-1856) A. du texte Cabet, Voyage en Icarie (2e éd.) / par M. Cabet..., Paris, 1845. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k101886z>. Consulté le 30 mars 2018. influencé par les idées de Rousseau et Owen, dans la lignée l'Utopia de More, Etienne Cabet publie Voyages et aventures du Lord Wiliam Carisdall en Icarie (1840) en Angleterre, puis en 1842 sous le titre Voyage en Icarie, est le récit imaginaire d'un jeune aristocrate anglais visitant une île mystérieuse, un appel à fonder Icarie, une société utopiste. Etienne Cabet a impulsé la création de 8 colonies dans le Texas, l'Iowa et l'Illinois, concernant 2500 personnes au total. Son caractère autoritaire et ses échecs successifs lui ont valu des affrontements et des dissidences.

68 V. Mendès, « Voyage en Icarie. Jeunesse et conflits de générations, 1848-1898 », op. cit., p.55

espace de liberté intellectuelle. Il attire vers la Californie le large éventail des déçus de la société industrielle, du simple réformateur à l'anarchiste le plus radical, mais aussi des artistes et des bohémiens⁶⁹. Montant progressivement en visibilité depuis la fin des années 1940, la *Beat Generation*, active sur la côte Est et en Europe⁷⁰, se déploie vers l'Ouest américain.

« By the late 1950s, a fully developed beat subculture had emerged not only in North Beach but also in Venice West (near Los Angeles), New York's Greenwich Village, and a few other hip resorts in between. The beats possessed deviant tastes in language, literature, music, drugs, and religion. Profoundly alienated from dominant American values, practicing voluntary poverty and spade cool, they rejected materialism, competition, the work ethic, hygiene, sexual repression, monogamy, and the Faustian quest to subdue nature. There were, to be sure, never more than a few thousand fulltime beats, but thanks to the scandalized media, images of beat penetrated and disconcerted the middle classes. Beats, like hula hoops, were a fad ». ⁷¹

Il semble que cette période antérieure au début de notre séquence historique (1965) contienne déjà tous les ferments des événements à venir. Si la *Beat Generation* est loin de représenter le mouvement de masse que constitue la vague *hippie*, elle en préfigure néanmoins les fondements en initiant une critique en profondeur de la société américaine, et au-delà de l'histoire de sa fondation. **Le terreau des luttes et pratiques contre-culturelles se constitue ainsi à partir de la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Les révoltes des années 1960 s'appuient sur cette critique historico-culturelle.** Le rejet des « *dominant American values* » va de pair avec celui d'une « certaine histoire nationale », pétrie de mythes fondateurs, dans laquelle la jeunesse américaine qui vit en ville n'arrive plus à s'identifier. Bien que cette histoire critique ne soit pas au cœur de notre sujet, il nous paraît important de l'évoquer pour les impacts qu'elle recèle.

De fait, le récit idéalisé de la conquête d'un territoire vierge rassemblé en « une seule nation civilisée » est moins fréquemment présenté comme la vaste entreprise de colonisation des multiples nations indiennes qu'elle fut pourtant⁷². De même pour un autre mythe, celui du colon utopiste affrontant la nature hostile pour donner naissance à une civilisation démocratique, et transformer déserts et marécages en Jardin d'Eden. Les récits documentés sur les « aventures » des colons communautaristes⁷³ relatent plutôt des expériences infernales et conflictuelles.

Plus tard, au moment où commence notre séquence historique (1965), il est intéressant de noter que l'introduction de cette histoire critique nourrit les manifestations concrètes de la

69 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., p.40

70 P.-A. Michaud, Centre Pompidou, Zentrum für Kunst und Medientechnologie Karlsruhe et al., *Beat generation New York, San Francisco, Paris*, Paris, 2016.

71 « Venice West: The Beat generation in Southern California :: University of Southern California Dissertations and Theses (11) », [s.d.]. URL : <http://digitallibrary.usc.edu/cdm/ref/collection/p15799coll36/id/126283>.. Consulté le 18 novembre 2018., p. 5 : En 1957, une communauté d'artistes et de poètes Beat s'implante à Venice West près de Los Angeles. Elle n'est pas aussi connue qu'Haight-Ashbury, célèbre quartier hippie de San Francisco, mais elle en préfigure l'esprit. in *The Unraveling of America* (1984) by Allen J. Matusow, cité par John Arthur Maynard.

72 R. Dunbar-Ortiz et P. Ménoiret, *Contre-histoire des États-Unis*, Marseille, 2018.

73 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit. ; J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, op. cit.

contre-culture. On se réfère ici aux formes d'habitat radicales ostensiblement adoptées par certaines communautés⁷⁴, comme la réactivation de tipis traditionnels. **Loin de faire référence à un folklore local, le retour à l'habitat symbolique des populations indigènes du continent américain prend une tournure provocatrice, affichant clairement la contestation d'une histoire officielle de la création des Etats-Unis.** Peut-être avons-nous déjà dans cet écart naissant entre une population et ses croyances nationales, les prémices de la *Crisis of confidence* (1979) constatée *a posteriori* par Jimmy Carter ? Dans ce discours atypique, le Président en appelle à la revitalisation des valeurs démocratiques, contre le repli matérialiste engendré par le consumérisme⁷⁵.

5 – FIGURES, INSTITUTIONS ET PRÉMICES DES LABORATOIRES D'ÉCOTOPIES ARCHITECTURALES

Nous avons examiné comment certains marqueurs historiques, idéologiques et urbanistiques trouvent un écho dans les vagues communautaires. Durant cette période, que se passe-t-il du côté de la pensée et des actions en faveur de l'écologie ? Quelques ouvrages clés sont édités, mettant déjà en évidence deux types de littérature.

Les « lanceurs d'alerte » avant l'heure, tels George Perkins Marsh qui signe avec *Man and nature* (1864)⁷⁶ la première analyse systématique de l'impact destructeur de l'humanité sur l'environnement, et Rachel Carson qui, un siècle plus tard, publie *Silent Spring* (1962) insistant notamment sur les ravages des pesticides sur la nature et leurs conséquences pour l'homme⁷⁷. Les précurseurs de l'éthique environnementale que sont John Muir avec *Our National Parks* (1901) et Aldo Leopold avec *L'Almanach d'un Comté des Sables* (1949), apportent les premières définitions de l'éthique environnementale. Une discipline,

« (...) [qui] élargit le cercle de responsabilité morale des hommes pour inclure la terre (the land). La responsabilité existe à la fois envers l'écosystème vu comme un tout, et envers chacun de ses membres. Il ne précise pas quelle est l'importance relative des différents membres au sein de la communauté. En d'autres termes, quelle est la place de l'homme, qui dans la pensée humaniste était supérieur aux autres êtres vivants, dans ce nouveau système moral ? L'éthique de la terre de Leopold ouvre une brèche dans l'anthropocentrisme occidental, et met en question la division nette homme/nature : les deux parties sont membres d'une même communauté du vivant. En effet le problème central identifié par de nombreuses théories de la philosophie environnementale est l'anthropocentrisme : l'idée que l'homme seul possède une valeur intrinsèque. Cet anthropocentrisme est considéré comme la cause des problèmes environnementaux contemporains. »⁷⁸

74 On pense ici aux habitats alternatifs mis en place dans les communautés radicales comme Drop City, Morning Star et Wheeler's Ranch. *MORNING STAR AND WHEELER'S OPEN LAND COMMUNES*, op. cit.

75 Jimmy Carter's Full « Crisis of Confidence » Speech (July 15, 1979), 1979. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=kakFDUe-oJKM..> Consulté le 26 octobre 2019.

76 G.P. Marsh, *Man and Nature ; or, Physical Geography as modified by human action*, London, 1864, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1864.

77 R.L. Carson, *Silent Spring*, op. cit.

78 H. Schmutz, P. Lagayette, F. Brunet et al., *Vers une redéfinition de la nature américaine : trois études de cas dans la région de Los Angeles*, 2013.

Le débat entre ces deux visions des rapports de l'homme à la nature — anthropocentrisme et biocentrisme/écocentrisme⁷⁹ — va devenir complexe et plus que jamais d'actualité. A l'époque où il naît, des actes concrets sont posés, tel le décret protégeant la Vallée de Yosemite (1864) que John Muir fait visiter au président Theodore Roosevelt en 1903. Et si le terme « écologie » émane du zoologiste allemand Ernst Haeckel en 1866, c'est aux Etats-Unis qu'est créé le premier parc naturel au monde : Yellowstone (1872). La Suède initiera le mouvement en Europe en 1909.

De même, le Sierra Club (1892), première ONG de défense de la nature, est initié par John Muir dans le but de protéger la Sierra Nevada. Toujours en activité, il ne dévie pas de sa position activiste soutenant les politiques en faveur de l'environnement⁸⁰.

Signalons également en Europe, l'un des prolongements de la création de la Société Impériale Zoologique d'Acclimatation (1854). Un siècle plus tard, l'après deuxième guerre mondiale voit la fondation de la première grande organisation internationale de conservation de la nature : l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN)⁸¹, toujours très active aujourd'hui, et qui dès 1951 publie un rapport se préoccupant des impacts de l'économie sur l'écologie.

Ces avancées institutionnelles convergent avec la pensée de figures comme Patrick Geddes (1854-1932), considéré comme le premier écologue et théoricien du paysage. Ecossais d'origine, basé en Europe, Geddes est un biologiste et urbaniste au parcours atypique. Il commence par dénoncer le gaspillage des ressources naturelles par la société industrielle, puis élabore le concept *Place Work Folk* (vers 1920), et le schéma de *Valley section* (vers 1925), en collaboration avec Elisée Reclus (1830-1905)⁸². Geddes initie une analyse inédite de la notion de territoire qui lui vaut d'être l'un des précurseurs du développement durable dans ce domaine. Ses idées sont reprises et citées autant par le *Bioregionalism* américain⁸³ constitué à partir des années 1960, que par le mouvement des Territorialistes européens⁸⁴ émergeant dans les années 2000, et sur lesquels nous revenons plus longuement dans la deuxième partie de la recherche.

79 C. Larrère, « Éthiques de l'environnement », *Multitudes*, no 24, no 1 (2006). : « Ceux qui étaient ainsi en quête de la valeur intrinsèque, sont revenus avec deux types de justifications, deux éthiques environnementales. La première considère que toute entité vivante, quelle qu'elle soit, déploie, pour se maintenir dans l'existence et pour se reproduire, des stratégies complexes : elle instrumentalise son environnement à son profit, pour elle-même, c'est une fin qui, comme telle, mérite le respect. Comme cette éthique accorde une valeur morale à chaque entité vivante, on la dit biocentrique. La deuxième considère que c'est parce que nous faisons partie de la même communauté d'êtres vivants, ou de la même communauté biotique, que nous avons des devoirs aussi bien à l'égard de ses membres (les entités qui la composent) que de la communauté comme un tout. C'est pourquoi on la dit écocentrique. Cette éthique se réfère directement à la Land ethic, d'Aldo Leopold, dont elle reprend la formule : « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à autre chose. »

80 « Sierra Club », Sierra Club, 21 août 2018. URL : <https://www.sierraclub.org/home>. Consulté le 13 novembre 2018.

81 « International Union for Conservation of Nature - IUCN », UICN, [s.d.]. URL : <https://www.iucn.org>. Consulté le 15 novembre 2018. « L'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) est une union de Membres composée de gouvernements et d'organisations de la société civile. (...) L'UICN s'est agrandie au fil des ans pour devenir le réseau environnemental le plus important et le plus diversifié au monde. Elle compte avec l'expérience, les ressources et le poids de ses 1300 organisations Membres et les compétences de plus de 13 000 experts. Elle fait aujourd'hui autorité au niveau international sur l'état de la nature et des ressources naturelles dans le monde et sur les mesures pour les préserver. »

82 F. Ferretti, « Aux origines de l'aménagement régional: le schéma de la Valley Section de Patrick Geddes (1925) », *M@ppemonde* (mars 2013).

83 *Environmental anthropology engaging ecotopia*, op. cit.

84 « Réseau-français-des-Territorialistes-Manifeste.pdf », op. cit.

L'urbanisme et l'architecture sont partie prenante de ces débats, dont on pourrait considérer qu'ils donnent lieu à des prémisses de nos laboratoires d'écotopies architecturales. Les grands moments et différents courants urbanistiques qui traversent le XX^e siècle, sont révélateurs des tiraillements idéologiques et conceptuels dans lesquels la discipline se construit⁸⁵. L'urbanisme émerge, on l'a évoqué, comme un phénomène global, problématisé autour des « maux urbains ». Il cherche à répondre à la fois aux critiques à l'égard des conditions de vie urbaines et aux contre-modèles utopiques qui proposent de les fuir.

Il nous semble important de revenir ici sur **deux projets urbains susceptibles d'avoir visiblement influencé les communautés intentionnelles**. Nés en Europe, ils s'exportent aux Etats-Unis à travers les colons fondateurs de communautés. **Le premier est une « utopie réalisée », la Cité-Jardin d'Howard, que l'on retient pour ses propositions spatiales. Le second est une « pure utopie », le Phalanstère de Fourier, dont les apports idéologiques sont incontournables.**

On a vu que malgré les intéressants compromis ville-campagne proposés par Howard, la Cité-Jardin se résume à une seule expérience construite, cependant conforme au projet initial. Pour le Phalanstère, une adaptation avec La Colonie de Condé-sur-Vesgre (1832), et une seule expérience, celle du Familistère de Guise (1859-1884) qui constitue aussi une interprétation du projet initial de Fourier. Cité-Jardin comme Phalanstère restent ainsi cantonnés dans la mouvance minoritaire de l'urbanisme du moment.

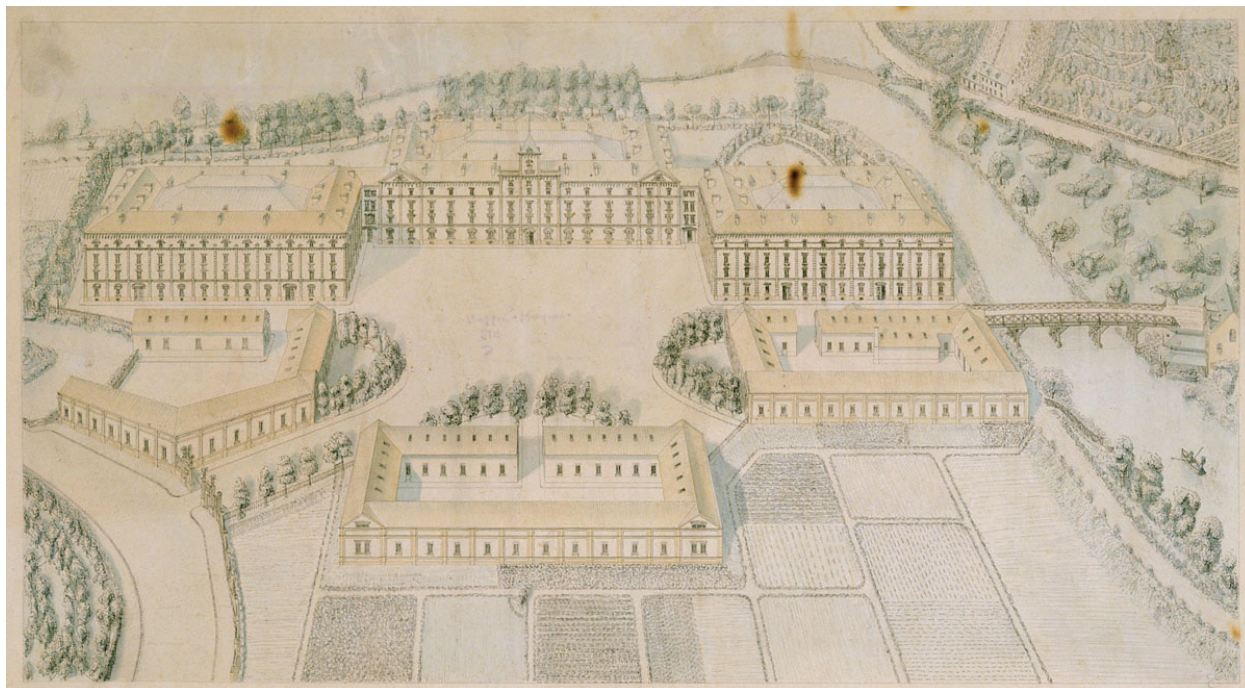
Jamais réalisé en tant que tel, le Phalanstère de Fourier (1829) semble en tirer au moins deux bénéfices. D'une part, sa capacité à concentrer l'ensemble des activités humaines en un seul lieu, en fait la source d'inspiration idéologique la plus directe pour les communautés. Mais paradoxalement de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, **les implantations communautaires ne reprennent pas sa typologie de bâtiment unique. Alors que le modèle de la Cité-Jardin semble laisser une empreinte plus tangible à travers les configurations villageoises majoritairement adoptées par les communautés.**

En réalité, le Phalanstère de Fourier est, comme le décrit Antoine Picon, simplement « représenté »⁸⁶. Tout le concept de société communautaire tiendrait dans le dessin — et non les plans — d'un bâtiment aux dimensions démesurées.

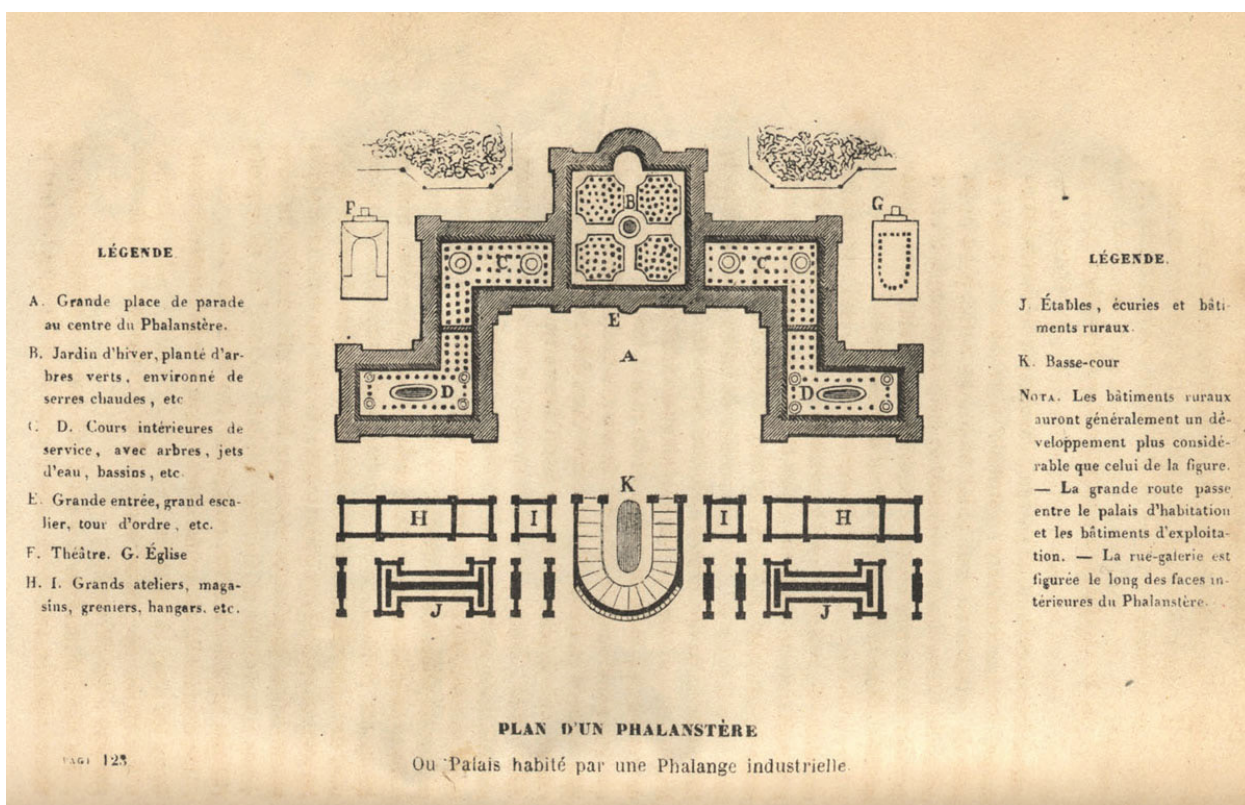
« Charles Fourier présente le phalanstère comme une sorte d'hôtel coopératif pouvant accueillir quatre cents familles – environ deux mille membres – au milieu d'un domaine de quatre cents

85 F. Choay, *L'urbanisme: utopies et réalités : une anthologie*, Paris, France, 1965. Dans son analyse de la naissance de l'urbanisme en tant que discipline, Françoise Choay distingue trois périodes historiques (le pré-urbanisme 1810-1860, l'urbanisme 1910-1950, la mise en question de l'urbanisme 1955-1965). Chacune de ces périodes engendre différentes typologies de propositions alternatives ou utopiques. Le pré-urbanisme regroupe les courants et les penseurs suivants : progressisme (Owen, Fourier, Richardson, Cabet, Proudhon), le culturalisme (Ruskin, Morris, Howard), la critique sans modèle (Engel, Marx, Kropotkine), l'anti-urbanisme américain (Jefferson, Thoreau, Sullivan). L'urbanisme regroupe les courants et les penseurs suivants : progressiste (Garnier, Le Corbusier, Gropius, Oud, Rietveld), culturalisme (Howard Sitte, Unwin), naturalisme (Wright). La mise en question de l'urbanisme regroupe les courants et les penseurs suivants : technotopia (Maymont, Friedman, Kikutake, Fitzgibbon), anthropolis (Geddes, Mumford, Hazemann, Aillaud).

86 A. Picon, « Notes sur l'utopie, la ville et l'architecture », op. cit. L'auteur fait le constat que les représentations souvent dessinées, quelques fois proches du dessin d'enfant, entretiennent un flou artistique quand à leur réalisation. On retrouve ce type de représentation pour des projets contemporains réalisés, tels que Drop City, et même certains écovillages qui réalisent des cartes dessinées de leurs implantations (Hallinguelille, Torri Superiore), le dessin ramène à la dimension projet de la communauté, une réalité en mouvement, perfectible, naïve aussi.



1



LÉGENDE

- A. Grande place de parade au centre du Phalanstère.
- B. Jardin d'hiver, planté d'arbres verts, environné de serres chaudes, etc.
- C. D. Cours intérieures de service, avec arbres, jets d'eau, bassins, etc.
- E. Grande entrée, grand escalier, tour d'ordre, etc.
- F. Théâtre. G. Église
- H. I. Grands ateliers, magasins, greniers, hangars, etc.

LÉGENDE.

- J. Étables, écuries et bâtiments ruraux.
 - K. Basse-cour
- NOTA. Les bâtiments ruraux auront généralement un développement plus considérable que celui de la figure. — La grande route passe entre le palais d'habitation et les bâtiments d'exploitation. — La rue-galerie est figurée le long des faces intérieures du Phalanstère.

PLAN D'UN PHALANSTÈRE

Ou Palais habité par une Phalange industrielle.

PLA 125

2

1 - Vue cavalière du Familistère projeté. Aquarelle anonyme, vers 1859. source : collection Familistère de Guise
 2 - Plan d'un Phalanstère ou Palais habité par une phalange

industrielle. Gravure publiée dans *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, deuxième édition, Paris. source : Librairie sociétaire, Familistère de Guise, bibliothèque.

hectares de fruits et de fleurs. Il décrit à loisir les couloirs chauffés, les grands réfectoires et les chambres agréables. Le concept évolue rapidement et finit par abriter entre mille huit cents et deux mille sociétaires. (...) Il est conçu comme un château de Versailles pour le peuple et par le peuple, avec une surface occupée – bâtie et non-bâtie – d'environ quatre kilomètres carrés ; des arcades, de grandes galeries facilitant les rencontres et la circulation par tous les temps ; des salles spécialisées de grande dimension abritant la Tour-horloge centrale, une Bourse, un Opéra, des ateliers, des cuisines ; des appartements privés et de nombreuses salles publiques ; des ailes réservées au "caravansérail" et aux activités bruyantes ; une cour d'honneur de six cents par trois cents mètres, aussi vaste et fastueuse que la grande galerie du Louvre ; une cour d'hiver de trois cents mètres de côté, soit trois fois la place des Vosges, plantée d'arbres à feuillage persistant ; des jardins et de multiples bâtiments ruraux. »⁸⁷

Ce bâtiment vaudrait également pour échelle — la phalange étant la cellule reproductible d'un réseau — sans pour autant évoquer son intégration dans un quelconque milieu urbain ou rural. Autour de ce dessin très connu, les descriptions et les éléments de discours de Fourier rappellent ceux de Thomas More : une abondance de détails pratiques, une nébuleuse poétique autour de l'ancrage spatial.

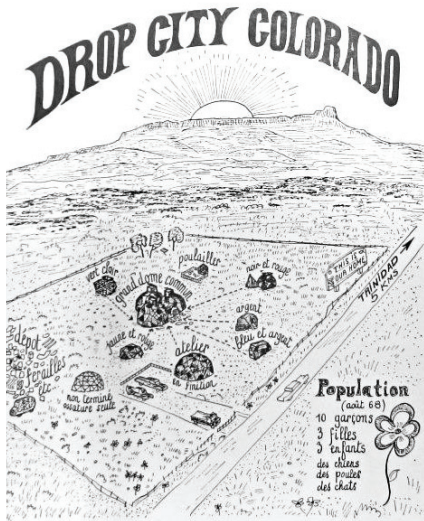
« L'île d'Utopie a deux cent mille pas dans sa plus grande largeur, située à la partie moyenne. Cette largeur se rétrécit graduellement et symétriquement du centre aux deux extrémités, en sorte que l'île entière s'arrondit en un demi-cercle de cinq cents miles de tour, et présente la forme d'un croissant, dont les cornes sont éloignées de onze mille pas environ. La mer comble cet immense bassin ; les terres adjacentes qui se développent en amphithéâtre y brisent la fureur des vents, y maintiennent le flot calme et paisible et donnent à cette grande masse d'eau l'apparence d'un lac tranquille. Cette partie concave de l'île est comme un seul et vaste port accessible aux navires sur tous les points. L'entrée du golfe est dangereuse, à cause des bancs de sable d'un côté, et des écueils de l'autre. Au milieu s'élève un rocher visible de très loin, et qui pour cela n'offre aucun danger. »⁸⁸

Chez Fourier, seule la description des activités humaines comprenant des travaux des champs et des cueillettes permet de penser que l'on se trouve « à la campagne », « peu éloigné d'une grande ville, mais assez pour éviter les importuns ». ⁸⁹ Tout comme l'Utopia de More, le Phalanstère fonctionne comme une île dont le territoire se déploie vers l'intérieur. Une lecture comparative critique permet d'aboutir rapidement au constat que **le bâtiment unique de Fourier remplit la même fonction d'enceinte protectrice que les bancs de sable et les récifs à l'entrée du golfe d'Utopia**. Mais notre propos vise plutôt à mettre en évidence qu'à l'inverse de la Cité-Jardin, la postérité du Phalanstère reposerait sur une « potentialité architecturale » et une interprétation libre du dessin proposé. En ce sens, **il reste une architecture littéraire, alors**

87 D.S. Larangé, « Le Phalanstère. Construction utopique et contre-utopique », <http://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques> (octobre 2018). URL : <http://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques/index.php?id=232>.. Consulté le 26 octobre 2019.

88 Thomas More, *L'utopie*, op. cit., p.61

89 D.S. Larangé, « Le Phalanstère. Construction utopique et contre-utopique », op. cit.



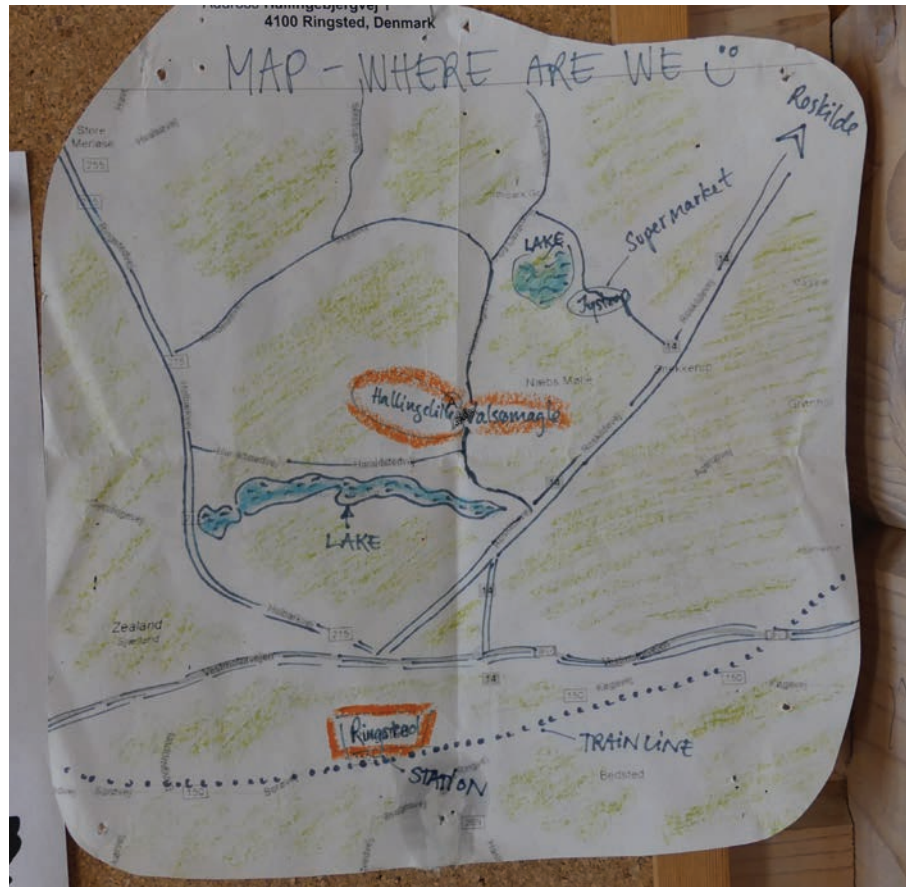
1



2



3



4

1 et 2 - Plans de Drop City, publiés dans *L'Architecture d'aujourd'hui* n°141, décembre 1968. ©SA

3 - Dessin de Torri Superiore. Source : Torri Superiore.org (capture d'écran SA- 2019)

4 - Plan d'Hallingelille à destination des visiteurs, épinglé sur le panneau d'information dans la salle à manger commune.

© SA

que plus aisée à mettre en œuvre, la conception socio-spatiale de la Cité-Jardin correspond davantage aux moyens du monde communautaire et à sa volonté sous-jacente d'un ancrage territorial.

Si cette dernière dimension n'est que progressivement revendiquée, elle fait aujourd'hui partie intégrante des déclarations d'intention des écovillages. Certains cas des années 1960 (Drop City) ou de notre échantillon plus récent (Torri Superiore, Hallingellile), bien que réalisés n'abandonnent pas pour autant une typologie de représentation proche du dessin d'enfant, renvoyant ainsi au caractère éminemment utopiste de leur engagement.

6 - LE RÊVE INTEMPOREL DE LA MAISON INDIVIDUELLE, UN POINT COMMUN AVEC LE MAINSTREAM

Cette période est foisonnante, nous l'avons signalé en début de chapitre. Attardons-nous à présent sur l'importance de la maison unifamiliale dans les communautés, (ou maison individuelle) dans le contexte croisé utopie-écologie que nous tentons de mettre en évidence. La maison individuelle apparaît comme la cellule de base de ce fameux *patent-office model* décrit par Dolores Hayden, incarnant à la fois un mode de représentation et une signature des communautés intentionnelles. **La conjonction « laboratoire-représentation-signature » semble dès lors définir la communauté et devenir son premier mode d'expression architecturale et spatiale.**

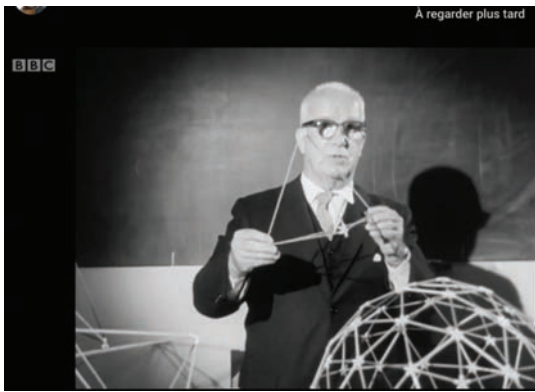
Nous avons évoqué les apports — savants et décalés pour les années 1930 à 1950 — de Howard, Wright et Le Corbusier⁹⁰ sur ce sujet. Une brève étude comparative de l'œuvre de ces trois architectes urbanistes réalisée à partir de l'ouvrage de Fishman⁹¹ nous permet de mettre en évidence leurs caractéristiques à travers plusieurs critères (proposition principale, valeurs intrinsèques, valeurs de référence, organisation sociale, organisation économique, organisation spatiale, mode de vie, habitat, style architectural, bâtiments officiels/commons, circulations), ainsi apparaissent des points communs et des divergences. Il ressort de cette mise à plat que ce sont les projets savants d'Howard et de Wright, dans une moindre mesure, qui entretiennent le plus d'affinités conceptuelles avec les initiatives communautaires. Bien qu'au service d'une « architecture du bonheur », cherchant à rendre de compte de la qualité des sites naturels, les ambitions de Le Corbusier s'expriment quant à elles essentiellement dans le champ de l'urbanisme progressiste et de l'architecture fonctionnelle, qu'elle soit collective ou individuelle.

Nous souhaitons à présent aborder les apports de Richard Buckminster Fuller (1895- 1983)⁹², particulièrement atypiques et essentiels pour notre sujet à plusieurs titres.

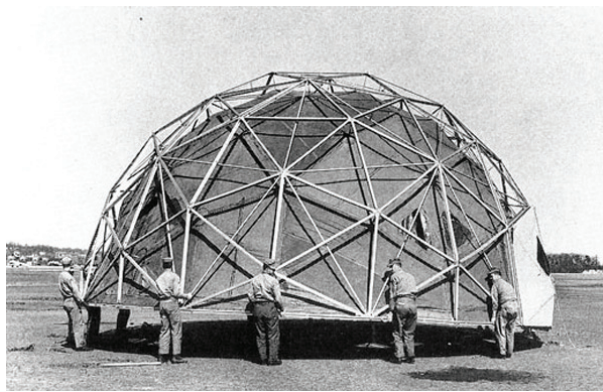
90 Le concept utopique d'urbanisation de Frank Lloyd Wright se manifeste à travers Broadacre City Usonia (1931-35), celui de Le Corbusier par la Cité Radieuse (1947).

91 Voir tableau comparatif reproduit en annexe (2e partie, point B).

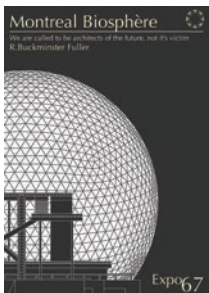
92 Richard Buckminster Fuller né le 12 juillet 1895 à Milton, Massachusetts – mort le 1er juillet 1983 à Los Angeles) est un architecte, designer, inventeur, écrivain et futuriste américain.



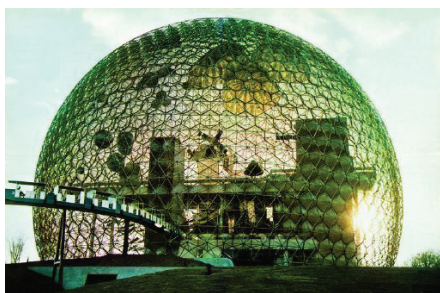
1



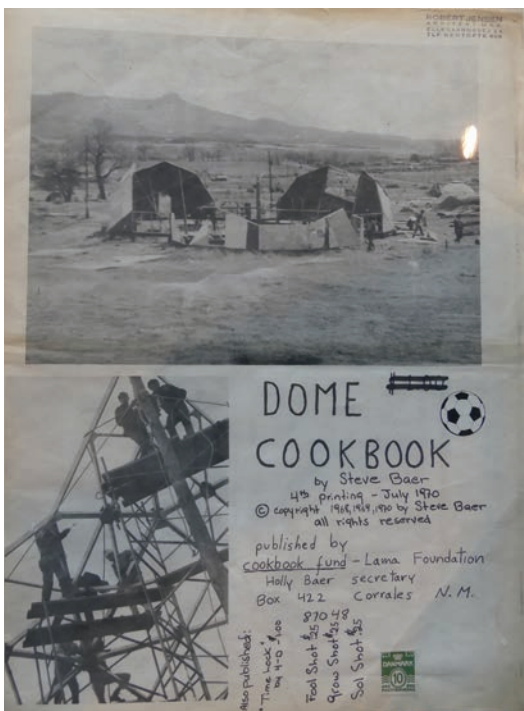
2



3



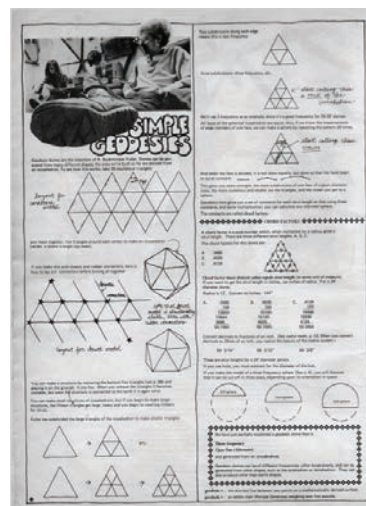
4



5



6



7

1 - Fuller explique son principe de *tensegrity*, image extraite de la série de sciences et de philosophie *BBC Horizon* diffusée le 2 mai 1964. Source : <https://www.bbc.co.uk/programmes/>

2 - Principe du dôme géodésique, 1954.

3 et 4 - Brochure et pavillon américain Expo 67, Montréal. Source images 2 à 4 : Source : www.structurenomade.com/

5 - Couverture du *Dome Cookbook*, Steve Baer, publié par Lama Loundation en 1969. Source : <https://www.flickr.com/photos/aplatform/6636014255>

6 et 7 - Couverture et page intérieure de *Domebook 2*, édité par Lloyd Khan en 1971. Lloyd Khan, également éditeur de la revue *Shelter*, a initié l'école alternative Pacific High School où 17 dômes expérimentaux ont été construits. Source : popucity.net/

Tout d'abord, la longévité du personnage : elle embrasse quasiment la période 1850-1950 traitée dans ce point, et déborde sur les vingt premières années de notre séquence historique. Puis son œuvre : prolifique, elle marque plusieurs générations d'américains — notamment la jeunesse des *sixties-seventies*, nous y reviendrons dans le point suivant — et acquiert une reconnaissance mondiale en 1967 avec son emblématique dôme géodésique, incarnant le Pavillon des Etats-Unis pour l'Expo 67 de Montréal .

« Parallèlement à la mise au point de ses « machines » [Dimaxion project entre autres], Fuller poursuit inlassablement ses recherches théoriques et expérimentales sur la géométrie et les structures. Sa géométrie « énergétique » date de 1917 et son premier modèle de tensegrity (barres comprimées et câbles tendus en équilibre) de 1927.(...) Il dépose le projet de dôme géodésique en 1942 mais ne réalise le premier qu'en 1952, un restaurant de 18 mètres de diamètre à Woods Hole (Mass.). Utilisant des tétraèdres combinés en icosaèdres de vingt faces formées de barres d'aluminium recouvertes de plastique ou de fibres de verre, les dômes atteignent des tailles croissantes et répondent à des usages multiples. Après celui de la Ford Company à Dearborn (Mich., 1953) et le centre de loisir de Hawaii de 48 mètres de diamètre (1956), le plus vaste atteint 120 mètres de portée, record du monde : c'est l'Union Tank Car Company, à Baton Rouge, en 1958. En 1967, Fuller atteint la consécration avec le pavillon américain à l'exposition de Montréal, d'un diamètre de 76 mètres à l'arrondi plus accentué, qui laisse prévoir un passage du dôme à la sphère géodésique. »⁹³

Le dôme géodésique est une construction à la fois technique — elle nécessite un certain nombre de calculs et un choix de matériaux adaptés au concept de *tensegrity* de Fuller — et ouverte à l'expérimentation par des non-spécialistes. C'est ce qui en fait la force et l'intérêt pour les pragmatiques-bricoleurs, initiateurs de communautés, abonnés du *Whole Earth Catalog* de Steward Brand⁹⁴, connaisseurs du *Dome Cookbook* de Steve Baer ou encore des *Domebook* et *Shelter* de Lloyd Kahn⁹⁵. Ces publications sont de véritables modes d'emploi pour construire son propre dôme géodésique. On y trouve autant les étapes techniques de la construction qu'un partage d'expérience sur les défauts de conception ou d'isolation à éviter.

En tant qu'invention, **le dôme géodésique est marquant par la porosité immédiate, qu'il établit entre des mondes opposés en apparence. Il permet une connexion entre architecture savante et architecture auto-construite, projet artistique et objet artisanal**, qui établit une sorte de parenté avec les pratiques vernaculaires. A contre-courant des *prefab house* que l'on évoque dans un chapitre suivant, le dôme géodésique érige le *DIY (do-it-yourself)* et le *Learning by doing* en méthodes d'auto-construction inspirées, bricolées. Chacun peut ainsi y

93 E. Universalis, « Richard Buckminster Fuller », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/richard-buckminster-fuller/>.. Consulté le 25 novembre 2018.

94 Publié de 1968 à 1972, initié par Steward Brand, le *Whole Earth Catalog* embrasse un ensemble de sujets, de la théorie des systèmes aux évolutions de la cybernétique. Son approche d'un modèle holistique de société s'inspire des travaux de l'anthropologue Gregory Bateson, du théoricien Marshall McLuhan, de l'architecte Buckminster Fuller et du mathématicien Nobert Wiener.

95 Le *Dome Cook Book* de Steve Baer est publié par Lama Foundation en 1969. Loyd Kahn publie *Domecook1* et *Domecook2* et la revue *Shelter* entre 1971-1973 :

apporter sa touche personnelle en fonction du site où il se situe et des matériaux (souvent de récupération) dont il dispose⁹⁶.

Son appropriation aisée donne lieu à toutes sortes d'interprétations et de développements⁹⁷ qui nourrissent l'imaginaire contre-culturel américain. Préoccupées de briser les conventions, les expériences communautaires offrent un contexte de choix aux réalisations les plus radicales inspirées des dômes de Fuller, notamment les plus connues à Drop City (1965) et à Lama Foundation (1967), que nous évoquons à plusieurs reprises. L'ingénieur-bricoleur Steve Baer (1938), cheville ouvrière de ces constructions, en déduira une adaptation modulaire, le zome qu'il combine à ses recherches sur l'énergie solaire et les maisons passives à travers son entreprise Zomeworks (1969)⁹⁸. Certains zomes qu'il contribue à édifier dans les communautés des années 1960-1970, notamment à Lama Foundation, sont toujours debouts. Ils sont décrits plus en détail dans l'étude de terrain et l'analyse comparative en deuxième partie.

Avant cela, un autre projet, antérieur et tout aussi fascinant, conçu par Buckminster Fuller mérite que l'on s'y attarde car il rejoint la problématique de la maison individuelle évoquée plus haut. Il s'agit de la *Maison Dymaxion* (1929) qui s'intègre dans un ensemble d'inventions du même label (la salle de bain, la voiture, le mini bus)⁹⁹. Même si c'est davantage pour sa conception spatiale et fonctionnelle que pour les matériaux employés, la Maison Dymaxion semble être l'une des premières maisons « passives ou écologiques ».

A ce stade de la recherche, on s'interroge sur la possible parenté entre la *Maison Dymaxion* de Fuller et le Earthship (1976) de Michael Reynolds, mis en œuvre dans sa communauté de Taos (NM) et dans de multiples lieux à travers le monde. Abordé dans l'étude de terrain qui lui est consacrée, le Earthship de Reynolds n'a rien de l'apparence high-tech de la *Maison Dymaxion*, mais il semble en avoir retenu l'esprit. Dissimulé toutefois sous une enveloppe formellement innovante (bien que construite avec des matériaux de récupération et des matériaux naturels), et simultanément vernaculaire, un Earthship est un habitat écologique complet. Il combine un fonctionnement passif sophistiqué pour l'énergie et le recyclage de l'eau, avec une mise en œuvre d'inspiration bioclimatique (adossement à un talus, orientation), basée sur des finitions (enduits en terre, formes adoucies) qui évoquent les villages pueblos des alentours.

Concernant la *Maison Dymaxion*, les points de vue apportés par Peder Anker et Antoine Picon permettent d'effectuer le croisement utopie-écologie qui nous intéresse. Quand Anker sou-

96 Les dômes de Drop City sont en métal découpé dans des carcasses de voitures (métal pour faire face au climat rigoureux du Colorado), les dômes de la Pacific High school sont recouverts d'un film plastique (climat chaud et humide de la côte Ouest), mais aucun n'est isolé du froid, de la chaleur ou de la pluie.

97 On peut citer notamment les *summer school* dès 1948 et 1949 au Black Mountain College.

98 zomeworks.com, « Zomeworks Corporation », zomeworks.com, [s.d.]. URL : <https://zomeworks.com/history>. Consulté le 6 avril 2019. L'entreprise de Steve Baer est aujourd'hui encore localisée à Albuquerque (Nouveau-Mexique), dans l'état même où il a commencé à construire ses zomes à Drop City, puis Lama Foundation.

99 P. Anker, « Buckminster Fuller as Captain of Spaceship Earth », op. cit. p.5 : « By the 1930s, Fuller was busy inventing a series of technologies that sought to streamline design according to nature's dynamics. The principles of fluidity, energy, and aerodynamics caught his fascination and he produced the 'Dymaxion Dwelling Machine', 'Dymaxion Car', 'Dymaxion Trailer', 'Dymaxion A-Frame Carrier', and even the 'Dymaxion Bathroom'. These represented an optimistic view of the capacities of design to meet the challenges of growth. »

ligne les aspects écologiques précurseurs de la *Maison Dymaxion*, Picon montre son appartenance aux utopies architecturales et en décortique les paradoxes.

« Although it is true that auto-industrial mass production was a major inspiration for the 'Dymaxion', it would be misleading to suggest that this alone fired Fuller's imagination. Written in 1932, his article on 'Putting the House in Order' summarized his chief aims. He began by stating that architecture should be in the service of 'Ecology – the study of human relations, particularly as pertains to the home' – a statement reflecting the definition of human ecology used by sociologists at the University of Chicago. Fuller argued that it was a matter of evolutionary survival for humankind to turn away from destructive *laissez-faire* capitalism. (...) The theoretical underpinnings of these [Dymaxion] inventions are set out in Fuller's *Nine Chains of the Moon*, published in 1938. His point of departure is, again, 'ecology', which Fuller defines as 'the body of knowledge developed out of the HOUSE. We stress not housing but the essentiality of comprehensive research and design'. Ecology thus conceived embraced research on everything from psychology, biology, and economics to material structures and design. Fuller's main idea was that energy flowed through the machinery of life. (...) Its most ingenious aspect was its natural air-conditioning; Fuller used the solar energy to create air pressure, which, in effect, cooled the building. Hundreds of these homes were mass produced and used for military purposes. »¹⁰⁰

Ainsi, la *Maison Dymaxion* exprime l'inconditionnelle confiance de Fuller dans l'innovation technique, qu'il lie avec une prise de conscience plus vaste des relations de l'homme à son environnement. Fuller érige ainsi l'approche écologique en un guide universel éthique et progressiste. Faisant cela, il « ne fait que renouer avec l'un des fondements de la pensée utopique moderne : transformer l'environnement pour changer les hommes », précise Picon, démontrant ainsi le caractère utopiste de toute l'œuvre de Fuller¹⁰¹. Et il poursuit en ajoutant :

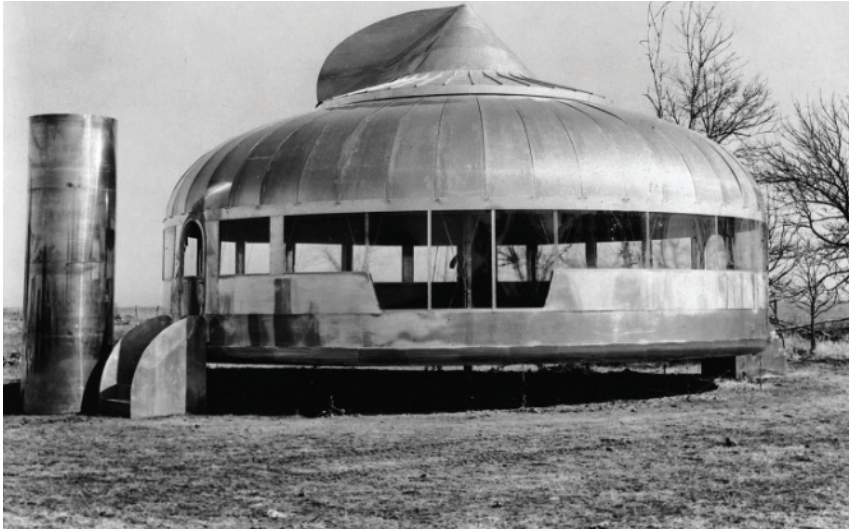
« (...) Les idées et les inventions regroupées par Fuller sous le sigle «4D» avant d'être rebaptisées «Dymaxion» participent du même genre d'ambition. Maison, salle de bain et voiture Dymaxion constituent autant d'éléments d'un environnement qui doit être pensé jusque dans ses moindres détails. Chez Fuller, la construction rejoint alors le registre plus général du design ; c'est une «revolution in design» qu'il appelle d'ailleurs de ses vœux dans presque tous ses écrits. (...) Après avoir flirté avec les idées véhiculées par le mouvement Technocracy dans les années 30, Fuller se révèle proche cette fois de tous ceux qui militent pour une gestion systémique des ressources de la planète, gestion destinée à se substituer à terme à la politique. »

Un pied dans *The Age of radio*¹⁰², un autre dans l'ère de contestation et de l'émergence des nouvelles technologies, Fuller est aussi un homme d'action qui sillonne inlassablement l'Amérique

100 *Ibid.*, pp.5-6

101 A. Picon, « Buckminster Fuller. Une utopie américaine », op. cit.

102 M. Wigley, *Buckminster Fuller Inc.*, op. cit.



1

1 - *Dymaxion House*, Wichita, Kansas, 1946. La *Wichita House*, une version évoluée de la *Dymaxion house*, était un projet pour tenter de produire des logements rentables pour tout le monde. Les réactions au prototype ont été très positives. Néanmoins, elle n'a pas été produite industriellement car

Fuller, dans un désir de perfection, a estimé qu'il pourrait améliorer la conception et il était insatisfait du prototype. Il a donc refusé de commencer la production plutôt que de produire une maison « inachevée ». Source : [americascape#4](#), ©DR

pour y donner des conférences fleuves. Il captive l'attention de la jeunesse des années 1960, abondant ses attentes intellectuelles et lui donnant les moyens techniques d'agir :

« (...) Fuller se montre aussi en constant décalage avec les époques et les contextes qu'il traverse. Contemporain de l'ordinateur, le Fuller de la synergetique ne se jette pas par exemple à corps perdu dans l'élaboration de programmes de calcul de plus en plus complexes. Il lui préfère une démarche qui s'apparente à une sorte de bricolage (...). Par-dessus tout, Fuller n'acceptera jamais les règles du jeu économique dominant, celles-là même qui sont au principe de la puissance américaine. »¹⁰³

Après la crise de 1929 et la Seconde guerre mondiale, les initiatives communautaires sont moins nombreuses¹⁰⁴. Le retour de la paix et de la prospérité dans les années 1950 n'est que de courte durée¹⁰⁵. Cette trêve ouvre sur la vague communautaire sans précédent que constitue le mouvement *hippie*. Contre-culturel, anti-militariste et au centre de la critique de l'ordre bourgeois, le mouvement n'épargne pas au passage les principes d'ordre familial et d'idéal pastoral des premières communautés américaines. Renouant avec l'idéologie anarchiste des années 1930, les initiatives de cette période bouleversent également la relation à l'espace, de l'habitat au territoire.

103 A. Picon, « Buckminster Fuller. Une utopie américaine », op. cit.

104 R.S. Fogarty, « The Quest For Utopia in Twentieth Century America », op. cit.

105 Les Etats-Unis enchaînent avec la Guerre de Corée (1950-1953), puis la Guerre du Vietnam (1955-1975).

B. LES COMMUNAUTÉS DES ANNÉES 1960-90 : DES ESPACES DE COMBAT POLITIQUE

On aborde ici la première séquence historique concernée par notre étude (1965-1995). Pour Ronald Creagh, il s'agit de la quatrième vague d'expériences communautaires. Elle clôt l'ère du *beatnik*, pour ouvrir sur celle du mouvement hippie¹⁰⁶ qui culmine dans les années 1970, avant de se transformer progressivement en son avatar des années 1980, le *New Age*¹⁰⁷.

L'histoire croisée utopie-écologie que l'on tente de restituer devient particulièrement dense en événements émergeant de la rencontre des utopies communautaires avec les problématiques écologiques. Nous tentons de tracer les liens avec les architectures qu'elles produisent en conséquence.

Des éléments de contexte sont nécessaires pour prendre la mesure de toutes les influences qui traversent **le mouvement hippie et motivent sa créativité. Il est lui-même immergé dans un monde en pleine mutation.** Les trente années de cette séquence sont en effet nourries autant des espoirs des décennies précédentes, qu'assombries par des événements politiques, économiques et sociaux bouleversant, la société américaine toute entière — les transferts culturels et politiques avec l'Europe continuant d'en être impactés.

Même si un découpage par décennies reste schématique du fait d'un enchevêtrement des différentes évolutions, on peut noter que les années 1960 sont caractérisées par la multiplication des expressions et des mobilisations sociales (*Civils Rights*, luttes féministes, luttes des minorités noires et latino, Guerre du Vietnam, premières alertes écologiques). Les années 1970 voient ces luttes se structurer en mouvements et les institutions internationales se mobiliser pour tenter d'apporter des réponses, notamment au niveau écologique. Les années 1980, hantées par un retour à une économie basée sur la croissance, marquent quant à elles un repli et une marginalisation des utopies concrètes comme théoriques, mais pas leur disparition pour autant. Les années 1990 sont des années de transition et de nouvelles mobilisations écologiques. **Au terme de cette séquence, une révolution intellectuelle s'est également accomplie. L'introduction de la pensée systémique met en évidence la complexité du monde et des interactions qui l'animent.**

Les dates et événements retenus dans cette partie procèdent par thématiques, d'une part pour restituer dans leurs grandes lignes les avancées impulsées par les initiatives contre-culturelles et institutionnelles, d'autre part, pour poursuivre les croisements utopie-écologie. Enfin, on tente de discerner leurs impacts sur les communautés intentionnelles dans leur rapport à l'architecture.

106 E. Universalis, « Beat Generation », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/beat-generation/>. Consulté le 11 octobre 2019.

107 E. Universalis, « New Age », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/new-age/>. Consulté le 4 décembre 2018. "A la fin des années 1960 : le monde va changer d'ère, connaître un nouvel âge, si l'on veut bien traduire littéralement l'anglais New Age. L'ancien âge, celui des Poissons dans lequel nous vivons encore."

1. ENTRE SUPRÉMATIE AMÉRICAINE, DÉSENCHANTEMENT ET AVANCÉES ÉCOLOGIQUES

Avant d'entrer dans le monde communautaire, détaillons le contexte mondial des trente années concernées. Les Etats-Unis sont forts de leur leadership international depuis la sortie de la Seconde Guerre mondiale. Ils vivent néanmoins depuis les années 1950 une situation intérieure tendue, héritée de la Guerre froide avec l'URSS.

Les évolutions qui s'en suivent sont contrastées. L'ère Kennedy s'efface devant l'ère Reagan-Bush. Le prolongement du *New Deal* et le pacte symbolique avec tout un pays — lié à l'imaginaire et l'utopie suscités par la conquête spatiale (discours *The New Frontier* de J.F Kennedy en 1960) — laissent la place à une idéologie conservatrice accompagnant l'émergence d'un capitalisme ultra-libéral, en réaction aux agitations des années 1960.

Au cœur de la période, les années 1970 voient la mise en mouvement de changements profonds en gestation. La publication du rapport *Limits to Growth* (1972)¹⁰⁸ fait converger un ensemble de problématiques économiques et sociales avec leurs impacts politiques, culturels et environnementaux. Dans un même temps, il introduit une critique du fonctionnement des économies mondiales qui se révèle bien plus vaste que son simple domaine de référence. Nous avons déjà évoqué ce rapport comme l'une des trois publications faisant date dans l'histoire des luttes environnementales : *Silent Spring* (Rachel Carson, 1962), *The Population Bomb* (Paul Erlich, 1971), ainsi que *Limits to Growth* (Dennis et Donella Meadows, MIT, 1972) sont de nombreuses fois cités comme une triologie annonciatrice des détériorations écologiques et des impacts des activités humaines.

Toutefois, en quoi ce rapport nécessite-t-il que l'on s'y attarde particulièrement ? En quoi est-il signifiant pour notre problématique ? Elodie Vieille-Blanchard, auteure d'une thèse¹⁰⁹ sur le sujet, décrit en détails le contexte dans lequel arrive cette publication, et comment elle va se révéler déterminante¹¹⁰ pour les luttes environnementales à venir. Au sein de ses travaux, nous avons repéré des éléments historiques et d'analyse qui apportent une épaisseur particulièrement dense aux années 1960-1990.

Réalisé par une équipe de chercheurs du MIT dirigée par Dennis Meadows, *Limits to Growth* est initié et publié par le Club de Rome¹¹¹. Déjà, un an avant le premier choc pétrolier, son titre affirmait rien moins que « *l'existence de limites globales à la croissance et la nécessité de ruptures sociétales radicales pour s'y ajuster* ». La recherche évoquée pose « [les] conditions matérielles, politiques et culturelles qui conduisent à la montée en force, autour de 1970, de discours énonçant le caractère nuisible de la croissance démographique et économique, à un niveau global. » Il

108 D.H. Meadows, *The limits to growth*, op. cit.

109 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », Thèses, EHESS, [s.l.], juin 2011. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01085023>.. Consulté le 15 juin 2019.

110 « Le scénario de l'effondrement, par Dennis Meadows », [s.d.]. URL : <http://www.recim.org/far/meadows.htm>.. Consulté le 26 septembre 2018.

111 Fondé en 1968, le Club de Rome est présenté comme un groupe international de chercheurs, décideurs, humanistes, scientifiques. Par ses réflexions, le groupe aurait été précurseur du développement durable. La publication du rapport Meadows en 1972 l'a rendu célèbre.

y est question des conséquences, telles les « premières mobilisations environnementales » qui se structurent en toile de fond de « cette dénonciation de la croissance en lien avec le développement du Tiers Monde, (...) et la critique de la technologie. »¹¹² Ainsi, Elodie Elodie Vieille-Blanchard rappelle que :

« Si la période qui suit immédiatement la Seconde Guerre mondiale voit la continuation de tendances antérieures au conflit, dans les discours et dans les mesures politiques autour de l'environnement (il s'agit principalement de constituer en réserves des zones sauvages : préservationnisme, et d'optimiser la gestion des ressources naturelles à des fins agricoles et industrielles : conservationnisme) celle qui vient ensuite témoigne du développement d'un phénomène social et culturel entièrement nouveau, connu sous le nom de « mouvement environnementaliste ». Il faudra attendre la fin des années 1960 pour que ce mouvement connaisse une envergure maximale, culminant en avril 1970 avec le « Jour de la Terre ». Mais dès la fin des années 1950, des prémises significatives se font jour. »¹¹³

Les tests nucléaires militaires, les pollutions agricoles¹¹⁴ et les techniques de culture épuisant les sols, sont parmi les sujets sensibles dans l'opinion publique américaine.

« On voit alors s'épanouir des pensées plus systémiques sur les effets néfastes de la science et de la technologie sur la société, éventuellement liées à une critique de la société d'opulence et de sa focalisation sur la production et la consommation, au détriment de la qualité de vie. »¹¹⁵

Quelques années avant ce « rapport Meadows », le discours d'un économiste comme Kenneth Galbraith est « annonciateur d'un mouvement de pensée qui va se développer au cours des années 1960, porteur d'un rejet du culte de la consommation pour elle-même, et de l'aliénation qu'il entraîne ». Au même moment, l'historien Lewis Mumford évoque dans ses écrits l'équilibre urbain perdu « entre l'individuel, l'écologique et le social, qui aurait été réalisé au Moyen Age en Europe »¹¹⁶. Plus encore, « Mumford critique « le mythe de la machine » : la croyance en la bonté intrinsèque du progrès technologique, et en son bénéfice ultime sur la vie humaine. C'est pour lui ce mythe qui a conduit les lieux d'habitation à devenir de plus en plus gros, du village à la ville, puis à la métropole et à la mégapole. »¹¹⁷

Les controverses animent alors les sciences dures (biologistes, mathématiciens et physiciens, écologues) comme les sciences sociales et humaines (économie, démographie, ethnographie...). L'un des effets induits du rapport est que les universitaires entrent dans le débat, et

112 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », op. cit.

113 Ibid.

114 R.L. Carson, *Silent Spring*, op. cit.

115 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », op. cit.

116 L. Mumford et G. Durand, *La cité à travers l'histoire*, Marseille, 2011., (première édition :1964).

117 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », op. cit.

la sphère académique n'est pas la seule scène active. Les institutions politiques américaines et les agences de l'ONU y sont également impliquées. La recherche d'Elodie Vieille-Blanchard développe longuement ces aspects. Le lecteur pourra s'y référer aisément pour plus de détails. Mais pour établir les liens annoncés avec notre sujet, nous souhaitons revenir sur la véritable « révolution » intellectuelle à laquelle l'époque doit faire face lorsque l'auteure évoque l'épanouissement de « *pensées plus systémiques* ». En effet, si cette façon de penser le monde en « systèmes » nous semble quasiment naturelle aujourd'hui, elle n'émerge pas subitement, et elle explique la nature de bien des débats actuels :

« Le concept moderne de système s'est progressivement dégagé au cours de la seconde moitié du XX^e siècle dans des branches variées des sciences et des techniques et à travers des recherches scientifiques, de grandes opérations militaires de la Seconde Guerre mondiale et l'établissement des comptabilités économiques nationales. L'apport des États-Unis et notamment de leurs grandes universités a été décisif.(...) Parmi les mouvements précurseurs, on doit en distinguer particulièrement trois : le structuralisme, qui est né au début du XX^e siècle dans le domaine des sciences humaines, puis la cybernétique et la théorie de l'information, qui ont immédiatement précédé le développement systémique et lui ont beaucoup apporté. »¹¹⁸

La pensée systémique est le produit d'une convergence. Elle introduit un changement radical dans la façon de visualiser et d'analyser le monde et ses problématiques. Au rationalisme cartésien se substitue progressivement une vision introduisant tout d'abord les notions de dynamique, d'interaction, de globalité et de complexité, puis dans un deuxième temps « *le développement du concept majeur de l'auto-organisation* »¹¹⁹. Telles sont les caractéristiques des organisations ou des systèmes constituant désormais le monde.

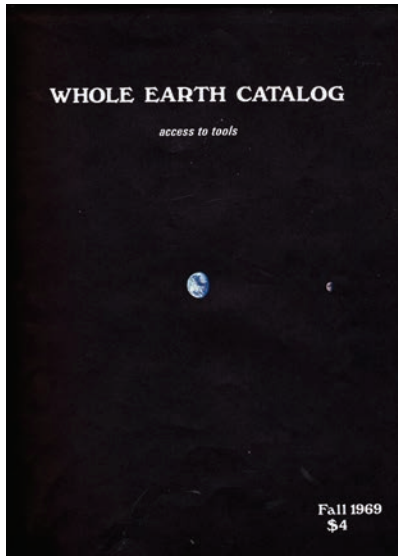
Le rapport Meadows fait justement partie des premières productions intellectuelles¹²⁰ marquantes de l'époque. Leur contenu critique, comme la méthodologie employée et les modes de démonstration, mettent en évidence la complexité des phénomènes, ainsi que leur capacité à être des entités complètes, autonomes et néanmoins intergissantes.

« Le mouvement [systémique] va se développer hors des États-Unis dans les années 1960 et 1970 avec notamment deux publications qui lui assureront une assez large vulgarisation : un rapport établi pour le Club de Rome en 1972 et qui porte un titre provocateur : Halte à la croissance [Grande-Bretagne], et en France la parution du Macroscopie de Joël de Rosnay en 1975. Ainsi, on a assisté entre les années 1940 et 1960 à une véritable explosion de concepts et notions nouvelles dans de nombreux domaines des sciences et des techniques. Ce phénomène reste pour l'essentiel localisé aux États-Unis qui bénéficient alors d'un

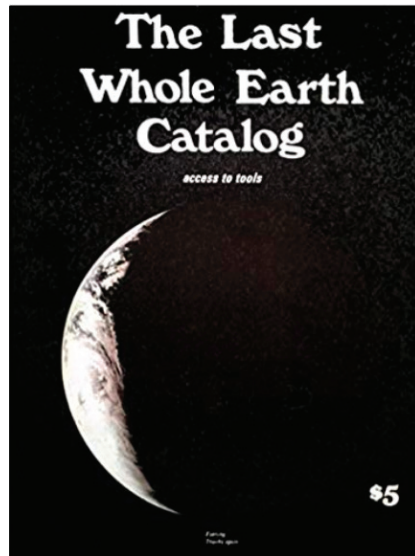
118 D. Durand, *La systémique*, Paris, France, 2013.

119 Ibid.

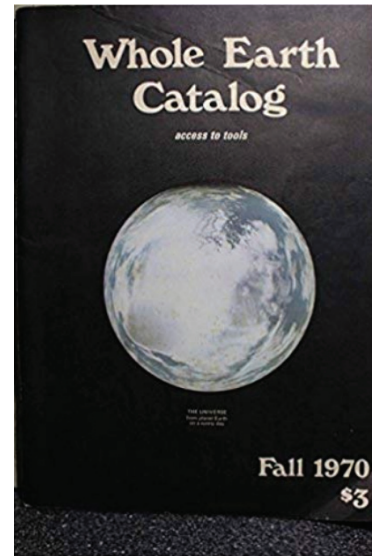
120 Le Rapport Meadows, remis au Club de Rome en 1972, présente une modélisation des tendances majeures de l'industrialisation et de leurs impacts écologiques (industrialisation accélérée, croissance non maîtrisée de la population mondiale, malnutrition, épuisement des ressources et des sols, problèmes environnementaux induits). Il prédit que sans changement de modèle économique, un effondrement global se produirait d'ici 2100.



1



2



3



4

1 à 3 - Les couvertures du *Whole Earth Catalog*, édité par Steward Brand de 1968 à 1971 environ, déclinent et diffusent cette image emblématique de la Terre vue de la Lune, la *blue marble*, seule planète habitée, écosystème

fragile isolé dans l'immensité de l'univers. Source : www.wholeearth.com/

4 - Extérieur de l'un des 76 hangars d'Habitat I. © Lindsay Brown.

remarquable dynamisme non seulement scientifique, mais aussi économique et politique. Ce grand mouvement, survenu dans un pays particulièrement pragmatique, correspondait à un besoin : celui de disposer d'un outil conceptuel nouveau, capable d'aider à résoudre des problèmes complexes dans les domaines les plus divers : création d'instruments de guidage de tir aérien, compréhension du fonctionnement du cerveau humain, conduite de grandes organisations industrielles, fabrication des premiers grands ordinateurs... »¹²¹

Alors que la majorité des débats « pré-écologiques » et les premières luttes environnementales depuis le début du XX^e siècle étaient, comme le démontre Serge Audier¹²², actives mais généralement déconnectées des autres champs de réflexion, on voit que **Limits to Growth constitue une pierre angulaire**. Sa démonstration concerne directement la finitude du modèle économique mondial tendu vers le consummérisme pour les pays riches d'une part, la famine et l'injonction à maîtriser leur croissance démographique pour les pays pauvres. En établissant **des liens avec les impacts environnementaux de ce système, elle englobe les déséquilibres écologiques dénoncés par ailleurs** (sur-consommation, surproduction, pollution, épuisement des sols liés aux techniques agricoles et à l'emploi de pesticides). **La méthode systémique, elle-même imprégnée de cybernétique et de théorie de l'information, met à jour les interactions complexes entre tous ces systèmes.**

Au-delà, la pensée systémique est aussi le réceptacle de travaux scientifiques posant les bases de l'informatique moderne et de l'ère numérique à venir à partir des années 1990-2000. Ainsi, outre l'ouverture produite permettant d'inclure la réflexion écologique au sein des problématiques de croissance des pays occidentaux, le lien avec notre sujet peut également s'établir au niveau culturel. Dans les années 1970, la pensée systémique fait en quelque sorte éclater les carcans intellectuels. Faisant cela, elle abonde dans le sens du mouvement contre-culturel porté par la même jeunesse qui descend dans la rue contre la Guerre du Vietnam, migre à San Francisco pour le *Summer of Love* (1967) ou achète un lopin de terre pour y créer une communauté. **Penser, voir le monde comme un ensemble de systèmes connectés, s'y fondre avec toutes ses perceptions, cela fait aussi partie des expérimentations de la contre-culture.** L'usage courant du cannabis¹²³ et surtout la diffusion du LSD¹²⁴ donnent accès à des visions qualifiées de « psychédéliques » dont les descriptions relatent souvent les sensations d'être connecté au monde, de faire partie d'un tout. Steward Brand raconte que c'est grâce à un trip au LSD qu'il trouve l'idée de couverture pour son premier *Whole Earth Catalog* (1968), image devenue emblématique d'une toute petite Terre seule, avec la lune au lointain, dans le noir de l'espace :

121 D. Durand, *La systémique*, op. cit.

122 S. Audier, *L'âge productiviste: hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, 2019.

123 E. Morin, *Journal de Californie*, Paris, 1970. A propos de son expérience en Californie, l'auteur raconte les moments exaltants qu'il a vécu dans les manifestations de l'époque, notamment que le cannabis était consommé plus couramment que le tabac.

124 Issu d'une molécule synthétisée en 1938 par les suisses Stoll et Hofmann, le LSD sert dans les années 1950 pour des traitements médicaux. Les artistes de la *Beat Generation* en sont coutumiers. Timothy Leary (1920-1996), psychologue, en est le grand promoteur aux Etats-Unis, bien que le LSD y soit prohibé dès 1966. On doit à Leary le fameux « *Turn on, tune in, drop out* », animé par la volonté de « mettre une tablette de LSD dans le ventre de l'Amérique pour la réveiller ».

« Hard to imagine now, but in 1966, there was no photo of the whole planet Earth from space. Brand felt sure that if people could view their planet from space, it would change everything. (...) Historian Neil Maher convincingly argues that Brand's advocacy of a view of the whole planet represented a significant shift in thinking about the relationship between nature and technology. ».¹²⁵

Les couvertures se succèdent de 1968 à 1972 déclinant cette image de la *blue marble*, tantôt dans l'ombre, tantôt en majesté. Derrière les couvertures, dans les pages du *Whole Earth Catalog* se construit une culture alternative à la croisée de toutes les influences du moment. Un catalogue du monde qui s'adresse en priorité à ceux qui ont opté pour des vies hors des circuits urbains, et qui pose les prolongements de la culture hippie, au moment même où elle est pleinement vécue par ses acteurs.

« La culture libre, tout comme l'informatique, puise ses origines dans l'évolution des communautés hippies au début des années soixante-dix. En effet, les valeurs de cette contre-culture et les théories cybernétiques de Norbert Wiener ou Marshall McLuhan ont bon nombre de points en commun. La quête spirituelle hippie qui cherche à élargir le champ de la conscience et à inventer de nouvelles manières de se lier aux autres — à travers les drogues psychédéliques par exemple — a trouvé une résonance dans les théories de village global. C'est par exemple avec l'emblématique *Whole Earth Catalog* de Stewart Brand que commencent à se rencontrer contre-cultures et technologies numériques. En effet, véritable préfiguration de ce que deviendra l'internet, le *Whole Earth Catalog* propose un ensemble de références théoriques, techniques et pratiques destiné à un mode de vie créatif et autosuffisant. Chaque nouvelle édition du catalogue était augmentée de commentaires, suggestions et remarques de ses lecteurs. Vêtements, livres, graines y étaient catalogués, mais aussi des références scientifiques et technologiques. Stewart Brand considérait l'outil informatique comme un « nouveau LSD » dans le sens qu'il offrait autant de possibilités d'émancipation et d'ouverture de la conscience que les drogues psychédéliques. Brand a par la suite prolongé son projet avec le WELL, un espace de discussion numérique autour des contenus du *Whole Earth Catalog*, transposant ainsi l'esprit communautaire hippie vers des communautés numériques, fondées sur des principes d'ouverture, de partage, d'autonomie, de génération de liens sociaux et de production collective de biens communs. [...] »¹²⁶

Nous aurons l'occasion de revenir sur l'apport des communautés hippies à l'élaboration des outils numériques d'aujourd'hui, cela au cours de la deuxième partie de la recherche, dans le cadre de l'analyse comparative au moment où nous abordons la constitution en réseau des écovillages. Mais pour clore sur les apports de la pensée systémique dans cette approche historiographique, nous souhaitons interroger une dernière fois le champ des possibles ouverts ?

Bien que s'appuyant sur des schémas et des modélisations scientifiques, la pensée sys-

125 A.G. Kirk, *Counterculture green*, op. cit., p.41

126 Augustin, « The Whole Earth Catalog », Index Grafik, 9 mars 2016. URL : <http://indexgrafik.fr/the-whole-earth-catalog/>. Consulté le 31 octobre 2019.

témique n'est-elle pas venue nourrir également le champ des utopies ? Le « rêve éveillé » de Ernst Bloch animé par le *Principe Espérance* et le *Principe Responsabilité* d'Hans Jonas, ne se trouvent-ils pas connectés par la loi des systèmes ? N'est-ce pas dans ces tentatives de rapprocher les contraires que les utopies passent de l'irréalisable à leur concrétisation, en prenant en compte une multiplicité de contraintes ? N'est-ce pas pour cela que les projets communautaires sont nécessairement complexes, et « intrinsèquement » socio-spatiaux ?

A ce stade de l'exploration de notre sujet, nous laissons ces questions ouvertes et tenterons d'y revenir en conclusion avec davantage de recul.

Après cette échappée à travers le contexte mondial, rapprochons nous de notre cadre géographique pour cette période, et en particulier des événements idéologiques et écologiques-marquants pour le monde communautaire. Comme le souligne Ronald Creagh, aux Etats-Unis, les années 1960-1980 révèlent avant tout une crise de société profonde qui s'exprime par une apogée du *back to the land* sur fond de contestations aux effets parfois violents¹²⁷. En moins de cinq ans, les Etats-Unis voient l'assassinat de trois leaders politiques qui incarnaient l'espoir et les luttes émancipatrices : John F. Kennedy (1917-1963), Malcom X (1925-1965) et Martin Luther King (1929-1968). Ces mouvements, ainsi que la montée des manifestations contre-culturelles s'ajoutent aux tensions intérieures déjà évoquées à propos des impacts de la Guerre Froide sur la population américaine. Pour exemple, le Black Panther Party (1966-1982) initie des actions révolutionnaires durement réprimées par le FBI, le pays est déchiré par le conflit au Vietnam, et comme partout dans le monde, les révoltes étudiantes culminent l'année 1968.

Aux Etats-Unis, comme en Europe du reste, les années 1970 marquent également l'émergence des premières manifestations anti-nucléaire, imprégnées des séquelles de la guerre du Vietnam, des essais dans des zones qualifiées de « désertiques » détruisant des écosystèmes entiers, et des rapprochements envisagés entre le nucléaire civil et militaire¹²⁸. Une « *réthorique de la catastrophe* »¹²⁹ se répand à travers le discours de certains « prophètes »¹³⁰, faisant étrangement penser à celle que nous connaissons aujourd'hui. Ce type de discours basé sur d'autres événements, sans doute pas nouveaux, mais ressentis comme des chocs (naufrages de pétroliers comme le *Torrey Canyon* en 1967, ou encore la destruction d'écosystèmes rares comme le Lac Erié causée par des rejets industriels) sert la montée en puissance des mouvements environnementaux :

« A la fin des années 1960, le mouvement environnementaliste, qui a commencé à se structurer dès la fin des années 1950, prend une ampleur tout à fait significative dans la société américaine.

127 On pense notamment aux affrontements liés à la lutte pour les Civils Rights (1945-1970), aux manifestations contre la guerre du Vietnam (1965-début années 1970). Ces luttes sont plus largement rejointes par les mouvements pacifistes et féministes.

128 M. Hertsgaard, « Le président Reagan bouleverse les bases de la politique nucléaire », *Le Monde diplomatique*, 1 juin 1982. URL : <https://www.monde-diplomatique.fr/1982/06/HERTSGAARD/36779>.. Consulté le 18 décembre 2018.

129 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », *op. cit.*, pp.218-242

130 *Ibid.*, p.218 : sont cités « Paul Ehrlich et Barry Commoner comme les plus éminents de ces « prophètes ». Ils évoquent aussi, entre autres, Garrett Hardin, Eugene Odum, auteur d'un fameux traité universitaire d'écologie, et LaMont Cole, écologue à l'Université de Cornell. »

C'est d'abord sur les campus que germent des discours et des expérimentations en rupture avec la société de consommation ; puis la préoccupation environnementale gagne jusqu'aux sphères industrielle et gouvernementale, lesquelles se réapproprient les idées écologistes en les débarrassant de leur radicalité. Cette montée en puissance va culminer en avril 1970, avec le Jour de la Terre, avant que l'environnementalisme se scinde en plusieurs approches, témoignant de visions et d'intérêts distincts. »¹³¹

Du point de vue des avancées écologiques institutionnelles, la période 1960-1970 se révèle plutôt active. Elle voit la signature de près d'une cinquantaine de conventions internationales pour la protection de l'environnement dont certaines sont emblématiques comme le *Wilderness Act* (1964), première loi américaine sur la protection de la nature, puis le *National Environmental Policy Act* (1969), premier texte législatif pour une politique environnementale aux Etats-Unis.

En 1968, l'organisation par l'UNESCO d'un colloque sur la biosphère à Paris, met en évidence une politique déjà active pour la protection de l'environnement datant de l'après deuxième guerre mondiale, et propose pour la première fois d'ouvrir une réflexion liant les problématiques de développement et de protection de l'environnement¹³².

Le premier *Earth Day* (Journée Mondiale de la terre) est créé le 22 avril 1970 aux Etats-Unis : 20 millions de personnes y participent. Pour « *la plus grande manifestation d'un jour de l'Histoire des Etats-Unis* », tout le pays est mobilisé, mais les manifestations de masse semblent rattrapées par les premières formes de récupérations politiques :

« Pour les historiens du mouvement environnementaliste, 1970 constitue un point de rupture. Sills rapporte des travaux sociologiques démontrant que cette date a constitué un pic du point du soutien de la population à l'écologie, et l'amorce d'un déclin. Il mentionne l'effondrement rapide d'une demi-douzaine de magazines consacrés à l'environnement, nés dans la foulée du Jour de la Terre. Selon lui, cet apparent reflux du mouvement environnementaliste masque en réalité sa transformation en un dispositif plus institutionnel et moins radical politiquement. »¹³³

N'est-ce pas, on l'a déjà évoqué, une part du mécanisme des contre-cultures que d'être, au moins partiellement, récupérées ?¹³⁴ Une nouvelle page de l'histoire semble enclanchée. En 1971, *Greenpeace* voit le jour au Canada, et la France met en place son premier Ministère de Protection de la Nature et de l'environnement. Stockholm accueille en 1972 la première confé-

131 Ibid., p.243

132 C. Maurel, « L'Unesco, un pionnier de l'écologie ? », *Monde(s)*, N° 3, n° 1 (juin 2013). « La « Conférence intergouvernementale d'experts sur les bases scientifiques de l'utilisation rationnelle et de la conservation des ressources de la biosphère », organisée par l'Unesco à Paris en septembre 1968, à l'initiative du comité consultatif de l'organisation pour les recherches sur les ressources naturelles, est la première réunion scientifique mondiale à se pencher sur les problèmes de l'environnement. Elle envisage de manière liée les problèmes de l'environnement et ceux du développement. Son organisation s'inscrit dans le cadre de la volonté du directeur général René Maheu de faire jouer un « rôle pionnier » à l'Unesco dans le domaine écologique. »

133 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », op. cit., p.252

134 *Contre-cultures!*, op. cit.

rence mondiale sur l'environnement de l'Organisation des Nations Unies. Davantage connus sous l'intitulé *Sommets de la Terre*, ils sont depuis reconduits tous les dix ans, le prochain étant prévu en 2022 à Rio, où il a déjà été accueilli en 1992.

Enfin, **le monde de l'architecture et de l'urbanisme — largement concerné par les questions d'habitat, de pollution et de prise en compte de l'environnement — finit par voir son événement propre se mettre en place. L'année 1976 voit la création d'Habitat I¹³⁵, la première Conférence des Nations Unies sur les Établissements Humains.** Elle a lieu à Vancouver alors que les gouvernements ont commencé à reconnaître l'ampleur et les conséquences de l'urbanisation rapide. Parmi les personnalités présentes, deux architectes importants pour notre sujet : Richard Buckminster Fuller, dont on a évoqué l'œuvre et la popularité, et Paolo Soleri, disciple rebelle de Frank Lloyd Wright qui, à travers la création du laboratoire urbain Arcosanti (1970)¹³⁶, s'attache à proposer un contre-modèle à l'étalement urbain et à l'horizontalité de la ville américaine. Tous deux représentent un courant qui a le vent en poupe, mais restera très minoritaire, ne trouvant finalement sa véritable expression que dans le monde communautaire. Nous voyons dans nos études de terrains comment les communautés s'approprient le dôme géodésique de Buckminster Fuller, et nous étudions directement le cas d'Arcosanti.

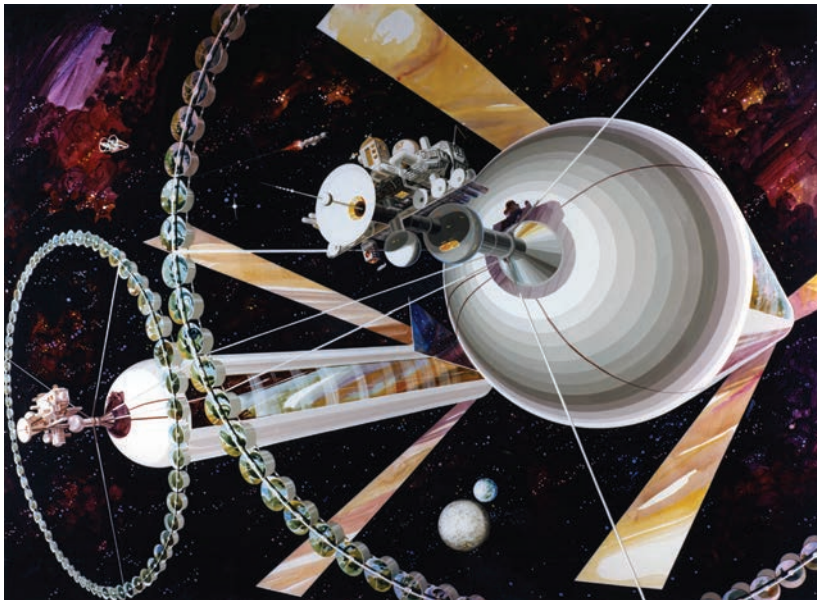
Le rapide parcours thématique proposé a permis de mettre en évidence que **cette période de trente ans à peine (1960-1990) est traversée par un certain nombre de bouleversements sociaux et intellectuels pluridisciplinaires.** On discerne d'une part, les luttes émancipatrices (féminisme, *black power*, mouvements latinos, jeunesse), les premières alertes écologiques et humanitaires (Carson, Meadows, Ehrlich), le premier choc pétrolier (1973). D'autre part, le mouvement hippie produit, entre autres, une vague communautaire sans précédent aux États-Unis (Creagh). Elle s'accompagne de mises en œuvres socio-spatiales, inspirées des utopies transformatrices, qui empruntent autant aux avancées technologiques qu'à l'autoconstruction performative ou à une redécouverte de l'architecture vernaculaire. L'enthousiasme pour les technologies simples et appropriables (Schumacher, Brand) se combine avec une appétence pour les innovations les plus pointues (Buckminster Fuller, conquête spatiale). Enfin, au sein des multiples tendances qui agitent la nébuleuse écologique, les prémices d'un nouveau courant de pensée qui en appelle à « une éthique des territoires et de la Terre » se dessine à travers le *bioregionalism* aux États-Unis, et la *Deep Ecology* en Europe.

Ces bouleversements philosophiques sont reconnus dans leurs champs d'étude, mais on ne peut constater qu'ils soient mis en avant ailleurs que dans des projets alternatifs. Nous verrons plus loin comment les écovillages actuels — parce qu'ils tentent des mises en application pragmatiques, plus intuitives que théoriques¹³⁷ — pourraient incarner des espaces de synthèse de

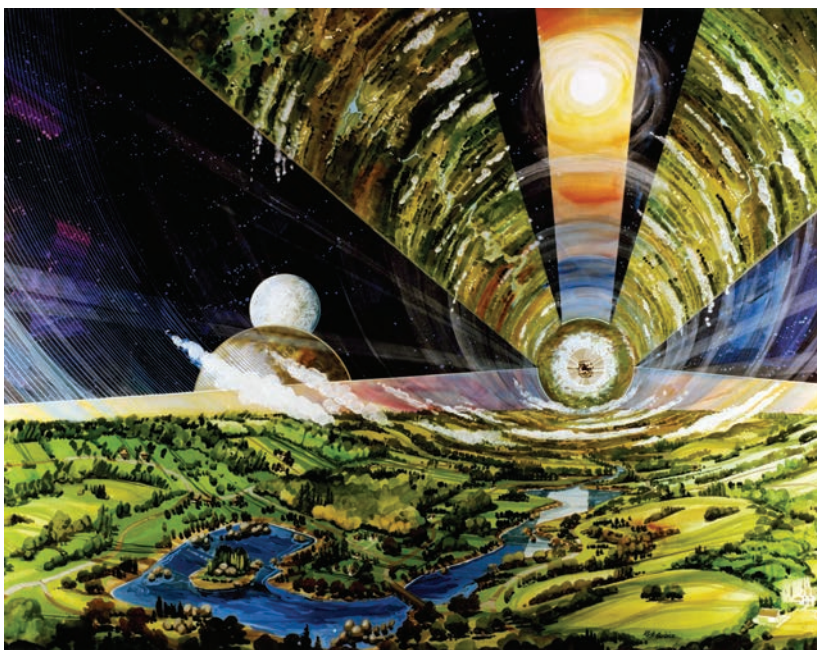
135 « Habitat I », caps-conference.eu, 13 novembre 2017. URL : <https://caps-conference.eu/habitat-i/>. Consulté le 11 octobre 2019. in Vancouver, Canada, 31 May – 11 June 1976, which was adopted by the United Nations as a consequence of rapid urbanization. The General Assembly adopted resolution 31/109. [1] It Took notes of the conference report, [2] the Vancouver Declaration on Human Settlements, [3]

136 Arcosanti fait partie des communautés retenues parmi nos 8 terrains d'étude.

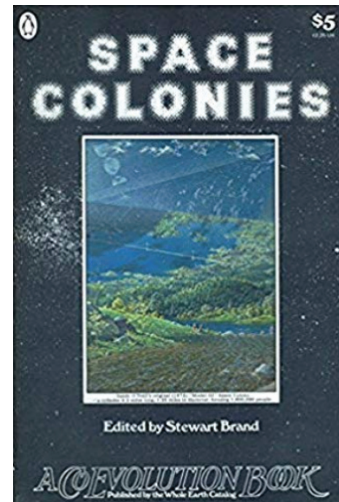
137 Ce point est abordé dans l'analyse comparative, en deuxième partie de la recherche.



1



2



3

2 - Double cylindre O'Neill, théorisé à partir de 1974. source : Rick Guidice NASA Ames Research Center. Source : <http://lifesci3.arc.nasa.gov/SpaceSettlement/70sArt/art.html>

3 - Vue intérieure d'un cylindre, montrant l'alternance de tranches « terre » et « fenêtre ». Source : Rick Guidice, NASA Ames Research Center (color-corrector unknown)

4 - *Space Colonies*, édité par Stewart Brand en 1977, dans la collection *Co-evolution Books*. Le livre est organisé

en 3 sections : "*Vision, Debate, Space*". *Vision* est celle de Gerald O'Neill, de la vulgarisation technique jusqu'aux détails pratiques. *Debate* ouvre la critique sur l'idée de la vie humaine dans l'espace. *Space* relate les histoires de personnalités comme l'astronauet Schweickart, le scientifique Sagan et le politicien Brown. Source : www.wholeearth.com/

l'ensemble des critiques et courants de pensée apparus dans les années 1970.

Que se passe-t-il au même moment dans le *mainstream* ? Le monde communautaire, préoccupé d'activer des utopies architecturales et écologiques, est particulièrement réceptif à un autre bouleversement qui démontre la puissance des rêves anciens, et la capacité des technologies de les faire aboutir.

Quand le 21 juillet 1969, Neil Armstrong marche sur la Lune, à la télévision, en noir et blanc, le monde entier assiste au triomphe de la suprématie des Etats-Unis. Une page inédite de l'histoire de l'humanité s'ouvre, cristallisant les espoirs et les craintes, soulevant des problématiques mondiales complexes. L'événement est d'une ampleur inédite que nous ne négligeons pas, mais qui nécessite de rester centré sur les aspects qui traversent notre sujet. Dans un premier temps, les images rapportées de l'espace remettent tout en perspective. Même si les premières photographies de la Terre vue de la Lune datent de 1966, cet événement rapporte de nouvelles vues qui mettent davantage en évidence l'isolement et la fragilité de la *blue marble* dans le système solaire, plus largement dans l'univers. Il marque aussi un point de bascule, enrichissant l'histoire du design architectural d'une nouvelle forme d'utopie : la *space colony*. L'exemple le plus marquant est un cylindre spatial (1974) proposé par l'ingénieur physicien Gerard O'Neill (1927-1992), accompagné de son ouvrage *The High Frontier, Human Colonies in Space* (1976)¹³⁸, au titre évocateur de la lignée de pionniers dans laquelle il souhaite s'inscrire. Le projet est suffisamment fou et fort pour trouver des échos dans la littérature et le cinéma de science-fiction¹³⁹. Le *Whole Earth Catalogue* y consacre un numéro entier en 1977, sous le titre *Space Colonies*¹⁴⁰ dans lequel le design, le mode de vie, l'installation de communautés humaines sont abordés à travers de nombreux textes. Les écrits cohabitent avec une diversité de représentations typique des publications contre-culturelles de l'époque (photographies de l'espace, peintures et dessins d'anticipation, dessins techniques et scientifiques, comics...). Un genre dans lequel le *Whole Earth Catalog* excelle, révélateur d'une pensée hybride, avide de concilier le savant et le populaire, tout en liant théorie et pratique.

Mais revenons sur Terre et n'oublions pas que cette projection de communautés humaines dans l'espace est venue s'arrimer au *Spaceship Earth* de Richard Buckminster Fuller. Peder Anker¹⁴¹ décrit comment l'œuvre entière de Fuller — traversée par la volonté de sauver la Terre du péril écologique — fait le lien entre cette nouvelle utopie « extra-terrestre » et l'architecture des communautés contre-culturelles en quête d'une dimension écologique.

La vision que Fuller a de la planète Terre — le *Spaceship Earth*, c'est la Terre vue comme un vaisseau spatial dont les habitants du monde sont l'équipage — fait l'objet d'une première

138 G.K. O'Neill, *The high frontier*, London, 1978.

139 « Cylindre O'Neill », <https://www.clubic.com/mag/sciences/conquete-spatiale/article-862473-1-cours-cylindre-neill-sphere-dyson.html>. Consulté le 18 décembre 2019.

140 S. Brand, *Space colonies*, Sausalito, Calif., 1977.

141 P. Anker, « Buckminster Fuller as Captain of Spaceship Earth », op. cit. « Fuller appealed to public sentiment by pointing out that we are all space travellers on a common voyage: 'I've often heard people say, 'I wonder what it would feel like to be on board a spaceship,' and the answer is very simple. What does it feel like? That's all we have ever experienced. We are all astronauts'. Being a space traveller had obvious appeal. »



1

1 - *Only one Earth*, couverture du *Courier de l'UNESCO*, janvier 1973. Source : <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000074879>

conférence dès 1964. Pour ceux, nombreux parmi la jeunesse américaine, qui reçoivent ses idées comme une utopie crédible, « Bucky » est le capitaine de ce vaisseau, embarquant avec lui autant les écologistes technophiles que les ingénieurs-architectes, seuls à même de sauver le monde :

« Fuller was not alone in construing the Earth as a spaceship. Since the early 1960s, ecologists had been involved in research aimed at constructing cabin systems for spaceships. In this literature, space colonies came to represent a rational, orderly, and wisely managed contrast to the irrational, disorderly, and ill-managed state of affairs on Earth. Following the advice of these 'space cabin ecologists', influential economists and politicians such as Kenneth Boulding, Barbara Ward, and Adlai Stevenson came to argue that environmental and moral space should be reordered according to the ideals of the astronaut. Fuller thus accompanied a wider trend, and became particularly influential among architects such as Ian L. McHarg, John Todd, and the 'New Alchemists', Alexander Pike and John Frazer, and Brenda and Robert Vale who designed autonomous buildings modeled on ecological space travel. »

Autrement dit, les politiciens ne savent pas gérer les affaires terrestres. Les scientifiques, les écologistes, les ingénieurs, les architectes sont en meilleure capacité de s'emparer de l'espace pour y implanter un développement humain moral et écologique.

Cette idée que les inventions humaines sont plus déterminantes que les actions des politiciens¹⁴² rejoint la mouvance anti-establishment contre-culturelle¹⁴³ qui ne cesse de monter, et explique également l'adhésion et l'inspiration des initiatives communautaires¹⁴⁴.

« Fuller's construction techniques were used in such counterculture buildings as the ultra-hippie 'Drop City' in Colorado. The military survival technique of how 'to do more with less' found, thanks to Fuller, its counterpart in energy-saving buildings that were 'to be the easiest, most efficient, with least cost' ».

2. DÉFIANCE ENVERS LES COMMUNAUTÉS ET ACTIVATION DES LABORATOIRES DE LA PRAXIS

Les années 1970 marquent l'épuisement des différentes contestations sociales cumulées. De 1972 à 1974, l'affaire du *Watergate* aboutit à la démission de Richard Nixon. En plein marasme politique, l'année 1973 voit la fin de la Guerre du Vietnam, mais aussi le premier choc pétrolier¹⁴⁵ et avec une prise de conscience de la finitude des ressources naturelles. En janvier 1973,

142 Ibid. « Take away all the inventions from humanity and, within six months, half of us would die of starvation and disease; he argued. 'Take away all the politicians and all political ideologies and leave all the inventions, and more would eat and prosper than do now [in 1968]. »

143 *One dimensional man*, d'Herbert Marcuse, publié en 1964, traduit en français en 1968, est une critique de la société moderne et de ses artefacts de liberté. Il y est décrit comment s'installe sa domination sur l'homme par la création de besoins, notamment par la consommation. En référence à T. Roszak, in *The Making of a counter culture*, A. Bennett, « Pour une réévaluation du concept de contre-culture », op. cit., « Roszak décrit la contre-culture comme l'émanation des « enfants de la technocratie », une jeunesse bourgeoise rebelle qui souhaitait rompre avec l'univers bourgeois de leurs parents. »

144 P. Anker, « Buckminster Fuller as Captain of Spaceship Earth », op. cit.,

145 Le premier choc pétrolier est une crise mondiale des prix du pétrole qui débute en 1971 à la suite du pic de production de pétrole des États-Unis et de l'abandon des accords de Bretton-Woods qui a pour effet une forte dévalorisation du dollar et donc

L'UNESCO fait paraître son *Courier*, intitulé *Only one Earth*¹⁴⁶ où l'ensemble des problématiques écologiques actuelles sont déjà posées, et lance un appel à une politique mondiale pour l'environnement dans des termes similaires à ceux d'aujourd'hui.

Enfin, parmi les dates et événements phares signifiants pour notre problématique, le 15 juillet 1979, Jimmy Carter prononce un discours télévisé d'une étonnante sincérité, intitulé *Energy and The National goals - The Crisis of confidence*¹⁴⁷. Outre sa crainte d'une société qu'il sent se dissocier de ses institutions, Carter exprime ses inquiétudes sur les conséquences du choc pétrolier, notamment l'autosuffisance énergétique américaine. Il tente même de donner l'exemple en prenant position en faveur de l'énergie solaire : au mois de juin précédent son discours, il fait installer des panneaux solaires sur le toit de la Maison Blanche pour son alimentation en eau chaude.

En 1986, alors que l'installation fonctionne, elle est démontée par l'administration Reagan, sous prétexte de faible productivité. Ce démantèlement, autant symbolique que son installation, est accompagné d'une suppression des budgets consacrés à la recherche et au développement des énergies renouvelables au sein du Department of Energy (DoE), ainsi que des allègements fiscaux¹⁴⁸.

Dans ce climat politique qui fait osciller toute une nation entre optimisme forcené et effondrement d'un système, l'opinion américaine évolue également vis-à-vis des mouvements communautaires.

*« Aux siècles précédents, l'hostilité était rare ; l'Américain moyen manifestait de l'intérêt ou de l'indifférence à l'égard des pratiques utopiques en général et des utopies libertaires en particulier. (...) Mais désormais les gardiens de l'ordre sont sur le qui vive (...). On décrit l'utopiste comme un imaginaire, un papillon rebelle au filet qu'impose la vie sociale, un hurluberlu qui pousse l'insolite jusqu'au mauvais goût (...), un désaxé qui, non sans scandale, met en scène ses fantasmes pour compenser ses frustrations. L'utopiste aurait pour terrain d'exercice la divagation stérile, l'idéal délirant : l'utopie ne mène nulle part. C'est donc tout un arsenal que l'on va mettre en place pour marginaliser le mouvement sur les plans médiatique, culturel, politique et juridique ».*¹⁴⁹

L'inquiétude de l'américain moyen reprend curieusement, et avec une connotation négative, le vocabulaire évocateur de certaines passions humaines de Fourier, telles la papillonne, la composite ou encore la cabaliste¹⁵⁰. Plus tard, les années 1980 sont entachées par les scandales

des cours du pétrole qui sont libellés en dollars. La crise économique induite est souvent associée à ce choc à cause de la déclaration d'embargo de l'OPEP accélérant encore la hausse de prix du baril dans le contexte de la guerre du Kippour. En un an, le prix du baril passe d'environ 3 à 12 dollars. Les effets du « premier choc pétrolier » se feront sentir jusqu'en 1978.

146 Unesco, *The Unesco Courier*, Paris, Pays multiples, 1948. ; Still Only One Earth, 2015. URL : <https://pubs.rsc.org/en/content/ebook/978-1-78262-076-1..> Consulté le 13 octobre 2018.

147 Jimmy Carter speech- Crisis of Confidence.pdf, [18 avril 1977].

148 D. Biello, « Where Did the Carter White House's Solar Panels Go? », *Scientific American*, [s.d.]. URL : [https://www.scientificamerican.com/article/carter-white-house-solar-panel-array/..](https://www.scientificamerican.com/article/carter-white-house-solar-panel-array/) Consulté le 7 décembre 2018.

149 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., pp.209-2010

150 « Charlesfourier.fr », [s.d.]. URL : <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article721..> Consulté le 29 août 2018. Parmi les 13 passions de Fourier, les passions distributives se constituent à partir d'agencements des précédentes : 1. La papillonne s'exprime par

de certaines sectes religieuses¹⁵¹, d'inspiration chrétienne ou de philosophie orientale, qui vont s'ajouter au discrédit nouveau dont les initiatives communautaires font les frais.

On s'interroge sur cette stigmatisation. Ne vise-t-elle pas à minorer la dimension critique des utopies sociales pour éluder les remises en questions soulevées ?

Incarné par la jeunesse pacifiste (et probablement naïve), discréditée par son emploi affiché des drogues, le *flower power* remet effectivement en cause les valeurs consuméristes de l'*American way of life*, mais il ne peut pas grand chose non plus face au pouvoir récupérateur des mass-media décrit par Mc Luhan¹⁵² qui « *présentent le tableau d'une jeunesse livrée au sexe, à la drogue, et par conséquent à la violence et à la criminalité.* »¹⁵³

Malgré les caricatures, les initiatives communautaires ont cependant un avantage. La plupart sont éloignées des centres urbains où se jouent les actions étudiantes (notamment San Francisco sur le campus de l'UC Berkeley dès 1967) et l'épanouissement des cultures underground. Dans son article *Contre-culture*, Alain Touraine rappelle combien la nature même des communautés en fait les garantes d'une conception de l'utopie incluant, dès cette époque, les préoccupations écologiques d'aujourd'hui :

*« Le refus ne mène pas qu'à l'éclatement ou à la fuite. Il anime aussi des utopies ; il suscite la création de communautés et la recherche d'une philosophie nouvelle. À une société qui se définit par sa croissance, son mouvement, ses changements incessants s'oppose l'idée d'un retour à l'équilibre qui, d'abord purement volontaire, en appelle récemment aux exigences de l'écosystème. »*¹⁵⁴

Drop City (1965-1973)¹⁵⁵ est l'exemple même du rêve de quelques artistes en quête d'une expérience liant l'art, la vie, la nature¹⁵⁶. Les fondateurs — Gene et JoAnn Bernofsky, Richard Kallweit et Clark Richert — venaient du cinéma, du théâtre et des arts visuels. L'architecture devient le mode d'expression de leur projet communautaire. En avaient-ils conscience ? Leurs témoignages postérieurs parlent davantage d'intuition et de spontanéité¹⁵⁷. Toujours est-il que **l'emploi du dôme géodésique comme unité de base de leurs habitations fait la synthèse d'un certain nombre d'aspirations utopistes, toujours enclines à vouloir concilier les**

le désir de renouveau qui pousse d'une passion à l'autre et permet de fuir la monotonie de l'exclusivité. 2. La composite permet de jouir de la combinaison d'un agencement particulier de plusieurs passions. 3. La cabaliste supplée au goût pour l'intrigue, le calcul (conspiration) et la compétition.

151 Tel celui de la Rajneeshpuram Commune créée par Bagwan dit « Oscho » et sa disciple Ma Anand Sheela (Sheela Silverman), sur des terres acquises auprès d'Antelope, petite ville de l'Oregon.

152 Il ne faut pas oublier qu'en 1964 et 1967, Marshall McLuhan publie *The Medium is the Message/Mass-age*, critique visionnaire du pouvoir des media dans la mise en forme de l'information et ainsi leur impact sur les contenus.

153 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., p.211

154 E. Universalis, « Contre-culture », op. cit.

155 C. Maniaque-Benton, « Les architectes français et la contre-culture nord-américaine : 1960-1975 · Bibliothèque numérique Paris 8 », op. cit.

156 Un excès de médiatisation place Drop City sur le chemin du *Summer of Love* (été 1967) qui attire la jeunesse américaine vers San Francisco, laissant au passage l'empreinte du LSD et montrant les limites d'une expérience originale. Révélée par la presse officielle comme par les publications alternatives, pour ses constructions et son mode de vie alternatifs, la communauté est rapidement désertée par ses fondateurs et périlclite.

157 J. Grossman et Kanopy (Firm), *Drop City*, op. cit.



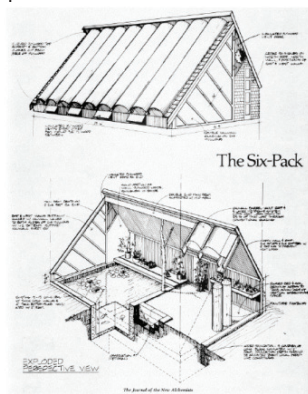
1



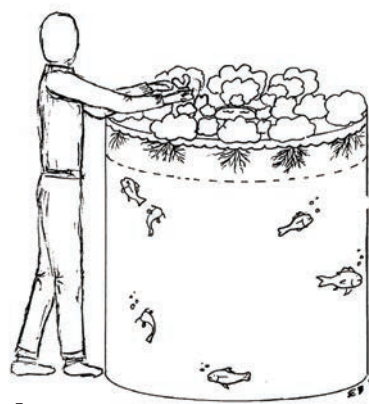
2



3



4



5

1 - *Pillow*, architecture gonflable éphémère installée par le groupe Ant Farm à Point Reyes en 1969. Source : <https://www.pinterest.es/pin/524458319090140666/> © DR

2 et 5 - Système aquaponique, New Alchemy Institute, images extraites de l'un des volumes du Journal of the New Alchemy. Source : <https://newalchemists.net/publications/new-alchemy-1971-1991/> © Journal of the New Alchemy

3 - Biodôme, New Alchemy Institute, <https://newalchemists.net/publications/new-alchemy-1971-1991/> © Journal of the New Alchemy

4 - "Six-Pack" Backyard Solar Greenhouse, 1975, New Alchemy Institute, ©Journal of the New Alchemy/© Journal of the New Alchemy

contraires. Cette façon de concevoir les problématiques se retrouve à tous les niveaux des comportements communautaires, du plus philosophique au plus tangible. Dans les applications pragmatiques de ce type de pensée, trois axes majeurs sont menés de front.

D'une part, la volonté d'**expérimenter et adapter** une technologie appropriable (et appropriée¹⁵⁸), conduit de fait à utiliser des énergies renouvelables (solaire, éolienne) qui ont l'avantage d'exprimer une croyance forte dans la technologie et le progrès, tout en étant *off-grid*¹⁵⁹. D'autre part, l'utilisation de **matériaux de récupération correspond à une économie volontairement pauvre en moyens, mais riche de sens**, ainsi qu'à une prise en compte des enjeux écologiques par le recyclage. Enfin, le choix de bricoler de nouvelles formes d'habitat ouvert¹⁶⁰ permet de **briser les traditions tout en reconnectant avec la nature** dans la lignée transcendantaliste, soit le retour à une forme d'archaïsme revendiqué (Emerson, Thoreau). Au quotidien, il s'agit de mener une vie sociale collective de type famille élargie renouant avec des formes antérieures à la famille mononucléaire, tout en prônant une liberté des mœurs. Plus largement, les philosophies orientales proposent des croyances liant la vie aux énergies cosmiques, un imaginaire réactivé par les images de la conquête spatiale.

C'est sans doute en ayant à l'esprit cette quête permanente de sens par le rapprochement de désirs opposés en apparence, qu'il faut considérer les initiatives communautaires. Cette même dynamique les anime à travers différentes les époques évoquées ici.

Ainsi, Drop City est bien plus qu'un village de dômes colorés, progressivement déserté à partir des années 1970, avant d'être définitivement détruit en 1995. Simon Sadler met en avant l'idée de « *creative laboratory for cultural and environmental "praxis"* ».

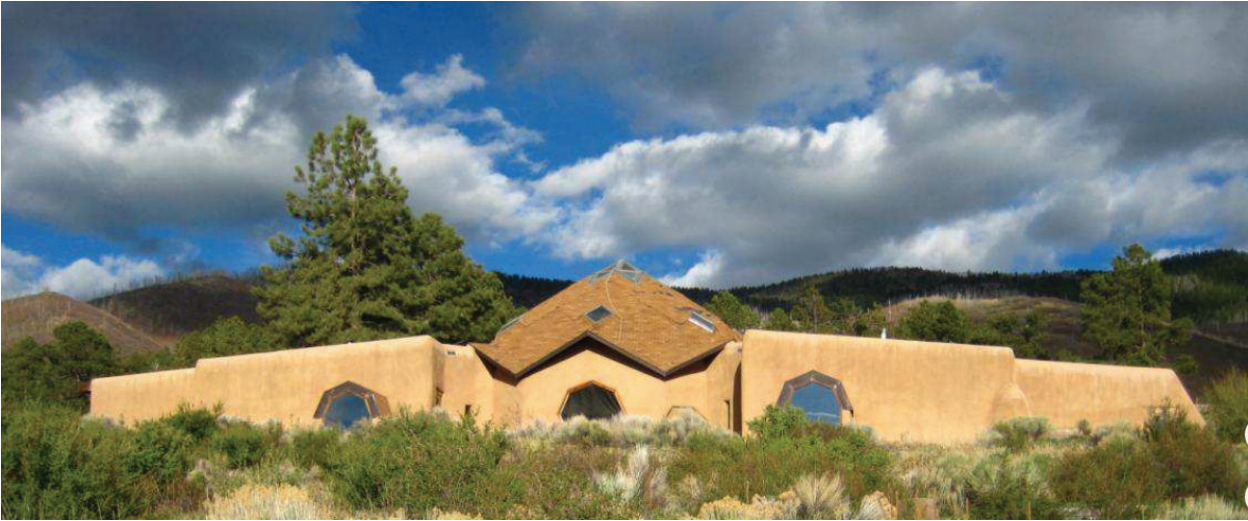
*« The structural, formal, and social eccentricity of the Drop City artists' commune in Colorado defied conventional definition as architecture, but rendered it a singular motif in accounts of experimental architecture, and made it a countercultural domicile without peer. Drop City's architectural innovations included a "bricolage" interpretation of Richard Buckminster Fuller's geodesic domes, a geometric structural system known as the Zome, and passive solar devices. Before it became a spectacle of degeneration, Drop City was posited as a creative laboratory for cultural and environmental "praxis," and it remains a case study of altered architectural parameters. »*¹⁶¹

158 E.F. Schumacher, *Small is beautiful*, op. cit.

159 La traduction de l'expression *off-grid* ou *off-the-grid*, signifie « ne pas être raccordé aux réseaux d'énergie conventionnels », mais également « être/vivre en dehors des cadres établis »

160 De même que les habitations de la Cité Jardin ou des logements de Wright à Broadacre, la pièce principale, le foyer de la maison individuelle, est une pièce ouverte, plaçant dans une même continuité spatiale la cuisine et la pièce à vivre. Comme dans les maisons de village, le foyer devient le centre de la maison. En tant que mode de construction à structure unique, le dôme géodésique rompt également avec une distribution classique des espaces intérieurs, pour être ouvert autant sur l'extérieur que l'intérieur, symbolisant ainsi une volonté de rupture avec les usages et les mœurs bourgeois (éclatement de la structure familiale, libération de la sexualité, éducation collective des enfants...). Certains dômes géodésiques construits aujourd'hui proposent néanmoins des découpages fonctionnels.

161 S. Sadler, « Drop City Revisited », op. cit.



1



3



4



2

1 à 4 - *Dome complex*, Lama Foundation, bâtiment central, vues de l'extérieur et en construction (1967-aujourd'hui).
Source : <https://www.lamafoundation.org>. ©DR

Drop City est pour lui un cas unique dans l'histoire de l'architecture. Nous verrons plus loin, à travers les études de terrain, que Drop City a produit un héritage complexe, tout à fait perceptible dans l'histoire des initiatives communautaires qui suivront¹⁶².

L'énergie insufflée par Drop City permet d'évoquer la création d'autres communautés marquantes, comme Ant Farm (1968-1978) connue pour ses *inflatables* architectures et le New Alchemy Institute (1969-1991) pour ses recherches sur le design et le fonctionnement de *green houses* en aquaponie.

« *Ant Farm was established within the counter-cultural milieu of San Francisco by two architects, Chip Lord and Doug Michels, later joined by Curtis Schreier. Their work dealt with the intersection of architecture, design and media art, critiquing the North American culture of mass media and consumerism (agitprop events, manifestos, videos, performances and installations). A reaction to the heaviness and fixity of the Brutalist movement in contrast to which they proposed an inflatable architecture. The inflatables questioned the standard tenets of building (Inflatocookbook).* »¹⁶³

Enfin, se créent durant cette période deux expériences communautaires qui font partie de nos études de terrain pour leurs caractéristiques architecturales et pour être toujours en activité — il s'agit de Lama Foundation (1967) et d'Arcosanti (1970).

Leurs caractéristiques et apports sont développés dans les monographies en annexe, mais on peut les introduire brièvement ici pour mettre en évidence deux types de filiations constructives qui partagent le même objectif d'intégration des enjeux écologiques : la première relève de l'attrait pour les technologies bricolées et auto-construites, la deuxième puise directement dans le champ de l'architecture savante.

La première donc, Lama Foundation, pourrait être une version améliorée de Drop City, pour avoir mis en place des règles de vie et avoir su gérer des événements qui auraient pu la détruire¹⁶⁴. Fondée elle-aussi par des artistes (Steve Durkee, Barbara Durkee et Jonathan Altman, venus de New York), Lama s'installe au Nouveau Mexique à moins de trois heures de route de Drop City. Parmi les premiers habitants, on retrouve Steve Baer qui quitte Drop City probablement après les événements du *Summer of Love* (1967), et poursuit là son travail sur les zones et l'énergie solaire. Lama Foundation publie son légendaire *Dome Cookbook*¹⁶⁵, et il contribue à l'édification du *Dome complex* et de la première cuisine commune. Ces bâtiments sont encore emblématiques de la communauté aujourd'hui. Nous revenons sur leurs particu-

162 Cet héritage « méthodologique » est examiné dans la deuxième partie de la recherche à travers les méthodes, notamment celle du workshop, qui contribuent à qualifier les initiatives communautaires de laboratoires d'architecture.

163 F.D.E. Scott, *Ant Farm*, op. cit., B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture », op. cit., Ant Farm est longuement étudiée par Felicity Scott et le New Alchemy Institute constitue l'une des études de cas de la thèse de Béchara Helal dont nous reprenons la définition et les critères d'analyse en deuxième partie de la recherche.

« Spatial Agency: Ant Farm », [s.d.]. URL : <http://www.spatialagency.net/database/ant.farm..> Consulté le 31 mars 2018.

164 « History of Lama Foundation – Lama Foundation », [s.d.]. URL : [https://www.lamafoundation.org/about-lama-foundation/history-of-lama-foundation/..](https://www.lamafoundation.org/about-lama-foundation/history-of-lama-foundation/) Consulté le 8 décembre 2018. A Lama Foundation, les préceptes de base pour accéder à la vie communautaire (pas de drogues, pas d'alcool ni tabac, la fidélité dans les couples, avoir une vie spirituelle) tranchent avec les pratiques qui avaient fini par s'instaurer à Drop City. De plus, la communauté aurait pu entièrement disparaître après un incendie destructeur en 1996.

165 S. Baer, *Dome cookbook*, Corrales, N.M., 1996.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1 - Panneau marquant l'entrée d'Arcosanti, 2017, ©SA

2 - Vue sur la fonderie d'Arcosanti, ©SA

3 - Paolo Soleri et ses élèves, 1964, ©Cosanti Foundation

4 à 7 - Workshops d'architecture à Arcosanti, ©Cosanti Foundation

8 - Vue de l'exposition *Architecture without architects*, MoMA

(11 novembre 1964-7 février 1965) 1964-February, source : Photographic Archive The Museum of Modern Art Archives, New York. © Rolf Petersen.

9 - Fabrication du *Whole Earth Catalog*, source : <https://www.newyorker.com/news/letter-from-silicon-valley/the-complicated-legacy-of-stewart-brands-whole-earth-catalog> (nov 16 2018) ©Richard Drew /AP

larités et les problématiques qu'ils posent dans l'analyse comparative développée en deuxième partie de la recherche, ainsi que dans la brève monographie consacrée à Lama Foundation en annexe.

La deuxième expérience communautaire étudiée, Arcosanti, est située dans le désert de l'Arizona à 60 km de Phoenix, et se définit comme un laboratoire urbain en termes d'innovation architecturale, de projet communautaire et de durabilité. Fondée par l'architecte Paolo Soleri, Arcosanti met en œuvre son concept d'*arcology* (une fusion de l'architecture et de l'écologie). Une autre particularité de cette communauté réside dans son principe de construction basé sur des *workshops* participatifs qui fonctionnent également comme une académie d'architecture (à l'instar de The Greater World Earthship Community fondée par M. Reynolds en 1994 que nous voyons dans la période suivante).

3. L'HISTOIRE CROISÉE SE COMPLEXIFIE, PRODUIT UN HYBRIDE : LE TECHNO-VERNACULAIRE

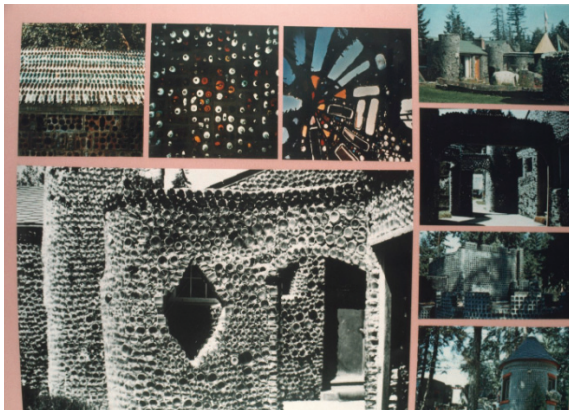
Ce parcours historique nous a également permis de constater des rapprochements intéressants entre les travaux de Rudofsky sur l'architecture vernaculaire (*Architectures without architects* au Moma en 1964), l'exposition *Architectures Marginales* aux Etats-Unis (1973), et l'émergence des manuels d'AT (*Small is beautiful, Whole Earth Catalog, Shelter, Radical Technology*).

On remarque en effet que toutes les constructions présentées dans l'exposition de 1973 sont connectées à leur contexte de proximité : si les dômes de Drop City sont en métal, c'est parce qu'ils sont fait à partir de carcasses de voitures découpées dans la décharge du coin, les *houses-boat* de Sausalito s'érigent à partir des rebuts du chantier naval voisin, la maison en rondins de bois et la cabane sont liées à des territoires plus ruraux ou forestiers. Comme dans l'architecture traditionnelle, les techniques de construction employées par les communautés ou les initiatives d'artistes s'appuient autant sur des bricolages improvisés que la réminiscence de savoir-faire locaux. Certaines de ces architectures ont aujourd'hui disparu, d'autres encore visibles sont quasiment muséifiées (comme les *house-boat* de Sausalito), introduisant une réflexion critique que nous ne manquerons pas d'aborder dans la partie concernant les terrains¹⁶⁶.

Cette ré-appropriation du local par le bricolage n'exprime-t-elle pas au fond une tentative de renouer avec des formes d'expressions vernaculaires ? Ces formes et techniques, longtemps marginalisées par les pratiques savantes, seraient en quelque sorte réactivées par de nouvelles pratiques marginales revendiquant une filiation historique, et permettant d'asseoir une légitimité dans le monde de l'architecture.

Mais au fond, dix ans après *Architecture without architects, Architectures marginales aux Etats-Unis*, révèle un fait certain : **des savoir-faire locaux peuvent fusionner avec des expériences artistiques et des techniques scientifiques pour produire des architectures hybrides et expérimentales**. Autrement dit, que le vernaculaire et le savant ne sont pas condamnés à ne jamais se rencontrer, ni même être en opposition et que les architectures marginales produites

166 En effet, la longévité de ces deux communautés induit aujourd'hui la prise en compte d'une maintenance de leurs bâtiments, dont certains ont acquis une dimension patrimoniale.



1



3



5



2



4



4

1 - Panneau de l'exposition *Architectures Marginales aux Etats-Unis*, maison réalisée avec des bouteilles en verre de toutes sortes, par un auto-constructeur, Georges Plumb, reproduite dans *Architectures douces (L'Architecture d'aujourd'hui n° 179,1975)*

2 - *Eve Center*, bâtiment pour les workshops construit à The Greater World Earthship Community Taos, © Earthship biotecture

3 - Maisonnette construite au début des années 2000,

en paille, bois et adobe, avec panneaux solaires, Lama Foundation, © Lama Foundation

4 - Travaux de restauration à Torri Superiore, intégration du chauffage dans les murs par circulation d'eau chaude, alimentation partielle par panneaux solaires, ©Torri Superiore

5 - Maison zome de Steve Baer à Corales (NM), ©Boyd Norton. Source : U.S. National Archives via Alchetron

par les communautés des années 1960-70, en sont les témoins.

Réceptacles de cette rencontre entre intuition et connaissance, les communautés intentionnelles de cette époque auraient généré des espaces propices pour que les thèses de Buckminster Fuller et de Rudofsky se rejoignent, en empruntant le pont tendu par Schumacher. Le résultat serait un genre (en est-il un tant il est hétéroclite ?), que l'on pourrait qualifier d'hybride techno-vernaculaire.

Cependant, le titre de l'exposition de Paris traduit bien la situation : ces architectures de la contestation sont marginales. Leur préoccupation pour les enjeux écologiques se retrouve dans le primitivisme volontaire¹⁶⁷ affiché et le recours à des matériaux soit naturels, soit issus de la récupération (carcasses de voitures, cannettes en aluminium, bouteilles en verre...). Ces deux partis-pris vont continuer à se compléter ou se dissocier dans les expériences futures. On pense de nouveau aux Earthships de Michael Reynolds qui combinent les deux approches (matériaux récupérés et matériaux naturels). Également aux écovillages comme le Hameau des Buis ou Hallinguelille — deux communautés qui font également partie de nos études de terrain — et qui se concentrent davantage sur l'emploi de matériaux naturels lors de la construction, recyclables en cas de travaux ou démolition.

Il est intéressant de mentionner ici que dans les années 1960-1990, un autre champ de l'architecture, entre savant et expérimental, connaît lui-aussi une actualité critique et contestatrice à travers des collectifs produisant des projets et/ou œuvres hybrides. Simultanément aux aspirations radicales des communautés, les influences de la contre-culture suscitent des typologies de projets connus pour embrasser la performance artistique, le design urbain et les utopies urbaines.

*« The 1960s saw a second wave of utopian architecture in Europe following the social utopias imagined in the 1920s. Some of the approaches focused on emerging cultural conditions, such as mobility and flexibility, whilst others, such as those of Constant Nieuwenhuys and Yona Friedman, saw their utopias as instruments of societal change. What often related these approaches architecturally were mega-structures that could be 'plugged-into' or 'clipped-onto', providing a framework which could be modified, adapted and extended ».*¹⁶⁸

Les européens sont effectivement très actifs avec le collectif anglais Archigram (1961-1974):

« Architecte, théoricien et professeur, Peter Cook fonde en 1963 avec Warren Chalk, Dennis Crompton, David Greene, Ron Herron et Michael Webb le groupe Archigram. Il lance dès 1961 avec David Greene le magazine du même nom qui par son aspect de bande dessinée avec bulles et onomatopées, tranche

167 campusincamps, Lecture: Voluntary Primitivism By Felicity D. Scott - Part 4, novembre 2012. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=WyvYqUpFljo..> Consulté le 29 mars 2018. Dans cette conférence, F. Scott développe la notion de primitivisme volontaire comme incarnation de la contestation politique, et l'utilisation de l'architecture comme espace d'expression de cette contestation.

168 « Spatial Agency: 1960s Utopian Groups », [s.d.]. URL : <http://www.spatialagency.net/database/1960s.utopian.groups..> Consulté le 23 janvier 2019.

avec les publications architecturales d'alors. Influencés par le pop art, ils réinventent l'architecture à l'heure de la société de consommation et de loisirs : une architecture par le dessin, nourrie de références publicitaires, de culture populaire, des débuts de l'informatique et de la science-fiction.(...)»¹⁶⁹

Les italiens sont présents avec Archizoom (1966-1974),

« Groupe florentin emblématique du mouvement radical italien, Archizoom se place au cœur de l'avant-garde en matière de design et d'architecture. Leur nom rend hommage au groupe anglais Archigram et reprend l'univers fictionnel et populaire de la bande dessinée et du pop art. C'est dans une démarche de réalisme critique que le groupe rejette les doctrines modernistes du XX^e siècle et leur modèle définitif de la société. Préférant le monde réel dans sa complexité et ses contradictions, Archizoom tend à favoriser les mises en situation qui permettent à l'utilisateur d'être acteur de son milieu. « Faire de l'architecture ne voulait pas dire uniquement faire des maisons ou, de façon plus générale, construire des choses utiles ; c'était s'exprimer, communiquer, débattre, créer librement son propre espace culturel, en fonction du droit de chaque individu à réaliser son propre environnement » (Andrea Branzi). Refusant les valeurs consuméristes, les membres du groupe choisissent la dérision pour dénoncer la crise culturelle des sociétés occidentales et l'appauvrissement généralisé de la création (Letti di Sogno, 1967).(…)»¹⁷⁰,

ainsi qu'avec Superstudio (1966-1982)

« Groupe radical fondé à Florence en 1966-67, Superstudio revendique, dans ces années de contestation, une pratique conceptuelle et iconoclaste de l'architecture. A travers photomontages, prototypes de mobilier, films ou textes aux accents provocateurs, le groupe développe une critique de la culture pop anglo-saxonne. En 1966, ils participent avec Archizoom à l'exposition Superarchitettura, souvent considérée comme acte fondateur du mouvement radical, et présentent, à travers leurs projets, une interprétation idéologique, critique et ironique de la société de consommation.(…)»¹⁷¹

Aux Etats-Unis, c'est Anarchitecture qui intervient à New York sur une très courte période (1971-1973).

« Based in New York in the 1970s, Anarchitecture was an artists' group whose members included artists Laurie Anderson, Tina Girouard, Carol Goodden, Suzanne Harris, Jene Highstein, Bernard Kirschenbaun, Richard Landry, and Richard Nonas, as well as the architecturally trained artist, Gordon Matta Clark (1943-1978). Their name, a mixture of 'anarchy' and 'architecture', was conceived in informal conversation, one of the main ways through which the group collaborated. In 1974 they produced an exhibition of the same name, which encapsulated their critique of the modernist impulses of contemporary culture within which architecture was conceived as a

169 « Frac centre Archigram », [s.d.]. URL : <http://www.frac-centre.fr/collection-art-architecture/rub/rubauteurs-58.html?authID=44>. Consulté le 23 janvier 2019.

170 « Frac centre Archizoom », [s.d.]. URL : <http://www.frac-centre.fr/collection-art-architecture/rub/rubauteurs-58.html?authID=11>. Consulté le 1 décembre 2018.

171 « Frac centre Superstudio », [s.d.]. URL : <http://www.frac-centre.fr/collection-art-architecture/rub/rubauteurs-58.html?authID=185>. Consulté le 1 décembre 2018.

*symbol for that culture's worst excesses and drawbacks. »*¹⁷²

Au sein du groupe les compétences sont diverses : Richard Nonas (1936) est sculpteur et *land-artist*, Laurie Anderson (1947) est musicienne performeuse, enfin Gordon Matta Clark (1943-1978) est architecte performeur. C'est sous son influence qu'entre 1962 et 1975, du quartier du Bronx de New York à celui des Halles de Paris, sont réalisées les architectures découpées les plus emblématiques de l'œuvre de Matta Clark, ainsi que des interventions performatives dans l'espace public. Une récente exposition au Musée du Jeu de Paume à Paris (juin-septembre 2018) rappelle le caractère atypique et inconoclaste de son œuvre, ainsi que ses influences :

*« Gordon Matta-Clark n'a pas seulement déstabilisé les notions de module et de répétition chères à l'architecture moderniste, il a aussi pris acte de cette tendance croissante à interagir avec l'espace public que traduit la prolifération des graffitis. Répliquant à la tristesse de l'expansion urbaine, le graffiti devient le moyen par lequel la jeunesse de tous les pays exprime sa rébellion contre le conformisme et, en fin de compte, contre l'autorité de l'architecte. Ironiquement, la méthode du « découpage », née des ruines du paysage de l'ère industrielle, allait bientôt influencer toute une génération de jeunes architectes, notamment parmi les adeptes de l'esthétique déconstructiviste – Frank Gehry, Peter Eisenman ou encore Daniel Libeskind. »*¹⁷³

Ainsi, des personnalités diverses, venues d'horizons différents, composent ce groupe aux allures de « système complexe » dans sa nature comme dans sa façon d'interagir. Ses actions consistent en une déconstruction systématique, symbolique et formelle, de l'espace conventionnel. De ce point de vue, le travail d'*Anarchitecture* ne peut-il pas être rapproché de l'expérience de *Drop City* ? La découpe de carcasses de voitures pour extraire des matériaux et construire une forme, le caractère performatif et expérimental faisant de la construction de chaque dôme une œuvre en soi, nous semblent animés des mêmes motivations contre-culturelles, mais également relever de processus artistiques similaires destinés à rendre visibles de nouveaux espaces. Chez *Anarchitecture*, sculpter l'espace permet de construire par l'apparition d'un aplatissement ou d'un approfondissement du champ de vision ; à *Drop City*, c'est la découpe du dôme sur l'horizon qui produit des espaces ouverts à habiter. Et lorsque l'on observe l'organisation spatiale de la communauté les « vides » créés deviennent autant d'espaces à investir par leur projet social.

4. PREFAB HOUSE - MAISON AUTONOME, SŒURS ENNEMIES ?

La maison autonome est une autre innovation des années 1970, importante à évoquer pour notre sujet car elle « sublime » en quelque sorte le concept de maison individuelle. Plus qu'individuelle, elle est « autonome » : elle permet de définir et de valoriser une sphère privée, selon

172 « Spatial Agency: The Anarchitecture Group », [s.d.]. URL : <http://www.spatialagency.net/database/the.anarchitecture.group>. Consulté le 31 mars 2018.

173 « Gordon Matta-Clark », Le Jeu de Paume, [s.d.]. URL : <http://www.jeudepaume.org/index.php?page=article&idArt=3000>. Consulté le 23 janvier 2019.



1



2

1 - Drop City, les ouvertures et les vides dessinent le projet social en creux. Source : <https://www.2ljworld.com/news/2012/oct/07/documentary-chronicles-hippie-commune/>. © DR

2 - Gordon Matta-Clark, *Splitting*, 1974. source : <http://artsdocuments.blogspot.com/2010/10/gordon-matta-clark.html>

une forme extérieure et une organisation interne choisies. Davantage encore elle vise à procurer une totale indépendance de ses habitants vis-à-vis de l'espace public et de ses « services » (alimentation en fluides, gestion des déchets), dont elle choisit littéralement de se déconnecter (le fameux *off-grid* dont l'histoire est remarquablement analysée par Fanny Lopez).

Cette déconnexion volontaire s'entend dans les années 1970 essentiellement à l'égard de la société de consommation et de l'économie du gaspillage, pour renouer avec une forme de vie volontairement simple, probablement inspirée des héritages de Thoreau, de certaines communautés religieuses, ainsi que de penseurs et théoriciens de l'économie de la simplicité volontaire¹⁷⁴. A l'époque, cet imaginaire trouve une sorte d'écho naturel dans la figure du vaisseau spatial, objet de science fiction devenu soudainement tangible, habitacle du futur abritant de nouvelles colonies dans l'espace. L'expression *Spaceship Earth* désigne par extension la Terre elle-même, organisme technique et fragile à la fois, dépendant de ses ressources internes.

Elodie Vieille-Blanchard rappelle à ce propos les analyses de Kenneth Ewart Boulding (1910-1993), personnage pour le moins atypique dont le profil semble refléter autant les années 1960-1990 que les problématiques soulevées par notre sujet. Cet économiste et enseignant reconnu est aussi, si l'on s'en tient à sa biographie, un pacifiste, poète, mystique religieux, quaker (!), théoricien des systèmes et philosophe interdisciplinaire¹⁷⁵. Ses réflexions n'en sont pas moins crédibles lorsqu'il décrit les mécanismes économiques à l'œuvre et leurs nécessaires évolutions :

« (...) l'économie de la société du futur est définie comme une économie « de vaisseau spatial », qui intègre la notion de limites de la Terre, aussi bien en ce qui concerne les ressources naturelles que la pollution, et dans laquelle l'homme doit trouver sa place dans un système écologique cyclique capable de reproduire continûment la matière, même s'il ne peut échapper pour cela à un apport en énergie'. Tandis que la maximisation du 'throughput' constitue un indice de réussite pour l'économie de cow-boy, il s'agit plutôt de le minimiser dans l'économie de vaisseau spatial. Ce qui, au contraire, y constitue un indice de réussite, c'est plutôt 'la nature, l'étendue, la qualité, et la complexité du stock total de capital, y compris l'état des corps et des esprits humains qui font partie du système. Dans l'économie de vaisseau spatial, ce dont on se préoccupe avant tout est la maintenance des stocks, et tout changement technologique qui résulte dans la maintenance d'un stock total donné avec un throughput réduit (c'est-à-dire, moins de production et de consommation) est clairement un gain'. On retrouve ici la réflexion entamée à la fin des années 1940. En termes de propositions politiques, Boulding propose de rompre avec la culture de l'obsolescence pour s'attacher à produire des biens durables. Il intègre également certaines propositions faites par les économistes orthodoxes, comme celle d'intégrer dans le prix des biens matériels le coût des nuisances causées par leur production. Il préconise par ailleurs que le

174 H.D. Thoreau et al., *Walden*, op. cit. ; zenitudecanal, *La Communauté Shakers*, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ORYMnjVD-po>. Consulté le 31 mars 2018. ; É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, perspectives, réfutations », op. cit.

175 « Kenneth E. Boulding », dans Wikipédia, 18 septembre 2019. URL : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Kenneth_E._Boulding&oldid=162777792. Consulté le 1 novembre 2019., pp.210-212

domaine d'application de la législation sur les dommages et intérêts soit drastiquement étendu pour prendre en compte les nuisances causées par l'activité économique. »¹⁷⁶

L'imaginaire communautaire ne peut être indifférent à la profusion de discours qui émergent de la sphère scientifique pour rebondir dans les universités et les débats publics. Car bien que les communautés s'installent volontairement loin des centres urbains, elles ne cherchent pas pour autant à se couper du monde. A l'époque et encore aujourd'hui, très peu de communautés vivent en autarcie totale. La grande majorité sont des espaces ouverts, accueillant des visiteurs, en lien avec l'extérieur pour de multiples raisons essentiellement pratiques (approvisionnement, petits boulots, téléphone, soins médicaux...). Seules certaines communautés religieuses radicales ou certaines sectes développent une tendance à l'isolement, sans pour autant renoncer à vendre leurs productions à l'extérieur, comme les Amish l'ont toujours fait.

Répondant au souci de réaliser le volet « déconnexion » du projet social des communautés, la maison autonome est une préoccupation logique des initiatives communautaires dès les années 1960. On constate qu'elle est toujours présente dans les communautés actuelles, à différents degrés d'adaptation du concept en fonction des contextes, des moyens budgétaires et du niveau de réflexion engagés.

Il faut préciser que, bien qu'elle en soit le prolongement radical, la maison autonome se différencie de la maison passive¹⁷⁷, ainsi que de la maison écologique qui émerge plus tardivement¹⁷⁸, dernière typologie abordée ultérieurement avec l'émergence des écovillages. Lee Stickells¹⁷⁹ en rappelle la définition d'origine dans son article « Exiting the Grid : Autonomous house design in the 1970s » :

« The term "autonomous house" emerged in the early 1970s as a way of describing dwellings designed and constructed with integrated systems to provide self-sufficiency in energy, services and waste disposal. Initial use of the term is attributed to Alexander Pike, who led the Autonomous Housing Research Programme in the Department of Architecture at the University of Cambridge. »

176 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global - Modélisations, prospectives, réfutations », op. cit.

177 « La Maison Passive Cours passif du Passive House Institute », op. cit. « Une maison passive est un bâtiment dans lequel le bien-être thermique (ISO 7730) est réalisé uniquement par le réchauffement ou le refroidissement de l'air entrant, qui est nécessaire pour que la qualité de l'air soit respectée (DIN 1946), sans qu'une aération supplémentaire soit nécessaire »

178 « Qu'est-ce qu'une maison écologique ? », Guide de la maison écologique, 9 août 2014. URL : <http://www.guidemaisonecologique.com/quest-ce-quune-maison-ecologique/>. Consulté le 11 janvier 2019. « (...) le logement écologique repose sur trois grands piliers : La performance énergétique. Les habitations écologiques sont conçues pour permettre de réaliser des économies substantielles en chauffage et en électricité : grâce à une implantation dûment pensée, une isolation performante, l'utilisation d'énergies renouvelables alternatives, les économies d'eau, etc.

La santé et le bien-être (...). Il est construit avec des matériaux non toxiques, fabriqués dans le respect de l'environnement. La qualité de l'air intérieur, devenu depuis quelques années une préoccupation sanitaire majeure, est prise en compte dans un projet d'habitat écologique (dans la conception, le choix des matériaux et des équipements).

Le respect de l'environnement(...). L'habitat écologique est pensé pour réduire cet impact négatif, au moment de sa construction et durant toute sa vie. Par une implantation selon les principes bioclimatiques, l'utilisation de matériaux naturels, peu ou pas transformés, issus des circuits courts (pour éviter le transport trop long et polluant), etc. Le chantier doit consommer le moins d'énergie possible et produire un minimum de déchets. »

179 Lee Stickells est Associate Professor in the Faculty of Architecture, Design and Planning, University of Sydney.

L'émergence de la maison autonome renvoie plus largement au contexte du premier choc pétrolier (1973) — qui vient compléter les scénarios de *The Population Bomb* (1968) et de *The Limits to Growth* (1972)¹⁸⁰. Le champ de l'architecture est touché par ces nouvelles contraintes de subsistance et s'interroge, cherche des propositions alternatives crédibles :

« What distinguished autonomous house projects from low-energy demonstration houses of the period, or “solar house” experiments (which stretched back at least as early as the 1930s), was the emphasis on integrating multiple infrastructural systems in the house. The importance of that integration was consistently linked to the adoption of a radically different way of life, encompassing various degrees of self-sufficiency. »

Et davantage, *« (...) a fundamental change – focused on autonomy – was required in how people lived. A new kind of dwelling was to be the instrument for effecting that change. »*¹⁸¹

Cette volonté de concevoir de façon plus autonome et écologique la « mythique » maison individuelle¹⁸² interroge. Pourquoi mythique ? Parce que profondément ancrée dans la culture américaine, la maison individuelle alimente, au moins depuis les années 1940, la promesse de l'accession à l'un des critères incontournables de l'*american way of life* : avoir une maison à soi avec un « bout de nature ». La maison individuelle, la voiture, le réfrigérateur et la télévision sont les critères de base de ce mode de vie promis à tous. Pourtant, en moins de vingt ans, ce phénomène génère son propre paradoxe, l'étalement urbain. Lui-même donne naissance aux périphéries urbaines, et avec elles les constructions préfabriquées de qualité médiocre. La maison individuelle qui nous intéresse ici, c'est celle portée sur le terrain par les manuels d'AT (*Appropriate technologies*) tel celui de Schumacher que nous avons évoqué. Elle touche, différentes catégories de concepteurs qui se retrouvent dans certaines communautés comme le *New Alchemy Institute* :

« As one AT handbook put it¹⁸³, the purpose was “to make people more self-reliant”; using AT, “you could supply all your energy requirements with largely non-polluting, completely renewable sources of power that you control [emphasis in original].” There was further intersection with the living experiments of the counterculture: back-to-the-land communards, outlaw dome-builders, and the ecological design research of organisations such as the New Alchemy Institute, consistently sought shelter solutions that would be more attuned to the forces of nature, less economically exploitative, and would cultivate people’s self-sufficiency and agency¹⁸⁴. The

180 D.H. Meadows, *The Limits to Growth*, op. cit.

181 L. Stickells, « Exiting the Grid », op. cit.

182 « Habitat pavillonnaire — Géococonfluences », Terme, [s.d.]. URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/habitat-pavillonnaire..> Consulté le 13 décembre 2018.

183 *Handbook of homemade power*, New York, Bantam Books, 1974.

184 Lloyd Kahn, *Shelter* (Bolinas, California: Shelter Publications, 1973); Alastair Gordon, *Spaced Out: Radical Environments of the Psychedelic Sixties* (New York: Rizzoli, 2008); Simon Sadler, “An Architecture of the Whole,” *Journal of Architectural Education* 4, no. 61 (2008): 108-129; Caroline Maniaque-Benton, *French Encounters with the American Counterculture, 1960-1980* (Farnham:

appeal of the autonomous house idea across these different domains meant that experiments in autonomous dwelling involved individuals as diverse as architects, hippie communards, biologists, and schoolteachers. »¹⁸⁵

Ainsi, même si elles mobilisent différents champs de recherche, ces expériences plus qualitatives que les « pavillons de banlieue » restent encore une fois marginales. Pourtant, point particulièrement intéressant, elles commencent lentement à infiltrer la formation des jeunes architectes¹⁸⁶. Le séminaire lancé par Sim van der Ryn à l'UC Berkley en 1972 est tout à fait exemplaire d'une porosité qui cherche à s'établir avec les problématiques socio-économiques et écologiques montantes. Davantage même, il semble que ce soit les expériences pratiques qui inspirent son programme d'enseignement, renversant complètement l'approche académique du moment :

*« How did bricolage methods, funk aesthetics, holistic theory, communitarian idealism and environmental ethos come together as an integrated hippie design practice? We can begin to understand the features of alternative hippie architecture, just as contemporary design students did, through the syllabus of a 1971-72 course at the College of Environmental Design at the University of California, Berkeley. ARCH 102 ABC, or 'Integrated Synthesis of the design Determinants of Architecture', a studio taught by assistant professor Sim van der Ryn, recruited graduate students for a year of research and construction on a forested hillside in Marin County. The studio offered an 'on site experience in the theory and practice of basic building design, land use, and village technology' and — in true-back-to-the-land-spirit — practical know-how on 'making a place in the country'. Mornings were devoted to workshops in skills needed to establish a rural foothold, including 'adapting to the natural environment', site mapping, shelter design, tool use, carpentry and wood frame construction, and 'energy waste systems'. (...) Over the course of the year, the dozen or so students constructed what amounted to a D.I.Y village.»*¹⁸⁷

Les étudiants ayant suivi ce cursus témoignent d'une opportunité inédite : « *where community and environment were not contradicted but constructed* », « *to build a house in which my physical self could exist... and a consciousness where my spiritual self could exist* ». Au-delà d'une prise de conscience pratique de la dimension écologique d'une construction, c'est une expérience de vie en recherche d'autonomie (*an autonomous moment* comme le qualifie Lee Stickells) qui remonte auprès de futurs architectes. Les retours des étudiants font penser que ce moment introduit une forme de reconnaissance des savoir-faire et méthodes vernaculaires

Ashgate, 2011).

185 L. Stickells, « Exiting the Grid », op. cit.

186 On peut signaler qu'à partir de 1968 : début de la réforme de l'enseignement en France amène une prise en compte des notions d'architecture douce, de design environnemental. Dans les écoles, se structurent des laboratoires spécialisés sur les énergies renouvelables (notamment à Ecole d'architecture de Marseille). On a également noté que la définition de la maison autonome émane d'Alexander Pike, directeur du Autonomous Housing Research Programme du Department of Architecture de l'University of Cambridge.

187 G. Castillo, « Hippie Modernism », *Places Journal* (octobre 2015). URL : [https://placesjournal.org/article/hippie-modernism/..](https://placesjournal.org/article/hippie-modernism/) Consulté le 26 mars 2018.

intuitivement mis en œuvre par les hippies vivant dans les communautés. A la suite de cette première expérience, l'engagement de Van der Ryn à l'UC Berkeley et au-delà¹⁸⁸ ne tarit pas. Malheureusement la visibilité du résultat sur le campus (alors que le séminaire se déroule à 60 km environ de l'université) n'entre pas dans les critères esthétiques de l'université :

"In the Spring of 1973, Berkeley architecture students provided the R&D talent needed to realize a prototype for ecotectural home technology; as the final project for Van der Ryn's 'Natural Energy design' study, they used salvaged lumber to erect a multi-story timber scaffold to support a patchwork of machine parts. Their 'Energy Pavilion' incorporated a wind-driven electrical generator, homemade solar collectors, rainwater reservoir barrels, a greenhouse bedded with lettuce and snow peas, and a composting toilet. The ungainly structure was, in fact, the freestanding service core of Van der Ryn's ecotectural house. Local news reports led to long lines of visitors as well as the unwelcome attention of the Campus Esthetics Committee, which demanded the structure's immediate demolition (...)."

Le Pavillon est démantelé et les étudiants de Berkeley poursuivent leurs actions écologiques dans l'espace public (réappropriation de parcs pour y installer des petits équipements, lancement du premier *Earth Day*, création d'un centre de recyclage des déchets).

La dynamique du *College of Environmental Design* de l'UC Berkeley permet de constater que dès son apparition, le sujet rapproche théorie et pratique. Le monde universitaire — en probable questionnement du fait des révoltes étudiantes au niveau mondial — notamment les départements d'architecture des universités, et la nébuleuse de la contre-culture traversée par les adeptes des *AT* (presse alternative, communautés, initiatives d'artistes), vont apporter des contributions complémentaires en conception et mise en œuvre de maisons autonomes. Il nous apparaît également qu'**en tant qu'espace répondant à un projet social, la maison autonome permet de mettre clairement en évidence la convergence « utopie-écologie » que nous tentons de discerner à travers cette étude de l'architecture au sein des communautés intentionnelles.**

Avant d'aborder le devenir des maisons autonomes, attardons-nous encore quelques lignes sur le modèle « grand public » proposé au même moment : la maison préfabriquée. Est-ce un modèle diamétralement opposé ? Sans doute dans ses développements, mais peut-être pas dans ses origines et ses intentions. Son évocation vise à fournir des éléments de contexte permettant d'observer deux approches architecturales prometteuses, qui restent finalement marginales l'une et l'autre, malgré leur inscription dans l'époque.

Distinguons également les deux types de maisons préfabriquées : le préfabriqué-standar-

188 « About Sim Van der Ryn », Sim Van der Ryn, [s.d.]. URL : <http://simvanderryn.com/>.. Consulté le 25 août 2018. « Sim Van der Ryn—architect, author, and educator—has been integrating ecological principles into the built environment for more than 40 years. He spent 35 years as professor of architecture at UC Berkeley and was California's State Architect for Governor Jerry Brown in the late 1970s, designing and building the State's first energy efficient and climate-responsive building. Sim's signature style, his collaborative approach and meta-disciplinary accomplishments continue to show us the way to an evolving era that values both the integrity of ecological systems and quality of life for all. »



1



2



3



4



5



6

1 - The "Ark," the workshop/studio constructed by Berkeley architecture students in Marin County. Source : <https://placesjournal.org/article/hippie-modernism/?cn-reloaded=1>
© Jim Campe

2 - The Energy Pavillion. Source : <https://www.kennethcaldwell.com/part-one-the-design-radicals-exhibit/>.
©Sim van der Ryn

3 - Levittown est initiée en 1947, la carte postale est datée de 1957. Source : <https://historynewsnetwork.org/article/171333>

4 et 5 - Levittown, avant et après la construction : "Building the suburban dream" The first Levittown sprang to life in 1947 on 1200 acres of potato fields on Long Island. To speed

production and cut costs, Levitt offered just two basic house types. The scale of the project attracted national attention and made Levitt and Sons a household name. Veterans and their families applied by the thousands to rent and later buy one of Levitt's mass-produced homes".

Source : <http://statemuseumpa.org/levittown/one/b.html>

6 - *One Week* (1920), film de Buster Keaton, dans lequel un jeune couple se voit offrir en cadeau de mariage une maison préfabriquée, et les péripéties du montage qui l'accompagnent. Source : <https://medium.com/@trettelman/its-been-one-century-since-buster-keaton-laughed-at-me-b1e15bc16770>, capture d'écran ©SA

disé¹⁸⁹, et le préfabriqué-expérimental qui nous intéresse ici car basé sur des recherches et des projets créant des ponts entre architecture et design industriel. Ces habitats font référence à une croyance illimitée dans le progrès, anticipant des modes de vie robotisés, entourés d'une nature tellement domestiquée qu'elle semble avoir atteint le stade du plastique coloré qui sert à les fabriquer.

Le modèle uniformisant de la maison pré-fabriquée standardisée est moqué dès les années 1920¹⁹⁰, mais dans les années 1970, tout comme certaines initiatives alternatives évoquées plus haut (New Alchemy, Ant Farm), il s'inspire largement d'un imaginaire formel stimulé par la conquête spatiale.

Des maisons moulées, en forme de bulles, de fleurs ou de vaisseaux spatiaux¹⁹¹ proposent des aménagements intérieurs pensés pour mettre en valeur les icônes du consumérisme (la télé, le frigo, la voiture)¹⁹². Face à ces ambiances à la fois bourgeoises et psychédéliques, la maison autonome fait figure de contre-pied. **Outre l'écart idéologique et le recours à des techniques de construction relevant davantage de l'artisanat que de l'industrie, le courant de la maison autonome tente de définir un univers spatial et esthétique aux antipodes d'une incarnation du progrès.** Divergence donc, sur le fond et la forme. Mais n'existe-t-il pas un lien de parenté entre *prefab house* et *autonomous house* ? Ne sont-elles pas liées par une origine commune avant de s'éloigner fondamentalement l'une de l'autre, pour des raisons liées à la prise de conscience écologique ?

La finitude annoncée des ressources énergétiques et alimentaires pousse, on l'a vu, à une réflexion sur des modes d'habitat tournés vers les énergies renouvelables et le recyclage. L'œuvre de Buckminster Fuller nous permet de retracer les origines de cette tendance, qui rappelons-le reste minoritaire. Lui-même est très tôt sensible aux alertes socio-écologiques¹⁹³. Avec sa Dymaxion House, il semble initier ce qui pourrait être, comme on le suppose plus haut, l'une des premières maisons passives (le stade avant l'autonomie). Et à y regarder de plus près, la Dymaxion est aussi clairement une des premières *prefab houses*. Comme toutes les inventions de Fuller, elle tente à l'image de son concept de *tensegrity* (mise en tension physique, formelle et symbolique), de rapprocher technologie et écologie, pour créer des équipements populaires, appropriables, fabricables en série (maison, voiture). Mais comme l'ensemble de son projet *Dymaxion*, elle ne reçoit que quelques commandes de l'armée, et n'est jamais fabri-

189 « 13. William Levitt ou le « petroleum way of life » », lesechos.fr, [s.d.]. URL : https://www.lesechos.fr/02/08/2006/LesEchos/19721-045-ECH_13--william-levitt-ou-le--petroleum-way-of-life--.htm.. Consulté le 14 décembre 2018. Face aux besoins croissants en logement dès les années 1940 aux Etats-Unis, les deux décennies suivantes voient la production en masse de constructions préfabriquées-standardisées, dont la grande majorité est de faible qualité. Ce modèle de *prefab house* détient l'avantage de répondre rapidement et à bas prix aux attentes des américains. Lewittown (1947) est l'exemple même d'une ville entière composée de maisons individuelles préfabriquées développé par William Lewitt, la première Lewittown est construite à Long Island, elle compte 17 000 maisons et 82 000 personnes. Le modèle essaime en Pennsylvanie, Le New Jersey, Porto Rico. image

190 Dans *One week* (1920) de Buster Keaton, une maison en kit devient le principal personnage des mésaventures d'un jeune couple qui la reçoit en cadeau de mariage.

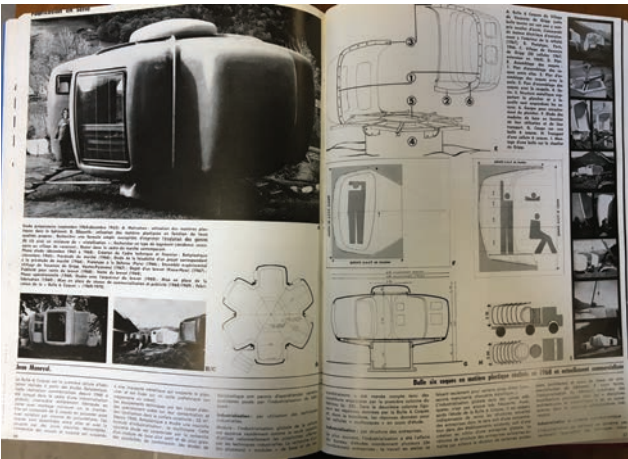
191 A. Cobblers et O. Jahn, *Prefab houses*, P. Goessel (éd.), Köln, Allemagne, 2010.

192 Ibid.

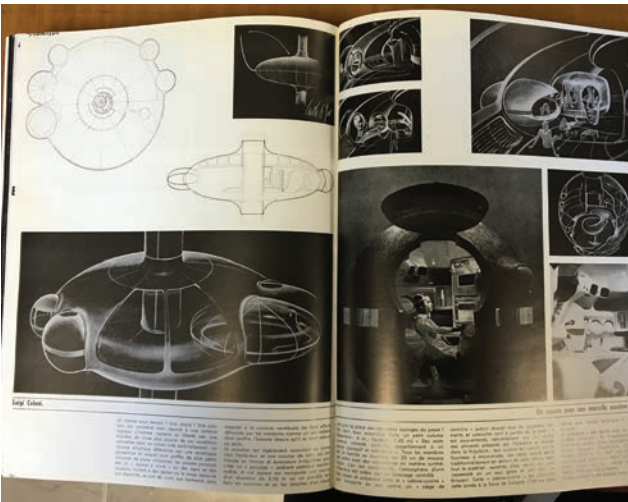
193 A. Leopold et al., *La conscience écologique*, op. cit. ; R.L. Carson, *Silent Spring*, op. cit. ; D.H. Meadows, *The limits to growth*, op. cit. ; P.R. Ehrlich, *The population bomb*, op. cit.



1



2



4



3

1 - La Bulle à six coques, Jean-Benjamin Maneval (1964-1968). Source : <http://www.mercieretassocies.com/artiste.php?id=13>. © J.B. Maneval

2 à 4 - L'architecture d'Aujourd'hui n°148 fév-mars 1970, Vers

une industrialisation de l'habitat, maisons préfabriquées de Jean Maneval (pp. 56-59), Joe Colombo (pp.60-61) et Luigi Colani, (pp.96-97). ©SA

quée à grande échelle. Expérimentale, donc marginale ? L'équation semble se répéter sur l'ensemble de la période.

Poursuivons néanmoins notre interrogation. Conçue dès la fin des années 1920, la Dymaxion house apparaît dans un contexte de recherches et d'expériences sur le thème de l'habitat menées par le mouvement moderne¹⁹⁴ :

«Exposition d'architecture organisée en 1927 par le Deutscher Werkbund à Stuttgart, la Cité du Weissenhof [la cité de Weissenhof ou littéralement la cité de la cour blanche appelée également « Die Wohnung » (l'appartement)], supervisée par Ludwig Mies van der Rohe, résume à elle seule le programme du mouvement moderne et réunit ses principaux acteurs européens, parmi lesquels : Walter Gropius, Peter Behrens, Le Corbusier, Jacobus Johannes Pieter Oud, Bruno Taut, Mart Stam. Ils dessinent 21 maisons-types reprenant tous les concepts de l'architecture moderne : façade blanche, verre et métal, toit plat... Cette exposition synthétise la réflexion des architectes modernes sur le logement et l'habitat adapté à la vie moderne, questions majeures dans l'architecture du XX^e siècle.»

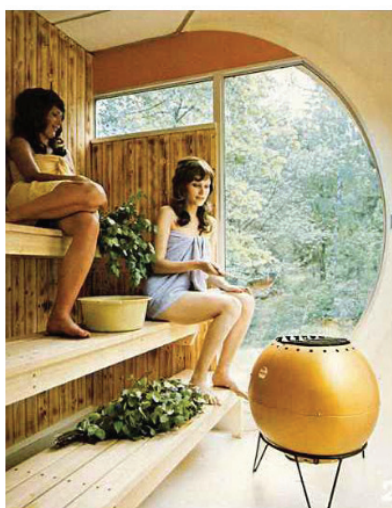
On lit aisément entre les lignes que les architectes fonctionnalistes cherchent à intégrer, au-delà des questions de forme et de matériaux, des préoccupations sincères sur les modes de vie du futur. Pourtant, leur croyance dans l'idéologie du progrès et leur préoccupation pour les problématiques d'urbanisme est si forte, si ancrée dans un héritage dix-neuviémiste, qu'elle semble occulter d'une certaine façon leur capacité à intégrer une approche écologique pourtant montante dans les débats dès cette époque. Ainsi, malgré une démarche novatrice et technique qui aurait pu captiver les partisans de la modernité, les travaux de Fuller ne retiennent pas leur attention, sans doute et au moins pour une question d'échelle. Néanmoins, la Dymaxion house nous semble être au cœur d'autres problématiques idéologiques, formelles, constructives et d'échelle, redécouvertes par les communautés et notamment aujourd'hui par les écovillages.

Serait-elle une « maison mère » des deux tendances expérimentales évoquées plus haut — *pre-fab house* expérimentale et *autonomous house* — qui vont se côtoyer, et d'une certaine façon se critiquer réciproquement ?

Les maisons-bulles, coques et autres allégories futuristes des années 1970-1980, sont clinquantes. Elles ouvrent un champ formel inédit, introduisent légèreté, couleur. Leur potentielle fabrication en série suggère un habitat individuel accessible à tous. C'est l'invention d'une nouvelle utopie qui détient l'avantage d'être intégrée au *mainstream* au point d'être assortie aux tendances vestimentaires de l'époque. Elles font la Une des magazines de décoration¹⁹⁵. Bref, elles incarnent la face matérialiste et heureuse de la société de consommation.

194 « Cité de l'architecture & du patrimoine - L'Architecture vivante, 1923-1933 », [s.d.]. URL : <https://expositions-virtuelles.citede-larchitecture.fr/EXPO-VIRTUELLE-ARCHI-VIVANTE/06-PROJET-01.html>. Consulté le 31 mars 2019.

195 mettre références en cours



2



3

1 - « La maison Venturo de Matti Suuronen est née dans l'engouement spatial des années soixante, un rêve de googie moderniste d'une vie facile, flexible et cosmopolite. La vision futuriste de l'architecte finlandais convenait aussi bien aux Jetsons qu'à Barbarella ou Modesty Blaise, une architecture pour la pop-culture plastique fantastique et rebelle. Une maison du genre "Apportez votre bikini orange et venez pour le week-end". Suuronen était, avec des contemporains comme Verner Panton, Joe Colombo, Gaetano Pesce et Archigram, l'un des nombreux représentants d'un design et d'une architecture qui

remplaçait un modernisme international dépassé par des formes courbes et épurées pour un style de vie décontracté et facile à vivre ». source : <http://www.venturohouse.com/eng>

2 - Michael Mobb a rendu sa maison off-grid entre 1996 et 2015, source : <https://www.sustainablehouse.com.au/>

3 - Maquette de la maison de Michael Mobb, "A model of the Sustainable House is visible at the EcoLogic exhibition at the Powerhouse Museum, Sydney", source : <https://www.sustainablehouse.com.au/model-of-my-house-in-the-powerhouse-museum>

Mais c'est là que l'écart se creuse entre *prefab house* expérimentale et *autonomous house*. En plus de vanter un mode de vie totalement *in-the-grid*, les *prefab houses* font la part belle à des matériaux dérivés des industries polluantes (plastique, résines, métaux...). La prise de conscience des effets polluants de ce matériaux date des années 1950¹⁹⁶. Le choc pétrolier de 1973 accentue la divergence de projet social entre ces deux approches architecturales qui gardent finalement en commun, le fait d'avoir chacune puisé dans l'un des développements possibles de la Dymaxion House, et ouvert deux courants restés marginaux dans le champ de l'architecture.

Prefab house ou *autonomous house* ? Pour les mouvements communautaires le choix est évident. **La maison autonome fait directement référence à un projet social d'inspiration libertaire et utopiste. L'expression *off-the-grid* prend ici tout son sens : littéralement, elle propose d'en finir avec les conventions, qu'il s'agisse des réseaux centralisés d'énergies ou des cadres de vie standardisés.**

5. DE LA MAISON AUTONOME À LA MAISON ÉCOLOGIQUE

Revenons aux observations de Lee Stickells sur l'émergence et le devenir de l'*autonomous house* à partir des années 1970.

« However, while ecological awareness, struggles against pollution, and activism around the quality of urban life were influences, if a catalyst needed to be named, it would be the 1973 oil crisis. It galvanised architectural research and experimentation addressing the use of energy to construct and operate buildings. Some of this was already in progress. For example, "solar house" prototypes had been around since at least the 1930s. But with the energy crisis, the activity accelerated, inside and outside universities: architects, engineers, backyard inventors, hippies and others experimented with and tested architectural projects that used renewable energy, new forms of energy conservation in buildings and new production methods, or were based on radical new models of social and political organisation. »¹⁹⁷

En effet, depuis le premier choc pétrolier de 1973, les problématiques écologiques motivant ce courant n'ont pas changé, elles se sont même plutôt aggravées. Si la période qu'il qualifie d'*autonomous moment* est à son apogée à la fin des années 1970¹⁹⁸, il constate que les expériences individuelles se poursuivent. Il cite quelques maisons d'architectes à travers le monde, notamment celle de Michael Mobb à Sydney¹⁹⁹. Mais il constate aussi que le modèle n'a pas pris à une échelle significative, ni dans les pratiques courantes, ni dans l'histoire officielle de l'architecture²⁰⁰. Avec le niveau d'alerte montant sur la finitude énergétique et le réchauffe-

196 I. Maret, « Étalement urbain : et l'Amérique profonde ? », Espace Populations Sociétés, vol. 21, no 1 (2003).

197 « Q&A with Lee Stickells », op. cit.

198 Lee Stickells cite Brenda and Robert Vale, *The Autonomous House*; Architectural Design (AD) (January 1976) Special Issue: "Autonomous Houses"; Godfrey Boyle and Peter Harper, eds., *Radical Technology* (New York: Pantheon, 1976) pour l'enquête menée par sur les projets autonomes.

199 D.F. Wrigley, *Making your home sustainable: a guide to retrofitting*, Brunswick, Vic., 2005. ; « Michael Mobbs' Sustainable House », Michael Mobbs' Sustainable House, [s.d.]. URL : <https://www.sustainablehouse.com.au>. Consulté le 1 novembre 2019.

200 L. Stickells, « Negotiating Off-Grid: Counterculture, Conflict and Autonomous Architecture in Australia's Rainbow Region »,

ment planétaire, les années 2000 marquent un regain d'intérêt pour la maison autonome²⁰¹ sans pour autant se référer aux expériences des années 1970. Même les réflexions favorables au sujet gardent une tendance à souligner davantage sa marginalité et le caractère utopique de son engagement que les contributions au champ de l'architecture²⁰².

Il nous semble cependant que ce sont probablement les réflexions et expérimentations sur la maison autonome qui ont ouvert la porte au concept de maison écologique, devenu une préoccupation assez courante des écovillages dès leur apparition à partir de la fin des années 1980, début des années 1990. Ce prolongement est-il issu des réflexions introduites par une meilleure reconnaissance de l'architecture vernaculaire depuis les années 1950, démontrant l'intérêt des matériaux et des techniques de construction bioclimatiques ancestraux, connus des artisans et des populations locales ? Cette supposition interroge le corpus scientifique de référence et constitue un point sur lequel nous revenons plus loin dans l'analyse des études de terrain. Mais mentionnons dès à présent que **les maisons individuelles à la fois autonomes et écologiques sont assez rares. Le modèle du Earthship de Michael Reynolds reste singulier pour sa capacité à cumuler les deux approches.** Nous le développons plus loin également.

Plus pragmatiques que les expériences des années 1970, les écovillages constitués au cours des vingt-cinq dernières années, focalisent finalement moins sur la nécessité de « sortir du réseau » que de construire dans une logique de territoire (implantations, matériaux, techniques) traditionnelle. S'appuyant sur des savoir-faire locaux, ils misent davantage sur des habitats plus « propres » à construire (et détruire) et beaucoup moins voraces en énergie au quotidien, les technologies douces (solaire, éolien) venant en complément d'une alimentation standard.

Plus pragmatiques en terme de construction, donc moins utopistes en terme de projet social ?

« For many people, autonomous houses represented the technical realization of the political or existential autonomy that is one of the basic themes of this book [Radical Technology]; not just having legal or social control over one's destiny but having one's hands directly on the hardware. »²⁰³

N'est-ce pas plutôt la façon d'appréhender les objectifs qui a changé ? Les résidents des

Fabrications, vol. 25, no 1 (janvier 2015). « The experimental ecological design of the 1960s and 1970s is not a focus of the enduring major histories of modern architecture, such as Frampton's *Modern Architecture: A Critical History*, Tafuri and Dal Co's *Modern Architecture*, Curtis' *Modern Architecture Since 1900*, or Colquhoun's *Modern Architecture*, let alone strands as specific as the autonomous house phenomenon. »

201 Lee Stickells cite les deux ouvrages de Lori Ryker, *Off The Grid: Modern Homes Alternative Energy* (2005) et *Off The Grid Homes: Case Studies for Sustainable Living* (2007)

202 L. Stickells, « Negotiating Off-Grid », op. cit. : « The publication accompanying the Canadian Centre for Architecture's 2007 exhibition *Sorry, Out of Gas: Architecture's Response to the 1970s Oil Crisis* also recognised the phenomenon. However, the curators made little examination of the autonomous house, and posited that, as a "mythical" ideal, it made no lasting contribution to architecture's ability to articulate alternative, sustainable lifestyles. »

L'auteur fait ici référence à l'exposition et au catalogue éponyme *Désolé plus d'essence (Sorry out of gas)*, op. cit.

203 L. Stickells, « Negotiating Off-Grid », op. cit.

communautés des années 1970-1980 ont déjà beaucoup à faire avec l'invention, l'utilisation ou la réinterprétation de différentes formes alternatives comme habitacle (dôme géodésique, cabanes, tipis). Il s'attaquent également à la nécessité de peaufiner les différentes techniques de construction (les manuels d'AT procurent des conseils pour éviter les fuites en cas de pluie et de type de matériaux à choisir selon les climats). La priorité d'« *having one's hands directly on the hardware* » peut renvoyer idéologiquement aux aspirations marxistes à s'approprier ou se détacher des moyens de production détenus par le capital. Et il y a eu effectivement un bref moment d'adhésion au modèle communiste chinois en plein développement, notamment parce que basé sur l'agriculture²⁰⁴.

Mais historiquement les mouvements communautaires sont plus proches d'une idéologie anarchiste-libertaire, préoccupée d'une réalisation individuelle et collective pragmatique. Ainsi, les « écovillageois » actuels semblent avoir repris la problématique en amont : ils commencent par construire et habiter de façon plus écologique. La nature de l'énergie et son mode de production viennent dans un deuxième temps, comme nous avons pu l'entendre lors des entretiens avec les habitants des communautés étudiées.

Peut-être est-ce la leçon retenue des crises énergétiques qui se sont succédées au cours des trente dernières années, sans qu'aucune mesure significative de soit prise pour mettre en place une transition du pétrole vers les énergies renouvelables ? **Pour se réaliser « ici et maintenant », on voit que l'utopie s'adapte, produit des glissements qui servent objectivement ses convictions à court et moyen terme. Il nous semble même que l'utopie est intégrante** : la maison autonome n'est-elle pas une adaptation terrestre du *Spaceship Earth* de Fuller ? Comme le vaisseau spatial, elle est entièrement coupée du système terrestre, sauf pour les communications. Elle produit ses énergies et recycle ses propres déchets. Elle procure un habitat technique qu'il faut connaître pour savoir le réparer... pendant le temps du voyage. Une parabole de « l'habiter » du futur ? Une situation qui, *a minima*, demande au corps humain non plus de *donner sa mesure* pour construire une architecture rationnelle et hygiéniste, mais de *trouver la mesure* pour des habitacles équipés pour la survie dans des conditions extrêmes. Même subtil, ce glissement comportemental s'impose à l'évidence comme une critique *soft* de l'architecture moderne savante.

Un autre constat est que les maisons écologiques contribuent aussi à l'objectif d'éducation de la communauté, pour elle-même et pour les enfants des résidents. En amont, c'est la place et la relation voulue avec l'architecte, les choix de matériaux, de techniques et de mise en œuvre des constructions qui servent cet objectif éducatif. Nous examinons ces aspects en deuxième partie de la recherche par l'étude des méthodologies mises en œuvre par les communautés. En aval, ce sont les usages quotidiens de l'eau, de l'énergie, et de la production de déchets. Selon le témoignage d'un organisateur des *workshops* de construction des *Earthships* « *si tu prends*

204 P. Harper et G. Boyle, *Radical technology*, London, 1976. Dans cette publication alternative, le modèle chinois, notamment agricole, en pleine construction est largement vanté.

soin de ta maison, elle prend soin de toi »²⁰⁵. Nous revenons sur cette remarque dans la partie concernant les études de terrain, mais on peut dès à présent la rapprocher de la thèse d'Henri Lefebvre sur le positionnement de l'architecte. Ici ce "travailleur comme un autre" devient un acteur essentiel d'une triangulation relationnelle architecte-espace-usager.

Que retient-on de cette période ? Alors que les villes s'enflamment, les communautés s'en éloignent, toujours animées du désir utopique de construire un avenir meilleur loin des nuisances urbaines. Analysé plus de trente ans après²⁰⁶, le premier choc pétrolier de 1973 s'avère avoir stimulé des innovations architecturales écologiques, à travers les groupes alternatifs²⁰⁷ qui les ont portés. **On retient également que les mouvements communautaires ont ouvert des voies en matière de construction écologique, qu'ils vont rester actifs et trouver des appuis théoriques avec l'émergence du *Bioregionalism*²⁰⁸ apparu dès la fin des années 1950 aux Etats-Unis.** Cette approche reprise à partir des années 1990 en Europe par le courant des Territorialistes, remet à l'honneur la notion de projet local²⁰⁹.

6. LES ANNÉES 1980-90 : DES ANNÉES DE TRANSITION

Durant cette décennie, une société désormais « accélérée » — mondialisée depuis longtemps pour les Européens, de plus en plus globalisée pour les Anglo-Saxons — se transforme en un phénomène irréversible. La réalité économique des échanges mondiaux va de pair avec une nouvelle perception systémique du monde intégrant des constructions historiques.

« Aussi, si en France le terme mondialisation permet de conduire aisément à une représentation du monde. Il n'en est pas de même pour 'globalization' chez les Anglo-Américains. En suivant le principe du global, les Anglo-Américains font d'abord référence à la révolution numérique autorisant les acteurs (individus ou entreprises) indépendamment de leur localisation géographique de communiquer et de coordonner leur action en temps réel'. Ce qui représenterait un caractère pratiquement inédit. (...) Si avec le terme 'globalization' il n'est pas vraiment question du monde et encore moins de territoire-monde chez les Anglo-Américains, en France la mondialisation apporte un nouvel éclairage sur le monde. Il est question de nouvelle échelle géographique à laquelle il convient désormais de se référer pour expliciter les processus sociaux, économiques et culturels. Pour les géographes français il y aurait même un emboîtement des échelles qui inclurait le local, le régional, le national, l'Europe, le continental et le monde. Le monde devient en quelque sorte un référentiel spatial. Les chercheurs partagent, en outre, l'idée d'une

205 Entretien avec Ronan Guyot-Sutherland, Earthship (avril 2017)

206 Désolé, plus d'essence, op. cit.

207 Ibid. « Les groupes qui ont proposé des modèles sociaux et des modes de vie alternatifs sont encore particulièrement pertinents aujourd'hui. Ils ont développé des projets d'aménagement de bâtiments et de communautés en milieu urbain et ont pris en considération les enjeux énergétiques à l'intérieur de systèmes intégrés, de la production alimentaire au recyclage des déchets.»

208 D.S.P. Church, « Exploring Urban Bioregionalism: a synthesis of literature on urban nature and sustainable patterns of urban living ». On l'a vu plus haut, ce courant se situe lui-même dans la continuité des apports d'Henri Thoreau, John Muir et Aldo Leopold. Il est principalement représenté par Peter Berg, Raymond Dasmann, Gary Snyder, Kirkpatrick Sale.

209 A. Magnaghi et E. Bonneau, *La biorégion urbaine petit traité sur le territoire bien commun*, op. cit. ; A. Magnaghi, *La conscience du lieu*, op. cit. ; S. Fiori, « Les territoires du commun- Entretien avec Alberto Magnaghi », Métropolitiques (mai 2018).

continuité historique remontant à la mondialisation prémoderne au moment de la découverte du monde. En s'appuyant sur les travaux de Fernand Braudel, l'historien Patrick Boucheron souligne la vision du monde véhiculée par les Européens dès le XV^e siècle. »²¹⁰

Les expressions culturelles, qualifiées de post-moderne en témoignent. Le courant architectural majoritaire du moment renvoie à des positions très diverses. Il est caractérisé par l'éclectisme, ouvre sur un mélange de savant et de populaire, pratique la citation jusqu'au brouillage temporel, opte de préférence pour des espaces ouverts polyfonctionnels dédiés à des fonctions hybrides.

« Cette réaffirmation éclectique des lieux conjuguée avec leur délocalisation semble venir ainsi tout à la fois souligner la diversité et la spécificité des lieux et des cultures mais en les rendant accessibles et reconnaissables partout. L'architecture et l'urbanisme post-modernes paraissent ainsi à leur façon témoigner de la globalisation du monde. Comme les hommes, les cultures sont mobiles et non plus coincées sur le territoire qui leur était propre. (...) »²¹¹

Ce phénomène de rétrécissement du monde est vécu par une grande partie des populations ayant traversé les crises sociales. Depuis la fin des années 1970, Paul Virilio « a élaboré de façon prémonitoire une économie politique de la vitesse, ce qu'il appelle une « dromologie », qui étudie les ravages de l'accélération du monde ». Sa lecture de la situation de l'époque met en évidence la réalité d'une « fin de la géographie » telle qu'on l'a connue et de l'ampleur des mutations écologiques à l'œuvre²¹².

« Les acquis de la vitesse, avec le développement des moyens de transport et de transmission, sont incontestables, mais il n'y a pas d'acquis sans perte. Or, aujourd'hui, on vante surtout les bénéfices du progrès en masquant les dégâts qu'il implique. La vitesse, par exemple la rapidité de l'information, réduit et abolit les distances géographiques. Nous sommes ainsi confrontés à la vieillesse du monde, c'est-à-dire à l'épuisement d'un monde fini. C'est une question centrale, au cœur de mon travail depuis 1977, qui débouche sur ce que j'ai appelé « l'écologie grise » pour la distinguer de « l'écologie verte ». Il existe non seulement une pollution de la nature – des

210 C. Ghorra-Gobin, « Comment les Anglo-Américains comprennent la mondialisation et voient le monde? » (2014). ; C. Ghorra-Gobin, *Dictionnaire critique de la mondialisation*, Paris, 2012. Introduction à la seconde édition : « (...)le système-monde ne s'organise plus uniquement dans le cadre interétatique mais aussi dans celui de réseaux transnationaux, qui met en exergue le renouveau de l'échelle locale et l'émergence de l'échelle planétaire. (...) 1. la globalisation ou la métamorphose d'un capitalisme émancipé du cadre national et désormais globalisé et financiarisé grâce aux technologies d'information et de communication et à une sérieuse déréglementation financière (relevant de l'idéologie néo-libérale), facilitant ainsi des dynamiques transnationales ; 2. la mondialisation comme reconnaissance de la pertinence de l'échelle mondiale, aussi bien pour identifier que pour comprendre et expliquer l'évolution des sociétés et des institutions, au niveau national comme au niveau local. L'émergence de cette échelle mondiale s'appuie sur et participe tout à la fois à la compression de l'espace-temps et à la possible interconnexion des lieux, à toutes échelles ; 3. la planétarisation comme prise de conscience de la finitude des écosystèmes naturels anthropisés et mise en évidence de crises à l'échelle de la planète Terre, avec en particulier le changement climatique, dont l'ampleur est certainement accentuée par les activités humaines, et dont les conséquences ne peuvent s'appréhender que dans la dialectique global/local, planète/territoires»

211 L. Voyé, « Architecture et urbanisme postmodernes : une expression du relativisme contemporain ? », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, XLI-126 (septembre 2003).

212 N. Sarthou-Lajus, « L'ère de la vitesse et des grandes migrations », *Etudes*, Tome 410, n° 2 (février 2009).



1

1 - Equipé d'un microprocesseur Intel 8088, l'IBM 5150 est le premier « Personal Computer » de IBM. Ses caractéristiques sont modestes (4,77 Mhz, 16 à 256 Ko de mémoire vive, 1 ou 2 lecteurs de disquettes 5"1/4...), il symbolise l'entrée de l'ordinateur personnel dans les entreprises. Les générations suivantes (XT, AT, PS...) seront plus puissantes et disposeront

d'une gamme de périphériques étendue. Livré avec PC-DOS, l'IBM PC 5150 signe aussi les débuts de l'histoire de Microsoft, il est commercialisé de 1981 à 1987. Source : https://www.museeinformatique.fr/IBM-PC-5150_a119.html

substances telles que l'air, l'eau, la flore et la faune – mais aussi une pollution de « la grandeur-nature » du globe qui affecte les distances géographiques. (...) Je ne dis pas, pour reprendre Fukuyama, que « c'est la fin de l'histoire ». Je dis c'est la fin de la géographie ! Ce problème est fondamental, car les notions de «géographie» et de « lieu » sont liées aux questions d'identité des peuples et des individus. »²¹³

Ainsi, dans ce monde d'après la modernité, l'effondrement de l'espérance placée dans le progrès technique de l'ère industrielle²¹⁴ — amorcé avec la remise en question de la société de consommation — se poursuit. Il semble que deux visions différentes se structurent et cohabitent, suivant des voies parallèles, jusqu'à aujourd'hui.

D'une part, les avancées technologiques entretiennent l'espoir porté par les utopies technologiques nées de la conquête spatiale. Le premier personal computer entre dans les foyers (1981), suivi seulement dix ans plus tard du WWW (*World Wide Web*, 1991, système hypertexte public sur internet). C'est le début de la révolution numérique et, moins de trente ans plus tard, de l'ensemble des conséquences qu'on lui connaît sur notre quotidien. John Baird Callicott, philosophe de l'éthique, rapproche cette évolution technologique d'un changement de paradigme majeur, similaire dans les sciences au passage de la physique mécanique à la physique quantique.

« (...) du point de vue philosophique, le XX^e siècle est analogue au XVI^e. Et l'on est en droit de penser que le XXI^e sera analogue au XVII^e. Notre Nicolas Copernic est Albert Einstein. Dans les années 1930, la Mécanique classique fut balayée, et les concepts centraux autour desquels une nouvelle philosophie naturelle allait s'unifier firent leur apparition. Pendant ce temps, les développements de la théorie de l'évolution et de l'écologie apportèrent des concepts complémentaires en biologie. (...) Des deux côtés de l'Atlantique, nos philosophes universitaires sont restés désespérément modernes (...). Je suis convaincu que bientôt, dans la première moitié du XXI^e siècle, ceux qui seront pour nous les équivalents de Descartes et de Newton vont reconstruire un nouveau paradigme scientifique post-moderne convaincant et solide (...). »²¹⁵

Une révolution scientifique holistique donc, toujours en cours d'après lui, et qui appelle une révolution philosophique. Cette nouvelle façon de voir, de vivre, d'appréhender le monde s'apparente en importance à la nécessité d'admettre que la terre est ronde. Callicott rappelle au passage qu'un tel changement de paradigme nécessite *a minima* cent cinquante ans pour être effectif. Le WEB produit encore tous les jours sous nos yeux une révolution au sens littéral du terme.

213 Ibid.

214 L. Voyé, « Architecture et urbanisme postmodernes », op. cit. « Dès la fin des années septante, cette vision confiante allait peu à peu vaciller, ébranlée par les effets des rigidités du capitalisme, entraînant récession, montée du chômage et réduction de la capacité des Etats d'assumer pleinement le rôle de providence qu'ils s'étaient dévolu.(...) L'architecture et l'urbanisme ne sont pas restés indifférents à cette transformation; souvent, ils en ont même produit des signes avant-coureurs et ils en offrent une matérialisation évidente. L'éclectisme des styles, les emprunts disparates au passé, le déplacement des spécificités locales, les mixités fonctionnelles, [...] tout cela semble traduire l'abandon de l'exigence rationnelle au bénéfice des égarements d'un émotionnel peu contrôlé, trouvant à se déployer dans des formes et un environnement ludique, où tout est proposé comme équivalent. »

215 J.B. Callicott et al., *Éthique de la terre*, op. cit. pp.279-280

Non seulement, cette révolution ne laisse pas les initiatives communautaires indifférentes, mais comme on l'a évoqué plus haut, elles ont été parties prenantes de sa construction, contribuant à une façon de penser le monde en réseau tout à fait nouvelle. On va voir également plus loin que la technophilie, historiquement inscrite dans leurs comportements, se révèle aujourd'hui fondamentale pour le développement des écovillages en réseaux internationaux.

Par ailleurs, la mobilisation écologique poursuit son chemin, même si elle reste cantonnée dans l'alternative, alors que la finitude du pétrole est officiellement reconnue depuis les années 1940²¹⁶. Si les initiatives communautaires innovent de façon bricolée et pragmatique dans les marges qu'elles s'octroient, les scientifiques ne sont pas de reste. Ils produisent des propositions concrètes depuis les années 1960, notamment sous l'égide de laboratoires de recherche très officiels, comme le MIT²¹⁷ au sein duquel Maria Telkes (1900-1995) met au point son modèle de maison fonctionnant entièrement à l'énergie solaire.

Mais malgré ces débuts encourageants d'une prise de conscience collective à l'échelle mondiale, la politique énergétique des états ne suit pas. Les grandes mobilisations des années 1970 devenues régulières, comme le *Earth Day* (tous les 22 avril depuis 1970), le *Sommet de la Terre* (organisé tous les dix ans par l'ONU depuis 1972) ou *Habitat* (organisé par l'ONU tous les dix ans depuis 1976)²¹⁸, passent au second plan d'une actualité où il s'agit de contenir les crises sociales par un retour à l'ordre, et à la croissance !

Après les *Utopies réalisables* (1976), Yona Friedman propose les *Alternatives énergétiques* (1982) qui confirment la mutation constatée des démarches utopistes : passer d'un *u-topos* critique et idyllique à la production de propositions pour le présent permettant de conjuguer urbanité et ruralité. On peut y lire également une tentative de renouer avec l'esprit des Phalanstères, des New Harmony et kibboutz. Une modélisation qui visiblement ne prend toujours pas.

Car si cette décennie de transition hérite de près de 2000 communautés recensées à travers le monde, elles sont toujours aussi diverses dans leurs motivations, instables dans leur durée et hétérogènes dans leurs manifestations architecturales. Deux de nos terrains d'étude se créent durant cette période : La Cité écologique qui s'implante à Ham Nord (Québec) en 1983, ainsi que The Earthship Greater World Community basé à Taos (Nouveau Mexique) depuis 1994. Nous reviendrons en détails sur leur histoire et leurs caractéristiques. Cependant, du point de vue de l'histoire croisée utopie-écologie que nous tentons de reconstituer ici, il est intéressant de noter que ces deux communautés — dont on a vu qu'elles sont déjà atypiques en elles-mêmes — se constituent à l'orée de l'émergence du concept d'écovillage. Même si elles n'en portent pas encore les signes avant-coureurs, elles représentent toutes deux la coexistence de deux tendances marquées au sein des communautés intentionnelles : les initiatives émergent

216 Harold Ickes, US Secretary of the Interior, proclame en 1943 "We're running out of oil!"

217 Maria Telkes, biophysicienne chercheuse au MIT de 1939 à 1953, met au point les premières maisons à énergie solaire, un projet auquel elle travaille à partir des années 1940.

218 Habitat I a eu lieu en 1976 à Vancouver, mais vingt années séparent cette conférence d'Habitat II organisée en 1996 à Istanbul. Habitat III a eu lieu à Quito en 2016. Habitat IV devrait se tenir à Abu Dhabi en 2020.

d'un groupe de personnes constituées autour d'un projet social, c'est le cas de La Cité écologique, et les initiatives d'architectes « visionnaires », c'est le cas de The Earthship Greater World Community qui naît sous l'impulsion de Michael Reynolds, architecte.

Faisant le constat des contradictions caractérisant ces années 1980-90, n'est-on pas tenté de penser que le monde repart comme avant ? Avant les luttes sociales et la montée des manifestations contre-culturelles dont les communautés intentionnelles font partie ? Avant la conquête de l'espace, avant le premier choc pétrolier, avant la prise de conscience de la crise écologique ? Avant les impacts d'une nouvelle accélération du monde et de la chute des croyances modernistes ?

Cela y ressemble assez. Années Reagan (1981-1989), années Bush (1989-1993), les priorités politiques sont clairement économiques. *Show must go on*, la société de consommation reprend ses droits. Preuve en est la gestion mondiale du deuxième choc pétrolier en 1985. Le prix du pétrole est quasiment multiplié par trois, sans que cela ne déclenche les politiques de transition énergétique²¹⁹ nécessaires. Pourtant, « *Les deux bombes lâchées les 6 et 9 août 1945 sur Hiroshima et Nagasaki [qui] ont livré à la dystopie technopolitique un thème de méditation et un motif d'écriture radicalement nouveaux* ». ²²⁰

Quarante ans après cet événement encore présent dans les mémoires viennent se rajouter des coïncidences troublantes. Les années 1985 à 1991 sont particulièrement signifiantes des contrastes qui cohabitent. 1985 : l'alerte sur la diminution importante de la concentration d'ozone en Antarctique correspond à la création du terme « biodiversité », à la naissance de la première AMAP (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne) aux Etats-Unis, ainsi qu'à la publication de *Deep ecology: Living As if Nature Mattered*²²¹. L'année suivante, l'accident dans la centrale nucléaire de Tchernobyl (1986) survient, alors que quelques mois plus tard le Protocole de Montréal est mis en place pour éliminer les substances qui appauvrissent la couche d'ozone et donne la première définition officielle du développement durable²²². Enfin en 1988, l'ONU nomme un Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) qui fournit régulièrement l'actualité sur les scénarios d'évolution du climat.

Le portrait de la situation ne serait pas complet sans évoquer l'incroyable expérience *Biosphere II*²²³, menée en deux temps de 1987-1991 et en 1994, dans le désert de l'Arizona par John Polk Allen (1929) et Margaret Augustine (dates non trouvées). Leur projet est de recréer une deuxième planète Terre, un écosystème complet sous un dôme géodésique entièrement étanche.

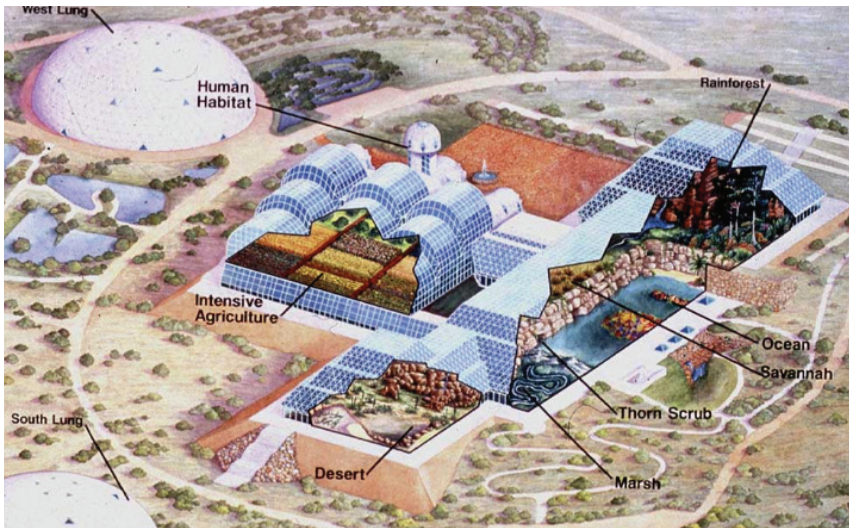
219 En 1985 : le deuxième choc pétrolier est une crise mondiale des prix du pétrole ayant principalement trouvé sa source en Iran. Sous les effets conjugués de la révolution iranienne, de la guerre Iran-Irak et du redémarrage de la demande mondiale à la suite du premier choc pétrolier, le prix du pétrole est multiplié par 2,7 entre la mi-1978 et 1981. En dépit de cette forte variation, le deuxième choc pétrolier n'a pratiquement aucun effet sur la conjoncture globale. Outre l'affirmation d'une position hégémonique, la guerre du Golfe (1990-91) sert en partie à sécuriser les ressources énergétiques des Etats-Unis.

220 J.-P. Deléage, « Utopies et dystopies écologiques », *Ecologie politique*, N°37, no 3 (2008).

221 B. Devall et G. Sessions, *Deep ecology: living as if nature mattered*, Salt Lake City, 2007.

222 Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins. Cette notion s'est imposée à la suite de la prise de conscience progressive, depuis les années 1970, de la finitude écologique de la Terre, liée aux limites planétaires sur le long terme.

223 <http://archive.bio.ed.ac.uk/jdeacon/biosphere/biosph.html>. Consulté le 18 février 2019.



1



3

1 et 2 - Biosphere 1, 1991-1993, organisation de l'espace et entrée de l'équipe dans la biosphère pour 2 ans.

Source : <https://www.enjoylivingabroad.com/my-blog/archives/02-2019>

L'entreprise échoue en deux ans, connaissant des difficultés inattendues sur le comportement des espèces animales, le recyclage de l'air et le niveau de stress de l'équipe en situation d'enfermement. Les équipes de chercheurs n'en sont pas sorties indemnes, et la complexité de l'écosystème terrestre est définitivement démontrée.

On peut noter à quel point cette expérience abandonnée est une tentation scientifique extrême. Synthétique des vingt années qui s'achèvent, elle résonne étrangement avec des recherches actuelles. Les utopies technologiques continuent de se « mettre au service des enjeux écologiques », dans un scénario visant à échapper au désastre sur Terre, et probablement de coloniser une nouvelle planète... Pour recommencer, le scénario avoué d'une nouvelle bulle de « croissance » pour l'humanité. Les récentes investigations sur Mars et les projets scientifiques de « terraformation » montrent que cette croyance est toujours active²²⁴ et largement financée par des industriels privés²²⁵. Elle devrait prendre du temps pour aboutir, mais est-ce rassurant ?

D'ici là, la correction des impacts de l'action humaine sur l'environnement reste d'actualité pour les porteurs de projet communautaires. Les utopies sociales et le « Principe Espérance » qui les habitent poursuivent leur évolution, en intégrant semble-t-il le « Principe Responsabilité » de façon simple : le « topos » est désigné, nommé, non plus comme un *ailleurs* imaginaire, mais comme un ici transformé, non plus par un « rêve éveillé », mais par un *réveil pragmatique* des populations

La montée progressive des écotopies²²⁶ — concept hérité de l'Ecotopia de Callenbach — constitue une autre mutation notable de ces années de transition. Elles sont, pourrait-on dire, le révélateur d'une décennie en phase de digestion des différentes crises énergétiques et sociales qui viennent de s'achever. Les écotopies puisent leurs références dans la littérature de science-fiction, elle-même inspirée des philosophies transcendantes et de cette certitude ancienne d'« *une appartenance [de l'être] à un ordre de la nature plus vaste que le monde humain et l'ordre social* ». *Ecotopia* (1975) cité précédemment est ainsi exemplaire d'un genre littéraire amené à perdurer, générant des scénarios de plus en plus réalistes²²⁷. Désormais, « *L'utopie ne peut donc être définie comme la construction imaginaire contre la société réelle, mais elle est l'expression de la conscience qu'une société a d'instituer sa propre raison d'être.* »²²⁸

Les communautés sont particulièrement mobilisées sur ce thème qui vise à transformer la prise de conscience en capacité à agir, notamment par le geste symbolique de construire la forme de leur mode de vie. Sur ce terrain là non plus elles ne semblent plus isolées. Poursuivant la voie alternative ouverte par Sim van der Ryn dans les années 1970 à l'Université de Berkeley, des groupements professionnels comme l'*Architects Designers and Planners for Social Responsibility*

224 S.L. Petranek, *Comment nous vivrons sur Mars*, traduit par Dominique Brotot, Paris, France, 2016.

225 On pense ici à Elon Musk, à ses investissements dans la recherche (Space X), et ses multiples déclarations sur la construction d'une base spatiale sur Mars d'ici 2028.

226 On ne trouve pas de définition reconnue à ce jour en français. L'English Oxford Dictionnaire en ligne propose : « An ecologically ideal region or form of society, generally viewed as imaginary. » <https://en.oxforddictionaries.com/definition/us/ecotopia>

227 *Embarquement pour Citerre* (2008) de Marie Martin-Pécheux, est une « uchronie » située en France, faisant le récit d'une prise de conscience après une catastrophe naturelle. La vie s'organise alors selon les principes issus des recherches du groupe de travail alter-mondialiste YHAD France (You Have A Dream) qu'elle a co-fondé.

228 J.-P. Deléage, « Utopies et dystopies écologiques », op. cit.

(ADPSR) situé à Berkeley également, se mobilisent dès 1981 avec pour objectif « *works for peace, environmental protection, ecological building and social justice.* »²²⁹ Depuis les années 1990, leurs efforts sont particulièrement concentrés sur les problématiques de développement économique et social responsable, à travers des actions établissant des liens entre activistes, architectes et chercheurs.

Une autre initiative particulièrement intéressante à relater est celle du *Center for Land Use Interpretation* (CLUI) qui se définit comme « *a research organisation established in 1994 in Culver City, Los Angeles by Matthew Coolidge(...) with the aim of examining the relationships between the physical landscape and its human occupation* »²³⁰. L'ambitieux programme du CLUI est d'établir « *an investigation into different land uses, their ownership, and the economic and cultural value associated with parts of the landscape.* »

Repartant ainsi de la terre, des fondements de tout usage, le CLUI produit différents types d'actions (bases de données d'information, expositions, résidences...) qui conduisent à prendre conscience du paysage physique aux Etats-Unis, de ses aménagements et de ses évolutions, attirant aussi l'attention sur les désastres écologiques et leurs conséquences.

Un peu plus tardif, mais dans la même veine, le site internet *Spatial Agency*, initié par deux architectes britanniques, Tatjana Schneider et Jeremy Till, tous deux enseignants, se situe dans l'esprit du travail de l'architecte Cedric Price « *with the belief that a building is not necessarily the best solution to a spatial problem. The project attempts to uncover a second history of architecture, one that moves sharply away from the figure of the architect as individual hero, and replaces it with a much more collaborative approach in which agents act with, and on behalf of, others.* »²³¹

Ces trois initiatives, parmi d'autres de plus en plus nombreuses depuis, émergent du milieu professionnel. Le *Manifeste pour une frugalité heureuse et créative (architecture et aménagement des territoires ruraux et urbains)*, à l'initiative récente de trois architectes français²³², est révélateur d'une véritable préoccupation à agir au présent. Il en va de même pour les collectifs de jeunes architectes, tels Etc. ou Bellastock, qui revendiquent un engagement pour l'espace public, les pratiques participatives et l'exploration de cette « frugalité heureuse ».²³³ Même s'ils agissent principalement en milieu urbain, leur objectif sous-jacent est de « faire communauté »

229 « ABOUT », ADPSR, [s.d.]. URL : <https://www.adpsr.org/about..> Consulté le 24 février 2019.

230 « The Center for Land Use Interpretation », [s.d.]. URL : [http://www.clui.org/..](http://www.clui.org/) Consulté le 29 mars 2018. « Spatial Agency: Center for Land Use Interpretation », [s.d.]. URL : <http://www.spatialagency.net/database/centre.for.land.use.interpretation..> Consulté le 22 février 2019.

231 « Spatial Agency: About », [s.d.]. URL : [http://www.spatialagency.net/about/..](http://www.spatialagency.net/about/) Consulté le 24 février 2019. « Tatjana Schneider is a senior lecturer at the School of Architecture, University of Sheffield, where she teaches design studio, history and theory. Jeremy Till is an architect and educator. He is Head of Central Saint Martins and Pro Vice-Chancellor at the University of Arts, London. Previously, he was Dean of Architecture and the Built Environment at the University of Westminster, London. Nishat Awan was a research associate at the School of Architecture, University of Sheffield, on this project »

232 Le « Manifeste pour une frugalité heureuse », [s.d.]. URL : <https://www.frugalite.org/fr/le-manifeste.html..> Consulté le 25 février 2019. est une initiative d'Alain Bornarel (ingénieur), Dominique Gauzin-Müller (architecte), Philippe Madec (architecte et urbaniste)

233 F. Chiappero, From Collectif Etc to "collectifs d'architectes": a matrix practice of the project for a citizen involvement., Theses, Aix Marseille Université, [s.l.], novembre 2017. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01717192..> Consulté le 1 novembre 2019. ; « Collectif Etc, support d'expérimentations urbaines. Architecture, espace public et urbanisme ouvert. Vers une fabrique collective de la ville. », [s.d.]. URL : [http://www.collectifetc.com/..](http://www.collectifetc.com/) Consulté le 1 novembre 2019.

autour d'une expérience spatiale, au moins le temps d'un projet.

Ces initiatives professionnelles sont loin d'être les seules, nous les citons parce qu'elles ont la particularité de converger avec les expérimentations pratiquées dès les années 1960 par les communautés. Même si elles ne travaillent pas aujourd'hui de façon rapprochée avec ces dernières, nous présumons qu'elles en connaissent l'existence et les expérimentations architecturales. Leurs parti-pris témoignent d'une volonté d'agir dans le même sens, que ce soit par un engagement activiste (*Architects Designers and Planners for Social Responsibility - ADPSR*) ; une démarche d'archive et de documentation accompagnée d'actions (*Center for Land Use Interpretation - CLUI*) ; la constitution d'une base de donnée historique analytique, constituée à des fins pédagogiques et de diffusion de la connaissance sur les alternatives en matière d'architecture (*Spatial Agency*) ; ou encore par une interconnexion de toutes les professions concernées par l'acte de construire ou d'aménager un territoire *Manifeste pour une frugalité heureuse et créative (architecture et aménagement des territoires ruraux et urbains)*.

Ces démarches complémentaires semblent signifiantes aujourd'hui d'une dynamique, dont la complémentarité certaine n'est pas encore visible. Nous pensons que les communautés et écovillages sont des espaces d'expérimentation concrète et de convergence de ces approches, et espérons en établir la démonstration au terme de cette étude.

C. ECOVILLAGES OU UTOPIES CONCRÈTES À L'ŒUVRE

1. UTOPIE-ÉCOLOGIE : D'UNE HISTOIRE CROISÉE À UNE HISTOIRE FUSIONNÉE

La séquence abordée ici, va de 1995 à 2015, et semble se situer essentiellement dans une forme d'aboutissement des comportements des années 1965-1995. Avec la prise en compte progressive des problématiques écologiques, l'une des caractéristiques les plus fortes de ce moment contemporain est l'apparition du concept d'écovillage, dont on va relater les circonstances et la consolidation, principalement à travers la formation de la plus importante plateforme actuelle le *GEN* (*Global Ecovillage Network*).

Avant d'aborder les caractéristiques et les évolutions de ce cinquième cycle communautaire que Ronald Creagh qualifie de « reflux des mouvements de masse », interrogeons rapidement les suites données au rapport *Limits to Growth*, afin de mieux appréhender le contexte mitigé précédant.

Après l'effet « pavé dans la mare » de sa publication, les scientifiques sont divisés. La remise en cause d'une modélisation globale, ainsi qu'une minimisation des prévisions, donne lieu à de nombreuses études et controverses qui amène les institutions internationales vers une voie médiane. Les problématiques écologiques sont repoussées derrière la volonté de « sauver la croissance » :

« Dans les deux décennies qui suivent la publication du rapport des Limites, un certain nombre d'élaborations théoriques, focalisées sur des modèles mathématiques (plus ou moins appuyés sur les sciences économiques), viennent conforter les réactions initiales au rapport. Ces élaborations commencent la plupart du temps par rejeter le point de départ du rapport : que le manque de ressources, ou la pollution, pourraient constituer des problèmes graves dans un contexte de croissance de la population et de la production. Cependant, elles s'articulent autour de l'idée qu'une croissance non planifiée, non anticipée, peut créer des nuisances ou ne pas parvenir à répondre aux besoins sociaux, et prétendent déterminer quel type de croissance et/ou de développement doivent être poursuivis. Elles interprètent donc d'une manière bien particulière la problématique soulevée par le rapport des Limites et apportent la réponse à la question qu'elles soulèvent, en termes de rééquilibrage des richesses entre Nord et Sud, ou de la valeur adéquate d'une taxe carbone.

Tandis que ces élaborations, dominantes intellectuellement et politiquement (elles émanent ou sont cautionnées par les agences de l'ONU, par l'Agence Internationale de l'Energie, par le GIEC...) déplacent l'objet initial du débat et recadrent, chacune à leur manière, la question des Limites, un champ théorique moins influent et beaucoup plus radical se développe autour du concept de soutenabilité forte : l'« économie écologique ». Ce champ apporte à la revendication de stabilisation économique un enracinement à la fois philosophique et physique. »²³⁴

234 É. Vieille-Blanchard, « The Limits to Growth in a Global World - Modeling, Forecasting, Refutations - Les limites à la croissance dans un monde global- Modélisations, prospectives, réfutations », op. cit., p.605

Les communautés de cette période (1970-1990) sont un peu à l'image de ce courant scientifique minoritaire, — progressivement gagnées par des dysfonctionnements inhérents à la spontanéité des initiatives, la désorganisation volontaire des expériences de vie collective et une image dégradée auprès de l'opinion publique. De même, les partisans d'un concept de soutenabilité forte sont affaiblis, bénéficient de beaucoup moins de visibilité et d'audience. Ils poursuivent cependant leur travail. Ainsi, ce courant de l'économie écologique semble sur la voie des concessions. Il tente de tirer l'idéologie de la croissance vers celle du développement, tout en maintenant le niveau d'alerte.

*« En 1992, Jørgen Randers, Donella et Dennis Meadows publient *Beyond the Limits*, qui se veut une actualisation du rapport de 1972. *Beyond the Limits* rend compte des simulations effectuées avec une version un peu modifiée de *World 3*, qui a été élaborée par ces trois auteurs ainsi que par Bert de Vries, Diana Wright de Dartmouth College et Thomas Fiddaman de l'Université du New Hampshire. Le rapport, (...) signe d'une préoccupation évidente pour le développement des pays pauvres. Il marque dès ses premières pages la distinction entre croissance et développement, qui est selon ses auteurs 'la plus importante à garder en vue' car 'bien qu'il y ait des limites à la croissance, il n'y a pas nécessairement de limites au développement'. (...)*

Le message porté par le titre de l'ouvrage, qui se veut cohérent avec les anticipations de 1972, est que les limites mises en avant vingt ans plus tôt ont déjà été dépassées. Cependant, le rapport veut encourager l'action politique, sans laisser entendre que les jeux sont faits. Son argumentation est donc très similaire à celle du premier rapport. Il annonce ce qui adviendra dans le cas où les politiques ne changeraient pas, et le met en perspective avec les transformations pouvant émaner de mesures politiques radicales. »²³⁵

Le monde communautaire disparaît lui-aussi du devant de la scène, sans pour autant perdre de son opiniâtreté :

« On peut s'attendre à ce que les communautés disparaissent comme un feu de paille. Il n'en est rien malgré le silence écrasant des médias : les milieux de vie les plus divers éclosent. (...) L'expérience communautaire se répand désormais dans les agglomérations urbaines. (...) Elle est une des matrices des transformations nouvelles et de celles à venir. »²³⁶

On comprend mieux pourquoi Ronald Creagh parle de « reflux des mouvements de masse » pour cette cinquième période qu'il situe de la fin de la guerre du Vietnam à nos jours (1973-années 2000). Sa remarque sur une attention médiatique en berne — après les nombreux focus sur certaines expériences plus tapageuses des années 1970 comme *Drop City*, *Morning Star* ou *Wheeler's Ranch* — reste pertinente pour notre propos. Il est vrai que l'impulsion du *back to the land movement* qui a massivement touché la jeunesse américaine, et n'a pas

235 Ibid., p.562

236 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., p.41

laissé les Européens indifférents, est en perte de vitesse. Même si la mobilisation est moindre depuis les années 1990, le mouvement communautaire ne tarit pas.

Pour Creagh, ce reflux ramène également les communautés vers les espaces urbains. Cette évocation est à double sens. Suggère-t-elle un retour des utopies vers la ville, comme un lieu que les communautés tenteraient de se réapproprier ? Ou exprime-t-elle la lassitude du mouvement face à des situations expérimentales inconfortables, si bien que la ville deviendrait une échappatoire à des situations rurales non maîtrisées ?

Le constat d'une émergence d'initiatives urbaines durant cette période est bien réel, cependant notre recherche n'a pas exploré ces nouvelles formes, ni étudié si cette tendance s'est confirmée. Nous relevons néanmoins que les initiatives non-urbaines ne cherchent plus forcément une localisation aussi isolée que celles de la période précédente. Pour exemple, l'éco-village Ithaca, fondé à partir de 1991, se situe à côté de la Cornell University, à seulement trois heures de route de New York²³⁷.

Il convient de préciser également ici que notre découpage historique introduit une nuance par rapport à celui opéré par Creagh. **Au cours de la recherche, l'apparition des écovillages à partir de 1995, s'est révélée être un point de bascule important du mouvement communautaire mondialisé**²³⁸. Nous avons donc différencié une sous-période qui s'étend de 1995 à nos jours.

Comme évoqué plus haut, pour des raisons de périmètre trop vaste et de problématiques architecturales différentes, notre sujet n'intègre pas les nouvelles formes communautaires urbaines auxquelles Creagh fait allusion et qui — regroupées sous des intitulés tels éco-quartiers ou habitat partagé (*co-housing*) — fleurissent dans les grandes métropoles contemporaines²³⁹.

Nous restons centré sur les communautés à vocation rurale, pour lesquelles on assiste en effet à une mutation progressive. Les initiatives performatives des années 1960-70 évoluent vers le projet d'écovillage. Ce dernier nous semble plus uniformisant, mais en contre-partie plus pragmatique et plus efficient à l'épreuve de la réalité. Le projet social des communautés est désormais caractérisé par un socle de valeurs « écovillageoises » communes — autonomie, convivialité, ouverture, respect, solidarité, liberté de croyance individuelle. Ces valeurs sont décrites dans Charte du Réseau des écovillages français, inspirée des grandes intentions développées sur le site du GEN (Global Ecovillage Network).²⁴⁰

237 « Ecovillage at Ithaca | Website for Ecovillage at Ithaca and its educational non-profit Learn@EcovillageIthaca », [s.d.]. URL : [https://ecovillageithaca.org/..](https://ecovillageithaca.org/) Consulté le 2 novembre 2019.

238 Creagh est davantage centré sur les communautés d'inspiration libertaire et/ou anarchiste, les écovillages ne sont pas distingués dans son étude.

239 On peut citer en exemple l'écoquartier Vauban de Fribourg, le premier à s'être constitué en Europe (1996). De nombreuses autres démarches existent en Europe : Bedzed (Beddington, au sud de Londres, 2002), Bo01 (Malmö, Suède, 2001), la Zac de Bonne (Grenoble, France, 2003).

240 « What is an Ecovillage - Discover Innovative Eco Communities », op. cit. : il s'agit de la charte du Global ecovillage network ; R.F. des Ecovillages, « Charte du Réseau Français des Ecovillages », Réseau Français des Ecovillages, 20 juin 2018. URL : [https://ecovillagesfrance.wordpress.com/2018/06/20/charte-du-reseau-francais-des-ecovillages/..](https://ecovillagesfrance.wordpress.com/2018/06/20/charte-du-reseau-francais-des-ecovillages/) Consulté le 1 mars 2019. Ce site français répertorie diverses initiatives (50 environ) de personnes vivant ou ayant l'intention de vivre en écovillage. La définition de l'écovillage établit un socle de 6 valeurs communes (autonomie, convivialité, ouverture, respect, solidarité, liberté de croyance

Cette mutation s'accompagne de changements notables dans la production architecturale, passant d'une architecture-signal à des configurations de hameaux, très proches des communautés ayant émergé, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à 1950 environ²⁴¹.

En comparaison avec la période précédente, l'architecture des bâtiments comme le projet spatial des écovillages marque clairement un changement stylistique.

Les constructions des années 1970-80 empruntent, on l'a vu, autant aux innovations techniques qu'aux pratiques vernaculaires. L'intention est de laisser émerger un vocabulaire formel nouveau, révélateur d'une créativité et exprimant une rupture. La dimension écologique est essentiellement présente dans les actes de récupération des matériaux, d'expérimentation et de bricolage dans les bâtiments. L'aménagement spatial se détermine par défaut, autour et entre les constructions.

Les écovillages quant à eux reprennent, là où ils s'implantent, la syntaxe traditionnelle des maisons édifiées avec des techniques et des matériaux locaux (bois, paille, terre, pierre, enduits naturels). Ils remettent au goût du jour des savoir-faire artisanaux qui intègrent déjà pour la plupart une dimension écologique, car bioclimatique. Leur approche spatiale est clairement plus organisée. Les circulations sont dessinées. La maison communautaire peut constituer un centre comme c'est le cas à La Cité écologique Ham-Nord. Elle peut aussi se situer au bout du chemin principal, alors que les logements sont repartis en mini-quartiers, comme c'est le cas à Hallingelille.

Paradoxalement, l'affichage des nouvelles initiatives communautaires semble plus généraliste et standardisé. Formellement, la production d'une architecture auto-représentative reprenant les mêmes codes un peu partout, annonce l'idée d'appartenance à un mouvement plus vaste que l'initiative elle-même, un réseau. Ce réseau s'est constitué au cours des trente dernières années grâce à l'internet. Nous développons ce point dans l'analyse comparative qui suit en deuxième partie.

Précisons pour le moment que deux principales plateformes internet mettent ce réseau en évidence. La première et la plus ancienne est américaine, il s'agit de Fellowship for Intentional Communities (FIC) dont l'intitulé a légèrement changé au cours de notre étude pour devenir Foundation for Intentional Communities (FIC)²⁴². La deuxième plateforme est européenne à l'origine, il s'agit de celle du Global Ecovillage Network (GEN)²⁴³ qui renvoie à des développements spécifiques par zones géographiques.

Toutes deux dressent deux cartographies de ce réseau qui se révèlent complémentaires, certaines communautés adhérant à l'un ou l'autre des réseaux, certaines aux deux. L'intérêt de ces cartes est de fournir, en plus des localisations et de brefs descriptifs de chaque projet, de nom-

individuelle), auxquelles s'ajoutent des caractéristiques différentes selon les lieux et le projet social.

241 Les initiatives communautaires du XVII^e, jusque dans les années 1950 se construisent en très grande majorité selon des structures de hameaux villageois, à l'exception cependant de la tentative du Familistère de Guise qui, reprenant l'utopie du Phalanstère de Fourier, est basée sur un immeuble collectif.

242 « Intentional Communities - Find, Join, & Learn about Intentional Community », Foundation for Intentional Community, [s.d.]. URL : <https://www.ic.org/>. Consulté le 12 octobre 2019. La Foundation for Intentional Communities a une histoire qui remonte à 1937.

243 « Global Ecovillage Network », Gaia.org, [s.d.]. URL : <http://gaia.org/global-ecovillage-network/>. Consulté le 8 septembre 2018. Le Global Ecovillage Network est créé entre 1991 et 1995.



1



2



3



4



5



6

1 - « L'écovillage Sieben Linden, situé à Beetzendorf (district de Salzwedel, Saxe-Anhalt, Allemagne) existe depuis 1997. Il a pour but de réaliser des modes de vie durables, collaboratifs qui associent une petite empreinte écologique à une grande qualité de vie. Les constructions sont en paille et bois. » L'expérience est souvent citée en référence, notamment par les habitants du Hameau des Buis. Source : <https://siebenlinden.org/>

2 - La Cité écologique Ham-Nord (QC) est fondée en 1983, Source : https://citeecologique.org/fr_CA/

3 - L'écovillage Halingelilles (DK) existe depuis 2005. Source: <https://expeditionecovillage.home.blog/2019/>

4 - Carte du réseau des communautés diffusée sur le site de la Foundation for Intentional Communities. Source : <https://www.ic.org/directory/maps/>

5 - Carte du réseau des communautés diffusée sur le site du GEN. Source : <https://ecovillage.org/projects/map/>

6 - « Findhorn, ce village écossais de 500 habitants est-il l'exemple parfait du mode d'habitat de demain ? (...) Avec son empreinte écologique très faible, l'écovillage devrait vous inspirer dans une démarche proche de nos aspirations (...). Alors que nos villes ne disposent que 3 jours de stock de nourriture, cet écovillage a atteint son autosuffisance alimentaire ! ». Source : <https://www.build-green.fr/video-findhorn-lecovillage-ecossais-quasi-autosuffisant/>

breuses images de sites communautaires montrant clairement les choix de construction similaires d'une communauté à l'autre, et ainsi l'uniformisation formelle en cours²⁴⁴. Chaque plateforme dénombre environ mille membres, communautés et écovillages, à travers le monde. Si les deux cartes²⁴⁵ se recoupent partiellement, on peut supposer qu'il existe, en plus de ces quelques deux mille initiatives recensées, un certain nombre d'entre elles qui ne sont affiliées à aucun des deux réseaux.

Au-delà du nombre, c'est davantage la dimension planétaire du mouvement qui retient ici notre attention. Les cartes pointant les implantations montrent que tous les continents, et quasiment tous les pays, sont actuellement touchés par le phénomène communautaire, dans des proportions différentes certes, et avec une grande majorité de cas situés dans les pays occidentaux (Etats-Unis-Canada et Europe). On découvre aussi des localisations inattendues sur l'île Vanatu, au nord des Philippines, ou encore en Indonésie, en Chine et aux Emirats Arabes Unis.

Par ailleurs, on a la confirmation que même si certaines expériences se développent en contexte urbain, **les communautés intentionnelles restent en majorité rurales. Le concept d'écovillage est ainsi devenu un label qui simultanément introduit une nouvelle dynamique et témoigne d'une permanence au niveau mondial.** En effet, à travers les siècles et y compris sur les cinquante dernières années, la continuité des mouvements marginaux de « retour à la terre » semble assurée, même quand les contextes historiques sont moins porteurs. A la fin des années 1990, l'engouement accuse une pente descendante d'une vingtaine d'années. Puis, il rebondit à travers l'apparition des premières communautés rebaptisées « écovillages », comme Findhorn, situé en Ecosse et existant depuis 1962, ou comme Torri Superiore, l'un de nos terrains, qui adopte ce label durant son processus d'installation entre 1987 et 1997. Ces deux communautés « en devenir d'écovillages » sont également partie prenante des réflexions autour de la création du label par le Gaïa Trust, fondation danoise, dont le rôle est détaillé plus loin.

Formellement, l'écovillage se manifeste par une reconnexion avec des formes d'habitat et d'organisation de l'espace traditionnels. Au lieu de chercher à produire ou bricoler de nouvelles formes (dômes géodésiques, houseboats, arches...), l'accent est mis fortement sur des modes de construction et d'aménagement de l'espace plus écologiques, et ceci à divers degrés d'implication selon les communautés. Nos huit terrains d'étude permettent d'apporter des exemples de différentes typologies d'habitat et d'organisation spatiale mis en œuvre.

244 Les vues aériennes ci-contre de deux terrains étudiés (La Cité écologique et Hallingelille), ainsi que de deux autres cas cités en exemple, d'expériences éco-communautaire réussies (Sieben Linden et Findhorn), montrent les similitudes esthétiques en termes d'implantation, de typologie d'habitation et d'organisation de l'espace.

245 Les deux cartes ci-contre sont consultables sur les deux réseaux communautaires internationaux les plus importants actuellement : la Foundation for Intentional Communities (FIC), réseau historique aux Etats-Unis, et le Global Ecovillage Network, fondé en Europe (GEN), et qui a développé une plateforme spécifique par zone géographique (Afrique, Europe, Amérique Latine, Amérique du Nord, Océanie et Asie)

De même que le concept de communauté intentionnelle évolue vers celui d'écovillage, il nous apparaît que l'utopie « anti-urbaine » des XVIII^e et XX^e siècles évolue vers l'« écotopie » au XXI^e.

La notion est introduite en 1976 par Ernst Callenbach dans son ouvrage *Ecotopia*, une fiction qui a pour particularité essentielle d'être située dans un lieu réel, aux Etats-Unis, après que certains états de l'Ouest aient fait sécession, pour construire une société basée sur des principes écologiques. Or, les utopies²⁴⁶ sont par définition des lieux de l'esprit, des projections imaginaires, sans ancrage terrestre. La proposition de Callenbach opère un détournement linguistique qui joue sur plusieurs registres. Sonore tout d'abord, d'*utopie* à *écotopie*, le lien de parenté est audible, reconnaissable. Puis, d'un point de vue étymologique, le préfixe *éco* résonne avec le mot *écologie*, très présent dans les débats de l'époque. Enfin, d'un point de vue sémantique, *eco* n'est pas seulement un préfixe, c'est aussi un mot qui en grec ancien signifie *habitat* ou *maison*. Une *écotopie* désignerait donc littéralement le « lieu de la maison ». Mais quel est, où est, de quoi est fait... ce lieu « générique » universel ? Il est assez étonnant de retomber sur un concept au fond très abstrait, renvoyant à des espaces imaginaires. Le caractère fictionnel et futuriste du récit de Callenbach fait finalement reposer le « lieu de la maison » dans une temporalité et un pays, qui même nommés ne sont pas encore advenus.

Au terme de cette boucle de raisonnement, la notion d'**écotopie** semble dévier de son sens premier et s'élargir pour désigner « **le désir d'une utopie écologique en devenir souhaité** ». C'est chargé de cette histoire et de ces différents niveaux de sens que nous l'employons ici.

Ainsi, lorsque nous désignons **les écovillages comme des communautés « écotopiques », c'est parce que sans avoir rompu avec un idéal de référence constitutif des utopies sociales, elles sont désormais centrées, pour la majorité d'entre elles, sur l'objectif d'œuvrer à un monde (une planète plus qu'une société) « soutenable »**. Leurs actions contribuent — pour reprendre l'expression de Pierre Rabhi — à faire « *leur part du colibri* »²⁴⁷, localement, avec l'intention de servir une cause planétaire. La construction des logements, des espaces communs et l'aménagement de leur territoire tient une place centrale dans ce type de démarche. Le rôle de l'architecture est donc mis en avant à travers les images diffusées. La dimension critique vis-à-vis de la discipline est pourtant bien présente du fait de l'exclusivité donnée aux techniques de conception et de construction alternatives. Ces dernières sont présentées — sans doute pour des raisons connues (le secteur du bâtiment produit 25 à 30% des gaz à effet de serre) — comme seules à même de soutenir un projet social basé sur des modes d'habiter plus responsables quant à leur impact sur l'environnement (gestion énergétique, traitement des déchets, consommation de l'eau...)²⁴⁸.

Réunis sous un même label apposé devant le nom de la communauté, adhérents aux mêmes

246 Si l'on se réfère à la signification étymologique, Utopie, du grec u-topos, signifiant aucun lieu.

247 « Mouvement Colibris | Faire sa part », op. cit.

248 A l'appui de ces arguments, de nombreux témoignages diffusés dans le cadre de *Planet Community*, une série de documentaires vidéo, recueillent les témoignages d'expériences de vie en milieux communautaires « Planet Community - Video Series on Regenerative Communities! », Kickstarter, [s.d.]. URL : <https://www.kickstarter.com/projects/intentionalcommunity/planet-community-video-series-on-regenerative-comm..> Consulté le 5 octobre 2018.

chartes de valeurs, optant pour des constructions écologiques qui leur donnent un « air de famille », les écovillages ont forgé un certain nombre de critères leur permettant d'incarner un projet écotopique mondial, basé sur des croyances et des formes communes, adaptables selon les contextes.

Une autre évolution importante nous semble se dessiner au regard de la période précédente. Les communautés des années 1960 à 1990, tout à leur contestation du *mainstream*, tâtonnent et expérimentent à la recherche d'un mode de vie qui leur soit propre. Les principaux outils à leur disposition sont des manuels d'AT (*Appropriate Technologies*) générés par différentes figures du mouvement, tels le *Whole Earth Catalog* de Steward Brand, le *Small is Beautiful* de Schumacher, le *Dome Cookbook* de Steve Baer ou encore le *Handbook of Homemade Power* (édité par *The Mother Earth News*)²⁴⁹. Équipé de ces manuels, on peut bricoler soi-même à peu près n'importe quoi avec très peu de moyens, du dôme géodésique à l'éolienne, en passant par le four solaire. Pas grand chose cependant sur la structuration ou la gestion d'une communauté de vie.

On sait depuis que le manque d'organisation des projets et les comportements libertaires sont parmi les causes principales d'échec de nombreuses initiatives. Les écovillages semblent avoir tiré les enseignements de ces revers du mouvement hippie — assez similaires d'ailleurs à ceux des communautés fouriéristes et owenniennes du XIX^e siècle — en misant sur les phases de préparation, puis d'organisation et de gouvernance. Outre l'ouvrage *Creating a life together*²⁵⁰, très utile sur les principaux écueils à éviter pour toute tentative de vie en communauté, ils disposent aujourd'hui de guides pratiques et de « modèles » à observer ou adapter²⁵¹, notamment par le biais des plateformes numériques internationales (FIC, GEN). On peut y ajouter celle du *Mouvement des Colibris* cité plus haut qui abrite de concept des *Oasis en tous lieux*²⁵², et parmi les recommandations la technique de la CNV (Communication Non Violente) comme préalable à tout projet de vie collective. On peut découvrir en ligne des témoignages, se former et obtenir des conseils pour passer à l'acte, trouver un questionnaire d'auto-évaluation, et ainsi savoir si l'on répond aux critères requis pour être un écovillage²⁵³.

De fait, d'un point de vue historique, il semble qu'il ne s'agisse plus seulement du croisement, mais d'une véritable fusion entre les deux histoires utopie-écologie qui se produise. Totale­ment imbriquée dans les grandes motivations utopistes affichées (partage, solidarité, économie raisonnée, recherche d'une autosuffisance), la dimension écologique

249 Whole earth_access to tools.docx, [s.d.]; E.F. Schumacher, *Small is beautiful*, op. cit.; S. Baer, *Dome cookbook*, op. cit.; *Handbook of homemade power*, op. cit.

250 D.L. Christian et P. Adams, *Creating a life together*, op. cit.

251 « Guidelines for Ecovillage Recognition.pdf », Google Docs, [s.d.]. URL : https://drive.google.com/file/d/1rviTGcaVM-b9SuKEP1HKZaHOG1MgZ8G6n/view?usp=drive_open&usp=embed_facebook. Consulté le 9 mars 2019. ; 6_gen_future_strategy.pdf, [s.d.]. URL : https://ecovillage.org/sites/default/files/files/6_gen_future_strategy.pdf. Consulté le 13 mars 2019.

252 P. Rabhi, *Manifeste pour des oasis en tous lieux.*, Lablachère (Ardèche), 1997. Les Oasis sont des écovillages qui sont soit reconnus par le Mouvement des colibris, soit des projets de création soutenus par le réseau. Nous avons suivi un MOOC gratuit qui décrit toutes les étapes de création et apporte des conseils juridiques, techniques pour la construction.

253 Community_Sustainability_Assessment_02.pdf, [s.d.]. Sondage diffusé par le GEN Europe, comprenant un chapitre sur les constructions et les choix énergétiques.

impacte désormais tous les niveaux et toutes les échelles du projet social. Même si les mises en application sont plus intuitives que théoriques²⁵⁴ — comme constaté lors de nos visites de terrains — nous faisons l’hypothèse que les écovillages tentent de réaliser la synthèse des expériences, des critiques et des courants philosophiques apparus dans les années 1970-1990, des premières alertes écologiques à la naissance de la *Deep ecology*. Faisant cela, ils assument une histoire commune, tout en l’alimentant de leur propre « désir d’une utopie écologique en devenir souhaité ».

A travers ce *work in progress* renouvelé, l’historiographie croisée utopie-écologie réalisée ici permet de voir apparaître la thématique du laboratoire d’architecture, comme fil conducteur reliant les différentes périodes traversées. Nous explorons ce laboratoire socio-spatial dont la portée écologique est constitutive en deuxième partie de la recherche.

Pour conclure sur le passage d’une histoire croisée à une histoire fusionnée, nous souhaitons revenir rapidement sur des arguments esquissés précédemment. On l’a vu, les communautés et écovillages ne sont plus isolés dans un discours sur la nécessaire prise en compte des enjeux écologiques au quotidien. Dans le champ qui nous concerne, les architectes, les lieux d’enseignement²⁵⁵, les entreprises de construction²⁵⁶ proposent des nouveaux chemins plus résilients. Et parallèlement à cette évolution des connaissances et des pratiques, les débats et les avancées continuent à se produire dans les champs institutionnels et non-gouvernementaux.²⁵⁷ Lancée en janvier 2018 par trois professionnels²⁵⁸, l’initiative *Manifeste pour une frugalité heureuse et créative (architecture et aménagement des territoires urbains et ruraux)* ne cesse de vouloir rassembler les sensibilités comme les métiers (de l’architecte confirmé à l’étudiant, de l’ingénieur au jardinier) autour de l’urgence à construire de façon plus écologique, notamment en revenant à des matériaux oubliés au XX^e siècle, telle la terre crue²⁵⁹ par exemple.

Observant la multitude de voix qui s’élèvent et se mobilisent de nos jours autour des enjeux écologiques, les communautés, devenues des écovillages, ne sont-elles pas le signe qu’un engagement alternatif ancien peut contenir une forme d’aboutissement des luttes contre-culturelles ? On se souvient ici qu’elles sont vouées à être partiellement, mais progressivement, absorbées par le *mainstream*.

254 Mis à part les témoignages de Torri Superiore qui connaît le travail d’Alberto Magnaghi et qui entretient des liens d’amitié avec Serge Latouche, aucun autre terrain ne s’est revendiqué proche d’une théorie économique ou sociale particulière, ni d’aucun courant philosophique.

255 Historiquement le campus de Berkeley a joué un rôle important dans les années 1970, aujourd’hui entre autres Princeton, les Universités du Colorado par exemple, en France des écoles d’architecture ont également ouvert des enseignements (Marseille, Montpellier...).

256 L’entreprise Easy Green (Aix en Pce) propose des panneaux précontraints paille et bois pour des constructions neuves comme pour de la restauration ou du réaménagement de logements.

257 On pense ici aux politiques environnementales de l’ONU, notamment à la plate-forme regroupant tous les événements de mobilisation écologique et donnant la possibilité d’y inscrire ses initiatives, et au travail de sensibilisation et d’action des ONG.

258 Il s’agit d’Alain Bornarel (ingénieur), Dominique Gauzin-Müller (architecte), Philippe Madec (architecte et urbaniste)

259 *Carnet-de-la-frugalite-1-les-signataires-prennent-la-parole.pdf*, [s.d.]. p.40 : « La terre crue, matière de nos patrimoines, sort du purgatoire dans lequel le XX^e siècle l’avait plongée. Toutes ces avancées consolident le développement de filières et de savoir-faire locaux à l’échelle des territoires. »

« La contre-culture américaine n'a pas forcément atteint tous ses objectifs de refonte culturelle. Toutefois elle a dépoussiéré une culture établie en décalage avec les espoirs qu'avait une génération de jeunes non-conformistes. Elle a également permis de sensibiliser l'opinion publique à des questions jusque là ignorées ou tues, et a ouvert la voie à une nouvelle manière d'appréhender l'existence, si l'on songe au New Age et à l'environnementalisme. Par bien des aspects, certains éléments de cette contre-culture sont devenus culturels. En effet, cette révolution qui devait se produire dans les têtes a laissé des marques concrètes sur le terrain. Par conséquent, on peut affirmer que la contre-culture a été absorbée par le mainstream. »²⁶⁰

Au-delà d'une forme de contestation devenue plus *soft*, peut-on considérer que les écovillages sont des lieux d'action signifiants par l'architecture, pour les changements réclamés au niveau international ? Enfin, cette perspective ne nous amène-t-elle pas à explorer la nuance — voire la complémentarité à l'œuvre — entre une « utopie réalisée » et un laboratoire d'architecture » ?

Les terrains visités apportent des éléments issus d'observations qui devraient permettre de discuter ces questionnements. Auparavant, il nous semble utile de décrire comment s'est produit l'émergence des écovillages, et comment ce concept-label est connecté avec certains de nos terrains d'étude.

2. HISTOIRE DE LA FONDATION DES ÉCOVILLAGES

Pour relater cette histoire peu connue, il convient en amont, de présenter les sources répertoriées auxquelles on se réfère. Il s'agit essentiellement d'écrits produits par les fondateurs du mouvement des écovillages. Deux articles²⁶¹ sont publiés en ligne par Gaia Trust²⁶², la fondation elle-même à l'origine du GEN (Global Ecovillage Network).

Le premier — Global Ecovillage History 1990-2004 (2004) — est co-signé du couple Hildur et Ross Jackson²⁶³, fondateurs du Gaia Trust, respectivement juriste et consultant en *hedge funds* à l'origine, tous deux engagés dans des actions citoyennes et/ou pour le développement durable.

Le second article — *The Ecovillage Dream Takes Place* (non daté) — est écrit par Jonathan Dawson²⁶⁴, actuellement professeur d'université spécialisé en développement durable, il inter-

260 *Contre-cultures!*, op. cit. p.135 :

261 HJackson_GEN-History.pdf, [s.d.] ; JDawson_EcovillageDream.pdf, [s.d.]. Open University of Catalunya in Barcelona. »

262 « Gaia Education Resources », Gaia.org, [s.d.]. URL : <https://gaia.org/resources/>. Consulté le 1 mars 2019.

263 H. Jackson, « The Danish ecovillage network 1993-2004 ». Ross Jackson a suivi un undergraduate degree in Engineering Physics à Queen's University au Canada, un Master's degree in Industrial Management à Purdue University, PhD in Operations Research, the science of problem solving, à Case Western Reserve University in the USA. Il a mené une carrière de consultant indépendant en informatique et software designer, spécialisé dans la finance internationale. (...) Fondateur en 1988 du premier fonds international de trading interbancaire. Chairman de Gaia Trust, organisation caritative danoise cofondée en 1987 pour promouvoir un monde durable et spirituel. Son activité courante comprend le Mobility and Energy Group, spécialisé dans les batteries high tech, et Baerebo, développeur professionnel d'écovillages à grande échelle. Il vit dans une ferme biologique près de Copenhague. « About Hildur Jackson », Ross Jackson, [s.d.]. URL : <http://www.rossjackson.org/about-ross/family/hildur-jackson-bio/>. Consulté le 1 mars 2019. Hildur Jackson (1942-2015), Bachelor of Law degree from the University of Copenhagen, postgraduate studies in cultural sociology. Activiste féministe, environnement, co-fondatrice du premier co-housing danois (1972), permaculture designer à partir de 1988.

264 <https://www.schumachercollege.org.uk/about/jonathan-dawson>, « Jonathan Dawson », Text, Schumacher College, 28 juillet 2014. URL : <https://www.schumachercollege.org.uk/about/jonathan-dawson..> Consulté le 1 mars 2019. « Jonathan Dawson

vient pour le Gaia Trust en tant que rédacteur principal du *Gaia Education Sustainable Economy curriculum*²⁶⁵.

Pour compenser le caractère subjectif du récit des auteurs, nous avons confronté les informations, d'une part avec deux autres articles publiés en ligne²⁶⁶, d'autre part avec leurs biographies qui corroborent les faits et les dates évoqués. Par ailleurs, un rapport scientifique sur le sujet a été localisé, mais il est clair qu'il reprend lui-même les articles cités²⁶⁷. Enfin, lorsque d'autres sources (textes, articles ou ouvrages divers) mentionnent l'existence du GEN (Global Ecovillage Network), les circonstances de sa fondation ne sont pas évoquées²⁶⁸ laissant là encore, la parole aux textes des fondateurs.

Ainsi, pour pouvoir exploiter les informations, tout en sortant d'une boucle autoréférentielle, nous citons largement les auteurs, et tentons d'analyser le contenu, plus que la forme très engagée de leur récit, au regard de notre problématique générale.

En effet, les circonstances de l'émergence du concept d'écovillage et la création concomitante d'un réseau international actif aujourd'hui, nous interrogent. Sont-ils la manifestation concrète de cette histoire utopie-écologie — précédemment croisée — qui nous paraît fusionnée à présent ? Au-delà de l'aspect formel des constructions et des aménagements spatiaux, existe-t-il des modes de représentation des écovillages qui revendiquent l'architecture comme mode d'expression et démontrent son importance dans ces nouvelles démarches communautaires ?

a - Utopie-écologie : croisement ou fusion ? Les années de gestation du GEN 1987-1995

L'année 1995 est décisive pour l'émergence des écovillages. Un événement, la Conférence de Findhorn (Ecosse), suffit pour qu'ils n'apparaissent plus seulement comme un concept ou une intention, mais comme des entités réelles.

En quelques mois, le *Global Ecovillage Network* se structure à l'échelle mondiale, avec trois centres administratifs, dans des communautés situées aux Etats-Unis, en Allemagne et en Australie. Un atout majeur : le *Gaia Trust* finance le démarrage. Deux axes de développement sont posés, à court terme la constitution du réseau mondial basé sur des relais communautaires locaux existants, à moyen terme l'élaboration d'un programme éducatif transversal commun²⁶⁹.

is a sustainability educator and a former President of the Global Ecovillage Network. He has around 20 years experience as a researcher, author, consultant and project manager in the field of small enterprise development in Africa and South Asia (...), a long-term resident at the Findhorn ecovillage. He is the principal author of the Gaia Education sustainable economy curriculum (...) that has been endorsed by UNITAR and adopted by UNESCO (...). »

265 « Gaia Education », GaiaEducation.org, [s.d.]. URL : [https://www.gaiaeducation.org/..](https://www.gaiaeducation.org/) Consulté le 2 mars 2019.

266 Il s'agit de références wikipedia, mais elles sont validées et se recoupent : « Global Ecovillage Network », op. cit. ; « Ecovillage », dans Wikipedia, 3 février 2019. URL : <https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Ecovillage&oldid=881615653..> Consulté le 2 mars 2019.

267 « (PDF) Research report: Social innovation and the Global Ecovillage Network. TRANSIT: EU SSH.2013.32-1 Grant agreement no: 613169 », ResearchGate, [s.d.]. URL : https://www.researchgate.net/publication/296705607_Research_report_Social_innovation_and_the_Global_Ecovillage_Network_TRANSIT_EU_SSH201332-1_Grant_agreement_no_613169.. Consulté le 3 mars 2019.

268 On pense notamment à une étude réalisée sur Torri Superiore, l'un de nos terrains, très fortement impliqué dans la création du GEN (Global Ecovillage Network) : A.G.D. Borgo et G. Gambazza, « From Abandoned Village to Ecovillage: a Sustainable Tourism Experience by The Community of Torri Superiore » (2017).

269 On trouve effectivement ce volet éducatif, *Gaia Education sustainable economy curriculum*, rédigé principalement par Jonathan Dawson (note ci-dessus), dans la très grande majorité des écovillages actuels.

« A conference at Findhorn²⁷⁰: "Ecovillages and Sustainable Communities for the 21 Century" was organized by the Findhorn community (led by John Talbot and Diane Gilman) and the evolving informal ecovillage network. Immediately following this meeting, 20 people from different ecovillages met for five days and the Global Ecovillage Network was formally established, consisting of three regional networks to cover the globe geographically, with centers at ecovillages The Farm (USA), Lebensgarten (Germany) and Crystal Waters (Australia), with an international coordinating office at Gaia Trust, Denmark.(...) The plan was to focus initially on forming regional networks that would link existing projects. At the same time a second longer-term goal was set to create global services, like an education network, that would cut across regions, as soon as budgets and manpower permitted. »²⁷¹

Mais revenons un peu dans le temps, vers la fin des années 1980, quand le concept d'écovillage s'élabore au Danemark, avant de devenir un mouvement qui se veut rassembleur au niveau européen, sous l'intitulé *Global Ecovillage Network* (GEN).

En 1987, Hildur (1942- 2015) et Ross Jackson (1938-) créent au Danemark le *Gaia Trust*, une fondation destinée à soutenir des projets de développement durable. Dès les années 1970-80, ils mènent divers engagements complémentaires.

« Hildur's interest in ecovillages had its roots in the Nordic Alternative Campaign of the 1980s initiated by Norwegian Erik Damman (founder of the NGO *The Future in our Hands*)²⁷². The project linked 100 Nordic grass roots movements with the best of the scientific community in order to create a vision of how to tackle global social and environmental problems. »

Ross travaille dans la finance, pourtant il adhère aux conclusions du rapport *Limits to Growth*²⁷³. « He had for some years been concerned with the neglect of the environment and global trends that tended to increase the gap between rich and poor (...). Il met son activité de consultant et de trader au service du programme du *Gaia Trust*. Détail amusant, à l'instar de Buckminster Fuller²⁷⁴,

270 Il s'agit de l'une des plus anciennes communautés intentionnelles d'Écosse, fondée dans les années 1960, à vocation agricole, puis spirituelle, et écologique depuis les années 1980. « Findhorn Ecovillage », dans Wikipédia, 7 août 2018. URL : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Findhorn_Ecovillage&oldid=151092019. Consulté le 1 mars 2019. ; « About the Findhorn Foundation », Findhorn Foundation, [s.d.]. URL : <https://www.findhorn.org/about-us/>. Consulté le 3 mars 2019.

271 « GEN History », Global Ecovillage Network, 21 mars 2015. URL : <https://ecovillage.org/gen-history/>. Consulté le 3 mars 2019.

272 On peut noter que Erik Damman a reçu le Prix Nobel alternatif (Right Livelihood Award) pour l'ONG *The Future in Our Hands* en 1982. Le premier lauréat de cette distinction étant Hassan Fathy, en 1980, pour l'ensemble de son œuvre.

273 D.H. Meadows, *The limits to Growth*, op. cit. On a cité le caractère fondamental de ce rapport parmi les éléments décisifs de la prise de conscience de la crise économique des années 1970. « En 1972, quatre jeunes scientifiques du Massachusetts Institute of Technology (MIT) rédigent à la demande du Club de Rome un rapport intitulé *The Limits to Growth* (les Limites à la croissance). Celui-ci va choquer le monde. Leur analyse établit clairement les conséquences dramatiques d'une croissance économique et démographique exponentielle dans un monde fini. En simulant les interactions entre population, croissance industrielle, production alimentaire et limites des écosystèmes terrestres, ces chercheurs élaborent treize scénarios, treize trajectoires possibles pour notre civilisation. Nous sommes avant la première crise pétrolière de 1973, et pour tout le monde, la croissance économique ne se discute pas. Aujourd'hui encore, elle reste l'alpha et l'oméga des politiques publiques. En 2004, quand les auteurs enrichissent leur recherche de données accumulées durant trois décennies d'expansion sans limites, l'impact destructeur des activités humaines sur les processus naturels les conforte définitivement dans leur raisonnement. Et ils sont convaincus que le pire scénario, celui de l'effondrement, se joue actuellement devant nous. » in « Le scénario de l'effondrement, par Dennis Meadows », op. cit.

274 P. Anker, « Buckminster Fuller as Captain of Spaceship Earth », op. cit. « Take away all the inventions from humanity and, within six months, half of us would die of starvation and disease, he argued. 'Take away all the politicians and all political ideologies and

le couple « (...) *was also in agreement (...) that action was most unlikely to come from politicians who were actually part of the problem.* »

A la société civile donc de se prendre en charge pour peser sur les politiques publiques. Leur idée commune est d'accompagner la transition vers une société plus éco-responsable et connectée avec la nature. Ils commencent à financer des initiatives avec leurs fonds personnels, puis créent et dotent l'entité *Gaia Trust* à partir des revenus dégagés par la société *Gaia Corp*²⁷⁵ à laquelle le fonds est adossé.

« In the early 1980s, [Ross] (...) tested his theories successfully in the marketplace by trading his own money in 1984-1986. He decided to donate his currency trading system exclusively to Gaia Trust in 1987 in order to provide it with the possibility of generating its own funds to support an activist program to support their vision. (...) Gaia Corp was quite successful, and significant money soon rolled in to Gaia Trust: 'We began asking ourselves how we could best use our new found resources to further the movement towards sustainability'. »

En stratégie, Ross Jackson cherche une idée efficace. Les communautés existantes lui apparaissent comme un potentiel, mais il est disséminé donc peu efficient. La construction d'un réseau international, prenant appui sur des initiatives déjà engagées dans des démarches écologiques, n'est-elle pas porteuse d'une vision à haut rendement potentiel ?

« (...) Ross was attracted to the idea of supporting a network of ecovillages because he saw its strategic potential as a response to the coming global economic crisis as we reach the limits to growth. (...) Thus a network of ecovillages that provided such models would be an extremely valuable base on which to build. »

Une remarque peut être posée ici au regard du paradoxe soulevé. Si Hildur Jackson développe un parcours de juriste engagée et finit par devenir une spécialiste reconnue de la permaculture, son cheminement jusqu'au GEN paraît logique au regard du contexte danois, et des mobilisations pour les problématiques environnementales depuis les années 1990²⁷⁶ dans ce pays. Le cheminement de Ross Jackson est quant à lui plus atypique. Informaticien et ingénieur touche-à-tout, il vient du monde des *hedge funds*, autrement dit de la sphère de l'économie mondiale

leave all the inventions, and more would eat and prosper than do now [in 1968] ». Richard Buckminster Fuller, *City of the Future*, *Playboy* XV (1), 1968, 166–168, at 167.

275 « About Gaia Trust », *Gaia.org*, 18 mai 2016. URL : [https://gaia.org/gaia-trust/about-gaia-trust/..](https://gaia.org/gaia-trust/about-gaia-trust/) Consulté le 4 mars 2019. « Gaia Corp was for many years the source of funds for the Gaia Trust grants and Gaia Tech investments in green start-ups, until it was sold off in 2000. The intention always was to sell Gaia Corp after about ten years and use the funds tied up there in the general Gaia Trust grants program. »

276 On pense notamment au Friland project (2001), l'un des premiers écovillages danois avec pour objectif de construire sans dette, avec des matériaux naturels et sans impact sur l'environnement. Le processus de construction est suivi et documenté pendant 7 ans (jusqu'en 2008) par une chaîne de télévision danoise (Danish national TV station DR). C'est Suzanna la fondatrice de Hallingellile qui nous a raconté comment ce programme télévisé a passionné les danois et l'a inspirée pour son projet communautaire. Nous n'avons pas pu retrouver les épisodes de ce feuilleton télévisé, mais un documentaire daté de 2014 sur youtube : Steen Moller - Friland Eco-village, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=PC1FMV1vQ60..> Consulté le 13 octobre 2019.

qui joue sur la spéculation à haut rendement, donc à haut risque. Ce type de pratiques spéculatives, dont on connaît aujourd'hui parfaitement les limites — notamment depuis la crise des *subprimes* de 2007, et de ses conséquences sur l'économie mondiale — apparaît en total décalage avec l'univers des activistes verts.

Ross Jackson a une trentaine d'années lors de la publication du rapport Meadows (1972). A-t-il été particulièrement marqué par les conclusions au point de chercher à agir depuis l'intérieur du système économique dont les limites sont exposées ? Toujours est-il qu'il mène pendant un certain nombre d'années une carrière totalement intégrée à ce système, avant d'utiliser ses connaissances sur les placements boursiers, pour financer la constitution d'un réseau fédérant des initiatives dont la plupart dénoncent l'obsolescence de l'économie générée par cette même spéculation boursière (!).

Pour résumer, Ross Jackson utilise l'un des outils les plus contestés du système capitaliste — la finance spéculative — pour supporter la constitution d'une alternative économique au niveau international.

Comment interpréter cette contradiction ? Au-delà d'une façon de faire se rencontrer des convictions personnelles, que l'on croit sincères, avec des habilités professionnelles indéniables, le chemin emprunté par de Ross Jackson met en évidence une sorte de perméabilité entre deux sphères que l'on ne peut imaginer qu'en opposition *a priori*. **Ainsi, le domaine de la finance considéré comme « toxique » pourrait être retourné à des fins de développement durable, et le Gaia Trust en serait la preuve ? Autrement dit, *mainstream* et *alternative* seraient les deux faces d'une même problématique ?** A condition sans doute que les objectifs convergent. Cette condition reste de taille, et dessine une zone grise, brouillant les frontières entre le bien-fondé du *Gaia Trust* et le nombre de montages économiques similaires qui ont eux contribué à la crise de 2007-2008.

Les auteurs ne s'attardent pas sur cet aspect du projet. L'une des premières actions du *Gaia Trust* est de commander une étude à Robert et Diane Gilman, deux chercheurs américains, éditeurs du magazine *In Context*²⁷⁷, avec pour objectif « *to survey the field and identify the best examples of ecovillages around the world* ».

« The Gilmans' report to Gaia Trust, which was delivered in the summer of 1991, showed that, although many exciting and vastly different communities existed, the fullscale ideal ecovillage did not yet exist. But together, the existing projects made up a total vision of a different culture and lifestyle that had great potential. Based on the Gilmans' report, twenty people from some of the best ecovillage communities, and a few broad thinkers with a global social interest, were invited (...) at Fjordvang in Denmark by Gaia Trust and the Gilman's in September 1991 to discuss a strategy for developing and spreading the concept of sustainable communities and sustainable living. (...) It became clear to all that forging links was vital to the success of any global strategy,

277 « About In Context », Context Institute, 15 septembre 2011. URL : <https://www.context.org/iclib/>.. Consulté le 4 mars 2019. Ce magazine en ligne publie depuis 1983 des articles thématiques sur tous les sujets qui engagent des enjeux de transformation durable de la société.

and that, more than anything else, the world needed good examples of what it means to live in harmony with nature in a sustainable and spiritually satisfying way in a technologically advanced society». ²⁷⁸

Le rapport des Gilman met en évidence les arguments pour la constitution d'un réseau international et apporte sa définition initiale au terme écovillage.

« (...) a human-scale, full-featured settlement, in which human activities are harmlessly integrated into the natural world, in a way that is supportive of healthy human development and can be successfully continued into the indefinite future » (Gilman, 1991). ²⁷⁹

Cette définition connaît depuis des variantes ²⁸⁰. Rapprochée de celle plus idéologique et sociologique de Creagh ²⁸¹ — qui renvoie aux valeurs anarchistes et contre-culturelles des années 1960-1980 — elle se démarque en posant l'intégration de la dimension écologique dans un projet social humain coopératif et durable, comme condition de l'écovillage : projet social spécifique et engagement écologique global sont désormais parfaitement superposés.

Est-ce à partir de cette exigence que la fusion utopie-écologie s'opère dans l'histoire des communautés ? Bien que cette dimension ait toujours été présente dans les projets communautaires, un affichage commun, similaire à tous, est nouveau ²⁸².

En effet, la prise en compte des impacts humains sur la Nature dans les actes quotidiens, ou la recherche d'une reconnexion d'inspiration transcendante, font partie depuis toujours des motivations des vagues de communautés précédant les écovillages, mais se manifestent via des dominantes variées (spiritualité, éducation, mode de vie libertaire, recherche d'une autosuffisance...). Devenue une condition centrale de l'écovillage, et un marqueur important de reconnaissance, cette « dimension écologique dans un projet social humain coopératif et durable » est désormais mise en avant. Elle s'accompagne d'actions significatives listées dans des chartes élaborées au fil des années par les réseaux cités ²⁸³.

b - Quel rôle pour l'architecture ? Un mode d'expression uniformisant qui accompagne les années de formation du GEN (1995-2001)

278 « GEN History », op. cit.

279 « (PDF) Research report », op. cit.

280 Ibid. p.16 : « A more recent definition of ecovillages by a former GEN-EU president positions ecovillages as: "private citizens' initiatives in which the communitarian impulse is of central importance, that are seeking to win back some measure of control over community resources, that have strong shared values (...) and that act as centres of research, demonstration and (in most cases) training" (Dawson, 2006). »

281 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit. p.12 : « (...) les participants ont délibérément choisi de vivre dans un même lieu. Ils rejettent un certain style de vie devenu la norme dominante en Occident. Ils construisent un autre type de société, où ils partagent les tâches, multiplient les échanges et, parfois, mènent ensemble toutes les autres activités. Ils se voient comme les membres d'une société alternative. »

282 *Guidelines for Ecovillage Recognition.pdf.pdf*, [s.d.]. Les *droppers* des années 60-70 mettaient davantage en avant un mode vie libertaire et déconnecté. Leur attrait pour les énergies douces et le recyclage n'étaient pas aussi conditionnant pour leur production architecturale. Les dômes de Drop City n'étaient pas vraiment isolés en hiver, ceux de Lloyd Kahn (Pacific High School) fuyaient à la moindre averse.

283 « *Guidelines for Ecovillage Recognition.pdf* », op. cit. ; R.F. des Ecovillages, « Charte du Réseau Français des Ecovillages », op. cit., la Foundation for Intentional Communities n'a pas de charte, mais un ensemble de prescriptions similaires.

La construction de logements et d'espaces communs, l'aménagement des sites d'installation, font partie des comportements visibles des communautés. N'est-ce pas le moyen le plus efficace et durable d'afficher un engagement écologique ? **L'emploi de matériaux naturels, le retour à des méthodes de construction locales et des savoir-faire artisanaux, la production de formes traditionnelles en lien ou réinterprétant des pratiques vernaculaires, sont devenus une sorte de « marque de fabrique » des écovillages actuels.** Le GEN met rapidement en avant cet aspect pour se faire connaître : une architecture « communicante », vecteur d'un engagement écologique et d'une appartenance à un réseau mondial.

Pour revenir aux définitions et nuancer le tableau, il est toutefois intéressant de mentionner ici que la *Foundation for Intentional Communities* (ic.org) met régulièrement à jour²⁸⁴ une définition incluant toutes les formes communautaires (écovillage, co-housing, students co-op, communautés religieuses), soulignant que les « *Intentional communities come in a wide variety of shapes and sizes, only limited by the imagination of the people who start them.* » Cette approche plus intégrante permet peut-être de limiter le phénomène d'uniformisation formel et d'occupation de l'espace auquel on assiste, aux Etats-Unis comme en Europe. Mais, à quelques exceptions près que l'on verra à travers nos terrains, on est désormais loin des cabanes dans les arbres ou sur pilotis de Morning Star, Wheeler's Ranch ou Taylor Island, loin des *house-boat* de Sausalito, et autres dômes géodésiques de Drop City ou Lama Foundation.

La Conférence de Findhorn en 1995 confirme l'intuition de Ross Jackson. Alors que le réseau est encore informel :

*« It was a great success. (...) The conference was attended by over 400 people from forty countries, while another 300 who wished to be there had to be turned away. It was clear that the ecovillage concept had hit a sensitive nerve with a lot of people. »*²⁸⁵

A partir de là, trois autres étapes décisives se produisent dans un laps de temps très court. En 1996, le GEN est présent à *Habitat II* à Istanbul. C'est la première apparition publique du GEN dans un forum international initié par l'ONU, et de fait, l'architecture est au centre de sa présentation. En effet, la participation à la conférence prend la forme d'une exposition montée à partir de photographies des écovillages accrochées sur des balles de paille, accompagnées de panneaux solaires et d'une éolienne. Une publication, *Earth is our Habitat: proposal for a support for eco-habitats as living examples of Agenda 21 planning*²⁸⁶, préparée par Hildur Jackson,

284 Définition du FIC website en 2015, d'après le « (PDF) Research report », op. cit. : « (...) a group of people who have chosen to live together with a common purpose, working cooperatively to create a lifestyle that reflects their shared core values. The people may live together on a piece of rural land, in a suburban home, or in an urban neighbourhood, and they may share a single residence or live in a cluster of dwellings »

Définition du FIC website en mars 2019 : « We believe that community is an essential building block for creating a cooperative and sustainable world. The structures and wisdom of community are both a means and an end to meeting the needs of all people and the planet, and must be available, understood, appreciated, and developed. »

285 « GEN History », op. cit.

286 L'ouvrage de 43 pages en 1996 a fait l'objet d'une réédition en 2015 par la dirigeante actuelle du GEN, Kosha Joubert. On y



1



2



3

1 - Conférence de Findhorn, Ecosse, 1995. Ce rassemblement fait suite aux études commandées par le *Gaia Trust* aux Gilman sur la viabilité du modèle des écovillages, ainsi qu'à la création du *Global Ecovillage Network* en 1991.

2 - Première conférence du comité GEN-Europe en 1996. Parmi (de gauche à droite : Christina, Agnieszka, Declan, Demet, Silke), on peut voir Lucilla Borio, fondatrice de l'écovillage Torri Superiore (1997).

Source images 1 et 2 : extraites de l'article *Global Ecovillage history 1990-2004*, par Hildur et Ross Jackson Mai 2004).

Source : https://gaia.org/wp-content/uploads/2016/07/HJackson_GEN-History.pdf

3 - Stand du GEN à Habitat II, Istanbul, 1996. Image extraite de *Ecovillage 1001 ways to heal the planet*, édité en 2015, par le GEN.

est distribuée à cinq mille exemplaires.

Ainsi, pour sa première communication mondiale, le GEN dresse un autoportrait, faisant de ses choix architecturaux la structure (matériaux de construction écologiques) et la forme fondamentale de ses engagements (évoquant des techniques de construction basées sur des savoir-faire anciens, valorisation des énergies renouvelables).

Dès lors le GEN est repéré dans la sphère des ONG actives pour le développement durable, et la deuxième étape a lieu en 1997, année qui marque la mise en place des réseaux nationaux et locaux dont le GEN Europe. Ce dernier nous intéresse particulièrement pour être porté par l'un de nos terrains européens : l'écovillage *Torri Superiore* qui commence à se structurer la même année. Originaires de Turin, Lucilla Borio et Massimo Candella sont à l'origine du projet de rachat, de restauration écologique et de remise en activité progressive de la partie haute de Torri, un village médiéval en ruine situé près de Vintimille. En même temps qu'ils démarrent leur projet, ils tiennent pendant trois ans (de 1999 à 2001) le secrétariat du GEN Europe, mettant ainsi en place les bases du réseau²⁸⁷.

2001 est la troisième étape de cette période. Comme annoncé en 1995 lors de la Conférence de Findhorn, Gaia Trust n'ayant pas vocation à soutenir des projets au-delà de 3 à 5 ans²⁸⁸, se retire du financement du GEN. Les tâches de coordination sont réparties entre les différents bureaux. Des aides à la communication et sur des projets ponctuels subsistent quelques temps, mais de nouvelles sources de financement doivent être trouvées pour palier l'absence des 600 000 € annuels abondés par le *Gaia Trust* de 1995 à 2000.

c - Quel type de mission via l'architecture ? Education, écologie, modélisation : un soutien aux années de transition du GEN (2001-2015)

En 2001, l'avenir du GEN peut paraître incertain. Déjà certains objectifs « utopistes » formulés à *Habitat II* (Istanbul -1996), tel réunir 100 millions de dollars pour financer 50 villages modèles²⁸⁹, sont mis de côté au profit des *Living and Learning Centres*²⁹⁰. La proposition démarre lentement en 1999, semble modeste au départ, mais pourrait bien être une lame de fond du mouvement des écovillages. On s'explique plus loin.

Dès les années 2000, une brochure est publiée²⁹¹. Ce projet d'éducation à l'écologie s'appuie

trouve une photographie du stand du GEN à Habitat II, reproduite ci-contre.

287 Global Ecovillage Network.pdf, [s.d.], p.8

288 H. Jackson, « The Danish ecovillage network 1993-2004 », op. cit. « Gaia Trust committed to covering the expenses of the network for 3-5 years »

289 Ibid. : « This concept emerged initially out GEN's visionary proposal to the UN in Istanbul in 1996 to allocate 100 million dollars to build 50 demonstration ecovillages across the world as a concrete Agenda 21 initiative ».

290 En 1999, le GEN apporte son soutien à trois initiatives —Tanamalwila (Sri Lanka), EcoYoff (Senegal), Ecovercidade project (Brazil) — l'objectif étant de qualifier des écovillages en lieux d'apprentissage et de démonstration d'un mode de vie soutenable. Là encore et du propre aveu du GEN, l'arrivée des fonds est lente et les résultats plus modestes que ceux escomptés.

291 GEN-Brochure-Living-and-Learning-Centers.pdf, [s.d.]. Cette brochure est rédigée (la date n'est pas mentionnée) par Marti Mueller d'Auroville et Lucilla Borio de Torri Superiore pour décrire les différents aspects du projet et donner des exemples partout dans le monde, « Many ecovillages are now calling themselves *Living and Learning Centres* and teaching sustainability with the

sur les communautés existantes. Elles sont encouragées à le mettre en œuvre à travers un message qui relève des traditionnelles formulations utopistes, consistant à rapprocher des objectifs opposés en apparence²⁹², comme les termes « unité et diversité » :

*« UNITY AND DIVERSITY - GEN Living and Learning Centres constitute just one of many models in the field of sustainability today. What is distinctive about them is their power as community-based demonstration and teaching centres to provide working **models** for harmonious and sustainable living. These **models** can be replicated because they are easily adaptable to different cultural and social contexts. The core vision is to train trainers in outreach programmes based on global planetary awareness and to provide meaningful livelihoods at home. Living and Learning Centres work in close co-operation with like-minded people to build community. They foster a strong commitment to restoring the Earth, ensuring young people a viable future, and creating a new planetary harmony based on greater awareness of how to live lightly on the Earth. »*

L'introduction de la brochure annonce le GEN comme « *an organisation comprising more than 13,000 eco-settlements on every continent on the planet* ». Le chiffre est surprenant si on se réfère à la cartographie du GEN évoquée plus haut qui recense environ 1000 communautés membres, ce qui signifierait que seulement 10% des initiatives existantes seraient affiliées au réseau. Une proportion difficile à vérifier, mais qui « fait poids » à la lecture et laisse penser que la dynamique est forte. Le texte se poursuit, précisant que :

*« Living and Learning Centres are central to GEN's strategy. Community-based demonstration and teaching centres offer people the opportunity to come and learn about sustainable living through practical experiences that **can be replicated throughout the world. They are local planetary models** that can be powerful catalysts for change. See it, do it, take it home, share it with others, and recreate something new. »*

Le projet d'inciter les communautés à devenir des *Living and Learning Centres* — soit plus que des lieux de vie, mais des lieux d'apprentissage et de transmission des comportements écologiques — nous semble la manifestation à la fois de permanences et d'évolutions très concrètes du phénomène communautaire, dès lors qu'il commence à se structurer en réseau d'écovillages.

Parmi les permanences, le fond utopiste du discours est très présent dans la forme (rhétorique) et le fond (thématique), il cherche à mobiliser par les fondamentaux. Ici, la rhétorique consiste à rapprocher des notions contraires, et à résoudre les tensions soulevées par l'incitation à un engagement idéologique partagé. Une meilleure éducation est la clé d'un avenir soutenable, c'est une thématique ancienne. **Ecologie et éducation sont en quelque sorte les deux piliers**

recommended GEN methodology that combines theoretical teaching with practical field work. » in H. Jackson, « The Danish eco-village network 1993-2004 », op. cit.

292 On note une récurrence des injonctions visant à rapprocher : individuel / collectif, le rêve / l'état d'éveil, un avenir meilleur dans le futur/ici et maintenant, ... etc.

fondeurs des communautés intentionnelles. Ces deux axes constituent un invariant sur le temps long, point sur lequel nous reviendrons dans notre analyse des terrains.

Parmi les évolutions propres à « l'âge des écovillages », la constitution en réseau international, change considérablement la donne. Les avantages sont aisément identifiables et correspondent parfaitement aux valeurs recherchées : partage, convivialité, échange, etc., à une échelle planétaire, puisque les enjeux relèvent désormais de cette géographie.

Au-delà, la notion de réseau donne plus de visibilité aux actions réalisées, permet de peser dans des décisions, d'infléchir voire d'influencer des politiques. C'est ce que le GEN revendique autant à des échelles locales qu'internationales.

Ici refait surface la lame de fond évoquée plus haut. Plus qu'un projet partagé, l'incitation aux *Living and Learning Centres* n'est pas moins qu'un appel à la modélisation. Le terme (surligné dans les citations ci-dessus) revient à plusieurs reprises dans un même paragraphe, il est même question de « répliquabilité » à travers le monde²⁹³.

Le concept d'écovillage, serait-il une réminiscence ou une expression contemporaine de projets utopistes comme les Phalanstères, les New Harmony ou les kibboutz qui mettaient eux-aussi la dimension locale au premier plan de leur projet ?

Il semble que l'on s'approche de cette tendance des utopies « modélisantes » à vouloir imprimer une idéologie par le projet. Même si les adaptations locales et la créativité (DIVERSITY) sont encouragées, la tendance à une uniformisation architecturale — qui reste relative — évoquée plus haut, va de pair avec, et renforce, la démarche éducative globale proposée (UNITY).

Ainsi, le GEN fait preuve d'adaptation rapide en cette année 2001 très contrastée. La fin des financements pour le fonctionnement du réseau aurait pu mettre un point final aux années de gestation. On constate que ses propositions fédératrices — comme les *Living and Learning Centres* — lui offrent une reconnaissance institutionnelle très rapide. Nous sommes toujours en 2001, et le GEN devient consultant auprès de l'ONU, invité à participer aux réunions de l'*Economic and Social Council (ECOSOC)*²⁹⁴. Il est aussi présent au Forum social mondial de Porto Alegre (Brésil)²⁹⁵.

Comment une telle ascension a-t-elle été possible en cinq ans ? Le financement du Gaia Trust a permis d'amorcer une dynamique, mais il s'est révélé insuffisant pour lever les fonds importants qui auraient permis l'éclosion de 50 écovillages exemplaires. Comment les communautés

293 « These models can be replicated because they are easily adaptable to different cultural and social contexts ».

294 « Définition de ECOSOC », [s.d.]. URL : <https://www.glossaire-international.com/pages/tous-les-termes/ecosoc.html>. Consulté le 8 mars 2019. « ECOSOC est l'acronyme de Conseil économique et social. Créé en 1945 aux termes de la «Charte fondatrice des Nations Unies», l'ECOSOC est l'organe des Nations Unies chargé des questions économiques et sociales. C'est au sein de cette instance que sont discutées et débattues les questions afférentes aux défis économiques, sociaux et environnementaux auxquels le monde est confronté et où sont formulées des recommandations. »

295 E. Universalis, « Premier Forum Social Mondial », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/premier-forum-social-mondial/>. Consulté le 8 mars 2019. « se présentant comme un contrepoids au Forum économique de Davos qui se tient chaque année à la même période [janvier], il se veut la tribune de tous les opposants aux excès de la mondialisation néo-libérale. »

des années 2000 obtiennent-elles une audience et une vitrine internationale, alors que celles des années 1960 à 1990, sont controversées, restent dans l'ombre ? A notre connaissance, elles n'ont même jamais pensé à se fédérer²⁹⁶.

Un élément d'explication est central. Sans minimiser un contexte historique qui voit les enjeux écologiques se mondialiser tous les jours un peu plus, il nous paraît évident que les technologies numériques ont ouvert une voie qui n'était pas accessible aux vagues communautaires précédant les écovillages. Ces technologies contribuent de façon fondamentale à la vitesse de formation et d'ascension, à l'emprise territoriale multiple et à la visibilité de leurs réseaux, tels le GEN (*Global Ecovillage Network*), le FIC (*Foundation for Intentional Communities*), ou encore le *Mouvement des Colibris* ou le *Réseau Français des Ecovillages*.

On en revient à la technophilie constatée dans les années 1960-70 — un trait de caractère profondément ancré dans les initiatives communautaires qui cohabite avec une recherche de simplicité volontaire. Non seulement, les communautés n'ont jamais été déconnectées²⁹⁷, mais elles disposent désormais de moyens de communication puissants, entre elles et sur leurs actions, qui permettent de décupler leur « surface ». Rares sont celles qui ne disposent pas *a minima* d'un site internet (plus ou moins élaboré), d'une page facebook (2004), d'un compte Twitter (2006) ou Instagram (2010).

Le GEN se forme et se consolide dans la même temporalité que l'apparition de ces applications et « réseaux sociaux ». Et parmi nos terrains, the Ecological City (Colebrook, NH USA) émerge en 2003, Hallingelille en 2005 (Danemark) et le Hameau des Buis s'élabore entre 2006 et 2011. **Le désir de modélisation est ainsi servi par une technologie qui permet des multitudes d'expériences collectives inédites**, comme se réunir à distance, témoigner auprès de milliers de personnes d'une expérience personnelle, de diffuser des images de ses événements, de proposer des formations en ligne (MOOC). Pour exemple, en février 2019, le GEN a lancé un forum mondial en ligne — *Power of Community Summit*— sur le thème *Climate Change and Consciousness*, où il est possible de participer en direct, ou *a posteriori* de voir et de poster des vidéos, d'échanger avec des intervenants sur le thème de cette conférence numérique²⁹⁸.

Quelle est la limite de tous ces possibles ouverts par les outils numériques pour les communautés ? La tension générée par le rapprochement « échanges virtuels-expériences de terrain », rappelle l'équation utopiste « principe Espérance-principe Responsabilité ».

Cette équation définit un espace pour l'architecture qui reste pour les initiatives communautaires le mode d'expression tangible de leur expérimentation du réel.

296 « Longo Maï une communauté agricole », [s.d.]. URL : http://www.habiter-autrement.org/05.eco-village/05_eco.htm.. Consulté le 24 juin 2018. Il ne faut cependant pas oublier le cas particulier de Longo Mai, initiative des années 1970, mais qui initie son propre modèle et réseau.

297 Le moto *off-grid* fait davantage allusion aux réseaux d'énergies que de communication.

298 « Power of Community Summit: Climate Change and Consciousness February 1-10, 2019 », Power of Community, [s.d.]. URL : <https://summit.ecovillage.org/>.. Consulté le 13 mars 2019.

Paradoxalement, en terme de style, le potentiel infini, polymorphe et inventif de « l'architecture de réseau », semble conduire pour l'instant à une architecture qui tend à l'uniformisation par l'emploi de références traditionnelles (matériaux et pratiques similaires) que les écovillages affichent fièrement.

d - 2001-2015, et au-delà : années de consolidation du GEN dans un contexte mondial vacillant

Repartant de cette année 2001, il est intéressant de reconnecter l'histoire du GEN au contexte mondial. Malgré le retrait du *Gaia Trust* et les difficultés à tenir ses objectifs (que le GEN qualifie lui-même de *visions*), on pourrait penser que l'ONU offre une vitrine et une opportunité exceptionnelle au GEN de faire entendre une voix, certainement minoritaire, en terme de représentation de la population mondiale. C'est en partie le cas, mais cette opportunité se voit atténuée par le contexte du 11 septembre 2001. R. Creagh qualifie cette période de « *crépuscule du monde occidental* ». Dix ans après la Guerre du Golfe (1990-91), et comme après le premier Choc pétrolier de 1973 — l'effondrement du World Trade Center vient à nouveau redistribuer les cartes des priorités américaines et mondiales, de par leur effet domino sur une grande majorité de pays du globe. Et même si les valeurs se sont écroulées et que « *l'économie de marché apparaît comme la cause des crises actuelles : captage et privatisation des ressources de la Terre, détérioration du climat et omniprésence de la misère et de la guerre* », « *Washington, gendarme du monde, est toujours une référence* ».²⁹⁹ Il faut financer le Patriot Act (2006)³⁰⁰ et palier les attentats terroristes dans de nombreux pays dans le monde³⁰¹. L'ONU — dont les Etats-Unis sont le plus gros contributeur (22% du budget en 2016)³⁰² — met également en place une politique sécuritaire qui absorbe une grande partie de ses budgets.

Certaines avancées règlementaires dans le domaine de l'écologie se poursuivent néanmoins, malgré des lenteurs dans les processus de décision et de mise en application. Huit ans pour le Protocole de Kyoto : établi en 1997, il entre en vigueur en 2005 ; quatre ans pour la Charte de l'environnement française, adossée à la Constitution en 2005 également, après avoir été annoncée en 2001 par le Président de la République³⁰³. Organisée juste après le troisième choc pétrolier de 2008³⁰⁴, la Conférence de Copenhague sur le climat (2009) est une immense

299 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., p.15

300 A. Gairard-Bernard, « La réponse sécuritaire de l'administration Bush : l'USA PATRIOT Act et les libertés individuelles », E-rea. Revue électronique d'études sur le monde anglophone, 9.1 (septembre 2011). URL : <http://journals.openedition.org/erea/1956>. Consulté le 16 mars 2019.

301 « Chronologie des attentats attribués au terrorisme islamiste depuis 2001 », L'Obs, [s.d.]. URL : <https://www.nouvelobs.com/monde/20091221.OBS1316/chronologie-des-attentats-attribues-au-terrorisme-islamiste-depuis-2001.html>. Consulté le 8 mars 2019. ; « Attaques terroristes en Europe depuis 2001 », [s.d.]. URL : <https://www.lemonde.fr/mmpub/edt/zip/2017/06/06/150709753-ba4e134cdd4366b8a9395ebf90df5eec34b1fe0d/index.html>. Consulté le 8 mars 2019.

302 J. Sciboz, « Documentation des Nations Unies : Guide de Recherche : Budget Ordinaire », [s.d.]. URL : [://research.un.org/fr/docs/budget/documents/scale](http://research.un.org/fr/docs/budget/documents/scale). Consulté le 8 mars 2019.

303 L.D. française, « La Charte de l'environnement (2005) », dossier d'actualité, [s.d.]. URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/developpement-durable/charte-environnement.shtml>. Consulté le 8 mars 2019.

304 Le troisième choc pétrolier de 2008 est dû à une nouvelle envolée surprise des prix du pétrole, le baril atteignant 147 dollars pour ensuite replonger brutalement à la fin de 2008 et au début de 2009, atteignant un creux de 40 dollars avant de rebondir. Ce choc pétrolier fut essentiellement dû à une spéculation débridée, comme le montre, entre autres, l'étude de Masters Capital Management fin 2008.

déception. Aucun accord contraignant sur les gaz à effet de serre n'est entériné, les effets du réchauffement planétaire sur le climat font l'objet de controverses. Pour Greenpeace, c'est le pire des scénarios.

« Pas de contrainte. Aucun objectif à 2020 ni à 2050. Pas de calendrier ni de mandat pour la signature d'un traité l'an prochain. Difficile d'imaginer pire conclusion pour Copenhague que la déclaration présentée par Barack Obama et Nicolas Sarkozy en clôture du sommet. Cette déclaration ne vaut pas plus que la feuille de papier sur laquelle elle est écrite. Pire, les quelques engagements chiffrés ne nous permettront pas de limiter l'augmentation de la température moyenne mondiale à 2°C. On s'oriente plutôt vers plus de 3°C, donc vers un chaos unimaginable. Copenhague est une régression par rapport au protocole de Kyoto. »³⁰⁵

Le dernier Sommet de la Terre se tient à Rio (Brésil) en 2012. Intitulé Rio +20, il se conclut par l'adoption d'un texte — « L'avenir que nous voulons ». Deux thématiques y sont abordées, l'économie verte et le cadre institutionnel du développement durable. Mis à part un processus visant à élaborer des Objectifs de Développement Durable (ODD), peu d'avancées sont constatées. Les ONG dénoncent l'économie verte — présentée comme une sortie possible de la pauvreté pour certains pays — comme une marchandisation de la Nature³⁰⁶. Enfin, dernier événement proche dans le temps, la Conférence de Paris sur le Climat (2015) semble avoir un aboutissement plus concret : il s'agit du premier accord prévoyant de « limiter l'augmentation de la température à 2°C voire d'aller vers l'objectif de 1,5°C par rapport à l'ère pré-industrielle ».³⁰⁷

Les affolantes prévisions du GIEC en 2014 sur le réchauffement planétaire³⁰⁸ y sont-elles pour quelque chose ? L'accord de Paris reste malgré tout insuffisamment contraignant pour les écologistes de tous horizons confondus (ONG, sociétés civiles ou organisations politiques).

« Le texte englobe pour la première fois tous les pays dans la lutte contre le réchauffement climatique, notamment les plus gros pollueurs, la Chine, l'Inde et les Etats-Unis. Mais il ne prévoit ni contrainte juridique, ni hausse du niveau des mesures pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, afin de limiter le réchauffement sous le seuil de 2°C. »³⁰⁹

Et, quoi qu'il en soit, telle un nouveau choc pétrolier, l'élection de Donald Trump en 2016 change une nouvelle fois la donne. Les Etats-Unis, reconnus pour être l'un des plus gros pollueurs mondiaux, décident de se retirer de l'Accord de Paris sur le Climat, mettant ainsi un

305 « Après l'échec de Copenhague, la mobilisation doit continuer ! », Greenpeace France, [s.d.]. URL : <https://www.greenpeace.fr/copenhague-le-pire-des-accords/>. Consulté le 9 mars 2019. 19-12-2009,

306 « Rio + 20 : ce qu'il faut retenir de ce sommet de la Terre "brûlée" - [CDURABLE.info l'essentiel du développement durable] », [s.d.]. URL : <https://cdurable.info/Rio-2012-en-route-vers-le-3eme-Sommet-de-la-Terre,3194.html>. Consulté le 9 mars 2019.

307 « Qu'est-ce que la COP 21 ? », Agence Parisienne du Climat, 10 novembre 2016. URL : <https://www.apc-paris.com/cop-21>. Consulté le 9 mars 2019.

308 En 2014, le GIEC prévoyait une augmentation des températures de 0,4 à 4,8°C d'ici 2100.

309 L.D. française, « Vers un nouvel accord international sur le climat », dossier d'actualité, [s.d.]. URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/changement-climatique/protocole-kyoto.shtml>. Consulté le 9 mars 2019.

terme aux ouvertures produites dans ce domaine par l'administration Obama (2009-2016) qui avait pour sa part annoncé :

« (...) une participation très active de son administration aux négociations sur le changement climatique et confirmé son intention d'instaurer un système fédéral de quotas et d'échanges de droits d'émission et d'établir des objectifs annuels quantifiés qui seront élevés, en vue de réduire les rejets américains de gaz à effet de serre de 80% d'ici à 2050. »³¹⁰

Durant ces années, le GEN est devenue une organisation indépendante du Gaia Trust, mais les liens ne sont pas rompus pour autant. A partir de 2005, les fonds du Gaia Trust sont alloués à un nouveau programme, Gaia Education, qui s'appuie principalement sur le réseau des écovillages pour proposer une formation Ecovillage Design Education (EDE) de quelques semaines sur site, ou en ligne³¹¹, destinée à des participants extérieurs.

On retrouve dans les enseignements des EDE l'ensemble des lignes directrices des écovillages *« to provide to participants with the knowledge and skills to design a society which uses energy and materials efficiently, distributes wealth fairly and eliminates the concept of waste »*.³¹²

Parmi les écovillages affiliés à ce programme, deux de nos terrains La Cité écologique (Ham-Nord) et The Ecological City (Colebrook) le dispensent. On peut également citer Damanhur (Italie), Auroville (Inde), et l'un des fondateurs du GEN, Findhorn (Ecosse).

Les objectifs sont assez larges et généralistes, les activités ne sont pas concrètement décrites dans la brochure de Gaia Education qui s'attache plutôt à la philosophie du projet³¹³ et ses déclinaisons en fonction des différents publics et des localisations (adultes, jeunes, pays pauvres). Cependant, les rapports d'activités de La Cité Ecologique (Ham-Nord) sur ces formations permettent de comprendre qu'elles sont composées d'apprentissages théoriques (conférences, ateliers, ...) et pratiques, dispensés en grande majorité par les résidents, pour des participants extérieurs à la communauté. Le volet écologique pratique nous intéresse particulièrement. Il propose une initiation à l'agriculture durable qui englobe des constructions, une organisation et un traitement de l'espace³¹⁴. Nous y revenons dans le chapitre consacré à l'étude de ce terrain.

310 L.D. française, « La position américaine sur le climat », dossier d'actualité, [s.d.]. URL : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/changement-climatique/position-americaine.shtml>. Consulté le 9 mars 2019. :

311 *Ecovillage: 1001 ways to heal the planet*, K.A. Joubert, L. Dregger, Global Ecovillage Network (éd.), Axminster, Devon, United Kingdom, Triarchy Press, 2015. « Gaia education (see www.gaiaeducation.net) was formally launched in October 2005 at the GEN Conference in Findhorn (...). Since then GEN and Gaia Education have worked very closely together, but as two separated entities. The first 'product' was a four week course Ecovillage Design Education (EDE), which continues to be taught all over the world (in 35 countries at the last count). In 2008, an on-line version of the EDE was developed with the Open University of Catalonia in Barcelona and is scheduled to become an accredited 2-years Master's degree course in its 8th season, 2015-16. »

312 « Gaia Education 2018 Brochure », Issuu, [s.d.]. URL : https://issuu.com/gaia.education.library/docs/gaia_education_brochure_2018.. Consulté le 11 mars 2019.

313 *Ibid.* « Holistic approach supports participants to integrate social, ecological, economic and worldview concerns to integrate designs that makes both people and the rest of the natural world stronger, more vibrant and more resilient ».

314 M. Mead, « Cours en éducation au développement d'écovillages » (2019). ; Programme-EDE-officiel-2019-F.pdf, [s.d.]. « atelier de construction d'un goóom (tipi), atelier/visite d'un quartier écologique, atelier sur la culture aquaponique, atelier sur la conception d'une serre solaire passive, ateliers de permaculture, atelier de maraîchage biologique, atelier de gestion durable de la forêt, atelier de conservation et de transformation des légumes, et de préparation de mets collectifs ».

3. De la communauté à l'écovillage, début de synthèse comparative.

En 2015, l'Organisation des Nations Unies (ONU) s'est fixée quinze objectifs de développement durable³¹⁵. Parmi eux, trois sont directement reliés aux thématiques qui traversent notre recherche :

« GOAL 4: QUALITY EDUCATION (Obtaining a quality education is the foundation to improving people's lives and sustainable development) (...) GOAL 6: CLEAN WATER AND SANITATION (Clean, accessible water for all is an essential part of the world we want to live in) (...) GOAL 11: SUSTAINABLE CITIES AND COMMUNITIES (There needs to be a future in which cities provide opportunities for all, with access to basic services, energy, housing, transportation and more). »

On constate également que les événements en lien avec les enjeux écologiques sont de plus en plus nombreux et divers³¹⁶ au niveau international, du Earth Day (le 22 avril depuis 1970) au World Habitat Day (instauré par l'ONU le 1er lundi d'octobre depuis 2018), à des manifestations plus pointues comme le International Coastal Cleanup Day (les seconds ou troisièmes samedis de septembre).

Au niveau européen, des rendez-vous comme La Semaine européenne des déchets (en novembre) sont proposés, et certains pays comme la France ont des propositions comme La Semaine du développement durable (au mois de mai).

Enfin, il nous semble important de citer à nouveau la proposition du collectif d'architectes *Manifeste pour une frugalité heureuse et créative (architecture et aménagement des territoires urbains et ruraux)*. Nous l'avons déjà évoqué deux fois au cours de cette partie, ce qui tendrait à souligner la transversalité de son approche. Leur manifeste est paru en janvier 2018. Dès mai 2019, ils organisent leurs Premières rencontres à Lens et Loos-en-Gohelle, avec à l'appui l'édition d'un premier *Cahier de la Frugalité*³¹⁷, problématisant les urgences et regroupant des témoignages de professionnels de tous horizons, signataires du manifeste. Toutes les échelles territoriales sont représentées à travers ces événements.

Caractéristique notable, tous ces événements proposent, des rassemblements de personnes dans des lieux et des temporalités existants, non pas sur « la toile » comme le GEN.

Les deux types d'approches sont sans doute devenus complémentaires, et cela d'autant plus que toutes les campagnes de communication destinées à mobiliser des participants se font par les réseaux sociaux, et que les sites internet dédiés deviennent des outils éditoriaux et d'archives. Un constat qui montre, s'il le fallait encore, que — produisant un effacement des limites géographiques et temporelles, simultanément à une accélération de la circulation des

315 dpicampaigns, « About the Sustainable Development Goals », United Nations Sustainable Development, [s.d.]. URL : <https://www.un.org/sustainabledevelopment/sustainable-development-goals/>. Consulté le 15 mars 2019. « The Sustainable Development Goals are the blueprint to achieve a better and more sustainable future for all. They address the global challenges we face, including those related to poverty, inequality, climate, environmental degradation, prosperity, and peace and justice. The Goals interconnect and in order to leave no one behind, it is important that we achieve each Goal and target by 2030. »

316 « Environmental Events-Global Eco Calendar of Sustainable Events », [s.d.]. URL : <http://www.globalstewards.org/environmental-calendar.htm>. Consulté le 15 mars 2019. ; « Tous les événements développement durable en 2019 ! », Photovoltaïque - Autoconsommation - Efficacité Energétique - Smart Grid, 3 décembre 2018. URL : <https://www.valenergies.com/evenements-developpement-durable-en-2019/>. Consulté le 15 mars 2019.

317 « Carnet-de-la-frugalite-1-les-signataires-prennent-la-parole.pdf », op. cit.

informations et des idées — le web est devenu plus qu'un outil de communication pour les communautés. Ne s'agit-il pas désormais d'un mode de fonctionner, de penser, voire de problématiser une situation, une mobilisation — telle une lutte contre-culturelle — et de contribuer à son absorption plus rapide par le *mainstream* ?

La convergence d'initiatives alternatives qui semble se produire pourrait-elle amener à élargir le regard et considérer les écovillages comme des laboratoires d'architectures « écotopiques » à observer, *a minima* dans une perspective historique ?

La multiplication et la dissémination instantanée de l'ensemble des initiatives anciennes ou plus récentes, doit être rapprochée du fait que les communautés et écovillages contribuent largement et depuis longtemps à cette vague de mobilisation contemporaine autour des enjeux écologiques. Cependant, leur faible représentativité à l'échelle mondiale ne les a jamais fait apparaître comme des lieux précurseurs ou stratégiques dans ce domaine. Lorsqu'elles sont évoquées comme des initiatives audacieuses, c'est davantage par leur décalage dit « utopiste », lui-même rapproché d'un mode de vie marginal dans des constructions bricolées.

De plus, on l'a vu, l'importance des différentes vagues communautaires est compensée à travers les siècles par leur fragilité dans le temps — notamment évoquée par les ouvrages *Les communautés utopistes au XIX^e siècle* et *Creating a life together: practical tools to grow ecovillages and intentional communities*³¹⁸. Cette fragilité serait-elle en voie de consolidation du fait de l'évolution du contexte historique mondial sur les critères qui sont au fondement de leurs initiatives (écologie, éducation) ?

Nous disposons de peu de chiffres tangibles sur cet aspect du sujet. Il faudrait mener une enquête approfondie dans tous les pays concernés et cette approche n'est pas au cœur de, notre recherche. Il est donc difficile de prédire si la séquence historique d'apparition des écovillages équivaut à la vague hippie des années 1960-70, ni même si elle est susceptible de connaître le même déclin.

Mais, à l'instar de l'historien Michel Antony, nous pouvons tout de même nous poser une autre question : *Les communautés utopiques sont-elles toujours amenées à disparaître ?* Cette phrase est le titre d'un article qui propose « *Quelques réflexions sur les motivations, expérimentations, réussites et surtout échecs de quelques 'colonies' plutôt libertaires, principalement dans l'aire latino-américaine* »³¹⁹. L'article traite essentiellement des initiatives en Amérique latine au XVII^e, mettant l'accent sur le fait plus général que :

« (...) le phénomène renaît constamment, sous des formes variées, surtout depuis le début du XXI^e siècle, alors que certaines communautés anciennes sortent du lot commun et réussissent à perdurer ou à changer de forme. »

L'auteur y évoque l'ensemble des situations qui peuvent fragiliser une initiative commu-

318 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e*, op. cit. ; D.L. Christian et P. Adams, *Creating a life together*, op. cit.

319 M. Antony, « Les communautés utopiques sont-elles toujours condamnées à disparaître ? Quelques réflexions sur les motivations, expérimentations, réussites et surtout échecs de quelques « colonies » plutôt libertaires, principalement dans l'aire latino-américaine », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, no 133 (octobre 2016).

nautaire. Nous inspirant de certains de ses arguments et gardant l'axe d'une histoire croisée utopie-écologie appliqué aux productions architecturales, nous avons élaboré un tableau comparatif des trois périodes communautaires fortes traitées en amont dans ce chapitre. Nous tentons de faire apparaître si les difficultés qui peuvent causer l'échec d'une communauté ont évolué, elles aussi.

CAUSES POTENTIELLES DE DISPARITION D'UNE COMMUNAUTÉ

	XVII ^E - ANNÉES 1950	MOUVEMENT HIPPIE 1965-1995	ÉCOVILLAGES 1995-2015
INFRASTRUCTURES	<p>Infrastructures, énergies douces, confort eau courante, électricité...</p> <p>NON RESOLU</p>	<p>Encore des manques, recherche d'adéquation avec <i>off-the-grid</i> (la plupart des couples avec enfants quittent les communautés)</p> <p>PARTIELLEMENT RESOLU</p>	<p>Moins exigeant, pris en compte dès la création, selon le degré d'autonomie des constructions raccordements aux réseaux officiels, partiel ou total, ou de secours.</p> <p>RESOLU</p>
RAPPORTS HUMAINS	<p>Conflits, leadership, projets pas clairs, décalages entre les discours (promesses d'Eldorado) et la réalité, abus de confiance La sexualité reste très compliquée au XVII^e, l'émancipation de la femme très théorique</p> <p>NON RESOLU</p>	<p>Recherche de nouvelles relations, tentatives libertaires, la liberté sexuelle est une source de conflits et de ruptures Gouvernances floues Persistance de phénomènes anciens (sectes révélées notamment dans les années 1980...)</p> <p>NON RESOLU</p>	<p>Méthodes de gestion et de prévention des relations humaines Communication Non Violente (CNV : un critère d'admission dans certaines communautés, Hameau des Buis, Sieben Linden...) Consensus pour la gouvernance, avec des variantes selon les lieux Sexualité : vie familiale classique, ouverts aux questions de genre, même si pas rencontré</p> <p>PARTIELLEMENT RESOLU</p>
RESSOURCES	<p>Tentatives d'autosuffisance mais le travail à l'extérieur est nécessaire, difficile dans le cas de communautés isolées de pionniers, limite la cohérence interne</p> <p>NON RESOLU</p>	<p>Travail à l'extérieur encore très présent, même si le primitivisme est volontaire, il ne tient pas longtemps face à des besoins de base en nourriture Réintroduction de pratiques capitalistes, génère du conflit</p> <p>NON RESOLU</p>	<p>Le travail à l'extérieur de la communauté est complètement assumé Certains travaillent depuis la communauté (télétravail, activités artisanales ouvertes...)</p> <p>RESOLU</p>

CROYANES (UTOPIE)	<p>Projet spontané, bien intentionné, mais pas préparé, repose sur des convictions politiques, idéologiques, sur des valeurs collectives, pas de vision à court ou moyen terme</p> <p>Principe Espérance collective</p>	<p>Centré sur les valeurs d'émancipation individuelle, rejet du « mode de vie bourgeois »</p> <p>Pas de vision à court ou moyen terme, comportement artistes</p> <p>Principe Espérance individuelle</p>	<p>L'idéologie est revendiquée à travers les actes, et notamment à travers l'écologie (constructions, aménagements, comportements) et l'éducation (enfants et parents au centre de la structure communautaire)</p> <p>Principe Responsabilité</p>
	NON RESOLU	NON RESOLU	PARTIELLEMENT RESOLU
FACTEURS EXTÉRIEURS	<p>Politique : méfiance à l'égard des idées anarchistes et libertaires, affaiblissement du collectif, (le choix communautaire peut être forcé ou un repli envisagé comme temporaire)</p> <p>Pratique : accapuration de terres appartenant aux indigènes, fermiers qui s'installent ne connaissent rien à la terre, colonisation de terres parfois violentes</p> <p>Climatique : site impropres à l'installation d'une colonie</p> <p>Idéologique : le temps é mousse la volonté du collectif face à l'épreuve de la réalité</p>	<p>Moral : modes de vie jugés scandaleux (nudité, relations sexuelles libres, pas de travail...) comme à Wheeler's Ranch, Morning Star, Drop City</p> <p>Economique : les moyens de survie, l'emploi des drogues, le rattrapage vie familiale, la forte pression de la société de consommation</p> <p>Idéologique : retombées de l'espoir dans les années 60/70, crise générale, montée individualisme, repli des déçus vers une autre forme de lutte égalitaires et libertaires à travers la construction de l'Internet</p>	<p>Economique : recherche d'une intégration au territoire, volonté de jouer un rôle dans la vie locale (politique, économique, social, éducatif) (La Cité écologique, le Hameau des Buis)</p> <p>Pratique : les conflits classiques sont toujours présents (modes de gestion, de gouvernance, attentes pas à la hauteur du projet, incapacité à vivre collectivement, difficultés économiques).</p> <p>La durée des projets pose des questions (une expérience temporaire ? que ce passe t il quand les enfants grandissent ? maisons trop grandes, locations ? gestion de l'intergénérationnel ?)</p> <p>Idéologique : l'acuité des enjeux écologiques produit moins de décalages avec le mainstream, les conforte dans leur choix</p>
	NON RESOLU	NON RESOLU	PARTIELLEMENT RESOLU

Cette première approche comparative permet de mettre en évidence qu'un ensemble de circonstances internes récurrentes (infrastructures, rapports humains, ressources, croyances) et de facteurs externes variables selon les périodes (politiques, pratiques, climatiques, idéolo-

giques, moraux, économiques) fragilisent fortement la construction et la pérennisation des communautés du XIX^e siècle à nos jours.

Bien que marquées par un fort élan d'espérance collective, celles de la première période (XIX^e – 1950) cumulent un ensemble de difficultés importantes qui posent leurs expériences dans une forme de lutte totale. La volonté de créer des unités humaines autonomes basées sur des projets incluant une dimension écologique et éducative constitue bien le socle de leur motivation. La plupart des candidats vendent tous leurs biens, abandonnent leur pays pour payer le droit d'entrée et la traversée vers l'un des Eldorados localisés sur le continent américain³²⁰. La tentative pionnière d'embrasser une idéologie sociale naissante (fouririérisme, owenisme) les situe déjà dans l'inconfort d'une rupture forte nécessitant une expatriation. A cette tension s'ajoutent des difficultés pratiques peu anticipables du fait d'installations dans des territoires inconnus, dans des conditions géographiques et climatiques réduisant parfois à néant tout effort de construction³²¹.

Enfin, les récits reconstitués de ces expériences mettent en avant des problèmes de gouvernance (légitimité du leadership, système de décision, gestion des finances collectives) qui font émerger des contradictions profondes entre la promesse d'une vie libre et l'imposition de contraintes pour faire fonctionner la collectivité. Les guerres de chefs, départs ou scissions sont nombreux. Et ainsi, malgré des projets originaux, nombre de communautés du courant libertaire connaissent un nombre impressionnant d'échecs³²². A l'inverse, les communautés à vocation religieuse, structurées par des règles de vie parfois extrêmement strictes, semblent plus à même d'élaborer un projet socio-spatial durable dont les formes et les modes de construction s'élaborent parfois à partir de textes bibliques³²³. Ces dernières constituant un sujet en soi, nous ne pouvons mener ici l'analyse plus loin, préférant recommander au lecteur l'excellent ouvrage de Dolores Hayden, auquel nous nous référons largement.

Héritière de cette histoire, la période hippie aurait pu être une étape intermédiaire vers des expériences plus durables. Mais marquée par les mêmes fragilités dues au manque total de préparation des projets, elle semble tout reprendre à zéro. Cependant, et nous le verrons plus tard dans l'analyse comparative, ses productions socio-spatiales nous incitent à penser qu'elle pourrait bien constituer un épisode un peu à part dans l'histoire communautaire. Toutefois, un élément de contexte important la distingue de la période précédente : les jeunes américains embarqués dans ces aventures communautaires ne sont pas des immigrants nourris de promesses et ayant subi de longues traversées. Leur fuite est davantage intérieure. S'ils se dirigent principalement vers les territoires de l'ouest (Nouveau Mexique, Colorado, Arizona, Californie), c'est qu'ils présentent encore la possibilité d'y acquérir des terres isolées pour des sommes modiques³²⁴. La nature contre-culturelle de leur quête reste en adéquation avec des objec-

320 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, op. cit.

321 J.-C. Petitfils décrit comment certaines communautés voient réduits à néant 1 à 2 années de construction par des pluies torrentielles parce qu'installées, sans le savoir, sur le lit d'une rivière.

322 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, op. cit. ; R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit.

323 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit. On peut découvrir les rapprochements confondants établis par l'auteur entre les préceptes religieux et les typologies d'architectures produites (formes, méthodes de constructions) à travers quatre exemples de communautés religieuses (Shakers, Mormons, Perfectionnistes, Inspirationnistes).

324 C'est le cas pour le terrain de Drop City que les fondateurs disent avoir acquis pour environ 500\$.

tifs écologiques et éducatifs, tout en les amenant à des productions architecturales hybrides — que l'on a qualifiées précédemment de « techno-vernaculaires » — centrées essentiellement sur la recherche d'alternatives aux problèmes énergétiques et de sur-consommation. La volonté d'en finir avec l'ordre bourgeois les conduit également à opter pour un éclatement des espaces intérieurs des habitats faisant écho à la libération des mœurs. Les dômes et zones géodésiques y côtoient cabannes et tipis avec pour caractéristique commune le bricolage et l'expérimentation. On peut qualifier de « politique » leur tentative d'incarner une réconciliation entre l'histoire ancienne d'une conquête coloniale et l'histoire future d'une conquête de l'espace. **Le mouvement hippie est riche de dimensions symboliques³²⁵. Pour ce qui concerne les communautés de cette période, nous retenons que leurs croyances se sont heurtées à la force de limites pratiques.** Vivre dans des habitations rudimentaires et inconfortables ne pouvait être une expérimentation de long terme. Même Thoreau, l'une des références du mouvement, n'a séjourné que deux ans dans les bois. Leur mode de vie « libéré », peu enclin à organiser la survie alimentaire comme la gouvernance, a également éprouvé le fait que la somme des expériences individuelles ne pouvait produire une expérience collective durable. De fait, on constate que les communautés encore en activité aujourd'hui — telle Lama Foundation (1967), l'un de nos terrains — se sont donné dès le début un certain nombre de règles (pas de drogues, de tabac, d'alcool, pas de relations extra-conjugales) et un projet spirituel d'inspiration bouddhiste et de reconnexion avec la nature. Des préceptes qui constituent une forme de « pacte » pour une vie en commun, et qui ne sont pas sans rappeler ceux des communautés religieuses de la période précédente.

Les écovillages semblent quant à eux mieux organisés en amont et plus pragmatiques dans leurs objectifs : certains projets vont prendre plusieurs années pour se réaliser, et les personnes peuvent changer entre les premières réunions de mobilisation, le repérage de site, l'achat d'un terrain, la construction et l'installation progressive, comme c'est le cas pour trois des écovillages que nous étudions (Torri Superiore, Hallingelille, Hameau des buis). En matière de construction, un certain nombre de contraintes (infrastructures, ressources) sont abordées de façon moins radicale, priorisant ainsi le confort des habitations. Contrairement à la période précédente, un toit qui fuit ou une absence de chauffage ne sont même pas envisagés. Toutefois construire écologique est une constante modulée en fonction des possibilités financières et humaines concrètes. Si le recours à des matériaux naturels, aux savoir-faire locaux et aux conceptions bioclimatiques est privilégié, l'emploi du béton reste parfois la solution la plus réaliste. De même, le *off-grid* (panneaux solaires, éoliennes) fait partie des intentions, mais reste partiel et les raccordements aux réseaux d'énergie officiels est davantage la norme. Par ailleurs, les écovillages sont seulement en voie de résoudre d'autres problématiques. Les rapports humains (nombre de personnes, modes de gouvernance et de communication), ainsi que les facteurs extérieurs (intégration au territoire, devenir sociologique du projet) continuent de peser sur l'équilibre quotidien.

325 F. Robert, *La révolution hippie*, Rennes, 2011.

Leur engagement pour les valeurs écologiques et une éducation alternative se sont renforcés jusqu'à constituer — avec les choix d'une vie non-urbaine — deux piliers essentiels de leurs projets : les écovillages sont visiblement de plus en plus pragmatiques. Et cela se traduit par **moins d'idéologie contestataire et plus de méthodes**, comme l'adhésion à des chartes de critères et de valeurs inexistantes jusque là, ou encore par des formations à des méthodes de communication non-violente (CNV) pour gérer le collectif.

L'émergence du concept même d'écovillage et son approbation par des organisations internationales comme l'ONU dès 2001 introduit un changement dans la perception du phénomène communautaire. N'est-ce pas d'une certaine manière une forme de réhabilitation des luttes alternatives des années 1960-1970 déjà porteuses de préoccupations écologiques ? N'est-ce pas également une reconnaissance du bien-fondé d'initiatives éco-communautaires désormais identifiées comme pertinentes face aux urgences à agir ? Enfin, **la création de réseaux d'écovillages est aussi probablement un facteur de consolidation des expériences actuelles**. La technologie de l'internet leur a ouvert la possibilité de fédérer les initiatives, de se faire connaître et de se sentir moins isolées. L'échange de pratiques et la formation animent couramment les réseaux existants, et de nombreux projets éducatifs continuent à être soutenus par le Gaïa Trust à l'origine du projet des écovillages. Cette étape totalement inédite rejoint l'une des ambitions de Fourier de voir se créer une multitude de phalanges édifiées en réseau. Elle prend historiquement appui sur la révolution numérique à laquelle le mouvement hippie a apporté sa contribution. Nous proposons de revenir sur ce point en fin de l'analyse comparative qui suit en deuxième partie de la recherche.

SYNTHÈSE DE LA PREMIÈRE PARTIE

La première partie de la recherche s'est structurée d'une part sur la présentation de la méthodologie employée, d'autre part sur le récit d'une historiographie croisée utopie-écologie. Les deux chapitres utilisent comme fil directeur la problématique générale, déclinée en ces termes : les communautés intentionnelles, devenues des écovillages, peuvent-elles à leur micro-échelle, décentrée et rurale, contribuer à créer des architectures permettant d'habiter la Terre de façon plus résiliente ?

Dans un premier temps, le chapitre méthodologique met en évidence que l'état de l'art est fourni sur certains aspects de notre sujet, lacunaire sur d'autres. Ainsi, les communautés retiennent l'attention des historiens, principalement sur la période qui s'étend du XVIII^e siècle aux années 1970-1980³²⁶. La période récente (années 1990-2000) qui voit l'émergence des écovillages est davantage abordée par les sociologues³²⁷. Peu font cas de la dimension socio-spatiale des projets communautaires. De même, mise à part la période prolifique des années 1970, les architectures produites par les communautés sont marginales, en quantité et en représentativité. De fait, les tendances minoritaires qu'elles expriment sont rarement relatées et absentes de la « grande histoire de l'architecture ». **Il faut aller aux sources de la littérature contre-culturelle, foisonnante dans les années 1960-1970³²⁸, pour pouvoir interroger la séquence contemporaine des écovillages et comprendre les enjeux architecturaux contenus dans leurs projets.** Ce détour nous amène à découvrir les liens qu'elles entretiennent avec les « architectures sans architectes »³²⁹, et comment une continuité finit par se dessiner entre constructions alternatives, pratiques vernaculaires anciennes et habitats bioclimatiques et écologiques d'aujourd'hui. A la rencontre de ces pratiques émerge un genre hybride que nous qualifions de techno-vernaculaire.

Si les liens entre utopies architecturales et projets communautaires sont traçables jusqu'au début du XX^e, leurs relations avec la construction de la pensée écologique ne semble pas avoir suscité de nombreuses recherches à ce jour. Il nous a fallu passer par l'histoire des idées pour trouver des points de connexion nécessaires à la constitution de notre historiographie croisée³³⁰. Et c'est finalement par la *Deep ecology*³³¹ (éthique de l'écologie) que nous avons pu

326 D. Hayden, *Seven American utopias: the architecture of communitarian socialism, 1790-1975*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1976. ; J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, Paris, France, 2011.

327 R. Creagh, *Utopies américaines: expériences libertaires du XVII^e siècle à nos jours*, Marseille, France, 2009. ; R. Creagh, *Laboratoires de l'utopie: les communautés libertaires aux États-Unis*, Paris, France, 1983. ; M. Silvestro, « Les écovillages entre repli communautaire et engagement politique », *Économie et Solidarités*, vol. 38 (2007).

328 C. Maniaque-Benton, *Go West: des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, France, 2014. ; F. Turner, *From Counterculture to Cyberculture Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism.*, Chicago, 2006. ; A.G. Kirk, *Counterculture green: the whole earth catalog and american environmentalism.*, Lawrence, 2011.

329 B. Rudofsky, *Architecture without architects: a short introduction to non-pedigreed architecture*, New York, 1964.

330 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis: pour une histoire alternative de l'émancipation*, 2017. ; S. Audier, *L'âge productiviste: hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, 2019.

331 A. Naess, C.T. Ruelle et H.-S. Afeissa, *Écologie, communauté et style de vie*, Paris, France, 2013. ; A. Naess, « The shallow and the deep, long range ecology movement. A summary », *Inquiry*, vol. 16, no 1-4 (janvier 1973). ; J.B. Callicott, B.É. scientifique T. Lanaspéze, C. Larrère et al., *Éthique de la terre*, traduit par Christophe Masutti et , traduit par Dominique Bellec, Marseille, France, 2010. ;

raccrocher les quêtes communautaires contemporaines aux enjeux socio-spatiaux (habiter la Terre de façon plus résiliente) posés dans notre problématique.

Enfin, l'état de l'art ouvre sur un certain nombre de définitions permettant de préciser les périmètres historiques, disciplinaires et idéologiques de certains termes (communauté intentionnelle, écovillage, maison passive, autonome ou écologique) et concepts (utopie, contre-culture, laboratoire d'architecture) fréquemment utilisés dans la démonstration.

Les outils méthodologiques propres au sujet (tableaux analytiques et comparatifs, grille d'entretien) se sont constitués durant le temps d'exploration du sujet. Ainsi parallèlement aux lectures et collectes de sources, nous avons défini les périmètres historique (1965-2015) et géographique, ainsi qu'un échantillon de terrains à visiter pour asseoir notre réflexion dans une réalité tangible. Les localisations et temporalités apparues comme les plus pertinentes pour notre sujet sont : les Etats-Unis pour la sous-période 1965-1995, et l'Europe pour la sous-période 1995-2015.

Dans le droit fil de la problématique, deux hypothèses émergent des différentes explorations menées. La première suppose qu'il existerait une continuité entre communautés d'hier et écovillages d'aujourd'hui. Cette continuité donnerait lieu, d'une part à un courant alternatif ancien guidé par la volonté de construire de façon écologique, d'autre part à un héritage en tension entre rupture et tradition. Cet **héritage amenant à la production d'espaces hybrides, techno-vernaculaires**, comme nous venons de l'évoquer. La deuxième hypothèse s'appuie sur ce profilage historique pour interroger le potentiel écotopique³³² des projets socio-spatiaux générés par les communautés : **les communautés et écovillages pourraient être apparentés à des laboratoires d'architecture**, soit des ressources possibles à observer pour faire évoluer les modes de construction et d'habiter vers davantage de résilience.

Au cours de cette double exploration, l'histoire de l'architecture reste notre discipline de référence. Toutefois, la nécessité d'introduire une certaine pluridisciplinarité dans la démonstration, oblige à une modestie et une prudence exprimées par de fréquents questionnements auxquels nous n'avons pas toujours d'explication.

Enfin, bien que cette approche soit davantage perceptible en deuxième partie de la recherche, le lecteur peut noter l'introduction de deux thématiques en filigrane du récit : la communauté intentionnelle comme lieu d'expérimentation socio-spatial doté d'une portée écologique, ainsi que ses méthodologies de mise en œuvre et leur dimension éducative.

Dans un deuxième temps, **le chapitre historiographique entreprend une lecture du phénomène communautaire en croisant les champs de l'utopie et de l'écologie, tout en le rattachant à ses productions spatiales**. Avant d'aborder notre séquence historique 1965-2015, nous posons quelques repères préalables indispensables en remontant aux sources des

J.B. Callicott et C. Larrère, *Genèse*, traduit par Dominique Bellec, Marseille, France, 2009.

332 en référence autant à l'*Utopia* (1516) de More qu'à l'*Ecotopia* (1975) de Callenbach.

premières colonies religieuses implantées sur le territoire américain, puis à l'arrivée progressive des porteurs de projet fouriéristes et owenniens. Au cours de ce préambule, on constate qu'à la moitié du XIX^e siècle, les utopies sociales ont rencontré les luttes émancipatrices. Les nouvelles spiritualités, comme les héritages antiques et judéo-chrétiens, convergent avec les mouvements de protection de la nature et préfigurent les débats écologiques à venir. En Europe comme aux Etats-Unis, les intellectuels (philosophes, poètes, écrivains, journalistes) s'engagent. Les scientifiques créent des cadres institutionnels pouvant favoriser la recherche. On assiste également à une sensibilisation du grand public et des avancées législatives. **A la fin du XIX^e, il semble que les communautés d'intention soient des lieux où les utopies littéraires trouvent un mode d'expression pragmatique. Le modèle communautaire prend des allures d'invention sociale, alliant prototype et laboratoire (a patent-office model).**

Au début du XX^e siècle aux Etats-Unis, les implantations géographiques se sont déplacées d'est en ouest. Les fondateurs de communautés choisissent les difficultés d'une ruralité aride et non-maîtrisée, contre les maux urbains. Ce choix d'une vie plus archaïque se situe toujours dans la mouvance des grandes utopies sociales du XVIII^e, déjà porteuses de préceptes écologiques. Du fait des débats internationaux centrés sur la critique du capitalisme et les grands projets révolutionnaires, ce courant en faveur de l'environnement devient progressivement de plus en plus minoritaire.

De même, le champ de l'architecture et de l'urbanisme connaît un moment de mobilisation sur les conditions de vie dans les villes. Les utopies urbaines partagent au départ les mêmes préoccupations que les communautés pour une limitation de la pollution et une reconnexion avec la nature. L'inspiration fouriériste de certaines villes utopiques, comme *La Cité Industrielle* de Tony Garnier, révèle **une porosité à cette époque entre les mondes de l'architecture savante et technique** (qui reste le courant dominant), **et celui d'une architecture plus « populaire »** — tout aussi sophistiquée dans les réflexions, mais puisant davantage dans les pratiques vernaculaire (qui ainsi devient minoritaire). Le concept de Cité Jardin de l'architecte-urbaniste Ebenezer Howard, qui aurait pu constituer un modèle intermédiaire entre la grande ville et la campagne, n'arrive pas à convaincre. **Les deux mondes s'éloignent sans retour, et les espaces urbains deviennent les lieux d'expression du courant de l'architecture moderne, progressiste et fonctionnaliste.**

Après la crise de 1929 et la Seconde guerre mondiale, les initiatives communautaires sont moins nombreuses. Mais le retour à la paix et à la prospérité des années 1950 n'est que de courte durée. Dès ces années, la *beat generation* prépare l'arrivée de la vague hippie. Ce mouvement de contestation profond se traduit dans les années 1960 et 1970 par l'émergence d'une contre-culture globale (musique, littérature, vêtements, modes de vie, arts visuels performatifs...) dans laquelle l'architecture savante est malmenée au profit de recherches — académiques comme spontanées — ouvrant sur un mélange d'appropriation, de bricolage, de savoir-faire anciens et de recyclage. **Renouant avec l'idéologie anarchiste des années 1930, les initiatives de cette période bouleversent également la relation à l'espace, de l'habitat**

au territoire. Sortir des villes et, phénomène nouveau, sortir des banlieues, redevient un mot d'ordre.

Durant cette période, **le *back to the land* communautaire connaît une apogée sans précédent**, devenant **le point de convergence et d'expression de toutes les critiques** (consumérisme, confort bourgeois et standardisation, problématiques écologiques), mais aussi de **toutes les propositions** (reconnexion avec la nature, concilier archaïsme et technologies, libérer les mœurs, vivre *off-grid*, retrouver des espaces naturels peu ou non-aménagés, concevoir des habitats sans murs intérieurs).

Des figures importantes, restées elles-aussi marginales, traversent cette première moitié du XX^e siècle. Patrick Geddes dont les contributions sur l'analyse des paysages et des territoires ouvrent la voie au *bioregionalism* américain, correspondant au Territorialisme européen depuis les années 1990 ; et bien sûr, Richard Buckminster Fuller, dont l'œuvre et la personnalité totalement hors normes, vont nourrir directement les productions architecturales communautaires. Son dôme géodésique est devenu une forme emblématique des expériences des années 1970, dont on trouve des réinterprétations jusque dans les écovillages actuels.

Les quatre décennies qui s'étendent des années 1950 à 1990 sont également marquées par l'émergence de **la pensée systémique, ouvrant sur une perception globale du monde et de l'interaction de l'ensemble des problématiques** (économiques, sociales, culturelles, scientifiques ...) qui le traversent. Le rapport *Limits to Growth* (1972) cristallise les enjeux écologiques mondiaux de l'époque, forts similaires à ceux que nous connaissons aujourd'hui. Les communautés et leurs productions architecturales sont déjà sur la voie des modes de vies plus résilients recommandés. Mais tout comme le rapport Meadows, elles sont considérées comme utopistes et renvoyées dans les marges.

A l'articulation de nos deux sous-périodes historiques (1965-1995 et 1995-2015), nous voyons apparaître un déplacement des formes d'auto-représentation architecturales choisies par les communautés qui se créent. En effet, les projets socio-spatiaux des années 1970 à 1990 sont marqués par des architectures-signal intégrant recyclage, bricolage et technologies innovantes. Mais, à partir des années 1990 et de la création du concept d'écovillage, les productions et la relation à l'espace vont progressivement glisser vers des aménagements territoriaux de type villageois et des habitats plus traditionnels. La recherche d'une intégration locale est d'autant plus affirmée qu'elle se manifeste par un intérêt pour l'architecture vernaculaire, permettant de retrouver des savoir-faire anciens (matériaux locaux, constructions bioclimatiques) tout en étant moins exigeant a priori sur le niveau de résilience (de maison passive à la maison écologique).

L'idéal communautaire radical de la première période, renvoie dès lors à la réintroduction d'une dimension perfectible, inhérente aux projets communautaires. L'exigence d'une « utopie réalisée » serait d'avancer par étapes, activant en permanence sa capacité à être un laboratoire d'architecture écotopique.

Enfin, **la constitution des écovillages en réseau internationaux, à partir des années 1995-2000, apparaît comme un véritable tournant dans l'histoire du mouvement** qui réalise ainsi l'un des objectifs avoués **des utopies sociales modélisantes du XIX^e siècle** (les phalanges de Fourier, les New Harmony d'Owen, les Icaries de Cabet..., mais aussi les kibboutz). Ces réseaux, rendus possibles par les technologies numériques, ont la particularité d'incarner une réalité à la fois virtuelle et tangible que nous observons de plus près à travers l'étude de nos terrains.

DEUXIÈME PARTIE

**LA COMMUNAUTE, LIEU D'EXPERIMENTATION,
TERRAINS ET ANALYSE COMPARATIVE**



1

1 - Workshop de construction d'un pavillon de retraite individuelle par les étudiants du CEDaR (Community Engagement, design and research Center, University of Colorado Boulder), juillet 2017. Source : <https://www.colorado.edu/cedar/initiatives/sustainable-places/public-art-and-design-build/lama-foundation>

INTRODUCTION A LA DEUXIÈME PARTIE

Cette deuxième partie de la recherche nous permet de rendre compte de huit communautés en activité, visitées et étudiées durant notre recherche. L'analyse comparative proposée vient compléter le contexte de leur apparition et d'action dressé précédemment.

Au cours de nos visites, qui se sont échelonnées d'avril 2017 à juin 2018, nous étions également en cours de consolidation de notre problématique et hypothèses de travail. Les rencontres avec les communautés nous ont aidé à produire les ajustements nécessaires entre une perception, composée de lectures et d'explorations internet, et une réalité de terrain. Nous pouvons rappeler brièvement ici que les terrains ont été choisis selon deux critères principaux : un projet social à la croisée d'enjeux liés à l'habiter (aspirations utopiques par l'éducation et l'écologie), et une architecture comme cadre pratique et symbolique d'expérimentation. Les huit cas sont classés en deux sous-périodes (1965-1995 et 1995-2015) qui correspondent d'une part à la vague hippie et ses prolongements *New Age* pour la première, d'autre part à l'émergence des écovillages pour la seconde, avec l'année 1995 comme point de bascule (création du label « écovillage »).

A notre question principale — les communautés et écovillages peuvent-ils contribuer, même à leur très petite échelle et avec une localisation rurale, à définir des modèles de société permettant de mieux habiter la Terre ? — nos études de cas n'apportent ni réponse universelle, ni mode d'emploi, mais ouvrent sur différentes propositions dont nous tentons d'effectuer la synthèse en fin de chapitre. Ainsi, ce que l'on peut avancer en préambule à la démonstration, c'est que chaque communauté éclaire de façon spécifique sur les multiples façons d'engager une réflexion et une action, contribuant à l'édifice utopique d'un « monde meilleur, ici et maintenant ». Nous examinons leurs propositions en faisant apparaître les particularités qui sont les leurs, tout en mettant en évidence les éventuels points communs ou divergences.

Rejoignant le rêve de Fourier de voir s'implanter des Phalanges en réseau, la constitution des écovillages en « toile » internationale nous semble également marquer un tournant inédit dans l'histoire des communautés intentionnelles. L'analyse comparative menée dans cette deuxième partie aborde ces nouvelles occupations spatiales, virtuelles mais effectives, qui aboutissent à des cartographies « écotopiques » du monde.

Enfin, l'analyse comparative cherche également à consolider nos deux hypothèses principales. D'une part qu'une histoire croisée des utopies architecturales et de la pensée écologique

permet de mettre à jour un courant architectural alternatif ancien. D'autre part que ce courant marginal permet de qualifier les communautés intentionnelles de « laboratoires d'architecture ».

Pour dérouler la comparaison, nous avons mis en place une méthodologie et des outils. La méthode a consisté à construire des tableaux permettant pour certains de synthétiser les différentes sources orales et écrites, pour d'autres d'établir des analyses. Ces tableaux sont reproduits dans le volume des annexes. Par ailleurs, ces outils nous ont aidé à dégager **deux thématiques**, déjà présentes en filigrane dans l'historiographie croisée utopie-écologie. Ces thématiques guident notre analyse comparative et permettent de détailler en quoi et comment la communauté détient le potentiel d'un lieu d'expérimentation (ou comme le formulerait Helal est « un dispositif d'édification de potentialités »).

Ainsi, le fil directeur du premier chapitre de cette deuxième partie oriente la réflexion autour de la communauté comme **laboratoire socio-spatial au regard de ses préoccupations écologiques**. Nous y comparons la mise en forme et en espace du projet social permettant de caractériser chaque sous-période (des bâtiments à l'aménagement du territoire). Puis, nous élargissons l'analyse en reliant la question des échelles à la typologie d'organisation économique, aux modes de gouvernance et à l'inscription dans différents types de réseaux, du local au mondial. Le deuxième chapitre aborde **les méthodologies spécifiques de mise en œuvre de ces laboratoires d'architecture et leur portée éducative**, mettant tout d'abord en exergue l'évolution de la place et du rôle de l'architecte. Enfin, le *workshop* est abordé comme outil fondamental de la construction communautaire, révélateur d'un attachement ancien à des pédagogies alternatives, mais également à l'innovation spatiale et au *work in progress*.

CHAPITRE 1

LE LABORATOIRE SOCIO-SPATIAL ET SA PORTEE ECOLOGIQUE

Pourquoi avoir suivi la thématique du laboratoire d'architecture comme réceptacle et outil de développement alors que notre sujet traite d'expériences communautaires ? Cette réflexion au départ du projet de recherche trouve des appuis dans l'état de l'art, comme dans le repérage et l'exploration des terrains retenus pour former notre échantillon.

Le premier ouvrage de Ronald Creagh publié en 1983— *Laboratoires de l'utopie – Les communautés libertaires aux Etats-Unis*¹ — nous conforte dans l'idée de suivre la piste de cette notion ouverte et vaste que recouvre le mot laboratoire. Même si l'auteur aborde les communautés intentionnelles en sociologue, on se rend vite compte en les observant que leur action interroge d'autres champs disciplinaires (histoire de l'économie, des idées, de la philosophie, des techniques, entre autres).

Restant alerte sur l'état de la recherche, nous avons pris connaissance du très récent ouvrage — *Un désir d'égalité, Vivre et travailler dans les communautés utopiques* (2019)² — de Michel Lallement. En sociologue également, il poursuit la réflexion amorcée par Creagh en remettant la notion d'utopie au centre de son analyse et en l'articulant avec des thèmes récurrents tels « l'engagement » et « le travail », axes fondateurs du processus communautaire. La communauté Twin Oaks est l'un de ses deux principaux cas d'étude. Elle répond à un des critères retenus pour la constitution notre échantillon de la première période (1965-1995), à savoir une création dans les années 1960 qui a perduré jusqu'à aujourd'hui. Citant une fondatrice de Twin Oaks, Michel Lallement pose comme un condensé de sa démonstration :

« A l'évidence, Twin Oaks n'est pas un paradis (...). Le commun des mortels ne peut bâtir un paradis. Nous pouvons cependant nous efforcer de construire une utopie. Ce n'est pas grave si nous n'y sommes pas encore parvenus. Nous y travaillons.' A Twin Oaks, certains membres aiment à dire qu'ils ne vivent pas en terre d'utopie mais que, de là où ils sont, il est possible mieux qu'ailleurs d'en apercevoir les abords. »³

Par ailleurs, Michel Lallement nous aide à préciser davantage la notion d'utopie qui, on l'a

1 R. Creagh, *Laboratoires de l'utopie: les communautés libertaires aux États-Unis*, Paris, France, 1983., cet ouvrage est la première version du second titre, R. Creagh, *Utopies américaines: expériences libertaires du XVIIe siècle à nos jours*, Marseille, France, 2009. (actualisé et augmenté)

2 M. Lallement, *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, France, 2019.

3 Ibid., p.17



1



2



3

1 - Vue aérienne de l'entrée principale de la communauté Twin Oaks Road, la route tourne et s'arrête devant la place centrale, la grange de stockage, le potager et l'ancienne serre. source : https://www.twinoaks.org/photo-gallery/land-buildings-photos?i=w_entrance_main

2 - La maison communautaire de La Cité écologique Ham-Nord ressemble à une immense grange, ©SA

3 - La maison communautaire de The Ecological City Colebrook est une maison particulière restructurée à l'intérieur ©SA

vu dans le chapitre des définitions, détient la particularité de procéder par accumulation de sens. Nous constatons avec lui que « *Depuis les années 2010, la thématique des utopies concrètes, pratiques, réelles, réalisées, réalisables, réalistes... qu'importe en fait l'adjectif associé, connaît un certain succès.* »

Comment être certain de sa signification contemporaine et quel qualificatif choisir pour ancrer nos réflexions et démonstrations ? Ayant opté pour la formulation « utopie concrète » pour évoquer les expériences communautaires relatées ici, nous nous référons au même point de vue que le sociologue lorsqu'il propose :

« (...) de nommer utopies concrètes toutes les configurations sociales qui cumulent les quatre caractéristiques suivantes : ce sont des expérimentations réelles qui se cristallisent dans des pratiques empiriquement observables ; ce sont des expérimentations collectives qui exigent des actions communes et coordonnées ; ce sont des expérimentations situées qui prennent forme aux marges des mondes sociaux institués, avec pour éventuelle ambition de poliniser leur environnement ; ce sont des expérimentations morales qui, au nom du 'bien vivre ensemble', portent avec elles des exigences axiologiques en rupture avec les valeurs dominantes dans le reste de la société. »⁴

Dans sa définition, Michel Lallement souligne les termes : « *réelles, collectives, situées, morales* ». Les trois premiers sont parfaitement adaptés à notre champ d'analyse. Mais en guise de quatrième critère, nous préférons retenir « *l'éventuelle ambition de poliniser leur environnement* ». Elle correspond davantage à la dimension « bâtie », modélisante ou reproductible, à laquelle aspirent historiquement certains projets communautaires, et que certains de nos terrains expérimentent.

Ainsi, sous le regard de l'architecture, les communautés sont invariablement affairées à construire de façon totalement imbriquée, autant un modèle social qu'un modèle spatial, utilisant pour cela l'expérimentation, processus spécifique qui se différencie de la « simple » expérience. On comprend aussi que dans un premier temps, ce modèle est seulement réflexif : la communauté doit concentrer toute son énergie à s'inventer en totalité. Là aussi des auteurs viennent étayer notre cheminement. Pour reprendre l'expression de l'historienne Dolores Hayden — dont l'ouvrage *Seven American Utopias : the architecture of communitarian socialism, 1790-1975* (1976) offre des repères précieux à notre propos — la communauté se vit comme un prototype, « *a patent-office model* ». Ce rapprochement de l'unité communautaire d'un bureau des brevets recouvre à la fois le processus de recherche et les éventuels résultats associés. A la lumière des conclusions de Hayden, nous voyons que toutes les communautés rencontrées dans le cadre de notre échantillon, de la plus ancienne (Lama Foundation, 1967) à la plus récente (Hameau des Buis, 2006) se situent dans cette dynamique permanente de projet, toujours en fabrication de quelque chose : construire de nouveaux logements comme à

4 Ibid., p.20-21

Hallingelille ; améliorer sans cesse les performances d'une technique de construction comme à Earthship ; restaurer des structures existantes comme à Arcosanti où les bétons et les couleurs d'origine réalisés à partir de 1970 se sont détériorés ; ou encore à Lama Foundation où une souscription est lancée pour réhabiliter la première cuisine-zone communautaire datant de 1967-68.

Lorsqu'un point d'équilibre possible est évoqué dans la vie de la communauté, il est déplacé avant même d'être stabilisé. Pour exemple, la Cité écologique de Ham-Nord (Québec) évoque une limite de population à 150 personnes pour préserver la qualité des relations humaines et la viabilité de son modèle économique. Ayant presque atteint cet objectif après vingt ans d'existence, plutôt que de marquer un point d'arrêt dans son développement ou d'envisager de s'agrandir — alors que la dimension de ses terres lui permet largement de se développer sur place —, elle choisit de se dupliquer en une « communauté sœur »⁵ créant The Ecological City Colebrook (Etats-Unis). Fondé en 2003, le lieu est en cours de peuplement aujourd'hui⁶ après avoir été créé par un petit groupe de volontaires issus de la communauté d'origine⁷. Nous y revenons plus loin dans le point consacré à la séquence historique des écovillages.

Ainsi, sans être closes, les communautés sont centrées sur elles-mêmes pour mener un travail intense combinant auto-projection et actions empiriques. De ce que nous connaissons de la définition généraliste de laboratoire⁸ — un lieu plus ou moins retiré du monde, en recherche et en expérimentation concrète, produisant des résultats perfectibles, éventuellement reproductibles —, les communautés s'y apparentent de façon confondante. La visite de leurs implantations confirme une première perception qui — bien que menée à distance et nourrie de photographies, de vidéos et de textes pour étayer la sélection — est confirmée sur place. Il faut même souligner qu'à notre grande surprise, nous n'avons constaté que peu de décalages entre les images collectées et la réalité découverte, révélant ainsi une forme de communication sur les sites web, idéalisée certes, mais très proche de la réalité⁹.

Nous avons également vérifié que leurs recherches servent essentiellement des objectifs écologiques et éducatifs intrinsèquement liés à leur projet social. Les résultats de leurs investigations sont visibles à travers des tests « grandeur nature » — la permaculture à Torri Superiore, une serre en aquaponie inspirée des Earthships à La Cité écologique Ham-Nord, des démonstrations de constructions écologiques avec les petits pavillons en paille et bois à Hallingelille. Les tentatives de modélisation — comme La Cité écologique qui se duplique, le modèle de Earthship qui s'étend à une échelle internationale et cherche une application urbaine — semblent traduire autant l'auto-projection idéale de départ que les processus mis en place pour l'ex-

5 Il y a aussi des raisons liées à son modèle économique, comme faire une place à la deuxième génération, nous les abordons plus loin, ainsi que dans l'annexe monographique.

6 « we journey », appel à intégration de familles lancé sur leur site internet.

7 Il y a également derrière cette décision de se dupliquer une raison stratégique intimement liée au modèle économique de la communauté qui est détaillée dans l'annexe monographique.

8 Définition retenue : E. Universalis, « Invention », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/invention/>. Consulté le 9 juillet 2019.

9 Une exception cependant, Cal Earth Institute (près de Los Angeles-CA), dont les images se sont révélées totalement en décalage avec la réalité, idem pour le projet communautaire inexistant, le cas n'a donc pas été retenu.

primer.

Ceci étant dit, on sort effectivement ici de la définition *stricto sensus* du laboratoire scientifique (qui s'étend du local technique à l'entreprise pharmaceutique) pour aller vers le champ beaucoup large et transversal des laboratoires d'idées, au sein duquel les laboratoires d'architecture tiennent désormais une place « naturelle »¹⁰.

Pour ce concept précis de « laboratoire d'architecture », nous bénéficions des résultats d'une recherche récente menée dans le cadre de l'École d'Architecture de l'Université de Montréal. L'auteur, Béchara Helal, plusieurs fois cité au cours de ces pages, restitue sa thèse sous l'intitulé *Les laboratoires d'architecture — une « enquête épistémologique sur un paradigme historique »*¹¹. A la question « *Qu'est-ce qu'un laboratoire architectural ?* », Helal apporte des éléments de réponse en examinant « *Quels éléments en constituent-ils le modèle théorique? Quels sont les enjeux liés à l'émergence de la figure du laboratoire en architecture ? [et] Pourquoi et pour quoi les architectes ont-ils recours à la figure du laboratoire ?* ». Après un éclairage historique sur « la création de la figure du laboratoire architectural » et des études de cas¹², il conclut en apportant une définition du laboratoire d'architecture qui nous semble pouvoir s'appliquer à l'étude de nos communautés. Trois critères posent les bases de ce qu'il nomme un « paradigme historique » et constituent des points de repère importants pour soutenir la notion de laboratoire d'architecture. Ces critères sont les suivants :

- « 1. le recours à une instrumentation répondant à des questionnements architecturaux,
2. la recherche de méthodes appropriées aux connaissances architecturales,
3. des structures sociales de collaboration renvoyant à la complexité du projet d'architecture. »

Au cours du premier chapitre de cette deuxième partie, nous menons une analyse comparative centrée sur les terrains observés et sur la base des données recueillies. Cette étape introduit une comparaison plus large, en fin de deuxième chapitre. Nous y parvenons par un rapprochement de notre hypothèse de la « communauté-laboratoire » en introduisant un tableau composé d'une part des critères énoncés par Helal, d'autre part complété des caractéristiques de nos terrains. Cette méthode devrait nous permettre de vérifier la parenté que nous pressentons entre nos terrains et les laboratoires d'architecture tels qu'Helal les définit.

10 On trouve cette appellation de "laboratoire" à de nombreuses occasions notamment dans l'actualité avec la ZAD Notre-Dame des Landes surgissent également des récits des divers laboratoires urbains : E. Hallauer, « Du vernaculaire à la déprise d'oeuvre: Urbanisme, architecture, design » (2017). ; I. Regnier, « Notre-Dame-des-Landes : des architectes et des paysagistes défendent la ZAD », Le Monde.fr, [s.l.], sect. Culture, 12 avril 2018. URL : http://www.lemonde.fr/architecture/article/2018/04/12/des-architectes-et-des-paysagistes-defendent-la-zad_5284647_1809550.html. Consulté le 20 avril 2018. ; « Les Zad, des laboratoires de résilience face à l'effondrement », Reporterre, le quotidien de l'écologie, [s.d.]. URL : <https://reporterre.net/Les-Zad-des-laboratoires-de-resilience-face-a-l-effondrement>. Consulté le 2 septembre 2018. ; « Laboratoire Urbanisme Insurrectionnel », [s.d.]. URL : <http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.com/>. Consulté le 31 mars 2018.

11 B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture : enquête épistémologique sur un paradigme historique » (juillet 2017). URL : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19061>. Consulté le 29 mars 2018.

12 Les cas étudiés sont le Architectural Laboratory du Massachusetts Institute of Technology (MIT), les nombreux laboratoires architecturaux des avant-gardes russes des années 1920, et le cas remarquable qu'est le Laboratory for Design Correlation fondé et dirigé par Frederick Kiesler à l'Université Columbia (1937–1942). En introduction, il aborde le laboratoire culinaire atypique elbulli, du chef catalan Ferran Adria.



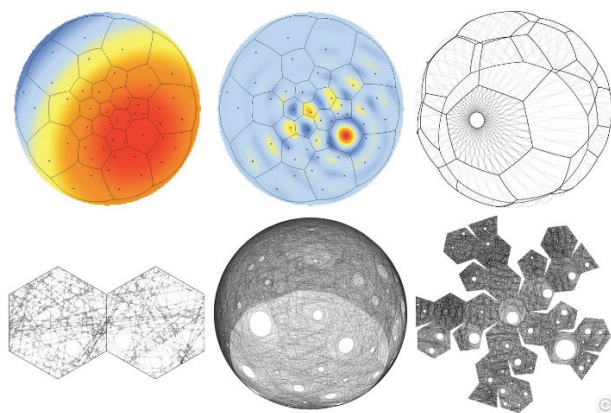
1



2



3



4

1 à 4 - Le Pavillon de la soie est un projet architectural réalisé au MIT Media Lab de Cambridge en 2013, sous la direction de l'architecte et chercheur Neri Oxman.

« Le Pavillon de la Soie explore la relation entre la fabrication numérique et biologique à l'échelle du produit et de l'architecture. 26 panneaux polygonaux en fils de soie sont posés par une machine à commande numérique par ordinateur (CNC) et constituent la structure principale.

La recherche fondamentale parallèle a exploré l'utilisation des vers à soie comme entités capables de "calculer" l'organisation

des matériaux en fonction de critères de performance externes. Plus précisément, nous avons exploré la formation de structures de fibres non tissées générées par les vers à soie comme schéma de calcul pour déterminer la forme et l'optimisation des matériaux des structures de surface à base de fibres. »

Recherche et conception par le groupe de recherche sur la matière médiane au Media Lab du MIT en collaboration avec le Prof. Fiorenzo Omenetto (TUFTS University) et le Dr. James Weaver (WYSS Institute, Harvard University)." Source : MIT media lab, ©mediated matter

Mais préalablement à cette comparaison qui arrive en fin de deuxième chapitre, l'analyse comparative développée dans le premier chapitre, propose d'aborder « la communauté comme un laboratoire d'architecture » au sens où nous avons commencé à le cerner, c'est à dire comme un lieu de recherche appliquée aux enjeux de construction écologique, qu'il s'agisse de bâtiments ou de l'échelle plus large du territoire. Pour mener cette analyse, nous utilisons à la fois les fondements des projets communautaires de nos terrains, et des critères inspirés pour partie de l'étude de Dolores Hayden citée plus haut (les seuils et limites). Ils sont complétés par des marqueurs qui nous sont apparus signifiants de la volonté de rupture avec le *mainstream* (l'usage de la voiture, les formes d'aménagement).

En amont de cette approche, pour chaque sous-période, nous nous interrogeons sur la façon dont nos terrains s'inscrivent dans leur territoire d'implantation. D'un point de vue pratique, les contraintes géographiques, les capacités ou volonté de planification, jouent leur rôle dans la mise en forme et en espace des rêves communautaires. Au-delà, nous tentons de voir également comment la notion de *design process*, également introduite par Hayden, permet de servir cette construction globale et idéologique du projet communautaire. En effet, le *design process* mis en œuvre par nos terrains révèle des continuités avec l'imaginaire des expériences du début du XIX^e siècle¹³. Ainsi, la tentative de concilier les trois thèmes clés « *garden, home, machine* » semble toujours répondre à un idéal de référence, autant pour les communautés des années 1965-1995, que pour les écovillages des années 2000.

A. UTOPIES POLITIQUES ET SOCIALES (1965-1995) : DES « ARCHITECTURES-SIGNAL » POUR LA MISE EN FORME ET EN ESPACE DU PROJET SOCIAL

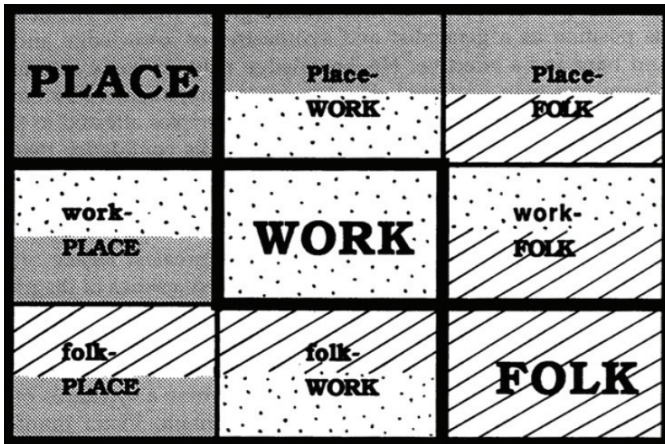
Au cours de cette première séquence historique, se créent les 4 terrains suivants, tous situés sur le continent américain : Lama Foundation (1967, Nouveau Mexique), Arcosanti (1970, Arizona), La Cité écologique Ham-Nord (1984, Québec), ainsi que The Greater World Earthship Community (1994, Nouveau Mexique).

1. MARQUER LE TERRITOIRE ET L'ESPACE COMMUNAUTAIRE

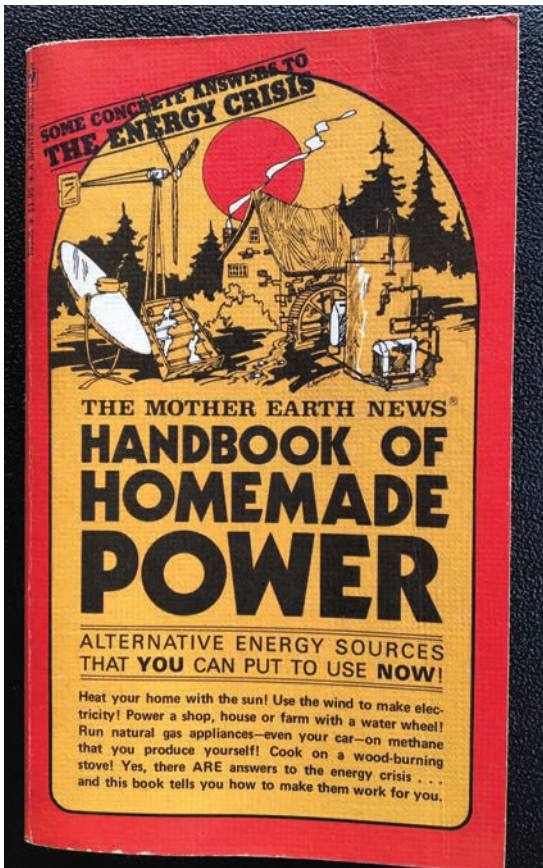
L'histoire croisée utopie-écologie développée en première partie rappelle que les réalisations des communautés de la vague hippie et de ses prolongements *New Age* s'inscrivent dans la mouvance contre-culturelle, synonyme de rejet du système économique et social dominant, mais aussi de recherche et de proposition d'alternatives.

Emergeant dans le contexte de la conquête spatiale, les communautés des années 1960-80 se situent à la charnière de plusieurs mondes : un passé chargé de l'héritage des guerres mondiales, un présent marqué par les luttes sociales et un futur technologique — la naissance de l'internet — qui semble porteur de promesses cohérentes avec le désir d'une société plus ouverte, plus

13 D. Hayden, *Seven American utopias: the architecture of communitarian socialism, 1790-1975*, op.cit, p.13, Hayden fait référence ici aux années 1960 : « During the past ten years in the United States, communal strategies have been revived by thousands of groups. Some are rural communities attempting to become economically self-sufficient, others are urban groups of individuals in traditional jobs but living communally to find support for their ideas. Along with the new communes has come new theoretical support for the argument, first advanced by Owen and Fourier, that revolution must replace existing industrial conurbations with decentralized, self-sufficient communities combining industry and agriculture. »



1



2



3

1 - *Place, Work, Folk*, diagramme de Patrick Geddes. Source : Helen Meller Social Evolutionist and City Planner, Routledge, London, 1993

2 et 3 - *Handbook of Homemade Power*, New York, Bantam Books, 1974. ©SA

égalitaire, en lien avec les débuts d'une prise de conscience des enjeux écologiques à l'échelle internationale.

L'architecture, en tant que médium d'expression de leur projet, donne aux communautés la possibilité de se différencier vis-à-vis du monde extérieur, et notamment de représenter physiquement leur volonté de rupture avec ses standards consuméristes, voire « l'ordre bourgeois » pour les plus libertaires. De fait, même si les formes choisies ou recherchées pour leurs constructions sont hétérogènes entre elles — en général, comme pour notre échantillon — **elles sont simultanément « rupture et représentation »**. Autrement dit : elles permettent d'opérer une différenciation avec des réalisations « classiques » situées dans le monde « courant », tout en incarnant la ligne directrice d'un projet social alternatif. Cette double expression est **une caractéristique forte de notre sous-période 1965-1995**, et elle traverse les quatre terrains choisis pour notre étude.

Pour évoquer la façon dont chaque terrain crée sa propre expression, nous avons retenu des critères tangibles qui déclinent le *Place, Work, Folk* de Patrick Geddes en une interprétation proche du vocabulaire des mouvements *Bioregionalism* et Territorialisme. Nous retenons donc : la géographie, le schéma d'implantation, les modes de vie induits¹⁴.

Localisation géographique

Les quatre terrains de cette première période ont en commun l'occupation d'un site naturel, isolé, répondant sans doute à la nécessité de se situer « hors du monde ». S'agit-il d'une volonté de s'incrimer dans un « cadre pur », « non souillé » par la civilisation ? La réponse est complexe. Elle puise à l'une des racines essentielles de la culture américaine, dont Emerson et Thoreau sont les premiers instigateurs :

« Aux Etats-Unis, la wilderness est de longue date une source de représentations collectives dont le point commun est de faire du monde sauvage une échappatoire à tous les dysfonctionnements sociaux. L'argument vaut quelle que soit la manière de regarder la nature : comme un jardin originel sur lequel le temps n'aurait pas de prise, comme un espace dont les premières mutations auraient précédé la genèse de la société américaine, comme un paysage de liberté où se donnent à voir toutes les valeurs associées au mythe de la frontière, comme un écrin métaphysique où se loge un Dieu capable de se jouer des affres de l'histoire ... Dans tous les cas comme le montre bien W. Cronon, la wilderness s'oppose à la civilisation : la première est une promesse de liberté (...) ; la seconde n'est que ruine mensonge et déchéance. »¹⁵

Prenant l'exemple de la première communauté harmoniste fondée en 1824, Michel Lallement

14 Pour mener cette analyse structurelle, nous disposons de plans sommaires pour certaines communautés (Lama Foundation), très élaborés pour d'autres (Arcosanti), complétés par des vues satellites. En outre, nous nous référons à 4 typologies de structures villageoises (linéaire horizontale, rayonnante sur un anneau, rayonnante sur un point, linéaire en épi) sur la base d'une étude menée par Daniel Glauser, D. Glauser, « Forme des territoires communaux et structure du bâti dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel », 2006. URL : <https://journals.openedition.org/insitu/2608>. Consulté le 28 septembre 2019.

15 M. Lallement, *Un désir d'égalité*, op. cit., p.97



1



2

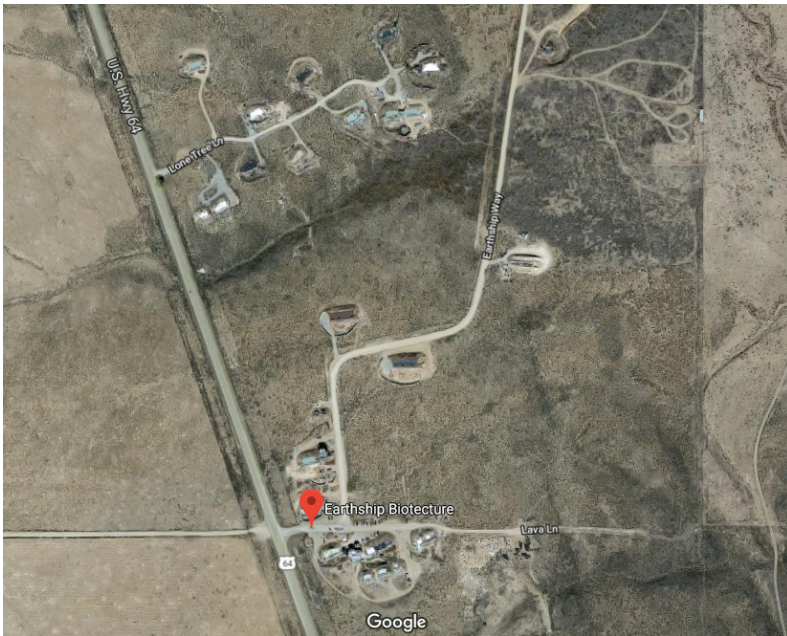


Vues aériennes des terrains rapprochés des 4 typologies de structures villageoises de D. Glauser :

1 - Lama Foundation (NM), structure rayonnante. Source : google maps (2020).

2 - Arcosanti (AZ), structure embryon. Source : google maps (2020).

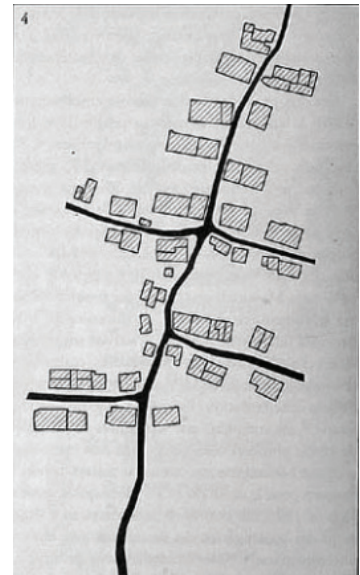
3 et 4 - The Greater Earthship Community (NM), structure rayonnante et en épi. Source : google maps (2020).



3

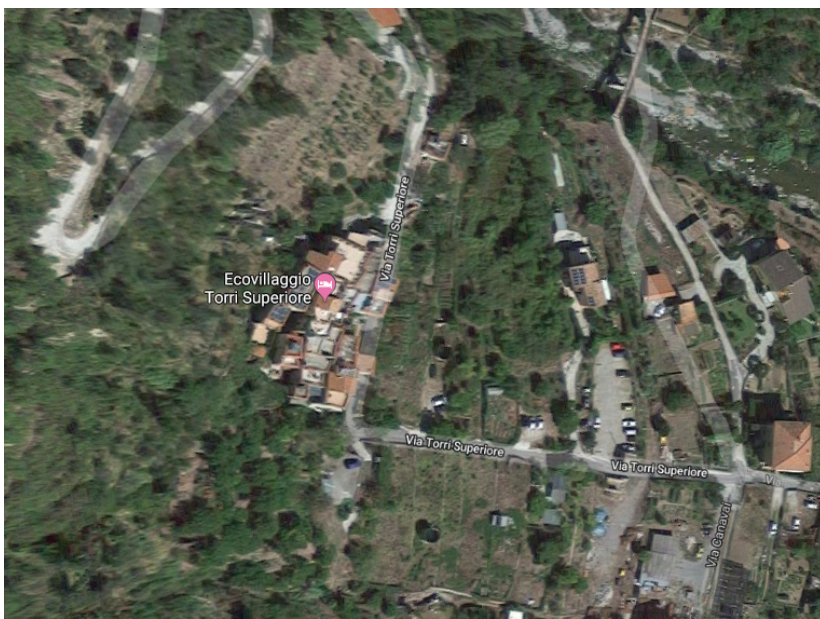


4





1



2



3



1 - La Cité écologique Ham-Nord (QC), structure linéaire en épi. Source : google maps (2020).

2 - Torri Superiore (à gauche de l'image), structure compacte en anneau. Source : google maps (2020)

3 - The Ecological City Colebrook (QC), structure rayonnante sur un anneau. Source : google maps (2020).

soulève les paradoxes de cet héritage dont les communautés se font encore l'écho au XX^e siècle, notamment dans les manuels d'AT¹⁶ :

*«Lieu propice à la méditation, le jardin signifiait ce que l'utopie communautaire doit à la nature, ce monde fantasmé de toutes les renaissances possibles. En réalité, le jardin des harmoniens portait tous les stigmates de la civilisation : agencement tiré au cordeau, plantations de végétaux venus d'ailleurs (comme les citronniers), usage d'outils et de techniques agricoles (comme les serres à roulettes)... (...) il y a quelque ironie à vouloir confondre la nature avec un éden préindustriel (...). C'est pourtant en ces termes que, au XVII^e siècle comme dans les années 1960 et 1970, nombre de communautés justifient leur refus du monde urbain et leur volonté de revenir à la terre ».*¹⁷

Même les communautés pratiquant aujourd'hui la permaculture n'échappent pas à cet ordonnancement du paysage caractéristique d'une adaptation de la « nature sauvage » aux activités humaines. Il en va de même pour nos terrains dont on peut toutefois souligner le caractère exceptionnel des sites d'implantation.

Ayant opté pour les paysages somptueux du Nouveau Mexique, Lama Foundation est installée dans un site qui surplombe une vallée à proximité de la Carson National Forest dans le massif Sangre de Cristo Mountains, au sud des Rocheuses. A proximité, The Greater World Earthship Community s'étend sur un plateau désertique à perte de vue, non loin du canyon du Rio Grande. Arcosanti émerge au milieu du désert de l'Arizona. Enfin, La Cité écologique d'Ham-Nord au Québec semble loin de tout, au cœur d'une région rurale composée de très petites communes éloignées les unes des autres.

Le rapport au site géographique et à ses qualités naturelles propres est perceptible dans l'adaptation des constructions à la topographie. Les implantations de chaque terrain sont respectueuses de la configuration naturelle — mis à part Arcosanti où des espaces ont été dégagés à l'explosif pour les premières constructions.

Il faut rajouter que pour chacun de ces lieux, l'accès n'est pas aisé et que l'impression d'isolement est forte. Pourtant, l'éloignement des centres urbains reste relatif. En effet, Lama Foundation comme The Greater World Earthship Community se trouvent à 40 mn de Taos et 1h30 de Santa Fe, Arcosanti à 1h de Phoenix, La Cité écologique à 2h30 de Montréal ou 35 mn de Victoriaville, commune de moyenne importance. On note ainsi que, dans la lignée des expériences communautaires plus anciennes, sortir des lieux de l'industrialisation et de la pollution est un facteur déterminant, qui trouve sa limite dans la nécessité de garder un contact garantissant la continuité des échanges avec le monde extérieur¹⁸.

16 P. Harper et G. Boyle, *Radical technology*, London, 1976. ; *Handbook of homemade power*, New York, Bantam Books, 1974.

17 M. Lallement, *Un désir d'égalité*, op. cit., p.99

18 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit., p.16 : « At least part of the conflict between pastoralism and urbanism was resolved by where the communards chose to locate. (...) They had to be close enough to civilization to proselytize new recruits and to demonstrate the superiority of their way of life to that of the cities which they denounced. (...) Most groups settled into the «middle landscape» of agrarian republicanism, that area of cultivated farms, midway between the cities and the wilderness, which has been described by Leo Marx in *The Machine in the Garden* as representing the ideal life style of the colonial period. But instead of a middle landscape of independent farmers, each pursuing his or her own livelihood, the communitarians wanted a collectively owned and organized middle landscape with industry to complement agriculture, a middle landscape organized on a scale to



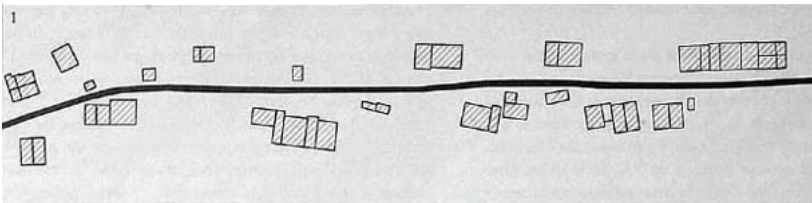
1



2



2



1

1 - Hallingelille (DK), structure rayonnante sur trois anneaux.
Source : google maps (2020).

2 - Hameau des buis, structure linéaire horizontale. Source :
google maps (2020)

*Schéma d'implantation*¹⁹

La typologie du hameau villageois s'applique à Lama Foundation, à la Cité écologique, ainsi qu'à The Greater World Earthship Community, avec toutefois une configuration très particulière pour cette dernière.

A Lama Foundation, on constate une structure rayonnante — avec deux points d'accroche, le dôme central et le bâtiment communautaire — qui fonctionne comme une sorte de grand jardin, ouvert sur le paysage, avec des pavillons disséminés. A l'arrière des bâtiments collectifs se répartissent les habitations et les infrastructures (sanitaires, ateliers, temples). Les constructions restent éloignées les unes des autres, voire volontairement isolées pour certaines, en cohérence avec la possibilité qu'offre la communauté de disposer de lieux individuels pour des retraites spirituelles.

La Cité écologique Ham-Nord adopte quant à elle une structure combinée, rayonnante sur un point en partie, puis linéaire en épi par la suite. En effet, le bâtiment communautaire se situe à la croisée des circulations, et constitue ainsi un point de rayonnement autour duquel s'agrègent une partie des activités et les logements. Puis, lorsqu'on s'éloigne de ce micro-centre, le schéma s'organise de façon plus linéaire, de part et d'autre d'une route interne conduisant jusqu'aux ateliers de l'entreprise Kheops. Les terres agricoles et la forêt se répartissent autour et le long de l'axe central (route du 8e rang), dans une configuration correspondant à l'organisation initiale de la ferme lorsqu'elle est acquise par la communauté.

The Greater World Earthship Community se rapproche elle aussi de ce type de configuration combinant plusieurs structures. Rayonnante à l'entrée du site autour du Visitor Center et du EVE, puis en épi avec un étalement très large lorsque l'on se dirige vers les parcelles construites, pour finir en segments linéaires horizontaux. La densité en moins, on peut trouver dans cette organisation une parenté avec les plans d'urbanisme des banlieues américaines, et ainsi un lien avec l'histoire de la maison individuelle comme possibilité de reconnecter avec la nature²⁰.

Arcosanti est loin de l'esprit du hameau rural ou de l'idéal de la maison individuelle en pleine nature. C'est un cas isolé au sein de notre échantillon en terme de structure spatiale. Soleri conçoit Arcosanti, non comme un village, mais comme un objet urbain « organique » qui vise à contenir son expansion dans un périmètre initial. Son projet est de créer une petite ville pour 5000 habitants, extrêmement dense, où toutes les infrastructures (logement, travail, loisirs, zones agricoles) sont intégrées et accessibles à pied en moins de 10 minutes. On est tenté d'établir une comparaison entre Arcosanti et la Cité Industrielle de Tony Garnier ou encore la Cité Jardin d'Ebenzer Howard. L'esprit d'une cité autonome est bien présent, mais Arcosanti

resist the pressures of change and urbanization. »

19 Les typologies utilisées en référence sont issues de l'étude de D. Glauser, « Forme des territoires communaux et structure du bâti dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel », op. cit.

20 C. Ghorra-Gobin, « Les fondements de la ville américaine », *Géographie et cultures*, no 1 (janvier 1992), p.5 : « Sous l'impact de la convergence des trois courants intellectuels que constituent le transcendantalisme, le mouvement religieux et le féminisme domestique (Ghorra-Gobin, 1987), des architectes (comme Alexander Jackson et Frederick Law Olmsted) conçoivent, dans les années 1860, les prototypes de la banlieue planifiée comme Llewellyn Park (New Jersey) ou Riverside (Chicago) : ces modèles sont diffusés dans le reste du pays au travers de la presse illustrée et des magazines. Créer des lieux de résidence en dehors de la ville et à proximité de la nature, tel est l'objet, de la part des maîtres d'œuvre, d'une recherche où ils essaient de transcrire, dans la construction, les propositions des intellectuels. La banlieue, cadre résidentiel à proximité de la nature, donc en dehors de la ville, se veut une alternative à l'entassement urbain. »



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1 à 6 - Vues d'Arcosanti : circulations (1,2), logements surplombant le théâtre extérieur (3), fonderie (4,5), piscine (6). © SA
7 - Lama Foundation, rassemblements communautaires

annuels, sous le dôme central. Source : lamafoundation.org
8 et 9 - Vues de la Cité écologique Ham-Nord, ©SA



1



2



4



3

1 à 4 - Vues de The Greater Earthship Community : Visitor center (1), mur d'enceinte d'un Earthship en canettes et

bouteilles en verre (2), l'éloignement entre les Earthships donne l'impression d'être isolé (3 et 4). ©SA



2

3



4

1 - Dessin de Broadacre City by Frank Lloyd Wright. source : B. Pfeiffer, Frank Lloyd Wright 1943–1959 : *The Complete Works* [Vol. 3]. Source : Peter Gössel, Taschen, 2009

2 - Vue de Lama Foundation, les espaces naturels ne sont pas balisés, ©SA

3 - Vue d'Arcosanti, les véhicules des habitants sont garés à l'extérieur de la communauté. ©SA

4 - Ce schéma d'habitat intermédiaire montre la recherche d'une densification et d'une proximité des équipements et commerces nécessaires à une vie de quartier, combinaison d'habitat individuels et petits immeubles collectifs. Ce principe peut être rapproché du concept d'*arcology* de Soleri, les transports collectifs en moins (tramway). Source : https://www.ekopolis.fr/sites/default/files/2011-04/docs-joints/RES-1104-urbanisme_pour_ville_desirable2.pdf

diffère fondamentalement par sa densité urbaine. La Cité Industrielle prévoit d'accueillir 35 000 habitants sur une surface de 1000 hectares et la Cité Jardin, plus généreuse encore, affiche un maximum de 32000 habitants pour 24000 hectares. Basé sur un principe de miniaturisation « arcologique » qui consiste à limiter la ville dans un périmètre restreint et à la faire imploser à l'intérieur de celui-ci, le projet d'Arcosanti s'accorde moins de 10 hectares pour 5000 habitants. Aujourd'hui, dans la mesure où seulement 3% du schéma directeur est réalisé, il n'est pas aisé d'estimer si la configuration d'une étape embryonnaire (et probablement destinée à le rester) pourrait valoir pour le tout. Au sein de notre échantillon, Arcosanti reste l'exception urbaine, en terme de conception, tout en gardant une échelle de hameau au niveau de la densité de l'espace occupé.

Modes de vie induits par ces différents types d'implantations

À Lama, comme à Arcosanti et à La Cité écologique, les partis-pris spatiaux produisent des espaces de rencontre entre les personnes, que ce soit dans des points de rassemblement (bâtiments communautaires, lieux d'activités) ou lors de circulations prévues à pied ou avec des véhicules très légers (vélos ou voiturettes électriques à La Cité écologique). Cet aspect du « contrat communautaire » semble donc effectif : ces petites unités de vie peuvent répondre concrètement à la promesse d'un retour à des environnements à dimension humaine, autour de valeurs et de moments partagés, tout en préservant des espaces individuels et familiaux. Cependant, à The Greater World Earthship Community, nous avons constaté que la rencontre est plus complexe. Pour le visiteur ponctuel, le Visitor Center sert de point d'accueil. Puis, livré à son lieu de résidence, il peut mener ce qui ressemble à la vie d'un résident, c'est à dire pas ou peu de contact quotidien avec son voisin, essentiellement du fait des distances entre les habitations et la circulation en voiture sur le territoire de la communauté, ainsi que de l'absence d'infrastructures communes ou commerciales. Bien qu'il affiche un mode communautaire, le style d'espace produit par Michael Reynolds semble s'inscrire dans l'histoire composite de l'urbanisme américain. Reynolds construit un habitat 100% autonome — une maison individuelle, en pleine nature — mais d'un point de vue spatial n'est-il pas aussi travaillé par l'idéal du *suburb* ? Engagement écologique en plus, habitat standardisé et densité pavillonnaire en moins ?

2. MOBILITÉ : LA VOITURE, UN IMPOSSIBLE ABANDON

Mais laissons là ce point de contradiction au sein d'un imaginaire qui cherche à s'affranchir de la *suburb house* identique pour tous, de la télévision, de l'air conditionné. D'autres sujets émailent l'idéal communautaire. L'un d'entre eux soulève un « paradoxe écologique » qui mérite que l'on s'y attarde quelques lignes. En effet, qu'en est-il de la voiture et de ses usages ?

C'est par nécessité — mais aussi probablement pour la liberté de mobilité qu'elle incarne — que seule la voiture (avec le réfrigérateur !), élément pourtant majeur du schéma de vie standardisée, est encore épargnée du bannissement. Il ne s'agit pas de revenir ici sur le romantisme hérité de la *Beat Generation*, avec le mythique *On the road* de Kerouac célébrant la traversée symbolique d'est en ouest d'un continent, apprivoisé d'un océan à l'autre. La raison qui



1



2

1 - Vue de La Cité écologique Ham-Nord (QC), les voitures à essence ne vont pas plus loin que le bâtiment communautaire. Vélos et voiturettes électriques prennent le relai quand la distance à parcourir est supérieure à 1km, ©SA.

2 - Vue de The Greater Earthship Community, les distances sont importantes à l'intérieur du périmètre de la communauté, les résidents se déplacent en voiture qu'ils garent, comme dans les *suburbs*, devant leur maison individuelle, ©SA.

nous fait insister sur la place de la voiture est qu'après avoir été au cœur de certaines utopies architecturales urbaines²¹, elle est l'un des symptômes du mode vie mondialisé actuel et des problèmes d'énergie, de pollution et de déchets non-recyclables qu'elle produit. Il se trouve que la majorité de nos terrains, notamment aux Etats-Unis et au Canada, mais pas uniquement²² —, du fait de leur localisation éloignée, ne sont pas ou rarement desservis par des réseaux de transports publics ou collectifs²³. La voiture reste le seul moyen pratique et abordable de les atteindre. Elle reste toutefois garée à l'extérieur, rappelant ainsi les pratiques de certains villages vacances français des Trente Glorieuses.

En deuxième instance, une fois qu'on est arrivé sur le lieu, l'usage de la voiture au sein des communautés apporte des informations intéressantes, d'une part sur l'aménagement de l'espace qu'elles occupent, d'autre part sur le premier message visuel qu'elles veulent faire passer aux visiteurs qui les approchent.

Pas de voiture en circulation au sein de Lama Foundation et d'Arcosanti : par conviction certes que la voiture produit un impact sur l'environnement, mais aussi parce que les distances pour se rendre d'un lieu à un autre sont soit liées à la petite taille de l'implantation communautaire (Lama Foundation), soit conçues pour être parcourues en dix à quinze minutes de marche (Arcosanti). « *Les courtes distances, c'est faire en sorte que l'ensemble des habitants ait accès aux services de base du quotidien en un maximum de 10 minutes à pied ou à vélo, soit 500 à 800 m à pied ou 2 km à vélo : école, médecin, alimentation, espaces verts, coiffeur, bureau de poste, café.* »²⁴ A ce titre, Arcosanti semble préfigurer les préconisations actuelles des études d'urbanisme qui visent à rendre la ville plus « désirable ». L'échelle du quartier y est reconsidérée, privilégiant une combinaison « habitat intermédiaire-courtes distances » pouvant répondre à plusieurs problématiques à la fois (densification, accès équitable aux services et commerces, réduction de la pollution).

A la Cité écologique Ham-Nord, on arrive en voiture à l'intérieur jusqu'au bâtiment communautaire. Un système hybride prend alors le relais (vélo, marche, petites voitures électriques) pour rejoindre les principaux équipements (habitations, entreprises, école, garderie), tous situés dans un rayon d'un kilomètre, alors que le territoire de la communauté (terres agricoles et forêts) est très vaste (près de 700 acres, environ 285 hectares). C'est un principe de commo-

21 Les grandes artères du Plan Voisin de Le Corbusier et ses plans d'urbanisme qui suivront, notamment pour Alger, privilégient nettement la circulation des voitures sur celle des habitants. Les voitures futuristes et engins volants que F.L.Wright essaime dans Broadacre témoignent également dans cette foi dans le progrès technique incarné par la voiture.

22 Torri Superiore est à 9km de Vintimille, mais seul un bus peu fréquent y conduit. Très complexe également, voir impossible d'accéder sans véhicule à Hallingelille et au Hameau des buis. Les habitants disposent de voitures partagées et/ou font du co-voiturage quand cela est possible.

23 De tous les terrains visités, seuls Torri Superiore et Hallingelille sont éventuellement atteignables en bus, avec des temps de trajet conséquents.

24 RES-1104-urbanisme_pour_ville_desirable2.pdf, [s.d.]. URL : https://www.ekopolis.fr/sites/default/files/2011-04/docs-joints/RES-1104-urbanisme_pour_ville_desirable2.pdf. Consulté le 18 novembre 2019. « C'est la condition pour rétablir une équité sociale dans l'accès aux services, notamment dans un contexte d'augmentation du prix du pétrole. Cela n'est possible que dans un quartier suffisamment peuplé : par exemple, une boulangerie a besoin de 2 à 3000 habitants dans un rayon de 10 minutes à pied pour fonctionner, soit une densité d'environ 25 personnes/ha, ou 70 personnes/ha pour un pressing. »



1



2



3

1 et 2 - Lama Foundation, ces deux temples à ciel ouvert étaient couverts à l'origine, les structures restantes après l'incendie de 1996 ont été restaurées pour un usage gardant

volontairement en mémoire le passage du feu sur Lama Foundation, ©SA

3 - Arcosanti, allée de cyprès et d'olivier importés, ©SA

dité qui autorise les véhicules au sein du périmètre habité pour des livraisons par exemple.

Totalement à l’opposé, The Greater World Earthship Community se sillonne au volant (pas un piéton !) et comme dans les *suburbs*, les voitures sont garées devant des maisons qui ont pourtant pour caractéristique d’être à la fois autonomes et construites à partir de matériaux de recyclage. C’est ici un principe de réalité, lié à l’étendue du territoire de la communauté (650 acres, environ 265 hectares) et à l’étalement de son aménagement.

Ainsi, de façon générale, même dans les communautés à forte activité agricole comme La Cité écologique, l’âge de la charrette est loin d’être d’actualité²⁵ ! Les trajets vers l’extérieur de la communauté se font en voiture, et le quotidien s’accomode de petites entorses pragmatiques aux convictions écologiques. En ce sens, il apparaît que **les alternatives communautaires que nous avons rencontrées se projettent davantage dans l’invention de modèles transitoires que dans des utopies passistes ou rigides, tout en faisant au mieux pour rester en cohérence avec leurs convictions.** De même qu’elle défait l’idée reçue d’un cadre appliqué à la lettre, cette conclusion confirme l’esprit pragmatique dans lequel les communautés évoluent. L’utopie concrète apparaît bien comme un processus en quête de perfectibilité.

Ce détour par l’usage encore répandu de la voiture renvoie à la planification du projet communautaire. En décryptant le premier message destiné au visiteur qui les approche, D.Hayden²⁶ nous rappelle une autre permanence utopiste du comportement communautaire au moins depuis le XVIII^e siècle. Si l’entreprise communautaire commence par le besoin de déplacement, d’implantation éloignée, parfois isolée, pour mener à bien un projet, le traitement des points de passage (entrées, sorties, périmètres) de l’enclave créée est tout autant symbolique et signifiant. A travers l’étude de différentes communautés sur la période 1790-1975²⁷, l’historienne met en évidence l’attention portée à la matérialisation des seuils, l’importance des espaces de circulation (chemins, liaisons intérieures, extérieurs) comme une matérialisation de la balance nécessaire à trouver entre propriété collective et privée, espaces publics et espaces privés.

Dans cette première séquence historique les deux communautés exigeant de laisser la voiture à leur seuil — Lama Foundation et Arcosanti — proposent d’y entrer dépouillé d’un marqueur fort de la société de consommation et de ses impacts sur la nature. Nous situant ici dans le registre de l’interprétation, et non du recueil de données, nous nous limitons à remarquer que dans les deux cas, la dimension spirituelle (même si très différente) fait partie intégrante de leur projet. Symboliquement, elles se présentent comme des sanctuaires coupés du monde extérieur, et leurs aménagements spatiaux se situent dans cette continuité, avec des espaces extérieurs ou intérieurs propices à la rencontre avec un paysage et/ou pour y mener une expé-

25 On pense ici aux communautés Amish dont les modes de vie se sont volontairement préservés des innovations technologiques et sont restés figés à l’époque de leur création fin XVII^e-début XVIII^e.

26 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit.

27 Les sept cas étudiés par l’historienne sont les suivants : The Shakers of Hancock, Massachusetts; the Mormons of Nauvoo, Illinois; the Fourierists of Phalanx, New Jersey; the Perfectionists of Oneida, New York; the Inspirationists of Amana, Iowa; the Union Colonists of Greeley, Colorado; and the Cooperative Colonists of Llano del Rio, California.

rience spirituelle.

La voiture nous ayant permis d'atteindre les communautés étudiées, nous nous interrogeons à présent sur l'expression par l'architecture de leur rupture avec le *mainstream*, au regard des motivations écologiques : comment se manifeste-t-elle pour les communautés de cette séquence ? Nous allons l'examiner en deux temps, d'une part à travers leurs stratégies d'accès, d'autre part à travers les formes et les matériaux choisis pour les bâtiments ou les formes d'aménagements.

3. STRATÉGIES D'ACCÈS, SEUILS : DES COMMUNAUTÉS CACHÉES-RÉVÉLÉES-SIGNALÉES

Trois cas parmi nos quatre terrains — Lama Foundation, Arcosanti et Earthship — cherchent à créer une architecture-signal permettant de signifier, pour eux-mêmes comme pour l'extérieur, une action spécifique sur un territoire et à marquer leur emprise de diverses façons, parmi lesquelles l'architecture et le travail de la terre. Dolores Hayden nous rappelle que ce comportement est ancien :

« Communitarians could not always afford to purchase good land, but they almost always transformed the land they were able to obtain. In successful communes, scientific methods of agriculture and horticulture were studied diligently. The most up-to-date practices were put into effect by the Shakers, the Mormons, the Perfectionists, the members of the North American Phalanx, and the Greeley Union Colony (among others). Experiments to develop new techniques were also conducted. (...) In all these practical ways, communistic societies planted and pruned their way to earthly paradise. Thus the founders of communes who first revised traditional utopian thinking in light of their collective vision of the American landscape, then enriched and developed the American landscape with their collective efforts. The ideal of a paradisiacal garden provided a symbolic explanation for each settlement's location and sustained the members' commitment until their domains had been developed. Then the communards could draw strength and inspiration from their own landscapes, the real gardens which they had developed. »²⁸

La Cité Ecologique Ham-Nord est déjà une préfiguration des écovillages de la séquence suivante. Elle constitue un cas intermédiaire présentant à la fois un bâtiment-signal et une configuration de hameau villageois.

Lama Foundation fait partie des deux cas les plus isolés parmi nos terrains (avec Earthship). Même avec un GPS, il est facile de se perdre en chemin (et cela nous est arrivé). Lama reste relativement cachée et se laisse découvrir au dernier virage de la route qui y mène. Le profil de son bâtiment principal, intégrant le dôme géodésique qui lui sert de logo, n'est pas complètement visible depuis l'extérieur. Il faut entrer dans la communauté pour découvrir les constructions éparses, anciennes ou récentes, selon qu'elles aient passé l'épreuve de l'incendie de 1996 ou pas. Elles sont positionnées selon la topographie du terrain, selon un plan d'aménagement sommaire qui n'a pas beaucoup évolué entre la projection de 1967 par

28 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit. p.16



1



3



2



4



5

1 - Vue panoramique sur Arcosanti, image emblématique prise depuis l'extérieur de la communauté. © Alfonso Elia
2 et 3 - Vues sur The Greater Earthship Community depuis la

route, EVE building et Visitor Center, © SA
3 et 4 - Lama Foundation, toutes les ouvertures font entrer le paysage environnant dans l'architecture. ©SA

Steve Durkee et le plan de situation datant de 2017.

La Cité écologique Ham-Nord fonctionne un peu sur le même principe : il faut entrer sur le territoire de la communauté (par la route du 8e rang qui y mène), croiser de maigres panneaux de signalisation, déboucher sur le bâtiment communautaire central, massif et imposant pour ne plus douter qu'on est bien arrivé à destination. Tout autour se déploient des terres agricoles et des forêts parfaitement esthétisées par une exploitation « ordonnancée ».

Le cas d'Arcosanti est un peu plus complexe. Entre caché et révélé, le « laboratoire urbain » est construit en contre-bas de la route d'accès et de l'aire de parking. L'entrée visiteurs se fait par le haut après que l'on ait croisé le panneau historique indiquant l'approche de l'*Urban Laboratory*. On sait que l'on est entré sur le territoire de la communauté, mais il faut en passer par un rituel — garer sa voiture, descendre des escaliers, accéder d'abord au *Cafe*, le traverser et emprunter différents passages — pour arriver au cœur de cet embryon de ville où se dressent les vastes lignes courbes des arches et des absides en béton moulé, rythmées par les verticales des cyprès. Mais où est donc le fameux point de vue qui donne à voir cet enchaînement de formes géométriques sur un même plan, comme la façade la plus emblématique de la communauté ? En réalité, Arcosanti tourne le dos à la route pour faire face au paysage semi-désertique qui l'entoure. L'image de sa silhouette emblématique largement diffusée semble être davantage une prouesse de photographe prise depuis l'extérieur de la communauté, qu'un panorama perceptible depuis l'intérieur.

The Greater World Earthship Community est finalement la seule implantation réellement visible de loin. Les lignes organiques du Visitor Center et les scintillements du EVE (Environmental Village Ecology)²⁹ ne laissent aucun doute sur le fait que l'on sera très bientôt arrivé à destination. Une fois sur place, on découvre que le bâtiment d'accueil des visiteurs, fait face aux équipements destinés aux *workshops* de la Earthship Academy, puis que les implantations des logements sont étalées à perte de vue sur le territoire de la communauté, sans lien entre elles. Ici, l'isolement est mis en abîme, et la planification suit son cours, les Earthships émergeant au fur et à mesure que les parcelles trouvent acquéreurs, selon un allotissement précis³⁰.

4. BÂTIMENTS ET FORMES D'AMÉNAGEMENTS À L'ÉCHELLE DE LA COMMUNAUTÉ

Les études monographiques des terrains proposées dans le deuxième volume développent une approche détaillée de chaque cas. Nous nous limitons ici à aborder les bâtiments et/ou les formes d'aménagement spécifiques à chaque communauté pour alimenter l'approche comparative que nous souhaitons mener. Pour étayer ce point, c'est le fondement du projet communautaire qui guide notre analyse.

29 Le bâtiment scintille parce que les fonds des canettes constituant les murs extérieurs sont laissés apparents, une esthétique qui rappelle les ceintures ou les vêtements cloutés « façon cowboy » et les vêtements « traditionnels » du Nouveau Mexique.

30 Schéma de développement détaillé en annexe monographique : l'allotissement est dessiné par Michael Reynolds, initiateur-concepteur de l'ensemble du projet The Greater World Earthship Community et propriétaire du terrain.



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1 à 4 - Lama Foundation, un seul bâtiment, le dôme géodésique central, semble résumer le projet de la communauté, relier ciel et terre, source : <https://evolutionaryearth.wordpress.com/2011/08/08/a-visit-to-the-lama-foundation/>, ©DR

5 - Le zome, première cuisine communautaire, n'est plus utilisé aujourd'hui, mais fait l'objet d'une campagne de restauration. Source : lamafoundation.org

6 à 8 - Maisonnettes en paille, bois et adobe construites après l'incendie de 1996. Source : <https://ecohomes.blog/2011/02/04/lama-foundation-san-cristobal-new-mexico-usa/>

9 - Pueblos de Taos situé non loin de Lama Foundation. source : www.nationalgeographic.com

a - Lama Foundation, l'essence du projet communautaire en un bâtiment

Le projet de retraite spirituelle et de reconnexion avec la nature de Lama Foundation ambitionne d'une certaine manière de relier ciel et terre. Avec son dôme géodésique central, la communauté semble résumer l'essence de son projet en une seule architecture. D'une part, elle puise dans l'œuvre de Buckminster Fuller, l'une des plus contre-culturelles et des plus inspirantes auprès de la jeunesse des années 1960-70. D'autre part, elle en produit une interprétation qui sert son propos : la forme du dôme n'évoque-t-elle pas la voûte céleste propice à la transcendance ? Réalisé avec une structure bois, parfaitement entretenu jusqu'à aujourd'hui, le dôme central de Lama date de la création de la communauté en 1967. Il est orné en son sommet d'une découpe étoilée ouvrant sur le ciel. Les ouvertures périphériques offrent une vision sur la nature, certaines sont aménagées en micro-salon dans l'épaisseur de la paroi. Le soin apporté aux finitions — le motif décoratif au sol reprenant le motif de l'ouverture au sommet — et la précision des points de vue choisis sur le paysage environnant révèlent une attention particulière à créer une ambiance unique qui corresponde aux fonctions de l'édifice, le rendant propice à l'accueil collectif et individuel, aux rassemblements comme à la méditation. Si l'on se tient en son centre, on ressent pleinement le contact avec un espace conçu pour incarner une intention.

Lorsqu'il s'agit d'aménager le site de la communauté pour l'habiter, Lama sort de l'emblème emprunté à Fuller, pour l'adapter au développement d'une approche architecturale destinée elle-aussi à faire ressentir son projet. Avec la construction de la première cuisine commune, la figure du dôme épuré et autonome de Fuller est déclinée en zome, une adaptation introduite par Steve Baer³¹. Un article de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*, rédigé par Michel Pillet en 1971, relate une rencontre avec Steve Baer et rapporte quelques anecdotes sur la façon empirique dont les zomes sont apparus et comment ils sont construits.

« ... Nous étions en train de parler de ces structures et nous étions d'accord que ce n'étaient pas de vrais dômes parce qu'elles n'étaient pas symétriques. (...) Durkee³² s'exclama 'Ce sont des Zomes', j'étais très excité par ce mot, il paraissait correct. Donc les Zomes se déforment et deviennent des formes plus libres. (...) De l'extérieur cela ressemble à une montagne en 'Patchwork' faite de pièces de tôle de couleurs vives. A l'intérieur, c'est une immense caverne à deux niveaux. Du fait de l'asymétrie du zome, on s'oriente facilement, les meubles prennent leur place, les espaces s'organisent, choses difficiles dans un espace hémisphérique. (...) C'est fait de bouts

31 « Steve Baer est né à Los Angeles en 1938, dans une maison pourvue d'un petit atelier où son père lui apprenait à manier des outils. La famille possédait aussi un ranch «où il y avait encore plus d'outils, une grue et une rivière. J'ai toujours été fasciné par l'eau, le vent et le pouvoir du soleil». Il commence des études à l'UCLA puis s'engage dans l'armée et part en Allemagne. Revenu à la vie civile en tant que soudeur, il s'inscrit en mathématiques à l'ETH de Zürich. Il y découvre la pensée structurelle, les systèmes polyèdres complexes et trouve sa voie : il sera inventeur. Il repart aux USA et gagne sa vie comme soudeur. Mais les années 60 sont là et les premières communautés hippies s'installent au Nouveau-Mexique et ailleurs. Steve Baer a lu Buckminster Fuller, il sait construire des dômes géodésiques de ses mains et s'intéresse à l'énergie solaire. En 1969, il crée avec Barry Hickmann et Ed Heinz une petite entreprise de construction et de production de systèmes appelée Zomeworks, qu'il dirige toujours aujourd'hui. L'inventeur a créé son outil et va devenir l'un des fondateurs de l'architecture bioclimatique. » M.-H. Contal, « Le Courrier de l'Architecte | Steve Baer (Albuquerque, NM, USA) : sobriété et autosuffisance », 20 mai 2010. URL : http://lecourrierdelarchitecte.com/article_109.. Consulté le 2 avril 2018.

32 Steve et Barbara Durkee sont deux artistes fondateurs de Lama Foundation.



1



2



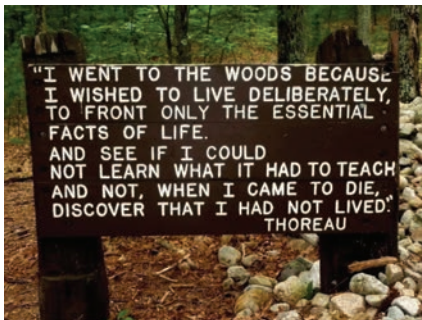
3



4



5



6



7



8

1 à 4 - Lama Foundation, pavillons de retraite individuelles construits dans le cadre du partenariat avec le CEDaR, vues extérieures et intérieures de ces architectures, prototypes de cabanes. ©SA

5 à 8 - Les pavillons de Lama Foundation évoquent le même univers méaphorique que celui de la cabane de Thoreau à Walden, la recherche d'une reconnexion, rêvée, idéologique et onirique, avec la Nature. Source : <https://www.walden.org/property/thoreaus-cabin-site/>

de bois ces machins-là. Ça a l'air de ne pas pouvoir tenir debout. Et c'est là justement que le génie mathématique de Steve Baer se montre clairement. Chaque bout de bois participe à la rigidité générale de la forme. Chaque assemblage a été soigneusement calculé. Sous son aspect improvisé le zome est le résultat de calculs mathématiques méticuleux.»³³

Ainsi, le zome se différencie du dôme par une structure constituée d'emboîtement de triangles simples et non plus de triangles isocèles. Cette modification produit une forme plus anguleuse au détriment de l'effet de sphère partiellement enterrée, mais donne la possibilité de créer des enfilades de pièces, ainsi que des niveaux. On perçoit bien qu'un premier glissement s'opère du champ de l'architecture savante, quoique déjà alternative, vers celui du bricolage d'ingénieur, tout autant sophistiqué, mais sans doute moins codifié.

Lorsque l'incendie de 1996 ravage la communauté, le dôme central et le « zome-cuisine commune » sont préservés, mais il faut reconstruire au milieu d'une nature ravagée par le feu. La recherche d'une connexion avec la nature s'exprime à nouveau, mais désormais à travers de nouvelles constructions écologiques d'inspiration davantage vernaculaire. Les troncs d'arbres récupérables sont intégrés dans les structures de petites maisons mixant adobe et paille, reprenant des techniques de construction locales et des finitions douces en écho aux *pueblos* traditionnels de la région.

Depuis les années 2000, une nouvelle phase de construction menée en partenariat avec l'Université du Colorado (CEDaR, *Community Engagement Design and Research Center*) introduit un quatrième registre de référence par l'édification de petits pavillons de retraite pour les résidents. Ces constructions sont essentiellement en bois, et de facture contemporaine, reprenant davantage l'imaginaire de la cabane isolée de Thoreau à Walden que celle du *dropper* technophile des années 1960. Les formes simples pourraient faire penser à la *prefab house* de Lewittown, cependant, l'attention portée aux ouvrants, aux façades différentes selon l'orientation et aux finitions montre bien qu'il s'agit de modèles uniques, de prototypes conçus par de futurs architectes en formation, trouvant à Lama l'opportunité de tester leur projet. Le confort sommaire de ces chambres avec vue est sublimé par leur ouverture sur le paysage environnant, ainsi que par leur localisation un peu à l'écart du dôme central et des espaces communs. Métaphores d'une retraite spirituelle, ces « cabanes-pavillon » permettent aux résidents d'occuper un espace à la fois intime et grandiose, en concordance avec le projet communautaire.

b - Arcosanti, convoquer l'architecture savante — arches, absides, cyprès

Arcosanti émerge en 1970, à peine trois ans après la création de Lama Foundation, et bien que porteur d'une dimension spirituelle forte — voire mystique ?³⁴ — le projet communautaire

33 *L'Architecture d'aujourd'hui*, Boulogne-sur-Seine, France, 1930-1998 Paris : J.-M. Place, 1998-2007 Paris : n°157, avril-mai 1971, p. XXVII

34 E. Universalis, « Paolo Soleri », *Encyclopædia Universalis*, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/paolo-soleri/>. Consulté le 11 mai 2019., Arcosanti, « Cette « ville du futur », en plein désert (Cordes Junction, Arizona), est construite progressivement par une petite équipe de disciples qui travaillent bénévolement dans la communauté mystique dont Soleri est le chef spirituel ».



1



2



3

1 à 3 - Arcosanti, savoir-faire artisanal au service d'une architecture savante : double arche (1), abside de la fonderie intérieure et vue du dessus (2 et 3). Source image 1 : <https://arcosanti.org/portfolio/vaults/> ©SA (2 et 3).

dans sa conception, ses formes et ses intentions profondes est totalement différent, revendiquant le statut d'*Urban Laboratory*. Dans la mesure où Arcosanti est conçue et mise en œuvre par l'architecte Paolo Soleri (1919-2013), c'est sans surprise que le plan et les bâtiments nous ramènent à différentes sources de l'architecture savante. Comme nous le signalons dans la monographie d'Arcosanti en annexe, Soleri reconnaît son amour pour les villes italiennes des années 1930 et pour le Turin baroque. Son penchant pour l'Art nouveau est décelable dans les fresques décoratives aux motifs floraux dont il orne souvent les plafonds ou les sols de Cosanti et d'Arcosanti (ateliers, voûtes, chambres, café). Son goût pour le béton brut et les superstructures renvoient à son admiration pour Le Corbusier « *a great master* », pour Chandigarh, ses volumes, ses espaces, ses proportions — sans doute aussi pour être un projet de ville construit du vivant de son concepteur.

Trois formes structurantes nous semblent importantes à retenir dans l'architecture mise en œuvre par Soleri. Pour les espaces publics, il emprunte les arches à l'architecture antique et cela lui permet de célébrer le centre d'Arcosanti en une immense agora. Pour le traitement des espaces de production (atelier de céramique et fonderie de cloches), il dessine des absides en plein air, puisant ainsi au vocabulaire de l'architecture religieuse. Réalisées lors des *wokshops* de construction d'Arcosanti, elles incarnent le travail de la communauté. Comme le rappelle Lallement, ce geste est suffisamment révélateur de la filiation dans laquelle Soleri inscrit sa démarche pour que l'on s'y arrête un instant.

« Depuis celle de Thomas More jusqu'à celle d'André Gorz, toutes les utopies abstraites accordent un rôle majeur, et souvent paradoxalement méconnu, à la question du travail. On constate par ailleurs que les communautés qui, aux Etats-Unis au moins, ont réussi à perdurer sont dans leur grande majorité des collectifs qui placent le travail au centre de leur vie sociale. (...) faire utopie s'apparente à un geste prométhéen et donc à un travail. »³⁵

Ces deux formes — arches et absides — cohabitent à différents niveaux, créant des ouvertures aux dimensions imposantes. Elles possèdent la particularité de placer l'échelle humaine dans une relation à l'espace autant exaltante qu'écrasante, créant un ressenti similaire à celui recherché par les monuments commémoratifs ou religieux.

Enfin, la troisième forme qui intervient dans la composition formelle d'Arcosanti est végétale cette fois-ci : il s'agit du cyprès, un signe habituellement attaché à l'architecture traditionnelle italienne (et provençale). Sa présence en plein désert de l'Arizona est le résultat d'une importation. On s'interroge ici sur la motivation de Soleri, qui appuie sa réflexion philosophique et urbaine sur des préceptes écologiques tendant à valoriser les ressources spécifiques d'un territoire. Plusieurs pistes sont possibles. Purement formel, le cyprès apporte une ponctuation verticale aux formes arrondies des arches et des absides. Plus personnel, le cyprès renvoie peut-être aussi à une nostalgie de Soleri pour les petites villes et campagnes du sud de l'Italie, ramenant son projet urbain à une tentative de répliquer la ville européenne du XIX^e siècle en la

35 M. Lallement, *Un désir d'égalité*, op. cit., p.22

dépolluant, la modernisant et la miniaturisant. Il n'en retiendrait finalement que les archétypes que sont les espaces de vie publique et de divertissement (place, café, auditorium, piscine), les espaces de travail (fonderies et ateliers), les espaces privés (petits immeubles de logements collectifs, chambres d'hôtellerie). Plus mystique, le cyprès est aussi un arbre réputé imputrescible, symbole d'immortalité. La méticulosité des dessins et des écrits de Soleri montrant qu'il ne laisse rien au hasard, il ne serait pas étonnant que tous ces sens se cumulent, et que d'autres interprétations puissent encore s'y ajouter.

Enfin, il nous semble important d'aborder Arcosanti en tant qu'objet urbain global, puisque c'est ainsi que son concepteur la revendique. Ancien résident de Taliesin, Soleri semble façonner son projet personnel dans une opposition farouche à celui qui fut son mentor : il pratique une mise à distance systématique avec l'œuvre de F.L.Wright³⁶, qu'il s'agisse de conception urbaine ou d'architecture organique³⁷. Vue à travers ce prisme, Arcosanti serait une sorte d'« anti-Broadacre » en plusieurs points : vie communautaire contre vie familiale, immeuble collectif contre maison individuelle, densification extrême et implosion sur un territoire limité contre étalement expansif, agriculture intégrée contre lopin de terre à travailler, bannissement de la voiture contre enthousiasme de sa démocratisation. Enfin à travers son *Urban Laboratory*, Soleri joue le passage à l'acte : Arcosanti devient une « potentialité » tangible, tandis que Broadacre reste à tout jamais à l'état de maquette.

Peut-être est-ce cette ultime démarcation qui fait que Soleri bannit le mot utopie de ses recherches et va jusqu'à le considérer comme une insulte à son travail³⁸, alors que c'est une exposition sur les utopies architecturales — *Visionary architecture* (1960) au Moma de New York — qui révèle ses projets urbains et attire l'attention sur son œuvre de jeune architecte ?

c - Earthship, donner forme au recyclage et à l'autonomie

Le fondement communautaire de The Greater World Earthship Community est de palier les urgences écologiques par une proposition architecturale basée sur la mise en œuvre et la transmission d'une technique de construction connue sous le nom de Earthship. La technique intègre matériaux recyclés et matériaux naturels. Le résultat obtenu est la création d'habitats entièrement autonomes, doublement vertueux puisque leur construction contribue à réduire la quantité de déchets produits par l'humanité et l'impact de leur fonctionnement est ramené à son strict minimum. Créateur, animateur et promoteur d'Earthship (la communauté comme la technique de construction), Michael Reynolds (1945), est un architecte à la personnalité

36 Diplômé de l'Ecole Polytechnique de Turin (1946), Soleri séjourne à Taliesin (1947-49 env.) qu'il quitte sur un désaccord avec Frank Lloyd Wright, et entretient une relation de rejet et d'admiration avec son mentor tout au long de sa vie. E. Universalis, « PAOLO SOLERI », op. cit., « L'œuvre de Soleri, fondamentalement influencée par les théories et la personnalité de Wright dont il a repris le personnage de « rebelle mystique », oscille entre deux registres : le travail artisanal et le projet aux dimensions surhumaines. »

37 A.J. Lima et P. Soleri, *Soleri: architecture as human ecology*, New York, 2003., « In any case, organic architecture had never made a great impression on me as a theory. I was interested in what Wright was doing, what Aalto was doing, but the theory per se never impressed me. »

38 D.A. Workshop, The Source: Paolo Soleri, 14 novembre 2012. URL : <https://vimeo.com/53531524>.. Consulté le 31 mars 2018. ; « Paolo Soleri's Arcosanti: A Desert Oasis (Sony DSC-RX10) », Vimeo, [s.d.]. URL : <https://vimeo.com/83988753>.. Consulté le 31 mars 2018.

débordante d'engagement et de volonté de convaincre³⁹. Son parcours, les circonstances de création de la communauté de Taos (NM) en 1994 et ses réalisations au niveau international sont évoqués dans la monographie annexée. Pour cela, nous restons centrés ici sur sa proposition architecturale, en commençant par l'occupation du territoire de la communauté.

Son organisation foncière est déterminante : Reynolds est propriétaire des terres (634 acres, environ 256 hectares) dont un tiers (200 acres, environ 80 hectares) a pu être alloté après avoir été classé en zone expérimentale (2004)⁴⁰ destinée à tester des habitations bioclimatiques et autonomes⁴¹. Le site de la communauté apparaît dans l'immense étendue quasi désertique des hauts-plateaux volcaniques de la région de Taos (NM). Il est fondu dans le paysage au point qu'on n'en distingue pas les limites.

Du fait de la technique de construction en talus du mur principal et des couleurs reprenant les teintes de la végétation, c'est à peine si on distingue les constructions déjà réalisées. Seule une vue satellite, permet de prendre la mesure de l'existant, du tracé des routes donnant accès au logement et des distances qui séparent chaque habitation d'une autre. L'aménagement de l'espace est étalé au point que l'on aperçoit à peine son premier voisin au loin. Ces distances importantes sont également pensées pour préserver les passages des animaux sauvages, comme l'explique Rohan, l'instructeur de l'académie Earthship interviewé :

« Le modèle développé ici prend également en compte le fait que c'est une terre sur laquelle les animaux sauvages passent, entre autres il y a des ours qui passent par ici. On a donc voulu laisser de l'espace disponible, pour les animaux, pour la nature. On peut aussi considérer que ce sont des espaces de jeu, les enfants s'y retrouvent... »⁴²

Comment est fait et à quoi ressemble un Earthship ? Le Earthship est l'unique modèle de maison autorisé sur ces terres. Il en existe en différentes versions, du plus simple au plus luxueux, mises en œuvre par Michael Reynolds et ses équipes⁴³. Quel que soit le modèle, la technologie qui consiste à le faire fonctionner de façon autonome est similaire (récupération des eaux de pluie, 4 cycles de recyclage des eaux usées, panneaux solaires, puits canadien)⁴⁴. Mis à part les

39 United Natures Media, Earthships 1/3 Michael Reynolds The Garbage Warrior talk at the Little Yarra Steiner School, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=qYGhAtOFHh8..> Consulté le 1 avril 2018.

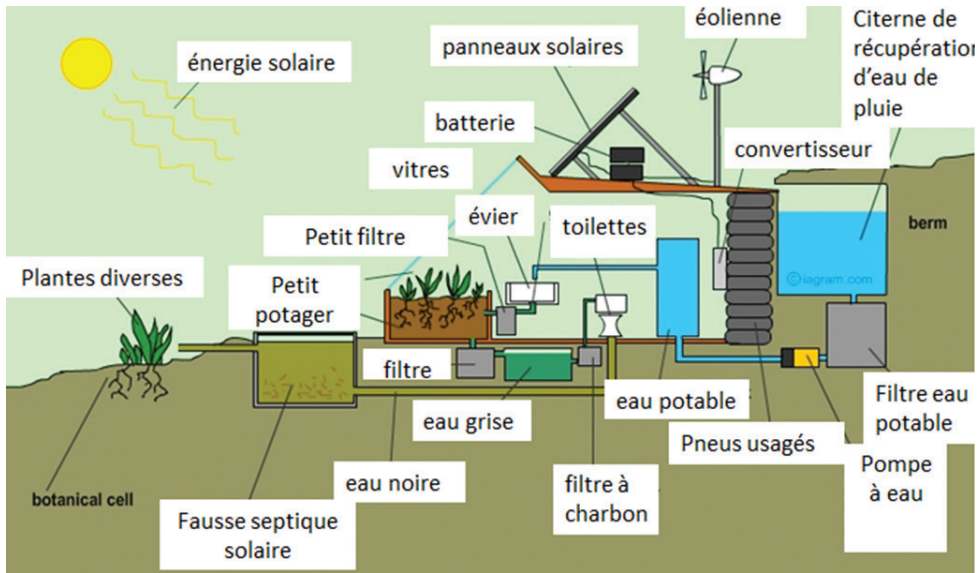
40 En effet, suite à des procès avec d'anciens clients mécontents de ses premières constructions autonomes, les Earthships sont déclarés hors la loi, non conformes. Michael Reynolds arrive à contourner cette interdiction en argumentant qu'un état qui a autorisé les premiers essais de la bombe atomique ne peut interdire la construction d'habitations autonomes et bioclimatiques. Il perd sa licence d'architecte du début au début des années 1990, elle lui est restituée en 2007 après un long combat juridique. Une reconnaissance de son travail par la profession s'en suit et ses actions à l'international se développent.

41 Sur les 130 parcelles constructibles, en 2019, près de la moitié sont construites et habitées de façon permanente : 130 parcelles constructibles, développement prévu en 4 phases (phase 1 : 24 lots, phase 2 : 56 lots, phase 3 : 27 lots, phase 4 : 23 lots), la taille minimum d'un lot est de 1,5 acres soit 0,6 hectare.

42 Entretien avec Rohan Sutherland retranscrit intégralement en annexe.

43 Le futur habitant acquiert la parcelle, finance la construction dont il devient propriétaire, adhère à The Greater World Earthship Community en signant un règlement de co-propriété détaillant l'ensemble de ses droits et obligations. Faire partie de la communauté de Taos requiert donc un engagement important, et cela d'autant plus que la vie communautaire y est pour l'instant quasi inexistante, en dehors de la communautés des étudiants venus suivre les workshops dispensés par l'Academy d'architecture. Rohan Sutherland précise : « Oui, et il y a un projet de structures collectives, pour le sport, pour se réunir, pour produire de la nourriture. Je n'ai pas vu les dessins, mais ça existe. »

44 Depuis 1974, Reynolds travaille à l'invention et perfectionnement constant d'un modèle de maison autonome qui combine recyclage de matériaux de consommation courante (pneus, cannettes alu et verre, bouteilles en plastique), système original de



1



2



3

<p>Global Model Earthship Four Bedroom Three Bathroom Construction Drawings \$10,000.00</p>	<p>Global Model Earthship One Bedroom One Bathroom Construction Drawings \$7,000.00</p>	<p>Global Model Earthship Studio Construction Drawings \$6,000.00</p>

4

1 - Schéma de fonctionnement d'un Earthship. ©Earthship Biotecture. Source : <https://www.earthshipglobal.com/construction-drawings>

2 et 3 - Intérieur d'un Earthship modèle Lemuria, ©SA
3 - Différents modèles de Earthship dont les plans sont acheteables en ligne. Il est précisé que les plans incluent les schémas détaillés de construction, d'électricité, de

plomberie. Il est également rappelé qu'Earthship Biotecture est agréé dans les états suivants : Arizona, Colorado, New York, Nouveau Mexique, Nevada, Canada, et bientôt Puerto Rico. Tous les achats de dessins incluent deux heures de consultation gratuite. Source : <https://www.earthshipglobal.com/construction-drawings>

panneaux solaires posés sur le toit, tous ces équipements sont intégrés au sein la construction et sont quasiment invisibles pour l'habitant. Les aménagements intérieurs⁴⁵ mettent en avant le confort-cocon de la maison individuelle, et une serre intégrée à l'avant du bâtiment permet de produire de la nourriture. A l'extérieur, la technologie disparaît dans un habillage reprenant le vocabulaire vernaculaire local (enduits, couleurs, formes douces) agrémenté de fantaisies décoratives d'inspiration florale ou animale. Les Earthships de Reynolds synthétisent en une seule forme des aspirations utopistes intemporelles et une technologie simple, mais ingénieuse, qui renvoie au *Simple Cheap Safe* de Schumacher⁴⁶.

Il ouvre aussi sur des questionnements culturels plus anciens. Ce vaisseau-terre posé dans le désert n'est-il pas une version technophile de la cabane isolée dans les bois ? L'imaginaire de la conquête spatiale dans lequel Reynolds puise encore aujourd'hui, croise et alimente l'héritage de Thoreau. Le lien avec le présent est tissé par la mise en œuvre de savoir-faire appropriables, pour proposer un mode de vie moins coûteux et agissant pour l'environnement⁴⁷.

d - La Cité écologique Ham-Nord, polyvalence des espaces et esthétisation du retour à la terre

L'éducation des enfants — dans la nature et avec l'implication des familles — constitue le fondement du projet communautaire de la Cité Ecologique. Cette école alternative aux accents rousseauistes⁴⁸, s'inscrit dans tous les espaces de la communauté, et touche aujourd'hui toutes les tranches d'âge⁴⁹. Ainsi, la combinaison des deux points communs à l'ensemble de nos terrains — éducation et écologie — structure la création et le développement de cette communauté créée en 1984, qui va rapidement évoluer en l'un des premiers écovillages du Québec⁵⁰.

Comment cet engagement se traduit-il d'un point de vue architectural et spatial ? Les deux échelles d'aménagement puisent dans le vocabulaire rural local, et sont apparemment détachées d'une représentation symbolique particulière. Pourtant, une ligne esthétique semble se dégager clairement à travers la recherche d'une cohérence d'ensemble : la localisation territoriale, les modes de vie induits et les valeurs écologiques de la communauté expriment le retour à une ruralité choisie et maîtrisée, qui se ménage encore une part d'expérimentation⁵¹.

recyclage des eaux, techniques de construction traditionnelles (détails en annexe monographique avec schémas de fonctionnement).

45 La technique de construction sans fondations consiste à créer un talus contre lequel un mur de soutènement est monté avec des pneus usagés remplis de terre. Cette première forme enveloppante mise en place, elle permet d'asseoir la construction, tout en créant un dos végétalisé. La façade avant est constituée d'une serre intégrée, séparée des pièces à vivre par des cloisons vitrées, l'aménagement intérieur se fait sur un plan ouvert (cuisine, salon, foyer) (voir plans ci-contre).

46 E.F. Schumacher, *Small is beautiful: economics as if people mattered*, 1973.

47 Voir en annexe monographique, calcul comparatif des coûts à l'année d'un Earthship par rapport à un habitat standard.

48 La nature comme terrain d'apprentissage plus que comme unique source d'immersion. Cadres pédagogiques d'inspiration mixte : Rudolf Steiner, Omraam Mikhaël Aïvanhov, ce dernier étant controversé pour sa pensée ésotérique.

49 Les publics très jeunes et jeunes sont privilégiés, notamment avec une école pour les habitants, mais ouverte aux enfants de l'extérieur, les ateliers et workshops pour les résidents temporaires.

50 En taille (près de 700 acres de terres), en durée d'existence (35 ans) et en population (entre 80 et 100 personnes).

51 Notamment au niveau agricole (serre expérimentale, permaculture...), mais aussi avec une écoute aux projets portés par les habitants et une attention particulière à la jeune génération.



1



2

1 - La Cité Ecologique Ham-Nord (QC), ancienne grange dans laquelle la communauté s'est installée au départ. © SA

2 - La Cité Ecologique Ham-Nord (QC), le bâtiment communautaire construit quelques années plus tard. © SA

Considérons en premier lieu les constructions qui sont polyvalentes pour répondre au projet éducatif de la communauté. L'école ayant la priorité, elle a le potentiel d'investir tous lieux de la communauté. Cet usage produit une simplification dans la typologie et le nombre de bâtiments nécessaires à son fonctionnement : un bâtiment communautaire, des logements, des locaux techniques ou agricoles suffisent.

Sans être particulièrement « écologiques » du point de vue des matériaux employés, ni même différentes de celles croisées en dehors de la communauté, la plupart des constructions sont en bois, conformes aux standards québécois ruraux traditionnels, apparemment hérités de la période coloniale⁵². Assez massive et plurifonctionnelle, la maison communautaire a des allures d'immense grange⁵³, dans la lignée du bâtiment ayant accueilli le premier camp de vacances qui aurait préfiguré la fondation de la communauté. Elle abrite la « salle à manger-salle de réunion-salle des fêtes », la « cuisine-lieu de transformation des récoltes », le « garde-manger-réfrigérateur collectif », des salles éducatives, les ateliers de fabrication de l'entreprise Kheops International⁵⁴. Et les enfants peuvent naviguer dans l'ensemble de ces lieux pour y suivre leurs apprentissages⁵⁵. Plus tard, ils y feront des stages, pourront en devenir les employés ou les managers, ou encore créer leur propre entreprise dont le lancement sera soutenu par la communauté⁵⁶.

Les habitations — situées à l'écart des champs, mais proches de la maison communautaire — sont des petits immeubles collectifs. Elles reprennent la configuration des maisons individuelles québécoises adaptées au climat rigoureux du pays (bloc rectangulaire, toit à double-pente, ouvrants rectangulaires ou cintrés de taille moyenne, finitions extérieures sans ornement), à la différence qu'elles s'étirent en hauteur sur deux niveaux, et que leurs aménagements intérieurs prévoient des espaces communs communicants entre les appartements (buanderie par exemple). D'autres espaces dédiés aux entreprises sont bâtis sur le même modèle alors qu'ils abritent des activités artisanales — tel l'atelier de confection de Respecterre, fabrique de vêtements écologiques faisant partie du cheptel des entreprises de La Cité écologique.

52 Article vérifié. « Architecture québécoise », dans Wikipédia, 20 juin 2019. URL : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Architecture_qu%C3%A9bécoise&oldid=160288859. Consulté le 20 juillet 2019., « L'architecture québécoise est d'abord caractérisée par les habitations des zones rurales le long du Saint-Laurent. Ces colons sont venus en grande partie de Normandie ; les maisons qu'ils construisent rappellent celles de leur région d'origine. L'environnement et le climat québécois ont toutefois forcé les habitants à adapter l'architecture, développant un style unique. La maison de l'agriculteur de la Nouvelle-France demeure un symbole du nationalisme québécois. Il s'agissait de structures rectangulaires d'un étage, mais avec un toit haut et escarpé. Cette conception de toit servait entre autres à empêcher l'accumulation de neige. Les maisons sont alors construites généralement de bois, (...) ».

53 Le premier édifice à avoir accueilli pour un camp de vacances les enfants de la future communauté est une ancienne grange. Toujours debout, elle n'est plus utilisée, mais conservée. Peut-être sera-t-elle restaurée, mais cela ne fait pas partie des priorités des jeunes gérants actuels, qui ne sont autres que les enfants des familles fondatrices.

54 L'entreprise Kheops International est l'activité la plus rentable de la communauté. Elle propose la vente d'objets artisanaux, fabriqués ou revendus. Ces objets peuvent aller de l'ésotérique au simple bijou (détails en annexe monographique).

55 Tous les déjeuners se prennent dans la salle à manger commune, lorsque nous avons visité La Cité écologique, un enfant est venu prendre son cours de piano dans la salle à manger juste après le repas.

56 Le système économique de la Cité écologique est basé sur la cohabitation de plusieurs entreprises installées par les familles résidentes, quelques professions libérales et l'exploitation agricole des terres. Le mode de fonctionnement est davantage abordé dans l'annexe monographique sur la communauté.



1



2



3



4



5

1 et 4 - La Cité Ecologique Ham-Nord (QC), immeubles de logement collectifs, ©SA

2 - La Cité Ecologique Ham-Nord (QC), bâtiment atelier des entreprises Respecterre et Second Hand, ©SA

3 - La Cité Ecologique Ham-Nord (QC), espace de préparation des semences, ©SA

5 - La Cité Ecologique Ham-Nord (QC), serre pour cultures maraichères, ©SA

Quant à l'aménagement du territoire, il renforce l'esthétique rurale choisie pour incarner le projet communautaire. Le terme « cité écologique » préfigure, au moment de la création (1984), l'écovillage advenu vingt ans plus tard. Il prend ici le sens d'une organisation visiblement planifiée dans le temps, attentive à un traitement de l'espace qui pourrait paraître « simple », mais qui semble davantage « égalitaire » — une organisation préoccupée de trouver un équilibre raisonné entre activités humaines et nature. L'exploitation des terres est soignée au point de fondre les espaces agricoles dans un paysage lui-même déjà façonné par la main de l'homme : les cultures ressemblent à des jardins maraîchers, les serres sont rangées les unes à côté des autres, les espaces fonctionnels sont alignés.

La Cité écologique nous semble caractéristique des évolutions, depuis les années 2000, de certaines communautés en écovillages. Progressivement, leurs nouvelles façons d'habiter un territoire associent leurs objectifs éducatifs et écologiques à des stratégies innovantes visant simplement l'équilibre et non le profit.

Cette quête d'équilibre nous ramène au « désir d'égalité » que Michel Lallement rapproche de l'héritage transcendantal :

« Aux yeux de H.D Thoreau, pour s'opposer à l'univers industriel et urbain, il faut cependant plus qu'une simple contestation. Des principes alternatifs sont nécessaires. Le premier consiste à faire de la nature, cette 'commune demeure', un modèle à imiter. La nature cumule en effet des qualités dont la société est dépouillée. (...) Mère de l'humanité, elle (...) leur garantit le gîte et le couvert. Étendue, inconnue et complexe, la nature est un trésor pour l'homme qui sait en tirer intelligemment les ressources dont il a besoin. »⁵⁷

D'autres chercheurs en sociologie⁵⁸ avancent que leur façon de cohabiter avec la nature les rapproche des premières colonies et de l'idéologie du *stewardship*. Ils mettent également en évidence une volonté plus contemporaine de construire des contre-espaces de résistance à l'hégémonie capitaliste, contribuant alors plus largement au renouvellement de l'habiter rural dans les pays occidentaux. D'autres encore⁵⁹ vont jusqu'à rapprocher cette « nouvelle ruralité » écovillageoise d'une forme d'action politique à condition que « *l'on accepte une définition élargie de l'acte politique qui permet de concevoir certains comportements quotidiens comme des actes de rupture visant à modifier les rapports de pouvoir institués dans les normes et les codes culturels.* » Ces conclusions enrichissent la réflexion et nous semblent plausibles au regard de l'histoire des mouvements communautaires dans laquelle l'actualité des écovillages vient s'insérer. Il est cependant important de préciser que, sur le terrain, nous ne discernons pas d'éléments tangibles permettant d'effectuer une lecture de la dimension supposée anticapitaliste de leurs

57 M. Lallement, *Un désir d'égalité*, op. cit., p.102-103. L'auteur développe d'autres attributs de la nature chez Thoreau : la nature est saine et pure, la nature est innocente, authentique, sacrée, la nature sait se faire artiste, la nature est un objet d'observation scientifique à caractère poétique.

58 C. Champagne, « Développement écovillageois et renouvellement de l'habiter rural : le cas de Saint-Camille au Québec » (2008).

59 M. Silvestro, « Les écovillages entre repli communautaire et engagement politique », *Économie et Solidarités*, vol. 38 (2007).



1

1 - Panneau d'accueil à l'entrée de la communauté Munksogard, située à quelques kilomètres d'Hallingelille.

© SA

productions architecturales et spatiales. Si les principes hérités de Thoreau s'inscrivent effectivement dans une volonté de se démarquer, il nous semble plus juste de les qualifier de « pour une alternative » que d'« anti système existant ».

A l'appui de cette nuance, les personnes rencontrées à la Cité écologique Ham-Nord s'entendent à se positionner en termes d'enjeux écologiques et éducatifs. Jamais les aspects politiques induits n'ont été spontanément abordés ni suggérés, et nous ne les avons pas interrogées sur ce point.

Nul doute cependant que leurs façons d'aménager et de gérer leur territoire sont en rupture avec le monde agricole traditionnel. De façon assez troublante les vues satellites, permettant de surplomber leurs réalisations et d'en avoir ainsi une lecture simplifiée, évoquent les dessins représentant les « phalanstères rêvés »⁶⁰.

5. HÉTÉROGÉNÉITÉ DES FORMES, EXPRESSIVITÉ DES CONTENUS

La création de nos huit terrains s'étale de 1967 à 1994, cette période étant à la lisière du point de bascule de la communauté vers l'écovillage. L'analyse comparative fait apparaître **une grande similitude entre les deux-sous-périodes : la traduction spatiale de leur projet social peut être systématiquement rapprochée de structures de hameaux villageois traditionnels. En contre-partie, les bâtiments collectifs et/ou individuels sont très hétérogènes, confirmant que la traduction esthétique du projet social reste profondément liée au contenu, au sens et aux objectifs de la communauté.**

On note également que **la préoccupation écologique s'exprime dans tous les cas.** Il peut s'agir très simplement des matériaux choisis pour les bâtiments, qu'ils soient matériaux de recyclage ou naturels. Plus complexe est l'esthétisation de la nature proposée. Parfois paysage aménagé, parfois exploitation agricole, elle relève en effet d'héritages culturels et spirituels encore forts dans l'imaginaire communautaire. Sur ce point, on note une évolution intéressante au regard des enjeux écologiques. La relation « domination-exploitation de la nature par l'homme » imprégnait les premières communautés religieuses. Leur interprétation des textes bibliques donnait à leur action le potentiel d'une mission divine. Lentement ce rapport inégalitaire a été dénoncé comme la source des problèmes écologiques, et la laïcisation progressive du mouvement communautaire s'est construite en même temps que les actions en faveur de la préservation de la nature. **Les communautés à vocation agricole, comme la Cité écologique, se trouvent prises dans cette double injonction de préserver et respecter la nature, tout en l'exploitant. De leur capacité à gérer cette tension, émerge une esthétique du paysage qui passe par une volonté d'égalité exprimée par la régularité et l'ordonnement.**

60 A. Picon, « Notes sur l'utopie, la ville et l'architecture », dans Cahiers Charles Fourier, Dijon, 2013. URL : <http://www.lespresses-dureel.com/ouvrage.php?id=3141&menu=..> Consulté le 29 mars 2018.

Nous n'allons pas conclure ici sur ce point car il s'agit de le mettre en perspective avec les méthodologies qui accompagnent leur mise en œuvre. Toutefois, nous souhaitons souligner que l'analyse architecturale a permis de mettre en évidence une autre caractéristique commune aux quatre communautés de cette première séquence historique. **Chacune à sa manière peut être ramenée à une seule forme (ou séquence), une « icône » qui pourrait la définir toute entière** : le dôme géodésique incarne profondément Lama Foundation, la triade arche-abside-cyprès définit simplement Arcosanti, le vaisseau-terre symbolise The Greater World Earthship Community, enfin la grange, architecture terrienne, représente très justement l'ancrage et le pragmatisme de la Cité écologique Ham-Nord.

Nous tentons de voir à présent si cette caractéristique trouve des prolongements dans l'expression architecturale des communautés de la deuxième séquence historique étudiée.

B. UTOPIES CONCRÈTES ET ÉCOLOGIQUES (1995-2019) : LE VILLAGE COMME SCHÉMA DIRECTEUR

Au cours de cette deuxième séquence historique, se créent quatre autres de nos terrains d'étude. Trois sont situés en Europe, un aux Etats-Unis. Il s'agit de : Torri Superiore (1997, Italie), The Ecological City Colebrook (2003, Etats-Unis), Hallingelille (2005, Danemark) et le Hameau des Buis (2006, France).

L'analyse historique menée en première partie nous amène à considérer les initiatives communautaires, qui émergent à partir des années 1990, comme des espaces de synthèse de l'ensemble de l'ensemble des critiques, des propositions et des réflexions des courants philosophiques apparus dans les années 1970⁶¹. De façon générale, leurs tentatives semblent plus raisonnées et plus pragmatiques que celles des années 1965-95, mais elles n'en restent pas moins liées à des idéaux de référence qui ambitionnent d'œuvrer à un présent meilleur.

La transition post-moderne des années 1980-90 projette les jeunes communautés dans une société mondialisée productrice de nouvelles perceptions de l'espace géographique, et de nouveaux paradoxes. La conquête spatiale appelait au grand saut vers des univers inconnus, à prendre conscience du caractère unique et éminemment fragile de la Terre et de ses écosystèmes. La révolution numérique — naissante dès les années 1950, déployée à grande échelle à partir des années 1990 — répond à ce grand vertige de façon descendante. Lorsque l'immensité des possibles se heurte aux limites de la guerre froide, aux chocs pétroliers, aux crises économiques et aux politiques de récession, s'amorce un retour à des préoccupations plus locales qui ne va faire que se confirmer à partir des années 2000. En contrepartie, l'internet ouvre une fenêtre inédite sur le monde et apporte des modes de communication dont les communautés savent faire usage. La fameuse « Ère du Verseau »⁶² initiée par les communautés hippies et reprise dans les croyances New Age, se transforme rapidement en « Ère du Réseau ».

De même, en parallèle de cette accélération du monde et de ce recentrage sur des échelles territoriales, on assiste à une remontée progressive dans l'actualité des enjeux écologiques, toujours présents, mais peu médiatisés durant les vingt années qui viennent de s'écouler.

Comment les communautés prennent-elles part à cette évolution contextuelle accélérée ? Nous avons vu dans la partie historique qu'elles ont progressivement adopté le label d'éco-villages à partir de 1991 — année de création par le GEN du concept qui sera officiellement reconnu par l'ONU en 2001. Au sein de notre histoire croisée utopie-écologie, l'éco-village apparaît aussi comme la traduction architecturale d'une évolution de ce croisement.

61 Cohabitation de « principe Espérance » et du « principe Responsabilité ». Emergence de la Deep ecology (publications d'Arne Naess dès 1973) et convergence avec le *bioregionalism* en réflexion depuis les années 1960.

62 L'Ère du Verseau serait celle d'une harmonie retrouvée entre les hommes et la nature, et d'une hyper spiritualité consciente. Elle s'accompagne d'un syncrétisme religieux théorisé par le mouvement New Age, intégrant les philosophies orientales. Cet appel à l'harmonie et la spiritualité lancé par le mouvement hippie procède par anticipation. En effet, d'un point de vue astrologique, nous serions actuellement encore dans l'Ère du Poisson (temps des religions, des dogmes et des processus d'individuation), et devrions entrer dans l'Ère du Verseau autour de 2160. Différentes théories divergent sur cette date selon les calculs astrologiques. Rudolf Steiner par exemple date l'avènement de l'Ère du Verseau en 3573, pour une période de 2160 années.



1



2



3



4



5



6

1 et 2 - Ecovillage Sieben Linden (1997, Allemagne), implantation et habitations paille et bois. Avec actuellement environ 3 m² de système photovoltaïque par habitant raccordé au réseau, Sieben Linden produit 65% de l'électricité consommée annuellement. L'électricité produite est consommée directement par le consommateur le plus proche du village et les excédents alimentés par le réseau public. source : <https://siebenlinden.org/event/siebenlinden-info-wochenende-pit/>

3 et 4 - Ecovillage Ithaca (1991, Etats-Unis NY), implantation villageoise avec une rue centrale, habitations écoconstruites, source : <https://community-that-works.org/portfolio/ecovillage/>

5 - Maison zome à Hallingelille (2005, Danemark), ©SA

6 - Mas communautaire, bâtiment restauré, au Hameau des Buis (2011), ©SA

Puis, lorsque l'héritage de la vague hippie se combine à l'invention littéraire des écotopies⁶³, dans un même temps, les écovillages intègrent certains traits propres à l'éclectisme architectural post-moderne du moment. Cette tendance se manifeste assez clairement. Tout en cherchant à revenir à des modes de construction bioclimatiques pour leur mise en œuvre, les écovillages s'ancrent dans leur contexte local, en citent les formes, tentent d'en retrouver les savoir-faire et les usages locaux. Ce faisant, ils pratiquent un brouillage temporel : l'échelle du hameau villageois est revisitée, donnant lieu à des implantations communautaires qualifiables « d'hier et d'aujourd'hui ». En matière de citation, le style des habitations puise simultanément dans les corpus populaires et savants. Les aménagements sont souvent organisés en fonction d'une vie à dominante agricole, alors que peu de communautés vivent réellement de l'agriculture. Les fonctions et usages hybrides sont privilégiés. Cherchant à se fondre dans le monde rural, le projet spatial des écovillages marque ainsi un changement important par rapport à la vague hippie et New Age qui cherchait davantage à s'en différencier par des constructions « visiblement » plus alternatives.

Ce nouveau *back to the land* des années 1995-2000 incarné par l'écovillage marque ainsi **un virage dans les modalités de représentation des communautés intentionnelles par elles-mêmes**. Pourtant, **continuant à prendre à bras le corps les enjeux écologiques et éducatifs, elles n'ont pas rompu pour autant avec l'histoire croisée utopie-écologie** tracée dans cette recherche. Comment cette continuité s'écrit-elle ? C'est ce que nous tentons de mettre en évidence dans cette partie de l'analyse comparative.

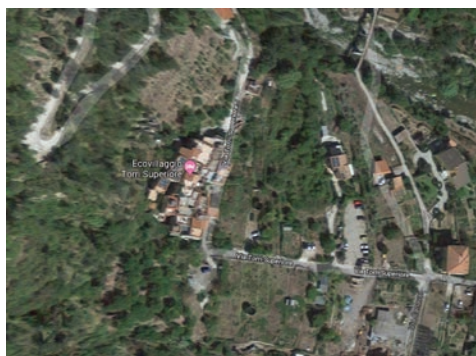
L'étude des terrains permet d'introduire des nuances dans les grandes tendances que nous venons d'aborder, tout en relevant les permanences d'une histoire commune. Revenons pour cela sur quelques points examinés pour la période précédente.

1. INTÉGRER L'ESPACE COMMUNAUTAIRE AU TERRITOIRE

Nous avons émis l'hypothèse qu'il existerait une continuité entre communautés d'hier et écovillages d'aujourd'hui. Les effets de cette continuité seraient de donner lieu, d'une part à un courant alternatif ancien guidé par la volonté de construire de façon écologique, d'autre part à un héritage en tension entre rupture et tradition. La comparaison avec la période précédente nous semble permettre de vérifier cette hypothèse, tout en soulignant le caractère hybride des manifestations écovillageoises.

En effet, si les communautés de la période 1995-2015 adoptent elles-aussi des structures assez traditionnelles de hameau villageois, cela n'empêche pas certaines d'ériger des « architectures-signal » destinées à témoigner d'une rupture idéologique et esthétique avec l'extérieur. Le cas d'Hallingelille avec ses quelques maisons-zomes est parlant sur ce point. Mais pour la majorité d'entre elles, à la structure hameau s'ajoute le style « villageois » des constructions qui vient redoubler le discours de « retour à la terre ».

63 E. Callenbach, *Ecotopia*, New York, 2009. URL : <http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=5337200>.. Consulté le 1 décembre 2018., les écotopies puisent leurs références dans la littérature de science-fiction, elle-même inspirée des philosophies transcendantes.



1



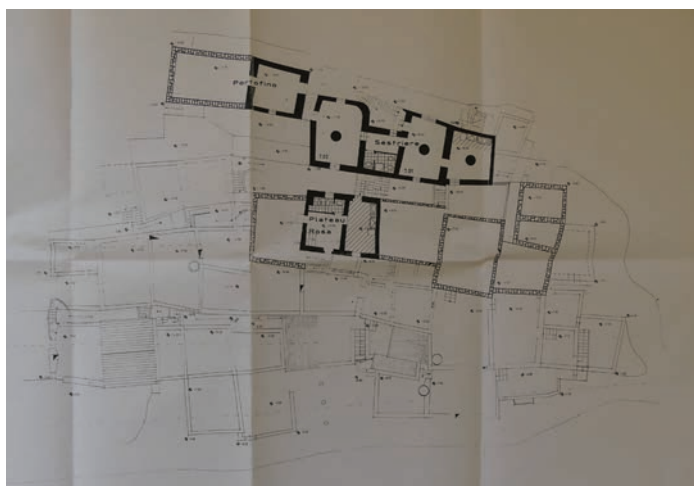
2



3



4



5



6



7

1 - Vue aérienne de Torri Superiore (hameau villageois, structure compacte en anneau). Source : google maps.

2, 3, 5 - Les relevés de Torri Superiore précédant la restauration font apparaître que le village s'élève sur 8 niveaux. Sont reproduits ici les niveaux 1, 4 et les terrasses.

4, 6, 7 - Réhabilitation des cultures en terrasse pour la culture de l'olive. ©SA



1



2



3



4



5



6

1 - Vue aérienne du Hameau des Buis (hameau villageois, structure linéaire). Source : google maps.

2 - Hameau des Buis, espace central existant, créant une "place " devant la maison commune. ©SA

3 et 4 - Projet initial du Hameau des Buis perspective sud-est et plan masse déposé au permis de construire (architecte

Paul-Henri Gomez) : on voit au centre le bâtiment de l'école qui n'a pas été construit. (source : Hameau des Buis)

5 et 6 - Espaces agricoles au Hameau des Buis. ©SA



3



2



3



4

1 - Vue aérienne de The Ecological City Colebrook (hameau villageois, structure rayonnante sur un anneau)

2 et 3 - Organisation des terres agricoles et e la ferme. ©SA

4 - La maison communautaire, une ancienne maison particulière transformée.©SA



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12

1 - Vue aérienne de Hallingelille (hameau villageois, structure rayonnante sur 3 anneaux). Source google maps.
2 à 10 - Vues des différentes typologies de logements et

aménagements collectifs. ©SA
11 et 12 - Vues intérieures de la maison commune (1er étage, salle polyvalente, repas collectif hebdomadaire). ©SA

Le vocabulaire traditionnel local est repris, ne cachant pas ses références à des savoir-faire anciens (emploi de matériaux locaux, bioclimatisme), voire les revendiquant comme le fait le Hameau des Buis. Les technologies alternatives (type panneaux solaires) sont présentes, intégrées au maximum dans les constructions.

Par ailleurs, **si la volonté de construire des micro-sociétés alternatives est toujours présente, on constate que la constitution des écovillages et leur mode d'apparition tend à uniformiser la mise en espace et l'expression du projet social.** Ces dernières ne cherchaient pas particulièrement à « faire village », ni à même cultiver une ressemblance entre elles. On peut dire au contraire que c'est une différenciation « artiste » qui les animait en terme de rapport à l'espace rural (Lama Foundation) comme à l'espace urbain (Arcosanti, Earthship).

Ne disposant de plans masse que pour le Hameau des Buis, et de relevés uniquement pour Torri Superiore, nous avons procédé de la même façon que pour la période précédente en captant des vues aériennes des espaces occupés par les écovillages.

A quelques nuances près, les mêmes critères sont utilisés pour l'analyse (la géographie, le schéma d'implantation, les modes de vie induits). Nous remarquons qu'ils se traduisent de façon identique pour les quatre terrains de cette période. En effet, **si les sites grandioses et la sensation d'isolement sont ici moins présents⁶⁴, les conditions géographiques sont respectées pour guider les implantations des constructions.** En témoignent, d'une part les différentes typologies de structures qui en découlent (linéaire et en anneau pour The Ecological City Colebrook et Hallingelille, linéaire horizontale pour le Hameau des Buis). S'ajoutent à ces constats faits à partir des vues satellite, les relevés de Torri Superiore et le plan masse du Hameau des Buis⁶⁵, dont les projets de restauration et d'aménagement, intègrent les spécificités de leur localisation.

Pour être complet, il faut souligner le caractère atypique de Torri Superiore dont la structure compacte de « château médiéval » regroupe l'ensemble des constructions en un seul bloc, parcouru de circulations internes sur huit niveaux.

Enfin, pour chaque cas, les terres agricoles exploitées se répartissent parfois autour des constructions (Ecological City Colebrook), parfois de part et d'autre des axes de circulation (Hameau des Buis), parfois de façon discontinue (en terrasses pour Torri Superiore). Seul Hallingelille n'a pas d'activité agricole propre, mais a mis en place un grand potager, entretenu collectivement et utilisé pour certains *workshops* d'intégration sociale, notamment avec des femmes immigrées.

De même que pour la période précédente, les modes de vie induits par ces choix spatiaux sont destinés à produire de la rencontre entre les personnes, au cours des circulations ou des espaces communautaires partagés. La structure de hameau villageois, renforcée par un style

64 Mis à part The Ecological City Colebrook, Torri Superiore, Hallingelille et le Hameau des Buis sont situés dans des lieux tout à fait accessibles et moins spectaculaires que les communautés de la première période.

65 Nous avons pu accéder aux relevés de site de Torri Superiore, le schéma directeur du Hameau des buis est accessible sur le site de la communauté.

d'habitat traditionnel, rappelle également que l'échelle territoriale est volontairement réduite, et maîtrisée. En effet, pour les terrains rencontrés il ne semble pas envisagé de « grossir ». Consolider ou faire durer le projet en l'état représente déjà une tâche importante. La Cité écologique répond d'ailleurs de façon intéressante à cette question du développement, en se dupliquant avec la « communauté sœur » de Colebrook. On voit plus loin que cette « auto-modélisation » répond autant à des critères économiques que d'optimisation du fonctionnement social de la communauté. La motivation que nous retenons ici est celle du nombre maximum d'habitants souhaité dans la communauté. L'un des témoignages recueillis évoque le nombre de 150 personnes, comme un maximum pour pouvoir se regarder dans les yeux, se reconnaître et aussi parce que « *plus on grossit, plus il y a de complications* »⁶⁶. Avant d'avoir atteint cette limite et alors que son territoire permet largement un nombre d'habitant bien plus important, la Cité écologique a fait le choix de ne pas rompre un équilibre existant et d'en construire un similaire ailleurs, avec des "pionniers" issus de la deuxième génération. Ainsi, le *design process*, défini par Hayden, qui conduit les initiatives communautaires à vouloir concilier les trois thèmes clés « *garden, home, machine* », reposerait sur la capacité historique à s'inventer, voire se réinventer :

« When communitarians described a model settlement as an «invention,» it was as a social invention, analogous to a mechanical invention which could be designed and then mass produced. In 1820 the British social theorist, Robert Owen, presented a plan for a model community in this light: "If the invention of various machines has multiplied the power of labour . . . THIS is an invention which will at once multiply the physical and mental powers of the whole society to an incalculable extent, without injuring anyone by its introduction and its most rapid diffusion." In the same vein Albert Brisbane prophesied that Fourier's theory of communal Association would do for household organization 'what the mariner's compass did for navigation, the telescope for astronomy, and steam for machinery'. »⁶⁷

Tout comme les communautés du XIX^e, **le schéma structurel, les choix stylistiques et esthétiques des écovillages, s'inscriraient dans des expressions plus traditionnelles que celles des communautés hippies.** On pourrait dès lors considérer que **leur inventivité tiendrait davantage dans la capacité à trouver une combinaison viable du « garden, home, machine » rendant possible la modélisation, plutôt qu'à recréer un prototype original.** En comparaison, considérant les mêmes critères d'analyse pour chaque période, la reproductibilité d'un Lama Foundation ou d'un Arcosanti apparaît de fait beaucoup plus improbable que la duplication d'un Hallingelille ou d'un Hameau des Buis.

2. MOBILITÉ : LA VOITURE, MUTUALISÉE, MAIS TOUJOURS LÀ

Face à l'usage de la voiture, les terrains de cette deuxième séquence historique se heurtent

66 Entretien avec Nebesna Fortin, Cité écologique Ham-Nord, octobre 2017.

67 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit., p.20



1



2



3



4



5



6

1 et 2 - Arrivée à Torri Superiore par le village bas, Torri Inferiore, ©SA

3 et 4 - Entrée d'Hallingelille, panneau de localisation situé dans la zone de parking, route principale qui conduit à la maison communautaire et au lac, ©SA

5 et 6 - The Ecological City Colebrook, panneaux solaires, disparition de la maison communautaire dans l'environnement local, ©SA

aux mêmes obstacles que précédemment : localisations éloignées et manque de réseaux de transport collectifs sont les principaux facteurs qui justifient encore la présence de la voiture pour y accéder.

On peut s'y attendre pour The Ecological City située près de Colebrook, petite ville de 2000 habitants, non loin de la frontière entre le Québec et le New Hampshire : on se trouve encore sur le territoire américain où les distances sont toujours importantes, les trains quasiment inexistantes ou plus lents que la voiture. Mais qu'il s'agisse de Torri Superiore, situé à quelques kilomètres de Vintimille, d'Hallingelille à une heure de Copenhague, ou encore du Hameau des Buis à 50 km d'Alès au cœur de l'Ardèche, sans voiture, peu ou pas d'accessibilité. Alors qu'en Europe, les distances sont bien moindres qu'aux Etats-Unis et les infrastructures bien plus présentes entre les villes et les campagnes.

Ainsi, l'idée d'un « ailleurs » empruntée à l'*Utopia* de More reste pertinente pour les écovillages. Elle rappelle qu'**une localisation « éloignée » est encore et toujours le marqueur d'un « retrait » nécessaire du monde, en même temps qu'une affaire d'imaginaire.** Les écovillages sont là, proches de nous, sauf qu'on ne tombe pas dessus par hasard, et que les atteindre nécessite du temps, des indications cartographiques. Les GPS ne donnant parfois pas dans la subtilité, il faut se perdre un peu avant d'atteindre le Hameau des Buis, comme c'est le cas pour trouver Lama Foundation. Un même protocole d'approche alors que les contextes géographiques sont radicalement différents.

Les conditions d'accès sont une autre caractéristique commune aux quatre communautés de cette période, et similaire à Lama Foundation et Arcosanti. Il s'agit de la très forte impression que l'aire de parking marque l'orée d'un sanctuaire et procure l'occasion de se dépouiller d'un symbole fort de la société de consommation. Pour entrer dans ces lieux préservés, le véhicule des visiteurs reste à la porte, garé à côté de ceux des résidents qui parfois sont mutualisés (Hallingelille, Torri Superiore, Hameau des Buis). **Même si aucune communauté de cette deuxième séquence ne met en avant un projet d'inspiration spirituelle, cette dimension de « lieu sanctuarisé » revient invariablement.**

3. STRATÉGIES D'ACCÈS AUX ÉCOVILLAGES

Comme dans la première séquence historique, la disparité d'apparition joue sur des nuances, dues la plupart du temps à un respect des caractéristiques du site d'implantation et de ses environs immédiats.

De façon similaire à Earthship, Torri Superiore est le seul cas de cette période à être visible de loin, mais seulement depuis les flancs de collines cultivées en terrasses. Dans ce paysage de vallées entre mer et montagne, l'urbanisation s'efface au profit d'activités agricoles au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la côte. Le village bas (Torri Inferiore) sert en quelque sorte de seuil. Il faut le traverser avant d'accéder à l'étroite route qui permet d'atteindre l'ancien village haut aujourd'hui entièrement réhabilité de façon écologique.

Hallingelille présente un cas intermédiaire. La communauté laisse entrevoir, depuis la route qui y conduit, son profil hybride de toits à deux pentes et de zones végétalisés, mais elle ne peut être réellement découverte qu'après avoir passé le seuil de l'aire de parking. On trouve là une



1



2



3



4



5

1 - Torri Superiore, le chantier de restauration dure 20 ans, intégration du système de chauffage dans les murs. ©Torri Superiore

2 et 3 - Torri Superiore est composé d'un réseau de ruelles et de passages couverts. ©SA

4 et 5 - Torri Superiore, cultures de l'olive en terrasses et maraichères. ©SA

reprise du langage des espaces partagés (immeubles collectifs, copropriétés fermées), et qui cohabite avec celui des villages traditionnels, la rangée bien visible des boîtes aux lettres des habitants positionnée à la croisée des deux chemins ouvrant l'accès à la communauté par ses quartiers nord et sud.

The Ecological City Colebrook et le Hameau des Buis sont les plus discrets. Aucun signal n'est visible depuis les routes qui y conduisent. Ils sont fondus dans leur environnement au point qu'il est difficile de les en distinguer depuis l'extérieur. La volonté d'intégration aux lieux est telle que seuls quelques panneaux solaires dans un champ permettent parfois de les distinguer (Colebrook) d'un environnement traditionnel.

Cette banalisation brouille les signes de rupture et de quête utopiste, mais n'est-elle pas au fond une façon de rassurer l'entourage et de créer des liens sereins avec les populations locales ? Les récits de la période précédente relatent des situations conflictuelles avec le voisinage — en particulier sur la nudité, les mœurs, les modes de vie et les habitations bricolées des communautés hippies. Ils rappellent que l'utopie n'est pas forcément bienvenue là où elle choisit de se poser⁶⁸. Comme celles des vagues précédentes, les communautés du mouvement hippie, n'ont-elle pas agité parfois comme des colons venus, sûrs de leur légitimité, s'installer sur une « terre vierge » ? **La génération des écovillages semble avoir tiré les enseignements de cette histoire, aussi bien dans les formes que dans les modes d'intégration choisis.**

4. BÂTIMENTS ET FORMES D'AMÉNAGEMENTS.

a -Torri Superiore et Halligelille, permanence de signaux architecturaux

Une fois à l'intérieur des communautés, les messages d'approche laissent la place aux bâtiments et aux aménagements des terres (zones cultivées, structures secondaires). Apparaissant en totalité ou pour partie comme des « architectures-signal », Torri Superiore et Halligelille, se révèlent proches des communautés de la première séquence par des modes d'auto-représentation attachés à exprimer leur projet communautaire.

Motivés par la « remise en vie » d'un patrimoine rural ancien⁶⁹, les fondateurs de Torri Superiore ont construit leur projet d'écovillage dans un édifice datant du Moyen-Age. Par une reconstruction écologique des ruines, le village est « recyclé » par un chantier participatif étalé sur vingt ans. La volonté est de créer une communauté vivant écologiquement sur son territoire. Torri Superiore est un village d'un seul tenant qui abrite aujourd'hui 22 logements, derrière une façade unique distribuant un dédale d'escaliers et de ruelles sur huit niveaux. Ce bloc minéral compact s'impose avec la simplicité d'une seule et même forme pour englober la communauté toute entière et l'ensemble de ses activités⁷⁰. Aux alentours, des parcelles de cultures en terrasses, essentiellement de l'olivier, ont été reprises par certains habitants qui les exploitent, en

68 *MORNING STAR AND WHEELER'S OPEN LAND COMMUNES: a brief run-through of their.*, S.I., CALM UNITY PRESS, 2016.

69 Documenté dès 1073, Torri Superiore est organisé comme une forteresse (50mx30m), il est comparé à un *castello*. Son architecture compacte, très bien réhabilitée, comprend 3 bâtiments principaux, un réseau de ruelles intérieures sur 8 niveaux formant une sorte de labyrinthe : 160 pièces ont été découvertes. Il est composé de matériaux locaux (pierre, chaux, sable).

70 Logements des habitants, maison d'hôtes pour l'activité d'écotourisme, activités culturelles et économiques, workshops éducatifs permaculture.



1



2



3



4



5



6



7



8

1 à 8 - Hallingelille : maison en chanvre de Katrina (1),
dôme géodésique de Jonas (2), vue sur le quartier nord
(3,4), aire de jeux à l'entrée de la communauté (5), maison

communautaire et lac (6), quartier est - logements des
seniors (7), maison années 1920 de Soeren (8). ©SA

partie pour la communauté, en partie pour leur activité propre. Quelques espaces sont dédiés à des cultures maraichères travaillées en permaculture⁷¹, qui sont loin de suffire aux besoins de la trentaine d'habitants. Une autre particularité de **Torri Superiore est d'être une illustration tangible du schéma de biorégion urbaine décrit par Magnaghi**⁷², et que le mouvement des Territorialistes tente de mettre en application plus largement à l'échelle de petites communes situées à la périphérie des centres urbains.

Situé au Danemark, Hallingelille s'est constitué autour d'un projet de vivre ensemble et de reconnection à la nature, avec pour particularité que les membres de la communauté y entrent par la construction d'habitats écologiques. Plus nuancé en terme d'apparition que Torri Superiore, **Hallingelille est le cas qui présente le plus clairement un profil formel hybride exprimant la continuité entre nos deux sous-périodes**. L'écovillage est composé d'une alternance de maisons de village classiques (blocs rectangulaires, toits à deux pentes, finitions bois ou enduits naturels) et de zones géodésiques, avec un toit végétalisé pour certains. Cette esthétique éclectique se répartit à des distances variables entre les parcelles. L'aménagement général présente une configuration en trois quartiers périphériques, sensés être dédiés à des styles de vie⁷³ et un centre formé autour de la maison commune, située au bord du petit lac et de la plage attenante. La circulation centrale est bordée d'espaces publics (aires de jeux et de sport). En matière de logement, la seule obligation des habitants-propriétaires est de construire « autant que possible » en matériaux écologiques, la forme étant laissée à leur goût personnel et soumise aux autorités locales.

Tous les habitants ont eu recours aux conseils d'un architecte — la plupart ont fait appel à celui qui vit juste à l'entrée de la communauté sans en faire partie — pour les orienter dans la conception de leur logement ou simplement pour l'habilitation à déposer leur permis de construire⁷⁴. La majorité des constructions, unifamiliales ou partagées, emprunte au vocabulaire de la maison individuelle rurale, mise à part celle de Soeren, complètement décalée avec son style années 1920, et la simplissime « lego house » de Stina et Sanders. La présence de quelques zones réinterprétés (toits isolés ou végétalisés) génère l'esthétique atypique de cet écovillage, et produit en même temps un effet rétrospectif. On est inévitablement renvoyé cinquante années en arrière aux premiers dômes communautaires bricolés par les performers de Drop City (Colorado) et aux zones de Steve Baer à Lama Foundation. A quelques décennies

71 La communauté revend une petite partie de sa production d'huile d'olive, et quelques produits artisanaux (tisanes, confitures), mais elle est aussi loin de l'autosuffisance alimentaire que d'une production de masse. L'écotourisme et l'accueil de formations représentent un meilleur revenu. Les workshops autour de la permaculture sont une spécialité de la communauté, ils sont animés par Massino, le compagnon de Lucilla, tous deux fondateurs de Torri Superiore, impliqué dans le GEN dès 1997.

72 A. Magnaghi et E. Bonneau, *La biorégion urbaine petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, 2014.

73 Hallingelille est organisée en 3 quartiers, chacun avec une spécificité. Mis à part le quartier des aînés composé de logements sociaux de plain pied, il est difficile de percevoir l'organisation spatiale officiellement décrite pour fonctionner en micro quartiers thématiques : le lieu communautaire est le centre de la communauté formant le groupe dit Milkyway, cela est clairement visible. Les 3 secteurs résidentiels (nord, sud, est comprenant 6 à 8 maisons chacun) sont supposés avoir ont leur propre terrain commun et des activités communautaires spécifiques (au nord, la musique, au sud la cuisine en extérieur, à l'est le potager). Cet aspect n'a pas pu être constaté sur place, et n'a pas été évoqué par les habitants.

74 Les témoignages des habitants sont unanimes sur l'aide toujours adaptée à leur attentes et besoins prodiguée par l'architecte. Pour le rencontrer, il suffisait de passer chez lui... malheureusement, et malgré de multiples tentatives, y compris téléphoniques, il est resté invisible toute la durée de notre séjour !



1



2



3



4



5



6



7

1 à 7 - The Ecological City Colebrook : salle à manger communautaire (1), cuisine communautaire (2, 3), salle de classe-chambre à coucher (4), espace de traitement et stockage des récoltes, serre et élevage de poules (5, 6, 7).©SA

et des milliers de kilomètres d'écart, **cette résurgence et réappropriation d'une forme alternative au cœur d'un écovillage danois⁷⁵, fait partie des traces les plus visibles d'une continuité historique entre les communautés des années 1965-1995 et les écovillages des années 1995-2000.**

b -The Ecological City et le Hameau des Buis, mêmes fondements, différentes réalisations

Les deux expériences, The Ecological City et le Hameau des Buis, peuvent être rapprochées par les deux piliers de leur projet communautaire — éducation (une école alternative) et un mode de vie plus proche de la nature (écologie). La façon dont ces deux écovillages se sont construits est très différente. Bien que situés dans deux environnements peu similaires, la verte campagne du New Hampshire pour l'un, l'Ardèche rocailleuse pour l'autre, leur mode apparition est similaire et peut être qualifié de « banalisé ».

The Ecological City réinvestit des constructions existantes de type « maison familiale » après les avoir reconverties et agrandies pour les usages communautaires. Des logements collectifs ont été construits sur le même modèle que ceux de la « communauté sœur » de Ham-Nord, avec des pièces traversantes (la buanderie), et des lieux partagés (la salle de sport). La plurifonctionnalité des espaces est également reprise : la salle communautaire sert de salle de classe, de réception, de spectacle, et en retour les salles de classe peuvent servir de logement⁷⁶. Si les techniques de construction ne peuvent être considérées comme écologiques — mais traditionnelles comme à Ham-Nord — les bâtiments sont alimentés par des énergies alternatives (panneaux solaires, système de chauffage à la biomasse, éoliennes)⁷⁷. Progressivement, une partie du territoire de la communauté a été aménagé en ferme écologique⁷⁸ exploitée par les membres de la communauté et les stagiaires suivant les formations proposées dans ce domaine⁷⁹. L'objectif de l'écovillage est d'augmenter une autosuffisance alimentaire déjà estimée actuellement entre 40 et 50% des besoins⁸⁰. C'est le niveau d'autosuffisance le plus important que nous ayons rencontré, et il est similaire la communauté de Ham-Nord.

75 Pour rappel, le Danemark est le pays qui a contribué à la mise en place des premiers écovillages à travers le Gaia Trust et qui en compte aujourd'hui le plus grand nombre par habitants. « Le Danemark : le pays avec le plus d'écovillages par rapport à sa population – Ecovillage Europe », [s.d.]. URL : [https://eco-villages.eu/2018/11/12/le-danemark-le-pays-avec-le-plus-decovillages-par-rapport-a-sa-population/..](https://eco-villages.eu/2018/11/12/le-danemark-le-pays-avec-le-plus-decovillages-par-rapport-a-sa-population/) Consulté le 27 juillet 2019.

76 C'est dans une salle de classe équipée d'un lit et d'une salle de bain que nous avons été logé durant notre visite. Comme à Ham-Nord également, l'école est partout dans la communauté, dans les espaces extérieurs (nature, champs, forêts) et les entreprises qui sont considérées comme des lieux éducatifs.

77 A Ham-Nord, la communauté bénéficie du fait qu'au Canada la production d'électricité hydraulique est si bon marché que les énergies alternatives ne sont pas encouragées. La situation est différente aux Etats-Unis. Outre le fait d'abriter l'entreprise panneaux solaires, Smart Energy of New England, l'investissement dans la production d'électricité procure aussi un revenu à la communauté de Colebrook par la revente du surplus.

78 Sur un domaine de 315 acres acquis en 2003, la ferme occupe à présent près de 4 acres de cultures maraichères et un élevage de poules pour les œufs.

79 Il s'agit des EDE courses (Ecovillage Design Education), programme de formation financé depuis 2014 par Gaia Education, une émanation du Gaia Trust qui a contribué au lancement des écovillages et à la création du GEN.

80 Les récoltes sont utilisées pour nourrir une cinquantaine de membres, auxquels se joignent les stagiaires, pour un volume de repas assez important : tous les déjeuners sont pris en commun en semaine et 2 dimanches par mois, les repas du soir 2 mercredis par mois, auxquels s'ajoutent les divers événements. Comme à Ham-Nord, il existe un garde-manger dans lequel les habitants peuvent trouver des denrées de base et des conserves faites à partir des récoltes ; de même encore, certains produits sont fabriqués sur place comme le yaourt, avec du lait acheté à des producteurs locaux.



1



2



3



4



5

Présentation générale du projet

2 Description générale du projet



Les principales caractéristiques et l'usage de chaque espace constituant le projet peut être résumé de la manière suivante :

1/ L'espace résidentiel

Il est constitué de 5 groupes de bâtiments totalisant 20 logements :

- A – AURORA : 6 T3
- B – MANE : 1 T1 + 3 T3
- C – MERIDIEN : 2 T2 + 2 T3
- D – POMERIDIEM : 2 T1 + 1 T3
- E – VESPERAL : 1 T1 + 1 T2 + 1 T3

Le bâtiment appelé « Lieu du commun » permettra aux habitants de se réunir entre eux.

2/ L'espace commun

Il concerne le Mas et regroupe les pièces suivantes

- un gîte d'accueil de 50 m² pour héberger les familles en visite
- une cuisine collective avec salle à manger
- un appartement de fonction pour les permanents

3/ L'espace école

L'école regroupe une quarantaine d'enfant répartie dans 3 classes.

Le terrain sur lequel vient s'implanter le projet suit un axe nord-sud parfaitement dégagé au sud et protégé au nord par la colline et la végétation.

Situé à l'extrémité sud du terrain le Mas se trouve au point le plus haut avec une façade nord fortement exposée au vent dominant. Sa rénovation portera en partie sur l'amélioration de son isolation et la réalisation d'une véranda au sud afin de tirer un meilleur profit des apports solaires.

De nature plutôt rocheuse, en particulier dans la partie nord, les constructions de l'espace résidentiel suivront la pente naturelle du terrain, imitant ainsi les terrassements et les alignements au paysage.

La déclivité du terrain vers le sud permet aux groupes de maisons orientées au sud de ne pas se faire ombrager et de profiter au maximum de l'ensoleillement en hiver tout en étant mieux protégées des vents dominants au nord.

L'école est située près du Mas. Elle est suffisamment éloignée des bâtiments d'habitation pour ne pas créer de gênes mutuelles. La présence du parking et de l'accueil marque clairement la séparation entre ces deux espaces au fonctionnement différent. Un cheminement bien marqué relie les espaces pour favoriser la circulation et les échanges.

Afin de garder le caractère original du lieu, les arbres existants seront conservés et participeront à la protection solaire en été.

6

1,3, 4 - Chantier de construction du Hameau des Buis (2006-2011), chantier participatif suivi par l'architecte Pierre-Louis Gomez. © Hameau des Buis

2 et 5 - Les yourtes remplacent le bâtiment de l'école, vue

intérieure d'une salle de classe. © SA

6 - Hameau des Buis, plan masse et présentation générale du projet. © Hameau des Buis

Quant au Hameau des Buis, il réunit un certain nombre de critères qui semblent en faire une sorte d'« écovillage-modèle »⁸¹, avec toutefois une marge de progression relatée dans les témoignages. Un projet éducatif alternatif⁸² a motivé sa formation et sa construction pour rapprocher les familles de l'école. Entre 2006 et 2011, le programme de 22 logements (du T1 au T4) a été réalisé en matériaux écologiques (paille, bois, pierre sèche), respectant les savoir-faire locaux et une intégration à la topographie du site. Il est dessiné par un architecte, Pierre-Henri Gomez⁸³, qui a suivi le chantier mais a laissé la main au collectif des habitants pour la mise en place d'un chantier participatif, et qui en assure également l'entretien aujourd'hui⁸⁴. Une maison commune a été construite sur un ancien mas existant restauré peu à peu pour accueillir une partie de l'école. Cette dernière n'ayant pu être construite pour des raisons budgétaires, elle est également localisée dans trois grandes yourtes disposées au centre du hameau, et utilise aussi l'ensemble des sites intérieurs comme extérieurs selon les besoins des enfants. Un agriculteur vivant sur place fournit en priorité la communauté, un boulanger est également installé, et un élevage de chèvres est géré avec la participation de certains habitants. Tous les vendredis, les personnes extérieures peuvent se rendre au Hameau pour acheter quelques productions locales (fruits, légumes, pain, fromages de chèvre, entre autres).

Le Hameau des Buis serait-il donc une véritable démonstration « écotopique » ? Il reste incertain de l'envisager ainsi, d'autant que des paradoxes forts restent visibles. Le village est jeune (achevé en 2011) et pourtant sa population de départ connaît un certain *turn-over*. La visite du site et les témoignages recueillis nous ont permis de cerner que son modèle économique et de gouvernance sont fragiles. Depuis, il semble même que des conflits difficiles traversent le Hameau, mettant en péril le projet même de l'école. L'audience dans les médias⁸⁵ doit beaucoup à la capacité de conviction de Sophie Rabhi et de son compagnon Laurent Bouquet, fondateurs et gestionnaires du Hameau⁸⁶, tout en créant des tensions pour les autres habitants.

Mais plus que cela, un point important nous a frappé lors de notre visite. Alors que la création d'une école alternative est la motivation principale qui a su agréger autour d'elle la création

81 Sur son site web, le Hameau se présente comme suit « Le Hameau des Buis s'inscrit dans la continuité de la Ferme des enfants, porté par un désir collectif d'incarner le changement afin de participer à créer une société plus écologique et humaine. Développé par l'association la Ferme des enfants depuis 2001, cette oasis de vie comporte une cinquantaine d'habitants de 3 à 84 ans, un centre de formation, 80 élèves de la maternelle au collège, une ferme, une boulangerie... (...) », « Présentation Hameau des Buis », [s.d.]. URL : <https://hameaundesbuis.com/le-hameau/presentation/>. Consulté le 27 juillet 2019.

82 L'école du Hameau a débuté en pédagogie Montessori. Elle a évolué en Ecole démocratique (2018) accueillant les enfants de la maternelle jusqu'à 20 ans.

83 « LE CLUB OUI AU BOIS - Découvrez le projet de PIERRE-HENRY GOMEZ sur le Club OUI AU BOIS. », [s.d.]. URL : <http://www.club-oui-au-bois.com/decideurs/GOMEZ-100330..> Consulté le 16 mai 2018.

84 Les habitants prennent en charge toutes les opérations de tri, de recyclage des déchets, de compostage (tous les logements sont équipés de toilettes sèches), et de nettoyage annuel du bassin de phytoépuration qu'ils ont contribué à réaliser.

85 Sur le site web du Hameau des Buis, plusieurs liens permettent de visionner des reportages télévisés sur des chaînes nationales et locales, datant de 2006 à 2015, sur le projet et sa réalisation « Reportages sur le Hameau », [s.d.]. URL : <https://hameaundesbuis.com/reportages-sur-le-hameau/>. Consulté le 28 juillet 2019..

86 Détails dans la monographie Hameau des Buis en annexe.



1



2



3

1 - Dancing Rabbit (1997) écovillage situé dans l'Illinois, source : <https://www.dancingrabbit.org/>

2 - « 600 personnalités, 119 workshops, 46 pays représentés : voici les chiffres annoncés par le Global Ecovillage Network Europe pour définir la conférence des écovillages qui a eu lieu du 11 au 14 juillet 2018 dans l'écovillage Lilleoru, en Estonie. » source : <https://eco-villages.eu/2018/07/15/la-gen-ecovillage-conference-levenement-mondial-incontournable-des-ecovillages/>

3 - « Keuruu est un écovillage situé dans le centre de la Finlande. Après avoir été une ferme traditionnelle puis un centre de réhabilitation, cet énorme espace de 53 hectares héberge depuis 1997 une éco-communauté de 30 personnes de 1 à 75 ans ». source : <https://eco-villages.eu/2018/07/19/keuruu-en-finlande-lutter-contre-la-solitude-en-unissant-toutes-les-generations/>

d'un écovillage a priori⁸⁷, la composition des infrastructures scolaires — le mas⁸⁸ complété par les 3 grandes yourtes, l'atelier bois, la ferme, les extérieurs — souligne que l'école n'a pas été prioritaire dans le programme de construction, bien qu'elle figure sur le plan masse. Ainsi, le projet éducatif fondateur du Hameau est exprimé dans un vocabulaire architectural alternatif — la yourte, la tente, le tipi ne sont-ils pas des signaux forts des modes de vie contre-culturels ? — qui finit par prendre le dessus (visuellement et en terme de référence culturelle) sur les logements bioclimatiques qui ont demandé tant d'investissement. Le recours à ces constructions légères résout sans doute des aspects pratiques et budgétaires⁸⁹, mais leur dimension symbolique n'est pas moindre. Le Hameau des Buis ambitionne encore de trouver les financements pour construire son « école en dur ». Alors que dans les Cités écologiques de Ham-Nord et Colebrook, il s'agit d'un véritable choix pédagogique (une école en tous lieux), au Hameau des Buis, c'est par défaut que depuis 2011 l'école s'insère dans les lieux partagés du village (maison commune, ateliers, ferme) et dans des structures mobiles, transportables, auto-construites. **Cette situation traduit un décalage entre le rêve de départ et la réalité actuelle, évoquant la part toujours « perfectible » du projet communautaire, mais aussi les limites posées par le modèle économique du Hameau⁹⁰.**

5. DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ LOCALE VERS L'UNIFORMISATION MONDIALE

A travers les quatre terrains de notre deuxième séquence historique, nous venons de balayer des choix architecturaux (formes, matériaux) et spatiaux (récupération ou création d'exploitations agricoles) qui, tout en étant localement spécifiques à chaque communauté, traduisent la mutation de la communauté vers l'écovillage. **Cette mutation opère de façon paradoxale : avec une volonté de se fondre dans le territoire d'accueil et de se glisser dans les codes d'une vie rurale (habitat traditionnel, activités artisanales ...), l'écovillage développe une esthétique qui tend à l'uniformisation au niveau mondial.** Torri Superiore reste un cas formel particulier pour ce qui est du bâti, mais rejoint The Ecological City Colebrook, Hallingelille ou le Hameau des Buis pour l'aménagement rural de son territoire. Tous ont l'air d'appartenir à « la grande famille de l'écovillage mondial ». Tous sont différents mais très semblables dans leurs démarches, leurs valeurs. Et tous⁹¹ sont affiliés au GEN (Global Ecovillage Network).

De plus, l'échelle du hameau villageois est progressivement posée comme idéale, sans remise en question. La tentative de « vivre de la terre » y est déclinée de diverses façons et à différen-

87 En effet, le Hameau est conçu d'emblée comme un écovillage, contrairement à de nombreux projets écovillages actuels qui résultent d'une mise au norme progressive de leurs constructions, et non d'un programme architectural spécifique.

88 Le mas est aussi un lieu d'accueil, une cuisine, une salle commune. L'école est aussi en tous lieux au sein des deux Cités écologiques (Ham-Nord et Colebrook) mais elles en font un point essentiel de leur pédagogie.

89 Ils font aujourd'hui partie des réflexions, notamment juridiques, sur la crise du logement, la réduction nécessaire de l'empreinte écologique en matière de construction et ainsi la nécessité pour les communes d'un droit à l'expérimentation pour des formes d'habitats moins conventionnels Habitats alternatifs.pdf, [s.d.]. URL : <http://museefabre.montpellier3m.fr/pdf.php?filePath=var/storage/original/application/fff9793532b496f5b85946398c975031..> Consulté le 28 juillet 2019., Reconnaissance habitat léger droit experimentation.pdf, [s.d.]. URL : http://www.halemfrance.org/IMG/pdf/Reconnaissance_pour_I_HLMN_3.pdf. Consulté le 28 juillet 2019.

90 Modèle économique détaillé dans l'annexe monographique

91 Sauf le Hameau des Buis qui apparaît cependant sur la plateforme du Mouvement des Colibris.

tes intensités, mais avec des constantes majeures : la maison traditionnelle enveloppe une architecture écologique (en partie seulement pour les Cités écologiques), le travail de la terre (du jardinage à la production effective) produit des paysages nourris des mêmes intentions d'esthétisation (sauf pour Arcosanti et Earthship). Et il suffit de regarder les images d'autres écovillages à travers le monde pour retrouver les mêmes configurations déclinées.

Par ailleurs, le modèle de l'écovillage, nous suggère une réflexion en deux temps. D'une part, il ne nous semble pas coupé de l'histoire des mouvements communautaires plus anciens (localisation éloignée, seuils marquant la sanctuarisation de leur espace-laboratoire, résurgence de formes emblématiques comme le dôme géodésique et/ou d'emprunts au vernaculaire). D'autre part, le caractère rural de son univers de référence et sa tendance à l'uniformisation planétaire, laissent penser qu'ils se rapprochent davantage des diverses tentatives de « phalanstères » de la fin du XIX^e et du courant des kibboutz du début du XX^e siècle, que des initiatives plus débridées et anti-modélisation des années 1960-1980. L'« architecture de la contestation » se serait-elle progressivement dépolitisée et dépouillée de ses attributs formels inventifs (souvent portés par des artistes ou des architectes aux personnalités fortes) — sans rompre pour autant avec ses fondements utopistes, que sont une éducation alternative et un mode de vie écologique ?

L'apparition des écovillages semble relever d'un style que l'on pourrait qualifier d'architecture « écotopique ». Moins créative mais plus appropriable, moins visible mais plus inclusive, l'architecture de ce mode de vie se manifesterait par un recyclage de l'existant et la création d'aménagements ruraux à mi-chemin entre la ferme et le jardin partagé.

Après avoir analysé le contenu des productions de nos terrains, cette dernière déduction propose d'aller au-delà des formes pour interroger leurs motivations idéologiques. Les initiatives communautaires sont en quelque sorte des « économies volontairement faibles (douces) » qui placent leur « espoir en un monde meilleur » au devant même de leurs priorités quotidiennes. A travers la typologie de l'écovillage, leur engagement écologique se trouve aujourd'hui en première ligne. Cependant, il est aussi présent historiquement et se trouve être inclusif des luttes émancipatrices politiques et sociales.

Enfin, lorsque l'on s'interroge sur les apports potentiels des projets communautaires, on constate que, sur la longue durée, ils résident précisément dans leur opiniâtreté à inventer du projet de société, et surtout de mobiliser des moyens matériels et humains pour tenter de le réaliser.

C. ECONOMIES FAIBLES ET GOUVERNANCES OUVERTES, ÉCHELLES ET RÉSEAUX

En complément du dispositif d'expérimentation socio-spatial qu'elles construisent, les communautés cherchent à concilier une structure économique en adéquation avec les fondements d'un projet collectif au cœur duquel la dimension utopique insuffle une dynamique de recherche. Autrement dit, **si la communauté est un laboratoire d'architecture, elle est aussi potentiellement le lieu où cherchent à se concilier une économie ET une écologie de vie perfectibles.**

L'analyse des terrains et la compréhension du phénomène communautaire jusqu'ici nous incitent à entendre par « économie » le système organisationnel de la communauté, soit l'ensemble de ses activités, de ses revenus et des besoins nécessaires à sa subsistance. Puis par « écologie », le système de valeurs tel qu'il est décliné à travers la structuration du projet et ses modes de gouvernance, incluant le statut du foncier et des bâtiments, les instances de décision, les formes de participation⁹².

Partant de ces notions élargies, économie et écologie représentent pour les communautés et écovillages deux sphères qu'il s'agit d'harmoniser, voire de superposer parfaitement, au quotidien. Œuvrant à cela, elles tentent une fois de plus de raccrocher le *Principe Espérance* d'Ernst Bloch au *Principe Responsabilité* d'Hans Jonas. A l'image d'un arrimage dans l'espace, ce mécanisme est une opération complexe. Il vise un point d'articulation entre « rêve éveillé » d'un monde meilleur et « devoir au présent, pour les générations futures » d'anticiper un monde écologiquement viable (*ecologically safe*). C'est ainsi qu'en cohérence avec Michel Lallement précédemment cité⁹³, les expériences communautaires peuvent être qualifiées d'« utopies concrètes ». En effet,

« Ces rêves éveillés peuvent être vus comme une fuite hors du monde, mais ils ne sont pas que cela. En eux s'exprime aussi l'espoir d'une vie meilleure, espoir qui empêche la résignation face à l'état de fait, et incline à l'action. Ainsi, la véritable conscience utopique ne se contente pas de rêver le dépassement du déchirement relatif à son être-au-monde. Elle n'en reste pas à des « images de consolation » (Trostbilder), mais cherche bientôt à donner à ce dépassement une forme concrète, c'est-à-dire à l'inscrire dans la matérialité du monde. »⁹⁴

Utilisant leur insatisfaction manifeste à l'égard du *mainstream*, les communautés évacuent l'option du conflit ouvert⁹⁵ préférant construire une situation expérimentale, avec pour objectif de s'imaginer, s'inventer et de se concrétiser. Faisant cela, elles seraient « pleinement conscientes » d'enjeux qui les concernent et les dépassent tout à la fois, répondant alors à l'appel de Pierre

92 Lorsqu'elles sont disponibles, ces informations sont détaillées pour chaque terrain dans les annexes monographiques.

93 M. Lallement, *Un désir d'égalité*, op. cit.

94 S. BROCA, « Comment réhabiliter l'utopie ? Une lecture critique d'Ernst Bloch », *philonsorbonne Philonsorbonne* (2012), pp.3-4

95 C'est aussi ce qui les différencie des contre-cultures des oppositions frontales, des révoltes et des révolutions.

Rabhi — initiateur et soutien de plusieurs initiatives communautaire à vocation agricole⁹⁶ — à faire sa « part du colibri ». Les communautés d’hier et écovillages d’aujourd’hui apporteraient leur contribution spécifique à ces enjeux, tout en se sentant investis d’une dimension universelle.

Cette réflexion nécessite d’être vérifiée auprès de nos terrains d’étude en examinant la nature de leurs structures économiques et écologiques propres, puis leur inscription dans leur environnement, aux échelles locales et mondiales. Il nous intéresse également d’examiner si la spécificité de leurs économies est susceptible de fonctionner en réseau — ce qui témoignerait d’une évolution similaire au fonctionnement mondial tel qu’il s’est élaboré depuis les années 1950.

1. DES ÉCONOMIES NÉCESSAIREMENT (DOUCES OU) FAIBLES

Les structures économiques et écologiques de chacun de nos terrains renvoient à invariablement à des formes alternatives. Tous sont davantage en quête d’équilibre que de croissance, de production raisonnée (en fonction de besoins délibérément limités), qu’en recherche d’excédents, de bénéfices ou de spéculation. Ce décalage avec le *mainstream* est non seulement volontaire, il est fondamental : c’est sur lui que repose l’édifice de la communauté et de l’écovillage en termes de vie et de survie.

Il ne serait cependant pas approprié dans le cadre de cette recherche d’aborder cet aspect de leur projet par le champ théorique des économies alternatives. Nous ne sommes pas encouragés à le faire, d’une part parce que ce champ est vaste et qu’il ouvre des débats hors de notre compétence et de notre propos, d’autre part parce que les références citées lors des entretiens menés vont davantage vers les « maîtres à penser » ou les inspireurs de la communauté que vers des théoriciens de l’économie alternative.

En effet, Lama Foudation fait référence à Ram Dass, ex Richard Alpert et à son livre *Be Here Now*. Paolo Soleri s’inspire de Teilhard de Chardin pour son principe de *frugality* et de *lean alternative*. La Cité écologique se réfère à Michel Deunov Cornellier, l’initiateur de la communauté. Le Hameau des Buis va puiser aux sources de l’éducation alternative, citant Maria Montessori, la Summerhill School de Alexander Sutherland Neill (1883 – 1973) et la Sudbury Valley School, première école démocratique. Seul Torri Superiore cite les travaux de Serge Latouche et entretien des liens d’engagement avec le théoricien français de la décroissance. Lucilla Borio et Massimo Candella, fondateurs de l’écovillage, connaissent également les travaux d’Alberto Magnaghi et du réseau des territorialistes⁹⁷.

En somme, nous ne souhaitons pas « coller » des « mises en application » alternatives sur des situations qui ne s’en réclament pas.

Cependant, les idées circulent, les fondateurs de communautés s’informent et sont encouragés

96 P. Rabhi, *Manifeste pour des oasis en tous lieux.*, Lablachère (Ardèche), 1997.

97 Ils témoignent de leur expérience dans des publications notamment *Viaggio nell’Italia dei beni comuni: rassegna di gestioni condivise* (2012) relatant des expériences œuvrant au « territoire comme bien en commun » en Italie, P. Cacciari, N. Carestiato et D. Passeri

à le faire⁹⁸. Nous nous attachons donc à établir des connexions avec les modèles économiques alternatifs les plus connus lorsque cela est possible, et dont nous pensons maîtriser suffisamment le contenu scientifique en jeu.

Avant de retourner vers nos terrains, nous devons également préciser dans ce préambule que **leurs « systèmes de vie éco-logiques » sont loin de vouloir échapper au principe de l'économie de marché, mais qu'ils s'inspirent certainement des modèles de simplicité volontaire et de décroissance, qui lient justement « éco-nomie » et « éco-logie »** dans le sens où nous les employons. De même, il nous semble clair que ce positionnement va historiquement de pair avec la volonté de ne pas être captif du système capitaliste et de ses évolutions néolibérales successives. Le concept de capitalisme néo-libéral recouvre une histoire complexe et ancienne. Aux importantes critiques liées aux impacts de ce mode de fonctionnement généralisé sur l'écologie de la planète s'ajoute la position dominante des pays développés de l'hémisphère nord, précisément la zone géographique où sont implantés nos terrains. Ainsi le terme « néo-libéralisme », mérite que l'on s'y attarde un instant pour cerner le contexte dans lequel nous y faisons référence.

« C'est en 1968 que ce terme voit le jour, sous la plume de Karl Brunner. (...) [mais] officiellement [il est mentionné pour la première fois] à l'occasion d'un colloque convoqué par le philosophe Louis Rougier et qui a rassemblé vingt-six intellectuels, dont plusieurs économistes, à Paris, entre le 26 et le 30 août 1938, pour discuter de l'avenir du libéralisme, menacé par diverses formes de totalitarisme. (...) Comme le keynésianisme, le néolibéralisme est une vaste galaxie à l'intérieur de laquelle coexistent plusieurs courants. On ne peut le définir comme une théorie, encore moins comme une théorie économique. Il faut le voir comme une idéologie privilégiant les relations marchandes, la concurrence et l'entreprise comme les seuls modes efficaces et même possibles d'organisation, non seulement de l'économie, mais de l'Etat et de l'ensemble des relations humaines. (...) Ce courant de pensée se présente donc comme un support idéologique au courant de déstructuration de l'Etat-providence. (...) Les thèses ultralibérales qui se sont imposées à partir des années 1980 et les théories économiques qui leur sont associées ont ainsi servi à soutenir intellectuellement des choix politiques et à appuyer la mise en œuvre d'un programme de démantèlement de l'Etat-providence, de mise au pas des syndicats, de flexibilisation du marché du travail, d'accroissement des écarts de revenu par la réforme fiscale, de privatisation et de déréglementation, en particulier sur le plan financier. (...) [La] crise [de 2008] a un effet en retour sur les idées puisqu'elle provoque une remise en cause des thèses néolibérales. (...) »⁹⁹

98 Par exemple D.L. Christian et P. Adams, *Creating a life together: practical tools to grow ecovillages and intentional communities, Gabriola Island*, 2015., guide pratique de création et de tous les écueils économiques et juridiques à éviter pour être dans les 10% qui réussissent. De nombreuses publications sur internet, notamment sur les sites des plate-forme tels GEN ou FIC, ainsi que les nombreux entretiens et textes de théoriciens engagés comme Jacques Ellul, Serge Latouche, Murray Bookchin.

99 G. Dostaler, « Les chemins sinueux de la pensée économique libérale », *L'Economie politique*, n° 44, no 4 (novembre 2009), « (...) Cette rencontre est connue sous l'appellation de « colloque Lippmann » — la publication française de *The Good Society*, La Cité libre, du journaliste américain Walter Lippmann, en constituant le prétexte immédiat, avec la présence de son auteur à Paris. (...) Il y a une importante convergence idéologique, en dépit de divergences théoriques parfois profondes, entre les différentes composantes de ce vaste courant de pensée qu'on appelle le néolibéralisme. L'unité se fait dans une opposition résolue à l'interventionnisme keynésien, sous sa forme modérée autant que radicale, et dans une croyance dans l'efficacité des mécanismes de marché et de la concurrence. Il ne faut pas surestimer l'influence des théories sur les politiques économiques. Le lien n'est pas à



1



2



3



4



5



6

1 - L'entreprise Kheops Inc. installée dans les deux Cités écologiques, assure la prospérité des communautés. source : <https://www.kheopsinternational.ca/about-us/>

2 - Récolte pour la production d'huile d'olive à Torri Superiore, la communauté produit pour ses besoins et revend le surplus en direct comme un produit pour son activité d'écotourisme. source : <https://ecobnb.com/IT-imperia/accommodation/ecovillaggio-torri-superiore/9ktV0>

3 - Marché de petits producteurs invités ponctuellement au Hameau des Buis. source : <https://tampopo.bio/sur-les-marches-dardeche/>

4 à 6 - Entreprise de panneaux solaires Smart Energy installée à Colebrook, et éoliennes pour aller vers une autonomie énergétique. ©SA

D'un point de vue historique, le néo-libéralisme apparaît ainsi comme une construction idéologique traditionnellement « de droite » au sein de l'économie capitaliste, réclamant à la fois un marché débridé et une présence des états. Empirique, flexible, inventif, voire résilient, le système se montre capable de tirer avantage de ses propres dysfonctionnements, même les plus profonds. Pour les acteurs impliqués — états, entreprises, acteurs privés — comment imaginer un retour en arrière ou un changement de cap radical à une échelle macro sans mettre à mal les valeurs démocratiques et les libertés individuelles ? Notre propos n'est pas d'opposer un contre-discours à la complexité du phénomène néo-libéral, ni même de suggérer que les communautés et écovillages en apportent un. Nous souhaitons simplement situer leurs « économies » dans cette évolution contextuelle du système capitaliste, à l'égard de laquelle ils sont, historiquement comme aujourd'hui, en recherche d'alternative.

Ainsi, l'expression « économies faibles » que nous proposons pour qualifier leurs modèles organisationnels sert ici l'idée de ne pas occulter la dimension idéologique inhérente à ce type de démarche, ancrée depuis le XVIII^e siècle dans les courants socio-démocrates dits « de gauche » où l'Etat reste investi d'un rôle régulateur des forces idéologiques et économiques en présence, comme le rappelle Serge Audier :

« (...) la conscience de la crise écologique et de l'impératif d'y trouver une réponse économique, sociale et politique, a émergé beaucoup plus tôt dans la gauche qu'on ne le croit généralement, même si ce fut sous des formes hétérodoxes, et marginales, parfois même solitaires. Au sein de courants socialistes, anarchistes et républicains, voire ponctuellement libéraux, des éléments ou des germes de ce qu'on pourrait appeler rétrospectivement une « société écologique » ont été posés sans connaître toutefois le développement que leurs inventeurs espéraient. »¹⁰⁰

L'idée d'une position « faible » évoque également le caractère plutôt artisanal qu'industriel des économies communautaires. Enfin, le terme renvoie bien sûr à l'échelle et la représentativité réduites du phénomène communautaire, au regard de la surface planétaire et de la population mondiale.

a - Des activités économiques adaptées à des échelles réduites

Revenons à présent sur les expériences communautaires que nous avons rencontrées. Pour cette partie de l'analyse comparative, nous ne percevons pas de différence fondamentale entre les communautés de la période 1965-1995 et les écovillages des années 1995-2015. Chaque expérience étant spécifique, il est difficile d'aller vers une comparaison qui en passerait par le détail de leurs orientations au quotidien.

On peut cependant préciser que plusieurs typologies d'activités, souvent les mêmes (artisanat, agriculture, cadres et professions libérales, entreprises) cohabitent à différents niveaux de développement dans chaque communauté.

sens unique et, très souvent, les idées servent à justifier et à rationaliser ex post des politiques qui ont été imposées par les événements. (...) »

100 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis: pour une histoire alternative de l'émancipation*, op.cit., p.12



1



2



3



4



5



6



7



8

1 - Des professions libérales sont installées dans les communautés, comme des ostéopathes, à Hallingelille depuis 2018. ©SA

2 à 7 - L'entreprise Kheops a permis aux Cités écologiques de se développer côté canadien et américain en utilisant au mieux la législation et la fiscalité des deux pays : bâtiment,

salle de réunion et espaces de distribution (2 à 5) à Colebrook, atelier d'assemblage, vitrine de démonstration (5 à 7) à Ham-Nord. © SA

8 - Catalogue des produits Kheops, disponible en ligne.
Source : <https://www.kheopsinternational.ca>

L'artisanat concerne Lama Foundation (objets sérigraphiés, éditions), Arcosanti (cloches en céramique et en bronze), La Cité écologique Ham-Nord (vêtements éco-responsables), Torri Superiore (huile d'olive, confitures, plantes) et le Hameau des Buis (légumes, fromages, pain). L'agriculture est réellement développée à La Cité écologique Ham-Nord, à The Ecological City Colebrook, à Torri Superiore et au Hameau des Buis. Le travail à distance et l'installation de professions libérales sur site se pratiquent en majorité à Arcosanti, Earthship, Torri Superiore et Hallingellile. Enfin, on trouve des entreprises éco-responsables à Earthship (construction écologique), ainsi que dans les deux Cités écologiques d'Ham-Nord et Colebrook (équipements agricoles et structures de panneaux solaires, recyclage de palettes, recyclage de vêtements, création de vêtements éco-responsables).

Ceci étant dit, au-delà d'un inventaire détaillé, ce qui nous intéresse dans **ces activités, c'est qu'elles sont destinées en priorité aux besoins de la communauté**, et qu'elles sont valorisées dans les échanges externes, annonçant l'identité de leur « producteur », un peu comme une « marque de fabrique ». De plus, l'abandon d'une « ambition industrielle » au bénéfice d'une échelle volontairement réduite de production est significative. Cette échelle se veut proportionnée à celles du territoire de la communauté et de la population qui l'habite. Mais là encore, il faut introduire de la nuance.

Si les deux Cités écologiques ont développé, avec l'entreprise Kheops International Inc., une activité artisanale qui dépasse les besoins strictement communautaires¹⁰¹, quoiqu'ils produisent, les autres écovillages le font en priorité pour leurs besoins, puis pour en commercialiser l'éventuel surplus à des échelles infimes. Lorsque c'est le cas, ces surplus servent également deux objectifs : d'une part, attirer régulièrement vers la communauté des populations extérieures, d'autre part, renforcer l'attrait pour un écotourisme original. En effet, lorsque le Hameau des Buis organise un marché par semaine pour vendre ses productions (légumes, fromages, pain) alors que la communauté est loin d'être en autosuffisance alimentaire, c'est probablement parce que ce rituel hebdomadaire participe de son intégration locale, fait connaître son école et peut potentiellement attirer de nouveaux résidents. De même, Torri Superiore pour qui l'activité d'écotourisme participe du projet initial et de l'équilibre économique de la communauté, propose aux visiteurs de passage dans son hôtellerie une micro-vente de confitures faites à partir de ses agrumes, de tisanes issues de cueillettes, et quelques litres de sa précieuse huile d'olive, une fois sa propre consommation réservée.

La question de l'autosuffisance énergétique rencontre les mêmes disparités que celle de l'autosuffisance alimentaire. Mis à part le cas de The Greater World Earthship Community dont les habitats autonomes sont le fondement du projet, les autres terrains ont mis en place des systèmes de recyclage des eaux (toilettes sèches, épuration phytosanitaire au Hameau des Buis seulement) ou de production d'énergies alternatives (panneaux solaires essentiellement)

101 L'entreprise Kheops apporte des revenus substantiels aux Cités écologiques et crée des emplois également pour des populations des environs. Le modèle développé est unique parmi nos terrains. Il est abordé plus loin ainsi que dans l'annexe monographique.

dont la rentabilité n'est pas suffisante (sauf pour The Ecological City Colebrook¹⁰²) pour exclure leur raccordement aux réseaux officiels. L'injonction des *droppers* des années 1970 à vivre « *off-grid* » se trouve encore aujourd'hui majoritairement renvoyée à des horizons perfectibles.

Il est sans doute opportun de souligner ici que la difficulté de l'autonomie énergétique à s'imposer est historique. **L'idéologie de la connexion « qui était un idéal progressiste » est devenue et reste « la norme ».**

Comme le démontre Fanny Lopez, l'histoire de la déconnexion aux réseaux de flux est aussi une histoire de la concurrence, de choix politiques des états consistant à confier ces services à des entreprises privées et de la création d'une dépendance des « *abonnés* » motivée par la recherche du profit. Elle rappelle d'une part que « *l'autonomie énergétique est (...) une utopie technologique qui nourrit le projet architectural et urbain depuis déjà plus d'un siècle* », et que « *Bien au-delà des expérimentations de la contre-culture, elle trouve des antécédents conceptuels et expérimentaux dès la fin du XIX^e siècle* ». D'autre part, que « *Lorsque la déconnexion est évoquée, elle n'est jamais 'projet', rares sont ses valeurs de distinction positives. Elle apparaît le plus souvent comme le négatif de la connexion : elle est non désirable, marginalisante, punitive.* »¹⁰³ Bien que volontaires en la matière, les communautés n'échappent pas à la difficulté matérielle d'opter pour des systèmes d'alimentation en eau, électricité ou gaz déconnectés des réseaux « officiels ».

Par ailleurs, les activités de service sont bien représentées dans l'économie des organisations communautaires. On aborde dans le chapitre suivant la part importante du secteur de la formation avec diverses thématiques et formules principalement proposées sous la forme de *workshops* liant théorie et pratique. Mais il faut aussi mentionner l'existence d'une forme plus classique d'entreprises individuelles, même si elle concerne l'économie personnelle des résidents et pas directement celle de la communauté.

Il peut s'agir de cadres dont l'activité se prête plusieurs jours par semaine à un travail à distance. A notre connaissance cela est le cas à Arcosanti, Earthship, Hallingelille et au Hameau des Buis. Il peut s'agir également d'activités recevant du public dans la communauté, comme le groupement d'ostéopathes installés en 2018 à Hallingelille, certains d'entre eux étant également résidents de la communauté.

Comme mentionné plus haut, seules les deux Cités écologiques ont développé un modèle d'entreprises leur permettant de fournir des emplois à ses résidents, à leurs enfants et à des personnes extérieures à leurs communautés. Ce modèle joue une part importante dans la l'élargissement de la « zone d'influence » de la communauté. Chacune des deux Cités agit toujours en priorité localement (à Ham-Nord et à Colebrook), mais leur présence de part et d'autre d'une frontière avec les Etats-Unis¹⁰⁴ est pensée pour travailler en complémentarité avec les spécificités du système économique du Québec et du New Hampshire.

102 Ce qui s'explique par l'implantation à Colebrook de l'entreprise SmartEnergy of New England, produisant des structures et des panneaux solaires.

103 F. Lopez, *Le rêve d'une déconnexion: de la maison autonome à la cité auto-énergétique*, op.cit., pp.11-12

104 Ham-Nord et Colebrook sont situées à 150 km seulement l'une de l'autre.

Nous souhaitons entrer un peu plus dans le détail de ce fonctionnement économique original que nous n'avons pas rencontré ailleurs, ni parmi nos autres terrains, ni dans nos différentes explorations. Il est basé sur plusieurs entreprises créées par les résidents pour soutenir économiquement la communauté¹⁰⁵, mais principalement sur le succès de l'entreprise Kheops International.Inc¹⁰⁶, « distributeur de cadeaux significatifs ». Ces cadeaux « significatifs » recouvrent un catalogue de plus de 3000 objets, ésotériques en grande majorité (pendules, cristaux, figurines, bijoux ...), présentés ainsi :

« Depuis maintenant 20 ans, Khéops fabrique, importe et distribue un vaste choix de cadeaux porteurs de sens. Les produits offerts sont uniques, pour des gens de toutes confessions et de tout genre. De plus, l'équipe s'efforce de trouver des objets respectueux de l'environnement et manufacturés dans des conditions de travail éthiques pour les artisans. »

En effet, vers la fin des années 1990, la Cité écologique met en place l'activité Kheops en fabriquant une partie des objets dans les ateliers de Ham-Nord, notamment son produit phare, une petite pyramide en verre. Jusque là, rien de bien extraordinaire. Mais Kheops International est devenue au tournant des années 2000 le socle économique de la communauté à Ham-Nord, au point d'expliquer également en partie pourquoi elle s'est dupliquée côté américain à Colebrook. A quoi est dû ce succès ? Les fondateurs évoquent un événement historique — les attentats du 11 septembre 2001 — qui va avoir des conséquences économiques totalement inattendues de leur part. En effet, suite à ces attaques terroristes qui pour Ronald Greagh sonnent « *le crépuscule du monde occidental* »¹⁰⁷, le « marché de la spiritualité » fait un bond et avec lui la demande d'objets associés. Le pays le plus demandeur est alors les Etats-Unis. La Cité écologique sert la demande, enrichit son catalogue et connaît un développement qui lui permet de donner du travail à ses résidents. En parallèle, l'une des fondatrices — Maeva, juriste-fiscaliste dans un grand cabinet d'avocats canadien avant de tout lâcher pour aller vivre à La Cité écologique — réfléchit à l'optimisation de l'activité. Elle la met en perspective avec le besoin montant de donner à la jeune génération la possibilité de s'épanouir davantage. C'est ainsi que The Ecological City Colebrook est créée, proposant à des volontaires d'Ham-Nord de rejouer les pionniers de l'aventure communautaire, côté américain.

Au Québec, Kheops International reste un atelier de fabrication et un lieu d'importation des produits. Aux Etats-Unis où la fiscalité est plus favorable au conditionnement et à l'exportation, l'entreprise sert de levier pour l'installation de la « communauté sœur ». D'après les témoignages recueillis, outre les 80 emplois internes et externes générés, les revenus de Kheops sont aujourd'hui suffisants pour faire vivre confortablement la communauté et financer les

105 Kheops International — Distributeur de produits cadeaux significatifs, Respecterre Vêtements éco-responsables, CAP Eco-communautaire — Centre de formation, Ferme écologique — Ferme école, Fabrication Smartenergy — Soudure et création d'équipement agricole et de structures pour panneaux solaires, Palettes Grandmont — Revalorisation de palettes, Ferme Bioma-raichère — Agriculture certifiée biologique, Deuxième chance — Vêtements recyclés. On retrouve à Colebrook Khéops International, Smartenergy of New England, et en plus depuis 2011 BL Jewelry line.

106 « Kheops International Canada | Wholesale Gifts and Souvenirs | Ham-Nord, Quebec », [s.d.]. URL : <https://www.kheopsinternational.ca/>. Consulté le 6 septembre 2019.

107 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., p.15



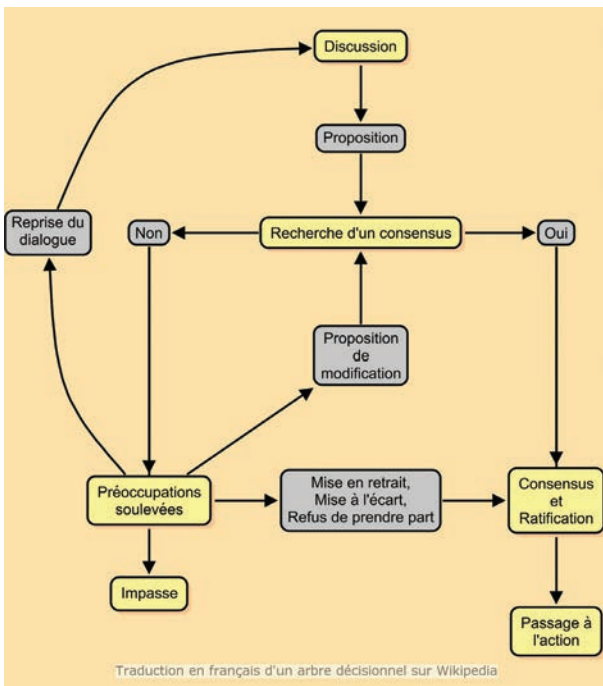
1



2



3



3

1 - Lama Foundation, résidents, trustees et membres en assemblée générale annuelle. source : <https://www.lamafoundation.org/about-lama-foundation/history-of-lama-foundation/>

2 - Au Hameau des Buis, adultes et enfants participent à des réunions de consensus, sur les projets pour l'école mais aussi concernant l'écolage (frais de scolarité), © Le Hameau des Buis, par Patrick Lazic

3 - A Torri Superiore, la communauté des résidents se réunit une fois par semaine et prend des décisions selon la

méthode du consensus. source : <https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/the-resident-community/>

4 - Ce schéma montre que la recherche du consensus s'efforce de prendre en compte toutes les positions, de donner une chance à des projets d'être reformulés, mais qu'elle peut aussi aboutir à une impasse. Pour ne pas bloquer la prise de décision, le consensus est pratiqué avec 80% d'accord dans la majorité des communautés, © Consensus-flowchart

nouveaux projets portés par ses membres : la création de la serre en aquaponie à Ham-Nord, de nouveaux équipements agricoles ou la création de nouveaux logements à Colebrook et l'accueil de nouvelles familles¹⁰⁸.

Le schéma économique ne nous a pas été détaillé davantage, mais on comprend ici que c'est probablement l'échelle réduite de la communauté qui permet aux dirigeants d'Ham-Nord d'analyser simultanément l'évolution de leurs activités et de leurs besoins, pour se projeter dans un développement conforme à leur vision initiale. Ceci nous amène à une autre corrélation tout aussi importante que celle entre le fonctionnement économique et l'échelle réduite de la communauté, c'est son articulation avec son mode de gouvernance.

b - Gouvernance, simplicité volontaire et décroissance

L'une des motivations les plus fortes des initiatives communautaires depuis l'avènement des utopies transformatrices des XVIII^e-XIX^e, repose sur le désir d'une société plus inclusive, plus égalitaire et participative dans son mode décisionnel, pour ce qui touche aux grandes orientations, comme à l'organisation de la vie quotidienne. De même, la vision écologique s'adosse aux valeurs d'égalité, de démocratie et de solidarité¹⁰⁹.

Le mode de gouvernance choisi par les communautés doit ainsi relever le défi complexe de conjuguer « toutes les échelles », des paramètres concrets (terrain, logement, nourriture) aux paradigmes humanistes et sociaux. Autrement dit, activer le « faire de l'utopie » en s'efforçant de réduire les distances entre : l'habitat et le territoire, la communauté implantée localement et les écovillages organisés mondialement, l'économique et l'écologique, les valeurs démocratiques et les nécessités quotidiennes.

Quels sont les modes de gouvernance pratiqués par nos terrains ? On se souvient que l'absence de règles de vie clairement définies et le flou décisionnel sont parmi les premières causes d'éclatement des communautés intentionnelles¹¹⁰. La plupart des communautés de la vague hippie, dont beaucoup étaient d'inspiration libertaire et anarchiste, ont disparu pour cause d'impossibilité à gérer des écarts trop importants entre leurs aspirations idéalistes et une organisation du quotidien satisfaisante pour tous. Si nous ne pouvons reconstituer ici les étapes de construction de chaque organisation¹¹¹, la durée d'existence des plus anciennes communautés de notre échantillon¹¹² semble indiquer que leurs modes de gouvernance devaient être efficaces dès le début, ou bien qu'ils ont évolué avec le temps. Quant aux écovillages, peut-être sont-ils les premiers bénéficiaires de ces évolutions ? Leur mode d'organisation interne semble avoir atteint une forme de maturité accordant d'emblée une place importante à leurs instances de régulation.

108 Avec le programme « We journey » Colebrook annonce « We are opening our doors again to new families ». Le nombre de demandes maximum ayant été atteint mi-2019, le programme reprend début 2020.

109 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., p.186

110 D.L. Christian et P. Adams, *Creating a life together*, op. cit.

111 Nous le faisons dans les annexes monographiques, autant que possible sur la base des témoignages et des sources recueillis.

112 Parmi les plus anciennes, Lama Foundation a fêté ses 50 ans en 2017, Arcosanti devrait le faire en 2020. La Cité écologique existe depuis 1985, soit près de 35 ans. Earthship et Torri Superiore ont dépassé les 20 années d'existence.

Nous ne percevons donc pas aujourd'hui de différence flagrante entre les deux sous-périodes de notre étude, et nous faisons l'hypothèse que ce lissage apparent est résultat d'une évolution. Car si on examine chaque cas séparément, la diversité reste présente, et apparaît comme la résultante d'histoires et de contextes de création abordés de façon plus détaillée dans les annexes monographiques.

Lorsqu'on tente de discerner les points communs à nos cas d'étude, il apparaît rapidement que tous fonctionnent avec une instance de direction à géométrie variable — un *board* ou une assemblée — auquel siègent différents statuts de participants (fondateurs, résidents, personnalités extérieures). En complément de cette instance de concertation et de décision, ils pratiquent la prise de décision par consensus, avec des taux d'accord fixés entre 80 et 100% pour qu'une proposition soit approuvée, soit une très large majorité. Le seul cas hors du schéma « board-consensus » est The Greater World Earthship Community qui fonctionne tout simplement sur la base d'un règlement de copropriété, avec toutefois l'adhésion à une charte de valeurs¹¹³.

A cela s'ajoutent à nouveau des fonctionnements nuancés. Dans la droite ligne de son héritage hippie et libertaire¹¹⁴, Lama Foundation se réclame toujours d'un projet de vie sans aucune forme de hiérarchie, quoique structuré par une assemblée annuelle réunissant les membres fondateurs, anciens résidents et résidents actuels. A Arcosanti, Soleri semble avoir été omniprésent, mais la Fondation Cosanti existe déjà de son vivant. Sous l'égide de cette instance, la direction de la fondation propose et le *board* approuve les propositions devant assurer la continuité de son projet. Par contre, il nous a semblé comprendre au fil des témoignages que si les résidents-employés d'Arcosanti sont régulièrement consultés, ils ne pèsent pas réellement dans les grandes orientations et la prise de décision. Ce constat n'est pas réellement surprenant dans la mesure où la personnalité de Soleri a « régné » sur la communauté durant plus de quarante ans (1970-2013), imprégnant encore les successeurs d'une grande admiration pour le « maître ».

Quand on passe à la période d'émergence des écovillages, on voit qu'ils ont également mis en place des instances de « réunion-décision » fonctionnant de façon plus ou moins souple. A Torri Superiore, le système est horizontal : les résidents se réunissent une fois par semaine, l'assemblée générale des membres a lieu deux fois par an, le Conseil des dirigeants (9 membres élus résidents et non résidents) tous les 3 mois. De même à Hallingelille, l'association des propriétaires dispose de réunions mensuelles optionnelles, les habitants sont organisés par groupes d'intérêt, et doivent consacrer six jours par an de travail collectif. Au Hameau des Buis, *« L'assemblée des habitants (...) se réunit une fois par mois. Les décisions se prennent par la voix du processus de décision par consentement. Certains secteurs du décisionnel sont pris en charge par des rôles si la décision engage leur responsabilité, mais une consultation du collectif constitue un préalable si la décision concerne une orientation majeure ou une question éthique qui doit être*

113 Le document est reproduit en annexe.

114 Mais avec une règle qui n'a pas changé : pas de drogues, pas d'alcool, pas de tabac, fidélité dans les relations de couple.

validée par tous. » Cependant, les fondateurs du Hameau, Sophie Rabhi et Laurent Bouquet, semblent être restés très impliqués — voire dominants — dans le système de décision¹¹⁵. Les témoignages recueillis évoquaient des tensions qui ont depuis conduit des ruptures profondes, telles des actions en justice actuellement en cours. Le site internet de l'écovillage reconnaissait que le « vivre ensemble » engendre des mécanismes complexes, devant faire l'objet d'une écoute attentive, extrêmement régulée, ainsi l'objet d'un *work in progress*¹¹⁶. Il a aujourd'hui ouvert une page pour « *tout comprendre du conflit* ».

Nous citons en dernier l'exemple des deux Cités écologiques pour plusieurs raisons. Elles ont l'expérience du plus grand nombre d'habitants et elles ont fixé cette limite à 150 personnes. Leur gouvernance est similaire et certaines personnes font partie des *boards* de deux lieux (notamment Maeva citée plus haut). Enfin, leur définition de la gouvernance d'un écovillage semble synthétiser toutes les composantes rencontrées ailleurs :

*« We have made decisions using different governance methods over the years, sometimes attending to the needs of the moment. The current Board of Directors is formed by all individuals currently in-charge of the different community services and/or businesses and its role is to overview the functionality of the Ecovillage and making sure we follow our mission and vision. For project implementation, subcommittees are formed with interested members. Major decisions concerning the whole community are based on the votes of all adult members with an 80% majority rule. »*¹¹⁷

Nous sommes passés par ce descriptif rapide des modes de gouvernance des communautés étudiées pour mettre en évidence que leur expérimentation est autant spatiale que sociale, et que ces deux composantes s'efforcent de prendre en considération de multiples contraintes. La faible amplitude du nombre de résidents permanents — entre 10 (Lama Foundation) et 150 personnes au maximum (La Cité écologique)¹¹⁸ — rappelle combien **il s'agit de micro unités de vie. Pour autant, leur organisation n'en est pas moins complexe.** Elle semble requérir un investissement autant personnel que collectif destiné à cimenter et articuler l'ambition « éco-logique » globale. Plus encore, elle s'appuie sur une autre « méta-exigence » — concilier

115 « Je ne sais pas si vous vous rendez compte mais j'adore vivre ici, je suis très contente d'être là, je trouve que c'est un bel endroit, que l'idée de base est forte, qu'il y a un fort potentiel, qu'il y a de vraies possibilités. Mais il y a certains comportements humains qui pour moi n'ont pas lieu d'être, et justement qui pensent que hiérarchiquement ils sont au-dessus [allusion aux fondateurs Sophie Rabhi et Laurent Bouquet évoqués au moment de la demande d'interruption de l'enregistrement]. Personnellement, cela me pose vraiment un problème, surtout quand on est dans un projet en gouvernance partagée, sur un pied d'égalité. » Témoignage de Mélanie, septembre 2018.

116 « Vivre ensemble », L'écovillage, [s.d.]. URL : [https://hameaudesbuis.com/vivre-au-hameau/vivre-ensemble/..](https://hameaudesbuis.com/vivre-au-hameau/vivre-ensemble/) Consulté le 9 septembre 2019.

117 « Community Living | Cité Ecologique of New Hampshire », [s.d.]. URL : [https://citeecologique.org/community-living/..](https://citeecologique.org/community-living/) Consulté le 9 septembre 2019.

118 Lama Foundation : 10 résidents permanents durant l'année, jusqu'à 100 personnes en été pour les workshops ; Arcosanti : environ 60 habitants permanents, jusqu'à 100 personnes avec les volontaires et stagiaires ; Earthship : population des résidents évaluées à environ 100 personnes, auxquelles s'ajoutent les participants aux workshops ; La Cité écologique Ham-Nord : entre 120 et 150 personnes ; Torri Superiore : 30 résidents environ ; The Ecological City Colebrook : 40 personnes et recrutement de familles en cours ; Halingelille : 80 personnes environ ; Le Hameau des Buis : 60 résidents, auxquels s'ajoutent entre 50 et 80 enfants inscrits à l'école.



1



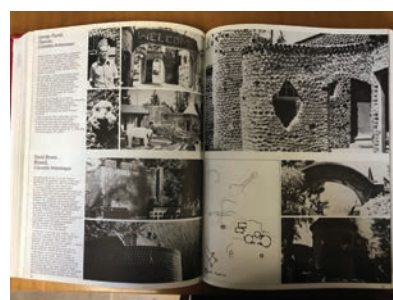
2



3



4



5



6

1 - Intérieur reconstitué de la Cabane de Thoreau à Walden, probablement d'après ses descriptions . Source : <https://www.walden.org> « (...) J'ai donc une maison couverte de bardeaux étanches et enduite de plâtre, longue de quinze pieds et large de dix, dotée de poteaux de huit pieds et comprenant un grenier et un placard, une grande fenêtre de chaque côté, deux trappes, une porte à un bout et une cheminée en briques à l'autre. » Walden, pp.55-60

2 - Tiny house à Portland. Source : <https://chewelahindependent.com/proposed-legislation-would-make-tiny-home-zoning-easier/>
Le mouvement des Tiny houses (micromaisons) est un mouvement social et architectural prônant la simplicité volontaire par l'habitation de petites maisons. Aux États-Unis, la taille moyenne d'une maison unifamiliale est passée de 165 m² en 1978 à 230 m² en 2007 et ce, malgré la réduction de la taille des familles américaines sur cette période. Le *small house movement* est né de la volonté de réagir contre cette évolution en limitant la surface habitable à 93 m². Bien que l'idée ait été évoquée par des précurseurs, tels Lloyd Kahn² et Lester R. Walker, on attribue le lancement du mouvement à Sarah Susanka, qui a coécrit *The Not So Big House* (1998).

3 à 6 - Le numéro 179 de l'Architecture d'Aujourd'hui paru en

1975 est consacré à l'Architecture douce. ©SA

On peut y lire une longue introduction, dont nous donnons seulement un extrait ici, donne une définition de ce que la revue entend par architecture douce « Elle recouvre suivant les cas, l'Architecture sauvage, l'Architecture spontanée, l'autoconstruction, ou l'Assistance architecturale (Advocacy planning). (...) Il ne faut pas confondre l'architecture populaire ou l'architecture vernaculaire avec les nombreuses manifestations de l'Architecture douce. L'une se situe entièrement dans un mode de production précapitaliste et préindustrielle où la division du travail n'a pas transformé le secteur de la construction, notamment en milieu rural. L'autre est essentiellement un avatar des sociétés industrielles (...). L'architecture douce pratiquée par les marginaux et qui s'est développée surtout aux Etats-Unis, est un épiphénomène ambigu dans la mesure où, s'opposant à la forme la plus avancée du capitalisme industriel, elle renoue avec les origines idéologiques qui donnèrent naissance à ce capitalisme (...), c'est une résurgence de l'idéologie anti-urbaine traditionnelle chez les intellectuels américains (cf. Thoreau) un retour à l'état de nature, une exaltation de la mystique communautaire, panthéiste ou messianique, mythe du pionnier, de l'homme seul, confiant dans sa propre capacité de généraliste. (...)

un système social « ouvert » avec une expérience spatiale relativement « fermée » — qui renvoie aux tensions, limites et fragilités inhérentes au processus même du consensus.

Nous en sommes arrivés à présent au point où nous pouvons rapprocher nos terrains des fondements des économies de la simplicité volontaire et de la décroissance. Comme évoqué plus haut, ces modèles théoriques ne sont jamais cités par nos terrains. Pour autant, ce rapprochement nous permet d'élargir le cadre de l'analyse comparative dans deux directions : le *Natural design* et l'architecture vernaculaire.

Nous ne ferons que les évoquer car elles constitueraient des sujets à part entière. Il s'agit de rappeler très brièvement que la simplicité volontaire en architecture peut être représentée par le mouvement des autoconstructeurs, par la mouvance du *Natural design*, et par les architectes qui ont porté une attention particulière à l'architecture vernaculaire et en ont repris les logiques dans leurs projets.

Pour le mouvement des autoconstructeurs, la figure de Thoreau est souvent citée comme un point de référence historique, notamment sa cabane à Walden dont il donne un descriptif précis. Dans les années 1960-70, *L'Architecture d'aujourd'hui* a produit des numéros fameux sur ces pratiques marginales, les qualifiant d'« architectures fantastiques » ou « d'architectures douces » leur reconnaissant ainsi un réel statut d'objet architectural, pour leurs qualités structurelles, formelles et esthétiques¹¹⁹.

Le mouvement du *Natural Design*, largement porté par les architectes de la contre-culture, dont Syn Van der Ryn¹²⁰, est également l'une des expressions du mouvement de la simplicité volontaire en architecture. Le *Natural Design* ouvre un champ hybride, croisant les acquis de l'architecte « savant » avec une appropriation des pratiques des autoconstructeurs. Concrètement, il s'agit de déconstruire le superflu en matière de conception et fabrication d'une habitation, ainsi que de la réconcilier avec des besoins humains basiques afin d'entrer en cohérence avec son environnement.

Par ailleurs, dans la lignée de Rudofsky, certains architectes, comme Hassan Fathy et André Ravéreau nous semblent également des références incontournables en matière de simplicité volontaire. Ils ont tenté de faire bouger les lignes depuis l'intérieur de la profession en défendant l'intérêt des pratiques vernaculaires pour leur logique intrinsèque. Leur prise en compte des particularismes géographiques et culturels, des matériaux locaux, des méthodes de construction bioclimatiques anciennes situe actuellement leur œuvre dans un périmètre particulièrement pertinent au regard des enjeux soulevés aujourd'hui par l'éco-construction. Enfin, renvoyant davantage au nomadisme, le *Tiny house movement* représente une autre voix atypique adhérant aux valeurs de simplicité volontaire. Apparu il y a une quinzaine d'années aux Etats-Unis, il semble se répandre actuellement en Europe. La plupart des *Tiny houses* étant accrochées à une voiture comme des caravanes, leur filiation historique remonte clairement

119 *L'Architecture d'aujourd'hui*, op. cit., n°99, 1962, « Architectures Fantastiques » ; n°179, 1975, « L'Architecture douce ».

120 Sim van der Ryn, architecte et enseignant, a enseigné à Berkeley, durant 35 ans. Dans les années 1970, il a notamment initié des *workshops* d'autoconstruction avec des étudiants. Ce point est développé dans le chapitre sur les *workshops*. « About Sim Van der Ryn », Sim Van der Ryn, [s.d.]. URL : [http://simvanderyn.com/..](http://simvanderyn.com/) Consulté le 25 août 2018.

aux *Rolling Homes* initiées par le mouvement hippie dans les années 1970¹²¹.

Ces quatre expressions de la simplicité volontaire en architecture restent — est-il besoin de le souligner ? — marginales, en nombre comme en diffusion. De fait, malgré une démarche qui interroge des enjeux contemporains (construction participative, recyclage des matériaux, économie de moyens et d'espace, intégration de techniques adaptées à la géographie et au climat), ces pratiques ne font toujours pas l'objet d'une attention particulière à l'heure actuelle.

Cette parenthèse nous a permis d'ancrer le projet communautaire dans une mouvance architecturale signifiante historiquement, même si toujours minoritaire. Regardons à présent le modèle de la simplicité volontaire¹²² en termes économiques pour mieux comprendre les liens entretenus avec la construction socio-spatiale de nos terrains d'études.

Ce modèle économique émerge dans les années 1930. Il est alimenté par un certain nombre d'écrits, avant de trouver des prolongements à partir des années 1970 dans le mouvement de la décroissance¹²³. Ce dernier ne cesse de se développer depuis et de se ramifier en différents courants¹²⁴, en Europe comme aux États-Unis¹²⁵.

Tout aussi complexes que ceux de la construction du libéralisme et du néo-libéralisme, les mouvements de la simplicité volontaire et de l'économie de la décroissance ne peuvent être détaillés ici en dehors des grands préceptes qui les caractérisent. Quels sont-ils et en quoi peuvent-ils être rapprochés de nos cas d'étude ?

Deux enjeux complémentaires sont au cœur des deux écoles de pensée : il s'agit de contenir la crise écologique tout en se dirigeant vers une société plus égalitaire à l'échelle mondiale. En effet, alors que le modèle de la simplicité volontaire met en avant des « règles de vie » assez généralistes, celui de la décroissance s'efforce de proposer des « solutions » qui semblent pragmatiques et applicables, par tous et à court terme.

On se souvient que la volonté de rupture avec le *mainstream* est une caractéristique forte des communautés et écovillages depuis les années 1960-70. De même, les partisans de la simplicité volontaire placent la culture du consumérisme au centre de leur critique : créant addiction et fuite en avant, consommer toujours plus ne ferait qu'augmenter une aliénation sans limite au système. Pour stopper les impacts de la consommation sur l'environnement et remédier à la crise écologique, il faudrait opérer un retour vers les vraies richesses que sont les vies sociales et familiales, et la reconnexion avec la nature. Enfin, peu confiant dans les politiques publiques,

121 J. Lidz, *Rolling homes.*, 1979.

122 Parmi les principaux acteurs de ce mouvement : Richard Cregg, disciple de Gandhi en propose le concept dans *The Value of voluntary simplicity* (1936), Helen et Scott Nearing l'abordent par *Living the Good Life: How to Live Simply and Sanely in a Troubled World* (1954). On peut également citer les œuvres critiques d'Ivan Illich (1926-2002), de Jacques Ellul (1912-1994), ainsi que l'ouvrage de Serge Latouche avec *Faut-il refuser le développement* (1987). Enfin, le Réseau Québécois pour la simplicité volontaire en donne une définition complète sur son site internet (<http://simplicitevolontaire.org/la-simplicite-volontaire/definition/>).

123 A partir des années 1970, le modèle de la décroissance s'oppose aux conséquences du processus d'industrialisation (disfonctionnement économique comme le chômage, la précarité, la pauvreté, l'aliénation au travail), les désastres écologiques (pollution, détérioration des écosystèmes). L'antropocène est dénoncé pour se retourner contre l'homme lui-même.

124 Le concept de décroissance est rapproché depuis les années 2000 de la notion de soutenabilité (*sustainability*). Il s'accompagne d'une critique du « techno-scientifisme » et de l'émergence de la pensée alter-mondialiste.

125 Le rapport Meadows (1972) donne le coup d'envoi en défendant l'idée d'une croissance 0, suivi de la théorie de la décroissance (*downshifting*).

le mouvement de la simplicité volontaire en appelle à la responsabilité citoyenne, individuelle et collective pour prendre les mesures appropriées visant à changer profondément nos modes de vie.

Les principales critiques qui sont adressées à la « simplicité volontaire » mettent en avant un impossible retour en arrière de nos sociétés, ainsi que la tentation passéiste par la négation du progrès. Outre la méfiance envers les politiques publiques, ses partisans pensent effectivement que toutes les sciences ne sont pas forcément bonnes pour l'homme. Ils prônent une science choisie, le développement de technologies résilientes, accessibles à tous, favorisant l'autonomie énergétique (fabriquée et dépannée localement), nécessitant peu de ressources et polluant pas ou peu, conviviale et performante.

N'est-ce pas point par point ce que tentent de mettre en application nos communautés en choisissant de fonder des unités de vie « éco-logiques » en dehors du système traditionnel ?

Voyons à présent ce que préconisent les « décroissants ». Partant des mêmes constats que l'école de la simplicité volontaire, ils proposent également une remise en question concrète de nos modes de vie. Ils commencent par la mise en place de systèmes d'énergies renouvelables, de modes de déplacements non polluants et décident d'opter pour la relocalisation des économies pour réduire l'empreinte écologique.

Sur ces points plus concrets que des déclarations d'intention, nous avons vu que nos terrains s'efforcent d'utiliser des énergies renouvelables (solaire, biomasse, récupération des eaux, etc. ...) et de développer des économies de subsistance en lien avec leur environnement immédiat. Enfin, l'approche des décroissants comprend un volet social avec la mise en place d'un « revenu social inconditionnel »¹²⁶ qui ne peut que rester le privilège d'un Etat.

Sur ce point, aucun de nos terrains ne pratique la distribution d'un revenu universel. Cependant, de ce que nous en avons vu, les communautés et écovillages sont certainement des lieux où une certaine solidarité s'organise autour de peu de moyens. A l'appui, le cas de Lama Foundation où les dix résidents permanents qui gèrent les lieux toute l'année et organisent les activités, reçoivent un petit revenu pour leurs besoins personnels, tout en étant nourris et logés sur place. Rappelons également que La Cité écologique procure du travail à ses membres, soit via les entreprises abritées, soit par leur contribution aux différents secteurs la communauté (formations, travaux agricoles, ...). Enfin, la plupart des terrains — Lama Foundation, Arcosanti, les Cités écologiques, Torri Superiore, Hallingelille, le Hameau des Buis — ont mis en place des repas en commun (de une à deux fois par jour, à une fois par semaine) qui sont préparés collectivement et sur les deniers de la communauté (regroupant revenus directs et contributions des résidents), à partir de récoltes ou d'achats groupés. Les Cités écologiques et Torri Superiore disposent même de garde-manger collectifs où des produits de base sont mis à disposition des résidents, invités à se servir selon leurs besoins.

126 Mais alors que « La contestation de la croissance économique est un fondement de l'écologie politique l'idée de décroissance reste compliquée pour les penseurs de gauche dont beaucoup sont encore accrochés à l'idéologie keynésienne et aux Trente Glorieuses qui s'en sont suivies », B. Clémentin et V. Cheynet, « Institut d'Etudes Economiques et Sociales pour la Décroissance Soutenable », [s.d.]. URL : <http://www.decroissance.org/index.php?chemin=textes/decroisoute..> Consulté le 1 septembre 2019..

Ces avantages en nature ne sont pas chiffrés. Pourtant, ils permettent aux membres de réduire considérablement leurs dépenses alimentaires, et ainsi de disposer de revenus personnels moins élevés que dans le système traditionnel.

Pour résumer, les deux approches — simplicité volontaire et décroissance — s'accordent sur le fait qu'on ne peut pas croître indéfiniment dans un monde fini, qu'il est urgent de réviser les indicateurs de richesse, la place et la valeur du travail, et bien sûr de réduire les dépenses et les consommations en énergie et alimentation. Cette critique, et les préconisations qui l'accompagnent, s'inscrivent dans la lignée des grandes vagues de remises en question de la ville industrielle au XIX^e siècle, de la société de consommation au XX^e siècle, du système capitaliste néo-libéral au XXI^e. Depuis les années 2000, le terme de simplicité volontaire est remis au goût du jour, et on voit s'opérer des rapprochements scientifiques et institutionnels. Alors que les rapports successifs du GIEC informent régulièrement sur les évolutions climatiques, les rassemblements internationaux tels les Sommets de la Terre et les COP investissent ces problématiques et prônent une révision à la baisse du mode de vie occidental. De même, on constate ici la reprise de thèmes déjà très présents dans les années 1970, alors que les crises du pétrole (1973 et 1978) ébranlent les économies occidentales.

Nous sommes aujourd'hui devenus familiers des injonctions au développement durable comme solution à la crise écologique, à la nécessité d'établir des équilibres entre pays riches et pays pauvres, à l'urgence à fusionner économie et écologie. Les controverses et résistances sont nombreuses, contestant la véracité des chiffres. Mais surtout, elles soulèvent — comme le développe Serge Audier¹²⁷ — une grande difficulté des états, comme des partis politiques de droite et de gauche, à « renoncer » à l'idée de croissance, entendue comme un synonyme de l'idée progrès, seule pourvoyeuse d'avenir meilleur pour l'humanité.

Ainsi du point de vue de la « théorie », nos cas d'étude nous semblent en cohérence avec les grands axes de la simplicité volontaire et de la décroissance. Le fait qu'ils ne s'y réfèrent pas — pas ouvertement du moins — ne signifie probablement pas qu'ils les ignorent ou évitent de s'en inspirer, mais que leurs expériences sont davantage ancrées dans la pratique, que dans la théorie. L'intérêt de ce constat est qu'il met en évidence d'autres similitudes entre les communautés et ces deux modèles économiques.

D'une part, ces derniers sont minoritaires dans leurs prises de positions et nombres de partisans. D'autre part, il n'est pas risqué d'avancer qu'ils prêchent dans les marges de leur champ disciplinaire et que leur audience auprès des politiques publiques ne semble pas en passe d'advenir.

En revanche, la théorie s'intéresse-t-elle à la pratique ? Nous n'avons pas pu avec certitude établir que certains théoriciens de ces « économies pauvres », auraient pu prendre en compte les expériences « éco-logiques faibles » que nous étudions comme objet de démonstration de leur pro-

127 "La notion de développement durable est qualifiée d'oxymore, le retour à des technologies simples est dénoncé comme une régression, l'épuisement des ressources est contesté, sur la base de contre-études, les préceptes de simplicité volontaire sont qualifiés de néo-malthusianisme". in S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., S. Audier, *L'âge productiviste: hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, La Découverte, 2019.

pos. Leurs propositions se positionnent davantage à des échelles nationales et internationales, tentant ainsi d'œuvrer sur les mêmes périmètres que les théories économiques « classiques ». Pourtant, en revenant à l'urgence des enjeux écologiques sur laquelle marges et *mainstream* semblent actuellement s'accorder — du moins dans le discours, si ce n'est sur les moyens, les méthodes et les finalités — et face à ces similitudes entre des théories et des pratiques qui semblent poursuivre les mêmes objectifs sans réellement se croiser, on s'interroge. Si les théoriciens des économies « alternatives » portaient un intérêt à des expériences socio-spatiales bien réelles, cela n'ouvrirait-il pas la possibilité de révéler diverses mises en applications de leurs idéologies, de leurs recommandations pratiques, et apporter une audience plus large à leurs propos ? La même question se pose dans le domaine de l'architecture, mais nous y revenons dans notre conclusion.

Dernière interrogation dans ce domaine, les utopies concrètes seraient-elles des adaptations libres — et pour cela volontairement ignorantes — des modélisations théoriques ? La liberté d'interprétation et d'action dont elles font preuve est-elle simplement le fait d'une échelle réduite, ou bien d'autres facteurs, plus culturels et idéologiques comme l'héritage anarchiste et libertaire mis en avant par Ronald Creagh, entrent-ils en ligne de compte ? Nous ne saurions répondre à ces questions qui ouvrent encore le sujet au-delà de ses limites disciplinaires. Elles nécessiteraient une passionnante enquête sociologique approfondie auprès des théoriciens concernés, ainsi que des communautés et écovillages en activité.

2. DU VILLAGE LOCAL AU RÉSEAU MONDIAL

En ouverture de ce point sur les caractéristiques des économies et modes de gouvernance des communautés, nous évoquons une fois encore **les dimensions opposées, tendues, à partir desquelles les utopies concrètes se construisent** : de grandes aspirations à concilier (le *Principe Espérance* d'Ernst Bloch et le *Principe Responsabilité* d'Hans Jonas), un choix radical (mais « *soft* ») pour l'alternative face au système dominant, un retour à une vie locale et des objectifs de faible dimension pour « faire sa part » des grands enjeux mondiaux, un épanouissement personnel en cohérence avec une communauté de proximité, elle-même membre d'une communauté planétaire adhérant aux mêmes valeurs.

On note également que **leurs systèmes de fonctionnement, économie et écologie, ainsi que leurs modes de gouvernance « ouverts » sont imbriqués, façonnés et dédiés à faire fusionner ces différentes contraintes**. Chacune s'entend à la fois comme une valeur et un niveau d'échelle. Plutôt que de revenir sur les valeurs que nous abordons sous de multiples angles tout au long de la recherche, ce sont les niveaux et emboitements d'échelles que nous souhaitons évoquer ici.

L'échelle de la communauté est évoquée dans les points précédents traitant des caractéristiques architecturales et des aménagements spatiaux. L'échelle du territoire se lit à travers les systèmes de fonctionnement économique et de gouvernance. Notre sujet ne peut s'étendre à dresser un inventaire des connexions territoriales de chaque terrain. Nous avons pu constater que cette échelle, probablement la plus effective, est très ancrée dans le réel des habitants.

Cependant, le dernier niveau que nous souhaitons développer ici est celui du réseau mondial. En effet, comment expliquer que ces communautés qui se réclament avant tout d'une intégration dans leur territoire de proximité — la tendance est encore plus forte avec les écovillages — soient aujourd'hui parties prenantes de réseaux internationaux ? Comment se manifestent ces réseaux et quelles sont leurs résonances, leurs objectifs, leurs dynamiques ? Poursuivant l'objectif d'une analyse comparative, nous explorons leurs différentes modalités en nous appuyant sur nos terrains.

a - Comment se manifestent ces réseaux ?

Deux images presque similaires ouvrent cette réflexion : il s'agit de deux cartes diffusées par le GEN et par la FIC figurant à elles deux, environ 2000 écovillages répartis sur le globe. Ces cartes sont des dessins, pas même des vues satellites, ce sont des virtualités. Pourtant elles remplissent très efficacement leur mission : celle d'inscrire physiquement les communautés et écovillages dans l'espace géographique réel, et dans le présent.

Quoi de plus abstrait qu'un planisphère et des points de couleur pour figurer les implantations des communautés ? Pourtant le message reste clair : la communauté mondiale des écovillages est présente partout dans le monde, près des villes comme dans les lieux les plus reculés. Elle s'auto-recense sur des plateformes d'information et de communication¹²⁸. Pour cela, elle dispose aujourd'hui de la technologie de l'internet qui, au-delà de permettre des échanges permanents et quasiment en temps réel, est devenu l'un de ses outils naturels pour signaler son existence, diffuser son expérience, attirer du public et des ressources par ses activités, s'inscrire dans une mouvance mondiale qui renforce son assise territoriale.

A la trilogie *Place Work Folk* de Patrick Geddes — qui précède et inspire les mouvements du Bioregionalism et du Territorialisme actuel — ne faudrait-il pas désormais ajouter le mot Net ? **Soit considérer l'emboîtement Places Work Folk Net comme une actualisation des données et des niveaux d'interactions à prendre en compte.**

Alors qu'elle trouve des points d'ancrage dans des géographies aux caractéristiques physiques uniques (*Places*) accueillant des expériences communautaires bien réelles (*Work Folks*), l'image de ce « Net » virtuel questionne. La cartographie d'une « *Ecotopia* » éclatée à travers le monde nous montrerait-elle que le rêve de Fourier et de ses disciples d'établir une « société harmonique » sur la base de phalanges « en réseaux » serait en passe de s'accomplir, grâce une technologie qui lui est largement postérieure ? Serait-elle également un marqueur significatif d'une amplification du mouvement communautaire ?

128 par exemple : *Foundation for Intentional Communities* « Communities Directory - Find Intentional Communities », [s.d.]. URL : <https://www.ic.org/directory/>.. Consulté le 13 septembre 2019., *Global Ecovillage Network* « Ecovillage Map - Search Ecovillage Projects around the World », Global Ecovillage Network, [s.d.]. URL : <https://ecovillage.org/projects/map/>.. Consulté le 23 septembre 2018., *Réseau français des écovillages* « Réseau des Ecovillages », [s.d.]. URL : <http://www.rama.1901.org/ev/reseau.html>.. Consulté le 13 septembre 2019., *Ecovillages Europe* « Ecovillage Europe – A journey to find a sustainable lifestyle in harmony with nature », [s.d.]. URL : <https://eco-villages.eu/>.. Consulté le 13 septembre 2019., *Rete Italiana Ecovillaggi Ecologici* « Rete », RIVE - Rete Italiana Villaggi Ecologici, [s.d.]. URL : <https://ecovillaggi.it/?jij=1568367390037>.. Consulté le 13 septembre 2019., *WHO Global network* « About the Global Network for Age-friendly Cities and Communities », Age-Friendly World, [s.d.]. URL : <https://extranet.who.int/agefriendlyworld/who-network/>.. Consulté le 13 septembre 2019., réseau adhérent du FIC « Home | Federation of Egalitarian Communities », [s.d.]. URL : <http://www.thefec.org/>.. Consulté le 31 mars 2018.

Il n'est évidemment pas aisé de répondre directement à ces deux interrogations. Nous pouvons toutefois les aborder en remarquant un certain niveau de flou qui entoure les chiffres relatifs au nombre de communautés intentionnelles. Puis, nous proposons de revenir sur les liens historiques traçables entre l'émergence de l'internet et celle des écovillages.

Quelques chiffres pourraient nous aider à mesurer l'échelle réelle de leur représentativité et les variations significatives au cours des siècles. Combien y-a-t-il de communautés en activité dans le monde à l'heure actuelle et combien y en avait-il précédemment ? Il semble qu'il n'ait jamais été possible de les dénombrer avec exactitude. Ce constat est récurrent quel que soit le segment historique que nous avons abordé en première partie au cours de l'historiographie, que ce soit dans ses grandes lignes (XIX^e-moitié du XX^e) ou plus en détail (1965-2015). Les sources qui abordent ces questions annoncent elles-mêmes des estimations, y compris quand elles se réfèrent à des typologies précises de communautés¹²⁹.

Comme indiqué dans la première partie de la recherche, c'est sur la base des deux cartes d'implantation — les « écotopies éclatées » — fournies par le GEN et la FIC, réseaux les plus importants en nombre d'adhérents, que nous avons tenté d'établir une estimation quantitative des communautés et écovillages actuellement en activité. La difficulté d'un comptage précis tient à plusieurs facteurs. Tout d'abord, le caractère historiquement instable du phénomène communautaire : tous les jours de nouvelles initiatives périssent alors que d'autres émergent, et seulement environ 10% subsistent sur le long terme. C'est sans doute pour cela que Ronald Creagh évoque davantage des « vagues » communautaires, basées sur des mutations qualitatives, que sur des évaluations chiffrées lorsqu'il aborde les mouvements ascendants et descendants de créations communautaires¹³⁰. Quand il s'agit de l'ensemble du phénomène, les initiatives les plus connues sont énumérées, le fait que d'autres existent est reconnu, sans pour autant les dénombrer.

Alors les cartes fournies aujourd'hui par le GEN et la FIC auraient-elles l'avantage d'apporter enfin des chiffres et une photographie précise de l'état du « monde communautaire » ? Une fois encore la réponse ne peut dépasser l'estimation. En effet, différentes échelles spatiales et qualitatives de réseaux numériques cités se superposent (national, international, libertaire,

129 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, Paris, France, 2011. Cet ouvrage recense la centaine de communautés les plus connues en Europe et aux États-Unis au XIX^e siècle.

Quant à R.S. Fogarty, « The Quest For Utopia in Twentieth Century America: Volume 1:1900–1960. By Timothy Miller. Syracuse, N.Y.: Syracuse University Press, 1998. xxvi + 254 pp. \$34.95 cloth. », *Church History*, vol. 69, no 3 (septembre 2000), c'est sur les communautés du XX^e siècle aux États-Unis qu'il écrit « The balance of this book will easily demonstrate that the number of intentional communities operating in the United States in the first six decades of the twentieth century was well into the hundreds. Various lists of communities, moreover, provided by various authors contain entries I could not verify independently, but which if correct would send the total still higher. » R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit. étudie les expériences libertaires aux États-Unis à travers plusieurs études de cas parmi les plus connus, dans sa conclusion, il évoque leur nombre de la façon suivante : « Ces communautés intentionnelles se comptent aujourd'hui par centaines, et un nombre impressionnant d'entre elles affirment fonctionner par consensus, sans meneur ou directeur. »

130 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit.

égalitaire, écovillage, *age-friendly world*...) ¹³¹ de sorte qu'il n'est pas rare que certaines communautés adhèrent aux deux plateformes principales, voire plus, sans qu'il soit vraiment possible de le déceler, à moins d'une enquête approfondie et au cas par cas. En contrepartie, s'agissant d'une constante historique et de la volatilité de nombreux projets, il est fort probable que certaines communautés ne soient recensées nulle part. De fait, nous avons été contraint nous aussi d'établir une estimation qui permettrait de compter actuellement environ 2000 communautés et écovillages ¹³² en activité dans le monde. Un nombre qui n'aurait finalement pas beaucoup évolué depuis le XIX^e siècle, moment où sont évoquées entre 1000 et 1500 initiatives ¹³³ existantes en Europe et aux États-Unis.

Par ailleurs, si on cherche à quantifier une entrée par le nombre de personnes concernées, on note que certaines études historiques s'appuyant sur des registres communautaires anciens ¹³⁴ sont capables de donner des chiffres précis sur le nombre d'habitants pour des communautés en particulier ¹³⁵, voire d'en tracer les entrants et les sortants. Mais actuellement, ces registres existent-ils et seraient-ils consultables ? Cette question ne faisait pas partie de notre grille d'entretien, et nous pensons qu'elle aurait été délicate à poser ¹³⁶. Mais entre les communautés qui se réduisent à une famille et celles qui annoncent jusqu'à quelques centaines d'habitants ¹³⁷, il reste tout aussi difficile de se faire une idée à peu près juste ou d'établir une moyenne. De plus, nos terrains sont trop disparates entre eux sur ce point ¹³⁸. En effet, peut-on parler de 20 000, 130 000 ou 240 000 ¹³⁹ personnes concernées à travers le monde ? Même en considérant une hypothèse haute, ces chiffres restent de toute évidence infimes à l'aune de la surface du globe occupée et de la population mondiale (près de 8 milliards en 2020). L'échelle de la communauté resterait donc la plus tangible pour nos analyses, la seule permettant de vérifier la présence et l'impact communautaire au niveau local.

Ainsi, le réseau communautaire tel qu'il est représenté sur internet avec les cartes du GEN et de la FIC, reste pour nous nimbé d'incertitude quant à ce qu'il recouvre dans la réalité.

Cependant, à l'instar de diverses communautés virtuelles agissant sur « la toile », les communautés intentionnelles que nous étudions — et en particulier les écovillages qui représentent la forme la plus récente — ont particulièrement bien intégré la dimension communication

131 Sont citées ici les tendances les plus suivies, nous n'avons pas la prétention de les avoir toutes repérées.

132 cf : prem partie_Chap2_C

133 J.-C. Petitfils, *Les communautés utopistes au XIX^e siècle*, op. cit.

134 Ibid.

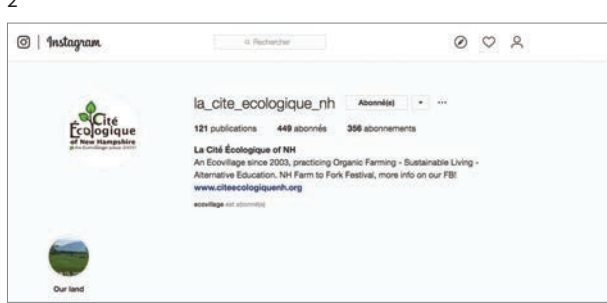
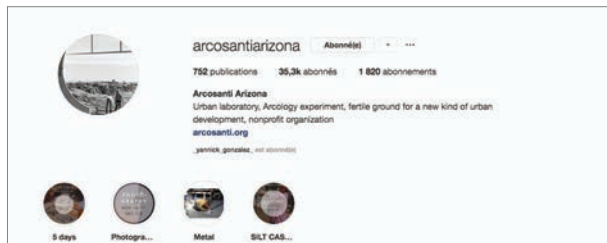
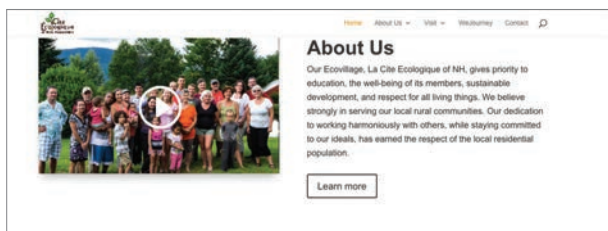
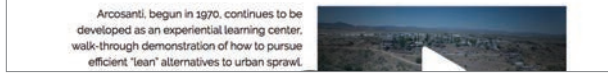
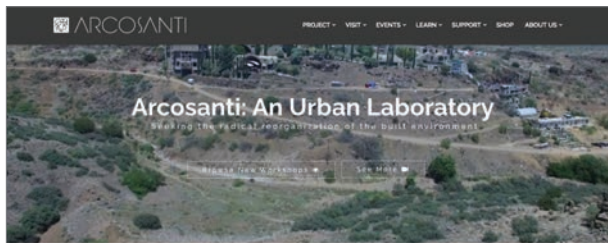
135 Ibid., pp.171-199, chapitre sur la composition des populations de différentes communautés.

136 Tous les terrains nous ont accueilli de façon généreuse et amicale, toutefois pas sans une petite inquiétude sur le sens de nos questions et de ce que nous allions faire des matériaux recueillis. Notre questionnaire étant centré sur des questions à la fois pratiques (constructions écologiques) et théoriques (utopies ?), la défiance a pu être levée, mais il n'est pas certain que des demandes touchant directement aux individus n'auraient pu être perçues comme une intrusion indelicat.

137 Parmi les expériences les plus fréquemment citées : Damanhur (Italie), 800 habitants ; Twin Oak (Virginia) : 90 habitants adultes ; Dancing Rabbits : 60 habitants, souhaite atteindre 500 à 1000 habitants ; Le Manoir (Québec) : 6 habitants adultes.

138 De 10 résidents permanents à Lama Foundation à 120-150 résidents maximum à la Cité écologique Ham-Nord.

139 Hypothèses établies sur la base de 10, 65 et 120 habitants par communauté, partant des chiffres plus bas, plus hauts et d'une moyenne du nombre d'habitants de nos terrains.



Ces captures d'écran des sites internet des communautés étudiées sont données à titre d'exemple de leur présence sur les différents outils numériques courants :

1 à 3 - Arcosanti, page d'accueil du site web, page Instagram et page Facebook en décembre 2019

4 et 5 - The Ecological City Colebrook, page d'accueil du site web et page Instagram en décembre 2019

6 - Torri Superiore, page Facebook en décembre 2019

7 - Le Hameau des Buis, page d'accueil du site web en décembre 2019

et marketing de l'outil internet¹⁴⁰. Leur adhésion à des plateformes fédératrices renforce la « potentialité » d'un réseau à ramifications multiples, lui-même alimenté par les sous-groupes spécifiques aux réseaux sociaux (facebook, instagram) entretenant le sentiment (ou l'illusion ?) d'une arborescence de connexions inter-individus, inter-groupes, inter-nationales... se démultipliant à l'infini.

Avec cette approche des communautés à l'échelle mondiale, nous touchons ici l'une des limites de notre sujet. Nous voyons que la réalité des terrains, de leurs lieux d'implantation et d'action tangibles, produit aujourd'hui des doubles virtuels (sites web, instagram, facebook). Eux-mêmes, nous semblent être des objets autonomes, décollés de leur sujet, plus préoccupés de représentation que d'information. Comme dans tous les autres domaines, ces « objets » fonctionnent comme des machines à produire de la diffusion et de la participation numériques. Ils s'organisent en réseaux à une échelle planétaire jusqu'ici inédite. Voilà encore de quoi pointer un des aspects paradoxaux de notre sujet.

« (...) En effet, Internet est une reproduction des modèles classiques d'organisation humaine. Il est à la fois un outil de communication et un outil de publication des informations. En tant qu'outil de communication, il facilite les échanges et les interactions, il rapproche les hommes. En tant qu'outil de publication, il crée de nouveaux espaces de rencontres autour de thèmes fédérateurs. Dès lors, comment s'étonner de retrouver dans l'univers virtuel les mêmes types d'organisations humaines ? Les internautes se regroupent selon leurs affinités, leurs goûts et envies, leurs passions ou encore sont poussés par des intérêts divers (professionnels, politiques, religieux ...). Il s'agit donc, à travers ces communautés, de répondre à un besoin latent et primaire de sociabilité. Le besoin communautaire sur Internet est exacerbé par le support lui-même : effectivement il n'est pas rare pour les Internaute avertis ou non de se sentir perdus sur Internet. L'existence d'une surabondance d'informations de qualité très inégale et le sentiment d'infiniment grand, induit par un support sans limite géographique, poussent les internautes à se regrouper, plus encore que dans la vie réelle où nous évoluons à travers un référentiel espace-temps maîtrisé. »¹⁴¹

En somme, sans internet, nous serions retournés au début des années 1960 : pas ou peu d'audience pour le phénomène communautaire, mises à part les expériences houleuses ou radicales relatées dans la presse. Mais surtout pas de « communauté mondiale » des communautés et écovillages, pas de « dilatation » du « référentiel espace-temps » produisant cet effet de « potentialité » auquel Helal fait référence à maintes reprises dans son analyse des laboratoires d'architecture¹⁴².

140 Que ce soit par appétence pour les nouvelles technologies ou du fait d'appartenir à la « génération Y ». On pense ici à la deuxième génération des Cités écologiques, aux teams de Earthship et d'Arcosanti, aux enfants encore plus jeunes de Torri Superiore, d'Hallingelille et du Hameau des Buis nés à l'ère du numérique.

141 « Le développement des communautés virtuelles ou réseaux sociaux - CREG », [s.d.]. URL : <https://creg.ac-versailles.fr/le-developpement-des-communaut-es-virtuelles-ou-reseaux-sociaux..> Consulté le 14 septembre 2019.

142 B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture », op. cit.

Il serait ici tentant de rapprocher le fonctionnement de nos communautés intentionnelles de celui des communautés numériques. Le champ est passionnant, laissant entrevoir des points de convergence.

« Selon Hetzel, nous sommes passés d'une époque traditionnelle où l'individu vivait dans un groupe imposé (exemple : la famille), à une époque moderne où l'individualisme domine, et nous sommes actuellement en passe de pénétrer (ou, selon les points de vue, nous sommes déjà) dans une époque postmoderniste où s'associent l'individualisme et la notion de groupe choisi. Cette évolution traduit bien la tendance sociale des individus d'aujourd'hui, qui cherchent de plus en plus à se regrouper entre eux, en tribu, au travers de diverses caractéristiques afin de partager certaines valeurs, passions ou préoccupations. Le mot communauté n'est qu'une nouvelle manière de vivre ce tribalisme. Par opposition à hier, où la norme était de mise et où le moule devait homogénéiser tous et toutes, on voit apparaître des petites entités qui se forment autour du partage d'un sentiment ou d'une émotion. Le mécanisme tribal trouve avec Internet un outil formidable. En fonction des goûts et des envies, la technologie donne la possibilité de former de petites entités qui se multiplient de manière continue. Pour Michel Maffesoli, cette fragmentation de la société en de multiples entités doit nous permettre de déceler un désir de ré-enracinement des individus. Aussi paradoxal que cela puisse être, la toile à travers les communautés virtuelles, permet aux individus de revenir au fonctionnement des tribus des temps anciens, car comme elles, les tribus d'aujourd'hui : ne peuvent se reposer sur un pouvoir central qui soumet les individus à des règles collectives pour maintenir un ordre social, constituent un groupe avec un sens fort du collectif, ce groupe représentant un contre-pouvoir au pouvoir institutionnel, ne rallie pas les personnes autour de quelque chose de rationnel et de moderne (comme un projet, une occupation professionnelle), mais autour d'éléments primaires et non rationnels (comme les émotions, les passions). »¹⁴³

Ainsi, bouclant la boucle, les « passions » fouriéristes ressurgissent de nouveau comme un éternel leitmotiv à la recherche d'une cohésion entre individus autour d'un projet partagé. Mais ce champ aussi est immense et son exploration nous conduirait hors propos.

Nous pourrions aussi nous en tenir là et noter en conclusion que la présence active des communautés sur internet par leurs sites et par les réseaux sociaux démonte à nouveau le « mythe de la déconnexion » et de la technophobie qui ont pu leur être associés, du fait de certaines expériences prônant le retour à un primitivisme volontaire¹⁴⁴.

Cependant, une autre concordance historique particulière retient notre attention et nous pousse à poursuivre la réflexion par un nouvel épisode d'historiographie croisée. En effet, nous remarquons que les phases d'émergence de l'internet correspondent au découpage de

143 « Le développement des communautés virtuelles ou réseaux sociaux - CREG », op. cit.

144 campusincamps, Lecture: Voluntary Primitivism By Felicity D. Scott - Part 4, novembre 2012. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=WyvYqUpFJjo..> Consulté le 29 mars 2018., conférence en ligne de Felicity Scott sur le « Voluntary Primitivism », MORNING STAR AND WHEELER'S OPEN LAND COMMUNES, op. cit.

nos deux sous-séquences historiques (1965-1995 et 1995-2015). Le milieu des années 1990 apparaît à nouveau comme un moment charnière plaçant le phénomène communautaire en résonance avec d'autres champs : il marque d'une part le début d'une mutation des communautés hippie et New Age vers le concept d'écovillage, d'autre part une phase d'accélération rendant progressivement l'internet accessible au plus grand nombre.

b - Y-a-t-il une corrélation entre l'émergence d'internet et l'avènement des écovillages ?

Nous nous en sommes tenu jusqu'à présent à une approche physique et virtuelle des différents niveaux d'emboîtement des échelles communautaires, constatant qu'elles cherchent aujourd'hui à construire une présence cohérente autant avec des réalités territoriales, qu'avec des architectures numériques de réseaux internationaux. Cependant, nous avons évité de mettre en avant la nature des contenus véhiculés par ces réseaux, et précisément leur dimension commune de militantisme écologiste. Or, comment comprendre les objectifs poursuivis et les dynamiques à l'œuvre, si nous n'interrogeons pas les circonstances historiques au regard des motivations idéologiques profondes qui les ont guidées ?

Nous pressentons que **l'outil internet se trouve cœur de la construction des écovillages actuels et de leur fonctionnement en réseaux numériques, dont ils ont compris qu'ils pouvaient décupler leur « surface »**. Entrer dans le débat sur la neutralité ou le caractère idéologique des technologies numériques nous mènerait à reprendre des arguments déjà bien cernés par Antoine Picon :

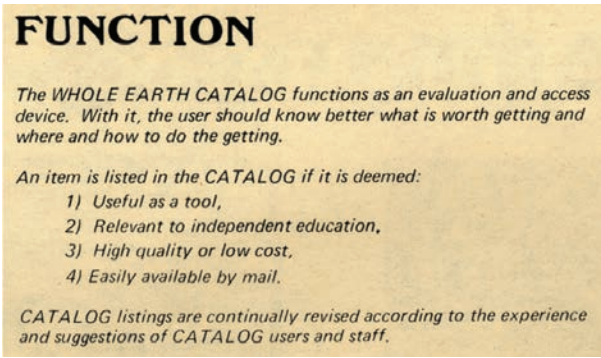
« Comme tous les récits vertueux, celui de la ville intelligente laisse de côté un ensemble de réalités dérangeantes, à commencer par les tensions qui se font jour entre l'usage intensif des technologies de l'information et de la communication et les impératifs du développement durable. Le numérique est-il aussi « vert » que le prétendent ses partisans inconditionnels ? Il est bon de se rappeler qu'il n'est pas immatériel et que les serveurs, les câbles et les antennes, sans même parler des millions de puces et de capteurs de la smart city présentent un fort impact sur l'environnement. Les serveurs dégagent de la chaleur, tandis que les câbles et les puces usagées soulèvent de délicats problèmes de recyclage. Les technologies de l'information et de la communication consomment déjà près de 10% de la production d'électricité mondiale, soit 50% d'énergie de plus que le transport aérien dans sa totalité. »¹⁴⁵

Les écovillages visités connaissent cette situation paradoxale de lutter d'une part contre le réchauffement planétaire, d'autre part d'y contribuer en étant connecté. Nous tentons de mettre en évidence les interactions historiques qui ont conduit à l'émergence de cette échelle mondiale.

145 A. Picon, *Smart cities. Théories et critique d'un idéal auto-réalisateur.*, Paris, 2013., p.115. Voir également à ce sujet : ADEME, « Face cachée du numérique (La) », ADEME, 2018. URL : <https://www.ademe.fr/face-cachee-numerique..> Consulté le 22 septembre 2019., La face cachée du numérique, Les impacts environnementaux du numérique.



1



2

« Le Whole Earth Catalog est le lieu collectif où se fabrique cette vision mêlant les prophéties cybernétiques aux rêveries hippies dans l'horizon partagé d'une augmentation de l'esprit des individus. Stewart Brand y organise la rencontre entre l'incroyable constellation de hippies, de journalistes, de freaks, de membres de sectes mystiques et le monde des chercheurs qui s'affaire dans les laboratoires de Stanford. »

in F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique.*



3



4



5

1 - *Whole Earth Catalog*, couverture du numéro du printemps 1969 : "The flow of energy through a system acts to organize that system". Source : www.wholeearth.com/

2 - *Function*, *Whole Earth Catalog*. Source : <https://www.moma.org/interactives/exhibitions/2011/AccessstoTools/>

3 - Hardware wizard Bill English with several ergonomic

setups for the oNLine System (NLS), fin des années 1960.

Source : <https://computerhistory.org/>

4 - *The Hackers Conference*, Steve Wozniak et Andy Hertzfeld, 1985. ©Tony Wills

5 - *Wired*, 1er numéro de la revue, septembre 1993. Source : <https://www.wired.com/magazine/>

C'est principalement l'ouvrage de Fred Turner, *From Counterculture to Cyberculture : Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*, (2006)¹⁴⁶, et l'introduction à l'édition française, qui nous apportent l'essentiel des pistes de réflexion. Signée par Dominique Cardon¹⁴⁷, « Les origines hippies de la révolution digitale », éclaire de façon étonnante notre sujet et ses prolongements actuels. Sans être une biographie, le livre de Turner met en évidence le rôle clé joué par Stewart Brand (1938 -) — créateur entre autres du *Whole Earth Catalog* — au sein des circonstances qui font se rencontrer aspirations contre-culturelles et utopie numérique. On sait par ailleurs que Brand a toujours été un initiateur de réseaux alternatifs, et se trouve également au centre d'ouvrages liant contre-culture et utopies vertes¹⁴⁸. De fait, à travers son parcours et l'ensemble des situations qu'il agrège, trois champs — utopie, écologie, numérique — se trouvent spontanément connectés. Comme l'explique Cardon, reprenant les propos de Turner, Brand n'est pas :

« (...) un créateur génial, omniscient et visionnaire (...), n'est pas le personnage le plus connu de la glorieuse constellation des figures de la Silicon Valley (...), n'a rien 'inventé' de l'internet. Mais il a facilité la circulation entre les mondes sociaux qui ont permis à l'internet de s'inventer. Une telle innovation n'aurait pas connu une pareille destinée sans qu'en même temps que sa conception ne se déploie une société-pour-internet. (...) **Steward Brand incarne à merveille ces figures secondaires souvent négligées par l'histoire des techniques qui s'affairent en arrière-plan des innovateurs glorieux pour articuler les enjeux écologiques aux traits politiques et culturels d'une époque.** »¹⁴⁹

Effectivement, s'il n'est pas un génie, Brand semble toutefois détenir un flair exceptionnel pour détecter les apports les plus innovants des années 1960-1990, en informatique comme en écologie, pour les faire converger tout en valorisant les technologies plus anciennes, simples et appropriables. Son *Whole Earth Catalog*¹⁵⁰, sous-titré « *access to tools and ideas* », montre bien les deux concepts en présence : les outils et les idées.

Documenté par les chercheurs¹⁵¹, le parcours de Brand est significatif de ses implications et

146 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique: de la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*, H. Le Crosnier (éd.), traduit par Laurent Vannini, Caen, France, 2012.

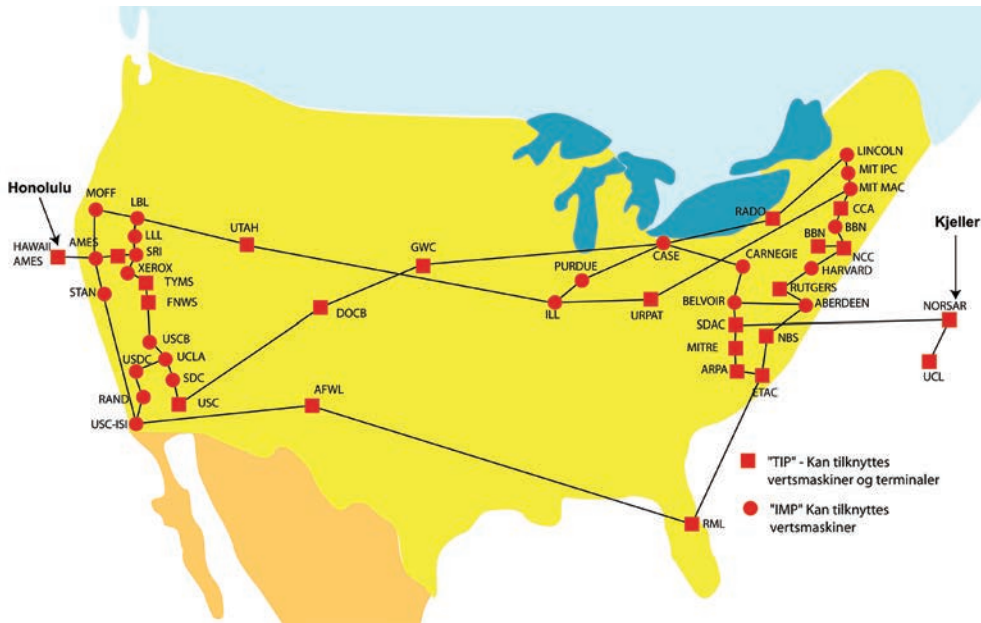
147 Dominique Cardon est sociologue des médias et des technologies de l'information et de la communication à Sciences Po. Dans son récent ouvrage — *Culture numérique*, Paris, Les Presses de Sciences Po, coll. « Les petites humanités », 2019 — il « développe une perspective généalogique qui prend soin d'expliquer en quoi le contexte et les choix des acteurs de la naissance de l'informatique, de même que leurs valeurs, ont influencé et déterminent parfois encore le fonctionnement actuel d'internet et des réseaux de communication. L'auteur y compare l'arrivée du numérique à l'invention de l'imprimerie, choisissant un terme aussi général que celui de culture pour cerner : « la somme des conséquences qu'exerce sur nos sociétés la généralisation des techniques de l'informatique » (p. 18). G. Arnould, « Dominique Cardon, Culture numérique », *Lectures* (mars 2019). URL : <http://journals.openedition.org/lectures/32737>.. Consulté le 14 septembre 2019.

148 A.G. Kirk, *Counterculture green: the whole earth catalog and american environmentalism.*, Lawrence, 2011.

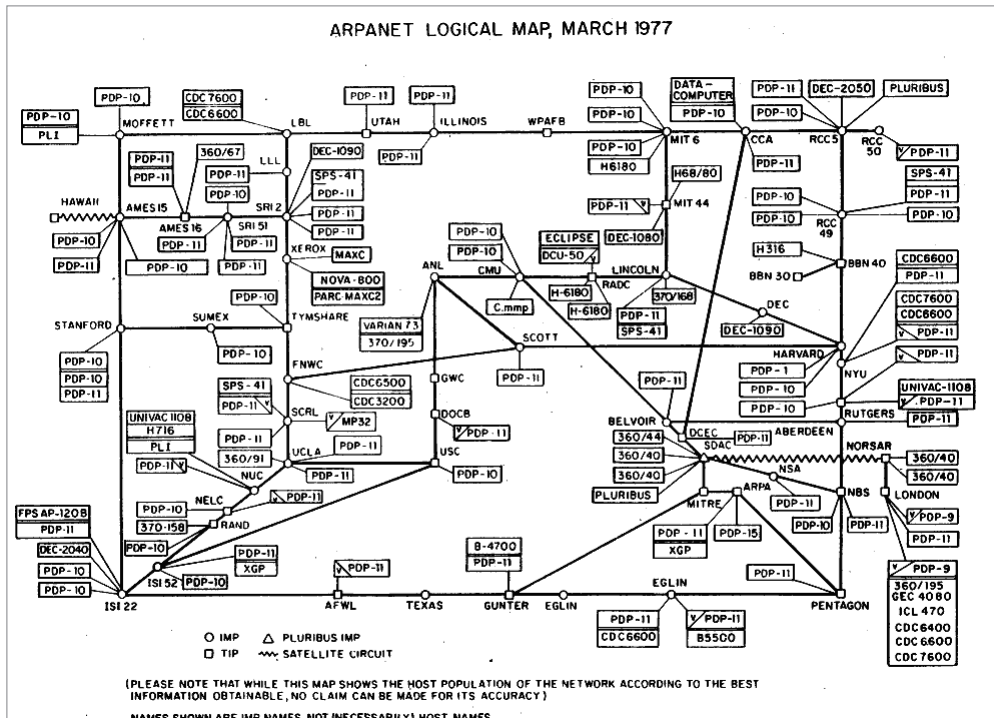
149 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p.11

150 Le *Whole Earth Catalog* est publié de 1968 à 1972, puis de façon irrégulière jusqu'en 1998. Brand publie en parallèle d'autres revues d'autres revues comme *CoEvolution Quarterly*.

151 C. Maniaque-Benton, « Les architectes français et la contre-culture nord-américaine : 1960-1975 · Bibliothèque numérique Paris 8 », 2006. URL : <http://octaviana.fr/document/168100886#c=0&m=0&s=0&cv=0>.. Consulté le 22 octobre 2018., A.G. Kirk, *Counterculture green*, op. cit., A.É. scientifique Blauvelt, G. Castillo, E. Choi et al., *Hippie modernism: the struggle for utopia*, Walker Art Center, Cranbrook art museum, Berkeley art museum and Pacific film archive (éd.), Minneapolis, Etats-Unis d'Amérique, 2015., L. Stickells, « Negotiating Off-Grid: Counterculture, Conflict and Autonomous Architecture in Australia's Rainbow Region », Fabri-



1



2

« D'un obscur système de communication pour militaires et ingénieurs, internet est devenu un puissant média de communication et une promesse sans cesse renouvelée de transformation des lois de l'économie et des structures de l'organisation productive. A lui seul le parcours de Steward Brand des années soixante à la fin des années quatre-vingt-dix est comme un raccourci de l'Histoire d'Internet ».

in F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, 2012.

1 - Sites des États-Unis reliés à ARPANET en 1974, © Yngvar

2 - Carte logique du réseau ARPANET en mars 1977, exposée au musée de l'histoire de l'ordinateur, ©ARPANET — The Computer History Museum

explique sa capacité de synthèse. Globalement, on le retrouve dans chaque manifestation stratégique :

« Presque à chaque intersection des multiples univers qui ont fabriqué internet. C'est lui qui tient la caméra le 9 décembre 1968 pour filmer Doug Engelbart conduire « la mère de toutes les démos » en faisant coopérer deux machines distantes de son oN-Line System (NLS). En 1970, il tient boutique à Menlo Park pour distribuer aux hippies les solutions de vie en communauté qu'il a répertoriées dans le Whole Earth Catalog en prenant soin d'y intégrer la promotion d'une micro-informatique encore balbutiante. (...) En 1984, il est à la Hacker's Conference de Marin County, le 'Woodstock de l'élite des développeurs'. En 1985, il fonde avec Larry Brilliant, la première « communauté virtuelle », the Whole Earth 'Lectronic Link (WELL)¹⁵² qui offre un nouveau territoire aux espérances déçues des communautés hippies. En 1987, il crée le Global Business Network (GBN), un think tank destiné à convertir les dirigeants d'entreprise au management post-fordiste en leur parlant le langage de l'autopoïèse et des réseaux polycentriques. En 1993, il participe (...) à la fondation de Wired, le magazine qui façonna l'esprit techno-libéral de la Silicon Valley. Aujourd'hui encore, Stewart Brand compte parmi les gourous du digital les plus écoutés (...). »¹⁵³

Ces quelques lignes indiquent à la fois la trajectoire de Brand et celle de notre séquence historique. Dès 1961, après s'être enrôlé quelques années dans l'US Army puis revenu à la vie civile¹⁵⁴, Brand rencontre les futurs fondateurs de Lama Foundation¹⁵⁵, ainsi que bien d'autres communautés, populations auxquelles il destine le WEC en priorité¹⁵⁶. Dès lors, il ne cesse de croiser et de mettre en relation des univers a priori étanches (armée, art, économie, politique, écologie, informatique ...).

cations, vol. 25, no 1 (janvier 2015).

152 WELL est la première « communauté virtuelle » à élargir le public de l'internet au-delà des cercles militaire, technique et savant des pionniers.

153 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p.12

154 F. Turner, *From Counterculture to Cyberculture Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism.*, Chicago, 2006. URL : <http://kcl.ebib.com/patron/FullRecord.aspx?p=602624>.. Consulté le 1 décembre 2018., p. 45. Brand a servi dans l'infanterie, comme soldat puis comme photographe.

155 pp.46, 48, 50-51, Brand rencontre Steve Durkee dès 1960 et ne cesse de croiser sa route. Il assiste à la création du collectif USCO.

p.57 : « In early 1968, Stewart Brand's old friends Steve and Barbara Durkee of USCO, now disciples of the Indian guru Meher Baba, established the Lama Foundation near Taos, New Mexico. »

p.81 : « The first Catalog did not sell quickly, but it did sell—enough for Stewart, Lois, and their staff to imagine producing a series of catalogs. In January of 1969, as part of this process, Brand published the first quarterly update to the Catalog, which he called the Supplement. In addition to product news, the Supplement offered articles and letters from and about the communities Brand had visited. The first issue of the Supplement, for instance, included letters from Pranksters Ken Kesey and Ron Bevir; Peter Rabbit of Drop City and, more recently, the Libre Commune; and Steve Durkee from the Lama Foundation, and an exchange between Steve Baer, who had designed the dome housing at Drop City, and Dave Evans, a staffer at Doug Engelbart's Augmented Human Intellect project at the Stanford Research Institute. It also featured a detailed description of how to build a solar water heater, four pages of free events and services in New York City, and announcements for several experiments in living and building, including an advertisement for Paolo Soleri's desert utopia, Arcosanti, and a proposal for "A Libertarian Nomadic Association in Southern California." As the Catalog gave access to tools, the Supplement gave readers a view of the communal world in which the tools were being used and a way to contact its members. »

156 F. Turner, *From Counterculture to Cyberculture Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism.*, op. cit., p.16 : « In 1968 Brand founded the Whole Earth Catalog in order to help those heading back to the land find the tools they would need to build their new communities. These items included the fringed deerskin jackets and geodesic domes favored by the communards, but they also included the cybernetic musings of Norbert Wiener and the latest calculators from Hewlett-Packard. »

Stratégiques pour l'avènement de l'ère numérique, les vingt années qui embrassent la fin des *sixties* jusqu'au début des *nineties* le sont aussi pour le monde communautaire. La vague hippie produit un *back to the land movement* sans précédent (années 1960-1970), avant de décroître (années 1980), puis d'amorcer sa mutation vers les écovillages (années 1990). Quant à la technologie du numérique, elle se construit dans les marges hippie et New Age (années 1980) avant de contribuer à forger « *l'idéal de la nouvelle économie en réseau* » incarné par la Silicon Valley. Au-delà des passionnants projets de Steward Brand en lien avec la constitution du « monde de l'internet »¹⁵⁷, Turner comme Cardon rappellent plus largement les apports des communautés hippies et post-hippies :

« Les histoires savantes d'internet ont minutieusement montré comment **des valeurs très spécifiques ont été intégrées dans l'architecture du réseau des réseaux** : les options militaires de l'ARPA¹⁵⁸ en faveur d'un réseau distribué, les vertus méritocratiques du milieu universitaire, les principes d'ouverture et de coopération des hackers, la revendication d'une appropriation individuelle de l'ordinateur par les computer hobyists. Il a été maintes fois montré comment les **principes de décentralisation, de réciprocité et d'auto-organisation ont été littéralement codés par les pionniers** dans la structure et le réseau des protocoles. (...) Dans un des rares ouvrages qui puisse être rapproché de celui de Fred Turner, John Markoff compare **l'ébranlement suscité par le Flower Power de Haight Ashbury à la Vienne de la Sécession au début du XX^e siècle**. (...) Fred Turner (...) montre comment l'esprit des communautés hippies a façonné les premiers usages d'internet, (...). [et les] médiations qui ont permis de faire circuler un ensemble de croyances et de valeurs issues de la contre-culture vers le premier cercle d'utilisateurs qui vont faire entrer nos sociétés dans l'ère digitale. »

Mais comment tout cela prend-il forme ?

« Si toutes les conditions étaient réunies pour faire naître l'ordinateur personnel sur la Côte est, il y manquait cependant le détonateur, soutien John Markhoff : **les hippies**. Or, ceux-ci sont sur la Côte Ouest en train de préparer un gigantesque happening à San Francisco. (...) Fred Turner qualifie cette branche de la contre-culture américaine de Nouveau Communalisme (New Communalism), soulignant ainsi la **place centrale de la communauté et de l'expérimentation de nouvelles formes de subjectivités**. Les hippies plaçaient l'individu au cœur de leur projet d'émancipation : plutôt que de prendre (ou d'agir sur) le pouvoir, c'est en se réinventant soi-même que les individus, localement et de façon expérimentale, parviendront à construire des liens plus authentiques avec les autres et avec le cosmos. (...) »¹⁵⁹

157 Ibid., Cardon p.14-15. De plus Turner relate les aspects factuels comme les valeurs constitutives. Par exemple, il rappelle la présence simultanée dans Menlo Park du Stanford Research Institute, de l'Augmentation Research Center, d'Artificial Intelligence Center, Xerox PARC, People Computer Club, Free university, Portola Institute) scientifiques, la vie hippie et les premiers bricoleurs d'informatique.

158 La Defense Advanced Research Projects Agency (DARPA), (« Agence pour les projets de recherche avancée de défense ») : agence de recherche et de développement de technologies à usage militaire, à l'origine de l'ARPANET devenu Internet.

159 Ibid., pp.16-17

Enfin, Turner interroge un facteur peu habituel, qui lui semble étrangement négligé : l'usage des drogues.

« (...) pourquoi, alors que tous vos récits sont émaillés d'anecdotes sur la consommation de LSD par vos inventeurs, traitez-vous cette question comme une sorte de folklore décoratif? Pourquoi ne pas prendre au mot Doug Engelbart, Alan Kay, Larry Tesler et tant d'autres, qui n'ont cessé de répéter qu'ils n'auraient pas fait ce qu'ils ont fait sans avoir mis au moins un pied dans la marmite psychédélique des années soixante et soixante-dix? Internet aurait-il été le même s'il n'était pas né en Californie en pleine effervescence hippie? Steve Jobs pensait sérieusement que Bill Gates aurait eu plus d'imagination et fait de meilleurs produits s'il avait pris des drogues pendant sa jeunesse et ne cessa de déclarer que 'prendre du LSD avait été l'une des deux ou trois expériences les plus importantes de sa vie' ». ¹⁶⁰

Il souligne ainsi non seulement à quel point l'expérimentation est une des valeurs constitutives du monde communautaire, mais aussi combien sa nature hybride (idéologique, spirituelle, scientifique, technique) met en évidence sa porosité à tout ce qui est susceptible de la traverser, comme en l'occurrence la construction simultanée de la pensée systémique :

*« Car, en cherchant à élargir leur conscience et à inventer d'autres façons de se lier aux autres et à la nature, les hippies ne se sont pas uniquement intéressés au LSD et au Bouddhisme. Ils ont aussi exploré la manière dont l'information faisait système. (...) Fred Turner (...) montre comment la cybernétique a pu être réinterprétée comme un outil de désenclavement des disciplines invitant à mettre en système des savoirs qui articulent directement la conscience individuelle à la totalité architecturée du monde (...), **la distance est mince entre les pensées systémiques et les mystiques hippies.** » ¹⁶¹*

Le monde communautaire s'imprègne donc de cette pensée naissante, horizontale et en réseau, mais il manque probablement de maturité pour en faire le meilleur usage dans ses modes de gouvernance, tant préoccupé de sortir des normes sociales établies qu'il en oublie de se donner des règles de vie. Si les écovillages ont largement évolué dans ce domaine, les communautés hippies et New Age sont peu outillées. Elles chutent en moins de vingt ans. Il est vrai que les difficultés à harmoniser l'idéal d'un projet commun avec les réalités quotidiennes jouent largement leur part dans ce délitement, mais il faut également compter que face à la désillusion de la vie en collectivité l'internet ouvrait une nouvelle fenêtre encore inexplorée sur la quête d'une vie plus libre.

« Les animateurs du WELL sont issus de Farm, « communauté de nudistes de l'esprit » fondée par Stephen Gaskin en 1971 et close en 1983, et nombre de ses participants, insiste Fred Turner, viennent de revenir du retour-à-la-terre. Car les communautés hippies se sont très vite essouffées, emportées

160 Ibid., pp.13-14

161 Ibid., p.18



1

« (...) L'étonnante transhumance des communautés hippies vers les terres numériques est aussi à l'origine d'une ligne de tension constitutive de la formation de la culture politique d'internet. Ce qu'apporte le monde virtuel au projet d'émancipation qui avait échoué dans les communautés des années soixante-dix est la possibilité d'effacer le statut des personnes, leur position dans la société et toute trace de leurs inégalités de condition, afin qu'elles puissent à la fois se réaliser authentiquement et afficher des qualités qui ne dépendent que de leurs seuls agissements dans le réseau. (...) il faut être attentif au contexte dans lequel une telle projection utopique s'est constituée. Si la communauté virtuelle a été pensée comme un « ailleurs », c'est parce que pouvaient s'y expérimenter des attitudes, des comportements, bref un ethos, que les vétérans de la contre-culture voulaient opposer à la rigidité paternaliste de la société dans laquelle ils vivaient. Il reste que, conçue dans la société industrielle des années soixante-dix, cette volonté de faire exil de l'aliénation fordiste prend un sens tout différent dans la Californie des années quatre-vingt où commence à se développer un tissu agile et extrêmement vivace de jeunes entreprises informatiques. »

in F. Turner et D. Cardon, Aux sources de l'utopie numérique, 2012.

1 - Stephen Gaskin speaking to his followers in 1970 in San Francisco. ©The New York Times 2 July 2014

par la désertion, la dispute ou la dérive sectaire. Le WELL sera le refuge de leurs espérances déçues. Ils investiront la « communauté virtuelle » des mêmes préoccupations de régénération du lien social. (...) Les hippies ont projeté leur rêve d'exil et de refondation dans les échanges numériques et, pour cela, ils avaient besoin de couper les ponts avec un « réel » doublement décevant, en raison de la persistance de l'aliénation patriarcale et capitaliste, mais aussi de l'échec de la tentative de s'en émanciper en établissant dans ses marges des communautés contre-culturelles. Internet était un « ailleurs », le nouvel asile d'un projet d'émancipation avorté. »¹⁶²

Ce virage questionne notre sujet à plusieurs niveaux. L'avènement de l'internet ne coïncide-t-il pas avec un autre symptôme des années 1980 : le retour au premier plan d'un individualisme très fort dans la culture américaine face au désir de communauté « incarnée » ? On se souvient que suite aux deux chocs pétroliers de 1973 et 1979, le climat socio-politique des années 1980-2000 est marqué par l'obsession d'un retour à la croissance intérieure que traduisent les politiques de repli de l'ère Reagan-Bush (père et fils)¹⁶³, les reculs face aux tentatives écologiques symboliques (mais sincères et visionnaires) de Jimmy Carter¹⁶⁴, ainsi que la disgrâce inédite du mouvement communautaire dans l'opinion publique¹⁶⁵. Pris en étau entre Reagan et les Bush, les deux mandats de Bill Clinton (1993-2001) ne marquent pas même une éclaircie¹⁶⁶.

Le paradoxe qui émerge ici explique la suite de l'histoire. En effet, **ce qui ressemble fortement à un repli individualiste se projette davantage sur un redéploiement. S'appuyer sur la technologie, relance l'imaginaire d'une société d'autant plus hors contrôle et égalitaire qu'elle est dématérialisée.**

162 Ibid., p.21

163 A la suite de Jimmy Carter, élu de 1977 à 1981, Ronald Reagan est président des Etats-Unis de 1981 à 1989, suivi de Georges H.W Bush (père) de 1989 à 1993. Bill Clinton remplit deux mandats, de 1993 à 2001. Son successeur Georges W. Bush (fils) exerce également pendant 8 années, de 2001 à 2009.

164 On pense aux panneaux solaires installés sur le toit de la Maison Blanche et démantelés par Reagan à son arrivée, ainsi qu'au célèbre discours « A crisis of confidence » (1978) marquant la volonté quasi utopiste de renouer un dialogue avec la population américaine.

G. Djahansouz, « L'écologie américaine et son avenir politique », Revue Française d'Études Américaines, vol. 70, no 1 (1996), « Cette position de force au niveau international pourrait être l'une des raisons pour lesquelles la politique américaine de la fin des années 1980 s'est quelque peu éloignée de son engagement écologique des années 1970. À la grande déception des «verts» américains, les États-Unis, qui avaient pu paraître comme le précurseur du mouvement, adoptèrent dans les années 1980 une position en retrait dans le domaine de la protection de l'environnement. En juin 1992, l'administration Bush resta sur la défensive au sommet de Rio, contrastant ainsi avec le rôle dominant de l'exécutif américain lors de la conférence de Stockholm vingt ans plus tôt. Cette évolution politique montra que les États-Unis refusaient de prendre leurs responsabilités dans le domaine de l'environnement et des rapports Nord-Sud. Les réticences du président Bush et de son gouvernement signifiaient que les intérêts économiques prioritaires de l'Amérique passaient bien avant les préoccupations écologiques. En revanche, d'autres pays industrialisés, France ou Japon, prenaient de l'avance, notamment par leur participation aux initiatives internationales d'installation de technologies plus «propres».

165 R. Creagh, *Utopies américaines*, op. cit., p.209-210

166 Malgré les déclarations d'intention et une position de force due à l'effondrement du bloc soviétique, les deux mandats de Bill Clinton se retrouvent noyés, à l'extérieur dans les problématiques géopolitiques, à l'intérieur par la crise sociétale aigüe engendrée par le SIDA.

G. Djahansouz, « L'écologie américaine et son avenir politique », op. cit. « Les paroles de Bill Clinton lors de sa victoire à l'élection de novembre 1992 rappelleront celles de John F. Kennedy promettant le début d'une ère nouvelle et un nouveau départ pour la société américaine. Tout comme JFK, Bill Clinton se démarqua de l'inaction relative de son prédécesseur, mais, contrairement à lui, mit l'accent sur une situation d'instabilité générale, sur le besoin de redéfinir le rôle des États-Unis dans un monde en profonde mutation et sur la nécessaire restructuration des bases économiques du pays. Cependant, l'environnement et le SIDA furent les seuls problèmes auxquels il fit référence dans son discours de Little Rock8, sans pour autant qu'il s'engageât clairement, pour le premier cité, à dégager les moyens d'une nouvelle politique. »

De fait, la perspective d'un monde pensé en réseau n'ouvre-t-elle pas d'autres brèches plus alternatives encore ? Une société fonctionnant en réseau, composée de communautés sans collectif, ne laisse-t-elle pas le champ libre à l'épanouissement individuel tant recherché dans un monde où les équilibres vacillent ? N'assiste-t-on pas également à la résurgence du désir ancien de l'alliance homme-machine et aux prémices de « l'ère du cyborg » à laquelle contribuent largement les technologies et les recherches actuelles issues de la cybernétique ? Les impasses d'un tel schéma, où la communauté se trouve atomisée, sont rapidement repérables :

« (...) l'individu de l'ère numérique se révèle lui-même contradictoire. La figure du cyborg permet de mieux appréhender quelques-unes de ces contradictions, à commencer par celle mentionnée précédemment entre **une soumission croissante aux diktats de grands appareils industriels et surtout commerciaux** — depuis la fin de la Guerre froide, le militaire est passé au second plan — **et la conviction d'être capable d'échapper à leur emprise**. Amazon, Apple, eBay, Facebook, Google, ou encore Twitter imposent leurs logiques à des centaines de millions de clients, mais ces mêmes clients ne peuvent se défaire de l'impression qu'on leur permet simultanément de développer leur personnalité. Les réseaux sociaux se révèlent paradigmatiques de cette situation pour le moins paradoxale. Presque tous les utilisateurs de Facebook s'alarment périodiquement des menaces que les règles de confidentialité de l'entreprise fondée par Mark Zuckerberg font peser sur leur vie privée, mais pour de très nombreux membres du réseau, la construction de cette vie privée passe la mise à jour de leur page personnelle. **Autre contradiction inséparable de la précédente, l'opposition entre une dépendance profonde à l'égard de la technologie et l'ambition de la dominer afin de se rendre pleinement maître de son destin**. D'un côté, le cyborg ne peut pas vivre sans un support technologique de tous les instants ; de l'autre, il prétend ne pas en être prisonnier. **Cette tension** n'avait pas attendu l'avènement de la thématique du cyborg et le développement du numérique pour se manifester. Elle **se révèle en réalité presque aussi ancienne que les techniques de l'ère industrielle, des techniques toujours en passe d'asservir l'homme, mais qui conservent simultanément un caractère émancipatoire.** »¹⁶⁷

c - Systémique et/ou écologique ?

Les communautés et écovillages que nous étudions sont précisément confrontés à cette tension entre la « connexion » qui fait intrinsèquement partie de leur histoire et la « déconnexion » qui fait profondément écho à leur projet de « reconnexion » avec la Nature.

Nous l'avons abordé, toutes les initiatives de notre échantillon disposent d'un site web et publient régulièrement sur les réseaux sociaux, communiquent sur leurs activités, sont répertoriées sur les plateformes communautaires internationales. L'éclairage apporté ici permet d'avancer que les plus anciennes (Lama Foundation, Arcosanti, Earthship, La Cité écologique Ham-Nord) n'ont pas attrapé le train du numérique en route, elles étaient tout simplement dans la locomotive. Quant à la génération des écovillages (Torri Superiore, Ecological City Colebrook, Hallingelille, le Hameau des Buis), elle fait partie de celles qui sont nées une « sou-

167 A. Picon, *Smart cities. Théories et critique d'un idéal auto-réalisateur.*, op. cit., p.88

ris » à la main. Cela signifie-t-il pour autant que la tension entre « connexion, déconnexion et reconnexion » soit moins forte pour les natifs que pour les précurseurs, ou inversement ? Sans doute nos terrains sont-ils actuellement égaux devant les questionnements que les usages actuels du numérique induisent au regard de leur projet communautaire. **Ils ont après tout en commun d'être des « communautés incarnées », autrement dit des « quasi » archaïsmes, face au phénomène des communautés virtuelles.** Une différence culturelle (et historique) toutefois subsiste entre nos terrains nés lors de la vague hippie (Lama Foundation, Arcosanti, Earthship) de ceux appartenant à la vague des écovillages : il s'agit de l'expérience psychédélique qui, comme le suggère Cardon, est loin d'être une anecdote. Si l'expérience des drogues hallucinogènes est constitutive des communautés des années 1960 à 1980¹⁶⁸, elle semble totalement *has been* pour les créateurs d'écovillages¹⁶⁹. Comme Cardon, nous pensons que l'expérimentation des drogues a permis de « visionner » le monde en réseau. La technologie cybernétique et ses évolutions numériques, sont venues servir sa mise en œuvre. **A reconsidérer les écovillages à travers ce croisement « utopie, écologie, numérique », nous voyons se dessiner deux familles de communautés — les précurseurs et les développeurs¹⁷⁰ — que notre échantillon illustre.** Cette distinction permet d'abonder, nous semble-t-il, à l'hypothèse de continuité historique entre les communautés d'hier et les écovillages d'aujourd'hui, sans pour autant lisser les évolutions historiques qui les traversent.

Le parcours de Steward Brand à travers le *Whole Earth Catalog*¹⁷¹ met en évidence une autre concordance historique. Celle-ci vient abonder au creuset idéologique que constituent les vagues hippies et post-hippie, situant en quelque sorte dans une niche la population, déjà minoritaire, qui les compose¹⁷². En effet, après plusieurs décennies de gestation, l'émergence de la pensée systémique et des premières technologies numériques coïncide aussi avec celle de la pensée écologique¹⁷³. Cette simultanéité donne lieu, comme le remarque Antoine Picon,

168 Lama Foundation prône le *no drugs*, mais ses fondateurs (les Durkees) les avaient largement explorées en tant qu'artistes avant la création de la communauté et leur virage spirituel.

169 Les écovillages visités sont non fumeur et la consommation d'alcool y est exceptionnelle, limitée aux repas pris en commun, à la charge de ceux qui le souhaitent.

170 Ces deux catégories sont reprises dans les fiches synthétiques monographiques

171 A.G. Kirk, *Counterculture green*, op. cit., p.9 : « One of Whole Earth Catalog's central revelation concerned the nature of scientific and technological authority. By reclaiming an amateur tradition of invention and technological development and celebrating and ecological focus to technological research, *Whole Earth Catalog* provided moral support for young optimists working to map a brighter future free from flaws of technocratic thinking but not free from technology. (...) In a manner so subtle it is easy to miss, Steward Brand and his collaborators incubated an environmental paradigm shift of critical importance to the goal of sustainable future. (...) *Whole Earth Catalog* provided a publishing vehicle and an audience for a generation of ecologically minded "outlaw" designers who were exploring the possibilities of ecologically sensitive housing, industrial design, energy production, and farming. »

172 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p. 22 : « (...) Le public du WELL, montre Fred Turner, présente une incroyable homogénéité sociale, culturelle et politique. Ses participants sont blancs, Californiens, cultivés et très majoritairement masculins. Ils partagent les mêmes valeurs culturelles, la même histoire, et ont souvent fait ensemble l'expérience de la vie communautaire. »

173 P. Matagne, « Aux origines de l'écologie, The origins of ecology », *Innovations*, no 18, no 2 (2003), « L'écologie fait irruption dans les années 1960-1970. Depuis lors, une nouvelle forme de demande sociale se manifeste, notamment dans les domaines politique, associatif, éducatif. Au cours de cette même période, les premiers ouvrages consacrés à l'histoire de l'écologie commencent à voir le jour. Ils montrent que l'écologie est une discipline scientifique déjà centenaire, dont les concepts ont été forgés en Europe au XIX^e siècle. Par ailleurs, les travaux historiques consacrés aux mouvements environnementalistes enseignent que les préoccupations liées aux conséquences néfastes de certaines activités humaines sur l'environnement sont bien antérieures aux «seventies». »

à des comparaisons fonctionnelles renvoyant à la notion d'écosystème, pour l'humain comme pour la « machine ».

« Tandis que l'homme de la Renaissance renvoyait à un aller-retour fécond entre une nouvelle forme de subjectivité et la construction d'un ordre objectif du monde fondé sur les mathématiques et la perspective, le cyborg exprimait la dépendance renforcée à l'égard de la technologie de l'individu de l'ère numérique. Professeur au Massachusetts Institute of Technology, William J. Mitchell avait également mobilisé la figure du cyborg dans un livre de 2003, Me++. The Cyborg Self and the Networked City, à cause de sa capacité à exprimer le caractère de plus en plus indissociable de l'homme et de la technologie. Par rapport à notre travail, le livre de Mitchell insistait plutôt – en s'inspirant des travaux de l'anthropologue et cybernéticien Gregory Bateson, de son recueil d'essais Steps to an Ecology of Mind de 1972 en particulier –, sur la nécessité de dépasser une vision de l'individu clos sur lui-même, pour le considérer comme un environnement complexe, une véritable écologie, se déployant en couches successives formées d'atomes, de bits d'information et d'ondes électromagnétiques, depuis le corps jusqu'aux réseaux sans fil lui permettant de se connecter, en passant par ses vêtements et les murs de sa résidence. »¹⁷⁴

La rencontre de ces deux pensées scientifiques — au moment de leur « sortie » des laboratoires de l'armée et des universités — expliquerait peut-être que **l'aspiration toujours actuelle à reconnecter avec la Nature, ne se soit jamais trouvée en contradiction — mais au contraire, complètement liée** — avec la connexion aux nouveaux systèmes d'informations de l'époque ; puis aux premiers ordinateurs personnels ; enfin aujourd'hui aux communautés virtuelles en réseau ; et probablement demain à de nouvelles formes encore non identifiées, mais sûrement en lien avec l'incroyable avancée de la recherche sur les Intelligences Artificielles.

L'histoire de ces pensées croisées est passionnante et mériterait encore de nombreuses lignes, mais cette investigation, largement couverte par Turner et Cardon, finirait par nous entraîner là aussi hors de notre sujet. Il convient cependant d'évoquer en conclusion de ce point la dernière phase d'évolution de cette rencontre entre le monde des communautés des années 1970-90, la naissance du numérique et la quête utopique d'une société « écologique » — entendue ici comme plus égalitaire et en réseau.

Les auteurs cités insistent sur le fait que les premiers internautes ont jeté les bases d'une communauté virtuelle basée sur les mêmes valeurs alternatives que celles expérimentées dans les expériences de retour à la terre¹⁷⁵. Pourtant, le mouvement reste travaillé par des orientations contradictoires qui finissent par soutenir, au tournant des XX^e et XXI^e siècles, l'une des

174 A. Picon, *La ville territoire des cyborgs*, Besançon, 1998., p.45

175 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p.31 : « (...) les premiers internautes ont fait de la communauté le seul espace légitime pour édicter des règles collectives. Le passage de l'individu au collectif, sur internet, est toujours pensé comme une construction « par le bas ». Les systèmes de valeurs venant « du haut », des Institutions, des États ou de représentations collectives sont toujours susceptibles d'être contestés au nom des valeurs de la communauté et d'encourager des formes de dissidences qui empruntent de nombreux traits aux approches de la désobéissance civile. (...) Sur internet, la communauté est le lieu de fabrication de valeurs collectives et, pour leurs participants, il ne fait pas de doute que celles-ci acquièrent une supériorité éthique sur les normes légales que l'on viendrait leur imposer de l'extérieur, même au nom de l'intérêt général. »

mutations les plus profondes de l'économie de marché, la *globalization* qui, face à la mondialisation, recouvre une nouvelle appréhension du monde¹⁷⁶ :

« (...) Ces connexions qui s'opèrent dans le monde des idées comme dans le tissu relationnel de Stewart Brand permettent de comprendre comment **en se débarrassant des instruments de la critique de la domination au profit de la recherche de l'authenticité, la gauche contre-culturelle a pu faire le lit d'un ensemble de thématiques libérales qui donnera corps aux politiques de dérégulation des années quatre-vingt-dix**. C'est presque sans y penser que la fondation de Wired en 1993, l'année de naissance de Mosaic, le premier navigateur graphique de l'internet, fit apparaître d'étranges collusions idéologiques. (...) Wired sera l'organe officiel de cette conversion d'un segment de la contre-culture californienne aux slogans libre-échangistes du capitalisme digital. (...) À l'instar du marché, internet y est promu comme une métaphore d'un ordre spontané et naturel : il élimine les hiérarchies encombrantes au profit d'autorités nées de l'auto-organisation spontanée des acteurs du réseau. (...) Les start-up de la nouvelle économie se verront ainsi légitimées à attaquer la vieille économie industrielle. **La boucle est bouclée : la contre-culture est devenue le plus formidable ressort de l'expansion du capitalisme digital.** »¹⁷⁷

A travers cet atterrissage au cœur du *mainstream*, on aurait ici un exemple significatif des multiples rencontres ratées entre les luttes écologiques et les valeurs sociales des économies alternatives, que Serge Audier reconstitue brillamment dans ses ouvrages¹⁷⁸. Au fondement de ce malentendu, l'impossibilité des idéologies de « gauche » à renoncer, de par leur histoire, à la croyance dans le progrès comme source de bonheur pour l'humanité. Résultat ? Au nom des avancées technologiques, des libertés individuelles et de la démocratie, depuis le XIX^e siècle, l'économie de marché basée sur la croissance et la recherche du profit s'adapterait sans cesse, négligeant ou intégrant les critiques — de la ville industrielle aux alertes sur les enjeux écologiques, en passant par les affolements des crises énergétiques et financières. De fait, **l'économie naissante du numérique n'aurait su choisir entre les perspectives d'un nouvel eldorado basé sur ses valeurs alternatives et la puissance du marché**, tentant encore et encore de concilier les contraires et, persuadée que l'idéologie placée dans le réseau était suffisamment forte pour imprégner le système de l'intérieur.

Cardon s'efforce de faire la balance entre les plus et les moins de cette résultante, et on constate

176 C. Ghorra-Gobin, « Comment les Anglo-Américains comprennent la mondialisation et voient le monde ? » (2014), « Aussi si en France le terme mondialisation permet de conduire aisément à une représentation du monde. Il n'en est pas de même pour globalization chez les Anglo-Américains. En suivant le principe du global, les Anglo-Américains font d'abord référence à la révolution numérique autorisant les acteurs (individus ou entreprises) indépendamment de leur localisation géographique de communiquer et de 'coordonner leur action en temps réel'. Ce qui représenterait un caractère pratiquement inédit. (...) Si avec le terme globalization il n'est pas vraiment question du monde et encore moins de territoire-monde chez les Anglo-Américains, en France la mondialisation apporte un nouvel éclairage sur le monde. Il est question de nouvelle échelle géographique à laquelle il convient désormais de se référer pour expliciter les processus sociaux, économiques et culturels. Pour les géographes français il y aurait même un emboîtement des échelles qui inclurait le local, le régional, le national, l'Europe, le continental et le monde. Le monde devient en quelque sorte un référentiel spatial. »

177 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p.24

178 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., S. Audier, *L'âge productiviste*, op. cit.

avec lui que le mécanisme d'absorption des luttes contre-culturelles des années 1960-1970 évoqué en première partie de la recherche fonctionne également à plein dans ce domaine :

« La puissance d'impact de la contre-culture s'est diluée jusqu'à se contredire lorsque, une fois ses effets produits, elle s'est généralisée à l'ensemble de la société et s'est trouvée célébrée de toute part, alors que les disciplines industrielles et familiales qui l'avaient rendue nécessaire n'avaient plus cours. Si les idéaux libertaires ont pu introduire un germe libéral dans le monde digital, c'est en raison d'une sorte de processus de dépolitisation de la volonté d'émancipation que les pionniers de l'internet avaient initialement investi dans cet arrachement utopique à la vie ordinaire que représentait l'exil vers la communauté virtuelle. (...) Il n'en reste pas moins que, même soumis à des forces marchandes de plus en plus puissantes et aux velléités de contrôle et de régulation des États, les débats qui traversent aujourd'hui internet se nourrissent toujours d'arguments puisés dans le fonds de valeurs léguées par les pionniers. »¹⁷⁹

Si le web que nous connaissons aujourd'hui se réclame encore de cette culture de la liberté, on s'interroge cependant sur sa marge de manœuvre. Sans doute des niches existent elles et leurs accès sont réservés, mais tout comme nos communautés, que représentent-elles face aux réglementations de plus en plus resserrées des états et des principaux fournisseurs d'accès ? Nous constatons également que les sites des communautés en général, et de nos terrains en particulier, ainsi que leurs *post* sur les réseaux sociaux, restent très convenus. Qu'est-il donc advenu de la dimension critique et du rêve de communautés dématérialisées et hors contrôle, donc plus égalitaires ? La dématérialisation fonctionne certainement dans la forme, quoique s'imposent des nuances sur le fond, sur l'appropriation des outils eux-mêmes et sur le grand centre commercial à domicile qu'est devenu internet :

*« As dramatic as they were, however, these changes alone do not account for the particular utopian visions to which computers became attached. The fact that a computer can be put on a desktop, for instance, and that it can be used by an individual, does not make it a "personal" technology. Nor does the fact that individuals can come together by means of computer networks necessarily require that their gatherings become "virtual communities." On the contrary, as Shoshanna Zuboff has pointed out, in the office, desktop computers and computer networks can become powerful tools for integrating the individual ever more closely into the corporation. At home, **those same machines not only allow schoolchildren to download citations from the public library; they also turn the living room into a digital shopping mall.** For retailers, the computer in the home becomes an opportunity to harvest all sorts of information about potential customers.(...)*

Quant à l'utopie égalitaire et l'épanouissement personnels, sont-ils en passe d'être réalisés ?

For all the utopian claims surrounding the emergence of the Internet, there is nothing about a

179 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p.25

computer or a computer network that necessarily requires that it level organizational structures, render the individual more psychologically whole, or drive the establishment of intimate, though geographically distributed, communities. »¹⁸⁰

La technologie elle-même et ses développements auraient en quelque sorte « oublié » leurs objectifs initiaux pour se fondre dans ceux du marché. « (...) Mais il continue également à exercer un effet subversif en réclamant pour cela la circulation et le partage des contenus et des savoirs. En cela, l'utopie des pionniers n'a pas fini de déranger »¹⁸¹, insiste Cardon.

Si nous ne le suivons pas complètement sur une permanence du caractère subversif du web actuel, nous pouvons volontiers constater qu'aux côtés du *shopping mall* dans notre salon cohabite la plus « grande bibliothèque » des savoirs jamais imaginée, des plus scientifiques aux plus populaires. Sans omettre que *shopping mall* et bibliothèque ne forment parfois qu'un avec des plateformes comme Amazon.

Si la qualité et la fiabilité des contenus disponibles n'est pas toujours au rendez-vous, la gratuité reste courante et peut être considérée comme un critère de résistance. De plus, certains réseaux communautaires n'hésitent pas, outre le *storytelling* de leur expérience, à utiliser l'internet comme un lieu de formation. Nous pensons ici aux MOOC (*Massive Open Online Courses*) gratuits mis en place par l'Université des Colibris sur divers sujets¹⁸², comme Réinventer l'école, la Gouvernance partagée, Concevoir une Oasis (soit une communauté), ou encore la Découverte de l'agroécologie. Nous abordons plus longuement ce point dans le chapitre suivant.

180 F. Turner, *From Counterculture to Cyberculture Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism.*, op. cit., p.2

181 F. Turner et D. Cardon, *Aux sources de l'utopie numérique*, op. cit., p.32

182 « L'Université des colibris », [s.d.]. URL : <https://www.colibris-lemouvement.org/projets/luniversite-colibris..> Consulté le 22 septembre 2019.

CHAPITRE 2

LES METHODOLOGIES DE MISE EN ŒUVRE ET LEUR PORTEE EDUCATIVE (1965-2019) (THÉMATIQUE 2)

L'analyse des communautés en termes de laboratoire architectural et spatial, au service d'un projet social, permet de mettre en évidence qu'en une vingtaine d'années (1995-2015), l'expression formelle de leurs initiatives glisse d'une tendance à l'« architecture-signal » vers une volonté d'intégration au paysage portée par un intérêt plus large pour le territorial, avec le village comme schéma directeur et l'écovillage comme nouvel idéal à prototyper. De ce glissement émerge un nouveau paradoxe, pour les expériences anciennes comme pour les plus actuelles — comment signifier la singularité et l'ancrage d'un projet social, tout en le dotant d'une forme lui permettant d'être « reconnu par » et « identifiable dans » le grand mouvement mondial des écovillages ? Ainsi, l'appartenance à un réseau rend plus fort, mais ne nécessite-t-elle pas d'entrer dans certains codes formels et esthétiques ?

Les terrains visités n'abordent pas cette question de façon frontale, alors qu'elle semble sous-jacente à leur évolution ou leur création, selon leur séquence historique d'appartenance. Cependant, avant de revenir sur cette réflexion et d'y apporter les nuances nécessaires, il nous semble important de compléter l'approche comparative en questionnant les méthodes de mise en œuvre des projets communautaires.

Pour cela, deux critères traversent la totalité de la période historique étudiée, avec des particularités selon qu'il s'agisse de terrains anciens ou plus récents. L'examen du rôle et de la place de l'architecte procure un premier point d'entrée. Puis le *workshop*, appréhendé en tant qu'outil de la construction communautaire nous semble être un véritable marqueur synthétisant l'attachement ancien à la nécessité d'inventer et au *work in progress*, deux comportements qui traversent les initiatives utopistes.

A. LA PLACE ET LE RÔLE DE L'ARCHITECTE

Pourquoi tracer ici les différentes modalités d'apparition, ou d'absence, de la figure de l'architecte ? Certaines conceptions de son rôle, certes en contexte urbain, vont néanmoins dans le sens de projets partagés et pourraient être transposées. Selon Lefebvre, l'architecte peut contribuer à la « réinvention du quotidien », et pour Friedman, il est au service de l'habitant afin que ce dernier devienne maître de son architecture.

Dans le contexte communautaire, l'expression architecturale et l'occupation spatiale sont des



1



2



3



4

1 - Paolo Soleri, chantier de construction d'Arcosanti, au début des années 1970. Source : <https://arcosanti.org/project/paolo-soleri/>

2 - Michael Reynolds, vers 1970. Source : U.S. National Archives and Records Administration, ©David Hiser, Domaine public

3 - Barbara et Steve Durkee, fin des années 1960. Source : <https://www.lamafoundation.org>

4 - Steve Baer, vers 1970, fondateur et développeur encore aujourd'hui de Zomeworks, entreprise dédiée aux technologies de l'énergie solaire. Source The U.S. National Archives - Inc., of Albuquerque, New Mexico, © domaine public

préoccupations majeures. Pour les communautés et écovillages de notre échantillon, elles sont centrales. Au titre de ses compétences artistiques et techniques conjointes, l'architecte pourrait être un personnage clé. Il est pourtant loin d'en être ainsi dans la majorité des cas, qu'il s'agisse du mouvement communautaire dans son ensemble, ou de notre échantillon en particulier.

Sur la globalité de la séquence historique abordée (1965-2015), la présence d'architectes se révèle rare, mais forte en première période, laissant la place à des apparitions sous-jacentes, mais faiblement perceptibles, en deuxième période. Questionner ce constat, en se rapprochant des évolutions historiques de la profession elle-même¹, permet de mettre en évidence de nouvelles nuances entre les deux sous-séquences historiques, et ainsi de nouveaux marqueurs de glissements de la communauté vers l'écovillage.

Dans un premier temps, si on considère nos huit cas d'étude, rappelons en ce début de chapitre, que deux seulement sont entièrement des projets d'architectes, et qu'ils émergent durant la première sous-séquence historique (1965-1995). Il s'agit d'*Arcosanti* (1970) et d'*Earthship* (1994). Respectivement créées par Paolo Soleri (1919-2013) et Michael Reynolds (1945 -), ce sont les seules communautés de notre échantillon à être pensées et menées comme des œuvres architecturales, faisant l'objet d'un engagement total de la part de leur concepteur. Les six autres terrains laissent émerger des profils plus hybrides d'artistes ou d'ingénieur-bricoleur, ou encore d'architecte en retrait, jusqu'à la disparition ou l'absence totale de figure incarnant ce rôle.

Ceci étant posé, une première nuance importante s'impose. Les deux architectes que sont Soleri et Reynolds cohabitent avec des personnalités tout aussi fortes que les leurs. A Lama Foundation (1967), Steve et Barbara Durkee, ainsi que Jonathan Altman, artistes fondateurs, dessinent l'implantation de la communauté et du dôme central directement inspiré de Buckminster Fuller. Ils sont aidés par Steve Baer (1938), ingénieur, déjà présent à Drop City, qui en profite pour y réaliser ses premiers zones et y finaliser son fameux *Dome Cookbook*².

Rappelons qu'avant Lama Foundation, Steve et Barbara Durkee, ainsi que Jonathan Altman avaient initié ensemble le groupe USCO (US Compagny ou Compagny of US), connu pour être un *media art collective* actif à New York de 1964 à 1966. En 1967, ils montent leur projet de communauté à vocation spirituelle :

« *They [les Durkee et Altman] constructed buildings in adobe with the help of the local Native American population, whilst their friendship with Stewart Brand, founder of the Whole Earth Catalog, led them to be introduced to Steve Baer who helped erect geodesic-type domes similar to those at Drop City.* »³

1 E. Universalis et A. Picon, « INGÉNIEUR ET ARCHITECTE », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/ingenieur-et-architecte/>. Consulté le 2 août 2019., dans cet article dont nous citons des passages, l'auteur analyse les figures de l'ingénieur et de l'architecte, à travers les rapprochements et les éloignements historiques, ainsi que les paradoxes actuels qui les traversent du fait des mutations technologiques.

2 S. Baer, *Dome cookbook*, Corrales, N.M., 1969. Le *Dome Cookbook* édité par Lama Foundation est une publication culte de la littérature contre-culturelle.

3 « Spatial Agency: Counter Communities », [s.d.]. URL : <http://www.spatialagency.net/database/counter.communities.> Consulté le 22 février 2019.



1



2



3



4

1 et 2 - Thumb, première maison expérimentale de Michael Reynolds près de Taos (NM) construite en 1974 avec des can-brick [2] (cannettes de bière et de boissons gazeuses vides reliées entre elles) (murs courbes, toit végétalisé sous le porte-à-faux, pâte à papier recyclée pour les finitions intérieures). Source U.S. National Archives and Records Administration, Domaine public ©David Hiser

3 - Pierre-Henry Gomez, architecte du Hameau des Buis, vers 2010. Source : <https://www.club-oui-au-bois.com/les-membres//>

4 - Jean-Pierre Oliva, expert conseil en construction bioclimatique, a suivi la construction du Hameau des Buis. Source : <https://www.centre-presse.fr/article-212269-comment-baisser-sa-facture-energetique.html>, ©centre presse

D'où vient Steve Baer ? Son parcours est aussi atypique que ses années de formation :

*« [Steve Baer] commence des études à l'UCLA puis s'engage dans l'armée et part en Allemagne. Revenu à la vie civile en tant que soudeur, il s'inscrit en mathématiques à l'ETH de Zürich. Il y découvre la pensée structurale, les systèmes polyèdres complexes et trouve sa voie : il sera inventeur. Il repart aux USA et gagne sa vie comme soudeur. Mais les années 60 sont là et les premières communautés hippies s'installent au Nouveau-Mexique et ailleurs. (...) ».*⁴

Deux architectes, des artistes et un ingénieur, impriment donc leurs marques sur les constructions de la première période.

Cependant, au cours des deux décennies suivantes (1995-2015) — mais c'était déjà le cas avec La Cité écologique Ham-Nord (1985) qui fait partie de la première période — la figure de l'architecte s'efface au profit des « porteurs de projet ». Ce lissage architecte-artiste/ingénieur-ouvrier n'est pas sans rappeler les positions des enseignants du Bauhaus — tels Johannes Itten et Marcel Breuer — et leur volonté d'abolir les frontières entre art et artisanat. Il n'est pourtant pas certain que l'on puisse parler ici d'engagement idéologique, mais plutôt d'une évolution vers l'horizontalité des relations entre l'architecte et ses commanditaires.

Même si elle reste discrète, une exception mérite d'être signalée : le Hameau des Buis est le seul des quatre terrains les plus récents à mentionner la présence de deux professionnels qui ont accompagné la construction de son programme de logements : Pierre-Henry Gomez (1971), architecte, et Jean-Pierre Oliva (?-2014), expert et consultant en architecture bioclimatique⁵. Dans les deux Cités écologiques (Ham-Nord et Colebrook), comme à Torri Superiore et à Hallingelille, l'architecte est encore plus effacé. Technicien-conseil interchangeable, il intervient en général pour les finalisations techniques et les formalités administratives. C'est un travailleur comme un autre.

1. 1965-1995 : PRÉSENCE FORTE D'ARCHITECTES, INGÉNIEURS, ARTISTES

Pour aborder chaque sous séquence un peu plus en détail, revenons sur les architectes peu communs que sont Paolo Soleri et Michael Reynolds. Pourquoi peu communs ? Parce qu'ils empruntent simultanément à deux époques. Dans leur cas, comme « *Au cours de la Renaissance, les figures de l'architecte et de l'ingénieur se confondent pratiquement* »⁶. Soleri comme Reynolds agissent comme s'ils voulaient dépasser le clivage architecte-ingénieur qui s'est instauré au XVII^e siècle, « *en devenant le[s] promoteur[s] d'une architecture capable de faire [leurs] quelques-unes des qualités essentielles de l'ingénierie, comme son efficacité ou encore sa capacité à émouvoir le spectateur sans recourir à l'histoire des styles ni abuser des ornements* ». Pourtant leurs appro-

4 M.-H. Contal, « Le Courrier de l'Architecte | Steve Baer (Albuquerque, NM, USA) », op. cit.

5 La date de naissance de Jean-Pierre Oliva est introuvable. Il a eu un parcours atypique : enseignant à l'origine, il devient maître d'œuvre (à partir de 1994) après s'être formé à la menuiserie, moment où il perçoit l'intérêt des matériaux et des techniques de construction écologiques. Une vidéo le montre au Hameau des Buis, commentant l'exemplarité du chantier bioclimatique en cours. J. Lefrancq, « Chantier du Hameau des Buis, été 2008 - YouTube », 2008. URL : https://www.youtube.com/watch?v=ec-ej_SZEnBw.. Consulté le 2 août 2019.

6 E. Universalis et A. Picon, « Ingénieur et architecte », op. cit.,



1



2



3



4



5

1 à 4 - Earthships à Taos, serre sur la façade avant, talus pour la façade arrière. ©SA

5 - The Beast Bridge, Paolo Soleri, 1947-1948 (Source: Atlas Cement Corporation). Source : Forging Advances in

Sustainable Architecture and Urbanism, Journal Special Issue, David Grierson and Ashraf M. Salama (Editors, 2016) - Scientific Figure on ResearchGate

ches divergent très vite. Au sein même de cette catégorie « architecte ET ingénieur », du fait de leur différence de génération et de parcours, Soleri et Reynolds incarnent des influences et des imaginaires opposés.

Diplômé d'architecture de l'Ecole Polytechnique de Turin (1946), Soleri est davantage influencé par le mouvement moderne.⁷ Immigré aux Etats-Unis pour y suivre l'enseignement de Franck Lloyd Wright à Taliesin (1947-48), le premier projet par lequel il se fait connaître est « *a sweeping bridge called the Beast [that] was exhibited at the Museum of Modern Art in New York in 1948* »⁸, un type d'ouvrage devenu la chasse-gardée des ingénieurs depuis le XVII^e siècle comme le rappelle Antoine Picon. Alliant compétences techniques, et artistiques par ses idées et la qualité de ses dessins, dans un souci de contrôle⁹, Soleri se crée un personnage d'ascète charismatique et autoritaire, peut-être en réponse à Franck Lloyd Wright — souvent décrit comme rebelle et arrogant — qui reste le mentor, dont il cherche résolument à se différencier.

A l'opposé de ce parcours classique, Michael Reynolds maîtrise tout autant des compétences techniques et artistiques. Leur origine et leur nature, directement liées à l'univers de la contre-culture américaine et des comics, contribuent à forger une figure de « super-architecte », illustrant la situation où : « *lorsque cet écart [entre architecte et ingénieur] diminue ou s'annule, c'est généralement du fait de personnages occupant une position quelque peu marginale, comme Richard Buckminster Fuller et Konrad Wachsmann aux États-Unis, ou encore Jean Prouvé en France.* »¹⁰

Son diplôme, Reynolds l'obtient à l'Université de Cincinnati (1969)¹¹, mais jamais il ne construit de façon conventionnelle. Ses premières réalisations comme la Thumb house (1974) sont montrées dans l'exposition *Architectures marginales aux Etats-Unis* (Paris 1975-1976), aux côtés des expériences communautaires et des réalisations d'auto-constructeurs¹². Celui qui se désigne volontiers comme le *Garbage Warrior*¹³ a mis au point un modèle d'habitat individuel autonome, le Earthship, synthèse d'une technologie simple et d'une forme modulable. Après avoir décliné plusieurs versions (du plus simple au plus luxueux), depuis 2015 Reynolds étend son intérêt à des modèles d'immeubles urbains, notamment pour des zones réputées fragiles, comme Manhattan, en prévision des catastrophes climatiques à venir¹⁴.

Ainsi, à l'ingénieur savant et esthète que pourrait représenter Soleri, Reynolds oppose le

7 A.J. Lima et P. Soleri, *Soleri*, op. cit., Le Corbusier est l'un des rares qui trouve grâce à ses yeux, il admire surtout Chandigarh. Il reconnaît également son attachement à l'architecture de la Renaissance et au Baroque italien.

8 A. Gordon, « Deep in the Desert, No Longer Far Out », *The New York Times*, [s.l.], sect. Home & Garden, 26 juillet 2001. URL : <https://www.nytimes.com/2001/07/26/garden/deep-in-the-desert-no-longer-far-out.html>. Consulté le 23 mai 2019.

9 E. Universalis et A. Picon, « Ingénieur et architecte », op. cit., « Mais plutôt que d'entreprendre la restauration de relations harmonieuses entre architecture et ingénierie, les architectes modernes entendent reconquérir un terrain qu'ils estiment perdu : celui de la rigueur technique et de la beauté qui en résulte. »

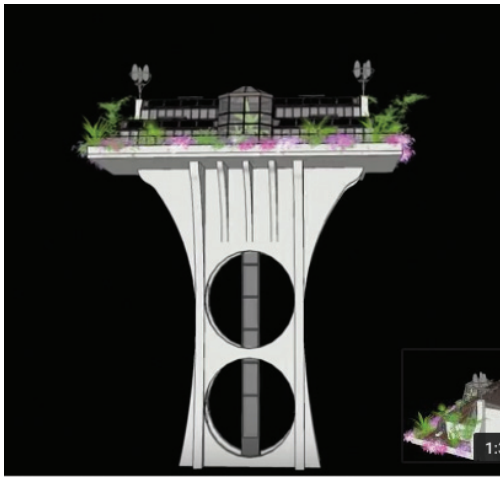
10 *Ibid.*,

11 Il s'agit d'un DAAP, design art architecture planning.

12 « Bibliothèque Kandinsky— Expositions du Centre Pompidou : reportages en argentine (1953-2003). (FR-M5050-X0031_0000074) », [s.d.]. URL : <http://archivesetdocumentation.centrepompidou.fr/>. Consulté le 10 décembre 2018. , [s.d.].

13 O. Hodge, *Garbage Warrior*, S.I., 2007. Reynolds apparaît en guerrier, « super-héro du recyclage » sur la jaquette du DVD.

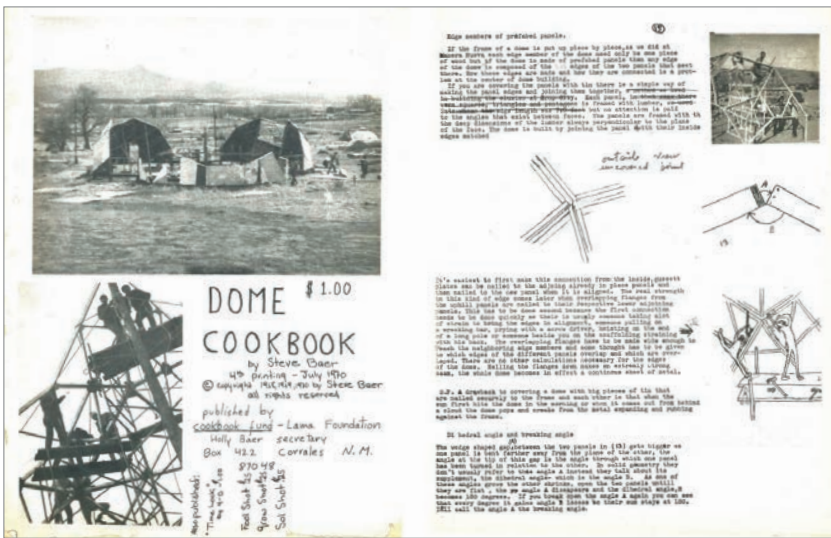
14 Earthship Biotecture, Urban Sky Earthship Manhattan, 6 janvier 2015. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=dSWIJYeAikk..> Consulté le 29 avril 2019., animation 3D simulant un modèle de Earthship urbain Le Urban Sky Manhattan.



1



2



3



4



5



6

1 - Urban Sky Earthship Manhattan, image extraite de l'animation <http://earthship.com/new-york>
 "This video is an animation of the Urban Sky Autonomy project for New York City. We are hoping to have this project under way on the Lower East Side by 2016."
 2 - Yona Friedman, Museum of simple technologies and self-reliance, 1982 : "The domes were built with split bamboo and bamboo mats covered with aluminum foil (of the sort used for wrapping food in the refrigerator)". source : <https://www.yonafriedman.nlself>. ©Marianne Homiridis
 3 - Pages extraites du Dome Cookbook de Steve Baer (1969-Lama foundation éditions) relatant la construction des

dômes à Drop City. Source : <http://www.the-offbeats.com/articles/drop-city-the-true-life/>
 4 - Construction of drop city's passive solar collector designed by Steve Baer,1967. Source : <https://www.spatialagency.net/database/drop.city>. ©Clark Richert
 5 - Habitation expérimentale des Baer en 1975 à Corales (NM), près d'Albuquerque (NM). Source : <https://www.alphazomes.org/BAER.html>
 6 - Profil d'Hallingelille montrant le caractère hybride de l'ensemble. Source : <https://gaia.org/global-ecovillage-network/attachment/what-is-an-ecovillage/>

*designer*¹⁵ inventif. Face à la prouesse technique des arches et des absides d'Arcosanti, il propose une architecture à faire soi-même (*DIY*), comme l'encouragent dès les années 1970 les magazines alternatifs, tels le *Whole Earth Catalog* et *Shelter*, eux-aussi animés par des éditeurs hors-normes — Steward Brand (1938) et Lloyd Kahn (1935)¹⁶.

Steve Baer (1938) nous permet d'aborder une troisième voie dont on peut déceler un écho au cours de la période dans le *Museum of Simple Technology* (1982-1987) de Yona Friedman à Madras (Inde), un hommage à la simplicité, à l'autoconstruction et... au dôme géodésique. Les Durkee et Altman sont bien les initiateurs de Lama Foundation, mais la présence de Baer semble décisive en ce qui concerne les formes et techniques de constructions adoptées pour la future communauté. Son passage à Drop City (1965) et à Lama Foundation (1967), est suffisamment marquant pour lui accorder quelques lignes. Plus proche d'un profil d'ingénieur que Soleri et Reynolds¹⁷, Baer est un transgresseur des codifications savantes, un fervent croyant dans les technologies simples et l'innovation au service du quotidien : « *I believe the ground rules can be transformed so that technology simplifies life instead of continually complicating it.* ». Méfiant à l'égard de la science « officielle »¹⁸, pragmatique et individualiste, il se positionne du côté des *Appropriate technologies* et de leur mise en œuvre « *simple, cheap, safe* » : « (...) *when I was about 18, I started to read the writings of Lewis Mumford and I could see that we didn't have to have this « either-or » choice. We could have the best of both... We could have a science and technology that could be understood and controlled by the individual instead of the other way around.* »

Cette revendication de Steve Baer nous interpelle tant elle résonne avec une réflexion d'Antoine Picon à propos de la figure de l'ingénieur du XVII^e siècle : « *Au lieu de faire appel à l'histoire, l'ingénieur entend se situer à la fois aux origines et dans l'avenir (...), [il] se détourne de ce qui lui apparaît comme un savoir poussiéreux, afin de regarder simultanément du côté de la nature et des premiers besoins de l'homme, et en direction de l'avenir.* »

Ingénieur-bricoleur, Steve Baer est passionné d'énergie solaire, persuadé qu'elle est une des clés d'une évolution réaliste et objective des sociétés humaines, à condition d'en reprendre le contrôle par l'appropriation et l'invention.

« *The Society has been taken over by scientists and, as a group, I'm terribly suspicious of scientists because I don't think they practice science. I think they're practicing power. They're trying to keep technology for themselves and manipulate it as if they had some divine right to do so ... no matter what the consequences.* »

15 *Designer* au sens anglo-saxon du terme : héritage des *arts&crafts*, englobe autant la conception d'espace que la dimension décorative, et non pas uniquement les objets comme au sens français du mot.

16 *Whole Earth Catalog* : Steward Brand, *Shelter* : Lloyd Kahn C.Maniaque_Shelterp58.pdf, [s.d.]. Comme Steve Baer, Brand et Kahn ont eux eux-aussi effectué un passage par l'armée avant de se lancer dans des aventures plus alternatives.

17 M.-H. Contal, « Le Courrier de l'Architecte | Steve Baer (Albuquerque, NM, USA) », op. cit., « Steve Baer a lu Buckminster Fuller, il sait construire des dômes géodésiques de ses mains et s'intéresse à l'énergie solaire. En 1969, il crée avec Barry Hickmann et Ed Heinz une petite entreprise de construction et de production de systèmes appelée Zomeworks, qu'il dirige toujours aujourd'hui. L'inventeur a créé son outil et va devenir l'un des fondateurs de l'architecture bioclimatique. »

18 editors the MOTHER EARTH NEWS, « Steve Baer and Holly Baer: Dome Home Enthusiasts », *Mother Earth News*, 1973. URL : <https://www.motheearthnews.com/nature-and-environment/steve-baer-holly-baer-dome-home-zmaz73jazraw..> Consulté le 29 mars 2018.

Faisant cela, n'érige-t-il pas en méthode la volonté d'utiliser les technologies de son temps, pour faire se rejoindre, dans une vision d'avenir, le naturel et le culturel ? Ne nous renvoie-t-il pas de nouveau aux fondements des utopies sociales ?

A plus d'un siècle de distance, ce personnage connu de la contre-culture américaine¹⁹, incarne un paradoxe tant il semble également ancré dans des valeurs traditionnelles qui évoquent l'idéal saint-simonien. N'aurait-il pas hérité de cette quête de sens économique et moral qui veut faire de la science un savoir optimiste et concret au service d'une organisation harmonieuse du monde²⁰ ? Difficile d'apporter un éclairage plus fin sur le cas de Steve Baer. Son esprit indépendant le pousse rapidement à mener son aventure personnelle hors des milieux communautaires²¹ où son empreinte reste forte puisque l'on retrouve des réinterprétations de ses zones près de cinquante ans plus tard jusque dans certains écovillages, comme à Hallingelille au Danemark.

2.1995-2015 : ARCHITECTES EFFACÉS (OUBLIÉS ?) OU ABSENTS.

Au cours de cette deuxième séquence, la place occupée par l'architecte et son rôle tendent à s'effacer, confirmant une tendance précédemment présente avec la Cité écologique Ham-Nord. Dans la même veine, pas d'architecte à la Cité écologique Colebrook, les deux communautés ont développé les mêmes modes opératoires. Que l'on soit au Québec ou dans le New Hampshire, les bâtiments sont de facture simple et traditionnelle, sans être spécialement écologiques. Si les entretiens avec les habitants confirment que leur construction est confiée à des professionnels, jamais le nom d'un concepteur n'est cité sur cet aspect du projet communautaire, mais il est remplacé par « le collectif ». En recoupant les témoignages, il est possible de déduire que le schéma général pour les deux communautés consiste soit à « recycler » des bâtiments existants — incluant réfection, agrandissement, changement de fonction — soit à réaliser de nouvelles constructions (maison communautaire, logements, équipements collectifs). Ces dernières semblent avant tout fonctionnelles et confortables, sans aucune facture particulière, dans la continuité du style local. Ces projets sont soumis aux différentes instances de débat, conseil et gouvernance de la communauté, avant d'être confiés à des professionnels qui gèrent probablement les aspects réglementaires et techniques.

Le scénario est un peu différent à Torri Superiore. Toujours pas de nom cité, mais la présence d'architectes est mentionnée dans l'accompagnement du projet, malgré des déboires avec une première esquisse, avant d'être stabilisé avec une deuxième proposition et une deuxième équipe.

« L'architecte qui a travaillé avec nous est un ami personnel, de Turin. Au début, nous avions un architecte très connu de Gênes qui nous a rendu un projet complètement fou ! Qui n'avait rien à

19 On rappelle ici que Steve Baer est formé en partie en Europe, à l'ETH (Ecole Polytechnique de Zürich), qu'il est catholique pratiquant, père d'une famille de dix enfants, militant républicain.

20 A. Picon, *Les Saint-Simoniens: raison, imaginaire et utopie*, Paris, 2002., J.-P. Frick, *L'utopie de Saint-Simon*, 1988. URL : http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1988_num_38_3_411428.. Consulté le 31 mars 2018.

21 zomeworks.com, « Zomeworks Corporation », zomeworks.com, [s.d.]. URL : <https://zomeworks.com/history>.. Consulté le 6 avril 2019., Steve Baer fonde son entreprise Zomeworks en 1969 à Albuquerque (Nouveau Mexique).

voir avec nous, mais nous avons quand même du payer 22 000 € pour ce projet qu'on n'a pas du tout utilisé. On est même allé au tribunal et on a dû tout payer.»²²

Un architecte de Gênes très connu ? S'agit-il de Renzo Piano ? Il n'a malheureusement pas été possible de voir le projet refusé ni d'avoir le nom de l'architecte. Le sujet est éludé au cours de l'entretien pour revenir sur le fait que le collectif ne se laisse pas décourager. A ce moment (1993), les fondateurs sont au nombre de dix-sept. Ils sont regroupés en l'Association Culturale Torri Superiore, ce sont eux qui impulsent la philosophie du projet comme cela est mentionné sur les plans des relevés préliminaires effectués. Le groupe sait très bien vers quelle architecture il veut aller : une réhabilitation écologique des ruines de l'ancien village. D'ailleurs, « *Le deuxième architecte, un ami donc, nous a fait des propositions, là aussi ça n'allait pas... alors il nous a dit de faire nous-même des propositions (...)* ». Leur désir est-il de réhabiliter à l'identique ? « *Oui, à quelques petits changements près, qui sont dus aux normes d'hygiène et de sécurité. Pour faire la maison d'hôtes, nous avons dû agrandir les fenêtres et les portes* ». De fait, l'équipe de huit personnes à laquelle est confiée l'étude de réhabilitation est essentiellement composée d'un coordinateur du projet (*coordinamento progettuale*) — Gianfranco Fava, dont le nom n'apparaît que sur les planches de relevés — et de différents techniciens à des postes très spécifiques : *tecnologia edilizie locali* (technologie des bâtiments locaux), *rilievo* (relevés de l'existant), *strutture e consolidamento* (les structures et consolidations), *elaborazione grafica* (conception graphique). La « vision » des commanditaires est si déterminée qu'elle semble cantonner l'architecte à un rôle de coordinateur de différents corps de métiers.

A l'écovillage Hallingelille, le critère essentiel d'accès à la communauté se fait par l'achat d'une parcelle, lorsque celle-ci est disponible, et la construction d'une maison écologique. Hallingelille présente encore une autre nuance sur la palette « architecte-ingénieur ». On y parle beaucoup de Martin, il revient dans la plupart des témoignages, mais on ne le voit jamais²³. Pourtant, les habitants le décrivent comme une personne disponible, à l'écoute et avec de bonnes idées :

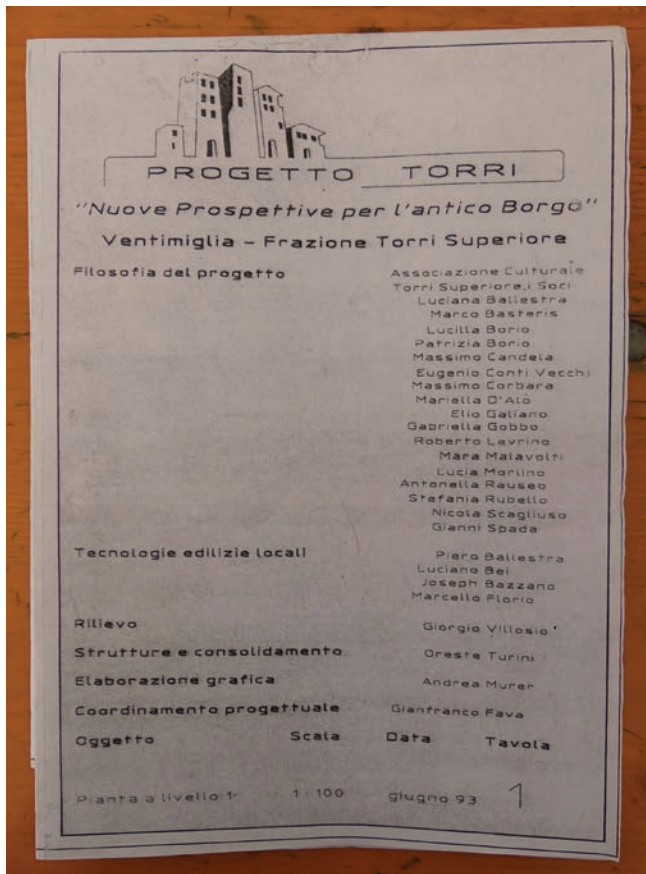
« He helps a lot of people here, and he has great ideas. We paid him for 9 hours for helping us finding out how to make the expression of the house nicer. It was his ideas the way the windows are in the front. So it was a mix of his ideas and basically ours, we took some decisions more convenient for us. »²⁴

Martin c'est un peu *the guy next door*, le voisin. De même qu'on pourrait lui demander d'accompagner les enfants à l'école, on lui demande un coup de main pour aider un croquis à devenir une réalité. Martin habite juste avant l'entrée de la communauté. Il n'en fait pas partie, mais la

22 Témoignage de Lucilla Borio, fondatrice de Torri Superiore.

23 Il n'a pas été possible de le rencontrer durant notre séjour de 4 jours, malgré plusieurs messages téléphoniques de la part des habitants, et de nous-même, sollicitant une rencontre.

24 Témoignage de Stina et Anders à Hallingelille.



1



2

1 - Relevés effectués à Torri Superiore par une équipe d'architectes conseils. Source Torri Superiore. ©SA

mis en ligne sur flickr. Source : <https://www.flickr.com/photos/hameaudesbuis/page1>

2 - Hameau des Buis, images extraites de l'album du chantier

majorité des maisons construites l'ont été grâce à sa supervision essentiellement technique. Même si le temps de son intervention peut être restreint, le travail qu'il effectue avec les habitants d'Hallingelille — tous très déterminés dans leur projet de rejoindre la communauté et d'y construire leur maison écologique idéale — s'effectue sur un mode collaboratif banalisé qui semble fructueux pour les deux parties.

Enfin, le Hameau des Buis affiche une expérience très proche de ce travail de collaboration entre fondateurs et architecte, avec une visibilité néanmoins plus forte pour l'architecte qui a mis en place le programme de 22 logements et la réhabilitation d'un ancien mas en maison communautaire. Pierre-Henri Gomez est cité dans la documentation afférente à la construction du Hameau. Son approche douce du territoire, du budget du projet et des attentes des futurs habitants est mentionnée ainsi :

« Au début, l'architecte avait prévu des avancées de toit, des maisons arrondies, ... et puis vous allez voir quand vous passez par la route, plus vous montez plus c'est simple ... moins il y a d'argent ... (...) Ce qui a été mis en place avec l'architecte, c'est en fonction du dénivelé et de la hauteur, il n'y a jamais d'ombre portée sur le bâtiment qui se trouve en dessous. Le bâtiment le plus au sud ne porte jamais son ombre sur le bâtiment le plus au nord, même au 21 décembre. »

Ainsi, l'attention à ce qui pourrait passer pour un détail mais qui crée une forme d'équité dans le confort quotidien de chacun, est encore très sensible dans le récit d'une habitante qui a vécu le chantier de construction²⁵. L'approche de Pierre-Henri Gomez est relatée pour l'intégration réussie du Hameau dans le paysage ardéchois « traditionnel » : il a tenu compte de la topographie du terrain, utilisé une majorité de matériaux naturels (bois, paille, pierre sèche), tout en développant une ligne esthétique contemporaine. Mais la mise en place du chantier participatif, impliquant professionnels et habitants, a été gérée par les initiateurs du projet qui restent en première ligne pour en faire le récit ou la promotion. Parmi eux, principalement, Sophie Rabhi sur le contenu du projet éducatif, et Laurent Bouquet sur la valorisation du chantier. Enfin, l'autre personnalité attachée à ce projet est Jean-Pierre Oliva, présenté comme un expert en architecture bioclimatique traditionnelle (fourniture et usage des matériaux locaux, techniques de mises en œuvre, topographie, climat...), son parcours est celui d'un autodidacte. Il témoigne dans des vidéos de l'exemplarité du chantier du Hameau²⁶, mais ni son apport au projet de construction du Hameau, ni ses éventuelles relations avec Pierre-Henri Gomez ne sont approfondis²⁷.

3. 1965-2015 : DES SIGNAUX FORTS AUX SIGNAUX FAIBLES

Ces figures atypiques d'architectes ou d'ingénieurs donnent ainsi une orientation formelle reconnaissable aux projets communautaires concernés. Leur caractère unique fait

25 Récit de Mélanie, recueilli au Hameau lors d'une visite en septembre 2017.

26 J. Lefrancq, « Chantier du Hameau des Buis, été 2008 - YouTube », op. cit.

27 Nous avons contacté Pierre-Henry Gomez à plusieurs reprises pour obtenir un rendez-vous, mais n'avons eu aucun retour de sa part.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10

Des vocabulaires architecturaux produisant des typologies d'espaces inédits :

1 à 5 - Arcosanti, ©SA

6 et 7 - Profil d'un Earthship, ©SA

8 à 10 - Nouveau temple à Lama Foundation pour les 50 ans de la communauté. Source <https://www.facebook.com/LamaFoundation/photos/>

aussi qu'Arcosanti, Earthship et Lama Foundation, sont les trois terrains de notre échantillon où le « travail » d'un laboratoire d'architecture est le plus clairement visible. D'une part, parce qu'ils produisent des formes et des espaces inédits, d'autre part parce que ces « inédits » sont aussi à leur manière des « monstres parfaits », des purs produits de l'expérimentation, avec les étapes intermédiaires, les tâtonnements et les inachèvements que cela suppose.

En effet, l'*Urban laboratory* de Soleri est le reflet d'une recherche très personnelle, cherchant à relier un modèle de ville du futur en constante évolution, à des techniques de construction fusionnant modernité et artisanat²⁸. Le tout est enveloppé dans une philosophie contractant architecture et écologie (*arcology*), ainsi que des préceptes de vie autant spirituels que décroissants. Arcosanti n'est pas achevée, et elle ne le sera probablement jamais telle que Soleri l'avait planifiée, mais elle poursuit une évolution où un rapprochement du concept d'écovillage est envisagé.

Michael Reynolds est lui-aussi lancé dans un projet en constante évolution. La synthèse qu'il s'efforce de réaliser peut paraître plus modeste. Elle l'est en effet si on considère le point de départ centré sur la création d'un habitat autonome intégrant des matériaux recyclés, et non sur un projet de ville modèle. En organisant la transmission de sa technologie auprès de différents types de publics²⁹, Reynolds va largement plus loin que le simple fait de construire des Earthships, il veut essaimer par la preuve : son *Earthship Academy* porte l'ambition avouée de constituer une communauté internationale (*The Greater World*) qui s'étende au-delà du site de Taos, que ce soit à travers les projets réalisés par son équipe ou ceux des porteurs de projets formés à sa technologie. Plus encore, retournant habilement une situation d'adversité³⁰, Reynolds a fait du site de Taos un espace d'expérimentation d'une dimension exceptionnelle. Sur 200 acres (environ 80 hectares) classés en « zone expérimentale », il peut d'une part vendre des lots constructibles à des particuliers, construire des Earthships et aménager un territoire, d'autre part, il peut perfectionner sa technologie et la disséminer à travers la formation de futurs auto-constructeurs.

Quant à Lama Foundation, c'est la diversité des empreintes laissées par les différentes personnalités évoquées qui en fait un laboratoire d'architecture de facture plus « éclectique », avec une vocation pour faire de chaque bâtiment une « pièce unique ». Chaque époque ou

28 Alors que la construction d'Arcosanti commence en 1970, ce n'est qu'à partir de 1975-76 qu'il commence à introduire son concept de *two suns arcology*. Basé sur une captation passive de l'énergie solaire et une circulation de l'air chaud ou froid, ce système est peu présent dans son intégralité (une combinaison de « the green-house, chimney, and apse effects ») et concerne surtout une grande partie du programme non réalisée, notamment le centre culturel *The Teilhard de Chardin Cloister*.

29 « EarthshipGlobal », Earthship Biotope Michael Reynolds, [s.d.]. URL : [https://www.earthshipglobal.com/..](https://www.earthshipglobal.com/) Consulté le 26 avril 2019. La Earthship Academy propose différentes sessions qui s'adressent à différentes tranches d'âges (à partir des adolescents), adaptés à tous types de profils (architectes, personnes en reconversion dont anciens militaires), de durée et d'intensité modulable en fonction des objectifs et des moyens financiers du stagiaire.

30 Reynolds achète son terrain de 634 acres à Taos dans le courant des années 1970. A la suite de procès avec de particuliers mécontents des problèmes climatiques de ses premières constructions, il perd sa licence d'architecte et il est frappé d'interdiction de construire des Earthships sur son terrain. A la suite de recours devant les tribunaux du Nouveau Mexique, il arrive à faire classer 200 acres en zone expérimentale en 1994, qu'il allote pour The Greater World Earthship Community. Il retrouve sa licence d'architecte en 2007. Plus de détails dans la monographie en annexe.



1

2



3

4



5



6

1 - Earthship, zone expérimentale de 200 acres. Source : <https://www.earthshipglobal.com>

2 à 6 - Lama Foundation : le zome, première cuisine communautaire (1), un incendie en 1996 ravage le site ne laissant debout que le dome complex (3,4), maisonnettes en

paille, bois et adobe, ainsi qu'équipée de panneaux solaires construites après l'incendie, fin des années 1990. Sources : <https://www.lamafoundation.org/> ; <https://ecohomes.blog/2011/02/04/lama-foundation-san-cristobal-new-mexico-usa/>

phase de la communauté semble liée à un prototype. Les Durkee et Altman ont posé la référence la plus emblématique des années 1960-70 en plaçant un très grand dôme géodésique au centre de la communauté. Steve Baer a été l'un des artisans de la construction de ce dôme inspiré de Fuller, et l'initiateur de la première cuisine commune, un zome sur deux niveaux, une des rares constructions ayant échappé à l'incendie de 1996, pour laquelle une campagne de restauration est en cours. La période de « reconstruction » de Lama Foundation donne lieu à des maisonnettes toutes différentes, en adobe, paille et bois, intégrant des troncs d'arbres ayant survécu au passage des flammes.

Enfin, aujourd'hui, le flambeau est repris par de jeunes architectes en formation³¹ qui y construisent des petits pavillons pour les retraites spirituelles proposées par la communauté. Ces nouvelles constructions et leur mise en œuvre sous la forme de *workshops* font apparaître davantage une figure d'architecte « éclatée », un concepteur unique s'effaçant au profit d'un « collectif d'auto-concepteurs-constructeurs ».

Cette figure singulière peut trouver des précédents dans l'histoire ou des similitudes dans l'actualité. Dans l'histoire communautaire, elle évoque le mode de fonctionnement collectif des sept communautés du début du XVIII^e choisies par Dolores Hayden pour leur volonté de concilier les trois thèmes « *garden, home, machine* » :

*« As the creators of model communities, some communards described themselves as 'Architects redesigning society'. They proposed a complete restructuring of city and country in response to the environmental problems created by the Industrial Revolution. Their goals incorporated both social and physical design. They tried to equal the visionary scope of philosophers who attempted to define human nature and describe programs for its finest expression, and they wanted to match the promotional successes of inventors and entrepreneurs who had influenced American land development and American industry. »*³²

Dans l'actualité et dans cette même veine d'intention, on pense aux collectifs de jeunes architectes — Assemble, ETC., Coloco, Bellastock... et de nombreux autres. Même s'ils agissent davantage en milieu urbain, ils reprennent cette pratique de la « signature collective » pour designer des espaces sociaux, et pratiquer, de par leur formation, une forme d'autoconstruction savante.

Quelle place revient donc à l'architecte dans les projets communautaires, et comment l'évolution de son profil est-elle corrélée à leur évolution spatiale et formelle ? Pour tenter d'apporter des éléments de réponse, il est sans doute utile de synthétiser rapidement l'ensemble ce premier point.

Si l'on procède à grands traits, l'évolution du rôle de l'architecte peut être ramenée à une forme d'effacement progressif — ou de banalisation de sa présence comme de ses interven-

31 Lama Foundation travaille en partenariat avec le CEDaR (Community Engagement Design and Research Center) de l'Université du Colorado depuis 2013.

32 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit., p.32



1



2



3



4

1 - Union Colonists, les membres photographiés devant The Union Colony building, leur première bibliothèque à Greeley Union Colonists (3 décembre 1894). "One of the articles of the Union Colony constitution was for "the establishment of a reading room and library free to all members..." . Source : <https://www.greeleytribune.com/news/local/historical-hindsight-the-birth-of-the-library-stacks/>

2 - Le collectif londonien Assemble, Turner Price 2015 pour ses projets participatifs de Granby Four Streets, dans le quartier ouvrier de Toxteth, à Liverpool. Source : <https://assemblestudio.co.uk/about>

3 - Fondé en 2009, le collectif ETC est basé à Marseille

depuis 2011, « Le collectif est composé d'un collègue solidaire de neuf architectes salariés permanents ainsi que d'une vingtaine de collaborateurs réguliers. La structure expérimente des modes d'autogestion depuis ses débuts et tente de démontrer l'intérêt d'un fonctionnement démocratique horizontal. ». Source : <http://www.collectifetc.com/qui-sommes-nous/> -

4 - « Avec la révolution d'Octobre, de nombreux artistes voient la possibilité de construire une société nouvelle et un rapport nouveau à la culture, ainsi que la perspective de mettre en œuvre la théorie d'un art global. » Source : <https://npa2009.org/idees/histoire/1917-un-nouvel-art-pour-un-monde-nouveau>.

tions — liée au glissement de la communauté vers l'écovillage. Autrement dit, **la disparition ou l'absence de la figure d'un créateur unique et de sa signature** — qu'il soit architecte, ingénieur ou artiste — **au profit d'un technicien-conseil discret, irait de pair avec un autre glissement, celui d'un « engagement pour une architecture-signal contestataire » vers un « nouvel intérêt pour le territoire ».**

Cependant si l'on regarde davantage dans les détails, une approche architecturale savante — au sens d'une préoccupation dépassant les nécessités techniques et règlementaires — est toujours présente en filigrane. Lorsqu'elle existe, deux possibilités se présentent. Il peut s'agir d'une figure combinant les compétences de l'architecte, de l'artiste et de l'ingénieur, tels Soleri et Reynolds. De telles personnalités ont émergé au cours de notre période 1965-1995, et elles semblent devenues rares dans le contexte communautaire actuel, au point que nous n'avons pu en repérer d'autres. Ces figures n'étaient déjà pas nombreuses, et elles ne se sont pas renouvelées, ni développées.

Cependant, **notre deuxième période (1995-2015) met en évidence un autre glissement qui ne touche pas que le monde communautaire : celui de la « figure de l'architecte » vers les « collectifs d'architectes ».** Ils sont pour la plupart encore en formation, portent et signent des projets ensemble. Lama Foundation leur offre cette opportunité au cours de leur cursus universitaire. Les académies Earthship et Arcosanti pourraient-elles également favoriser cette émergence de collectifs par les méthodes de travail et d'apprentissage transmises au cours des *workshops* ? Nous ne l'avons pas constaté, mais supposons que c'est l'un des effets potentiels d'une expérience en milieu communautaire.

Enfin, et il s'agit probablement de **la majorité des cas, lorsque les communautés sont elles-mêmes porteuses du « design communautaires », l'architecte est requis pour ses compétences techniques et administratives.** Les exemples de Torri Superiore, Hallingelille et du Hameau des Buis illustrent bien cet aspect, tout en mettant en avant une nécessaire qualité de rencontre et d'accompagnement.

Par ailleurs, une analyse en terme d'échelles suggère deux éléments. D'une part, **l'idéologie alternative et progressiste des années 1965-1995, soutenue par des figures d'architectes-ingénieurs-artistes, permet à des « bâtiments-icônes » d'émerger.** D'autre part, dans un contexte de repli économique et sécuritaire depuis les années 1990, **le retour à l'échelle du hameau se traduit par une tendance à l'uniformisation du fait d'une volonté d'intégration aux territoires d'implantation.** Ce retour est porté par des collectifs plus forts, il s'affirme au niveau local et il est complété par la constitution sur la « toile » de réseaux mondiaux de communautés et écovillages.

Il apparaît ainsi que plus le projet communautaire émane d'un portage collectif, plus l'effacement de la figure de l'architecte se confirme. Les fondateurs des deux Cités écologiques, de Torri Superiore, d'Hallingelille et du Hameau des Buis se positionnent clairement comme les auteurs de leur projet, allant chercher les compétences là où elles sont, et quand ils en ont besoin. Les collectifs de fondateurs ont une vision commune. Il faut que la réalisation « colle » le plus possible à l'idée qu'ils s'en font, qu'elle soit d'une certaine façon au plus proche du des-

sin de leur « phalanstère rêvé ». De fait, il ne semble pas y avoir de place pour les projections d'un auteur supplémentaire.

Finalement, Soleri et Reynolds forment à eux seuls une catégorie presque désuète, rarement rencontrée dans l'histoire du mouvement communautaire. Leur œuvre devenant le centre du projet, ils utilisent la forme communautaire plus qu'ils ne l'alimentent en terme de projet social. Il apparaît alors que bien qu'étant la plus ancienne expérience de notre échantillon, Lama Foundation serait en définitive une synthèse de cette dynamique historique qui nous semble à l'œuvre. Passant d'artistes-ingénieurs (Durkee, Altman et Baer), à des collectifs de jeunes designers, le glissement de la figure de l'architecte s'effectue à l'intérieur de la communauté. Lama reste fidèle à son orientation d'origine, ne cherchant pas à changer d'échelle, ni à muter en écovillage, à ce jour.

Un dernier aspect de ce glissement corrélant effacement de la figure de l'architecte et glissement des communautés vers les écovillages nous ramène à la position d'Henri Lefebvre sur le rôle de l'architecte-urbaniste. Partant du principe que pour changer la société, il faut agir sur la qualité idéologique de l'espace, Lefebvre propose de réviser « *ce rôle de démiurge de l'architecte [qui] fait partie de la mythologie et/ou de l'idéologie urbaines* ». Sa position critique nous semble préfigurer les relations que les écovillages mettent en place, de façons variées et spontanées, avec leur « technicien-coordonateur-conseil ». En effet, pour eux, comme le pensait déjà Lefebvre dans son analyse politique de l'espace urbain :

« Ce n'est pas à l'architecte de "définir une nouvelle conception de la vie", de permettre à l'individu de se développer sur un plan supérieur en le déchargeant du poids de la quotidienneté, comme le croyait Gropius. C'est à une nouvelle conception de la vie de permettre l'œuvre de l'architecte, qui servira ici encore de "condensateur social" non plus des rapports sociaux capitalistes et de la commande qui les " reflète ", mais de rapports en mouvements et de nouveaux rapports en voie de constitution.»³³

Lefebvre introduit ici une tension forte entre l'effacement nécessaire de l'architecte en tant que figure héroïque (ce n'est pas à lui de décider) et l'importante responsabilité qu'il lui confie (« condensateur social »). Cette expression, puisant aux fondements du mouvement constructiviste, s'inscrit dans la conviction que l'architecture est en capacité d'influencer les comportements sociaux:

« La vocation des Vkhoutemas [Ateliers supérieurs d'art et de technique créés en 1920 à Moscou] était de former des cadres capables de répondre aux besoins artistiques et techniques du pays (...), et d'élaborer la nouvelle esthétique (...), s'attaquant aussi bien aux problèmes de la mise en forme

33 G. Busquet, « L'espace politique chez Henri Lefebvre : l'idéologie et l'utopie », justice spatiale - spatial justice, vol. 5 (décembre 2012).p.7 La Citation est extraite de *La révolution urbaine* (Henri Lefebvre, 1970).

*du logement, nouveau 'condensateur social', qu'à ceux du mobilier, des équipements collectifs et des objets d'utilisation courante. La création des Vkhoutemas et l'esprit de leur enseignement sont profondément marqués par les positions idéologiques de l'avant-garde artistique de l'U.R.S.S. des années vingt, qui voyait en l'art un instrument de transformation sociale dont la base était la « reconstruction du mode de vie » et qui préconisait un art 'productif' directement lié à la production et aux besoins de la vie quotidienne, jetant ainsi les bases de l'actuel design. En même temps qu'ils acquéraient une technique et une culture artistiques, les étudiants baignaient dans un climat de recherches expérimentales fondées sur le fonctionnalisme et le rationalisme de la construction de l'objet'.*³⁴

On retrouve dans cette définition des structures et des aspirations qui traversent le monde communautaire — l'atelier comme espace expérimental, le changement social par la recherche d'une esthétique nouvelle et globale, l'action collective et formatrice par le *workshop*. Dans les écovillages, l'architecte est bien ce « travailleur comme un autre », partageant la responsabilité de l'espace qu'il produit avec ceux qui l'habitent.

Pour clore cette synthèse intermédiaire, il convient de ne pas omettre que **si les glissements de paramètres évoqués engendrent des expressions spatiales différentes, des permanences utopistes subsistent sur la globalité de la période**. La quête d'une vie meilleure se traduit toujours par des choix alternatifs en termes de rapport à la vie urbaine, aux modes de consommation, d'éducation et d'engagement écologique. La micro-échelle de la communauté garantit ce socle commun auquel s'agrège l'intelligence collective, qui elle-même contribue à l'intégration de technologies simples et appropriables, induisant un processus de redécouverte des savoir-faire locaux.

Dans ce contexte où les luttes contre-culturelles trouvent un apaisement progressif par un retour alternatif au territoire, comment s'en sortent les différentes figures d'architectes, ingénieurs ou artistes ? Les « figures héroïques » en quête de reconnaissance de la profession ou désireux de produire une architecture-manifeste laissent ou laisseront un héritage inconfortable à gérer, comme c'est déjà le cas pour Arcosanti depuis la disparition de Soleri. Michael Reynolds occupe lui-aussi une position centrale dans la communauté des Earthships, mais il semble avoir devancé les problématiques de legs en transmettant et disséminant sa technique de construction le plus largement possible, lors des *workshops* à Taos ou sur d'autres sites internationaux.

Quant aux autres architectes, il semble qu'ils doivent y abandonner purement et simplement leurs prétentions d'auteur. La contrepartie n'est pas des moindres puisqu'elle consiste à assumer pleinement des fonctions hybrides (du concepteur au coordinateur-accompagnateur), et

34 E. Universalis, « Vkhoutemas ou Vhutemas », Encyclopædia Universalis, [s.d.]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/vkhoutemas-vhutemas/>.. Consulté le 23 novembre 2019.

n'est-ce pas déjà le quotidien de la profession ?

Cependant, la responsabilité de la « production de l'espace » étant placée au centre des relations avec les « collectifs d'habitants », ne s'ouvre-il pas devant eux la possibilité d'explorer des formes inédites entre commanditaires et commandités ? Ne pourrait-il pas s'agir d'un « nouvel espace pour l'architecture » initié dès les années 1960 par *droppers* de Drop City ? Souvenons-nous qu'ils étaient soutenus dans leur élan par le célèbre « *Turn on, tune in and drop out* » de Timothy Leary, qui signifie déjà plus qu'une invitation, une injonction à lâcher-prise, à en finir radicalement avec les convenances et à élargir librement son registre.

B. LE *WORKSHOP*, OUTIL DE LA CONSTRUCTION COMMUNAUTAIRE

Après avoir observé que les glissements successifs du rôle de l'architecte finissent par recouvrir un spectre large, penchons-nous sur le *workshop*, deuxième aspect pratique de la construction communautaire.

Couramment mis en œuvre dans les communautés et les écovillages, le mot *workshop* recouvre nombre de situations différentes. Certains travaux de recherche dans ce domaine nous apportent des éléments d'analyse précieux³⁵, mais notre propos n'est pas d'aborder ici les différents mécanismes de mise en place et d'encadrement, ou encore les enjeux, impacts et usages du *workshop*, qui constituent un sujet à part entière. Tout comme l'évolution de la place et du rôle de l'architecte évoqués précédemment, notre intérêt reste centré sur la dimension méthodologique des *workshops* dans le processus de construction, puis de pérennisation, des communautés.

Nous souhaitons toutefois circonscrire le champ relatif à notre recherche de façon synthétique et ouverte en proposant, à partir de plusieurs sources, une définition qui lui soit adaptée. Mais auparavant situons le brièvement. Le mot *workshop* peut être traduit en français par « atelier collaboratif », expression qui ne recouvre malheureusement pas le sens complet du terme. Considérant notre sujet, il convient d'ajouter brièvement quelques points de repères historiques et culturels à cette définition technique. Le concept de *workshop* peut sembler être une invention anglo-saxonne, il l'est en partie mais il est pétri d'apports européens. Si l'on s'en tient aux approches éducatives qui nous intéressent, l'histoire du *workshop* doit beaucoup au pragmatisme, notamment pour la réflexion sur l'encadrement du *Learning by doing* cher à John Dewey. Il renvoie également à des projets éducatifs exemplaires tels le Black Mountain College, lui-même inspiré du Bauhaus. Les événements des années 1970 dans les universités américaines, notamment le campus de Berkeley avec l'atelier de Sim van der Ryn, et la propagation de ces influences au niveau international (en France la séparation des écoles d'art et d'architecture), ont contribué à le faire progressivement entrer dans les méthodologies.

Pour le définir dans notre cadre : un *workshop* englobe un ensemble de sessions de travail consacrées à un thème, réunissant un groupe de personnes issues d'univers communs ou différents, en vue d'un apprentissage et de la réalisation d'un projet, mais également d'un partage et d'une transmission de connaissances et de compétences.

Cette approche tente d'étayer notre hypothèse que l'espace communautaire génère les conditions d'un laboratoire d'architecture. Aussi, au-delà de la méthodologie, il nous intéresse d'envisager l'utilisation du *workshop* comme un moyen de se connecter à la dynamique du *work*

35 J. Ineichen, "Le Workshop d'Architecture et d'Urbanisme (W-AU) comme dispositif pédagogique pour la formation à la conception collaborative", Thèse de doctorat, Aix-Marseille Université, France, 2016.

Ce travail de thèse réalisé en co-tutelle UFRN ENSA-M (Stéphane Hanrot), s'intéresse particulièrement à la place du *workshop* dans la formation des architectes. Il en rappelle l'histoire, en cerne les enjeux et les paradoxes. Il dresse également un état de l'art montrant que les études sur le sujet sont peu nombreuses, et qu'il faut aller puiser dans les sciences sociales pour analyser certains mécanismes à l'œuvre.



1



2



3



4

1 - Classe d'architecture de Richard Buckminster Fuller au Black Mountain College, lors de l'Institut d'été de 1948. Source : State Archives of North Carolina Raleigh, NC

2 - Enseignement, maîtres et élèves à l'académie du Bauhaus (Dessau 1925-1932). Source : <https://www.bauhaus-dessau.de/teaching-2.html> -

3 - Workshop d'architecture pour enfants : "In a studio course dedicated to "freeing up the classroom for learning by doing," architecture students working with Professor Sim Van der Ryn collaborated with teachers and elementary school students to restructure classrooms and

playgrounds. The standard phalanx of desks made way for flexible spaces in which to build things. Children learned geometry, measurement, and simple construction skills using salvaged materials." (Greg Castillo). Source : <https://frameworks.ced.berkeley.edu/tag/free-speech-movement/>

4 - Architecture provisoire, Aquarius Festival à Nimbin en 1973. Source : <https://www.abc.net.au/radionational/programs/blueprintforliving/original-aquarius-festival/7383114>

in progress et ainsi d'activer une capacité d'invention historiquement propre au mouvement communautaire³⁶.

1. EN QUOI LE *WORKSHOP* EST-IL UN OUTIL DE LA CONSTRUCTION COMMUNAUTAIRE ?

Cette dernière réflexion suppose des questionnements préalables avant un retour vers nos terrains et leurs « ateliers collaboratifs » respectifs. En effet, si l'hétérogénéité des formes et des contenus, associée au principe d'échange plurilatéral, caractérise la nature du *workshop*, que peut-on en attendre en terme d'efficacité ? Induisant des modes de construction volontairement différents des approches académiques, les *workshops* — tels qu'ils se présentent et se déroulent dans les communautés que nous connaissons — semblent davantage servir une problématique de mise en forme des désirs qu'une obligation de résultat.

Dans un article à propos de l'Aquarius Festival en Australie dans les années 1970, Lee Stickells rappelle une motivation forte des mouvements contre-culturels :

*« Giving form to such desires for living differently meant imagining, designing and constructing in unconventional ways. (...) However, creative expression and aesthetic judgement were still significant. (...) Most of the builders were unhappy with contemporary urban environments and had made conscious decisions to avoid professionalised, industrialised building processes. In fact, there are many stories of those who, after the Aquarius Festival, abandoned formal architectural studies to join the burgeoning alternative communities deep in the region's forests and valleys. (...) »*³⁷

Mais... quoi de plus informel qu'un désir ? Comment lui donner corps, notamment quand il s'agit du désir et de l'espoir de « changer la donne » économique, sociale, politique, idéologique ? Cette question ancienne traverse les motivations profondes des utopies sociales « transformatrices » dès la fin du XVIII^e, et en particulier les utopies architecturales :

*« What is attributed to utopia often belongs to its double, ideology. As philosophers such as Karl Mannheim and Paul Ricoeur have shown, utopia and ideology are simultaneously both opposed and strangely connected one to another. Both are about society and the projects that can be formed in relation to it. But whereas utopia is about social change and the possibility of a radically different future, ideology tries to stabilize the dominant features of the present. This does not mean that utopia does not care about the present; in Principle Hope, Ernst Bloch stated that utopia is always about the present. But it chooses in the present the seeds for the expression of radical difference, rather than encouraging the continuation of existing societal norms. »*³⁸.

Alors, les *workshops* sont-ils « taillés » pour résoudre cette tension entre utopie et idéologie ? Essayons de cerner le mécanisme complexe qui place cet usage au cœur des pratiques commu-

36 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit.

37 Stickells_Not Quite Square essay_2013_small.pdf, [s.d.].

38 A. Picon, « Learning From Utopia », *Journal of Architectural Education*, vol. 67, no 1 (mars 2013),.

nautaires. Partant du principe que les gens — sans restriction de genre, âge, classe sociale — ont une compétence propre, le *workshop* permettrait de « formaliser » un désir dans un contexte de création « idéal », au sein duquel se mettraient naturellement « à niveau » connaissances académiques et savoirs non-académiques. Il en émergerait une « communauté de pratiques » où chacun viendrait s'outiller pour devenir un potentiel « acteur de changement »³⁹. Cet horizon va également dans le sens d'une aspiration à l'*empowerment*⁴⁰, elle-même héritée des luttes socio-politiques à partir des années 1970.

Ramenée au contexte qui nous préoccupe, tout porte à croire que l'élaboration (invention ou re-invention) de formes spécifiques peut, dans le cas d'un *workshop* communautaire, s'appuyer sur une dynamique déclenchant un processus de co-construction. Cette dynamique serait celle du collectif qui, confronté à la nécessité de fonctionner dans un système d'échange relationnel ouvert, se mettrait en capacité de produire des « objets » pluridisciplinaires (spatiaux, sociaux, idéologiques, etc.).

Le désir constituant le point de départ est-il pour autant accompli, a-t-il trouvé sa forme définitive ? Partiellement peut-être ? Qu'en est-il des conflits, des frottements, des insatisfactions qui peuvent également émerger au cours de tels processus ? Le mode de production enclenché étant celui d'un *work in progress*⁴¹, la perfectibilité reste la condition de sa dynamique. Autrement dit, en permettant de mettre à jour un espace inclusif de création partagée — même s'il ne résoud pas miraculeusement les désaccords — le *workshop* place l'expérience individuelle au centre d'une quête collective dont la légitimité repose sur une part de rêve commun irréductible. Le consensus est sensé gérer la partie collective et/ou conflictuelle de ce rêve. De fait, **l'intérêt du processus de *workshop* est double : il va fouiller dans les motivations profondes des utopies sociales, en même temps qu'il s'ancre tout aussi profondément dans le réel, et propose précisément d'en faire l'expérience.**

« Nature de l'expérience. On ne peut comprendre la nature de l'expérience que si l'on note qu'elle comprend un élément actif et un élément passif combinés d'une manière particulière. Du côté actif, l'expérience éprouve — signification que le terme expérimentation explicite plus nettement. Du côté passif, elle subit. Quand nous faisons l'expérience d'une chose, nous agissons sur elle, nous

39 J. Ineichen, "Le Workshop d'Architecture et d'Urbanisme (W-AU) comme dispositif pédagogique pour la formation à la conception collaborative", op. cit.

40 M.-H. Bacqué et C. Biewener, « L'*empowerment*, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, N° 173, n° 3 (septembre 2013).. On ne peut ici entrer dans le détail de cette notion ancienne qui a évolué depuis le milieu du XVII^e siècle, pour s'affirmer à partir des années 1970 dans le contexte des différentes luttes de la société civile aux Etats-Unis. Cette origine conditionne une traduction peu satisfaisante en français par « autonomisation ». Par ailleurs, le terme fait encore aujourd'hui l'objet de différentes interprétations, avec cependant une base commune correspondant au sens dans lequel nous l'employons ici parce qu'elle entre en résonance avec la notion de *Learning by doing* : « L'*empowerment* articule deux dimensions, celle du pouvoir, qui constitue la racine du mot, et celle du processus d'apprentissage pour y accéder. Il peut désigner autant un état (être *empowered*) qu'un processus. Cet état et ce processus peuvent être à la fois individuels, collectifs et sociaux ou politiques – même si, selon les usages de la notion, l'accent est mis sur l'une de ces dimensions ou au contraire sur leur articulation. »

41 « Work in progress | signification, définition dans le dictionnaire Anglais de Cambridge », [s.d.]. URL : <https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/anglais/work-in-progress>. Consulté le 31 juillet 2019., « Work in progress : a piece of work that is not yet finished » en opposition aux marchandises stockées.

faisons quelque chose avec elle ; puis nous en subissons les conséquences. Nous faisons quelque chose à la chose qui à son tour nous fait ensuite quelque chose : c'est en cela que consiste cette combinaison particulière. La fécondité, la valeur de l'expérience, se mesure à la manière dont ces deux phases sont liées. L'activité pour l'activité ne constitue pas l'expérience. (...) 'Apprendre par expérience', c'est établir un lien rétrospectif et prospectif entre ce que nous faisons aux choses et [ce] que les choses provoquent en nous en retour, en conséquence de nos actions. Dans ces conditions, faire devient une mise à l'épreuve, une expérimentation avec le monde pour découvrir à quoi il ressemble, subir devient un enseignement — découverte des liaisons entre les choses. »⁴²

A la fois « état et processus », le *Learning by doing* — dont John Dewey décrit précisément les effets et impacts sur les individus — d'une part participe de la recherche d'*empowerment*, d'autre part complète les problématiques soulevées par la dynamique du *work in progress* assumé collectivement. Si l'on croise les deux éclairages, **le workshop semble jouer dans le cadre communautaire le rôle d'une interface méthodologique dont le but est précisément d'articuler « l'agir » et « le subir », l'« être » et le « faire », en vue de produire de l'expérimentation, et si possible de l'invention (ou re-invention)**. Voyons à présent à travers quels types de propositions, cet outil est concrètement mis en œuvre dans le monde communautaire.

Au cours de notre investigation des communautés et écovillages, nous avons relevé que le *workshop* constitue un point commun à la majorité de ces initiatives, qu'il concerne largement notre période historique, et en particulier notre échantillon. Il apparaît concrètement sous deux formes, pratiquées simultanément par certaines communautés.

La première concerne **la mise en œuvre du projet spatial** (logements, équipements communs, exploitation des terres) faisant l'objet de chantiers participatifs. La deuxième arrive souvent dans un second temps. Une fois la communauté posée dans son espace, **des programmes d'apprentissages divers** sont proposés à des publics extérieurs, la plupart du temps en lien avec le projet fondateur (spiritualité, technique de construction spécifique, permaculture, éducation à l'écologie, communication non-violente, intégration sociale...).

Nous avons dressé un tableau des *workshops* dispensés dans les communautés pour répertorier les dispositifs thématiques mis en place par chaque communauté étudiée⁴³. Nous en reprenons ici les grandes lignes. Elles permettent de voir en première instance que différents niveaux de construction peuvent être décelés sur la globalité de notre période historique.

Le premier niveau relève du bâti. Le *workshop* est utilisé, en totalité ou partiellement, pour la construction physique de la communauté. Dans cette catégorie, trois de nos huit terrains ont fait l'objet de chantiers participatifs : Arcosanti (depuis 1970), Torri Superiore (1997-2016) et le Hameau des Buis (2006-2011). Il est intéressant de citer la façon dont les communautés elles-mêmes en parlent :

42 J. Dewey, *Démocratie et éducation*, trad. Gérard Deledalle, Paris, 1975., p.173-174

43 cf : Volume 2, chapitre E-4, workshops dispensés dans les communautés.

« **At Arcosanti**, the unique and vibrant built environment is a living archive that displays the collective efforts of over 8,000 individual workshop participants and volunteers going back more than 5 decades. The Arcosanti Workshop program has resulted in the construction of both the Arcosanti and Cosanti sites as we know them today. »⁴⁴

« **[A Torri]** Small local firms have been employed to manage the building site, with the constant support of the members of the association and the residents, and with the generous contribution of groups of volunteers from all over the world, including Legambiente and the International Civil Service. The restorations began in 1997 and the work on the guesthouse was completed in 2012. The restoration of the 22 private housing units ended in 2016. Solar panels were also installed for the production of hot water and electricity. »⁴⁵

« **[Au Hameau]** L'un des principaux écueils concerne les limites du budget : impossible de construire avec des entreprises. Pour de nombreuses bonnes raisons, un projet de chantier autoconstructif se dessine. (...) [L'architecte] propose 'une architecture de cueillette' : construire à partir de matériaux locaux, sains, peu coûteux mais nécessitant beaucoup de main d'œuvre... (...) Le chantier débute en mars 2006 : rénovation du Mas, installation d'une structure d'accueil avec douches, cuisine collective, hébergements... (...). Des dizaines de bénévoles viennent prêter main forte, dans une ambiance chaleureuse et solidaire, pour la rénovation du Mas et l'installation d'une infrastructure de construction (hangars, ateliers, table de montage des cloisons...). »⁴⁶

Par ailleurs, à Lama Foundation⁴⁷, ce n'est qu'après l'incendie de 1996 que la reconstruction de la communauté fait l'objet de chantiers impliquant résidents et bénévoles:

« Throughout the late 90's and the first decade of the new millennium, Lama Foundation began building with a new vision, adding permaculture to the list of community efforts. Massive efforts were undertaken to protect the unstable soil from eroding and to provide clean drinking water. New buildings were constructed with fallen timbers, straw bales, cob walls, passive and active solar heat, and other natural building techniques. New gardens were developed, and the whole mountain buzzed with activity. During this time, Lama became a classroom for permaculture and natural building, hosting many workshops dubbed "Build Here Now". Work continues to this day, and Lama Foundation has hosted a full program of retreats for many years now. Housing is available for a limited number of residents and guests, and work is under way for increased guest capacity. »⁴⁸

44 « Workshops », Arcosanti, [s.d.]. URL : [https://arcosanti.org/workshops/..](https://arcosanti.org/workshops/) Consulté le 8 mai 2019.,

45 « Restoration of the village », Ecovillaggio Torri Superiore, [s.d.]. URL : [https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/restoration-of-the-village/..](https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/restoration-of-the-village/) Consulté le 12 août 2019.,

46 Histoire du Hameau des Buis, [s.d.],

47 Les premiers bâtiments (le *Dome complex* notamment) ont probablement été construit avec l'aide d'entreprises et des populations locales. Cette période n'est jamais décrite précisément et le résident rencontré sur place n'avait pas la connaissance sur ce sujet. Dans les sources répertoriées il est souvent question de Little Jo Gomez qui a aidé les fondateurs de la communauté à intégrer leur projet sur le site et dans la région. (voir annexe monographique Lama Foundation)

48 « History of Lama Foundation – Lama Foundation », [s.d.]. URL : <https://www.lamafoundation.org/about-lama-foundation/>

Puis, toujours à Lama, c'est à partir de 2013 qu'est mis en place le partenariat avec avec le CEDaR (*Community Engagement Design and Research Center*) de l'Université du Colorado, pour construire les pavillons individuels destinés aux retraites spirituelles.

The Greater Earthship Community est un cas un peu particulier. La Earthship Bioteecture Academy propose uniquement des *workshops* d'éco-construction centrés sur la technique des Earthships. De multiples formules, décrites dans l'annexe monographique sont possibles (selon durée, âge, financement...), et sont développées avec différents partenaires.

*« The Earthship Bioteecture Academy offers extensive training in Earthship design principles, construction methods, and philosophy. Academy classes, labs, tours, and hands-on construction techniques are led by top Earthship builders, electricians, plumbers, and plant specialists.(...) Earthship Bioteecture Academy partners with Western Colorado University's two-year Master in Environmental Management graduate degree. Participants in the academy can also earn undergraduate credit to be applied to their bachelor's degrees in universities across the world. In addition, AmeriCorps volunteers can apply their Segal Education Award to attending the Earthship Bioteecture Academy. »*⁴⁹

Mais il n'est pas vraiment possible d'avancer que les participants aux *workshops* contribuent à construire les logements commandés par des particuliers sur le site de Taos. Sans doute certains programmes permettent l'intégration de stagiaires aux côtés des formateurs. La construction de The Greater Earthship Community est plus complexe que cela. Son développement s'appuie beaucoup sur la dissémination de sa méthode. Un travail qui emprunte plusieurs chemins en dehors du site d'implantation à Taos, que ce soit à travers les étudiants internationaux ayant suivi l'un des cursus proposés, ou bien les chantiers menés dans différents pays dans le cadre d'opérations humanitaires ou pour des particuliers. Par exemple, en 2005, le premier chantier international est le fruit d'une sélection à un appel à projet humanitaire pour l'île de Little Andama (Indonésie) où il faut intervenir pour reloger la population après un séisme. Depuis, des sessions de l'Academy se tiennent régulièrement à l'étranger, comme celle à Haïti en janvier 2020.

Par la construction d'un bâtiment répondant à des besoins humanitaires, Mickael Reynolds cible les lieux de présence de ses Earthships. Il cherche à démontrer l'efficacité de son modèle, mais aussi son adaptabilité à des situations d'urgence, comme celles provoquées par les évolutions climatiques. Là encore des participants volontaires sont intégrés et apportent leur contribution à l'édification d'une communauté qui se veut inclusive. Chaque Earthship construit dans le monde contribue à faire avancer le « grand chantier de l'habitat autonome et écologique » entrepris par Reynolds à l'échelle planétaire.

history-of-lama-foundation/. Consulté le 8 décembre 2018., après l'incendie de 1996,

49 « Academy Sessions », Earthship Bioteecture Michael Reynolds, [s.d.]. URL : <https://www.earthshipglobal.com/academy-sessions..> Consulté le 12 août 2019.,



2

1



3

1 et 2 - Chantiers d'été avec des jeunes volontaires à Torri Superiore. ©Torri Superiore

3 - Construction d'un Earthship à Little Andama. Source :

<https://ct24.ceskatelevize.cz/kultura/1404203-architekt-odpadu-zemedomy-z-pneumatik-a-destove-vody>

Le deuxième niveau de construction relève de la sédentarisation et du développement du projet communautaire. Après la période d'installation, la mise en œuvre d'une nouvelle typologie de *workshops* permet à la communauté de s'affirmer de façon pragmatique dans ses fondements, que ce soit vis-à-vis d'elle-même ou de l'extérieur.

D'une part, les thématiques proposées maintiennent un lien et un travail sur le contenu du projet communautaire, d'autre part les sessions sont des sources de revenu pour la communauté, l'inscrivant par là-même dans une économie alternative et/ou sociale et solidaire⁵⁰. Pour nos huit terrains, alors que le lien entre les *workshops* et les fondements du projet communautaire constituent une base commune, les économies diffèrent comme on peut s'y attendre et ne peuvent être réellement comparées. Quelques exemples cependant sont parlants de la diversité d'offres répertoriées.

En 2017, pour une « *Murshid Sam Dargah Blessing Retreat* » d'une semaine à Lama Foundation, prévoir 100 à 220\$ en don ; pour un « *Help Build Arcosanti* » de cinq semaines (2 de théorie, 3 de pratique), une contribution de 1750\$; pour une « *Eco construction School* » de quatre semaines à l'Academy Earthship Biotechture, des frais de 2500\$ (3000 \$ pour la session à Haïti en 2020)⁵¹ ; pour un EDE (Education au Développement d'Ecovillages) de quatre semaines à La Cité écologique Ham-Nord, une contribution de 1850 CAN\$⁵². Depuis 2019, bien que son chantier de construction soit achevé, Torri Superiore continue de proposer des « *Volunteering at the Ecovillage* » qui s'inscrivent dans le European Solidarity Corps program. Ils comprennent une intégration à la vie communautaire (de la préparation des repas, au ménage, en passant par la production agricole en permaculture) : le volontaire à temps plein est pris en charge par la communauté, à temps partiel il apporte une contribution financière.

*« We very often host people interested in Ecovillage and community life, permaculture and sustainability in practice. (...) For many years (1992 – 2008) we hosted international volunteer camps in collaboration with Legambiente (www.legambiente.org) and Servizio Civile Internazionale. Nowadays we keep the doors open also to individual volunteers. (...) To come to the Ecovillage as a volunteer we offer two options: full-time volunteering (only in the summer months), with tent accommodation, to help mainly in the management of the guest house (cleaning and cooking); Working Holiday (all year), helping part-time in various activities (cleaning, cooking, agriculture, restoration, construction) and paying to the Ecovillage a contribution of €15 per day, with accommodation in the dormitory. »*⁵³

50 Cette notion importante à préciser pour sa cohérence avec les aspirations communautaires : « [...] une forme économique hybride (marchande/ non marchande) élaborée par des personnes librement associées et dont la finalité est de renforcer la cohésion sociale, de créer des emplois et de la richesse sociale, d'approfondir la portée de la démocratie et de combler des besoins plutôt que de faire des profits » (Jean-Louis Laville, cité par M. Silvestro in « Les écovillages entre repli communautaire et engagement politique », op. cit. p.63)

51 Tarifs avant bourse ou réduction selon situation, validation de crédits à la Western Colorado University soit l'équivalent des frais de scolarité pour un cours.

52 Les EDE des Cités écologique Ham-Nord et Colebrook sont également soutenus par le Gaia Fund, dont ils constituent la nouvelle ligne de projet, depuis l'arrêt du financement direct du GEN (Global Ecovillage Network).

53 « *Volunteering at the Ecovillage* », Ecovillaggio Torri Superiore, [s.d.]. URL : <https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/volunteer-work/>. Consulté le 12 août 2019.,



1



2



3



4



Volunteering at the Ecovillage

5

1 - Ram Dass teaching at Lama in 1996. Source : <https://www.lamafoundation.org/about-lama-foundation/spiritual-practice/>

2 - Silt casting workshop, méthode de construction mise au point par Soleri (moules en terre et béton coulé). Source : <https://arcosanti.org/workshops/>

3 - Workshop Earthship Academy. Source : <https://www.earthshipglobal.com/academy-sessions>

4 - Cours EDE à La Cité écologique Ham-Nord, formateurs et étudiants, en 2016. Source : <https://respecterre.com/tag/la-cite-ecologique-2016/>

5 - Volontariat à Torri Superiore : "We very often host people interested in Ecovillage and community life, permaculture and sustainability in practice. The creation and management of the eco-centre in the Torri Superiore would not be possible without the help of our much appreciated and needed volunteers. For many years (1992 – 2008) we hosted international volunteer camps in collaboration with Legambiente (www.legambiente.org) and Servizio Civile Internazionale. Nowadays we keep the doors open also to individual volunteers." Source : <https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/volunteer-work/>

A Hallingelille, l'association Mi-Mundo a créé le « village d'apprentissage » Zomen, du nom des quelques habitations ayant adopté cette forme, proposée en apprentissage. Mi-Mundo propose des *workshops* de construction écologique et une éducation au développement durable à destination des publics scolaires et adultes (y compris des programmes d'insertion pour des femmes réfugiées). Ces programmes ne semblent pas très réguliers, mais financés par des politiques publiques locales ou des appels à projet.

Enfin au Hameau des Buis, on peut suivre des « ateliers pour une parentalité bienveillante » de 4 à 6 jours, au prix de 350 à 600 € selon que l'on soit seul ou en couple ; une initiation à la « Pédagogie Montessori » durant 3 jours, pour 250€ environ ; un module sur les « Pédagogies Alternatives », 5 jours avec Sophie Rabhi, pour 475€ ; ou encore « Vivre en écovillage », 8 jours à 665 € pour concevoir un projet écologique (habitat bioclimatique, question énergétique, gestion de l'eau, mutualisation).

Ces deux niveaux de construction (spatial et social) participent ainsi de la vie, de l'évolution du projet communautaire et de son auto-identification à une sphère de compétences. **Le *workshop* est un moyen de construire des « objets socio-spatiaux », tout en reformulant, sans cesse et avec de nouvelles personnes, des engagements, des objectifs, des scénarios d'avenir.** N'oublions pas que l'utopie est un processus perfectible, résolument tourné vers l'avenir. Les méthodes participatives et inclusives mises en œuvre sont également destinées à maintenir des échanges entre la communauté et l'extérieur. C'est un point non négligeable car même lorsqu'ils se présentent comme des sanctuaires, aucun des terrains étudiés n'a jamais vécu ni ne vit en autarcie. Bien au contraire, sur la globalité de la période 1965-2015, les communautés rencontrées ont toujours fait partie de réseaux, qu'ils soient informels⁵⁴ ou structurés, comme c'est le cas aujourd'hui avec le réseau des écovillages.

2. LE *WORKSHOP* PERMET AUX COMMUNAUTÉS DE PRODUIRE. MAIS INVENTER ?

Comme nous l'avons évoqué plus haut, le *workshop* ouvre un espace de *Learning by doing*, où l'expérimentation va de pair avec la notion de *work in progress*. Si le point de départ est un désir plus ou moins identifié, le point d'arrivée l'est par nature beaucoup moins.

Dans tout laboratoire, le processus d'expérimentation est déjà en lui-même un *work in progress*. Il pose des hypothèses, intègre des évolutions possibles en cours de route, ne peut/ne doit préjuger des résultats, rester perfectible. Pour autant, ce processus met-il les communautés en capacité de produire de l'« innovation » spatiale et sociale ? Lorsque Dolores Hayden les compare à des « *patent-office model* » (des bureaux des brevets), elle suggère que la configuration communautaire et les méthodes utilisées créent des conditions favorables à l'émergence de « nouveautés ». Alors, comment se comportent nos terrains en la matière ? L'intention n'est pas de démontrer qu'ils sont particulièrement prolifiques — l'innovation est-elle productible en

54 *West Of Eden: communes and Utopia in Northern California*, Oakland, Calif., PM, 2012., l'ouvrage décrit à travers des récits de voyage comment les communautés même les plus isolées des années 1960-70 restaient connectées pour trouver un travail quand cela était nécessaire pour survivre, passer un appel téléphonique ou consulter un médecin.



1



2



3

1 et 2- Programme des workshops et construction expérimentale à Hallingelille, 2018, ©SA

3 - Workshop sur la Parentalité bienveillante au Hameau des Buis, © Hameau des Buis

permanence et à la demande ? Nous souhaitons davantage repérer leurs éventuelles contributions spatiales et sociales au regard des enjeux écologiques soulevés par notre problématique. Un « mieux habiter » passe-t-il effectivement par un « mieux construire » ?

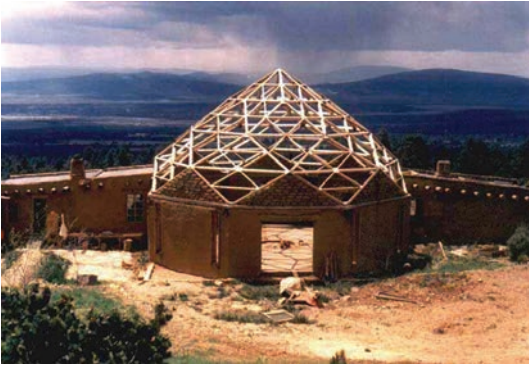
Pour aborder ces questions, passons dans un premier temps en revue les productions socio-spatiales des *workshops* dispensés sur nos terrains. A Lama Foundation, comme à Arcosanti et à *The Greater Earthship Community*, les *workshops* produisent essentiellement des bâtiments (logements, espaces communautaires). Pour cela, des techniques de construction expérimentales sont proposées⁵⁵, associées à la recherche de formes alternatives, nouvelles ou hybrides, significatives du projet communautaire. Ainsi, le dôme de Fuller, les zones de Baer et les pavillons prototypes à Lama, le système Two Suns Arcology de Soleri, enfin le Earthship de Reynolds (technologie et forme), semblent remplir ce double rôle d'une technologie visant à construire de façon écologique, tout en participant à l'émergence d'une forme.

Dans autre un registre — annonçant déjà le glissement de la communauté vers l'écovillage et des mutations formelles qui l'accompagne — la Cité écologique Ham-Nord et The Ecological City Colebrook détiennent la particularité d'être la même entité qui se duplique. L'invention se déplace de la forme architecturale vers une évolution de la forme communautaire. De part et d'autre, les *workshops* dispensés font se rejoindre les fondements de leur projet commun — une école alternative en tous lieux et particulièrement dans la nature — par des aménagements prenant davantage en compte le territoire de la communauté⁵⁶. A Ham-Nord (Québec) comme à Colebrook (New Hampshire), les terres sont exploitées en permaculture⁵⁷. Cette méthode, très prisée à l'heure actuelle, permet de dispenser des *workshops* d'initiation et d'accueillir des stagiaires tout au long de l'année. Cet intérêt pour une agriculture biologique, soutenable et respectueuse des sols, donne lieu à d'autres types d'expérimentations. Par exemple, l'installation d'une serre en aquaponie à Ham-Nord. C'est un système d'élevage et de culture sophistiqué qui demande de l'investissement financier, une rentabilité différée, et qui témoigne d'un attrait pour les technologies et les systèmes de production innovants. Toutefois, de notre point de vue, le véritable apport des deux Cités écologiques se joue au niveau de leur dualité. La modélisation ne constitue-t-elle pas un stade de développement que plus d'une « utopie sociale » pourraient leur envier ? La création de communautés qui se dupliqueraient pour former un réseau fut un des grands rêves de Fourier (Phalanstères), d'Owen (New Harmony), de Cabet (Icarie). Le modèle du kibboutz, dont le bilan se révèle

55 Certaines techniques se réfèrent à des manuels comme *Le Dome Cookbook* de Steve Baer et les publications de M. Reynolds (M.E. Reynolds, *A coming of wizards: a manual of human potential*, Taos, N.M., 1989. P. Soleri a mis au point sa propre technique de coulage du béton dans des moules en terre, reprise de l'artisanat de la céramique.

56 Rappelons que le grand bâtiment communautaire qui marque l'entrée de la communauté d'Ham-Nord ressemble à une grange traditionnelle, empruntant ainsi plus au vocabulaire rural local qu'au répertoire de formes alternatives. De plus, ce bâtiment n'a pas fait l'objet d'un chantier participatif.

57 Cette méthode d'agriculture inspirée de l'écologie des systèmes est assez récente : suite aux apports de l'agriculteur japonais Masanobu Fukuoka (1913-2008), ce sont les australiens Mollison et Holmgren qui la théorisent dans les années 1970. Les méthodes de permaculture sont reprises par la majorité des communautés et écovillages qui disposent d'exploitations agricoles. *Environmental anthropology engaging ecotopia: bioregionalism, permaculture, and ecovillages*, J. Lockyer, J.R. Veteto (éd.), New York, Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2013.



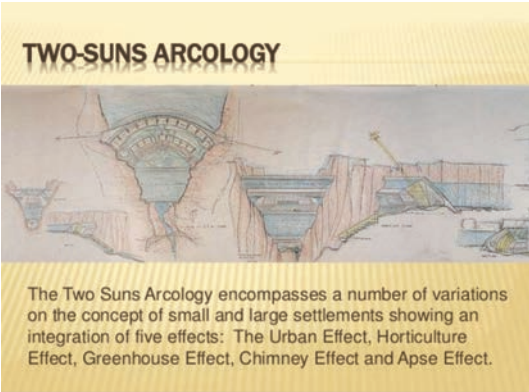
1



2



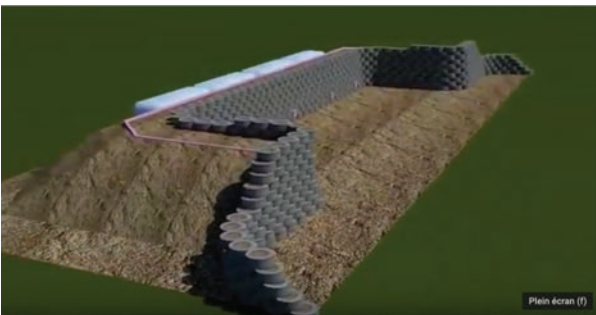
3



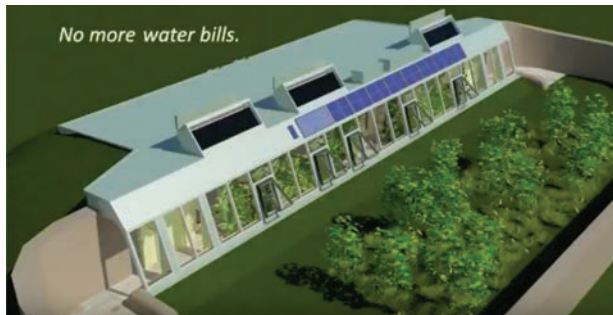
4



5



6



7

1 - Lama Foundation, première période, Dome complex en construction, vers 1968-1969. Source : lamafoundation.org
 2 - Lama Foundation, après l'incendie de 1996, un chantier de reconstruction avec des bénévoles, murs en paille et adobe repris des techniques locales, intégration des troncs d'arbres calcinés récupérés sur le site. ©SA
 3 - Lama Foundation, troisième période de construction, pavillons de retraite individuelle, en partenariat avec l'Université du Colorado. Source : lamafoundation.org

4 et 5 - Principes du système Two Suns Arcology de Paolo Soleri. Source : <https://www.slideshare.net/akshathanandh/paolo-soleri-and-the-cities-of-the-future>
 6 et 7 - Images extraites d'une animation réalisée par Baki Çağlar sur les principes de construction d'un Earthship montrant comment la technologie visant à rendre l'habitat autonome participe de la création de sa forme. Source : <https://www.youtube.com/watch?v=vxTcjX08Bs0>

mitigé et qui se cherche actuellement une forme de renaissance⁵⁸, est finalement le seul à avoir été testé à l'échelle d'un pays.

Les Cités écologiques ont en effet inventé un système économique basé sur des entreprises à objet écologique⁵⁹, créées par des membres et abritées par la communauté. Après vingt-cinq ans d'expérimentation — dont une faillite financière qui a failli marquer la fin du projet à Ham-Nord⁶⁰ — le système semble aujourd'hui prospère. Il permet autonomie et un développement dont les détails sont donnés dans l'annexe monographique. Il procure des emplois pour ses membres fondateurs, leurs enfants et la population extérieure. Aujourd'hui, que ce soit à Ham-Nord ou Colebrook, la communauté est impliquée dans les instances de gouvernance locales. La dynamique propre aux deux communautés leur permet de dispenser leurs discours et actions d'éducation à l'écologie, tout en jouant un rôle d'acteur économique et social important pour leur territoire⁶¹.

Nos trois autres écovillages — Torri Superiore, Hallingelille et le Hameau des Buis — se révèlent également plus pertinents pour leur modèle social que spatial. Même si à Torri la restauration écologique de l'ancien village a nécessité un processus participatif sur plus de vingt ans, même si à Hallingelille les maisons sont toutes écologiques, même si au Hameau des Buis l'habitat est bioclimatique, on ne peut pas dire que leurs productions architecturales soient formellement innovantes. Elles sont alternatives parce que réalisées à partir de matériaux écologiques, mais elles restent traditionnelles par leur structure et leur retour à une échelle de hameau villageois, sans toutefois tomber dans le passéisme.

En contrepartie, on remarque qu'avec la reprise en main d'un site comprenant un territoire agricole morcelé par les cultures en terrasses, la communauté de Torri Superiore tente de réinventer une agriculture locale par la permaculture et par un modèle d'écotourisme intégrant les visiteurs à la vie des habitants. Quant à Hallingelille, située à moins d'une heure de Copenhague, la communauté fuit les nuisances de la ville contemporaine (pollution, vie standardisée, perte de sens), en posant comme critère principal d'intégration à la communauté la construction d'habitations écologiques. Renouant ainsi avec une aspiration des utopies du

58 Y. Achouch et Y. Morvan, « Kibboutz et "villes de développement" en Israël ». ; P. Broda, « Un siècle de kibboutz : un regard institutionnaliste sur une institution atypique », *Économie et institutions*, no 17 (janvier 2013). URL : <http://journals.openedition.org/ei/470>.. Consulté le 24 août 2018. « Kibboutz. L'utopie perdue ? », [s.d.]. URL : <http://www.philomag.com/lactu/reportage/kibboutz-lutopie-perdue-26995>.. Consulté le 20 avril 2018.

59 Les entreprises des Cités écologiques sont les suivantes. A Ham-Nord : Kheops International (fabrication et distribution de produits cadeaux significatifs), Respecterre (Vêtements éco-responsables), CAP Éco-Communautaire (Centre de formation), Ferme ÉcoLogique (Ferme école), Fabrication SmartÉnergie (Soudure et création d'équipement agricole et de structures pour panneaux solaires), Palettes Grandmont (Revalorisation de palettes), Ferme Bio-Maraîchère (Agriculture certifiée biologique), Deuxième Chance (Vêtements recyclés). A Colebrook : Kheops International, Inc. (branche diffusion), Smart Energy of New England, Inc. (conseil en transition énergétique), BL Jewelry, LLC (bijoux en argent, artisanat équitable international)

60 « Cité écologique : «25 ans et on est toujours là» », La Nouvelle Union et L'Avenir de l'Érable, 16 juin 2010. URL : <https://www.lanouvelle.net/cite-ecologique-25-ans-et-on-est-toujours-la/>.. Consulté le 21 juillet 2018., « La Cité écologique 25 ans plus tard : «Il y a des choses que je ferais différemment» », Le Soleil, 29 juin 2009. URL : <https://www.lesoleil.com/actualite/en-region/la-cite-ecologique-25-ans-plus-tard-il-y-a-des-choses-que-je-ferais-differemment-b104400d03784e3875b144e22b93b087>.. Consulté le 20 juillet 2019.

61 Les témoignages retranscrits en annexe, notamment ceux de Marina et Léonie à Colebrook, donnent des exemples de leurs implications dans la vie locale en dehors de la communauté, les apports de Kheops, désignée une année, entreprise ambassadeur de l'Etat du New Hampshire.



1



2



3

1 à 3 - Serre en aquaponie en cours de test à La Cité écologique Ham-Nord, 2017. ©SA

XIX^e, les habitants d'Hallingelille s'essayent à réinventer la ville par l'engagement écologique, en commençant par leur habitation et en le déclinant dans leur mode de vie au quotidien. Si on regarde du côté du Hameau des Buis, son programme d'habitat bioclimatique est exemplaire dans sa détermination et ses références aux savoir-faire locaux, mais il nous semble que c'est davantage son modèle social centré autour d'une école à la pédagogie alternative qui articule l'ensemble du dispositif socio-spatial. Comme on l'a évoqué précédemment, l'école investit à la fois le bâtiment communautaire (ancien mas restauré) et des constructions provisoires (des yourtes) installées au centre du village. Pour le programme de 22 logements, en accord avec ses commanditaires, l'architecte s'est laissé guidé par une intégration poétique et classique au paysage⁶². Les futurs habitants n'en voulaient sans doute pas plus, sinon de vivre dans un logement en accord avec leurs convictions éducatives, pour leurs enfants, comme pour eux.

Quelles conclusions peut-on tirer de ce rapprochement *workshop*-invention ?

En première instance, les hypothèses précédentes caractérisant nos deux sous-périodes historiques semblent se confirmer. Si les méthodes sont a priori les mêmes, on constate qu'**avec le temps les *workshops* ne produisent plus les mêmes résultats.**

Ceux mis en œuvre **dans les communautés de la première période (1965-1995) semblent davantage centrés sur la recherche de formes et de techniques de construction alternatives (dôme, zome, Earthship), alors que ceux des écovillages de la deuxième période (1995-2015) développent un intérêt pour un habitat écologique plus traditionnel articulé avec un travail d'intégration à l'échelle territoriale.**

En deuxième instance, force est de constater que si le *back to the land movement* des années 1960-1980 cherche une reconnexion avec la nature et prône la vie communautaire comme moyen de transformation de l'ordre bourgeois et de libération des mœurs, il ne produit pas pour autant des populations d'agriculteurs ou de fermiers. Seule la Cité écologique Ham-Nord dispose de terres agricoles et les exploite, ce qui n'est le cas ni de Lama Foundation, ni d'Arcosanti ou d'Earthship où, ce type d'activité, quand il est possible, se résume à de petits potagers saisonniers.

Et en réalité, il en va de même pour l'ensemble du mouvement des écovillages. Bien que davantage préoccupés d'enjeux écologiques que de luttes socio-idéologiques, peu d'entre eux travaillent directement la terre.

Torri Superiore, les deux Cités écologiques et le Hameau des Buis sont les trois terrains de notre échantillon à avoir une véritable activité agricole, et encore avec des niveaux de production très variables de l'une à l'autre qui ne suffisent pas à nourrir la communauté. En réalité, la population

62 P.-H. Gomez, « Biotopiste », biotopiste.com, [s.d.]. URL : <https://biotopiste.com/index.html>. Consulté le 2 août 2019., « Après analyse du programme, je ne me suis pas précipité dans une inscription formelle malgré le temps très court dont je disposais pour dessiner. J'ai pris le temps de rencontrer le lieu, les hommes et les femmes. (...) le lieu donne son accord ou ne le donne pas. (...) Je ne me sens pas la main qui dessine mais seulement le crayon, outil qui est au service d'un lieu, de ses habitants.(...) Attendre ce moment où les maisons deviennent aussi des arbres dans une hiérarchie solidaire, la nature a horreur du vide et s'organise dans l'opulence. S'inscrire dans la respiration des éléments, suivre le parcours du soleil, des ombres, du vent et de la pluie, s'inscrire dans le plein et le vide, tisser un chemin qui sent la noisette, relier l'individu au collectif, plonger les mains dans la terre, prélever des pierres, les observer, les trier, leur donner un nouvel ordre, découvrir l'alchimie du lieu pour mieux s'élever ensemble. »



1



2



3

Des configurations de villages traditionnels :

1 - Torri Superiore, ©SA

2 - Hallingelille, ©SA

3 - Le Hameau des Buis, ©SA

des écovillages compte en majorité des professions libérales ou ayant une activité permettant le télétravail. On trouve quelques artisans (artisanat d'art, boulangerie, fromagerie... installés sur place), mais les écovillages sont généralement très peu pourvus en commerces intégrés.

Cette population « non-paysanne » se projette pourtant dans une nouvelle ruralité qui bénéficie d'une certaine manière des acquis des luttes émancipatrices des décennies précédentes. Et paradoxalement, ces avancées sociales ont ouvert grand la porte du retour à des valeurs traditionnelles. En effet, la famille nucléaire constitue la population standard des écovillages. Elle préfère vivre dans des espaces cloisonnés que sous un dôme géodésique. Elle est davantage préoccupée d'éco-construction, de recyclage et d'éducation que de libération sexuelle, ou de luttes politiques et sociales frontales.

De fait en première analyse, les innovations spatiales et techniques apportées par les écovillages semblent plus limitées, voire plus conformistes que celles « osées, débridées, artistes », initiées par les communautés des années 1960-1970. Est-ce pour autant le marqueur, qu'au tournant des années 1990-2000, une évolution rétrograde du mouvement communautaire se produit ? Les communautés qui avaient pour ambition de faire exploser les cadres convenus, sont-elles devenues, en même temps que des écovillages, des espaces de repli détachés de toute dimension idéologique ? La mise en perspective historique que nous tentons de faire sur les cinquante dernières années, nous incite à « décoller des questions formelles » et à reconsidérer les motivations profondes des projets communautaires.

Nous nous appuyons ici sur un article du sociologue Marco Silvestro qui « *rend compte d'une recherche exploratoire sur les écovillages au Québec* ». Tout en les plaçant dans une continuité temporelle, il les ramène à « *quatre dimensions essentielles : l'écologie, la communauté, le spirituel et l'économique* ». On les retrouve à différents dosages dans la plupart des initiatives communautaires actuelles, y compris dans leurs formes urbaines — la notion de spiritualité pouvant être remplie par diverses croyances, du politique au religieux. Partant d'un champ d'exploration connexe au nôtre, Silvestro en arrive pourtant à des conclusions similaires. Mettant en relation l'objectif utopique d'une « société idéale » avec une nécessaire expérimentation spatiale, il compare les lieux communautaires à des laboratoires :

« [L]es communautés intentionnelles ont exprimé des volontés et des projets différents, mais toutes partageaient certains principes constamment réactualisés. Le premier de ces principes est de dire que **la société idéale ne peut advenir que dans la création d'espaces libres** en dehors ou en marge du système dominant de distribution du pouvoir. Le deuxième est de **se servir de ces espaces comme laboratoire social pour l'expérimentation** de relations différentes de distribution du pouvoir, d'occupation de l'espace et de sociabilité. Le troisième est de promouvoir une représentation du monde qui vise à fonder une culture commune appropriée aux espaces ainsi créés. »⁶³

63 M. Silvestro, « Les écovillages entre repli communautaire et engagement politique », op. cit.

Parmi les quatre principes évoqués et cités ci-dessus, trois sont en relation directe avec notre sujet. L'utopie, le laboratoire, l'espace — ces trois concepts reprennent des points clés de notre problématique et soulignent l'interdépendance entre le projet communautaire, les processus expérimentaux développés et l'architecture mise en place pour l'incarner.

Placée dans une perspective historique, la dimension idéologique, plus que politique, d'une telle quête semble évidente. Comme cela a été évoqué en première partie de la recherche, les luttes contre-culturelles des années 1960-1980 comportaient un volet écologique naissant très mobilisateur.

« (...) le concept d'écologie politique s'était diffusé. Il avait pris forme à partir des années 1970 après plusieurs alertes qui eurent un impact sans précédent dans les opinions publiques : la Journée de la terre (Earth Day) lancée aux Etats-Unis en avril 1970, la Conférence de l'ONU tenue à Stockholm sur l'environnement en 1972, ainsi que les avertissements la même année du Club de Rome dans le rapport « The limits to Growth ». (...) C'est aussi une période où, souvent dans le sillage des contestations des années 60 et de Mai 68, montent en puissance des luttes pour la protection de l'environnement, portées dans la société civile par des associations diverses. »⁶⁴

N'oublions pas que ces luttes ont contribué, par exemple, à la mise en place des premières lois de protection de la nature au niveau mondial ou encore à la mobilisation sur ce sujet de l'acteur institutionnel important qu'est l'UNESCO⁶⁵. Ces enjeux ont été relégués au second plan durant les années 1980, au profit de politiques de restrictions budgétaires et de consolidation du système économique existant. Les pressions économiques ont bénéficié d'un engagement limité des états, mais aussi de l'incapacité des différents mouvements écologiques à s'unir, à leur récupération partielle par les idéologies de droite et de gauche, et leur difficulté à convaincre les consommateurs de changer de mode de vie.

Il faut cependant souligner que les thèmes de l'écologie et de l'éducation ont persisté dans les niches communautaires, au point de passer en première ligne de leurs initiatives, devant les luttes émancipatrices. Cette évolution a du faire poids dès le début des années 1990, moment où le *Gaia Trust* se questionne sur l'opportunité de créer un réseau international des écovillages et commande une étude sur le sujet à Diane Robert et Gillman⁶⁶.

Entre les XVIII^e et le XXI^e siècles, les luttes écologiques assoient les vagues communautaires, ondulant en intensité en fonction des moments historiques. Elles auraient finalement ceci de particulier qu'elles déploient une vision inclusive de l'ensemble des luttes sociales. Comme le rappelle Serge Audier :

64 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., p.18 :

65 C. Maurel, « L'Unesco, un pionnier de l'écologie ? », *Monde(s)*, N° 3, no 1 (juin 2013), Only one earth_le courrier unesco_janv 1973.pdf, [s.d.].

66 La création du réseau a lieu en 1995. Auparavant, en 1991, le Gaia Trust commande une étude à Robert et Diane Gillman, « The Gilmans' report to Gaia Trust, which was delivered in the summer of 1991, showed that, although many exciting and vastly different communities existed, the fullscale ideal ecovillage did not yet exist. But together, the existing projects made up a total vision of a different culture and lifestyle that had great potential. » in « GEN History », Global Ecovillage Network, 21 mars 2015. URL : <https://ecovillage.org/gen-history/>. Consulté le 3 mars 2019.

« En 1977, au Québec, devant une commission parlementaire consacrée aux défis énergétiques, le spécialiste d'écologie scientifique et militant Michel Jurdant souligne que si nous avons fini par reconnaître les bienfaits sociaux d'une socialisation de la médecine, « pourquoi n'en ferions nous pas autant avec l'énergie et l'environnement ? ». (...) **A travers cette socialisation de la nature, c'est l'édification d'une société écologique ou éco-société qu'il faut viser.** Une société où les hommes auront appris à consommer collectivement, une société où la nature et les outils seront au service de la collectivité, une société régulée selon le rythme de la nature, une société à technologie douce, une société décentralisée ayant appris les valeurs de terroir, de la région, du quartier, une société démographiquement stable, une société où les valeurs immatérielles auront définitivement pris le pas sur les valeurs matérielles, et surtout une société fondée sur le respect de la personne humaine. »⁶⁷

Cette définition précoce d'une « société écologique »⁶⁸ fédère une majorité de sujets sociaux sensibles. Michel Jurdant (1933-1984) est « l'un des rares penseurs de l'écologie politique au Québec »⁶⁹, et il est cependant missionné auprès du Ministère de l'environnement du Canada durant vingt-deux ans. Il suggère — comme Fourier et à l'opposé de la lutte des classes marxistes⁷⁰ — que l'engagement écologique harmonise, pacifie, donne du sens, propose une plateforme universelle où chacun reconnaîtra des valeurs d'appartenance. Plus encore, l'émancipation universelle proposée ici résonne avec les utopies socialistes et libertaires du XVIII^e⁷¹, soulignant encore la permanence de traits constitutifs du mouvement communautaire jusqu'à nos jours.

Cependant, la période historique que nous étudions, comme l'actualité⁷², pointent un décalage encore important entre l'aspiration de cette « société écologique » à unifier sous son aile et sa capacité à créer une plate-forme commune de pensée et d'action, comme le propose Arne Naess dès 1974⁷³. Plus proche de nous, dans un article du journal *Le Monde* en date du 2 mai 2016 intitulé « *La convergence des luttes est une illusion* » en référence aux événements initiés par Nuit Debout, le philosophe Miguel Benasayag et le journaliste Bastien Cany expliquent

67 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., pp. 20-21

68 Ibid., p22, la définition de Serge Audier est la suivante : « Selon notre perspective, la société écologique serait une société qui intègre le plus possible, dans l'ensemble de son fonctionnement, l'impératif d'un respect de la nature et de la biodiversité sur le très long terme au nombre de ses objectifs et de ses valeurs cardinales, en plus de la liberté, de l'égalité et de la solidarité sociale ».

69 R. Audet, J.-G. Vaillancourt et C. Gendron, « Une lecture de la politique québécoise de développement durable à la lumière de l'écologie politique de Michel Jurdant », *Écologie politique*, N°41, n° 1 (juillet 2011). « (...) enseignant à l'université Laval et, surtout, militant précurseur du mouvement écologiste québécois, notamment à travers son implication avec Les Amis de la Terre du Québec, Michel Jurdant est décédé prématurément à l'âge de 50 ans en 1984, quelques mois avant la sortie de son plus important ouvrage, *Le défi écologiste*. »

70 C.J. Guarneri, *The utopian alternative: Fourierism in nineteenth-century America*, Ithaca (N. Y.), Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1991., D. Walker Howe, « The Utopian Alternative: Fourierism in Nineteenth-Century America », *The Annals of Iowa*, vol. 51, no 4 (1992)., « Fourier believed his socialism could be attained peacefully, while Marx and Engels insisted only violent class struggle could achieve their goal. » On se souvient également du dénigrement de Marx à l'égard du socialisme utopique.

71 S. Audier, *La société écologique et ses ennemis*, op. cit., p.81 ; pp.104-107 ; pp.112-135.

72 En référence à l'actualité 2018-2019, on pense à l'échec des tentatives de convergence des luttes sociales et pour des alertes sur le climat à l'échelle internationale.

73 Telle la plate-forme en 12 points qu' Arne Naess, philosophe fondateur de la *Deep ecology*, appelait de ses vœux, dès 1974, A. Naess, C.T. Ruelle et H.-S. Afeissa, *Écologie, communauté et style de vie*, Paris, France, 2013.

que « *Prétendre relier les causes des sans-papiers, des réfugiés, des chômeurs, de la malbouffe ou de la pollution est un piège de l'universalisme abstrait (...)* ». ⁷⁴

Que faire dès lors de ce désir d'un monde meilleur, de cet idéal de référence, sinon de continuer à le penser en terme de *work in progress* ou d'utopie « réalisable sur un temps très long » ? Ce détour par les motivations idéologiques et historiques du mouvement communautaire appelle à revenir vers notre interrogation initiale. Les *workshops* — activateurs d'expérimentation et de *work in progress* — permettent-ils aux communautés et écovillages de contribuer à « inventer », dans le sens d'alimenter une forme de recherche architecturale et spatiale ?

Si l'on se fie à l'observation de nos terrains, leurs apports sont de natures différentes, mais ils nous semblent effectifs. Certains, formels et techniques, sont davantage au service d'une visibilité alternative (Lama Foundation, Arcosanti, Earthship). D'autres, plus préoccupés de connexion avec leur territoire, sont intégrés au paysage et ont renoué avec des savoir-faire locaux (Les Cités écologiques, Torri Superiore, Hallingelille, Le Hameau des Buis).

Sur la globalité de la période étudiée, nous remarquons trois critères unificateurs de ces expériences : la similitude des préoccupations idéologiques, des méthodologies alternatives pour leur mise en œuvre, la recherche d'une traduction socio-spatiale susceptible de faire exemple. Ainsi, la diversité socio-spatiale de leurs productions et la tendance à actuelle à s'ancrer dans un champ de références « traditionnelles », nous semble relever davantage du « déplacement » que d'un retour à des formes du passé, que ce soit dans les modes de vie comme dans les techniques utilisées.

Pour aller plus loin, pourrions-nous qualifier les productions communautaires d'« architectures innovantes » ? Il ne serait ni approprié ni justifié de l'affirmer. D'une part, parce que le concept d'innovation fait essentiellement références aux sphères de l'économie et de l'industrie. D'autre part, il est lui-même trop strictement associé dans la période contemporaine à la dimension technico-formelle.

Il nous apparaît toutefois qu'au regard des objectifs de représentation de leur projet social, des recherches de méthodes et de techniques appropriées, chaque terrain de notre échantillon peut être considéré comme « une invention » à son échelle, et dans son contexte géo-historique.

Nous aimerions élargir cette perspective en interrogeant pour finir le potentiel « pouvoir d'enseignement » des utopies communautaires, largement sollicité à travers les différents *workshops* évoqués. Antoine Picon⁷⁵ nous met sur la piste d'une réflexion plus large permettant de rapprocher les utopies communautaires de la grande famille des utopies architectura-

74 « « La convergence des luttes » est une illusion », Le Monde.fr, [s.l.], , 3 mai 2016. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2016/05/03/la-convergence-des-luttes-est-une-illusion_4912913_3232.html. Consulté le 23 novembre 2019.

75 A. Picon, « Learning From Utopia », op. cit., « Invention, imaginaire et utopie par Antoine Picon | Les rendez-vous de l'histoire », [s.d.]. URL : </edition-2017-eureka-inventer-decouvrir-innover/invention-imaginaire-et-utopie-par-antoine-picon..> Consulté le 31 mars 2018.

les. Pour l'auteur — comme pour Dolores Hayden lorsqu'elle rappelle qu'Owen et Brisbane comparent les communautés à une innovation technologique en soi ⁷⁶ — pas de doute, les utopies inventent.

En premier lieu, **elles inventent la perspective d'un monde nouveau** que l'on voit se manifester dans leurs projets résolument tournés vers l'avenir et nourris d'un « principe espérance »⁷⁷. De quoi est fait ce principe ? De choses à la fois simples et « mythiques », d'où la difficulté à être concrétisé : le retour à une forme d'innocence par l'idéal pastoral, la promesse d'une vie spirituelle connectée à la nature, mais aussi un « principe de responsabilité »⁷⁸ matérialisé par des systèmes d'éducation alternatifs, une réflexion sur les structures sociales et productives, la recherche d'une société en réseau.

En second lieu, **les communautés inventent de l'architecture** — depuis le Phalanstère de Fourier et le Familistère de Godin, aux dômes de Buckminster Fuller, aux zones de Steve Baer, et Earthships de Michael Reynolds. Elles inventent de l'aménagement spatial, notamment une vision du territoire en réseau — les Cités-Jardin de Howard, le projet Dymaxion et les habitats nomades de Richard Buckminster Fuller, la « modélisation » de la Cité écologique, la réhabilitation d'un patrimoine rural par Torri Superiore, et aujourd'hui... le Global Ecovillage Network... une architecture de réseau virtuelle, certes, mais une architecture.

Enfin en troisième instance, **elles tentent de résoudre un paradoxe**. Leur recherche de liens avec les sciences et techniques est destinée, soit à produire elles-mêmes de nouvelles technologies, soit à trouver un équilibre crédible avec leur rêve de société idéale. Ainsi, elles pourront établir des preuves tangibles de leur « rupture avec l'existant ».

Dans l'univers communautaire, l'une de ces manifestations tangibles peut se jouer sur des aspects secondaires à première vue, pourtant particulièrement significatifs, comme le choix des matériaux utilisés dans les constructions. Si le verre, l'acier, le métal, le béton ont pu incarner, aux XIX^e et XX^e siècles, les « matériaux de l'utopie moderne », ne peut-on voir une forme d'invention ou de réinvention signifiante dans l'utilisation aujourd'hui du pneu usagé, de la canette en aluminium, de la bouteille en plastique, comme dans le retour à la paille, au bois et à la pierre ?

Ces « nouveaux » matériaux de l'utopie » font référence à des choix technologiques qui sont partie prenante du « tout » communautaire. L'engouement pour les *Appropriate technologies*, et le fameux « *simple, cheap, safe* » de Schumacher⁷⁹ ne sont pas anodins. Outre les dômes en carcasses de voitures découpées de Drop City (1965-1967), ils renvoient également aux maisons et villages de vacances de Guy Rottier conçus à la même période (1968-1969) avec des maté-

76 D. Hayden, *Seven American utopias*, op. cit., p.20-21

77 E. Bloch, *Le principe Espérance Ernst Bloch* ; traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart. Paris, 1976.

78 H. Jonas, *Le principe Responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*, traduit par Jean Greisch, Paris, France, 1992., D.J.A. Bazin, *Une introduction au Principe Responsabilité de Hans Jonas*, 2007. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00727582>.. Consulté le 6 mai 2018.

79 E.F. Schumacher, *Small is beautiful*, op. cit.



1



2



3



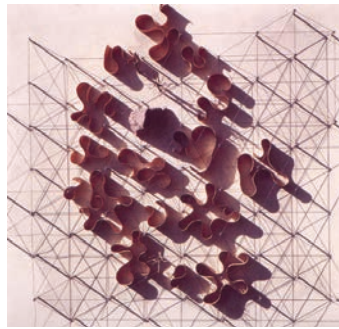
4



5



6



7



8

1 à 3 - Matériaux de récupération collectés pour la construction des Earthship, ©SA

4 et 5 - Construction en paille, bois et matériaux locaux au Hameau des Buis. Source : hameau des buis.org

6 - Guy Rottier, Architecture éphémère et de récupération, 1968. Maison de vacances en carton. Durée environ 3 mois. Source : <http://guy.rottier.free.fr/francais/ephemere/ephemere2.html>

7 - Guy Rottier, Architecture éphémère et de récupération, 1969 - Village de vacances en carton. Conçu après les manifestations de Woodstock dans les années 1960 en

Angleterre. Cellules sans portes ni fenêtres. L'ensemble est espace public, sans confort. La toiture est à inventer par les utilisateurs sur une structure poteaux-câbles fournie. Le principe en est que les utilisateurs soient actifs pendant la période de vacances et en communication avec les autres vacanciers. Les groupes sanitaires sont collectifs, à proximité du village. Source : <http://guy.rottier.free.fr/francais/ephemere/ephemere3.html>

8 - Dômes de Drop City construits avec des tôles de voitures récupérées et découpées. Source : <http://www.mariewiart.fr/construire-ensemble>. © DR

riaux de récupération comme le carton. Abri éphémères, ces différentes formes d'expression, autoconstruites comme savantes, convergent. Elles s'inscrivent dans une critique globale, que dans le sillage d'Arne Naess, les auteurs américains de la *Deep Ecology* développent sur le sujet :

« Questioning technology is a process of direct action that anyone can develop (...). It is one of the most serious actions that can be taken in a technocratic society where the assumption that «technology will solve all problems» is so deeply held. (...) We need technology which is compatible with the growth of autonomous, self-determining individuals in non-hierarchical communities. We need principles that will help us escape the trap of technocratic society, where technology is the central institution. A fully informed, appropriate technology is a meeting ground of ethics, politics, mechanical understanding and deep ecological consciousness. »⁸⁰

Cette critique de la technologie qui engendre des choix pratiques, esthétiques et éthiques nous ramène à l'essentiel de la thèse de Dolores Hayden lorsqu'elle souligne que les communautés « use design to explore ideology, define territory, and develop inventiveness »⁸¹. Autrement dit que **la technologie fait partie intégrante de l'idéologie qui façonne leur territoire.**

3. LA COMMUNAUTÉ À L'AUNE DU LABORATOIRE D'ARCHITECTURE

Au terme de cette analyse comparative, est-on en mesure d'avancer que les communautés et les écovillages étudiés dans notre échantillon s'apparentent à des laboratoires d'architecture ? Dès le début de notre recherche, nous appuyant sur la recherche de Bechara Helal présentée dans l'état de l'art — *Les laboratoires de l'architecture - Enquête épistémologique sur un paradigme historique* (2016)⁸² — nous avons suivi l'idée d'envisager les communautés intentionnelles comme des laboratoires d'architecture portés par un projet socio-spatial. Notre démonstration s'articule autour de la mise en évidence des caractéristiques expérimentales des expériences communautaires. En cela, nos phases d'enquête, ont permis d'évoquer la recherche citée ci-dessus à plusieurs reprises.

Les travaux d'Helal nous apportent en effet un socle historique et analytique. Même si son champ d'étude et le nôtre diffèrent en plusieurs points⁸³, son introduction comme sa conclusion ouvrent nous semble-t-il sur la possibilité d'une interprétation plus large des concepts qu'il définit.

En effet, bien que sa recherche soit centrée sur les laboratoires universitaires et qu'elle ne s'attarde pas sur le phénomène des Lab et FabLab spécifiques aux outils numériques, Helal introduit sa thèse par une longue réflexion sur un espace atypique : le laboratoire culinaire *elBulli*, du chef barcelonais Ferran Adria. Et en conclusion, il revient sur son introduction avec la réflexion suivante:

80 B. Devall et G. Sessions, *Deep ecology: living as if nature mattered*, Salt Lake City, 2007., p.35

81 D. Hayden, *Seven American Utopias*, op. cit., p.351

82 B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture », op. cit.

83 Helal parle essentiellement du champ de l'architecture savante alors que notre sujet s'inscrit davantage dans le champ de la critique, de la recherche d'alternatives, de l'auto-construction et de la référence au vernaculaire.

« Du restaurant créatif à la fondation scientifique, de l'atelier au laboratoire, les mutations du cas gastronomique qu'est elBulli sont symptomatiques des dynamiques à la fois disciplinaires et professionnelles dont nous avons proposé l'explicitation dans cette thèse et dont le résultat est l'avènement d'un véritable paradigme culturel du laboratoire. »⁸⁴(...)

« Il n'existerait pas un laboratoire architectural mais bien des laboratoires architecturaux. (...) [la figure du] laboratoire architectural, elle, apparaît plutôt comme une combinaison toujours différente de trois dynamiques relativement constantes que l'on peut identifier dès les premières incarnations de ce lieu non traditionnel de la discipline : l'utilisation d'une méthode, le recours à des instruments, et les échanges sociaux. »⁸⁵

Ainsi, afin de vérifier si les trois dynamiques identifiées pour définir un laboratoire d'architecture sont effectivement à l'œuvre au sein de nos terrains d'étude, nous avons composé le tableau ci-dessous. La grille reprend les trois critères d'Helal ⁸⁶ et fait l'exercice d'un rapprochement avec une analyse synthétique de nos terrains.

La définition d'Helal peut également faire office de méthode. Ainsi, nous avons également retenu de sa démarche que dans ces « lieux non traditionnels », chaque dynamique peut se révéler « relativement constante », que la « combinaison [est] toujours différente », mais que les paramètres doivent être présents dès « les premières incarnations » du projet ».

Les communautés sont-elles des laboratoires d'architecture ?

Nous proposons de l'explorer. La première colonne du tableau vérifie que le laboratoire, « Simultanément lieu physique délimité par des murs et ensemble d'activités transcendant ces murs », est une réalité tangible. Même si cela paraît évident, il n'est sans doute pas superflu, à l'heure des communautés virtuelles que nous évoquons plus loin, de préciser que cette condition est remplie pour les huit terrains étudiés : elles sont des lieux implantés dans des géographies spécifiques qui les définissent autant que les activités qu'elles y déploient.

Les trois colonnes suivantes reprennent chacune l'une des dynamiques identifiées par Helal et proposent une formulation adaptée à la spécificité de nos terrains. La définition d'Helal étant large, inclusive, et proposée pour être applicable au-delà des laboratoires d'architecture universitaires, nous prenons le parti de la décliner pour nos cas d'étude.

84 B. Helal, « Les laboratoires de l'architecture », op. cit., p. 313

85 Ibid., p.289

86 Ibid., p.308 : « Le laboratoire architectural est un dispositif de recherche hybride situé à la croisée d'enjeux disciplinaires et professionnels dont l'émergence fait écho à la fois aux transformations de la théorie et de la pratique (qu'il s'agisse de changements de paradigmes ou de crises). Simultanément lieu physique délimité par des murs et ensemble d'activités transcendant ces murs [entité identifiable], il s'organise autour des trois grandes composantes que sont 1. le recours à une instrumentation répondant à des questionnements architecturaux, 2. la recherche de méthodes appropriées aux connaissances architecturales et 3. des structures sociales de collaboration renvoyant à la complexité du projet d'architecture. Cette organisation tripartite encadre et rend possible des activités croisées de recherche expérimentale aboutissant à la production hybride d'œuvres expérimentales uniques et de connaissances scientifiques transmissibles, faisant du laboratoire architectural un dispositif d'édification de potentialités. »

<p>« lieu physique délimité par des murs et ensemble d'activités transcendant ces murs »</p> <p>échantillon étudié</p>	<p>1^{RE} DYNAMIQUE</p> <p>« une instrumentation répondant à des questionnements architecturaux »</p> <p>projet socio-spatial</p>	<p>2^E DYNAMIQUE</p> <p>« la recherche de méthodes appropriées aux connaissances architecturales »</p> <p>architecte, workshop</p>	<p>3^E DYNAMIQUE</p> <p>« des structures sociales de collaboration renvoyant à la complexité du projet architectural »</p> <p>échelle communautaire, réseau numérique</p>
<p>Lama Foundation (1967) – San Cristobal (NM), retraites spirituelles</p>	<ul style="list-style-type: none"> - espace sanctuarisé pour la spiritualité - bâtiments iconiques : dôme, zome 	<ul style="list-style-type: none"> - architectes artistes, ingénieurs, collectifs - <i>workshop</i> thématiques : spiritualité, architecture, écologie, vie communautaire, artisanat 	<ul style="list-style-type: none"> - futurs architectes, résidents, visiteurs - appartenance au Fondation for Intentional Community network
<p>Arcosanti (1970) — proche de Phoenix (AZ) laboratoire urbain en réflexion, activités artisanales</p>	<ul style="list-style-type: none"> - espace sanctuarisé pour l'arcology (fusion architecture-écologie) - éléments iconiques : arche, abside, cyprès 	<ul style="list-style-type: none"> - architecte-ingénieur - <i>workshop</i> thématiques : architecture, artisanat 	<ul style="list-style-type: none"> - architectes, résidents, stagiaires, participants aux <i>workshops</i> - Global Ecovillage Network
<p>The Greater Earthship Community (1994) — Taos (NM), lieu d'expérimentation architecturale, académie d'architecture</p>	<ul style="list-style-type: none"> - recherche d'une architecture 100% autonome, à base de matériaux recyclés - bâtiment iconique unique : le Earthship 	<ul style="list-style-type: none"> - architecte-ingénieur-artistes - <i>workshop</i> thématique : architecture des Earthships 	<ul style="list-style-type: none"> - architectes, résidents, stagiaires, participants aux <i>workshops</i> - Global Ecovillage Network
<p>La Cité écologique Ham-Nord (1985) — Québec (CA), ferme écologique, lieu de formation et école alternative</p>	<ul style="list-style-type: none"> - éducation alternative en milieu ouvert - bâtiment iconique : la maison communautaire (grange) 	<ul style="list-style-type: none"> - conseiller-ingénieur - <i>workshops</i> thématiques : écologie, agriculture biologique, permaculture, entreprises 	<ul style="list-style-type: none"> - résidents, stagiaires, participants aux <i>workshops</i>, population locale population locale (employés) - Global Ecovillage Network
<p>Torri Superiore (1997) — proche de Vintimille (IT), lieu d'écotourisme et de formation à la permaculture</p>	<ul style="list-style-type: none"> - restauration, réactivation d'un patrimoine architectural et spatial historique - bâtiment iconique : le « bloc » village 	<ul style="list-style-type: none"> - conseiller-ingénieur - <i>workshops</i> thématiques : architecture (devenu ponctuel depuis la fin du chantier de rénovation) permaculture, volontariat en soutien à la vie communautaire, 	<ul style="list-style-type: none"> - résidents, stagiaires, participants aux <i>workshops</i>, population du village bas - Global Ecovillage Network

The Ecological City (2003) — proche de Victoriaville (NH), ferme écologique, lieu de formation et école alternative	- éducation alternative en milieu ouvert - architecture traditionnelle, maison familiale centrale	- conseiller-ingénieur - <i>workshops</i> thématiques : écologie, agriculture biologique, permaculture, entreprises	- résidents, stagiaires, participants aux <i>workshops</i> , population locale (employés) - Global Ecovillage Network
Hallingelille (2006) — proche de Copenhague (DK), lieu pour une architecture et apprentissage un mode de vie écologique	- espace pour l'habitat écologique - combinaison d'architecture hybride et traditionnelle	- conseiller-ingénieur - <i>workshops</i> thématiques : architecture expérimentale, vie communautaire	- résidents, participants aux <i>workshops</i> - Global Ecovillage Network
Le Hameau des Buis (2011) — proche d'Alès (FR), école alternative, lieu de formation	- éducation alternative en milieu ouvert - architecture traditionnelle	- conseiller-ingénieur - <i>workshops</i> thématiques : communication non-violente, éducation, vie communautaire, artisanat	- résidents, enfants et familles fréquentant uniquement l'école, population locale - Réseau des Oasis (mouvement Colibris)

Ainsi, à partir des trois critères établis par Helal, les rapprochements avec nos terrains semblent se constituer de façon cohérente, et permettent d'établir des recoupements avec les conclusions de nos analyses précédentes, sans que la distinction entre nos deux sous-séquences historiques soit ici nécessaire.

Les communautés sont-elles des entités identifiables ?

Leur localisation géographique et leur date de création les inscrivent dans une réalité territoriale et temporelle variable, effective, à laquelle vient s'ajouter une vocation première (projet communautaire) qui leur permet de fonctionner en tant que collectif.

Concernant l'ensemble d'instruments dont elles se sont dotées, on peut avancer que leur projet socio-spatial constitue une matrice conceptuelle à partir de laquelle émergent des partis-pris spatiaux et architecturaux adaptés à leurs objectifs (espaces sanctuarisés, architectures iconiques, maisons communautaires, habitat individuel ou collectif, organisation en hameau). En terme de définition et d'application d'une méthode, le rôle de l'architecte (présent ou effacé), ainsi que le *workshop* avec ses multiples thématiques, sont apparus au cours de notre analyse comme les principaux outils de la co-construction, de la transmission et de l'évolution de la communauté, aux niveaux tangibles et idéologiques. En outre, le *workshop* ramène encore davantage le laboratoire communautaire à sa capacité de fonctionnement ou de survie : il constitue une réelle source de revenu selon les terrains (adéquation au projet et aux besoins). Il devient ainsi un facteur plus ou moins majeur pour ces économies « faibles », de subsistance ou en développement.

Enfin quels sont les flux d'échanges sociaux repérables ?

Nous retenons ici d'une part l'échelle locale de la communauté et la nature des populations qui la fréquentent, ainsi que son adhésion à un réseau numérique national ou international. Il s'agit donc essentiellement de flux humains⁸⁷, associés à des flux virtuels d'information et de communication. Les activités proposées sur les sites communautaires induisent un mélange régulier de populations (résidents, visiteurs, stagiaires des *workshops*, populations des environs) soulignant une fois encore que les habitants ne sont pas reclus dans leur périmètre de vie. De même, leur présence sur au moins une des plateformes fédérant les initiatives communautaires (FIC, GEN, Colibris) montre leur volonté de ne pas apparaître comme des « retraites » hors du monde, mais plutôt comme les « exemples » d'une mouvance plus large, ce qui a sans doute également vocation à renforcer leur propos.

Cette comparaison met également en évidence d'autres caractéristiques évoquées précédemment. En effet, le tableau confirme une absence de modélisation. A l'exception des Cités écologiques de Ham-Nord et de Colebrook, chaque communauté se construit comme un « prototype »⁸⁸ de sa propre expérimentation, sur la base d'une combinaison complexe d'éléments simples. En effet, **chaque projet mobilise de façon similaire des moyens techniques, humains et des modes d'expression différents. S'appuyant sur des oppositions ou des complémentarités** entre différentes figures (l'architecte-l'ingénieur-le bricoleur), différentes références (l'architecture vernaculaire-l'architecture savante), différentes approches technologiques (les savoir-faire locaux-l'autoconstruction), **chaque communauté s'ouvre à la possibilité de devenir « un dispositif d'édification de potentialités », comme le défend Helal à propos des laboratoires universitaires.**

Pour résumer, notre approche de la communauté comme laboratoire d'architecture s'appuie à présent sur des données, des analyses et des références théoriques tangibles. Si l'on reprend des éléments de terminologie d'Helal, il nous semble correct d'évoquer les communautés et écovillages que nous étudions comme étant « *simultanément des lieux physiques délimités* » et « *un ensemble d'activités* ». On peut également les approcher en termes de « *dispositifs de recherche hybrides* » croisant recherches socio-spatiales et convictions idéologiques, « *à la croisée de disciplines* » comme l'architecture, l'éducation et l'écologie. Nous pouvons enfin les qualifier d'espaces de « *transformation de la théorie et de la pratique* » (*workshops*) où la « *recherche expérimentale* » (notamment en architecture) peut aboutir « *à la production hybride et de connaissances transmissibles* ». A ce propos, Dolores Hayden nous rappelle également l'importance et la force du *design process* dans les expériences communautaires et leur capacité à l'utiliser comme moyen d'explorer la transition entre théorie et pratique.

87 On pense ici aux flux qui induisent différents niveaux de collaboration : le niveau individuel et transversal, soit l'organisation des individus entre eux, en fonction de leur statut, de leur mission au sein de la communauté ; le niveau collectif de collaboration, selon les communautés, les modes de gouvernance (tout comme les politiques de la ville ou des territoires) engendrent des formes d'organisation, de gestion qui agissent sur le projet spatial ; enfin le niveau d'implication variable des habitants, selon les communautés et les périodes, notamment au niveau de la construction architecturale.

88 D. Hayden, *Seven American Utopias*, op. cit.

Ce dernier élément de langage — à savoir les connaissances transmissibles potentiellement générées par les utopies concrètes — est interrogé à nouveau dans les aspects prospectifs de notre conclusion générale. Déjà nous pouvons noter ici comme un rappel du *Learning from Utopia*⁸⁹ d'Antoine Picon.

89 A. Picon, « Learning From Utopia », op. cit.

SYNTHÈSE DE LA DEUXIÈME PARTIE

L'analyse comparative menée ci-dessus nous a amené, parfois au plus proche, parfois à nous éloigner et à mettre en perspective, les manifestations architecturales de nos terrains. Ce mouvement nous a semblé nécessaire, pour apporter davantage de relief et de sens à nos constats et questionnements. De même, l'élargissement de notre propos à des propositions théoriques existantes ouvre sur des comparaisons croisées, et des connexions avec des précédents historiques, afin d'établir une lecture critique et distanciée de nos terrains.

Faisant cela, nous avons tout de même cherché à décrire ces derniers dans toutes leurs dimensions et échelles, du physique au symbolique. L'objectif est de les donner à comprendre dans leur logique propre, à travers notre hypothèse de continuité historique révélant un courant architectural ancien et alternatif. La thématique du laboratoire socio-spatial a ici servi de guide pour tenter de mettre en évidence la nature expérimentale des résultats comme des méthodologies mises en œuvres par les huit communautés de notre échantillon.

Dans un souci de clarté, et afin de ne pas perdre le lecteur qui n'a pas une connaissance physique des lieux étudiés, nous avons utilisé, autant que possible, comme élément de structuration de la comparaison les deux sous-périodes de notre séquence historique qui sont aussi respectivement liées aux zones géographiques Etats-Unis-Europe. Les mêmes critères d'analyse sont ainsi repris d'une période à l'autre, permettant de mettre en évidence, d'une part **la permanence de structures de hameaux villageois sur la totalité de la séquence ; d'autre part, des différences importantes, telle le passage d'une architecture-signal manifeste (1965-1995) à une esthétique de hameaux villageois (1995-2015)**. Pourtant, ce clivage doit être abandonné lorsqu'il s'agit de replacer la nébuleuse communautaire dans le rythme du monde, et de tracer les composantes d'un héritage en tension entre rupture et tradition.

A ce point, l'exercice nous a semblé complexe du fait que les productions formelles observées émergent à la croisée d'un enchevêtrement de problématiques idéologiques, sociales, économiques et historiques qui nécessitent de convoquer plusieurs champs disciplinaires. Ceci explique que l'on doive par moments retourner aux origines des obstinations profondes du monde communautaire pour donner à comprendre un peu mieux, on l'espère, l'intérêt que nous voyons à observer ses productions architecturales alternatives.

Repartant de cette partie émergée que sont les productions observables, il reste nécessaire de tenter une synthèse des éléments que l'analyse comparative a permis de mettre en évidence.

Dans un premier temps, nous voyons que, sur la totalité de la période 1965-2015, la mise en forme et en espace du projet social, relève de schémas d'implantation se voulant respectueux de la nature, combinant différentes structures de hameaux villageois, en fonction de la topographie ou de l'existant. L'évolution du contexte historique apporte néanmoins des marqueurs de différenciation.

L'essoufflement de la vague hippie, associée à l'émergence des écovillages au milieu des années 1990, produit deux glissements liés l'un à l'autre. Le « marquage » du territoire d'implantation par des bâtiments « icônes » en première période (1965-1995) s'efface au profit d'une « intégration » au paysage, produisant des architectures « d'hier et d'aujourd'hui » (1995-2015). Reprenant la voie plus conventionnelle de la maison unifamiliale, les écovillages nous remémorent les idéaux des communautés des XVIII^e et XIX^e siècle, et leur parenté avec l'utopie des phalanstères.

De même, la dimension écologique volontairement affichée par les premières communautés hippies dans leurs constructions (formes alternatives et matériaux de récupération) est renforcée dans les partis-pris architecturaux des écovillages (reprise de formes, matériaux et savoir-faire locaux), mais désormais intégrée, absorbée par des enveloppes formelles traditionnelles. Cette tendance se confirme malgré l'hétérogénéité formelle de notre échantillon prise en compte dans le résultat de ces observations comparées.

Les constats techniques et les problématiques architecturales, comme spatiales, embrassent seulement une face des productions communautaires. La dimension sociale, économique et historique de leur expérience permet nous semble-t-il de mieux saisir pourquoi et comment ces formes émergent et évoluent dans le temps. Ainsi, l'étude de leur système organisationnel — que nous avons qualifié « d'éco-logique » tentant par là de souligner l'interdépendance de l'économie et de l'écologie dans leurs démarches — apporte un éclairage complémentaire. En effet, même si nos terrains ne s'en réclament pas, ils semblent tous en phase avec les théories économiques alternatives de la simplicité volontaire et de la décroissance, elles-mêmes préoccupées d'enjeux écologiques. On se demande même s'ils n'offrent pas à leur observation des cas de mise en pratique plus que pertinents.

Pour ce qui nous concerne, la recherche de mode de vie alternatifs « volontairement simples et décroissants » explique en grande partie les valeurs attachées aux productions architecturales communautaires, et ainsi leurs manifestations tangibles (choix des matériaux, techniques de construction locales, modalités d'intégration), même si ces dernières répondent à différentes nécessités expressives selon l'époque (de l'architecture-manifeste à la maison individuelle traditionnelle).

L'examen de ces « éco-logies » de subsistance, qui représentent une part infime de l'espace et de la population de la planète, amène inévitablement à s'interroger sur la pertinence de leur échelle et leur fonctionnement avec le reste du monde. L'analyse comparative nous permet ici de confirmer que pour la très grande majorité d'entre elles, dont notre échantillon, les communautés intentionnelles d'hier comme les écovillages d'aujourd'hui, affectionnent les lieux éloignés, mais ne sont pas déconnectés pour autant. Conscients de la fragilité de leurs projets, ils ont toujours établi des modes d'échanges avec l'extérieur. Pratique et théorie entrent en cohérence sur ce point. Les expériences communautaires des XVIII^e et XIX^e témoignent déjà de cette recherche de relations, et quand Fourier élargissait sa vision du phalanstère idéal, il l'intégrait dans un monde composé de phalanges en réseau.

L'analyse menée sur les différentes échelles de présence et d'action des initiatives communautaires, nous conduit à penser que la dimension la plus pertinente reste celle du territoire local qui s'exprime invariablement par un schéma spatial villageois. Là, elles tissent des liens directs et assoient leur économie de subsistance.

Cependant, les communautés restent travaillées par cette idée du réseau. Leur attrait évoqué pour les technologies et le désir d'invention va les aider dans cette voie. L'accès à l'internet et l'émergence des écovillages convergent dans les années 1990. Au cœur de notre période historique, ce point de basculement leur donne une opportunité de tisser enfin ce réseau.

Le phénomène est récent. Pourtant, tout aussi archaïque qu'il puisse apparaître dans ses modalités d'incarnations concrètes, le monde communautaire s'est emparé de l'outil avec avidité. Il fait connaître ses expériences propres, et surtout il se fédère en différentes plateformes conduisant à la construction de nouvelles formes d'échanges (informations, formations, militantisme) pour le réseau comme pour les sympathisants.

Le réseau est virtuel, mais il existe, donnant lieu à des cartographies qui, même imprécises, construisent l'image d'une « écotopie » éclatée à l'échelle de la planète. C'est là qu'un dernier détour par les conditions d'émergence de l'internet nous permet de tracer une autre continuité historique. L'avènement des technologies numériques a été un creuset d'utopies diverses auquel sont venus abonder les déçus des communautés hippies, laissant cet héritage tendu aux écovillages. Un point clé de ce croisement historique « utopie-écologie-numérique » nous permet de définir nos terrains de la première période comme des *précurseurs*, ceux de la deuxième période comme des *développeurs*⁹⁰.

Après avoir analysé les composantes de nos laboratoires d'architecture et les ramifications induites dans divers champs disciplinaires, nous avons voulu comparer leurs méthodes. Au plus proche des terrains, la place et le rôle de l'architecte sont importants à prendre en compte. Interroger ce critère nous amène à constater qu'une sorte d'effacement progressif de sa présence se produit. Elle nous semble corrélée au changement d'échelle (du bâtiment au territoire) et à une tendance à l'uniformisation des modes d'aménagement et de l'esthétique choisis par les écovillages (à partir de 1995). En contrepartie, les « collectifs » d'habitants fondateurs de communautés et les réseaux mondiaux s'en trouvent renforcés, ouvrant — notamment grâce aux outils numériques — sur de nouvelles formes de collaboration.

De fait, les communautés basées sur l'œuvre d'un seul architecte font figure aujourd'hui de cas isolés, posant encore une question ouverte sur laquelle nous revenons dans la conclusion générale de cette étude : n'est-ce pas finalement notre séquence 1965-1995 qui serait atypique, dans l'histoire des « formalisations » communautaires, avec ses architectures manifestes et contestataires ?⁹¹

90 Nous reprenons cette classification dans les annexes monographiques.

91 Cette question appelle un autre type de comparaison, notamment avec les communautés religieuses comme les Shakers, qu'il ne nous est pas possible d'aborder dans le cadre de cette recherche. Il faudrait s'appuyer ici à nouveau sur les travaux de Dolores Hayden et de Felicity Scott.

Le *workshop* nous est apparu également comme un outil primordial de la construction d'une communauté. Malgré les disparités dues à la spécificité de chaque projet, ce mode de production est usuel dans le monde communautaire. Pragmatique, il joue le rôle d'une interface méthodologique cohérente avec le projet communautaire, les valeurs qu'il véhicule, et son « éco-logie » de subsistance quotidienne. Notre analyse tente de montrer que la nature même du *workshop* crée un espace de co-construction basé sur un principe d'« équivalence des compétences ». Sur la base d'un « niveau commun partagé », une connexion à un processus perfectible (*work in progress*) devient possible grâce à un apprentissage par la pratique (*Learning by doing*). Ce processus est activateur à son tour d'autonomisation (*empowerment*), et ainsi d'une capacité de création permise par la forme communautaire. C'est ainsi que cette dernière s'apparente à un bureau des brevets (*a patent-office model*).

Ce mécanisme simultané d'apprentissage et de production montre enfin un attachement ancien à l'invention socio-spatiale propre aux utopies communautaires, qui reste cependant relatif à chaque contexte.

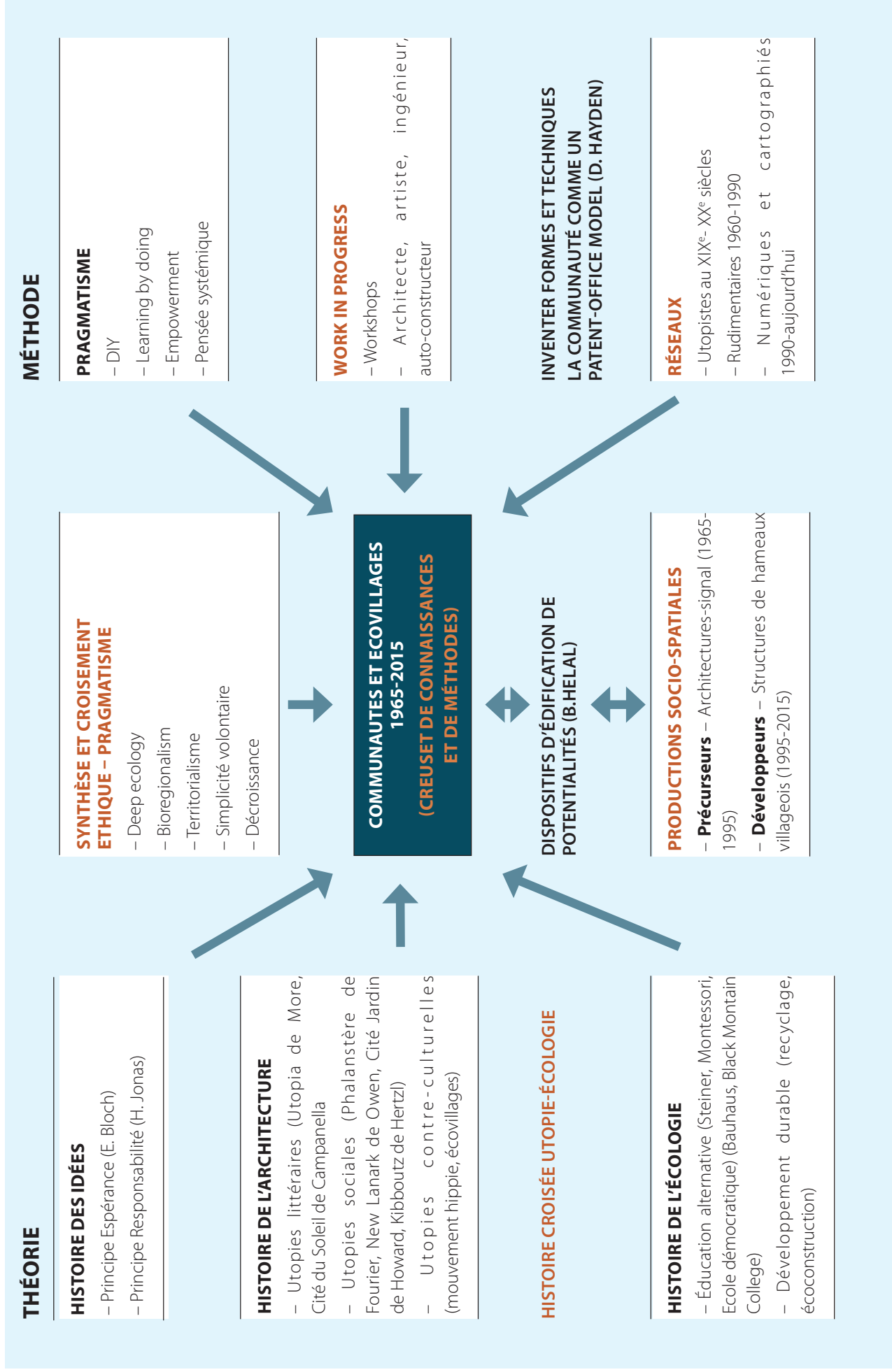
Enfin, la dernière comparaison mise en œuvre consiste à réinterroger les expériences communautaires de notre échantillon à l'aune du schéma théorique d'Helal définissant les laboratoires d'architecture. Reprenant ses trois critères principaux, nous les avons déplacés du champ de l'architecture savante vers celui nos initiatives hybrides et alternatives. Un tableau récapitulatif de nos terrains vus, puis analysé à travers la grille de Helal, nous permet d'avancer que les communautés intentionnelles et écovillages peuvent être compris comme « *des dispositifs d'édification de potentialités* ». Envisager ainsi les communautés et écovillages, nous permet de les qualifier de laboratoires d'architecture. Les trois mots « dispositif, édification, potentialité » nous semblent synthétiser très justement l'hétérogénéité de leurs formes et structures (dispositifs), leur capacité à concrétiser un projet alternatif socio-spatial (édification), leur inscription dans une dynamique historique de *work in process* (potentialité).

Légende du schéma ci-contre :

Ce schéma résume et décrit le fonctionnement de nos *Laboratoires d'architectures écotopiques* tel que nous l'avons développé dans le corps du texte. Nous plaçons les entités communautaires au centre et faisons converger les champs théoriques et méthodologiques qui traversent et/ou échangent avec leurs démarches.

Nous signifions les apports de la recherche à différents niveaux du schéma (couleur orange) : l'histoire croisée utopie-écologie, le rapprochement éthique-pragmatisme et les productions socio-spatiales qui en découlent (précurseurs et développeurs), le *work in progress* comme sphère regroupant les dynamiques à l'œuvre, enfin l'historique des dynamiques de réseaux communautaires.

SCHEMA DE FONCTIONNEMENT DES LABORATOIRES D'ARCHITECTURES ECOTOPIQUES



CONCLUSION

SYNTHÈSE DE L'ARGUMENTATION

Les deux grandes parties qui composent la recherche ont permis d'entrer dans le détail de la problématique et des hypothèses posées dans l'introduction. Au cours de la démonstration, nous nous sommes efforcé de contextualiser notre sujet dans une histoire événementielle et idéologique. Cet aspect était indispensable pour ancrer les productions architecturales communautaires dans leurs multiples champs de référence. Au fil de l'écriture, le positionnement critique a contribué à apporter, des nuances et des compléments à nos objectifs initiaux. Revenons rapidement sur les points successifs de notre argumentation.

Nous avons évoqué pourquoi les communautés, bien que minoritaires, voire marginales, retiennent notre attention. En premier lieu, nous avons souhaité démontrer qu'elles représentent un **mouvement ancien, caractérisé par une capacité d'expérimentation et d'expression via l'architecture**. Mais cette démonstration aurait été limitée si nous n'avions pris en considération deux aspects qui rendent tangibles la continuité supposée de ce mouvement. Le premier point est que leurs productions architecturales intègrent autant que possible des pratiques écologiques (matériaux naturels, recyclage des déchets et de l'eau, recherche d'une autonomie énergétique et alimentaire). Le deuxième point active le premier par la mise en œuvre de méthodologies éducatives autonomisantes (*Learning by doing*) et responsabilisantes (*empowerment*), cela à travers la dynamique ouverte des *workshops*.

Nous avons également identifié que **leurs modes opératoires** comportent plusieurs phases récurrentes. Ces dernières se sont structurées par une **stratification progressive de l'appareil théorique et critique de l'histoire des utopies, du XVI^e siècle à nos jours**. Aujourd'hui encore, dans le droit fil des **utopies littéraires**, les projets communautaires produisent une critique du *mainstream* de leur temps. Elles remettent principalement en cause le système socio-économique et institutionnel dominant, ce qui n'est pas sans rappeler l'*Utopia* de Thomas More. En témoignent, les récits recueillis auprès des personnes rencontrées lors des visites de nos huit terrains.

Puis, arrive l'inspiration des **utopies sociales et transformatrices** des XVIII^e-XIX^e siècles. La critique du présent se projette dans un avenir meilleur. Il s'agit de passer à l'acte en fuyant « la ville industrielle, aliénante et polluée » dans le but de renouer pleinement avec la Nature. Le concept de Phalanstère de Fourier et l'expérience New Lanark d'Owen ont marqué l'histoire européenne. C'est pourtant sur le « jeune » continent américain que la combinaison de ces

deux propositions trouve des terres de prédilection pour essaimer. La quête mythique d'un lieu naturel isolé y est définitivement associée à l'imaginaire du mouvement communautaire.

Deux autres strates importantes se constituent au cours de la séquence historique que nous avons étudiée. La première renvoie à **l'émergence des luttes contre-culturelles** des années 1960-1970. Durant ces années, la dimension critique du mouvement communautaire s'intensifie. Jusque là, deux courants principaux le structuraient : les communautés religieuses (Mormons, Shakers, Amish) et celles d'inspiration libertaire (New Harmony, North American Phalanx, Icarie). Lorsque la jeunesse américaine des années 1960 s'empare du phénomène, les cartes sont rebattues pour donner naissance à une multitude d'initiatives, mêlant les expériences les plus diverses (spiritualités orientales, *trips* hallucinogènes, libération des mœurs et éclatement du modèle familial bourgeois). Et alors que le monde entier est en ébullition sur les nouvelles grandes problématiques économiques, sociales et écologiques (choc pétrolier, explosion démographique, alertes environnementales, finitude du modèle de la société de consommation), certaines communautés tentent de réaliser une synthèse de leur histoire et de leur actualité.

C'est à cette période que sont créés deux de nos terrains d'étude — Lama Foundation (1967), Arcosanti (1970) — et que Michael Reynold commence à mettre au point son modèle de Earthship (1972-1974). Nous pouvons également citer à nouveau les légendaires Drop City, Wheeler's Ranch, New Alchemy Institute qui, chacune à sa manière contribue à l'émergence d'une dynamique communautaire foisonnante, même si éphémère.

L'observation et l'analyse de leur productions — que nous avons qualifiées d'« architectures-signal » — a permis de déduire que l'architecture devient dès lors un élément assumé de leur langage. Le vocabulaire architectural déployé se révèle vaste et hybride. Il combine références artistiques, pratiques performatives critiques, emprunts savants et bricolage, dans le but d'exprimer « visiblement » une mobilisation écologique.

Enfin, **la dernière strate** que nous avons identifiée n'est pas réellement traitée dans la littérature. Au milieu des années 1990, elle s'incarne dans un nouveau concept : **l'écovillage**. Né en Europe, sous l'égide d'une fondation danoise privée (Gaïa Trust), le terme est en lui-même extrêmement signifiant du virage entrepris. « Eco » : la dimension « utopie sociale » du projet communautaire s'estompe au profit d'une mise en avant de la dimension écologique du projet socio-spatial. « Village » : le langage architectural perdure dans les modes d'implantation, mais se modifie sensiblement. En effet, **si diverses configurations de hameaux villageois se retrouvent sur la globalité de la période, les « architectures-signal », significatives de la contestation des années 1960-1970, laissent désormais la place à une esthétique généralisée de hameaux villageois**. Généralement organisés autour d'une maison commune, l'habitat individuel et les petites unités collectives intégrées dans leur environnement local, sont de retour, correspondant par là à des modes vie à nouveau centrés sur la famille. Les modes de construction écologiques et bioclimatiques sont privilégiés, s'inspirant également de techniques et savoir-faire anciens.

L'écovillage dispose d'une charte qui, tout en encourageant la diversité, prône d'adhésion à un certain nombre de critères écologiques et sociaux pour l'organisation de la vie communautaire. De fait, et comme en réponse aux communautés plus tapageuses et hétéroclites de la vague précédente, une tendance à l'uniformisation se dessine nettement de part le monde. Findhorn (Ecosse) ressemble étrangement à Ithaca (Etats-Unis) qui fait lui-même penser à notre Cité écologique (Canada).

L'écovillage pourrait passer pour une version « dépolitisée » des communautés d'hier. Pourtant, si on se réfère à Henri Lefebvre, les initiatives étudiées mettent réellement en œuvre un mode de production de l'espace dont l'ambition est de modifier plus globalement et quotidiennement les rapports économiques, sociaux et culturels. Leur apparence « apaisée » nous semble être l'une des représentations possibles des utopies concrètes du XXI^e siècle. Yona Friedman les qualifiait de « réalisables », il les projetait dans les villes, nous constatons qu'elles adviennent plutôt hors des espaces urbains.

Le fil chronologique de ce récit est également émaillé d'une démonstration sous-jacente destinée à faire tomber un lieu commun et ouvrir la réflexion sur l'un des nombreux paradoxes qui traversent les espaces communautaires. En effet, **si ces initiatives se veulent des lieux retirés du monde, elles n'en sont pas pour autant déconnectées, et cela à plusieurs niveaux.**

Au niveau idéologique, en témoigne la **continuité de leur familiarité avec les courants utopistes et naturalistes** qui les traversent (critique institutionnelle et sociale, humanisme des Lumières, socialisme, libertarisme, anarchisme, contre-culture, *deep ecology*, éthique environnementale, *bioregionalism* et Territorialisme).

De même, **avec le champ de l'architecture savante**, à différentes époques, certaines préoccupations sont partagées (La Cité-Jardin de Howard, et les diverses réflexions sur la maison individuelle, de la *Dymaxion House* de R. Buckminster Fuller aux recherches scientifiques sur les maisons autonomes, tel l'*Autonomous House Project* d'Alexander Pike).

Cette zone reste cependant grise dans leur histoire. **Malgré la convergence** relevée entre les recherches institutionnelles sur l'autonomie énergétique et les systèmes proposés par les manuels d'*Appropriate Technologies*, tel le *Handbook of homemade power* (1974), **la majorité des communautés et écovillages reste connectée aux flux d'énergie des réseaux officiels.**

Puis, **les années 1995-2000 se révèlent déterminantes pour la connexion aux flux d'information** et permettent de saisir les enjeux de la période actuelle : la démocratisation de l'ordinateur personnel et l'entrée de l'internet dans les foyers, coïncide parfaitement avec l'émergence des écovillages. D'emblée, cette nouvelle génération de communautés s'empare de l'outil pour se constituer en réseaux inédits. Si elles sont très peu à vivre en autonomie énergétique et alimentaire, toutes, même les plus isolées depuis cinquante ans, comme Lama Foundation, sont présentes sur la « toile » et sur l'ensemble des réseaux sociaux.

Non seulement l'internet leur apporte l'opportunité de **réaliser l'idéal fouriériste de Phalanges connectées à travers le monde**, mais il leur permet également de **cartographier leur existence**. La carte de la « toile » communautaire est désormais visible sur les sites web

de fédérations internationales. Le caractère nouveau de ces représentations renvoie inévitablement à l'*Ecotopia* de Callenbach, rendant « plus que réelle », une projection spatiale virtuelle.

PROBLÉMATIQUE, HYPOTHÈSE ET ÉLÉMENTS DE RÉPONSE.

Rappelons rapidement notre problématique centrale et les hypothèses qui ont été suivies, pour tenter d'apporter des éléments de réponse.

Voyons tout d'abord les résultats déductibles à partir de la problématique.

Les communautés d'hier et écovillages d'aujourd'hui peuvent-ils à leur micro-échelle, décentrée et rurale, contribuer à définir des architectures permettant de mieux « habiter la Terre » ?

Nous avons précisé en introduction que notre propos n'était pas d'apporter une évaluation quantitative ou chiffrée à cette question, mais bien une lecture interprétative et qualitative du mouvement.

Dans un premier temps, l'évaluation de la question posée s'arrête sur l'expression « mieux habiter la Terre ». Le « **mieux** » comprend plusieurs niveaux d'analyse, du résultat tangible à la dimension idéologique. La notion de « **Terre** » comprend une double dimension : l'échelle locale d'implantation, dans un rapport *bioregionalist* (ou territorialiste) à son territoire ; l'échelle de la planète et des enjeux écologiques mondiaux.

Au niveau tangible, les constructions communautaires font, dans leur grande majorité, appel à des matériaux et des modes de constructions écologiques. Leur organisation favorise les équipements partagés, les petites distances, la production de nourriture ou l'achat auprès de circuits courts. De ce point de vue **leur mode de vie est particulièrement résilient. Cependant, la connexion aux réseaux d'énergie traditionnels nuance ce bilan.** La production de flux reste très partielle au regard des besoins des habitants. Seuls les Earthships, conçus pour être des habitats autonomes, semblent procurer la possibilité d'une vie *off-grid*.

De même, peu de communautés procurent du travail sur place à leurs résidents. Dans les cas que nous avons étudiés, seule la Cité écologique y parvient complètement. Lama Foundation, Arcosanti, Torri Supperiore et Hallingelille ne le font que très partiellement. Ainsi, la question des ressources, même basées sur des « économies faibles », reste assujettie aux relations avec l'extérieur, et cela nuance le « mieux » au quotidien. **Résilient à l'intérieur, mais pas dans les relations avec l'extérieur, les résultats sont donc mitigés sur les aspects pratiques.**

Dans un deuxième temps examinons le niveau idéologique. Comme nous l'avons rappelé et référencé à maintes reprises, cette dimension reste stratégique dans la vie communautaire. La notion d'Habiter évoque au-delà des bâtiments, celle de l'espace et de sa production. Henri Lefebvre nous oriente vers la nécessité humaine de donner du sens à ses actions et de se raccrocher à un imaginaire. Nous l'avons explorée du côté de l'identification des désirs rappelant que projet socio-spatial communautaire précède en général sa construction. Il impulse une direction dans laquelle le collectif est sensé se reconnaître.

De ce point de vue, l'apport des communautés nous semble réel et nettement qualitatif. **La**

phase de construction produit de l'« espace qualitatif et partagé ». Les témoignages confirment qu'elle tisse des liens entre les participants, par des mécanismes (chantiers collectifs, *workshops*) supposés renforcer le socle de leur action, et de leur future vie ensemble. De plus, ces modes d'action collective vont souvent de pair avec des choix d'éducation par l'expérience et par une connexion avec la nature (*Learning by doing* de John Dewey), comme le développe la Cité écologique pour les enfants et les adultes.

Mais il faut là encore introduire de la nuance. Les terrains visités nous ont permis de constater que **si toutes s'inscrivent dans une dynamique historique mondiale, chaque communauté reste le produit de sa propre histoire.** Certaines ont traversé des turbulences de différente nature (incendie dévastateur pour Lama Foundation, accusation de secte pour La Cité écologique). Certaines les vivent actuellement (gérer l'héritage de Soleri pour Arcosanti, sortir d'une opposition fondateurs-habitants pour le Hameau des Buis). D'autres en connaîtront peut-être demain (volonté d'agrandissement pour Hallingelille).

Le plus souvent, **c'est le quotidien qui met la solidité de la dimension idéologique à l'épreuve.** Elle se joue dans les modes de gouvernance et leurs évolutions. Le schéma moyen est que la phase de fondation fédère, puis que la phase de fonctionnement produit des divisions qu'il faut surmonter. *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques* (2019) de Michel Lallement décrit très bien ce mécanisme, à travers les différentes étapes de la communauté Twin Oaks (Etats-Unis). Même les petites échelles connaissent des difficultés de voisinage, et on sait grâce à l'ouvrage *Creating a life together* (2003) de Diana Leafe Christian, que 90% des initiatives communautaires périssent, principalement à cause de mésententes sur les processus de décision.

Au moment d'apporter une réponse à la question posée en amont, notre position est forcément partagée. De notre point de vue, **les communautés sont à même de produire un « espace écologique », pratique et idéologique.** Certaines expériences relatées en sont la preuve. Cet espace reste cependant un dispositif expérimental. **S'il tire sa dynamique de l'expérience, tel un *work in progress*, il se doit de rester perfectible.**

LES RÉSULTATS DÉDUCTIBLES À PARTIR DES HYPOTHÈSES.

Notre première hypothèse est proposée en filigrane dans le sous-titre donné à la recherche — *des communautés d'hier aux écovillages d'aujourd'hui* — qui évoque la possibilité d'une continuité historique entre les deux appellations. Notre préoccupation était de vérifier que **les productions des communautés et des écovillages relèveraient du même courant architectural alternatif**, guidé par une volonté de construire de façon écologique.

Si l'on s'attache à la globalité de la période étudiée (1965-2015), **la persistance des motivations et des champs référentiels le confirme.** Nous avons mis en évidence que les différentes vagues communautaires se trouvent invariablement à la croisée des diverses typologies d'utopies (littéraires, sociales, contre-culturelles, écologiques). Ces dernières, comme le décrit Serge Audier dans *La Société écologique et ses ennemis*, ont très tôt été proches des courants naturalistes, des luttes environnementales et émancipatrices. Cette familiarité se retrouve inévitablement dans les productions socio-spatiales des communautés (petites unités de vie,

espaces partagés, idéal pastoral). En outre, l'examen des méthodologies à l'œuvre (*workshop* et place de l'architecte) fait apparaître des constantes permettant d'ajouter que ce courant ancien intègre une dimension éducative et participative dans ses modes de construction comme dans ses usages.

Cependant, si les motivations profondes et les modes opératoires, tout comme la structuration spatiale se référant au hameau villageois restent effectivement stables, on constate **qu'il y a certainement une évolution du langage architectural au moment où sont comparées les productions de nos deux sous-périodes (1965-1995 et 1995-2015).**

Les partis-pris esthétiques se différencient nettement. En effet, les communautés contre-culturelles des années 1960-1970 avaient « visiblement » recours à des constructions intégrant matériaux de recyclage, techniques de bricolage et emprunts à l'architecture savante. Les habitats et aménagements spatiaux des écovillages sont quant à eux tournés vers l'utilisation de matériaux naturels, la mise en œuvre de techniques de construction traditionnelles, et la référence aux pratiques vernaculaires locales. De plus, les finitions sont lissées, rendant invisibles les matériaux utilisés. Ainsi, les architectures écovillageoises cherchent désormais à s'intégrer à leur environnement non plus à « signaler » leur divergence avec le *mainstream*.

La démonstration nous conduit là encore à un résultat nuancé, et ouvre une nouvelle question : **n'est-ce pas finalement notre séquence 1965-1995 qui serait atypique, dans l'histoire des « formalisations » communautaires, avec ses architectures manifestes et contestataires ?**

Une tentative de réponse nous ramène aux relations qui se jouent dans les années 1960-1970 entre **le champ de l'architecture savante et le monde communautaire. Tous deux sont traversés par un désir d'innovation** dont on a vu — à travers l'invention du dôme par Buckminster Fuller, les recherches sur la *prefabhouse* et la maison autonome — que des points de convergence et d'observation réciproques existent. La revue *L'Architecture d'aujourd'hui* offre précisément sur ces années un panorama « *hétéroclite et multidisciplinaire* » à l'image de son temps. Les numéros que nous avons parcourus n'hésitent pas à faire cohabiter la fonction oblique de Claude Parent avec les *arcologies* de Paolo Soleri, ou encore les voiles de béton avec les structures réticulaires et les *inflatables architectures*, sans oublier les redécouvertes vernaculaires et les productions « *fantastiques* » d'autoconstructeurs. **Notre sous-séquence 1965-1995 s'incrirait donc à la fois dans sa dynamique communautaire, et dans son contexte mondial**, caractérisé par une effervescence autour de la recherche et de l'expérimentation en architecture. Notre hypothèse de continuité historique entre communautés et écovillages en sort renforcée.

Notre deuxième hypothèse présume que les espaces communautaires se transmettent **un héritage architectural en tension entre rupture et tradition**. Sur la globalité de la période, les travaux d'Antoine Picon nous permettent de comprendre qu'elles sont loin d'être indifférentes à **l'idée de progrès**, elle-même très présente dans les utopies transformatrices des XVIII^e et XIX^e siècles. Puis à travers **l'idée de *patent-office model*** empruntée à Dolores Hayden, nous avons établi que si les communautés sont des espaces d'expérimentation, la capacité d'invention y est inhérente et fait partie de leur culture. Simultanément, leur volonté d'inventer de

nouveaux modèles formels et sociaux est motivée par la rupture avec le *mainstream*, mais elle se dirige invariablement vers des économies volontaires de moyens renvoyant à des pratiques anciennes. **De ce tiraillement surgissent parfois des inventions formelles.**

Pour exemple, dans les communautés des années 1960-1970, comme à Lama Foundation, il se produit à la fois une adaptation auto-construite du dôme de Buckminster Fuller et l'invention du zome par Steve Baer. A la même époque, bien qu'encore solitaire Michael Reynolds pose les bases constructives et formelles de son Earthship à travers la *Thumb House* (1972), sa première maison à Taos — et en 1973, il dépose le brevet de ses *bricks*, un assemblage de cannettes de bière recouvertes d'enduit. Son Earthship se décline à présent en plusieurs modèles au sein de The Greater World Earthship Community, et après s'être intéressé au *retro-fit* de bâtiments existants pour les rendre autonomes, il travaille aujourd'hui à des modèles urbains en vue des catastrophes écologiques à venir. Aujourd'hui, on peut assister à **des réinterprétations écologiques de ces mêmes formes**. Ainsi, les zomes aux toits végétalisés d'Hallingelille cohabitent des maisons de facture moderne ou traditionnelle, dont la conception et le fonctionnement sont pourtant très actuels.

Plus spécifiquement, les écovillages sont marqués par le retour à des formes d'habitat et des configurations spatiales anciennes. Les références locales, voire vernaculaires, comme à Torri Superiore, pourraient être interprété comme un retour en arrière. Il est pourtant apparu dans la démonstration que **la recherche de cet ancrage territorial active le *Place Work Folk*** de Patrick Geddes, précurseur du *bioregionalism* américain et du Territorialisme européen. Pour cette école de pensée militante, le retour à une logique de vie davantage à l'écoute de la nature profonde des lieux, avant d'y projeter toute forme d'activité humaine, est devenu une condition pour faire face aux enjeux de développement durable.

Sans redéployer ici l'ensemble de l'argumentation construite dans les deux parties de la recherche, les situations de terrain et les références théoriques citées nous semblent constituer un ensemble de signes confirmant la transmission d'un héritage architectural entre les communauté et les écovillages. **La tension inhérente à cet héritage relève d'une construction historique prise entre rupture et invention, conformisme et transgression.** Dans une telle situation, l'hybride se développe, créant son propre style que l'on pourrait qualifier de « techno-vernaculaire ».

CONTRIBUTIONS DE LA RECHERCHE

Dans ce difficile exercice d'évaluation qu'il convient de mener avec sincérité, nous pensons que **la contribution de ce travail de recherche est également exprimée dans son titre : *Laboratoires d'architectures écotopiques*.**

Cette thématique a dès le début guidé la démonstration nous permettant de soutenir que, dans leur ensemble et sur le temps long, les communautés intentionnelles se comporteraient comme des laboratoires socio-spatiaux. Ce premier segment de la thématique, nous pensons l'avoir maintes fois démontré dans l'historiographie, comme dans l'analyse comparative des terrains, en mettant en évidence la dimension expérimentale, à toutes les échelles, du pro-

jet communautaire. La recherche de Béchara Helal, *Les laboratoires de l'architecture : enquête épistémologique sur un paradigme historique* (2017) nous a procuré une assise théorique indispensable. Nous avons adapté et transformé ses conclusions en outil comparatif, ramenant ses critères aux dynamiques à l'œuvre dans nos terrains.

Le deuxième segment de la thématique porte sur leur spécificité « écotopique ». « Eco » : nous renvoie ici à l'histoire des enjeux écologiques, autant qu'à l'aggravation des urgences identifiées depuis les années 1970. Appréhender et organiser le rapport à l'espace de façon écologique, du tangible à l'idéologique, les communautés savent le faire, nous pensons l'avoir démontré. « Topique » : ramène au topos, au local et au territoire. Les communautés sont attentives à cette nouvelle façon de lire la notion de proximité en architecture. Alberto Magnaghi l'exprime comme une nécessaire « conscience du lieu », devant désormais être préalable et constitutive de toute intervention humaine.

Pris séparément, éco et topique sont ainsi démontrables et convaincants. Rassemblés, ils forment une notion d'écotopie qui nous semble avoir évolué depuis la création du terme par Callenbach dans *Ecotopia the notebooks and reports of William Weston* (1975). Ce scénario d'une utopie égalitaire située sur la côte ouest des Etats-Unis, a ouvert la possibilité de s'ancrer dans des géographies existantes, et non plus des ailleurs nébuleux. **Localisées, les utopies sont désormais moins des rêves inconsistants que des projets potentiels.** En tant que dispositif théorique, méthodologique et pratique, nous pensons que **le concept de laboratoire permet d'activer le passage du réalisable vers le réalisé.**

Qualifier les communautés en activité, du moins celles explorées, de laboratoires d'architectures écotopiques, correspond à la volonté de ne pas perdre de vue le lien qui les unit à l'histoire des utopies sociales et architecturales.

Pour finaliser cet inventaire des apports, nous pouvons nous référer au *Schéma de fonctionnement des Laboratoires d'architectures écotopiques* proposé à l'issue de l'analyse comparative. Ce schéma procède à une mise à plat de l'ensemble des connaissances convoquées au cours de ce travail de recherche. Il fait également apparaître de façon claire nos apports et la façon dont nous les avons articulés avec l'existant. Nous pensons en effet avoir apporté : **une historiographie croisée** utopie-écologie inexistante à notre connaissance, procédé à **une lecture originale du mouvement** communautaire par un rapprochement de l'éthique environnementale et du pragmatisme, développé **une analyse comparative détaillée** des productions communautaires sous l'angle socio-spatial, enfin **mis en évidence un mécanisme** de *work in progress* comme outil de la construction communautaire.

AUTOCRITIQUE, QUESTIONS NON TRAITÉES, DÉFAUTS DE MÉTHODE.

En voulant tracer une voie qui lui serait propre, ce travail a sans doute parfois négligé, ou insuffisamment approfondi certaines pistes.

La première serait sans doute celles des utopies. Nous savons combien de lectures nous manquent sur ce point, combien de penseurs contemporains ne figurent pas dans ces pages. Mais il est vrai aussi que le *Principe Espérance* d'Ernst Bloch et le *Principe Responsabilité* d'Hans Jonas

permettent de cerner le paradoxe communautaire dans sa dimension historique et ses tensions. Et, leur matière, déjà très riche, alimente de façon consistante la démonstration.

La seconde piste que nous aurions souhaité mener plus loin dans la réflexion est celle des **relations paradoxales entre utopie, progrès et écologie** que l'on relève dans le monde communautaire. Nous avons l'intuition que les écovillages seraient aujourd'hui un creuset dans lequel une synthèse et une redéfinition de ce paradigme global pourrait se produire. Pour le démontrer, il aurait fallu aborder chacune de ces notions plus en profondeur, puis se doter d'outils d'analyse spécifiques. Nous ne l'avons pas fait dans un souci de ne pas ouvrir un autre champ de recherche trop lourd à gérer dans le temps imparti.

De même, du point de vue spatial, nous aurions certainement pu développer davantage **les liens de filiation** qui semblent exister entre le *Place Work Folk* de **Patrick Geddes**, dont l'œuvre est encore peu diffusée, et les mouvements **bioregionalist et territorialistes**. Un autre changement de paradigme nous semble à l'œuvre dans le rapprochement du rapport au territoire avec les courants philosophiques de la *Deep Ecology* et de l'éthique environnementale. Cette idée nous est apparue en fin de recherche, et n'a pu être prise en compte à sa juste mesure.

Du point de vue purement architectural, c'est la piste **des influences vernaculaires** que nous aurions désiré développer plus largement. Et nous aurions souhaité la mettre en relation avec le mouvement du **Natural Design** porté par l'architecte Sim Van der Ryn dans les années 1970. Là encore, cette intuition étant tardive, nous n'étions pas suffisamment outillé pour le faire, et surtout nous avions le sentiment que cette approche pourrait situer les initiatives communautaires dans une problématique sensiblement différente de celle entreprise. Nous avons pris le parti d'effleurer seulement cette piste et de garder ce sujet en réflexion.

Enfin, les manques concernant les terrains sont signaler. Chacun a fait l'objet d'une visite au cours de laquelle nous avons le sentiment d'avoir épuisé les sujets et d'avoir trop de matière. Pourtant, combien de questions non posées, de points à préciser, de photographies à faire, ont semblé nous manquer en phase de rédaction. L'éloignement de la plupart d'entre eux, et la volonté de ne pas traiter un cas différemment des autres, nous a conduit à exploiter une matière forcément partielle. Pour compenser le renoncement à une deuxième visite, nous avons continué à les suivre très régulièrement sur les réseaux sociaux, à observer les évolutions de leurs sites internet, à suivre leur actualité via leurs newsletters, afin de clore ce mémoire sur l'actualité la plus récente.

LES LIMITES DE LA RECHERCHE.

Nous avons déployé beaucoup d'efforts à constamment interroger notre périmètre de recherche, à le discuter par de nombreuses questions comme en témoigne le corps du texte. L'évocation des points non-traités, renvoie de fait aux limites que nous nous sommes données. Au-delà ce premier état des lieux, nous avons bien conscience que s'intéressant à la « niche » communautaire qui représente environ 2000 initiatives au niveau mondial et peut-être entre 20 000 (au moins) et 240 000 personnes (au plus), **notre sujet serait limité en lui-même**, et en termes d'impacts potentiels pour le champ de l'architecture. Mais comme nous l'avons posé en

introduction, cet aspect était assumé, espérant que la dimension qualitative et décentrée du sujet, apporterait des réflexions utiles pour des échelles plus grandes.

Une autre limite est sans doute géographique. Le monde communautaire ne se limite pas aux Etats-Unis et à l'Europe. Une très grande diversité d'expériences est à l'œuvre dans des lieux inattendus, mais il aurait été impossible de l'explorer de façon exhaustive. La richesse des transferts culturels Europe-Etats-Unis apportait également une raison suffisante pour s'en tenir à cette région du monde, déjà vaste.

LES PERSPECTIVES, OUVERTURES, ÉLARGISSEMENT, APPROFONDISSEMENT, SUITES POSSIBLES

Dans *Seven American Utopias: the architecture of communitarian socialism, 1790-1975* (1976), Dolores Hayden apporte une conclusion qui nous interpelle particulièrement. Elle retient de son analyse historique **qu'une communauté expérimentale doit répondre à trois critères principaux** : être contrôlée mais innovante, collective mais volontaire, unique mais reproductible. De son point de vue, seules les communautés qui ont su résoudre cette équation ont pu arriver à leur fin.

Au moment de tirer des enseignements pour nous-mêmes, puis pour le lecteur, ces trois critères que nous avons évoqués plusieurs fois en les éprouvant dans l'analyse comparative, reprennent une dimension programmatique. **Une autre recherche pourrait parfaitement repartir de ce postulat** et en tirer les fils — notamment à partir de 1975 où Hayden s'arrête — en ouvrant sur un éventail de propositions communautaires soit plus uniforme, soit plus diversifié que le nôtre, ou encore dans une géographie plus resserrée que la nôtre.

Outre les sujets évoqués dans les points non traités, d'autres prolongements possibles se posent davantage sous la forme de questions ouvertes. Notre première proposition est la suivante : qu'advierait-il si les communautés étaient appréhendées avec curiosité, comme **des lieux à observer au regard des enjeux de développement durable** ? L'étude nous permet de comprendre que l'échelle locale, précisément celle de la communauté, est devenue la plus pertinente en terme de développement territorial. Ne peuvent-elles apporter des retours d'expériences intéressants dans ce domaine ?

Lorsque nous observons les nouvelles pratiques professionnelles, comme celles des collectifs d'architectes, ou l'intérêt d'initiatives comme le mouvement *Frugalité heureuse et créative -architecture et aménagements des territoires urbains et ruraux*, il semble que leurs parti-pris agissent dans le même sens que les écovillages de part le monde. Ces démarches semblent complémentaires, mais il faudrait le démontrer. Une étude de leurs **dynamiques respectives** ne serait-elle pas l'occasion **élargir la notion de communauté à celle d'écolieu**, et ainsi intégrer **une exploration des articulations entre rural et urbain** que nous n'avons pas développée ici ?

A l'inverse, le champ expérimental que représentent les communautés ne pourrait-il interpeller davantage les théoriciens des économies et des architectures « alternatives » ? **Confronter leurs modèles à des expériences socio-spatiales bien réelles**, n'ouvrirait-il pas la possibilité de finalement disposer de données chiffrées pour **une évaluation quantitative**, notamment

en termes de coûts de construction réels, d'exploitation quotidienne et d'estimation du travail ?

PROSPECTIVE

Et si c'était à poursuivre ? C'est incontestablement **une exploration des écovillages américains** qui attirerait notre intérêt. Reprendre ce mouvement de balancier entre les deux continents, est tentant pour au moins deux nouvelles questions.

Comment se comporte et se traduit spatialement aux Etats-Unis un concept à nouveau inventé dans l'Europe du XX^e siècle ? Quelles adaptations, quelles déclinaisons ? Une étude comparative des écovillages européens et américains pourrait interroger l'usage des spécificités territoriales si cruciales aujourd'hui.

En complément, partant de ces écovillages, nous aimerions **interroger autant leur relation au phénomène des suburbs**, que leurs éventuelles **connexions avec certaines formes urbaines émergentes**. Y-a-t-il des rapprochements possibles entre certains critères de la quête communautaire et les expériences d'agriculture urbaine, de quartiers résilients, de recherches d'autonomie alimentaire sur des petites échelles et de déconnexions partielles recherchées ? Pourrions-nous introduire ici l'axe à peine effleuré des relations possibles avec les courants de l'architecture vernaculaire et du *Natural design* ? Cette exploration apparaît pour l'heure peu traitée.

Inverser le regard de la communauté rurale vers de petites unités urbaines, reviendrait à adopter un point de vue *bioregionalist*, qui consiste à considérer les émergences urbaines comme des opportunités géomorphologiques et non comme des épicentres rayonnants. Cette posture nous semblerait appropriée pour faire avancer le champ de la recherche en architecture, notamment en matière d'expérimentation écologique.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE (ARCHITECTURE, IDÉES, SOCIOLOGIE, ÉCONOMIE)

ACHOUCH (Yuval) et MORVAN (Yoann), « Kibboutz et “villes de développement” en Israël », p. 24.

ANKER (Peder), *From Bauhaus to Ecohouse: A History of Ecological Design*, 2010.

ANKER (Peder), « Buckminster Fuller as Captain of Spaceship Earth », *Minerva*, vol. 45, no 4 (décembre 2007), p. 417-434.

APELOIG (Philippe), GABET (Olivier) et MONIER (Anne), *L'Esprit du Bauhaus.*, Paris, 2016. ISBN : 978-2-916914-63-3.

AUDIER (Serge), *L'âge productiviste: hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, 2019. ISBN : 978-2-7071-9892-1.

AUDIER (Serge), *La société écologique et ses ennemis: pour une histoire alternative de l'émancipation*, 2017. ISBN : 978-2-7071-9400-8.

BAER (Steve), *Dome cookbook*, Corrales, N.M., 1996. ISBN : 978-0-9655388-0-0.

BARBER (Daniel A.), « The World Solar Energy Project, ca. 1954 », *Grey Room*, vol. 51 (avril 2013), p. 64-93.

BELL (Ph D. Sherry), *Living in Space*, 2009. ISBN : 978-0-578-02137-9.

BENNETT (Andy), « Pour une réévaluation du concept de contre-culture », Volume !. La revue des musiques populaires, 9 : 1 (septembre 2012), p. 19-31.

BERNARD (Lance V.) et STEINER (Michael), *Architecture and regional identity in the San Francisco Bay area: 1870-1970*, Lewiston, Etats-Unis d'Amérique, 2007. ISBN : 978-0-7734-5340-1.

BIAU (Daniel), « De Vancouver 76 et Istanbul 96 à Quito 2016: une continuité des défis urbains et des engagements politiques », p. 6.

BILLARD (Gérald), « Maîtriser l'étalement urbain aux Etats-Unis évaluation du cas de Seattle », *Hommes et Terres du Nord*, vol. 3, no 1 (2001), p. 173-177.

BILLARD (Gerald) et BRENNETOT (Arnaud), « Broadacre city versus Futurama deux visions contrastées de la ville dispersée dans l'Amérique des années 1930 », *Cercles : Revue Pluridisciplinaire du Monde Anglophone* (2013). URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01626111>.. Consulté le 27 octobre 2019.

BLAUVELT (Andrew Éditeur scientifique), CASTILLO (Greg), CHOI (Esther) et al., *Hippie modernism: the struggle for utopia*, éd. WALKER ART CENTER, CRANBROOK ART MUSEUM, BERKELEY ART MUSEUM AND PACIFIC FILM ARCHIVE, Minneapolis, Etats-Unis d'Amérique, 2015. ISBN : 978-1-935963-09-7.

- BRAND (Stewart), *Space colonies*, Sausalito, Calif., 1977. ISBN : 978-0-14-004805-6.
- BRODA (Philippe), « Un siècle de kibboutz : un regard institutionnaliste sur une institution atypique », *Économie et institutions*, no 17 (janvier 2013). URL : <http://journals.openedition.org/ei/470>.. Consulté le 24 août 2018.
- BUSBEA (Larry), *Topologies: the urban utopia in France, 1960-1970*, Cambridge (Mass.), Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2007. ISBN : 978-0-262-02611-6.
- BUSBEA (Larry), « Paolo Soleri and the aesthetics of irreversibility ». URL : https://www.academia.edu/28696145/Paolo_Soleri_and_the_aesthetics_of_irreversibility.. Consulté le 25 mai 2019.
- BUSQUET (Grégory), « L'espace politique chez Henri Lefebvre : l'idéologie et l'utopie », *justice spatiale - spatial justice*, vol. 5 (décembre 2012), *Utopies et justice spatiale*, p. <http://www.jssj.org/article/lespace-politique-chez-henri-lefebvre-lideologie-et-lutopie/>.
- CARTER (A.), SOLERI INTRODUCES 'TWO SUNS ARCOLOGY'+ SOLERI, PAOLI SOLAR ARCHITECTURE, 1975 (no 11).
- CASTILLO (Greg), « Counterculture Materialized: Work and the "Outlaw Builder" », p. 33.
- CHIAPPERO (Florent), *From Collectif Etc to "collectifs d'architectes": a matrix practice of the project for a citizen involvement.*, Theses, Aix Marseille Université, [s.l.], novembre 2017. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01717192>.. Consulté le 1 novembre 2019.
- CHOAY (Françoise), *L'urbanisme: utopies et réalités : une anthologie*, Paris, France, 1965. ISBN : 978-2-02-005328-0.
- CHURCH (Dr Sarah P), « Exploring Urban Bioregionalism: a synthesis of literature on urban nature and sustainable patterns of urban living », p. 12.
- CITE DU LIVRE, *Rêves de ville: Fictions et réalités*, Marseille, France, 2005. ISBN : 978-2-912074-21-8.
- CLEMENTIN (Bruno) et CHEYNET (Vincent), « Institut d'Études Economiques et Sociales pour la Décroissance Soutenable », [s.d.]. URL : <http://www.decroissance.org/index.php?chemin=textes/decroisoute>.. Consulté le 1 septembre 2019.
- COBBERS (Arnt) et JAHN (Oliver), *Prefab houses*, éd. P. GOESSEL, Köln, Allemagne, 2010. ISBN : 978-3-8365-0753-0.
- COHEN (Jean-Louis), *The future of architecture, since 1889*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2012. ISBN : 978-0-7148-4598-2.
- COSTES (Laurence), « Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ? », *Espaces et sociétés*, n° 140-141, no 1 (mars 2010), p. 177-191.
- DESCARTES (René), *Discours de la méthode: texte intégral...* conforme à l'éd. de 1637, éd. F. GUERY, Paris, France, 1997. ISBN : 978-2-01-166963-6.
- DESCOLA (Philippe), *Diversité des natures, diversité des cultures*, Montrouge, France, 2010. ISBN : 978-2-227-48207-4.

DEWEY (John), *Le public et ses problèmes*, traduit par Joëlle Préface Zask, Paris, France, 2010. ISBN : 978-2-07-043587-6.

DEWEY (John), *Démocratie et éducation*, traduit par Gérard Deledalle, Paris, France, 1975.

DEWEY (John), SHUSTERMAN (Richard) et BUETTNER (Stewart), *L'art comme expérience*, traduit par Jean-Pierre Cometti, traduit par Christophe Domino et traduit par Fabienne Gaspari, Paris, France, 2010. ISBN : 978-2-07-043588-3.

DOSTALER (Gilles), « Les chemins sinueux de la pensée économique libérale », *L'Économie politique*, n° 44, no 4 (novembre 2009), p. 42-64.

DUNBAR-ORTIZ (Roxanne) et MENOIRET (Pascal), *Contre-histoire des États-Unis*, Marseille, 2018. ISBN : 978-2-918490-68-5.

DURAND (Daniel), *La systémique*, Paris, France, 2013. ISBN : 978-2-13-062322-9.

EHRlich (Paul R.), *The population bomb*, New York, États-Unis d'Amérique, 1971.

ESCUdIER (Jean-Louis), « Crises mondiales de l'énergie et mutations du système productif au XIX^e et au XX^e siècle : la crise charbonnière de 1873 et la crise pétrolière de 1973 », *Revue économique*, vol. 39, no 2 (1988), p. 369-390.

FABRE (Auguste), *Robert Owen : un socialiste pratique* / par Auguste Fabre ; avec introduction par Charles Gide, Nîmes, 1896. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5452460m>. Consulté le 31 mars 2018.

FERRETTI (Federico), « Aux origines de l'aménagement régional: le schéma de la Valley Section de Patrick Geddes (1925) », *M@ppemonde* (mars 2013), <http://mappemonde.mgm.fr/num36/articles/art12405.html>.

FIORI (Sandra), « Les territoires du commun- Entretien avec Alberto Magnaghi », *Métropolitiques* (mai 2018), p. 5.

FISHMAN (Robert), *L'utopie urbaine au XX^e siècle: Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier*, traduit par Paulette Guillitte, Bruxelles, Belgique, 1979. ISBN : 978-2-87009-111-1.

FREUDENHEIM (Leslie Mandelson) et SUSSMAN (Elisabeth), *Building with nature: roots of the San Francisco Bay Region tradition*, 1974. ISBN : 978-0-87905-021-4.

FRIEDMAN (Yona), *Comment vivre avec les autres sans être chef et sans être esclave?*, Paris, France, 2016. ISBN : 978-2-84162-385-3.

FRIEDMAN (Yona), *L'architecture de survie: une philosophie de la pauvreté*, Paris, France, 2016. ISBN : 978-2-84162-384-6.

FRIEDMAN (Yona), *Utopies réalisables*, Paris, France, 2015. ISBN : 978-2-84162-368-6.

FRIEDMAN (Yona), *Alternatives énergétiques ou la civilisation paysanne modernisée: pour une réelle économie des ressources : comment désindustrialiser l'énergie*, Saint-Jean-de-Braye, France, 1982. ISBN : 978-2-7033-0247-6.

FULLER (R. Buckminster) et SNYDER (Jaime), *Operating manual for spaceship earth*, Zurich, Switzerland, 2017. ISBN : 978-3-03778-126-5.

FULLER (Richard Buckminster), YOUNGBLOOD (Gene), GABEL (Medard) et al., *E3, Energy, earth*

- and everyone: une stratégie énergétique globale pour le vaisseau spatial Terre ? : World Game, 1969-1977*, traduit par Alcime Steiger, Paris, France, 2012. ISBN : 978-2-36509-007-0.
- GARÇON (Lucile) et NAVARRO (Aurore), « La Société des territorialistes ou la géographie italienne en mouvement », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, no 22 (juin 2012), p. 139-151.
- GEDDES (Patrick), *Cities in evolution : an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, 1915. AEP-1480. URL : <http://archive.org/details/citiesinevolutio00gedduoft..> Consulté le 20 avril 2018.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « Le New Urbanism et la soutenabilité », *Métropolitiques* (novembre 2014), p. 6.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « Le périurbain et la métropolisation. Que faut-il retenir du débat Outre-Atlantique ? », *Confins*, no 22 (novembre 2014). URL : <http://journals.openedition.org/confins/9857..> Consulté le 28 mai 2018.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « Comment les Anglo-Américains comprennent la mondialisation et voient le monde? » (2014), p. 7.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « La banlieue, rêve américain ou espace en voie de disparition ? », *Esprit*, Mars/Avril, no 3 (2013), p. 121-130.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), *Dictionnaire critique de la mondialisation*, Paris, 2012. ISBN : 978-2-200-27009-4.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « Territoires et représentations : l'imagination géographique de la société américaine, Abstract », *Revue française d'études américaines*, no 108, no 2 (2006), p. 84-97.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « La ville américaine. De l'idéal pastoral à l'artificialisation de l'espace naturel », *Les Annales de la recherche urbaine*, vol. 74, no 1 (1997), p. 69-74.
- GHORRA-GOBIN (Cynthia), « Les fondements de la ville américaine », *Géographie et cultures*, no 1 (janvier 1992), p. 81-88.
- GORDON (Alastair), *Spaced out: radical environments of the psychedelic sixties*, New York, Etats-Unis d'Amérique, 2008. ISBN : 978-0-8478-3105-0.
- GREEN (Jared), *Designed for the Future: 80 Practical Ideas for a Sustainable World*, 2015.
- GROSSMAN (Joan) et KANOPY (FIRM), *Drop City*, 2015.
- GUARNERI (Carl J.), *The utopian alternative: Fourierism in nineteenth-century America*, Ithaca (N. Y.), Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1991. ISBN : 978-0-8014-2467-0.
- HALLAUER (Edith), « Du vernaculaire à la déprise d'oeuvre: Urbanisme, architecture, design » (2017), p. 466.
- HARPER (Peter) et BOYLE (Godfrey), *Radical technology*, London, 1976. ISBN : 978-0-7045-0149-2.
- HAYDEN (Dolores), *Seven American utopias: the architecture of communitarian socialism, 1790-1975*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1976. ISBN : 978-0-262-08082-8.

HELAL (Bechara), « Les laboratoires de l'architecture : enquête épistémologique sur un paradigme historique » (juillet 2017). URL : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19061..> Consulté le 29 mars 2018.

HEWITT (Mischa) et TELFER (Kevin), *Earthships in Europe*, Bracknell, 2012. ISBN : 978-1-84806-236-8.

HODGE (Oliver), *Garbage warrior, S.I.*, 2007. ISBN : 978-1-55259-942-6.

HOWARD (Ebenezer), *To-morrow: a Peaceful Path to Real Reform*, Cambridge, 1898. URL : <https://doi.org/10.1017/CBO9780511706257..> Consulté le 24 octobre 2019. ISBN : 978-0-511-70625-7.

INEICHEN (Julien), "Le Workshop d'Architecture et d'Urbanisme (W-AU) comme dispositif pédagogique pour la formation à la conception collaborative", Thèse de doctorat, Aix-Marseille Université, France, 2016.

ISAACS (Ken) et ARCHIZOOM (Lausanne, Switzerland), *How to build your own living structures*, New York, 2009. URL : <https://issuu.com/golfstromen/docs/ken-isaacs-1974>.

KAHN (Lloyd), *Domebook*, Bolinas, Calif., 1971.

KLEIN (Gonzague De Pins ; Richard), *The countercultural cookbook*, 2011.

KRAUS (Sabine), « PATRICK GEDDES ARCHITECTE DE PAYSAGES ET MÉDECIN DE L'ENVIRONNEMENT », [s.d]

LAGAYETTE (Pierre), *Les grandes dates de l'histoire américaine*, Paris, 2015. ISBN : 978-2-01-299004-3.

LATOUCHE (Serge), *Petit traité de la décroissance sereine*, Paris, 2011. ISBN : 978-2-7555-0007-3.

LEFEBVRE (Henri), *La révolution urbaine*, Paris, France, 1979.

LEFEBVRE (Henri), *La production de l'espace*, Paris, France, 1974.

LEPIK (Andres) et MUSEUM OF MODERN ART (NEW YORK (N.Y.)), *Small scale, big change: new architectures of social engagement*, Basel; London, 2010. ISBN : 978-3-0346-0588-5.

LEVY (Albert), « Patrick Geddes (1854-1932) revisité », *Espaces et sociétés*, no 167 (novembre 2016), p. 187-203.

LIDZ (Jane), *Rolling homes*, 1979. ISBN : 978-0-89104-129-0.

LIMA (Antonietta Jolanda) et SOLERI (Paolo), *Soleri: architecture as human ecology*, New York, 2003. ISBN : 978-1-58093-103-8.

LOPEZ (Fanny), *Le rêve d'une déconnexion: de la maison autonome à la cité auto-énergétique*, Paris, France, 2014. ISBN : 978-2-915456-73-8.

MACY (Christine) et BONNEMAISON (Sarah), *Architecture and nature: creating the American landscape*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2003. ISBN : 978-0-415-28358-8.

MAGNAGHI (Alberto), *La conscience du lieu*, traduit par Pierre Larochelle, , traduit par Sophie Larochelle et Emmanuelle Bonneau, Paris, France, 2017. ISBN : 979-10-93250-19-9.

MAGNAGHI (Alberto) et BONNEAU (Emmanuelle), *La biorégion urbaine petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, 2014. ISBN : 979-10-93250-00-7.

- MANIAQUE-BENTON (Caroline), *Go West: des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, France, 2014. ISBN : 978-2-86364-288-7.
- MANIAQUE-BENTON (Caroline), AMSELLEM (Guy) et CITE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE (PARIS), *Les années 68 et la formation des architectes*, 2018. ISBN : 978-2-37195-023-8.
- MARCHAND (Claire), *Apprendre à éco-habiter*, 1 vol., Paris, 2010. Tolbiac - Rez de Jardin - Littérature et art - Magasin - 2010-15714. ISBN : 978-2-7466-0855-9.
- MARET (Isabelle), « Étalement urbain : et l'Amérique profonde ? », *Espace Populations Sociétés*, vol. 21, no 1 (2003), p. 65-76.
- MARSHALL (Alan), *Ecotopia 2121: A Vision for Our Future Green Utopia in 100 Cities*, 2016. ISBN : 978-1-62872-614-5.
- MARTIN (Jean-Yves), « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research*, no 2 (décembre 2006). URL : <http://journals.openedition.org/articulo/897>.. Consulté le 28 mars 2018.
- MARX (Leo), *The machine in the garden: technology and the pastoral idea in America*, New York, 1964.
- MCCRAY (Patrick), « Considering Countercultural Architects », Patrick McCray, 15 avril 2013. URL : <https://www.patrickmccray.com/2013/04/15/considering-countercultural-architects/>.. Consulté le 10 novembre 2019.
- MEADOWS (Donella H), *The limits to growth: a report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, 1972. ISBN : 978-0-87663-165-2.
- MELLER (Helen Elizabeth), *Patrick Geddes: social evolutionist and city planner*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1993. ISBN : 978-0-415-10393-0.
- MERCER (Eric) et GRANDE-BRETAGNE. ROYAL COMMISSION ON HISTORICAL MONUMENTS, *English vernacular houses: a study of traditional farmhouses and cottages*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1975. ISBN : 978-0-11-700728-4.
- MICHAUD (Philippe-Alain), CENTRE POMPIDOU, ZENTRUM FÜR KUNST UND MEDIEN TECHNOLOGIE KARLSRUHE et al., *Beat generation New York, San Francisco, Paris*, Paris, 2016. ISBN : 978-2-84426-733-7.
- MILES (Malcolm), *Urban Utopias: the built and social architectures of alternative settlements*, London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2008. ISBN : 978-0-415-37576-4.
- MORIN (Edgar), *Journal de Californie*, Paris, 1970. ISBN : 978-2-02-006590-0.
- MUMFORD (Lewis) et DURAND (Guy), *La cité à travers l'histoire*, Marseille, 2011. ISBN : 978-2-7489-0135-1.
- MUNSHI (Indra), « Patrick Geddes: Sociologist, Environmentalist and Town Planner », *Economic and Political Weekly*, vol. 35, no 6 (2000). JSTOR., p. 485-491.
- O'NEILL (Gerard K), *The high frontier*, London, 1978.

OTTERBEIN (Keith F), *Changing house types in Long Bay Cays: the evolution of folk housing in an out island Bahamian community*, New Haven, Conn, 1975.

PAINE (Thomas), *Common sense.*, Philadelphia; Norwalk, CT, 1776.

PAQUOT (Thierry), *Désastres urbains: les villes meurent aussi*, Paris, 2015 (Cahiers libres). HT119.P274 2015. ISBN : 978-2-7071-7909-8.

PAQUOT (Thierry), « Habitat, habitation, habiter », *Informations sociales*, no 123 (2005), p. 48-54.

PETERSON (M J), « Appropriate Technology », *Appropriate Technology* (2008), p. 5.

PICON (Antoine), *La ville des réseaux: un imaginaire politique*, Paris, France, 2014. ISBN : 978-2-84578-414-7.

PICON (Antoine), *Smart cities. Théories et critique d'un idéal auto-réalisateur.*, Paris, 2013. ISBN : 978-2-36509-027-8.

PICON (Antoine), *Expositions universelles, doctrines sociales et utopies*, 2012. URL : <https://hal-enpc.archives-ouvertes.fr/hal-00793832>.. Consulté le 31 mars 2018. ISBN : 978-2-271-07338-9.

PICON (Antoine), *La ville territoire des cyborgs*, Besançon, 1998. ISBN : 978-2-910735-16-6.

PICON (Antoine), « Buckminster Fuller. Une utopie américaine », *Les Cahiers de la recherche architecturale / Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, no 40 (1997), p. 101-112.

PLASSART (Marie), *La contre-culture américaine: années 1960, révoltes et utopies*, Neuilly, France, 2011. ISBN : 978-2-35030-172-3.

RAGON (Michel), *La cité de l'an 2000*, Paris, 1968.

RAGOT (Gilles) et TOULIER (Bernard), *Utopies réalisées: un autre regard sur l'architecture du XXe siècle*, Paris, France, 2009. ISBN : 978-2-7572-0317-0.

RAMIREZ (Juan Antonio), *The Beehive Metaphor From Gaudi to Le Corbusier.*, 2015. ISBN : 978-1-5182-0107-3.

RENARD (Thomas), « « Le mythe de la cabane ou l'origine primitive de l'architecture », *303 arts, recherches, créations*, N° 141, mai 2016 », *303* (janvier 2016).

REYNOLDS (Michael E), *A coming of wizards: a manual of human potential*, Taos, N.M., 1989. ISBN : 978-0-9614010-3-0.

ROBERT (Frédéric), *La révolution hippie*, Rennes, 2011. ISBN : 978-2-7535-1262-7.

ROLLOT (Mathias), *Éléments vers une éthique de l'habitation*, Thèse de doctorat, Université de Paris VIII, France, 2016.

ROSS (Kristin), *May '68 and its afterlives*, Chicago, Etats-Unis d'Amérique, 2002. ISBN : 978-0-226-72797-4.

ROSZAK (Theodore), *The Making of a counter culture: reflections on the technocratic society and its youthful opposition*, Garden City (N.Y.), Etats-Unis d'Amérique, 1969.

ROZIER (Emmanuelle), « John Dewey, une pédagogie de l'expérience », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 80-81, no 2 (novembre 2010), p. 23-30.

RUDOFISKY (Bernard), *Architecture without architects: a short introduction to non-pedigreed*

architecture, New York, 1964.

RYKER (Lori), *Off the grid: modern homes + alternative energy*, Salt Lake City, Etats-Unis d'Amérique, 2005. ISBN : 978-1-58685-516-1.

RYKER (Lori) et HALL (Audrey), *Off the grid homes: case studies for sustainable living*, Layton, Etats-Unis d'Amérique, 2007. ISBN : 978-1-58685-689-2.

S. ROSENBERG (Emily), « Le « modèle américain » de la consommation de masse », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, no 108 (avril 2009), p. 111-142.

SADLER (Simon), « Drop City Revisited », *Journal of Architectural Education*, vol. 59, no 3 (février 2006), p. 5-14.

SCHÖFFER (Nicolas), *La nouvelle charte de la ville*, Paris, 1974.

SCHUMACHER (Ernst Friedrich), *Small is beautiful: une société à la mesure de l'homme*, traduit par Danielle Day, traduit par William Day et traduit par Marie-Claude Florentin, Paris, France, 1979. ISBN : 978-2-86228-001-1.

SCHUMACHER (Ernst Friedrich), *Small is beautiful: economics as if people mattered*, 1973.

SCOTT (Felicity Dale Elliston), *Outlaw territories: environments of insecurity/architectures of counterinsurgency*, 2016. ISBN : 978-1-935408-73-4.

SCOTT (Felicity Dale Elliston), *Acid visions: l'architecture sous LSD*, traduit par Pierre Edeikins et traduit par Hélène Sirven, Paris, France, 2012. ISBN : 978-2-36509-012-4.

SCOTT (Felicity Dale Elliston), *Ant Farm: Allegorical time warp, the media fallout of July 21, 1969 : Plus the complete Ant Farm timeline*, Barcelona, Espagne, 2008. ISBN : 978-84-96954-24-3.

SIMEON (Ophélie), « Entre utopie et père du socialisme : réceptions de Robert Owen en Grande-Bretagne », *Lien social et Politiques*, no 72 (2014), p. 19.

SIMEON (Ophélie), « Robert Owen, père du socialisme britannique ? », *La Vie des idées* (septembre 2012). URL : <http://www.laviedesidees.fr/Robert-Owen-pere-du-socialisme-britannique.html>. Consulté le 7 novembre 2018.

SIMEON (Ophélie), « New Lanark ou les origines écossaises d'un village industriel « modèle » », *Études écossaises*, no 15 (avril 2012), p. 183-200.

SOLERI (Paolo), *The city in the image of man*, Cambridge Mass.; London, 1969.

STICKELLS (Lee), « Negotiating Off-Grid: Counterculture, Conflict and Autonomous Architecture in Australia's Rainbow Region », *Fabrications*, vol. 25, no 1 (janvier 2015), p. 104-129.

STICKELLS (Lee), « The Right To The City: Rethinking Architecture's Social Significance », *Architectural Theory Review*, vol. 16, no 3 (décembre 2011), p. 213-227.

STICKELLS (Lee), « A Heap of Wrecked Maps », *Architectural Theory Review*, vol. 16, no 2 (2011), p. 177-183.

STICKELLS (Lee), « Architecture of doom: DIY planning for global catastrophe », *The Conversation*, [s.d.]. URL : <http://theconversation.com/architecture-of-doom-diy-planning-for-global-catastrophe-31836>. Consulté le 29 mars 2018.

STICKELLS (Lee), « Exiting the Grid: Autonomous House Design in the 1970s ». URL : <http://>

www.academia.edu/16106628/Exiting_the_Grid_Autonomous_House_Design_in_the_1970s..
Consulté le 29 mars 2018.

STICKELLS (Lee), « Sublime design: the geodesic dome », *The Conversation*, [s.d.]. URL : <http://theconversation.com/sublime-design-the-geodesic-dome-30196..> Consulté le 3 avril 2018.

STICKELLS (Lee), GARBUTT (Rob), HALLETT (David) et al., *Not quite square: the story of Northern Rivers architecture*, 2013. ISBN : 978-0-9804400-8-9.

STOCK (Mathis), « Théorie de l'habiter. Questionnements », dans *Habiter, le propre de l'humain.*, éd. L.M.& Y.C. PAQUOT T., 2007. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00716844..> Consulté le 22 juillet 2018, p. 103-125.

THORPE (Amelia) et STICKELLS (Lee), « Beyond Protest Activism and participation in 1970s Sydney », p. 18.

TONTS (Matthew) et STICKELLS (Lee), « Out of place (Gwalia): Occasional essays on Australian regional communities and built environments in transition [Book Review] », *Studies in Western Australian History*, no 30 (2016), p. 141-142.

TRAUCHESSEC (Pierrick), « L'interprétation de l'architecture vernaculaire par les architectes », p. 116.

TROCME (Hélène), *Les Américains et leur architecture*, Paris, 1981. URL : <http://books.google.com/books?id=yctPAAAAMAAJ..> Consulté le 1 mai 2019.

TURNER (Fred) et CARDON (Dominique), *Aux sources de l'utopie numérique: de la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence*, éd. H. LE CROSNIER, traduit par Laurent Vannini, Caen, France, 2012. ISBN : 978-2-915825-10-7.

TURNER (Paul Venable), *Frank Lloyd Wright and San Francisco*, 2016. ISBN : 978-0-300-21502-1.

UECHI (Naomi Tanabe), *Evolving Transcendentalism in Literature and Architecture: Frank Furness, Louis Sullivan, and Frank Lloyd Wright*, 2014. ISBN : 978-1-4438-6640-8.

VASSART (Sabine), « Habiter, Summary », *Pensée plurielle*, no 12, no 2 (juillet 2006), p. 9-19.

VIEILLE BLANCHARD (Élodie), *LES LIMITES À LA CROISSANCE DANS UN MONDE GLOBAL - MODÉLISATIONS, PROSPECTIVES, RÉFUTATIONS*, Thèses, EHESS, [s.l.], juin 2011. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01085023..> Consulté le 15 juin 2019.

EL-WAKIL (Leïla), « Hassan Fathy et les projets de villages touristiques dans l'Égypte des années 1960 et 1970 », *ABE Journal. Architecture beyond Europe*, no 1 (mai 2012). URL : <http://journals.openedition.org/abe/622..> Consulté le 30 mars 2019.

WEILL-ROCHANT (Catherine), *Le plan de Patrick Geddes pour la « Ville Blanche » de Tel Aviv: une part d'ombre et de lumière*, Lille, France, 2009.

WHITE (Lynn Townsend), « The historical roots of our ecological crisis », *A survey of ecological economics / edited by Rajaram Krishnan, Jonathan M. Harris, and Neva R. Goodwin* (1995). URL : http://www.siena.edu/ellard/historical_roots_of_our_ecologic.htm.

WIGLEY (Mark), *Buckminster Fuller Inc.: architecture in the age of radio*, 2015. ISBN : 978-3-03778-428-0.

WRIGLEY (Derek F), *Making your home sustainable: a guide to retrofitting*, Brunswick, Vic., 2005.

ISBN : 978-1-920769-49-9.

Frederick Law Olmsted: Plans and views of public parks, éd. C.E. BEVERIDGE, L. MEIER, I. MILLS, Baltimore, Etats-Unis d'Amérique, Johns Hopkins University Press, 2015. ISBN : 978-1-4214-1086-9.

Systems, MIT Press, 2015. URL : http://worldcat.org/search?q=on:CAXTE+http://e-artexte.ca/cgi/oai2+DCG_ENTIRE_REPOSITORY+CNTCOLL.. Consulté le 26 mars 2018.

Contre-cultures!, éd. C. BOURSEILLER, O. PENOT-LACASSAGNE, Paris, CNRS, 2013. ISBN : 978-2-271-07507-9.

Désolé, plus d'essence: l'innovation architecturale en réponse à la crise pétrolière de 1973, éd. M. ZARDINI, G. BORASI, Montréal, Canada, Centre canadien d'architecture, 2007. ISBN : 978-88-7570-144-4.

The inflatable moment: pneumatics and protest in '68, éd. M. DESSAUCE, New York, Etats-Unis d'Amérique, Princeton Architectural Press : The architectural league of New York, 1999. ISBN : 978-1-56898-176-5.

Jimmy Carter's Full « Crisis of Confidence » Speech (July 15, 1979), 1979. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=kakFDUeoJKM..> Consulté le 26 octobre 2019.

Handbook of homemade power, New York, Bantam Books, 1974.

The Last whole earth catalog: access to tools, éd. S. BRAND, Menlo Park, Calif., Etats-Unis d'Amérique, 1971. ISBN : 978-0-394-70459-3.

L'Architecture d'Aujourd'hui, Boulogne-sur-Seine, France, L'Architecture d'aujourd'hui, 1930-Boulogne-sur-Seine : L'Architecture d'aujourd'hui, 1930-1998 Paris : J.-M. Place, 1998-2007 Paris : L'Architecture d'aujourd'hui, 1930.

« Elizabeth Guigou, la beat generation et son influence sur la société américaine », [s.d.]. URL : <http://www.karimbatar.org/elizabethguigou..> Consulté le 31 mars 2018.

« Venice West: The Beat generation in Southern California :: University of Southern California Dissertations and Theses (11) », [s.d.]. URL : <http://digitallibrary.usc.edu/cdm/ref/collection/p15799coll36/id/126283..> Consulté le 18 novembre 2018.

« Manifeste pour une frugalité heureuse », [s.d.]. URL : <https://www.frugalite.org/fr/le-manifeste.html..> Consulté le 25 février 2019.

« Discours sur l'inégalité (Rousseau) – La-Philosophie.com : Cours, Résumés & Citations », [s.d.]. URL : <https://la-philosophie.com/discours-sur-inegalite-rousseau..> Consulté le 5 novembre 2018.

« Bellastock | Architecture expérimentale - », Bellastock | Architecture expérimentale, [s.d.]. URL : <http://www.bellastock.com..> Consulté le 29 mars 2018.

« Coloco | Paysagistes / Urbanistes / Jardiniers | Manifeste », [s.d.]. URL : <http://www.coloco.org/manifeste/..> Consulté le 29 mars 2018.

« L'économie circulaire », Ministère de la Transition écologique et solidaire, [s.d.]. URL : </leconomie-circulaire..> Consulté le 29 avril 2018.

UTOPIE-ÉCOLOGIE

BARTHOD (CHRISTIAN), « Aldo Leopold, an American forester : A story of forests, deer and wolves », 1999. URL : <https://doi.org/10.4267/2042/5477>.

BAZIN (Damien J. A.), "Une introduction au principe responsabilité de Hans Jonas", 2007 (Philo). URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00727582>.. Consulté le 6 mai 2018.

BEN SLIMEN (Mouna Tayachi), Utopie and contestation in blochian's postmarxism, Theses, Ecole normale supérieure de Lyon - ENS LYON, [s.l.], octobre 2013. URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00989706>.. Consulté le 3 avril 2018.

BLOCH (Ernst), *Le principe espérance Ernst Bloch* ; traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart. Ernst Bloch, Paris, 1976. ISBN : 978-2-07-029295-0.

BROCA (Sébastien), « Ernst Bloch, for the Messianic time to the concrete utopia », Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382, no 5 (décembre 2014), p. 143-151.

BROCA (Sébastien), « Comment réhabiliter l'utopie ? Une lecture critique d'Ernst Bloch », philonsorbonne Philonsorbonne (2012), p. 9-21.

CALLENBACH (Ernest), *Ecotopia the notebooks and reports of William Weston*, Berkeley, Calif., 1975.

CALLICOTT (J. Baird), LANASPEZE (Baptiste Éditeur scientifique Traduction), LARRERE (Catherine) et al., *Éthique de la terre*, traduit par Christophe Masutti et , traduit par Dominique Bellec, Marseille, France, 2010. ISBN : 978-2-918490-06-7.

CALLICOTT (J. Baird) et LARRERE (Catherine), *Genèse*, traduit par Dominique Bellec, Marseille, France, 2009. ISBN : 978-2-918490-02-9.

CARSON (Rachel Louise), *Silent Spring*, Greenwich (Conn), Etats-Unis d'Amérique, 1962.

CHURCH (Dr Sarah P), « Exploring Urban Bioregionalism: a synthesis of literature on urban nature and sustainable patterns of urban living », p. 12.

COMETTI (Jean-Pierre) et GIRAUD (Éric), *Black Mountain College: Art, démocratie, utopie*, Rennes, 2014. ISBN : 978-2-7535-2895-6.

CONCRETES (collectif(s) des utopies), « Manifeste(s) des utopies concrètes », [s.d.]. URL : <http://utopies-concrettes.org>.. Consulté le 1 juillet 2018.

COSSETTE-TRUDEL (Marie-Ange), « La temporalité de l'utopie : entre création et réaction », Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines, no 12 (novembre 2010). URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/1346>.. Consulté le 17 août 2019.

- COUSTON (Frédéric), « Crise environnementale ou crise conceptuelle ? », *Ecologie politique*, N°30, no 1 (2005), p. 133-139.
- CREAGH (Ronald), *Utopies américaines: expériences libertaires du XIXe siècle à nos jours*, Marseille, France, 2009. ISBN : 978-2-7489-0107-8.
- CREAGH (Ronald), *Laboratoires de l'utopie: les communautés libertaires aux États-Unis*, Paris, France, 1983. ISBN : 978-2-228-52330-1.
- DELEAGE (Jean-Paul), « Utopies et dystopies écologiques », *Ecologie politique*, N°37, no 3 (2008), p. 33-43.
- DEVALL (Bill) et SESSIONS (George), *Deep ecology: living as if nature mattered*, Salt Lake City, 2007. ISBN : 978-0-87905-247-8.
- DJAHANSOUZ (Gelareh), « L'écologie américaine et son avenir politique », *Revue Française d'Études Américaines*, vol. 70, no 1 (1996), p. 53-62.
- DUMONT (René), *L'utopie ou la mort !*, Paris, France, 1973.
- EDWARDS (Paul N), *A vast machine: computer models, climate data, and the politics of global warming*, Cambridge, Mass; London, 2013. ISBN : 978-0-262-51863-5.
- FOGARTY (Robert S.), « The Quest For Utopia in Twentieth Century America: Volume 1:1900–1960. By Timothy Miller. Syracuse, N.Y.: Syracuse University Press, 1998. xxvi + 254 pp. \$34.95 cloth. », *Church History*, vol. 69, no 3 (septembre 2000), p. 689-689.
- FOURIER (Charles) et DEBOUT-OLESZKIEWICZ (Simone), *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales ; [suivi de] Le nouveau monde amoureux*, Dijon, 1998. ISBN : 978-2-84066-027-9.
- FRICK (Jean-Paul), *L'utopie de Saint-Simon*, 1988. URL : http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1988_num_38_3_411428.. Consulté le 31 mars 2018.
- FRIEDMAN (Yona), *Utopies réalisables*, Paris, France, 2015. ISBN : 978-2-84162-368-6.
- GADANHO (Pedro) et PICON (Antoine), *Utopia/dystopia: a paradigm shift in art and architecture*, 2017. ISBN : 978-88-6749-280-0.
- GUARNERI (Carl J.), *The utopian alternative: Fourierism in nineteenth-century America*, Ithaca (N. Y.), Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1991. ISBN : 978-0-8014-2467-0.
- HAYDEN (Dolores), *Seven American utopias: the architecture of communitarian socialism, 1790-1975*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1976. ISBN : 978-0-262-08082-8.
- HURBON (Laënnec), *Ernst Bloch: utopie et espérance*, Paris, France, 1974.
- JONAS (Hans), *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*, traduit par Jean Greisch, Paris, France, 1992. ISBN : 978-2-204-04160-7.
- KIRK (Andrew G), *Counterculture green: the whole earth catalog and american environmentalism.*, Lawrence, 2011. ISBN : 978-0-7006-1821-7.
- LAHAYE (Anne-Sophie), « MANIFESTE pour une Constitution Ecologique », p. 6.

LALLEMENT (Michel), *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, France, 2019. ISBN : 978-2-02-142974-9.

LAMY (Jérôme), « Murray Bookchin, Pour une écologie sociale et radicale. Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2014, 92 p, 8 €. », Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, no 130 (janvier 2016). URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/5100>.. Consulté le 3 avril 2018.

LARANGÉ (Daniel S.), « Le Phalanstère. Construction utopique et contre-utopique », <http://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques> (octobre 2018). URL : <http://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques/index.php?id=232>.. Consulté le 26 octobre 2019.

LARRERE (Catherine), « L'écologie politique existe-t-elle ? », *Esprit*, Janvier-Février, no 1 (janvier 2018), p. 119-129.

LEFEBVRE (Henri), « Utopie expérimentale : pour un nouvel urbanisme », *Revue française de sociologie*, vol. 2, no 3 (1961), p. 191-198.

LEOPOLD (Aldo), GENOT (Jean-Claude) et VALLAURI (Daniel), *La conscience écologique*, traduit par Pierre Madelin, Marseille, France, 2013. ISBN : 978-2-918490-21-0.

LEOPOLD (Aldo), GIBSON (Anna) et SCHWARTZ (Charles Walsh), *Almanach d'un comté des sables ; suivi de Quelques croquis*, Paris, 2017. ISBN : 978-2-08-141209-5.

LETONTURIER (Éric), *Les utopies*, Paris, 2013. ISBN : 978-2-271-07912-1.

LÖWY (Michael), « LE "PRINCIPE ESPERANCE" D'ERNST BLOCH », p. 14.

MARSH (George Perkins), *Man and Nature ; or, Physical Geography as modified by human action*, London, 1864, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1864.

MATAGNE (Patrick), « Aux origines de l'écologie, The origins of ecology », *Innovations*, no 18, no 2 (2003), p. 27-42.

MICHAEL VINCENT MCGINNIS, *Bioregionalism.*, 1998. URL : http://www.123library.org/book_details/?id=87359.. Consulté le 9 octobre 2019. ISBN : 978-1-280-13971-0.

MONDE (PARIS), *L'atlas des utopies: 200 cartes, 25 siècles d'histoire*, Paris, 2014. ISBN : 978-2-8208-0342-9.

MORE (Thomas), *The Complete works of St Thomas More. 6, A dialogue concerning heresies*, éd. L.L. MARTZ, R.C. MARIUS, G. MARC'HADOUR, et al., 2 vol., New Haven, États-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1981. ISBN : 978-0-300-02211-7.

NAESS (Arne), « The shallow and the deep, long range ecology movement. A summary », *Inquiry*, vol. 16, no 1-4 (janvier 1973), p. 95-100.

NAESS (Arne) et DUNAND (Stéphane), *La réalisation de soi*, traduit par Pierre Madelin, Marseille, France, 2017. ISBN : 978-2-918490-20-3.

NAESS (Arne) et ROTHENBERG (David) (intervieweur), *Vers l'écologie profonde*, traduit par Dominique Bellec, Marseille, France, 2009. ISBN : 978-2-918490-01-2.

NAESS (Arne), RUELLE (Charles Traduction) et AFEISSA (Hicham-Stéphane), *Écologie, communauté et style de vie*, Paris, France, 2013. ISBN : 978-2-36751-001-9.

NEYRAT (Frédéric), *La part inconstructible de la terre: critique du géo-constructivisme*, Paris, France, 2016. ISBN : 978-2-02-129648-8.

PAGES (Dominique), « Des mondes parfaits aux mondes possibles : les territoires équivoques de l'utopie », *Quaderni*, vol. 41, no 1 (2000), p. 43-63.

PAQUOT (Thierry), « Utopie : uniformité sociale ou hétérogénéité », *Informations sociales*, no 125 (2005), p. 112-119.

PAQUOT (Thierry), *Utopies et utopistes*, 2007. ISBN : 978-2-7071-3449-3.

PETITFILS (Jean-Christian), *Les communautés utopistes au XIXe siècle*, Paris, France, 2011. ISBN : 978-2-8185-0179-5.

PICON (Antoine), « Learning From Utopia », *Journal of Architectural Education*, vol. 67, no 1 (mars 2013), p. 17-23.

PICON (Antoine), « Notes sur l'utopie, la ville et l'architecture », dans *Cahiers Charles Fourier*, Dijon, 2013 (no 24). URL : <http://www.lespressesdureel.com/ouvrage.php?id=3141&menu=..> Consulté le 29 mars 2018, p. 15-24.

PICON (Antoine), *Expositions universelles, doctrines sociales et utopies*, 2012. URL : <https://hal-enpc.archives-ouvertes.fr/hal-00793832..> Consulté le 31 mars 2018. ISBN : 978-2-271-07338-9.

PICON (Antoine), « Buckminster Fuller. Une utopie américaine », *Les Cahiers de la recherche architecturale / Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, no 40 (1997), p. 101-112.

PLASSART (Marie), *La contre-culture américaine: années 1960, révoltes et utopies*, Neuilly, France, 2011. ISBN : 978-2-35030-172-3.

PEPELARD (Mickaël), « Voyages et utopie scientifique dans La Nouvelle Atlantide de Bacon », *Études Épistémè. Revue de littérature et de civilisation (XVIe – XVIIIe siècles)*, no 10 (octobre 2006). URL : <http://journals.openedition.org/episteme/951..> Consulté le 27 octobre 2018.

RAGOT (Gilles) et TOULIER (Bernard), *Utopies réalisées: un autre regard sur l'architecture du XXe siècle*, Paris, France, 2009. ISBN : 978-2-7572-0317-0.

REGAS (Monica) et PAUREILHE (Christian), « Ecotopies - Inventer l'éco-quartier », ARTE, 2016. URL : [https://www.arte.tv/fr/videos/072763-001-A/ecotopies-inventer-l-eco-quartier/..](https://www.arte.tv/fr/videos/072763-001-A/ecotopies-inventer-l-eco-quartier/) Consulté le 4 octobre 2019.

RICCI (Sylvie), « La représentation utopique de la ville dans La Città del Sole de Tommaso Campanella », *Cahiers d'études romanes. Revue du CAER*, no 8 (juillet 2003), p. 65-79.

RIOT-SARCEY (Michèle), BOUCHET (Thomas) et PICON (Antoine), *Dictionnaire des utopies*, Paris, France, 2007. ISBN : 978-2-03-583958-9.

ROUFFET (Michel) et FOISSAC (Maurice), « Les utopies sont-elles encore d'actualité? », p. 31.

ROUVIERE (Catherine), « Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, no 133 (octobre 2016), p. 127-146.

ROUVIERE (Catherine), « Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960 » (2016), *Lectures [En ligne]*. URL : <https://journals.openedition.org/lectures/20098..> Consulté le 1 janvier 2020.

SALE (Kirkpatrick), *Dwellers in the land: the bioregional vision*, Athens, 2000. ISBN : 978-0-8203-2205-6.

SARGENT (Lyman Tower), *Utopianism: a very short introduction*, Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2010.

SIMEON (Ophélie), « Entre utopie et père du socialisme : réceptions de Robert Owen en Grande-Bretagne », *Lien social et Politiques*, no 72 (2014), p. 19.

SNYDER (Gary), HARRISON (Jim), DUMONT (Matthieu) et al., *Aristocrates sauvages*, Paris, 2011. ISBN : 978-2-918490-12-8.

STEBE (Jean-Marc), *Qu'est-ce qu'une utopie ?*, Paris, France, 2011. ISBN : 978-2-7116-2341-9.

TREMBLAY (Jean-Marie), « Charles Fourier, (1772-1837), Le nouveau monde industriel ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées (1829) », *Text, texte*, 2 février 2005. URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/fourier_charles/nouveau_monde/plans_phalansteres/nouveau_monde_plan_1.html. Consulté le 29 mars 2018.

Still Only One Earth, 2015. URL : <https://pubs.rsc.org/en/content/ebook/978-1-78262-076-1>. Consulté le 13 octobre 2018. ISBN : 978-1-78262-076-1.

Environmental anthropology engaging ecotopia: bioregionalism, permaculture, and ecovillages, éd. J. LOCKYER, J.R. VETETO, New York, Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2013. ISBN : 978-0-85745-879-7.

Utopie. La quête de la société idéale en Occident - Lyman Tower, Collectif, Roland Schaer, [s.d.]. URL : <https://www.decitre.fr/livres/utopie-9782213606279.html>. Consulté le 14 octobre 2018.

« Voyage et Aventures de lord William Carisdall en Icarie, d'Étienne Cabet · Expérimenter · Sociétés réelles, sociétés rêvées : une histoire de l'utopie », [s.d.]. URL : <http://une-histoire-de-lutopie.edel.univ-poitiers.fr/exhibits/show/experimenter/pedagogie/voyage-et-aventures-de-lord-wi>. Consulté le 9 novembre 2018.

« Rétro-futur des villes. Représentations comparées entre la science-fiction, l'utopie architecturale et la prospective urbaine. - Temis - Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer », [s.d.]. URL : <http://temis.documentation.developpement-durable.gouv.fr/document.html?id=Temis-0073324&requestId=2&number=3>. Consulté le 28 mars 2018.

« La ville utopique · Expérimenter · Sociétés réelles, sociétés rêvées : une histoire de l'utopie », [s.d.]. URL : <http://une-histoire-de-lutopie.edel.univ-poitiers.fr/exhibits/show/experimenter/urbanisme-et-architecture/la-ville-utopique>. Consulté le 27 octobre 2018.

« La Cité du Soleil, de Tommaso Campanella · Expérimenter · Sociétés réelles, sociétés rêvées : une histoire de l'utopie », [s.d.]. URL : <http://une-histoire-de-lutopie.edel.univ-poitiers.fr/exhibits/show/experimenter/pedagogie/la-cite-du-soleil-de>. Consulté le 27 octobre 2018.

« Kibboutz. L'utopie perdue ? », [s.d.]. URL : <http://www.philomag.com/lactu/reportage/kibboutz-lutopie-perdue-26995>. Consulté le 20 avril 2018.

« Invention, imaginaire et utopie par Antoine Picon | Les rendez-vous de l'histoire », [s.d.]. URL

: /edition-2017-eureka-inventer-decouvrir-innover/invention-imaginaire-et-utopie-par-antoine-picon.. Consulté le 31 mars 2018.

« BnF - Utopie, la quête de la société idéale en Occident », [s.d.]. URL : <http://expositions.bnf.fr/utopie/index.htm>.. Consulté le 4 novembre 2018.

« La Colonie à Condé sur Vesgre - 1833 - Charles Fourier », [s.d.]. URL : http://www.habiter-autrement.org/03_utopies/16_ut.htm.. Consulté le 26 mars 2018.

COMMUNAUTÉS ET ÉCOVILLAGES

AZEEM EL BEY, Earthship | New Solutions [Guide], [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=qlijB6G392Q..> Consulté le 1 avril 2018.

BESSETTE (Heather), « Les éco-villages : un levier pour le développement durable », p. 9.

BORGO (Alice Giulia DAL) et GAMBAZZA (Giuseppe), « FROM ABANDONED VILLAGE TO ECOVILLAGE: A SUSTAINABLE TOURISM EXPERIENCE BY THE COMMUNITY OF TORRI SUPERIORE » (2017)

BOUTILLIER (Sophie) et FOURNIER (Claude), « Travail collaboratif, réseau et communautés. Essai d'analyse à partir d'expériences singulières », Marche et organisations, N° 10, no 3 (2009), p. 29-57.

BRUCE WEAVER, Catastrophe As Opportunity - Lama Foundation - New Mexico, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=wRiFGnWzyCA..> Consulté le 6 avril 2019.

CHAMPAGNE (Christine), « Développement écovillageois et renouvellement de l'habiter rural : le cas de Saint-Camille au Québec » (2008), p. 229.

CHARVOLIN (Florian), « Écovillage à Ithaca (USA) : récit de la formation croisée d'une communauté intentionnelle et de son habitat écologique (1990-1996) », Les Annales de la Recherche Urbaine, vol. 111, no 1 (2016), p. 124-133.

CHRISTIAN (Diana Leafe) et ADAMS (Patch), *Creating a life together: practical tools to grow eco-villages and intentional communities*, Gabriola Island, 2015. ISBN : 978-0-86571-471-7.

DIBIAGGIO (Ludovic) et FERRARY (Michel), « Communautés de pratique et réseaux sociaux dans la dynamique de fonctionnement des clusters de hautes technologies. », Revue d'économie industrielle, vol. 103, no 1 (2003), p. 111-130.

EARTHSHIP BIOTECHTURE, Urban Sky Earthship Manhattan, 6 janvier 2015. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=dSWIJYeAikk..> Consulté le 29 avril 2019.

« EARTHSHIP : Pourquoi interdite en France ?!! », Faisons-Le-Mur.com, 2 février 2018. URL : [https://faisons-le-mur.com/earthship-interdite/..](https://faisons-le-mur.com/earthship-interdite/) Consulté le 17 avril 2019.

ECOVILLAGES (Réseau Français des), « Charte du Réseau Français des Ecovillages », Réseau Français des Ecovillages, 20 juin 2018. URL : [https://ecovillagesfrance.wordpress.com/2018/06/20/charte-du-reseau-francais-des-ecovillages/..](https://ecovillagesfrance.wordpress.com/2018/06/20/charte-du-reseau-francais-des-ecovillages/) Consulté le 1 mars 2019.

ESCACH (Nicolas), « Les communautés locales danoises : quelles innovations sociales à la périphérie des villes ? », Nordiques, no 33 (juin 2017), p. 91-106.

- GROSSMAN (Joan) et KANOPY (FIRM), *Drop City*, 2015.
- HAGMAIER (Silke), KOMMERELL (Julia), STENGEL (Martin) et al., « Eurotopia: Directory of Intentional Communities and Ecovillages in Europe », *Utopian Studies*, vol. 12, no 2 (2001), p. 312-313.
- JACKSON (Hildur), « The Danish ecovillage network 1993-2004 », p. 6.
- LALLEMENT (Michel), *Un désir d'égalité: vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, France, 2019. ISBN : 978-2-02-142974-9.
- LEFRANCQ (Julien), « Chantier du Hameau des Buis, été 2008 - YouTube », 2008. URL : https://www.youtube.com/watch?v=ecej_SZEnBw.. Consulté le 2 août 2019.
- MAGAZINE (uncube), *Counter Communities*, 14 mai 2015. URL : <https://vimeo.com/127812338..> Consulté le 31 mars 2018.
- MEAD (Margaret), « COURS EN ÉDUCATION AU DÉVELOPPEMENT D'ÉCOVILLAGES » (2019), p. 10.
- NATURALBUILD, « Lama Foundation, San Cristobal, New Mexico, USA », *ECO-HOMES + COMMUNITIES*, 4 février 2011. URL : [https://ecohomes.blog/2011/02/04/lama-foundation-san-cristobal-new-mexico-usa/..](https://ecohomes.blog/2011/02/04/lama-foundation-san-cristobal-new-mexico-usa/) Consulté le 6 avril 2019.
- OBERHAUS (Daniel) et SIMON (Marie), « Qui a oublié Arcosanti, la ville expérimentale au cœur de l'Arizona ? », *Vice*, 31 octobre 2017. URL : <https://www.vice.com/fr/article/pa3a3b/qui-a-oublie-arcosanti-la-ville-experimentale-au-coeur-de-larizona..> Consulté le 2 juin 2019.
- RABHI (Pierre), *Manifeste pour des oasis en tous lieux*, Lablachère (Ardèche), 1997.
- REGISTER (Richard), « Future Arcosanti? », *Ecocity Media*, 4 mars 2014. URL : [https://ecocity.wordpress.com/2014/03/04/future-arcosanti/..](https://ecocity.wordpress.com/2014/03/04/future-arcosanti/) Consulté le 16 juin 2019.
- SEGUY (Jean), « La Protestation implicite. Groupes et communautés charismatiques », *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 48, no 2 (1979), p. 187-212.
- SILVESTRO (Marco), « Les écovillages entre repli communautaire et engagement politique », *Économie et Solidarités*, vol. 38 (2007), p. 18.
- TALPIN (Emilie), « Interview avec Micheline Freyssonnet - Cité écologique de Colebrook, NH - YouTube », 30/112017. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=2dZThjIASOM..> Consulté le 4 août 2019.
- TONTS (Matthew) et STICKELLS (Lee), « Out of place (Gwalia): Occasional essays on Australian regional communities and built environments in transition [Book Review] », *Studies in Western Australian History*, no 30 (2016), p. 141-142.
- TORRI (Superiore), « The "Terre di confine" network », *Ecovillaggio Torri Superiore*, [s.d.]. URL : [https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/the-terre-di-confine-network/..](https://php7.torri-superiore.org/en/ecovillage/the-terre-di-confine-network/) Consulté le 12 août 2019.
- UNITED NATURES MEDIA, *Earthships 1/3 Michael Reynolds The Garbage Warrior talk at the Little Yarra Steiner School*, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=qYGhAtOFHh8..> Consulté le 1 avril 2018.

ZENITUDECANAL, La Communauté Shakers, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=-ORYMnjVD-po..> Consulté le 31 mars 2018.

« Arcosanti, laboratoire urbain de chair et de béton », 26 août 2018. URL : <https://usbeketrica.com/article/arcosanti-laboratoire-urbain-de-chair-et-de-beton..> Consulté le 12 mai 2019.

« Arcosanti Design Critique | The Architects' Take », juin 2018. URL : <https://thearchitectstake.com/editorials/arcosanti-why/..> Consulté le 23 mai 2019.

« Learning is Living », Global Ecovillage Network, 15 juin 2015. URL : <https://ecovillage.org/learning-living/..> Consulté le 21 juillet 2018.

« GEN History », Global Ecovillage Network, 21 mars 2015. URL : <https://ecovillage.org/gen-history/..> Consulté le 3 mars 2019.

Ecovillage: 1001 ways to heal the planet, éd. K.A. JOUBERT, L. DREGGER, GLOBAL ECOVILLAGE NETWORK, Axminster, Devon, United Kingdom, Triarchy Press, 2015. GE196 .E462 2015. ISBN : 978-1-909470-75-0.

West Of Eden: communes and Utopia in Northern California, Oakland, Calif., PM, 2012. ISBN : 978-1-60486-427-4.

« Cité écologique : «25 ans et on est toujours là!» », La Nouvelle Union et L'Avenir de l'Érable, 16 juin 2010. URL : <https://www.lanouvelle.net/cite-ecologique-25-ans-et-on-est-toujours-la/..> Consulté le 21 juillet 2018.

« Cité écologique: à l'heure de la réconciliation », Le Soleil, 29 juin 2009. URL : <https://www.lesoleil.com/actualite/en-region/cite-ecologique-a-lheure-de-la-reconciliation-8d918e-d38227a52120b8a7a0581be2a9..> Consulté le 20 juillet 2019.

« La Cité écologique 25 ans plus tard: «Il y a des choses que je ferais différemment» », Le Soleil, 29 juin 2009. URL : <https://www.lesoleil.com/actualite/en-region/la-cite-ecologique-25-ans-plus-tard-il-y-a-des-choses-que-je-ferais-differemment-b104400d03784e3875b144e-22b93b087..> Consulté le 20 juillet 2019.

« La Cité Écologique éclaboussée », Le Devoir, 19 novembre 2008. URL : <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/217036/la-cite-ecologique-eclabousee..> Consulté le 21 juillet 2018.

« Be Here Now, by Ram Dass », [s.d.]. URL : <http://beherenow.synergize.co/hisstory00.htm..> Consulté le 7 avril 2019.

« La Cité Écologique de Ham-Nord: une communauté québécoise qui fête ses 30 ans! | Le Manoir », [s.d.]. URL : <http://manoir.community/node/123..> Consulté le 15 décembre 2019.

Lucilla Borio - The old and the new: Ecovillage Torri Superiore, Italy, [s.d.]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=BGsVloBKbbA..> Consulté le 23 décembre 2019.

« Ecovillage at Ithaca | Website for Ecovillage at Ithaca and its educational non-profit Learn@ EcovillageIthaca », [s.d.]. URL : <https://ecovillageithaca.org/..> Consulté le 2 novembre 2019.

« Guidelines for Ecovillage Recognition.pdf », Google Docs, [s.d.]. URL : https://drive.google.com/file/d/1rviTGcaVMb9SuKEP1HKZaHOG1MgZ8G6n/view?usp=drive_open&usp=embed_facebook.. Consulté le 9 mars 2019.

« Le Danemark : le pays avec le plus d'écovillages par rapport à sa population – Ecovillage Europe », [s.d.]. URL : <https://eco-villages.eu/2018/11/12/le-danemark-le-pays-avec-le-plus-decovillages-par-rapport-a-sa-population/>.. Consulté le 27 juillet 2019.

« About the Global Network for Age-friendly Cities and Communities », Age-Friendly World, [s.d.]. URL : <https://extranet.who.int/agefriendlyworld/who-network/>.. Consulté le 13 septembre 2019.

« America and the Utopian Dream | Utopian Communities », [s.d.]. URL : <http://brbl-archive.library.yale.edu/exhibitions/utopia/utopcom.html>.. Consulté le 7 juillet 2018.

« Planet Community - A Web Series Discovering Thriving Intentional Communities », Fellowship for Intentional Community, [s.d.]. URL : <https://www.ic.org/planet-community/>.. Consulté le 28 février 2019.

« Le développement des communautés virtuelles ou réseaux sociaux - CREG », [s.d.]. URL : <https://creg.ac-versailles.fr/le-developpement-des-communautes-virtuelles-ou-reseaux-sociaux>.. Consulté le 14 septembre 2019.

« Longo Maï une communauté agricole », [s.d.]. URL : http://www.habiter-autrement.org/05.eco-village/05_eco.htm.. Consulté le 24 juin 2018.

